UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

ÉTUDES GRECQUES

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Les réunions du Comité ont lieu à l'École des Beaux-Arts, à quatre heures, le premier jeudi de chaque mois; tous les membres de la Société ont le droit d'y assister et ont voix consultative. Elles sont interrompues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

L'Assemblée générale annuelle a lieu le premier jeudi qui suit la fête de Pâques.

La bibliothèque de l'Association (12, rue de l'Abbaye) est ouverte le jeudi de 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2, et le samedi de 2 à 5 heures.

Les communications à l'Association, les demandes de renseignements, les ouvrages offerts à la bibliothèque doivent être adressés, franc de port, à l'École des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte.

Les manuscrits destinés à la *Revue* ainsi que les ouvrages envoyés pour compte rendu doivent être adressés à M. Théodore Reinach, rédacteur en chef gérant de la *Revue*, librairie Leroux, 28, rue Bonaparte.

Les membres de l'Association sont priés de bien vouloir envoyer le montant de leur cotisation, en un mandat de poste, à M. Henri Lebègue, agent et bibliothécaire de l'Association, 12, rue de l'Abbaye, vi^e^.

Tout membre qui, après deux ans, n'aura pas payé sa cotisation, sera considéré comme démissionnaire.

REVUE

DES

ÉTUDES GRECQUES

PUBLIÉE PAR

L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

TOME XV

ANNÉE 1902

65579
17/5/05

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1902

DF
10
R4
t.15

ASSOCIATION

POUR L'ENCOURAGEMENT

DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869).

STATUTS

§ I. Objet de l'Association.

Art. 1er. L'Association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques. Elle décerne, à cet effet, des récompenses.

2. Elle encourage, par tous les moyens en son pouvoir, le zèle des maîtres et des élèves.

3. Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

4. Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

5. Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant l'exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques.

§ II. Nomination des membres et cotisations.

6. Le nombre des membres de l'Association est illimité. Les Français et les étrangers peuvent également en faire partie.

7. L'admission est prononcée par le Comité, sur la présentation d'un membre de l'Association.

8. Les cinquante membres qui, par leur zèle et leur influence, ont particulièrement contribué à l'établissement de l'Association, ont le titre de *membres fondateurs*.

9. Le taux de la cotisation annuelle est fixé au minimum de dix francs.

10. La cotisation annuelle peut être remplacée par le payement, une fois fait, d'une somme décuple. La personne qui a fait ce versesement reçoit le titre de *membre donateur*.

§ III. Direction de l'Association.

11. L'Association est dirigée par un Bureau et un Comité, dont le Bureau fait partie de droit.

12. Le Bureau est composé de :

Un Président,
Deux Vice-Présidents,

et de au moins :

Un Secrétaire-Archiviste,
Un Trésorier.

Il est renouvelé annuellement de la manière suivante :

1° Le Président sortant ne peut faire partie du Bureau qu'au bout d'un an;

2° Le premier Vice-Président devient Président de droit;

3° Les autres membres sont rééligibles;

4° Les élections sont faites par l'Assemblée générale, à la pluralité des suffrages.

13. Le Comité, non compris le Bureau, est composé de vingt et un membres. Il est renouvelé annuellement par tiers. Les élections sont faites par l'Assemblée générale. Les sept membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an.

14. Tout membre, soit du Bureau, soit du Comité, qui n'aura pas assisté de l'année aux séances, sera réputé démissionnaire.

15. Le Comité se réunit régulièrement au moins une fois par mois. Il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Le Secrétaire rédige les procès-verbaux des séances; ils sont régulièrement transcrits sur un registre.

Tous les membres de l'Association sont admis aux séances ordinaires du Comité et ils y ont voix consultative.

Les séances sont suspendues pendant trois mois, du 1er août au 1er novembre.

16. Une Commission administrative et des Commissions de correspondance et de publication sont nommées par le Comité. Tout membre de l'Association peut en faire partie.

17. Le Comité fait dresser annuellement le budget des recettes et des dépenses de l'Association. Aucune dépense non inscrite au budget ne peut être autorisée par le Comité que sur la proposition ou bien après l'avis de la Commission administrative.

18. Le compte détaillé des recettes et dépenses de l'année écoulée est également dressé, présenté par le Comité à l'approbation de l'Assemblée générale et publié.

§ IV. Assemblée générale.

19. L'Association tient, au moins une fois chaque année, une Assemblée générale. Les convocations ont lieu à domicile. L'Assemblée entend le rapport qui lui est présenté par le Secrétaire sur les travaux de l'Association et le rapport de la Commission administrative sur les recettes et les dépenses de l'année.

Elle procède au remplacement des membres sortants du Comité et du Bureau.

Tous les membres de l'Association résidant en France sont admis à voter, soit en personne, soit par correspondance.

§ V.

20. Les présents statuts ne pourront être modifiés que par un vote du Comité, rendu à la majorité des deux tiers des membres présents, dans une séance convoquée expressément pour cet objet, huit jours à l'avance. Ces modifications, après l'approbation de l'Assemblée générale, seront soumises au Conseil d'État.

LA MÉDAILLE DE L'ASSOCIATION

Cette médaille, œuvre de notre confrère M. J.-C. Chaplain, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), porte au droit une tête de Minerve, dont le casque, décoré de fleurons, de feuilles d'olivier et d'une figure de Sphinx, rappelle à la fois les anciennes monnaies d'Athènes et les belles monnaies de Thurium. Le module est de 55 millimètres.

Elle pourra être décernée avec une inscription spéciale, par un vote du Comité, aux personnes qui auront rendu à l'Association des services exceptionnels.

Le Comité a décidé aussi qu'elle serait mise à la disposition de tous les membres de l'Association qui désireraient l'acquérir. Dans ce cas, elle portera, sur le revers, le nom du possesseur avec la date de son entrée dans l'Association. Le prix en a été fixé comme il suit :

L'exemplaire en bronze.	10 fr.
— en argent.	30 —

Ceux de nos confrères qui voudraient posséder cette œuvre d'art devront adresser leur demande à M. Lebègue, agent et bibliothécaire de l'Association, 12, rue de l'Abbaye, Paris. Ils sont priés d'envoyer d'avance la somme fixée, suivant qu'ils préfèrent la médaille en argent ou en bronze, afin que l'on puisse y faire graver leur nom. Ils voudront bien, de plus, joindre à cet envoi l'indication des noms et prénoms qui doivent former la légende. Les membres qui habitent la province ou l'étranger devront désigner en même temps la personne de confiance par laquelle ils désirent que la médaille soit retirée pour eux, ou le mode d'envoi qui leur convient. Les frais d'expédition seront naturellement à leur charge.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR L'ILLUSTRATION DE LA *REVUE*

Les conditions de la souscription sont les suivantes :

Art. 1er. — La souscription pour l'illustration de la *Revue* est fixée au minimum de 100 francs une fois versés.

Art. 2. — Les souscripteurs pour l'illustration de la *Revue des études grecques* recevront le titre de *Membres fondateurs pour les Monuments grecs et l'illustration de la Revue* (1). Leurs noms formeront une liste à part, qui sera imprimée en tête de chaque volume de la *Revue des études grecques.*

Art. 3. — S'il y a des renouvellements de souscription, ils seront indiqués sur cette liste par la mention des années où la souscription aura été renouvelée.

Art. 4. — Les souscriptions qui dépasseront le chiffre de 100 fr. seront naturellement l'objet d'une mention spéciale dans le rapport annuel du trésorier et dans la liste des souscripteurs.

LE COMITÉ DE L'ASSOCIATION.

Nota. — Les souscriptions devront être adressées à M. Max. Egger, trésorier, 71, rue de Vaugirard.

(1) Par suite de l'achèvement des *Monuments grecs*, l'illustration de la *Revue* représente seule désormais dans l'œuvre de l'Association l'objet, si important, de la reproduction des monuments figurés légués par l'antiquité hellénique. Appelée à prendre sans cesse de nouveaux développements, elle appelle instamment de nouveaux concours.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 1er MAI 1902

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. PAUL GIRARD

PRÉSIDENT

Messieurs,

Avant de quitter ce fauteuil, souffrez que je vous remercie du grand honneur que vous m'avez fait en m'y appelant. Vous vous êtes souvenus des fonctions plus modestes que, naguère encore, je remplissais auprès de vous, et vous avez voulu que mon nom prît place à son tour parmi ceux de nos confrères qui vous ont successivement présidés. N'était-ce pas assez de m'avoir quelque temps associé par la fidélité de vos suffrages à votre vie quotidienne? Suivre de près vos travaux n'est pas une peine, c'est bien plutôt un plaisir; les traditions qui règnent ici, la courtoisie des rapports, l'estime réciproque qui rapproche les uns des autres tous les membres de notre société, les liens d'amitié même ou de camaraderie qui les unissent, une commune admiration pour tout ce que la Grèce ancienne nous a légué de sublime ou de gracieux, une sympathie dont nul ne songe à se défendre pour la Grèce actuelle, et des vœux unanimes pour sa grandeur, le même amour de la vérité, le même respect de la science, font que, dans nos réunions, on goûte mieux qu'ailleurs la douceur de vivre, et que ce beau

mot de *philanthropie*, que les Grecs d'autrefois avaient volontiers à la bouche, y trouve une application aussi constante que littérale. Vous avez tenu, pourtant, à faire plus pour moi : ne soyez pas surpris si, de toutes les marques — et si diverses — de votre persistante bienveillance, celle-ci est une de celles dont le souvenir me restera le plus doux.

Il est d'usage, Messieurs, que, dans cette séance où notre Association ajoute une année de plus à son histoire déjà longue, nous donnions une pensée à ceux des nôtres que la mort nous a pris. Si nos pertes, depuis la dernière assemblée annuelle, ont été moins nombreuses qu'à l'ordinaire, nous en avons fait de sensibles, qui nous ont privés d'amis anciens et dévoués, dont le regret vivra longtemps dans nos cœurs.

Comme toujours, c'est à la fois parmi nos confrères étrangers et parmi les Français que nos rangs se sont éclaircis. Au nombre des premiers, je trouve MM. Achillopoulo, Théodore Vlasto et Nicolas Phardys. Tous trois étaient de ces Hellènes que la destinée tient pour un temps, quelquefois pour toujours, éloignés de la mère patrie, mais qui ne l'en aiment pas moins d'une affection profonde, et qui la servent là où ils sont, chacun à sa manière, avec un zèle ardent et éclairé. M. Achillopoulo habitait Paris ; comme plusieurs des représentants de cette brillante colonie grecque à laquelle il appartenait, il avait souhaité être inscrit sur la liste de nos adhérents ; il y figurait, en qualité de membre donateur, depuis une dizaine d'années. C'était aussi un de nos donateurs que M. Théodore Vlasto, mort récemment à Liverpool ; il était venu à nous, il y a plus de vingt ans, à l'exemple de son frère, M. Étienne Vlasto, et, par une coïncidence singulière, son nom est lié, dans nos publications, à celui de Phardys, dont la mort vient de le rapprocher une fois de plus inopinément. On peut lire, en effet, dans le dernier volume de notre *Annuaire* un curieux article, non de M. Théodore, mais de M. Étienne Vlasto, sur la colonie grecque établie à Cargèse, en Corse, depuis la fin du XVIIIe siècle. Ce petit groupe hellène, c'est M. Phardys qui

en était l'âme, quand M. Étienne Vlasto le découvrit, lors d'un voyage qu'il fit dans l'île en 1886. Il fut bien étonné d'y trouver notre confrère, qu'il connaissait, mais qu'il avait perdu de vue, à la tête d'une école de garçons et de filles, où il s'efforçait, avec une foi touchante, d'entretenir le culte de la patrie lointaine, enseignant aux descendants des émigrés la langue de leurs pères, les initiant à leurs usages ; car M. Phardys n'était pas seulement l'instituteur de la petite communauté : il s'était fait son historien, en avait recherché les origines, recueilli les traditions ; attentif au vocabulaire qu'elle parlait et aux traces de la langue grecque qui s'y étaient conservées, il avait composé un glossaire de Cargèse ; il avait réuni quelques chants populaires, que n'avaient pas encore tout à fait oubliés les plus vieux d'entre les habitants, et il les faisait apprendre à ses élèves en manière de récréation patriotique. Le docteur Métaxas, à qui revient l'honneur de cette fondation scolaire, avait eu la main heureuse en choisissant pour la diriger M. Nicolas Phardys. Qu'est-elle devenue ? A-t-elle triomphé des difficultés de toute nature dont M. Vlasto la vit entourée, de la défiance et de l'hostilité des uns, de l'indifférence des autres ? La générosité privée, qui l'entretenait, lui a-t-elle retiré ses faveurs ? C'est ce que nous dira peut-être un jour un de nos confrères, M. Michon, qui possède, sur la colonie hellénique de Cargèse et sur son histoire, des documents nombreux, qu'il ne voudra pas laisser dormir dans ses cartons. Saluons, en attendant, avec respect, la mémoire de ce maître d'école, qui a bien servi la cause de son pays en ravivant, par son zèle intelligent et tenace, chez les fils des exilés d'Œtylon, les souvenirs de la Grèce absente.

En France, nous avons perdu M. Édouard Labbé, ancien professeur au lycée Saint-Louis, qui nous était resté fidèlement attaché depuis 1876 ; M. Charpentier, architecte distingué et érudit, qui avait été chargé de la construction de plusieurs théâtres, et qui, au moment où il fut atteint du mal auquel il succomba après de longues souffrances, travaillait à

une étude sur la disposition du théâtre grec au temps d'Eschyle, qu'il laisse inachevée. Il faut, à ces pertes, ajouter celle de M. Galuski, l'élève et l'ami d'Émile Egger, avec lequel il avait publié jadis un traité d'accentuation grecque ; mais il était surtout connu par sa traduction des *Antiquités grecques* de Schœmann, qui a rendu de si grands services aux étudiants de notre enseignement supérieur. C'était le moment où une connaissance au moins sommaire des institutions de la Grèce et de Rome venait d'être exigée des candidats à la licence ès lettres ; l'outillage manquait un peu pour la préparation de cette partie de l'examen : en mettant à la portée de tous les lecteurs l'ouvrage déjà ancien, mais si plein de choses et si attachant, de Schœmann, en faisant suivre sa traduction d'une bibliographie étendue, qui renvoyait aux publications plus récentes, M. Galuski contribua, pour sa part, à rendre plus complète et plus vivante chez nous l'étude de la Grèce, et nous devons lui savoir gré d'avoir enrichi notre littérature savante d'un livre utile encore à lire ou à consulter.

Il me reste, Messieurs, à vous parler de deux de nos confrères qui ont fait partie de votre bureau, MM. Carrière et Jules Girard. M. Carrière, professeur à l'École des hautes études et à l'École des langues orientales vivantes, était devenu des nôtres en 1873, et, presque tout de suite, Gustave d'Eichthal ayant exprimé le désir d'être déchargé des fonctions de trésorier, il les avait acceptées avec cette belle humeur toujours prête pour les tâches ingrates, qui était l'un des traits de son caractère. Il les conserva pendant quatre ans, jusqu'au jour où il y fut remplacé par M. Pepin-Lehalleur. Depuis longtemps, il ne venait plus à nos séances, mais il ne cessait de s'intéresser à nous, suivant avec une curiosité bienveillante les recherches de quelques-uns d'entre nous qui s'étaient faits ses auditeurs et ses disciples. Il est mort après une courte maladie, laissant des regrets unanimes. Ceux qui l'ont bien connu, et qui l'aimaient comme il méritait d'être aimé, ont rappelé sur sa tombe, ou dans des notices dont le souvenir vous est présent, ses rares qualités, si

variées et si séduisantes, sa puissance de travail, sa vaste érudition, cet enseignement qui était sa joie, et qui fut, avec des goûts militaires qu'il avait gardés de la défense de Strasbourg, la grande affaire de sa vie, où il se donnait, se dépensait sans compter, semant à pleines mains les vues originales, avec un désintéressement qui est la marque des vrais maîtres. Je n'ai pas la prétention de rien ajouter à ces hommages : qu'il me suffise de dire que, nous aussi, nous avons été touchés de cette mort, comme de celle d'un bon ouvrier de la science et d'un homme de cœur.

La mort, plus récente, de M. Jules Girard laisse un grand vide parmi nous. Il avait été, en 1867, l'un des fondateurs de notre société, avec Beulé, Brunet de Presle, Dehèque, Egger, d'Eichthal, Guigniaut, Lévêque, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ne sont plus. Il en fut pendant longtemps l'un des soutiens les plus fermes. Vous vous rappelez, Messieurs, que c'est sous sa présidence que fut créée notre *Revue*, qui vient d'atteindre sa quinzième année, et dont vous connaissez le succès. Ce fut M. Girard qui la présenta aux lecteurs, dans une brève préface où il définissait ainsi l'*hellénisme*, qui résume les objets multiples et divers de notre activité : « L'hellénisme, y disait-il, c'est la tradition pieuse et vivante du passé, c'est l'esprit de la Grèce antique conservé par l'intelligence de sa littérature et de ses arts, animant la Grèce moderne, lui faisant sa place dans le monde et rayonnant sur toutes les nations civilisées; c'est le lien de reconnaissance qui les unit à elle; c'est le sentiment qui suscite des efforts de plus en plus actifs, soit pour découvrir et comprendre les restes de l'antiquité hellénique, soit pour propager la connaissance de sa langue, de son histoire, de ses mœurs et de sa civilisation. » Large programme, Messieurs, et précis dans son étendue, auquel nous sommes demeurés fidèles, et que nous nous efforçons de remplir pour le bien de deux pays et de deux races qu'unissent tant de liens.

Mais M. Jules Girard ne tenait pas seulement à nous par le rôle qu'il a joué dans notre Association; il y tenait encore par

ses livres et par son enseignement. Sans être un philologue à proprement parler, il savait admirablement le grec, et il avait surtout du génie grec une intuition délicate et juste, qui se trahit dans sa belle étude sur *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*, et dans les pages exquises qu'il à consacrées à Lysias. De ce qu'il laisse, c'est peut-être ce dernier ouvrage qui le peint le mieux : Lysias personnifiait pour lui l'atticisme, c'est-à-dire cette simplicité et cette mesure, cette raison aisée, cette discrétion dans l'emploi des moyens, cet art consommé dans la peinture des physionomies et des caractères, ce naturel également ennemi de toute subtilité et de toute emphase, où il aimait à reconnaître quelques-unes des qualités essentielles de l'esprit attique, à l'époque la plus brillante de son développement. Quand ce livre parut, ce fut, dans un cercle nécessairement restreint, un événement littéraire, et de bons juges y discernèrent, en dehors des mérites propres à l'auteur, et que suffirait à expliquer sa nature, l'influence du séjour qu'il avait fait en Grèce comme membre de l'École d'Athènes, de l'intimité où il y avait vécu avec les monuments et les souvenirs, de la lumière même du ciel athénien, de cette lumière éblouissante et légère, qui ne se répand pas seulement au dehors, qui semble pénétrer jusqu'au fond de l'âme pour y éclairer, y préciser, y affiner les idées et les sentiments. M. Girard, en effet, appartenait à l'une des premières promotions de notre École française; il avait visité la Grèce comme on la visitait en ce temps là, sans la préoccupation à peu près exclusivement scientifique qu'on porte aujourd'hui dans un pareil voyage, mais il y avait goûté des joies très vives, resserré les liens d'amitiés précieuses; il resta toute sa vie, pour l'École d'Athènes, qui lui rappelait une des périodes les plus heureuses de sa jeunesse, un ami fidèle et sûr, qui suivait ses travaux et applaudissait à ses succès.

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, l'ont trop connu comme professeur pour que je veuille insister sur ses leçons de l'École normale, ou sur celles qu'il fit plus tard à la Sorbonne, quand il

y fut devenu le premier titulaire de la chaire de poésie grecque. C'est son enseignement de l'École normale qu'il préférait, et ce fut aussi celui par lequel il exerça, pendant les dix-huit ans qu'il en fut chargé, les plus durables influences. Ceux-là même qui, depuis, se sont éloignés de la Grèce, se souviennent encore de ces conférences où il apportait la pénétration, la finesse, la sûreté de jugement, qui étaient les qualités maîtresses de son esprit ; et ceux qui se sont voués plus spécialement à l'étude de l'antiquité grecque, et qui, déjà à ce moment, s'orientaient de ce côté, n'oublieront pas, si peu de temps, parfois, qu'ils aient subi sa direction, l'impression profonde qu'il produisait en corrigeant une leçon ou une composition écrite. Avec une parole souvent abstraite, et quelque chose dans l'expression qui demeurait voilé et comme intérieur, il possédait une puissance de communication très rare ; la force concentrée de sa réflexion, et surtout sa justesse de touche, le clair regard dont il perçait les nuages qui nous séparent de la réalité antique, avaient sur ceux auxquels il s'adressait une action singulière. C'était, sans qu'on y prît garde, un merveilleux éveilleur d'idées. Son enseignement restera ce qu'il y a de plus considérable dans son œuvre. Il a eu le bonheur de former des élèves dont trois figurent parmi vos anciens présidents ; s'ils diffèrent de lui, si même ils sont allés plus loin que lui dans la voie qu'il avait tracée, c'est, en partie, à lui qu'ils le doivent. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce maître excellent, qui fut en même temps le meilleur des hommes, dont la bienveillance souriante et familièrement taquine, dont la bonté enjouée, en dépit des deuils qui avaient attristé sa vie, s'étendaient à tous, et laissent aujourd'hui les regrets les plus sincères à tous ceux qui l'ont approché ?

Vous le voyez, Messieurs, chaque année nous apporte ses tristesses et efface de nos listes des noms qui nous sont chers. Chaque année, il est vrai, nous amène de nouvelles recrues, qui, sans faire oublier les morts, nous rassurent au sujet de notre avenir. Mais le nombre de celles-ci est-il ce qu'il pourrait être ? Faisons-nous tout ce qui est en notre pouvoir pour attirer

à nous ceux qu'intéressent nos études ? Peut-être notre *Revue*, qui a su conquérir un rang si honorable parmi les périodiques savants, rebute-t-elle un peu, par sa science même, certains lecteurs plus épris de la littérature proprement dite que de travaux d'un caractère technique et spécial. Peut-être nos séances, d'ailleurs si suivies, et toujours si pleines, grâce à l'activité et au talent de quelques-uns d'entre vous, effarouchent-elles certains esprits qui se sentent mal à l'aise au milieu des problèmes de haute philologie dont l'examen est la matière habituelle de nos entretiens. S'il m'était permis d'exprimer un vœu, je souhaiterais qu'on y vînt plus encore, et que ceux qui y assistent y prissent plus souvent la parole. Plusieurs de mes prédécesseurs, frappés du silence qui règne chez nous et de l'attention avec laquelle on y écoute, vous en ont loués, Messieurs, comme d'une vertu assez peu pratiquée ailleurs. Oserai-je dire que je ne suis pas tout à fait de leur avis ? Sans doute, la tâche de votre président en est singulièrement allégée ; à sa portée, point de sonnette, et jamais il n'est réduit à détourner les couteaux à papier de leur usage pour réclamer un calme qu'ils réussissent rarement à imposer. Mais où serait le mal si nous nous relâchions un peu de ces habitudes, si nos discussions étaient plus animées, si un plus grand nombre d'entre nous y prenaient part, si surtout ceux qui, le plus souvent, se bornent à écouter, nous apportaient un peu de ce qu'ils savent ? Je suis sûr qu'ils auraient mille choses intéressantes à nous apprendre, à une condition, c'est que nous élargissions le champ où nous avons coutume de nous mouvoir, que, par exemple, nous l'étendions du côté de l'histoire littéraire ou de la morale, du côté de la pédagogie, si vivante et si actuelle. De tout cela notre *Revue* serait naturellement l'écho, et, sans rien perdre de ce qui lui vaut l'estime universelle des spécialistes, elle deviendrait plus abordable à bien des gens. Loin de moi la pensée de lui tracer un programme ! Celui qui la dirige avec tant de compétence, et qui s'ingénie à la varier sans cesse, sait mieux que personne quelles modifications nouvelles il serait possible d'y introduire.

Ce que je veux dire, c'est que notre Association, qui tient une si grande place parmi les sociétés savantes, doit chercher plus que jamais à grouper autour d'elle les bonnes volontés, les sympathies, qu'elle doit être de plus en plus le lieu de ralliement de tous ceux qui regarderaient comme un malheur que la Grèce, surtout la Grèce ancienne, disparût de notre souvenir.

Vous savez, Messieurs, à quoi je pense en parlant ainsi. L'étude du grec, en France, n'a jamais été aussi sérieusement menacée. Des réformes, dont nul ne peut prévoir les conséquences, vont changer profondément l'orientation et le caractère de notre enseignement secondaire. Elles réduisent d'une manière sensible, dans cet enseignement, la place faite au grec. On peut se demander si cette atteinte était bien opportune dans un temps où il est mieux enseigné et mieux su qu'il ne l'a jamais été. Quand Raoul Frary écrivait, en 1885 : « Je parlerai peu du grec. Les gens de bonne foi reconnaîtront sans peine que l'étude de cette langue admirable et de cette littérature opulente est aujourd'hui réduite à si peu de chose, qu'il faut ou la fortifier, ou la supprimer » ; quand Frary écrivait cela il n'était déjà plus dans la vérité ; il y serait bien moins encore aujourd'hui que des maîtres éminents enseignent, dans nos lycées, le grec en véritables hellénistes, et obtiennent des résultats qui, pour être ignorés du public, n'en sont pas moins réels et palpables. L'Association, dans cette circonstance, a fait ce qu'elle devait faire. Respectueuse de certaines nécessités, et bien de son temps, comme tout ce qui mérite de vivre, elle ne demande pas que le grec soit enseigné à tous, mais elle demande que ceux qui veulent l'apprendre soient mis à même de le faire sans en être détournés par aucun obstacle. Elle a pris en main la cause des études grecques avec une spontanéité et une ardeur qui suffiraient à prouver sa vitalité, si cette démonstration était nécessaire. Elle attend sans inquiétude le résultat de la démarche que lui dictaient la situation présente et le souvenir de ses propres origines. D'autres réclament et obtiennent le droit au travail ou à la grève ; nous réclamons, nous, le droit à l'idéal. J'ai confiance, Messieurs, qu'on ne nous le refusera pas.

RAPPORT DE M. AM. HAUVETTE

SECRÉTAIRE

SUR LES TRAVAUX ET LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1901-1902

MESSIEURS,

Votre rapporteur aimerait à n'oublier personne dans cette revue annuelle des ouvrages présentés au concours ou offerts en hommage à la Bibliothèque de l'Association ; mais ce serait abuser vraiment de votre patience. Permettez-moi donc de passer sous silence beaucoup de noms, et d'insister plutôt, dès le début de ce rapport, sur une différence essentielle qui me frappe entre tous ces livres dont je ne puis vous faire l'énumération complète. C'est que les uns apportent à la connaissance de l'antiquité grecque une contribution modeste, mais sûre, et en quelque sorte définitive, tandis que les autres traitent des problèmes les plus hauts, mais aussi les plus obscurs, de la philologie, de l'histoire ou de l'archéologie. A Dieu ne plaise que je veuille médire des uns au profit des autres ! La science vit d'hypothèses, et comment refuser à un esprit curieux et hardi le droit de poursuivre la vérité jusque sous les voiles en apparence les plus impénétrables ? Mais aussi, comment ne pas accueillir avec une faveur particulière les efforts patients qui produisent un résultat certain ? Une édition d'un texte inconnu ou encore imparfaitement publié ; une traduction, avec notes

explicatives, d'un traité technique à peu près inaccessible jusqu'à ce jour; un catalogue de manuscrits, d'inscriptions ou de monuments figurés, voilà des œuvres utiles, et d'un intérêt durable, que l'Association ne saurait trop encourager; mais elle ne méconnaît pas, en revanche, la valeur de recherches plus hypothétiques : une étude, même aventureuse, de linguistique ou d'étymologie; un essai, toujours contestable, sur le système musical des Grecs; un chapitre pour ainsi dire inédit de l'histoire de la sculpture antique, une théorie nouvelle des mystères d'Éleusis, est-ce que de tels travaux ne révèlent pas, avec le goût des questions difficiles, un esprit d'initiative, un élan, un enthousiasme, que nous devons saluer avec joie?

Votre Commission des prix, Messieurs, a tenu, je crois, la balance égale entre des mérites si divers, et si elle m'a prié de vous signaler en première ligne, parmi nos lauréats, M. Paul Couvreur, pour sa belle édition du commentaire d'Hermias sur le *Phèdre* de Platon, elle a réservé deux autres récompenses, la seconde moitié du prix Zographos et le prix Zappas, à l'esquisse brillante de M. André Joubin sur *La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès,* et à l'ingénieuse interprétation qu'a donnée M. Svoronos des *Monuments relatifs au cycle mystique d'Eleusis.*

Le nom de Paul Couvreur évoque, Messieurs, le souvenir d'une destinée cruelle. Jamais carrière d'helléniste ne s'annonça plus belle et plus heureuse : à vingt ans, élève de l'École normale, il avait déjà parmi ses camarades le renom et l'autorité d'un maître; disciple préféré de M. Tournier, il avait trouvé sa voie dès les premiers pas qu'il avait faits dans la vie; il s'y était résolument engagé, et tout aussitôt y avait recueilli en abondance les fruits qu'un travail méthodique assure, dans ce domaine de la philologie, à une intelligence lumineuse et droite. Avant même de quitter l'École, il avait publié, outre plusieurs articles dans la *Revue de Philologie*, une édition remarquable du *Phédon;* et dès lors, pendant cinq années, il poursuivit sa tâche avec une ardeur infatigable. Une noble ambition le portait vers

les plus hautes spéculations de la philosophie platonicienne, et c'est à une connaissance plus juste de ces belles théories qu'il avait la prétention légitime de faire servir la science, trop souvent méconnue, de la critique verbale. Son activité ne s'enfermait pas dans le cercle d'un seul auteur ; mais il revenait toujours à Platon, et il rêvait d'entreprendre un jour une étude d'ensemble sur les commentateurs du divin philosophe. De ce beau rêve, Messieurs, interrompu par la mort, il nous reste ce volume, que Paul Couvreur avait achevé en manuscrit, et que nous devons à la piété d'un ami, M. Bodin, aidé des lumières et du dévouement de M. Alfred Jacob.

A vrai dire, les scolies d'Hermias sur le *Phèdre* n'étaient pas inédites ; mais, publiées par Ast, d'après un médiocre manuscrit de Munich, elles se présentaient sous une forme si incorrecte, que la lecture en était rebutante, sinon impossible. A plusieurs reprises, divers savants, notre confrère M. Ruelle en particulier, avaient signalé l'importance des manuscrits de Paris, et souhaité une édition nouvelle. C'est à ce vœu que répondit Paul Couvreur. Il ne négligea, comme on pouvait s'y attendre, aucune source d'information : sur une trentaine de manuscrits qui nous ont transmis le texte d'Hermias, il en étudia vingt-deux, et, laissant de côté quelques copies récentes, il ne tarda pas à reconnaître que tous ces manuscrits, la plupart des XVe et XVIe siècles, dérivaient directement ou indirectement d'une seule et même source, le *Parisinus* 1810, du XIIIe siècle. Prenant ce manuscrit pour base, il établit le texte de son auteur d'après les règles les plus sévères de la critique, et c'est ce travail qui permet enfin de lire en toute sécurité le commentaire d'Hermias.

Cette lecture, Messieurs, offre un intérêt que Paul Couvreur définit avec mesure et discrétion dans quelques pages de sa préface : les interprètes de Platon n'y trouveront pas, je le crains bien, une intelligence profonde de la pensée du maître ; mais les historiens de la philosophie y distingueront peut-être, parmi les enseignements traditionnels de l'école néo-platoni-

cienne, quelques traits originaux, quelques nuances propres à éclairer certains points de la doctrine dans la seconde moitié du ve siècle. Certes, bien qu'il eût enseigné longtemps à Alexandrie, Hermias ne passait pas, aux yeux mêmes de ses amis, pour un grand philosophe : il n'avait, nous dit Damascios, ni la vivacité de l'esprit ni la souplesse de la parole; mais à une mémoire prodigieuse il joignait une vertu, une honnêteté sans bornes, et cet éloge valait tous les autres auprès des adeptes de cette philosophie mystique, devenue de bonne heure une véritable religion. Aussi bien n'était-il pas tombé, ce semble, dans les excès où l'ascétisme entraînait alors quelques-uns de ses coréligionnaires : moins détaché des choses terrestres que son condisciple Proclos, il avait pris femme, et reçu des mains mêmes de son maître Syrianos la belle et vertueuse Ædésia. Devenue veuve, Ædésia présida elle-même à l'éducation philosophique de ses deux fils, Ammonios et Héliodoros ; un troisième, l'aîné, d'une précocité merveilleuse, avait, nous dit le biographe, « quitté la vie à l'âge de sept ans, incapable de supporter cette existence corporelle. » Le même enfant, à six mois, était entré, disait-on, dans une grande colère pour s'être entendu appeler par sa mère du petit nom de *bébé*, βάβιον. Pour en revenir à Hermias, il avait mis tout son zèle à développer dans son enseignement la métaphysique de l'école : Paul Couvreur lui attribue des idées personnelles et intéressantes sur le rôle de l'âme (αὐτοκίνητον) entre l'Être et le Non-être, entre Dieu et la matière, et c'est assez pour qu'Hermias occupe dans l'histoire de la philosophie alexandrine une place honorable parmi les disciples attardés de Plotin, de Porphyre et de Jamblique.

M. André Joubin, ancien élève de l'École normale, ancien membre de l'École française d'Athènes, aujourd'hui chargé de cours à l'Université de Montpellier, présentait à notre examen, Messieurs, un ouvrage important, mais discutable, et déjà vivement discuté parmi les archéologues. Sans prétendre le moins du monde se poser en arbitre, l'Association ne pouvait se soustraire au devoir d'exprimer, elle aussi, une opinion, et votre

Commission, sur le rapport de M. Pottier, n'a pas hésité à couronner M. Joubin.

C'est que, dans ce livre sur *La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès*, elle a reconnu, à côté de défauts manifestes, l'application d'une méthode vraiment féconde. Pour la période qui précède immédiatement les grands maîtres du ve siècle, les historiens de l'art s'efforcent généralement de saisir et de restituer la physionomie disparue de quelques sculpteurs célèbres, tels que Calamis, Onatas, Pythagoras de Rhégium. Peine inutile! dit M. Joubin. Les textes ne nous éclairent ni sur la vie de ces artistes, ni sur le style de leurs œuvres, ni sur le caractère de leur influence ; leur nom seul subsiste, qui ne nous apprend rien de ce qu'ils ont fait pour le développement de la statuaire. Plutôt que de nous attacher à l'espoir chimérique de ressusciter ces ombres évanouies, attachons-nous aux monuments eux-mêmes, et précisons le rôle qu'une génération de « précurseurs » a joué dans la formation de l'idéal classique. Cette méthode, nous pouvons l'accepter sans réserve, et nous acceptons aussi, en principe, un autre parti-pris de M. Joubin dans l'étude même des monuments : c'est l'abandon, pour cette période au moins, des prétendues écoles entre lesquelles on a tenté de répartir toutes les œuvres. Ces classifications, si fort en honneur depuis une cinquantaine d'années, reposent sur des nuances de style qui peuvent tenir à l'originalité des artistes ; les ressemblances profondes, au contraire, qui éclatent entre toutes les productions d'un même âge, dérivent d'une inspiration commune, d'une tradition nouvelle qui se crée, d'un courant d'idées qui s'impose à tous. Telle est, Messieurs, la pensée maîtresse qui a guidé M. Joubin dans tout son travail ; et, en fait, il a trouvé, pour la démonstration de sa thèse, des arguments qu'on ne pourra pas désormais négliger. Dans l'étude successive qu'il a faite des figures nues, des figures drapées, des bas-reliefs et des figures décoratives, il a marqué partout avec soin le développement de la technique et du style, sous une influence pré-

pondérante qui paraît bien venir d'Athènes. Si cette vérité ressort de quelques rapprochements décisifs, on peut pardonner à l'auteur des lacunes, des erreurs même : son livre n'aura pas été inutile.

Je serais tenté, Messieurs, d'ajouter, en mon propre nom, à l'adresse de mon ancien élève André Joubin, une légère critique : archéologue, il a bien fait sans doute de ne pas s'appesantir outre mesure, dans l'analyse des progrès de la sculpture grecque, sur les textes trop souvent insignifiants d'un Pausanias ou d'un Pline ; mais il aurait dû, comme historien, faire moins bon marché, ce semble, des textes littéraires qui pouvaient contribuer à prouver sa thèse ; et, puisque l'étude pénétrante des œuvres plastiques lui avait révélé un rayonnement intense du génie athénien au lendemain de l'invasion perse, il aurait dû chercher à justifier par des faits ce phénomène extraordinaire. On a quelque peine, en effet, à imaginer qu'une victoire navale, même la plus brillante, ait élevé tout à coup une ville au-dessus d'elle-même et de ses rivales ; on se dit que les Athéniens ont dû se vanter, et que les fanfaronnades des Marathonomaques ne sont pas une invention d'Aristophane ; on observe que la guerre médique n'a pas pris fin avec la campagne de Xerxès, que les combats ont continué longtemps encore sur la côte d'Asie et jusqu'en Égypte, sans parler d'autres expéditions malheureuses en Thrace et ailleurs ; on en conclut que, jusqu'en l'année 450 environ, Athènes a dû veiller aux soins de sa défense, et se garantir contre les menaces d'une invasion nouvelle, plutôt que s'épanouir dans le sentiment de sa victoire et de sa liberté. Eh bien ! en dépit de ces raisonnements spécieux, les textes nous apprennent que les historiens les plus avisés de l'antiquité (c'est Thucydide que je veux dire, car on récuse Hérodote !) ont tenu l'expédition de Xerxès pour une crise qui a mis la Grèce à deux doigts de sa perte, mais qui s'est résolue promptement, en deux batailles navales et en deux combats sur terre ; et si cette opinion du grand historien ne suffit pas à établir que, dans la Grèce délivrée, Athènes ait pris

tout d'abord le premier rang, interrogez les contemporains, Eschyle, Simonide et surtout Pindare : vous les entendrez proclamer que la victoire de Salamine a détruit à jamais la souveraineté du Grand Roi dans toute l'étendue du monde hellénique (1), que les Athéniens ont combattu à la tête de tous les Grecs (2), et qu'ils ont jeté les fondements glorieux de la liberté (3). Malgré la tristesse de son patriotisme thébain, Pindare, à plusieurs reprises, exprime le soulagement qu'il éprouve à la pensée de la victoire et de l'indépendance nationales. Voilà les sentiments qui expliquent le merveilleux essor du génie athénien ; voilà la source d'une inspiration soudaine qui peut bien avoir entraîné à la poursuite du même idéal les artistes de toute la Grèce !

Le lauréat du prix Zappas, M. Svoronos, a composé un livre (4) qui, pour avoir paru d'abord sous forme d'articles dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, offre cependant une réelle unité. Les douze monuments figurés que l'auteur étudie, bas-reliefs de marbre ou tablettes de terre cuite, vases peints ou pierres gravées, n'ont pas seulement ce trait commun, qu'ils se rattachent tous au cycle mystique d'Éleusis ; chacun d'eux, soumis à une habile interprétation, concourt à l'établissement d'une thèse, qui n'embrasse pas, il est vrai, toute la question des mystères, mais qui tend à fixer, dans ce domaine obscur, quelques points de repère assurés. L'ouvrage ne se présente donc pas comme une théorie d'ensemble, comparable aux savantes recherches de M. Foucart sur l'*Origine et la nature des mystères d'Éleusis;* ce n'est pas davantage, comme le récent mémoire du même auteur, un exposé des cérémonies et une revue du personnel de ces fêtes; mais c'est pourtant, dans la pensée de M. Svoronos, le point de départ de travaux qui doivent conduire à une connaissance plus exacte de ce sujet difficile.

(1) Eschyle, *Perses*, v. 585 sqq.
(2) Simonide, frgt 90 de Bergk.
(3) Pindare, frgt 77 de Christ.
(4) Ἑρμηνεία τῶν μνημείων τοῦ Ἐλευσινιακοῦ μυστικοῦ κύκλου.

Avec une confiance qui peut inspirer quelque scepticisme, mais qu'il ne faudrait pas décourager, M. Svoronos prétend aborder le problème, non pas en remontant, comme M. Foucart, aux origines lointaines et sans doute étrangères du culte d'Éleusis, ni en se bornant aux témoignages trop rares de l'époque classique, mais en interrogeant les monuments de la période la plus basse, et jusqu'aux traces les plus effacées des rites païens dans certains usages du christianisme primitif. Ce n'est là encore qu'un projet, annoncé par l'auteur dans sa conclusion ; mais la méthode est appliquée déjà dans ce volume à quelques points essentiels, avec une ingéniosité et une hardiesse singulières. Vous en jugerez, Messieurs, par un exemple. Suivant l'opinion jusqu'à ce jour unanime de tous les savants, c'est à Éleusis que se trouvait la pierre, ἀγέλαστος πέτρα, où Déméter, à la recherche de sa fille, s'était, disait-on, reposée. Mais cette opinion s'appuie sur un témoignage unique : ni l'auteur de l'hymne homérique, ni Callimaque, ni Pausanias, ni Clément d'Alexandrie, ne parlent de cette pierre ; tous représentent la déesse en pleurs, assise auprès d'un puits. Seul Apollodore rapproche du puits la pierre ἀγέλαστος ; les autres écrivains qui la mentionnent la placent, sans aucune indication plus précise, en Attique ou à Athènes. Or c'est, en effet, à Athènes que M. Svoronos veut reconnaître l'existence de ce monument vénérable ; il le place dans un endroit où se célébraient les cérémonies athéniennes du culte de Déméter, à Agra ; et cette identification, il s'efforce de la justifier, d'abord, par une inscription du IVe siècle avant notre ère qui lui paraît prouver le voisinage de l'ἀγέλαστος πέτρα et du temple appelé τὸ Ἐλευσίνιον τὸ ἐν ἄστει, ensuite par le souvenir traditionnel qui s'est conservé de cette pierre dans le nom même de l'église chrétienne (Panaghia εἰς τὴν Πέτραν, Panaghia Petriotissa) qui a succédé sur les bords de l'Ilissus au vieux sanctuaire d'Agra.

Cette hypothèse, aventureuse sans doute, et dont votre Commission, Messieurs, prétend bien ne pas endosser ici la responsabilité, a l'avantage, pour M. Svoronos, de s'accorder à mer-

veille avec l'interprétation qu'il propose d'une tablette de terre cuite, découverte à Éleusis en 1895 par M. Skias. Cette offrande, consacrée aux deux déesses par une femme nommée Niinnion, représente, selon lui, non pas une scène unique, comme on l'a cru, mais trois moments distincts des cérémonies successives qui composaient pour un Athénien le cycle de son initiation éleusinienne. Un de ces monuments, le premier en date, est précisément la présentation du futur initié aux mystères d'Agra; c'est la scène que M. Svoronos voit dans le registre inférieur de la tablette, et qu'il reconnaît aussi dans d'autres peintures du Vase Pourtalès et de la Coupe de Panticapée; un autre moment, le plus solennel, est marqué par l'arrivée devant le sanctuaire de Déméter et de Coré à Éleusis, c'est la scène du milieu, la plus importante; enfin, dans le fronton triangulaire qui surmonte le tableau, l'initiée, avec son cortège, se livre à des danses et à des libations, pendant qu'un personnage rieur rappelle, dans l'angle du fronton, les plaisanteries qui accueillaient sur le pont d'Éleusis, au retour de la fête, la procession mystique. Quel dommage que M. Svoronos ne se soit pas borné à cette interprétation, déjà risquée pourtant, du monument d'Éleusis! Mais il a voulu en savoir davantage : cette femme, richement parée, qui s'est fait représenter sur son offrande dans les différentes phases de son initiation, c'est une courtisane fameuse, héroïne d'aventures galantes, que les poètes comiques du IVe siècle ont à l'envi célébrée! C'est Nico de Samos, plus souvent appelée Nannion, et le diminutif Niinnion, attesté par l'inscription, provient d'une confusion facilement explicable entre les deux formes de son nom. Il y a plus : les poètes nous disent qu'un riche négociant, Thallos, se ruina pour elle, tandis qu'un jeune ami de Sophocle, Démophon, s'éprit de ses charmes déjà mûrs. M. Svoronos reconnaît le riche protecteur de la jeune femme dans l'homme barbu qui la suit partout, et le hardi Démophon dans l'éphèbe qui s'empresse auprès d'elle! Décidément le subtil interprète des monuments d'Éleusis abuse un peu de son imagination : ne lui en sachons pas trop mauvais gré, puisque,

dans un sujet qui ne comporte guère de solution certaine, il a su proposer un système d'ingénieuses et séduisantes hypothèses.

Il me reste à vous dire quelques mots, Messieurs, des principaux ouvrages qui sont venus enrichir cette année notre bibliothèque. Le *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale,* rédigé par M. de Ridder, est conçu dans un esprit rigoureusement scientifique. Parmi les belles pièces qui composent cette rare collection, combien ont donné lieu à des dissertations diffuses, dans le temps où l'étude de la céramique paraissait être le domaine réservé des mythologues! M. de Ridder ne renonce pas à indiquer, à discuter même le sujet de ces peintures, chaque fois que les attributs de quelque divinité ou de quelque héros permettent de distinguer une scène connue; mais il n'essaie pas de tout expliquer : la technique et le style du vase, ainsi que les questions d'origine, fournissent une matière suffisante à sa curiosité. Son livre, accompagné de bonnes planches et d'excellents dessins dans le texte, sera donc un utile instrument de travail pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'art; il prendra place, dans toutes les bibliothèques, auprès de ces admirables *Vases antiques du Louvre* dont M. Pottier nous a offert cette année la deuxième série.

Dans un tout autre genre, l'ouvrage de M. Spyridon Lambros marque aussi un progrès appréciable : parmi ces manuscrits du Mont Athos dont il a fait, vous vous en souvenez, le catalogue en deux beaux volumes, le savant professeur de l'Université d'Athènes a eu la bonne fortune de rencontrer, au monastère de Saint-Denys, un nouveau manuscrit de l'*Ecthesis chronica*, plus complet que les exemplaires jusqu'ici connus, mais cependant encore imparfait. Cette petite chronique grecque anonyme, des XVe et XVIe siècles, publiée dès 1584 dans la *Turcogræcia* de Martin Crusius, puis réimprimée dans la *Byzantine* de Bonn et dans la *Patrologie grecque* de Migne, a été en dernier lieu éditée, en 1894, par M. Sathas, d'après un manuscrit du Lincoln College d'Oxford. M. Lambros en a donné une nouvelle édition dans les *Byzantine Texts* de M. Bury, et la partie inédite, fournie par le

manuscrit de Saint-Denys, y remplit une vingtaine de pages. Pour le reste de l'*Ecthesis chronica,* M. Lambros en a établi le texte à l'aide de ce même manuscrit, du manuscrit d'Oxford, et des éditions de Sathas et de Crusius, sans recourir cependant au manuscrit même de Crusius, c'est-à-dire à la copie de Théodose Zygomalas, envoyée au futur éditeur de la *Turcogræcia* par son ami Gerlach, de Tübingue : cette copie est entrée récemment à la Bibliothèque nationale, où elle figure sous le n° 1152 du *Supplément grec* (1).

Du grand ouvrage de M. de Mély sur les *Lapidaires de l'antiquité et du moyen âge*, nous avons reçu déjà, Messieurs, deux volumes, que j'ai eu l'occasion d'apprécier dans un précédent rapport. C'était le texte grec, dû à M. Ruelle, des livres ou fragments de livres relatifs aux pierres précieuses. Aujourd'hui M. de Mély nous donne, dans un premier fascicule du tome III, la traduction française des plus importants de ces écrits, avec une introduction considérable; mais il réserve encore pour un second fascicule la traduction des autres textes imprimés dans le tome II, ainsi qu'une introduction spéciale, qui complétera la première. C'est là, Messieurs, un travail immense, et qui exigeait de l'auteur une érudition des plus variées. Pour ne parler que des *Cyranides,* l'interprétation de ce document à la fois médical, médicino-magique et purement magique, soulevait des difficultés de toute nature : à chaque pas le traducteur se heurtait à des expressions techniques d'autant plus obscures que souvent l'auteur de ces formulaires allait jusqu'à inventer des noms et des périphrases pour conserver indemne le singulier principe qui en était la base : lorsque dans une amulette devaient entrer à la fois une plante, un oiseau, un poisson et une pierre dont le nom commençât par la même lettre de l'alphabet, on conçoit que le rédacteur fût tenté de forcer le sens des mots. De là une incertitude presque continuelle dans l'identification d'espèces animales, végétales ou minérales ordinairement désignées d'une

(1) *Revue des Études grecques*, 1897, p. 66 sqq. (article de M. Omont).

manière insuffisante. Mais un autre problème se posait, que M. de Mély a essayé de résoudre dans sa préface : c'est l'origine de cette étrange compilation. Sur cette question aussi planent encore bien des doutes, et votre rapporteur n'est pas pleinement convaincu de l'origine distincte des deux traditions qui composent le premier livre des *Cyranides;* il se demande si vraiment l'une de ces traditions trahit une influence païenne, l'autre une influence plus ou moins gnostique; il soupçonne qu'elles pourraient bien n'être séparées l'une de l'autre que par un simple fait de supercherie littéraire. Cette critique, et d'autres encore qu'on fera peut-être, ne risquent pas d'ailleurs de compromettre l'accueil favorable que rencontrera dans tout le monde savant le livre sérieux et solide de M. de Mély.

La situation de M. Max Egger parmi nous a bien pu l'empêcher, Messieurs, de se mettre sur les rangs pour une de nos couronnes : elle ne saurait m'obliger à passer sous silence le rare mérite de son *Essai sur Denys d'Halicarnasse*. La nouveauté, ici, ne réside pas dans la publication de quelque morceau inédit, non plus que dans l'invention d'une théorie plus ou moins aventureuse ; elle consiste à suivre pas à pas, dans une analyse méthodique, la pensée du célèbre rhéteur à travers ses différents ouvrages. On cite beaucoup Denys d'Halicarnasse, parce qu'il a le premier, du moins à notre connaissance, formulé, à la façon d'un critique moderne, des jugements d'ensemble sur quelques-uns des plus grands écrivains classiques de la Grèce ; mais on le connaît mal, et on le juge mal, parce qu'on ne tient pas compte du caractère général de sa doctrine, du point de vue particulier où il se place. C'est donc contribuer à mieux faire comprendre ses écrits que d'en expliquer le lien logique, et c'est rendre service à l'histoire littéraire que de rétablir dans son vrai jour une œuvre peu originale sans doute, mais unique pour nous dans son genre, et à tant d'égards si précieuse.

A tous ces travaux d'érudition je voudrais en finissant, Messieurs, joindre un petit volume, qui vient à son heure, et qui

peut faire beaucoup de bien aux études grecques en France. *La Grèce* de M. Germain Arnaud, professeur de rhétorique au lycée de Marseille, est un recueil de versions grecques, et un recueil sans notes, sans références, destiné à remplacer pour les élèves la dictée en classe, c'est-à-dire ces effroyables grimoires qui semblent faits pour exercer les pères de famille hellénistes, s'il en est encore, aux règles de la critique verbale. Mais un autre intérêt s'attache à ce choix de textes grecs : c'est l'esprit, l'enseignement qui s'en dégage. M. Arnaud aime, dans la littérature grecque, l'expression la plus parfaite des sentiments les plus nobles et des aspirations les plus hautes de l'humanité : voilà pourquoi il a réuni dans ces trois cents pages les plus beaux monuments qu'il ait trouvés sur la divinité et la religion, la philosophie et la morale, les sciences et les arts, la poésie et la nature, l'éloquence et l'histoire, la politique et la cité, la patrie et la famille, la société et les conditions sociales, l'éducation et les caractères, la vie et les mœurs. Et, dans ce vaste tableau, il a voulu montrer moins ce qui est proprement grec que ce qui est humain, « ce qui est de tous les temps et de tous les lieux, ce qui est intelligible et sensible à tous les esprits et à tous les cœurs ». L'idée est si bonne, elle témoigne d'une notion si juste des besoins de nos élèves, que je me demande si, dans cette définition même de son travail, M. Arnaud n'a pas marqué la limite qui doit séparer en effet, au point de vue des études antiques, nos deux ordres d'enseignement. Au collège, il faudrait que nos enfants, ou du moins la plupart d'entre eux, et le plus grand nombre possible, apprissent à aimer la Grèce pour toutes les belles choses que M. Arnaud leur présente ; plus tard, ceux que leur goût appellera dans l'enseignement supérieur appliqueront à la connaissance de la littérature et de la civilisation grecques cet esprit historique et critique qui pénètre jusqu'aux nuances les plus délicates de la vérité ; alors ils apprécieront et composeront peut-être eux-mêmes, des ouvrages comme ceux que notre Association, Messieurs, se plaît à couronner chaque année, et qui doivent reposer, ne l'oublions pas, sur un fonds de fortes études classiques.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION ADMINISTRATIVE

Messieurs,

Si l'activité scientifique de notre Association marque un progrès continu, sa situation financière demeure toujours très modeste. Les tableaux que je vous présente au nom de la Commission administrative vous permettront de juger vous-mêmes cette situation en toute connaissance de cause.

I. *État comparatif des Recettes en 1900 et 1901.*

A. Intérêts de capitaux.

	1900		1901	
1° Rente Deville 3 %.....	500 »		500 »	
2° Coupons de 154 obligations Ouest.	2,211 97		2,212 12	
3° Coupons de 18 obligations Midi....	259 20	3,121 17	259 20	3,120 62
4° Coupons de 9 oblig. Est.....	129 60		129 60	
5° Intérêts du compte courant.....	20 40		19 70	

B. Subventions et dons divers.

6° Subvention du Ministère de l'Instruction publique.....	500 »		500 »	
7° Don de l'Université d'Athènes (500 *drachmes*).....	296 70	966 70	298 10	998 10
8° Dons pour l'illustration de la *Revue*.	170 »		100 »	
9° Don sans affectation spéciale.....	» »		100 »	
A reporter.....	966 70	966 70	998 10	998 10

Report.....	966 70	966 70	998 10	998 10

C. Cotisations, ventes, recettes diverses.

10° Cotisations des membres ordinaires.	3,800 »	4,077 05	3,770 »	4,244 85
11° Souscriptions de membres donateurs.....	100 »		200 »	
12° Vente de publications et médailles.	177 05		264 85	
13° Location d'une cave.....	» »		10 »	
	8,164 92	8,164 92	8,363 57	8,363 57

II. *État comparatif des Dépenses en 1900 et 1901.*

A. Publications.

	1900		1901	
1° *Revue des Études grecques*.....	3,765 85	3,965 85	4,181 30	4,381 30
2° *Bibliographie* (rédaction de la).....	200 »		200 »	

B. Encouragements.

3° Prix Zographos.....	1,000 »	1,120 20	1,000 »	1,394 50
4° Prix classiques.....	100 20		94 50	
5° Concours typographique.....	» »		300 »	

C. Frais généraux.

6° Impressions diverses.....	47 80	3,151 51	115 65	3,223 33
7° Loyer, impositions et assurances.	888 45		904 »	
8° Service du palais des Beaux-Arts..	113 60		27 »	
9° Indemnité de l'agent bibliothécaire.	1,000 »		1,000 »	
10° Droits et frais divers à la Société générale.....	33 52		33 20	
11° Distribution de publications.....	356 48		532 14	
12° Recouvrement des cotisations.....	138 41		148 99	
13° Frais de bureau, commis, correspondance et divers.....	205 40		216 40	
14° Nettoyage, éclairage et chauffage.	71 80		77 85	
15° Médailles.....	51 40		9 35	
16° Reliure de livres.....	244 65		158 75	
	8,217 56	8,217 56	8,999 13	8,999 13

III. Budget sur ressources spéciales ou fondation Zappas.

(La dépense affectée chaque année au prix Zappas est égale au revenu de la fondation pendant l'année précédente.)

Recettes en 1900 : 355 fr. 50.
Dépenses en 1901 : 355 fr. 50.

Recettes en 1901 : 336 fr.
Montant du prix en 1902 : 336 fr.

IV. *Mouvement des fonds en 1901.*

Solde en caisse au 1er janvier 1901.....		3,743 98
Recettes en 1901 (tableau ci-dessus n° I).....		8,363 57
Rentrées de la rente Zappas (année 1901).....		336 »
		12,443 55
Sorties de caisse (tableau n° II).....	8,999 13	
Prix Zappas.....	355 50	
	9,354 63	9,354 63
Il reste donc en caisse au 31 décembre 1901, la somme de.....		3,088 92

qui se décompose ainsi :

1° Solde à la Société Générale.....	3,068 92
2° En caisse de l'agent-bibliothécaire.	20 »
	3,088 92

Dans cet exposé des comptes de 1901 comparés à ceux de 1900, vous remarquerez, Messieurs, que le total des dépenses s'étant élevé à 8,999 fr. 13 et celui des recettes à 8,363 fr. 57, l'exercice 1901 se solde par une différence *en moins* de 635 fr. 56 ; encore dois-je peut-être tenir un compte plus sévère de deux souscriptions de membres à vie, destinées en principe à être capitalisées, ce qui porte la différence réelle *en moins* à 835 fr. 56. Les espérances formées il y a un an sur une plus-value des cotisations et sur des dons éventuels s'élevant à 1,300 francs environ ne se sont donc pas réalisées. Il serait toutefois injuste de ne pas attirer votre attention sur les articles 8 et 9 du tableau des recettes pour remercier deux donateurs qui nous ont apporté chacun 100 francs, Mlle Eudoxie Poinsot et notre ancien président M. Eugène d'Eichthal. Mais sur ce même tableau vous aurez noté l'état languissant des cotisations des membres ordinaires : nous avons besoin de

beaucoup de membres nouveaux, non pas de 25 comme en 1901, mais de 50 et même de 100.

Il me reste, Messieurs, à vous présenter le projet de budget pour 1902 : nous avons dû l'établir avec une extrême prudence.

V. *Recettes prévues pour 1902.*

A. Intérêts de capitaux.

1° Rente Deville 3 0/0	500	»	3,124	90
2° Coupons de 154 obligations Ouest.	2,212	10		
3° Coupons de 18 obligations Midi..	259	20		
4° Coupons de 9 obligations Est....	129	60		
5° Intérêts du compte courant à la Société Générale	20	»		

B. Subventions et dons.

6° Subvention du Ministère de l'Instruction publique	500	»	798	45
7° Don de l'Université d'Athènes (500 *drachmes*)	298	45		

C. Cotisations et ventes.

8° Cotisations des membres ordinaires	4,000	»	4,200	»
9° Vente des publications et médailles	200	»		
TOTAL	8,119	35	8,119	35

VI. *Dépenses prévues pour 1902.*

A. Publications.

1° Arriéré de 1901 : impression du n° 61, supplément, brochage...	671	»	3,511	»
2° Année 1902, Impression, moins le dernier numéro de l'année.....	2,240	»		
3° Illustration	300	»		
4° Rédaction de la Bibliographie....	200	»		
A reporter....	3,511	»	3,511	»

Report.....	3,511	»	3,511	»
B. Encouragement.				
5° Prix Zographos.....	1,000	»	1,100	»
6° Prix classiques.....	100	»		
C. Frais généraux.				
7° Loyer, impositions, assurance...	910	»	3.190	»
8° Indemnité de l'agent-bibliothécaire.	1,000	»		
9° Service du palais des Beaux-Arts.	200	»		
10° Impressions diverses.....	60	»		
11° Frais divers à la Société Générale.....	35	»		
12° Distribution de publications.....	450	»		
13° Frais de recouvrement.....	140	»		
14° Frais de bureau, de commis et de correspondance	220	»		
15° Nettoyage, éclairage, chauffage...	75	»		
16° Reliure de livres.....	100	»		
	7,801	»	7,801	»

Le total des recettes prévues pour 1902 étant de 8,119 fr. 35 et celui des dépenses de 7,801 francs, l'exercice 1902 se solderait par une différence *en plus* de 318 fr. 35. Cependant il n'y a pas là de quoi chanter victoire. En effet, cette différence *en plus*, si elle se produit, ne contrebalancera pas la différence *en moins* que je signalais il y a quelques instants, et il sera peut-être nécessaire de la reporter au budget de 1903 qui doit réserver une place au concours biennal de typographie (300 fr.). D'ailleurs, nous ne perdons pas de vue les mesures et les travaux assez dispendieux que nécessiterait une meilleure installation de notre riche bibliothèque. Mais l'état actuel de nos ressources nous oblige encore à une grande économie : il dépend de votre libéralité que nous puissions améliorer et développer ce qui reste en souffrance dans les différents services de l'Association.

Pour les membres de la Commission administrative,

Le trésorier, Max Egger.

MEMBRES FONDATEURS DE L'ASSOCIATION

(1867)

MM.

† Ader, ancien professeur de littérature grecque à l'Académie de Genève, rédacteur en chef du *Journal de Genève* (1).
† Alexandre (Ch.), membre de l'Institut.
† Bertrand (Alexandre), membre de l'Institut, directeur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain.
† Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† Brunet de Presle, membre de l'Institut.
Burnouf (Émile), ancien directeur de l'École française d'Athènes.
Campaux, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.
† Chassang, inspecteur général de l'Instruction publique.
† Daremberg, conservateur de la bibliothèque Mazarine.
† David (baron Jérôme), ancien vice-président du Corps législatif.
† Dehèque, membre de l'Institut.
Delyanni (Théodore-P.), ancien président du Conseil des ministres à Athènes.
† Deville (Gustave), membre de l'École d'Athènes.
† Didot (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
† Dübner, helléniste.
† Duruy (Victor), de l'Académie française, ancien ministre de l'Instruction publique.
† Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
† Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique.
† Gidel, ancien proviseur du lycée Condorcet.
† Girard (Jules), membre de l'Institut, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'Institut Thiers.
† Goumy, rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*.
† Guigniaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions.
† Havet (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
Heuzey (Léon), membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts.
† Hignard, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.
† Hillebrand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Douai.
† Jourdain (Charles), membre de l'Institut.

(1) La croix indique les membres fondateurs décédés.

Legouvé, de l'Académie Française.
† Lévêque (Charles), membre de l'Institut.
† Longpérier (Adrien de), membre de l'Institut.
† Maury (Alfred), membre de l'Institut.
Mélas (Constantin), à Marseille.
† Miller (Emm.), membre de l'Institut.
† Naudet, membre de l'Institut.
† Patin, de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
Perrot (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure.
† Ravaisson (Félix), membre de l'Institut.
† Renan (Ernest), de l'Académie française.
† Renier (Léon), membre de l'Institut.
† Saint-Marc Girardin, de l'Académie française.
† Thenon (l'abbé), directeur de l'École Bossuet.
† Thurot, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure.
† Valettas (J.N.), professeur à Londres.
† Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
† Vincent (A.-J.-H.), membre de l'Institut.
† Waddington (W.-Henry), membre de l'Institut, sénateur.
Weil (Henri), membre de l'Institut.
Wescher (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.
† Witte (baron J. de), membre de l'Institut.

MEMBRES FONDATEURS POUR LES MONUMENTS GRECS ET POUR L'ILLUSTRATION DE LA REVUE

Le Ministre de l'Instruction publique.
Le Musée du Louvre.
L'École nationale des Beaux-Arts.
L'Université d'Athènes.
Le Syllogue d'Athènes pour la propagation des études grecques.
Le Syllogue littéraire hellénique du Caire, l'*Union*.
Le Gymnase Avéroff à Alexandrie (Egypte).

MM.

† Barthélemy Saint-Hilaire.
† Basily (Demetrius).
Bikélas (D.)
† Brault (Léonce).
† Brunet de Presle.
Carathéodory-Pacha (Étienne).
† Castorchi (Euthymios).
† Chasles (Michel).
Chévrier (Adolphe).
Collignon (Maxime).
Coromilas.
† Didot (Amb.-Firmin).
† Drême.
† Dumont (Albert).
Dupuis (Jean).
† Egger (Emile).
† Eichthal (Gustave d').
Eichthal (Eugène d').
Foucart (Paul).
Graux (Henri).
Hachette et Cie, libraires éditeurs.
† Hanriot.
Heuzey (Léon).
† Laperche.
† Laprade (V. de).
Lecomte (Ch.).

MM.

Lereboullet (Léon).
† Misto (H.-P.).
Negropontis.
† Ocher de Beaupré (colonel).
Parmentier (général).
Pélicier (P.).
Pépin-Lehalleur.
Perrot (Georges).
Piat (A.).
Pottier (Edmond).
† Queux de Saint-Hilaire (marquis de).
Reinach (Salomon).
Reinach (Théodore).
† Rodocanachi (P.).
Rothschild (baron Edmond de).
† Saripolos (Nicolas).
† Symvoulidis.
† Syngros (A.).
† Vaney.
Vasnier.
† Verna (baron de).
† Witte (baron J. de).
† Wyndham (Charles).
† Wyndham (George).
† Zafiropulo (E.).
† Zographos (Christaki Effendi).

M. Zographos, déjà fondateur du prix qui porte son nom, a souscrit à l'œuvre des Monuments grecs pour une somme de *cinq mille francs*. — M. le baron de Witte et M. G. d'Eichthal ont souscrit chacun pour une somme de *quatre cents francs*. — M. le baron E. de Rothschild, pour *deux cents francs*. — M. Bikélas pour *cent francs* (outre sa cotisation). — De même M. Laperche pour *cent francs*. — M. Pélicier pour *cent francs*. — M. Jean Dupuis pour *deux cent cinquante francs*. — M. Adolphe Chévrier, déjà fondateur pour les Monuments grecs, a versé *cent francs* pour l'illustration de la Revue. — M. Vasnier et M. E. d'Eichthal, dans les mêmes conditions, ont versé chacun *cent francs*. — Mlle Poinsot a également versé *cent francs*.

ANCIENS PRÉSIDENTS DE L'ASSOCIATION

1867. MM. Patin, membre de l'Institut.
1868. Egger, *Id.*
1869. Beulé, *Id.*
1870. Brunet de Presle, *Id.*
1871. Egger, *Id.*
1872. Thurot, *Id.*
1873. Miller, *Id.*
1874. Heuzey, *Id.*
1875. Perrot, *Id.*
1876. Egger, *Id.*
1877. Chassang, inspecteur général de l'Université.
1878. Foucart, membre de l'Institut.
1879. Gidel, proviseur du Lycée Condorcet.
1880. Dareste, membre de l'Institut.
1881. Weil, *Id.*
1882. Miller, *Id.*
1883. Queux-de-Saint-Hilaire (marquis de).
1884. Glachant, inspecteur général de l'Université.
1885. Jourdain, membre de l'Institut.
1886. Gréard, *Id.*
1887. Girard (Jules), *Id.*
1888. Mézières, *Id.*
1889. Croiset (A.), *Id.*
1890. Maspero, *Id.*
1891. Renan (Ernest), *Id.*
1892. Houssaye (Henry), *Id.*
1893. Collignon (Max), *Id.*
1894. Schlumberger (G.), *Id.*
1895. Bikélas (D.).
1896. Bréal (M.), membre de l'Institut.
1897. Decharme (P.), professeur à la Faculté des lettres.
1898. Croiset (M.), professeur au Collège de France.
1899. Héron de Villefosse, membre de l'Institut.
1900. d'Eichthal (Eugène).
1901. Girard (P.), professeur à l'Ecole Normale supérieure.

MEMBRES DU BUREAU POUR 1902-1903

Président : M. Salomon Reinach.
1er *Vice-Président :* M. Pottier.
2e *Vice-Président :* M. Tannery.
Secrétaire-archiviste : M. Am. Hauvette.
Secrétaire-adjoint : M. Puech.
Trésorier : M. Max Egger.

MEMBRES DU COMITÉ POUR 1902-1903

Nommés en 1900.

MM. Bikélas.
Héron de Villefosse.
Foucart.
Fougères.
MM. Diehl.
Saglio.

Nommés en 1901.

MM. Babelon.
Bréal.
D'Eichthal.
Dareste.
MM. Houssaye.
Ruelle.
Michon.

Nommés en 1902.

MM. Croiset (Alfred).
Collignon.
Girard.
Decharme.
MM. Omont.
Weil.
Bernès.

COMMISSION ADMINISTRATIVE

MM. Bikélas.
Croiset (Alfred).
Dareste.
D'Eichthal (Eug.).
Houssaye (Henry).
MM. Maspero.
Pottier (E.).
Ruelle (C.-Em.).
Vasnier.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. Bikélas.
Haussoullier.
Houssaye (Henry).
Maspero.
MM. Reinach (Théodore), *rédacteur en chef-gérant de la Revue.*
Les anciens présidents de l'Asssociation.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE

MM. Collignon (Max.).
Guillaume.
Haussoullier.
Héron de Villefosse.
Heuzey (L.).
Homolle.
MM. Martha (J.).
Perrot (G.).
Pottier (E.).
Reinach (Th.).
Saglio.

MEMBRES DONATEURS

MM.

† Achillopoulo, à Paris.
Adam (Mme Juliette), à Paris.
Alpherakis (Achille), à Taganrog (Russie).
† Anquetil, inspecteur d'Académie honoraire, à Versailles.
Antrobus (Fr.), à Londres.
† Athanasiadis (Athanasios), à Taganrog.
Auvray (l'abbé Emmanuel), à Rouen.
† Avierino (Antonin), à Taganrog.
Baltazzi, à la légation de Grèce, à Constantinople.
Banque nationale de Grèce, à Athènes.
Barenton (Arm. de), à Paris.
† Baret, avocat à Paris.
† Basiadis (Hiéroclès-Constantin), à Constantinople.
Basili (Michel G. A.), docteur en droit, à Athènes.
Bassia (Typaldo), à Athènes.
Beaudouin (Mondry), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
Beer (Guillaume), à Paris.
Berranger (l'abbé H. de), à Trouville.
† Berthault (E. A.), docteur ès lettres, à Paris.
† Beulé (Ernest), secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
† Bienaymé (Jules), membre de l'Institut.
Bikélas (D.), à Athènes (1).
Bimpos (Th.) archevêque de Mantinée.
Bistis (Michel-L.), à Corthion (d'Andros), Grèce.
Blampignon (l'abbé), à Vanves.
† Bounos (Élie), à Paris.
Bousquet (l'abbé), maître de conférences à l'Institut catholique Paris.
† Boutroue, à Paris.
† Braïlas (Armenis), ministre de Grèce, à Londres.
† Brault (Léonce), ancien procureur de la République, à Paris.
Brosselard (Paul), lieutenant-colonel en retraite, à Vendôme.
† Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut.
Bryennios (Philothéos), archevêque de Nicomédie (Turquie).
† Calvet-Rogniat (le baron Pierre), licencié ès lettres, à Paris.
Carapanos (Constantin), correspondant de l'Institut, à Athènes.
Caratheodory-Pacha (Ét.), ancien ministre de Turquie, à Bruxelles.
Cartault (A.), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Casso (Mme), à Kischeneff (Russie).
† Castorchis (Euth.), professeur à l'Université d'Athènes.
Cercle hellénique d'Alexandrie (Égypte).
Chaplain (J.-C.), membre de l'Institut.
† Charamis (Adamantios), professeur à Taganrog.

(1) Don d'une somme de 200 francs.

† Chasles (Michel), membre de l'Institut.
Chasles (Henri), à Paris.
Chassiotis (G.), fondateur du lycée de Péra, à Paris.
Chévrier (Ad.), avocat-général, à Paris.
Chévrier (Maurice), attaché au Ministère des affaires étrangères.
Choisy (Auguste), inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, à Paris.
† Christopoulos, ministre de l'Instruction publique en Grèce.
Chrysoveloni (Léonidas), négociant, à Athènes.
Clado (Costa), à Londres.
Clado, docteur, à Paris.
Colardeau, chargé de cours à l'Université de Grenoble.
Colin (Armand et Cie), libraires-éditeurs, à Paris.
Combothecras (Sp.), à Odessa.
Constantinidis (Zanos), à Constantinople.
Corgialegno (Marino), négociant, à Londres.
† Coronio (Georges), à Paris.
† Coumanoudis (Et.-A.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université d'Athènes.
Courcel (baron Alphonse de), sénateur, ancien ambassadeur à Londres.
† Cousté (E.), ancien directeur de la manufacture des tabacs, à Paris.
† Couve (L.), professeur à la Faculté des lettres, à Nancy.
Croiset (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris.
Croiset (Maurice), professeur au Collège de France, à Versailles.
Cucheval (Victor), ancien professeur au lycée Condorcet, à Paris.
Dalmeyda (G.), professeur au lycée Michelet, à Paris.
† Damaschino, professeur à la Faculté de médecine de Paris.
Dareste (Rod.), membre de l'Institut, à Paris.
Dellaporta (Vrasidas), à Taganrog.
Decharme (Paul), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Delyanni (N.), ministre de Grèce, à Paris.
† Demetrelias (C.), à Odessa.
† Desjardins (Charles-Napoléon), membre de l'Institut.
Desjardins (Mme veuve Charles-Napoléon), à Versailles (1).
† Deville (Gustave), docteur ès lettres, membre de l'École française d'Athènes.
† Deville (Mme veuve), à Paris (2).
† Didion, inspecteur général des ponts et chaussées.
† Didot (Ambroise-Firmin), membre de l'Institut.
Didot (Alfred), libraire-éditeur, à Paris.
Dieux, professeur au lycée de Nantes.
† Dorisas (L.), à Odessa.
Dossios (N.), professeur à l'école commerciale supérieure de Iassy.
Doudas (D.), à Constantinople.
Doulcet (Mgr), évêque de Nicopoli, à Paris.

(1) Don d'une somme de 150 francs.
(2) Don d'une rente annuelle de 500 francs.

† Dozon (Aug.), ancien consul de France,
† Drême, président de la Cour d'appel d'Agen.
† Dumont (Albert), membre de l'Institut.
Dupuis, proviseur honoraire, à Paris.
Dürrbach, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.
† Duruy (Victor), de l'Académie française.
Dussouchet, professeur au lycée Henri IV, à Paris.
École Bossuet, à Paris.
École Hellénique d'Odessa.
Écoles publiques orthodoxes de Chios.
Édet, professeur au lycée Henri IV, à Paris.
† Egger (Émile), membre de l'Institut.
Egger (Mme veuve Ém.), à Paris.
Egger (Max), professeur au lycée Henri IV.
Egger (Victor), professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Paris.
† Eichthal (Gustave d'), membre de la Société asiatique, à Paris.
Eichthal (Eugène d'), à Paris.
Estournelles de Constant (baron Paul d'), député, à Paris.
Expert (Henry), publiciste, à Paris.
Falieros (Nicolas), à Taganrog (Russie).
Fallex (Eug.), proviseur honoraire du lycée Charlemagne.
Fallières, président du Sénat, ancien ministre de la Justice et des Cultes.
† Ferry (Jules), ancien président du Sénat.
Fix (Théodore), colonel d'état-major, à Paris.
Foucart (Paul), membre de l'Institut.
Fournier (Mme veuve Eugène), à Paris.
Gennadius (J.), ministre de Grèce, à Londres.
Gevaert (F.-Aug.), directeur du Conservatoire royal de musique à Bruxelles.
† Giannaros (Thrasybule), négociant, à Constantinople.
† Gidel (Ch.), ancien proviseur du Lycée Condorcet.
† Gillon (Félix), magistrat à Bar-le-Duc.
Gillon (G.), à Paris.
† Girard (Jules), membre de l'Institut, directeur de l'Institut Thiers.
Girard (Paul), maître de conférences à l'École normale supérieure.
† Giraud (Ch.), membre de l'Institut.
† Glachant (Ch.), inspecteur général de l'Instruction publique.
Gœlzer, maître de conférences à l'École normale supérieure.
Goirand (Léonce), avoué près la Cour d'appel de Paris.
Goirand (Léopold), avoué près le tribunal civil de la Seine, ancien député des Deux-Sèvres, à Paris.
Gonnet (l'abbé), docteur ès lettres, à Écully, près Lyon.
Grandin (A.), à Paris.
Graux (Henri), à Vervins (Aisne).
Gréard, de l'Académie française, recteur honoraire de l'Université de Paris.
† Grégoire, archevêque d'Héraclée, à Constantinople.
† Gumuchguerdane (Michalakis), à Philippopolis.
Gryparis (N.), consul de Grèce, à Sébastopol.
Gymnase Avéroff, à Alexandrie (Égypte).

Gymnase de Janina.
Hachette (L.) et Cie, libraires-éditeurs, à Paris.
Hadji-Costa (Lysandre), directeur de l'École hellénique, à Odessa.
† Hanriot (H.), professeur honoraire de Faculté, à Chartres.
Hauvette (Amédée), maître de conférences à l'École normale supérieure.
† Havet (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
† Havet (Julien), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.
Havet (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
Hériot-Bunoust (l'abbé L.), à Toulouse.
† Heuzey, conseiller à la cour d'appel de Rouen.
Heuzey (Léon), membre de l'Institut.
Hodgi Effendi (Jean), conseiller d'État, à Constantinople.
Houssaye (Henry), de l'Académie française.
† Inglessis (Alex.), à Odessa.
Inglessis (P.), à Marseille.
Jamot (Paul), attaché au musée du Louvre.
Jasonidis, à Limassol (île de Chypre).
Joannidis (Emmanuel), scholarque, à Amorgos (Grèce).
† Jolly d'Aussy (D.-M.) au château de Crazannes (Charente-Inférieure).
Jordan (Camille), membre de l'Institut, à Paris.
Joret (Ch.), membre de l'Institut, à Paris.
† Kalvocoressis (J. Démétrius), négociant, à Constantinople.
Kontostavlos (Alexandre), ancien ministre à Athènes.
† Kontostavlos (Othon), à Marseille.
† Kostès (Léonidas), à Taganrog.
Koundouri (Panaghi), à Marseille.
Krivtzoff (Mme), en Russie.
† Labitte (Adolphe), libraire à Paris.
† Lacroix (Louis), professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Lafaye (Georges), professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Paris.
Laloy, agrégé des lettres, à Paris.
Lamy (Ernest), à Paris.
Landelle (Charles), peintre, à Paris.
† Laperche, à Paris (1).
† Lattry (A.), à Odessa.
† Lattry (Georges), président du musée et de la bibliothèque de l'École évangélique, à Smyrne.
† Lattry (Dr Pélopidas), à Odessa.
Lazzaro (Périclès-Hadji), vice-consul des Etats-Unis, à Salonique.
Le Bret (Mme), à Paris.
Lebègue (Henri), chef des travaux paléographiques à l'École des Hautes Études.
Lechat, chargé de cours à la Faculté des lettres, Lyon.
Lecomte (Ch.), négociant à Paris.
Legantinis (J.-E.), négociant à Odessa.

(1) Don d'une somme de 100 francs.

LEGRAND (Émile), professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, à Paris.
LEREBOULLET (Dr Léon), membre de l'Académie de médecine.
† LESSEPS (Ferdinand de), de l'Académie française.
LEUDET (Mme Vve), à Piencourt, par Thiberville (Eure).
† LEVIEZ (Ernest), à Paris.
† LUDLOW (Th.-W.), à New-York.
LUR-SALUCES (comte de), à Paris.
MACMILLAN (Georges-A.), éditeur, à Londres.
MAGGIAR (Octave), négociant, à Paris.
MAISONNEUVE (Jean), libraire-éditeur, à Paris.
† MALLORTIE (H. de), principal du collège d'Arras.
MANOUSSIS (Constantin), à Athènes.
MANOUSSIS (Démétrios), à Paris.
† MANZAVINOS (R.), à Odessa.
† MARANGO (Mgr), archevêque latin d'Athènes.
† MARCELLUS (comte Édouard de), ambassadeur de France à Constantinople.
† MARTIN (Th.-Henri), membre de l'Institut.
MASPERO (G.), membre de l'Institut, directeur général du service des antiquités et des musées Égyptiens, au Caire.
MAURICE (Jules), associé correspondant national de la société des Antiquaires, à Paris.
† MAURICE (Mme Ch.) née Vincent.
MAVRO (Sp.), à Athènes.
MAVROCORDATO (le prince Nicolas), ministre de Grèce à Constantinople.
MAVROCORDATO (le colonel Alexandre-Constantin).
MAVROGORDATO (M.), à Odessa.
MAVROMICHALIS (Kyriacoulis Petrou), ministre, à Athènes.
MAXIMOS (P.), à Odessa.
† MAZEROLLE (Joseph), artiste peintre, à Paris.
† MELAS (B.), à Athènes.
MELAS (Léon), à Athènes.
† METAXAS (Stavro), à Marseille.
MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes.
MICHON (Étienne), conservateur-adjoint au Musée du Louvre.
MILLIET (Paul), à Paris.
† MISTO (H.-P.), négociant, à Smyrne (1).
MONCEAUX (Paul), professeur au lycée Henri IV, à Paris.
† MONGINOT (Alfred), professeur au lycée Condorcet, à Paris.
† MOURIER (A.), vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris.
† NEGROPONTE (Michel), négociant à Paris.
NEGROPONTE (Démétrios), à Taganrog.
† NEGROPONTE (Jean), à Paris.
NEGROPONTES (Ulysse), à Paris.
NICOLAÏDÈS (G.), de l'île de Crète, homme de lettres, à Athènes.

(1) Don d'une somme de 800 francs.

Nicolaïdès (Nicolaos), à Taganrog.
Nicolopoulo (Jean-G.), à Paris.
Nicolopoulo (Nicolas-G.), à Paris.
Nolhac (P. de), conservateur du Palais de Versailles.
Omont (Henri), membre de l'Institut, conservateur à la Bibliothèque nationale.
Paisant (A.), Président du tribunal, à Versailles.
Papadimitriou (Sinodis), professeur à l'Université d'Odessa.
Paraskevas (Wladimir), à Odessa.
† Parissi, à Paris.
Parmentier (le général Théodore), à Paris.
† Paspati (J.-F.), à Odessa.
Paspatis (Georges), à Athènes.
† Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
Pélicier, archiviste de la Marne, à Châlons (1).
† Perrard (Emile), professeur au Collège Stanislas, à Paris.
† Perrin (Ernest).
† Perrin (Hippolyte).
Persopoulo (N.), à Trébizonde (Turquie d'Asie).
† Pesson, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
Peyre (Roger), professeur au Lycée Charlemagne, à Paris.
† Phardys (Nicolas B.), à Samothrace.
Pispas (Dr. B.), à Odessa.
Pottier (Edmond), membre de l'Institut, professeur à l'École du Louvre, à Paris.
† Psicha (Étienne), à Athènes.
† Queux de Saint-Hilaire (marquis de), à Paris
Ragon (l'abbé), professeur à l'Institut catholique, à Paris.
Rambaud (Alfred), sénateur, membre de l'Institut.
Reinach (Joseph), ancien député, à Paris.
Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur-adjoint au musée gallo-romain de Saint-Germain.
Reinach (Théodore), directeur de la *Revue des Études grecques*, à Paris.
Renauld, professeur au lycée, à Montauban.
† Renieri (Marc), gouverneur honoraire de la Banque nationale, à Athènes.
† Riant (comte Paul), membre de l'Institut et de la Société des antiquaires de France, à Paris.
† Richard-Kœnig, à Paris.
Ridder (de), professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.
† Ristelhuber, ancien bibliothécaire, à Strasbourg.
† Robertet, licencié ès lettres, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.
† Rochemonteix (Mis de), à Paris.
† Rodocanachi (Th.-P.), à Odessa.
† Rodocanachi (Pierre), à Paris.
Rodocanachi (Michel-E.), à Marseille.

(1) Don d'une somme de 100 francs.

† Romanos (J.), proviseur du Gymnase de Corfou.
Rothschild (le baron Edmond de), à Paris.
Ruelle (Ch.-Émile), administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.
Sarakiotis (Basile), à Constantinople.
Saraphis (Aristide), négociant, à Mételin.
† Saripolos (Nicolas), professeur à l'Université d'Athènes.
Sathas (Constantin), à Paris.
Sayce, professeur à l'Université d'Oxford.
Scaramanga (Pierre-Jean), à Neuilly-sur-Seine.
† Scaramanga (Jean-E.), à Marseille.
† Scaramanga (Jean-A.), à Taganrog.
Scaramanga (Doucas-J.), à Taganrog.
† Scaramanga (Jean-P.), à Taganrog.
† Scaramanga (Stamatios), à Taganrog.
† Schliemann (H.), à Athènes.
Schlumberger (Gustave), membre de l'Institut, à Paris.
† Sclavo (Michel), à Odessa.
Sibien (Armand), architecte, à Paris.
† Sinadino (Michel), à Paris.
† Sinadino (Nicolas), à Paris.
† Sinano (Victor), à Paris.
† Somakis (Mme Hélène), à Paris.
† Souchu-Servinière, à Laval.
Soutzo (prince Grégoire C.), ancien sénateur de Roumanie, à Bucarest.
Soutzo (prince Constantin D.), à Slobosia-Corateni (Roumanie).
Souvadzoglou (Basile), banquier, à Constantinople.
† Stephanovic (Zanos), négociant, à Constantinople.
Sully-Prudhomme, de l'Académie française.
† Svoronos (Michel), négociant, à Constantinople.
Syllogue littéraire Hermès, à Manchester.
† Symvoulidès, conseiller d'État, à Saint-Pétersbourg.
† Syngros (A.), à Athènes.
Tannery (Paul), directeur de la manufacture de tabacs, à Pantin (Seine).
† Tarlas (Th.), à Taganrog.
† Telfy, professeur à l'Université de Pesth.
† Theocharidès (Constantinos), à Taganrog.
† Tilière (marquis de), à Paris.
Tougard (l'abbé), professeur honoraire au petit séminaire de Rouen.
† Tournier (Éd.), maître de conférences à l'École normale supérieure, à Paris.
Tourtoulon (baron de), à Valergues (Hérault).
Travers, directeur des postes et télégraphes, à Montpellier.
Tsacalotos (E.-D.), à Athènes.
Université d'Athènes (1).
† Valieri (Jérôme), à Marseille.

(1) L'Université d'Athènes s'inscrit annuellement pour une somme de *quatre cents francs*.

† Valieri (N.), à Odessa.
Valieri (Oct.), à Londres.
Vasnier, greffier des bâtiments, à Paris.
† Venieri (Anastase), ancien directeur de l'Institut héllénique à Galatz (Roumanie), à Constantinople.
Vlasto (Antoine), à Paris.
† Vlasto (Ernest), à Paris.
Vlasto (Et.-A.), à Ramleh San Stephano, Alexandrie (Égypte).
† Vlasto (Th.), à Liverpool.
† Voulismas (E.), archevêque de Corfou.
† Vucina (Al.-G.), à Odessa.
Vucina (Emm.-G.), à Athènes.
Vucina (J.-G.), à Odessa.
† Waddington (W. Henry), membre de l'Institut, sénateur.
Wescher (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, à Paris.
Xanthopoulos (Dem.), à Odessa.
† Xydias (Nicolas), artiste peintre à Paris.
Xydias (Sp.), à Athènes.
† Zappas (Constantin), fondateur du prix *Zappas*.
† Zariphi (Georges), négociant.
† Zavitzianos, docteur-médecin, à Corfou.
† Ziffo (L.), négociant, à Londres.
† Zographos (Christaki Effendi), fondateur du prix *Zographos*, à Paris.
† Zographos (Xénophon), docteur-médecin, à Paris.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES AU 1er DÉCEMBRE 1902

Nota. Les astérisques désignent les membres donateurs.

MM.

Ackermann (l'abbé), professeur de philosophie au collège Stanislas, 51, rue Madame. — 1892.
* Adam (Mme Juliette), 198, boulevard Malesherbes. — 1883.
Albear (J. F. de), docteur, professeur de langue grecque à l'Université de la Havane, île de Cuba. — 1894.
Alexandre (le R. P.), du monastère Lavra au Mont-Athos. — 1897.
Allègre, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — 1892.
* Alpherakis (Achille), à Taganrog (Russie). — 1869.
Andreadès (Mme), fondatrice et ex-directrice de la maison d'éducation franco-grecque du Caire, 9, rue Château-Fadaise, à Nîmes. — 1867.
* Antrobus (Fr.), oratory, S. W., à Londres. — 1879.
Apostolidis (G.), à Constantinople. — 1880.
Ardaillon, professeur à la Faculté des lettres de Lille. — 1899.
Asteriadès, au consulat de Grèce à Salonique. — 1893.
Athanassaki (Jean), avocat, au Caire . — 1880.
Audouin (Ed.), docteur ès lettres, professeur de philologie et d'antiquités grecques et latines à la Faculté des lettres, villa des Cèdres, chemin des Sables, Poitiers. — 1895.
Autié (Fernand), professeur au lycée de Montpellier, 33, boulevard Louis-Blanc. — 1893.
* Auvray (l'abbé), curé de Saint-Joseph, à Rouen, 4, rue Bihorel. — 1892.

Babelon (Ernest), conservateur au Cabinet des médailles, membre de l'Institut, 30, rue de Verneuil. — 1890.
Baguenault de Puchesse (Gustave), docteur ès lettres, 156, rue Bannier, à Orléans. — 1867.
Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, professeur honoraire de l'Université, à Orléans, 91, rue Bannier. — 1867.
* Baltazzi (Georges), 35, rue Acharnon, Athènes. — 1895.
* Banque nationale de Grèce, à Athènes. — 1868.
* Barenton (Arm. de), 9, place du Palais-Bourbon. — 1877.
Baron (Ch.), docteur ès lettres, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres, 69, rue Blatin, à Clermont-Ferrand. — 1890.
Barth (A.), membre de l'Institut, 10, rue Garancière. — 1898.
* Basili (Michel G.-A.), docteur en droit, rue des Muses, à Athènes. — 1890.

Basily (Alexandre de), 15, rue Lesueur. — 1894.
* Bassia (Typaldo), député, avocat à la Cour suprême, agrégé de l'Université, 23, rue Philhellènes, Athènes. — 1895.
Bayet (Ch.), directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, rue de Grenelle, 110. — 1875.
* Beaudouin (Mondry), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1884.
Belin et Cie, libraires-éditeurs, 52, rue de Vaugirard. — 1884.
Bellanger (L.), professeur au Lycée d'Auch. — 1892.
Bérard (Victor), maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, 58, rue de Vaugirard. — 1892.
Berger, professeur au Lycée Voltaire, 72, avenue de la République. — 1896.
Bernard (Camille), architecte diplômé du Gouvernement, 21, rue de l'Odéon. — 1902.
Bernès (Henri), professeur au Lycée Lakanal, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, 127, boulevard Saint-Michel. — 1893.
* Berranger (l'abbé H. de), curé de Saint-Mihiel, à Trouville (Calvados). — 1869.
Bertrand-Geslin (Mme la baronne), 47, rue de Courcelles. — 1899.
Beurlier (l'abbé), docteur ès lettres, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame-d'Auteuil, 4, rue Corot. — 1886.
Bévotte (C. de), 51, rue Duplessis, à Versailles. — 1896.
Bibesco (prince Alexandre), 69, rue de Courcelles. — 1888.
Bibliothèque Albert Dumont, à la Sorbonne. — 1890.
Bibliothèque de l'Université de Liège. — 1891.
Bibliothèque de l'Université de Tubingue. — 1900.
Bidez (J.), chargé de cours à l'Université, 48, boulevard Léopold, Gand. — 1895.
Bignault (Ed.), 71, rue de la Victoire. — 1898.
* Bikélas (D.), 1, rue Valaoritis, Athènes. — 1867.
* Bimpos (Théoclète), archevêque de Mantinée (Grèce). — 1868.
* Bistis (Michel), ancien sous-directeur du Lycée hellénique de Galatz, à Corthion (d'Andros), Grèce. — 1883.
* Blampignon (l'abbé), ancien professeur à la Faculté de théologie de Paris, 17, rue d'Issy, à Vanves. — 1869.
Blanchet (J.-Adrien), bibliothécaire honoraire au Cabinet des médailles, 40, avenue Bosquet, Paris, VIIe. — 1894.
Bloch (G.), maître de conférences à l'École normale supérieure, 72, rue d'Alésia. — 1877.
Bodin, agrégé de l'Université, professeur au Collège Stanislas, 7, rue d'Assas. — 1894.
Boissier (Gaston), de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie française, au palais de l'Institut, 23, quai Conti. — 1869.
Bonhomme (Mlle), 7, rue Lantiez. — 1899.
Bonnassies (Jules), Marina dei Ronchi Massa, provincia di Massa Carrara, Villa Anna (Italie). — 1893.
Boppe (Auguste), consul général de France, à Jérusalem — 1885.
Bordeaux (P.), 98, boulevard Maillot, à Neuilly-sur-Seine. — 1894.

Botti (G.), conservateur du musée gréco-romain d'Alexandrie (Egypte). — 1896.

Bouché-Leclercq (A.), membre de l'Institut, professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres, 26, avenue de la Source, à Nogent-sur-Marne (Seine). — 1902.

Boucherie (Adhémar), ancien chef de bataillon à la Légion étrangère, 16, place Saint-Pierre, à Angoulême. — 1883.

Boudhors (Ch.-Henri), professeur au Lycée Henri IV, 12, rue du Sommerard. — 1895.

Boulay de la Meurthe (comte Alfred), 23, rue de l'Université. — 1895.

Bourgault-Ducoudray, professeur d'histoire musicale au Conservatoire, 16, Villa Molitor, Paris Auteuil. — 1874.

Bourguet (Émile), maître de conférences de littérature grecque à la Faculté des lettres, à Montpellier. — 1897.

* Bousquet (abbé), maître de conférences à l'Institut catholique, 11, rue d'Assas — 1897.

Boutmy (Émile), membre de l'Institut, directeur de l'École libre des sciences politiques, 27, rue Saint-Guillaume. — 1870.

Bouvier, professeur de rhétorique au Lycée d'Orléans, 5, rue des Huguenots. — 1888.

Bouvy (le R.-P. Edmond), docteur ès lettres, demi-rue à Louvain (Belgique) — 1891.

Bréal (Michel), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 87, boulevard Saint-Michel. — 1868.

Brenous (Joseph), professeur à la Faculté des lettres 36, boulevard du Roi-René, Aix (Bouches-du-Rhône). — 1899.

Bréton (Guillaume), docteur ès lettres, éditeur, 79, boulevard Saint-Germain. — 1898.

Brisac (le général), 8, rue Rougemont. — 1898.

Broglie (duc Victor de), député, 48, rue de La Boétie. — 1888.

* Brosselard (Paul), lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, 8, grand Faubourg, Vendôme (Loir-et-Cher). — 1883.

Brunetière (Ferdinand), de l'Académie française, maître de conférences à l'École normale supérieure, 4, rue Bara. — 1885.

* Bryennios (Philothéos), archevêque de Nicomédie, membre du synode œcuménique de Constantinople, à Ismid (Turquie d'Asie). — 1876.

Buisson (Benjamin), directeur du Collège Alaoui, Tunis. — 1870.

Bureau (Paul), avocat à la cour d'appel, 59, rue de Turenne.— 1897.

Burileanu, professeur à l'Université, 12, Strada Sf. Vineri à Bucarest. — 1899.

Cahen, ancien élève de l'école d'Athènes, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, rue du Quatre-Septembre, à Aix (Bouches-du-Rhône). — 1900.

Caillemer (Exupère), doyen de la Faculté de droit de Lyon. — 1867.

Callipoliti (Georges), docteur-médecin à Adramytte, Turquie d'Asie. — 1893.

Calogeropoulo, conservateur de la Bibliothèque de la Chambre des députés, à Athènes. — 1891.

* Carapanos (Constantin), correspondant de l'Institut de France, à Athènes. — 1868.
* Caratheodory-Pacha (Ét.), docteur en droit, ancien ministre de Turquie, à Bruxelles. — 1872.
Caratheodory (Télémaque), ingénieur des ponts et chaussées, à Athènes. — 1876.
Caravias (docteur S.) Russie. — 1894.
Carpentier (Paul), avocat, rue Jacquemart-Gielée, 35, à Lille. — 1893.
* Cartault (Augustin), professeur à la Faculté des lettres, 96, rue de Rennes. — 1875.
* Casso (Mme), à Kischeneff (Russie). — 1875.
Castellani (Giorgio), 55, Via Palestro, Rome. — 1895.
Catzigras (Cosmas), négociant, 24, cours Devilliers, à Marseille. — 1867.
Cercle de la librairie, représenté par M. Chatrousse, 117, boulevard Saint-Germain. — 1896.
Cercle hellénique d'Alexandrie (Égypte). — 1903.
Chabaneau, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Montpellier. — 1873.
Chacornac (C.), proviseur du Lycée de Rodez. — 1895.
Chamonard (J.), agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Marseille. — 1895.
Chantepie (de), administrateur de la bibliothèque de l'Université. — 1867.
* Chaplain (J.-C.), membre de l'Institut, graveur en médailles, à l'Institut. — 1876.
Chapot (V.), docteur en droit, membre de l'École d'Athènes, 15, rue Vauquelin. — 1899.
Chapron (André), sous-préfet d'Issoudun. — 1893.
* Chasles (Henri), 31, rue de la Baume. — 1881.
* Chassiotis (G.), professeur, fondateur du lycée grec de Péra, à Paris. — 1872.
Chatel (Eug.), ancien archiviste du département du Calvados, 5, rue Vavin. — 1867.
* Chévrier (Adolphe), conseiller à la Cour de cassation, 13 rue de Téhéran, Paris VIIIe. — 1873.
* Chévrier (Maurice), attaché au ministère des Affaires étrangères, 35, rue Jacob. — 1880.
* Choisy (Aug.), inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, 9, rue de Poitiers. — 1867.
* Chrysoveloni (Léonidas), négociant, 4, place Saint-Denys, à Athènes. — 1869.
Citoleux, professeur au collège Stanislas, 5, rue Stanislas. — 1872.
* Clado (docteur), 122, avenue des Champs-Élysées. — 1894.
Clément (J.-Louis), docteur ès lettres, chargé de cours au lycée Saint-Louis, 52, faubourg Saint-Honoré. — 1902.
Clerc (Michel), professeur à la Faculté des lettres de Marseille, Château Borély. — 1893.
Cogordan (Georges), directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères — 1873.

* Colardeau, chargé de cours de littérature grecque à l'Université, avenue Thiers, 2, Grenoble. — 1894.
* Colin (Armand et Cie), libraires-éditeurs, 5, rue de Mézières. — 1891.
Colin (Gaston), ancien membre de l'École française d'Athènes, 20, rue du Sommerard. — 1899.
Collard (F.), professeur à l'Université de Louvain, 109, rue de la Station. — 1879.
Collignon (Maxime), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, 88, boulevard St-Germain. — 1875.
Colonna (le général), 15, quai Conti. — 1901.
* Combothecras (S.-J.), rue Tyraspolscaya, à Odessa. — 1873.
Condoléon (Alexandre-Emmanuel), éphore des antiquités à Delphes, Grèce. — 1901.
* Constantinidis (Zanos), négociant, à Constantinople, Pera, 6, rue Journal. — 1873.
* Corgialegno (Marino), à Londres, 53, Mount Street, Grosvenor Square, London W. — 1867.
Cosmao Dumanoir (Marcel), avocat. — 1893.
Cossoudis (Thémistocle), négociant, à Constantinople. — 1868.
* Courcel (baron Alphonse de), sénateur, ancien ambassadeur à Londres, au château d'Athis-sur-Orge, à Athis-Mons (Seine-et-Oise), et à Paris, 10, boulevard Montparnasse. — 1886.
Crépin (Victor), professeur au Lycée d'Amiens. — 1891.
* Croiset (Alfred), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres, 13, rue Cassette. — 1873.
* Croiset (Maurice), professeur au Collège de France, 27, rue Saint-Louis, à Versailles. — 1873.
Crozier (Philippe), ministre plénipotentiaire à Copenhague. — 1897.
* Cucheval (Victor), ancien professeur au Lycée Condorcet, 46, rue de Clichy. — 1876.
Cumont (Franz), conservateur aux musées royaux, professeur à l'Université de Gand, 79, rue Montoyer, à Bruxelles. — 1892.

Dalet (J.), professeur au lycée de Châteauroux. — 1900.
* Dalmeyda (Georges), professeur au Lycée Michelet, 123, rue de la Tour, Passy. — 1893.
* Dareste (Rodolphe), membre de l'Institut, conseiller honoraire à la Cour de cassation, 9, quai Malaquais. — 1867.
Dargent (J.), professeur à l'Institut Catholique, 60, boulevard Vauban, Lille. — 1898.
* Decharme (Paul), professeur à la Faculté des lettres, 95, boulevard Saint-Michel. — 1868.
Déchelette, conservateur du Musée, rue de la Sous-Préfecture, Roanne. — 1902.
Delacroix (Gabriel), professeur au lycée Condorcet, 4, rue de Sèvres. — 1883.
Delagrave, libraire-éditeur, 15, rue Soufflot. — 1867.
Delamarre (Jules), licencié ès lettres, 51, rue de la Pompe, Paris Passy. — 1893.
Delebecque (Jacques), 24, rue de Téhéran. — 1900.

DELISLE (Léopold), membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, 8, rue des Petits-Champs. — 1874.
* DELLAPORTA (Vrasidas), à Taganrog. — 1873.
DELYANNI (Théodore-P.), président du Conseil des ministres, à Athènes. — 1867.
* DELYANNI (N.), ministre de Grèce à Paris, 3, rue Anatole de la Forge. — 1875.
DÉPINAY (Joseph), 81, rue de Miromesnil. — 1900.
DEPREZ (Michel), conservateur honoraire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de Fleurus. — 1888.
DERENBOURG (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École des Hautes Études, 30, avenue Henri Martin. — 1890.
DESCHAMPS (Gaston), ancien membre de l'École d'Athènes, professeur-suppléant au Collège de France, 13, rue Cassette. — 1901.
* DESJARDINS (Mme v^e^ Charles-Napoléon), 2, rue Sainte-Sophie, à Versailles. — 1883.
DEVIN, avocat au conseil d'État et à la Cour de Cassation, 66, rue Pierre-Charron. — 1867.
DEZEIMERIS (Reinhold), correspondant de l'Institut, 11, rue Vital Carles, à Bordeaux. — 1869.
DIAMANTOPOULO (Mlle), ancienne élève de l'Ecole normale de Fontenay-aux-Roses, au Pirée (Grèce). — 1895.
* DIDOT (Alfred), 56, rue Jacob. — 1876.
DIEHL (Charles), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, 67, rue de Seine. — 1891.
DIEUDONNÉ (A.), attaché au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, 41, boulevard de Clichy. — 1898.
* DIEUX, professeur au lycée de Nantes. — 1889.
DIHIGO (Jean-Michel), docteur, professeur de langue grecque à l'Université de la Havane, 110, San Ignacio, île de Cuba. — 1894.
DIMITZA, professeur de géographie à l'Université d'Athènes. — 1875.
DORISON (L.), docteur ès lettres, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Dijon, 1, rue Piron. — 1894.
* DOSSIOS (Nic.), professeur à l'école commerciale, strada Golia, 19, Iassy (Roumanie). — 1881.
DOTTIN (Georges), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 10, rue du Thabor, Rennes. — 1897.
DOUBLET (Georges), ancien membre de l'école d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée, villa Minerve, rue du Soleil, Saint-Barthélemy, Nice. — 1894.
* DOULCET (Mgr), évêque de Nicopoli (Bulgarie), 4, place du Palais-Bourbon. — 1881.
DRAGOUMIS (Etienne), ancien ministre des affaires étrangères, à Athènes. — 1888.
DRAGOUMIS (Marc), Athènes. — 1896.
DROSINIS, directeur de l'*Hestia*, à Athènes. — 1888.
DUCHATAUX, avocat, président de l'Académie nationale de Reims, 12, rue de l'Échauderie. — 1879.
DUCHESNE (Mgr), protonotaire apostolique, directeur de l'Ecole française d'archéologie, palais Farnèse, Rome. — 1877.
DUFAY (Auguste), 54, avenue Hoche. — 1896.

Dufour (Médéric), professeur de littérature grecque à l'Université, 3, rue Jeanne d'Arc, Lille. — 1901.
Dujardin (P.), héliograveur , 28, rue Vavin. — 1891.
Dumontier, commandant du génie en retraite 75, rue de Rennes. — 1882.
* Dupuis (Jean), proviseur honoraire, 88, rue Claude-Bernard. — 1881.
Durand, maître de conférences à l'école Normale, avenue Galois, à Bourg-la-Reine. — 1898.
Durand-Gréville, La Charpenterie, près Angers, (en hiver : villa Henry Gréville, à Menton). — 1892.
* Dürrbach (F.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, 40, rue du Japon. — 1892.
* Dussouchet, professeur au Lycée Henri IV, 12, rue de Tournon. — 1871.
Duvillard (J.), ancien directeur du Gymnase de Genève, 24, Bourg de Four, Genève. — 1893.

* Ecole Bossuet, représentée par M. l'abbé Balland, directeur, 51, rue Madame. — 1890.
Ecole des Carmes, représentée par M. l'abbé Guibert, supérieur, 74, rue de Vaugirard. — 1890.
* Ecole Hellénique d'Odessa. — 1873.
Ecole normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1869.
* Écoles publiques orthodoxes de Chios (Turquie d'Asie). — 1893.
* Edet, professeur au lycée Henri IV et maître de conférences à la Faculté des lettres, 37, rue de la Tombe Issoire. — 1892.
Edon, professeur honoraire du lycée Henri IV, 12, rue du Pré-aux-Clercs. — 1882.
* Egger (Mme vve Émile), 68, rue Madame. — 1885.
* Egger (Max), professeur au Lycée Henri IV, 71, rue de Vaugirard. — 1885.
* Egger (Victor), professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Paris, 72, rue d'Assas. — 1872.
Eginitis (M.), professeur à l'Université et directeur de l'observatoire royal d'Athènes. — 1890.
* Eichthal (Eugène d'), 144, boulevard Malesherbes. — 1871.
Elèves (les) de rhétorique du Collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1869.
Emmanuel (Maurice), docteur ès lettres, 42, rue de Grenelle. — 1893.
Enoch, professeur au lycée de Rochefort. — 1899.
Erlanger (Emile), banquier, 35, boulevard Haussmann. — 1869.
Errera (Paul), avocat, 14, rue Royale, à Bruxelles. — 1889.
* Estournelles de Constant (baron Paul d'), député, 131, rue de la Tour, Passy Paris. — 1872.
Eumorfopoulos (Nicolas-A.), 33, Gloucester Square, Hyde Park, London W. — 1897.
* Expert (Henry), publiciste, 97, boulevard Arago. — 1900.

Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Toulouse. — 1899.
* Falieros (Nicolaos), à Taganrog (Russie). — 1873.

* Fallex (E.), proviseur honoraire du Lycée Charlemagne, 18, quai de Béthune. — 1873.
* Fallières, président du Sénat. — 1886
Feuardent, antiquaire, 4, place Louvois. — 1877.
* Fix (colonel Théodore), 59, rue Boissière. — 1877.
Flamand-Duval (Félix), 11, rue de Londres. — 1894.
Florisoone, professeur au Lycée, 22, rue Charles Dubois, à Amiens. — 1886.
Fotius (Alcibiade), agent aux chemins de fer égyptiens, au Caire (Egypte). — 1896.
* Foucart (Paul), membre de l'Institut, directeur honoraire de l'École française d'Athènes, professeur au Collège de France, 19, rue Jacob. — 1867.
Fougères, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, 6, rue d'Ulm, Paris, v^e — 1886.
Fouillée (Alfred), membre de l'Institut, Villa Fouillée, boulevard de Garavan, à Menton (Alpes-Maritimes). — 1884.
Fourdrignier (Ed.), 5, Grande Rue, Sèvres. — 1901.
France (Anatole), de l'Académie française, 5, villa Saïd, avenue du Bois de Boulogne. — 1897.
Fringnet, inspecteur de l'Académie de Paris, 62, rue Claude-Bernard. — 1885.

Gachon, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. — 1893.
Gardicas (D.), professeur au gymnase Averoff. — 1903.
Garnault (Docteur), 64, rue de Miromesnil. — 1903.
Ganderax (Louis), directeur de la *Revue de Paris*, 25, rue Galilée. — 1891.
Garofalo (Francesco), professeur à l'Ecole des Etudes supérieures de Madrid, S. Felice, alla Sanitá, 26, Naples. — 1901.
Gaspar (Camille), docteur en philosophie et lettres, 8, rue du Buisson, à Bruxelles. — 1901.
Gaspard (E.), professeur honoraire du Lycée Louis-le-Grand, 18, rue de Vert-Pré, Nevers. — 1878.
Gaudier (Charles), professeur de rhétorique au Lycée, 75, rue Libergier, à Reims. — 1893.
Gault (Ch.-Maurice), docteur en droit, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation, 75, boulevard Malesherbes. — 1878.
* Gennadius (Jean), ministre de Grèce, 6, Garfield Villas, Acacia Road N. W. London. — 1878.
Georgin, professeur au Lycée Henri IV, 30, avenue des Gobelins. — 1899.
Georgiou (Paléologue), directeur du Gymnase Averoff et de l'École Tossitsée à Alexandrie (Égypte). — 1892.
* Gevaert (F.-Aug.), associé étranger de l'Académie des Beaux-Arts, directeur du Conservatoire royal de musique, à Bruxelles. — 1881.
Ghikas (Jean), professeur à Alexandrie (Egypte). — 1899.
* Gillon (G.), 18, rue Malher. — 1901.
* Girard (Paul), maître de conférences à l'École normale supérieure, 55, rue du Cherche-Midi. — 1880.

Gironde (comte de), 25, rue François Ier. — 1900.
Glachant (Paul-Gabriel), professeur au Lycée Condorcet, 34 rue Notre-Dame-de-Lorette. — 1886.
Glachant (Victor), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, 44, boulevard des Invalides. — 1884.
Glotz (Gustave), professeur au Lycée Louis-le-Grand, 73, rue du Cardinal-Lemoine. — 1895.
Glypti (Georges), professeur au gymnase Averoff, Alexandrie (Egypte). — 1902.
* Goelzer, maître de conférences à l'École normale supérieure, 32, rue Guillaume Tell. — 1892.
* Goirand (Léonce), avoué près la Cour d'appel de Paris, 145, rue de Lonchamp. — 1883.
* Goirand (Léopold), avoué au tribunal, ancien député, 16, place Vendôme. — 1883.
* Gonnet (l'abbé), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Lyon, à Écully, maison de Sainte-Catherine, près Lyon. — 1878.
Gounouilhou, imprimeur à Bordeaux, 8, rue de Cheverus. — 1893.
Graillot (H.), ancien membre de l'École française de Rome, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Toulouse. — 1898.
* Grandin (A.), 16, rue Lafontaine, 6, hameau Béranger, Auteuil. — 1890.
* Graux (Henri), propriétaire, à Vervins (Aisne). — 1882.
Gravaris (Gr.), docteur, à Salonique. — 1902.
* Gréard (Octave), de l'Académie française, vice-recteur honoraire, 30, rue du Luxembourg, Paris. — 1867.
Grollier (de), 28, rue Godot de Mauroi. — 1901.
Groussard (E.), professeur au Lycée Janson de Sailly, à Rochefort-sur-Mer, 72, rue du Rempart. — 1882.
Grousset (Henri), 8, rue Laromiguière. — 1887.
Grouvèle (V.), 44, avenue de la Dame-Blanche, Fontenay-sous-Bois. — 1898.
* Gryparis (N.), consul de Grèce, à Sébastopol. — 1886.
Gsell, docteur ès lettres, professeur à l'École supérieure des lettres, directeur du Musée des antiquités algériennes de Mustapha supérieur, à Alger. — 1893.
Guillaume (Eugène), membre de l'Institut, directeur de l'Académie de France à Rome, 15, rue de l'Université. — 1867.
Guiraud (Paul), professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 30, rue du Luxembourg. — 1891.
* Gymnase Avéroff à Alexandrie (Égypte). — 1897.
* Gymnase de Janina (Turquie). — 1872.

* Hachette et Cie, libraires-éditeurs, 79, boulevard Saint-Germain. — 1867.
* Hadji-Costa (Lysandre), directeur de l'École hellénique, rue Nadejdinska, maison Schimiakine, à Odessa. — 1885.
Haïtas frères, banquiers, à Bucarest (Roumanie). — 1901.
Hallays (André), homme de lettres, 110, rue du Bac. — 1880.
Halphen (Eugène), avocat, 69, avenue Henri Martin. — 1869.

HARMAND, (R.), docteur ès lettres, professeur au Lycée, 20, rue Grandville, à Nancy. — 1892.
HARTER, professeur au Lycée, Tourcoing. — 1898.
HAURY, professeur au lycée de Vesoul, 41, rue du Centre. — 1883.
HAUSSOULLIER (B.), directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 8, rue Sainte-Cécile. — 1881.
* HAUVETTE (Amédée), maître de conférences à l'École normale supérieure, 28, rue Racine. — 1883.
* HAVET (Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France et à l'École des Hautes-Etudes, 5, avenue de l'Opéra. — 1869.
HEIBERG (le dr J.-L.), professeur à l'Université, à Copenhague, 13, Classensgade. — 1891.
HENRY (Victor), professeur à la Faculté des lettres, 95, ru eHoudan, à Sceaux. — 1884.
* HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé Louis), aux soins de M. Stanislas Plonczynski, 33, rue de Cugnaux, Toulouse. — 1889.
HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, conservateur des antiquités grecques et romaines du musée du Louvre, 15, rue Washington. — 1872.
* HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, conservateur des antiquités orientales au musée du Louvre, 16ter, avenue Bosquet. — 1867.
HOCHART, 22, rue de l'Église-Saint-Seurin, à Bordeaux. — 1893.
* HODGI EFFENDI (J.), conseiller d'Etat, 101, Grande rue de Péra, Constantinople. — 1876.
HOLLEAUX (Maurice), chargé de cours à la Faculté des lettres, 22, rue du Juge de Paix, Lyon. — 1889.
HOMOLLE (Th.), membre de l'Institut, directeur de l'École française d'Athènes. — 1876.
* HOUSSAYE (Henry), de l'Académie française, 49, avenue Friedland. — 1868.
HUBERT (Henri), agrégé d'histoire, 74, rue Claude-Bernard. — 1897.
HUILLIER (Paul), notaire, 83, boulevard Haussmann. — 1874.
HUIT (Ch.), docteur ès lettres, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, 74, rue Bonaparte. — 1878.
HUMBERT (Louis), professeur au Lycée Condorcet, 207, boulevard Saint-Germain. — 1875.
HUNTINGTON (Henry Alonzo), à Versailles. — 1895.

ICONOMOPOULOS (Léonidas-D.), ingénieur aux chemins de fer égyptiens, au Caire. — 1890.
IMHOOF-BLUMER (Dr F.), correspondant de l'Institut, à Winterthur (Suisse). — 1890. *(Deux cotisations).*
* INGLESSIS (Pan.), docteur-médecin, 58, cours Pierre Puget, à Marseille. — 1888.
ISERENTANT, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Malines (Belgique). — 1880.

JACOB (Alfred) maître de conférences à l'Ecole des Hautes Études, 7bis, rue Laromiguière. — 1902.
* JAMOT (Paul), ancien membre de l'École française d'Athènes, attaché au musée du Louvre, 13, rue Monsieur. — 1890.

* Jasonidis, à Limassol (île de Chypre). — 1870.
Jenkins (Mlle), Paddenswick Road, Ravenscourt Park, London W. — 1899.
Joannidès (Nicolas), bureau Averoff, à Alexandrie (Egypte). — 1902.
* Joannidis (Emmanuel), scholarque, à Amorgos (Grèce). — 1869.
Johnston (Mme Nathaniel), au château de Beaucaillou, par Saint-Julien (Gironde). — 1894.
Jongh (Mlle de), 72, Streelinchstraat, la Haye. — 1899.
* Jordan (Camille), membre de l'Institut, 48, rue de Varenne. — 1874.
* Joret (Ch.), membre de l'Institut, professeur honoraire de Faculté, 59, rue Madame. — 1879.
Joubin (André), ancien membre de l'École française d'Athènes, docteur ès lettres, professeur-adjoint à l'Université de Montpellier.
Jouguet (Pierre), maître de conférences à la Faculté des Lettres, rue du Sec Arembault, Lille. — 1898.

Kann (Arthur), 58, avenue du Bois de Boulogne. — 1893.
Karpelès (Mme), 143, rue de la Pompe. — 1897.
Kebedji (Stavro-M.), négociant, à Athènes. — 1868.
Kinch (K.-F.), docteur, Ostersógade, 38, Copenhague. — 1898.
Koechlin (Raymond), 32, Quai de Béthune. — 1898.
* Kontostavlos (Alexandre), ancien ministre, à Athènes. — 1876.
* Koundouri (Panaghi), 23, rue de l'Arsenal, Marseille. — 1897.
Krebs (Adrien), professeur à l'École Alsacienne, 89, avenue d'Orléans — 1878.

Labaste, professeur de rhétorique au lycée de Tourcoing, 48, rue des Abbesses. — 1902.
* Lafaye (Georges), professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 105, boulevard Saint-Michel. — 1892.
Lafont (Charles), professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand, 73, rue du Cardinal Lemoine. — 1901.
Lafont (Mlle Renée), licenciée ès lettres, 73, rue du Cardinal Lemoine. — 1901.
Lagoudakis (Socrate), docteur médecin, 103, avenue de Villiers. — 1898.
* Laloy (Louis), agrégé des lettres, 33, avenue des Gobelins. — 1897.
Lambros (Spyridon), professeur à l'Université d'Athènes. — 1873.
* Lamy (Ernest), 113, boulevard Haussmann. — 1883.
* Landelle (Charles), peintre, 17, quai Voltaire. — 1868.
Laprade (Paul de), licencié ès lettres, avocat, 10, rue de Castries, à Lyon. — 1884.
Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, au palais de l'Institut, quai Conti, 25. — 1884.
Laurent (Joseph), maître de conférences à la Faculté des lettres, 30, rue Jeanne d'Arc, à Nancy. — 1895.
Laurent (Marcel), docteur en philosophie et lettres, à Mussy-la-Ville, près Virton (Belgique.) — 1898.
La Ville de Mirmont (de), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres, 30, rue de l'Eglise-Saint-Seurin, à Bordeaux. — 1888.

* Lazzaro (Périclès-Hadji), vice-consul des États-Unis, à Salonique.
Le Bègue (Stéphan), architecte, 12, rue de Castellane. — 1899.
* Lebègue (Henri), chef des travaux paléographiques a l'École des Hautes Études, 95, boulevard Saint-Michel — 1888.
Lebocq (Pierre), licencié ès lettres, 21, rue Jacob. — 1900.
* Le Bret (Madame), 148, boulevard Haussmann. — 1899.
* Lechat, chargé d'un cours d'histoire de l'art à la Faculté des lettres, 1, rue du Plat, Lyon. — 1891.
* Lecomte (Ch.), négociant, 5, rue d'Uzès. — 1875.
Le Foyer (H.), avocat, 252, rue de Rivoli. — 1892.
* Legantinis (J.-E.), négociant à Odessa. — 1873.
Legendre (l'abbé), professeur au petit séminaire, 30, rue de Pontoise. — 1899.
Legrand (Adrien), agrégé de l'Université, 15, rue du Château, Neuilly-sur-Seine. — 1890.
* Legrand (Émile), professeur à l'École des langues orientales vivantes, 41, rue d'Ulm. — 1870.
Legrand (Philippe-Ernest), docteur ès lettres, professeur-adjoint à la Faculté des lettres, 30, rue Duquesne, Lyon. — 1892.
Lelioux (Armand), chef-adjoint du service de la sténographie au Sénat, 36, rue de Vaugirard. — 1879.
Lemercier, doyen de la Faculté des lettres, 12, rue Sainte-Anne, à Caen. — 1893.
* Lereboullet (Dr Léon), membre de l'Académie de médecine, 44, rue de Lille. — 1872.
Leroux (Ernest), éditeur, 28, rue Bonaparte. — 1887.
Le Roux (Henri), ancien directeur des affaires départementales à la préfecture de la Seine, 7, rue de Passy. — 1897.
Leroy-Beaulieu (Anatole), membre de l'Institut, 69, rue Pigalle. — 1870.
* Leudet (Mme Vve), à Piencourt, par Thiberville (Eure). (En hiver, 11, rue Longchamp, Nice). — 1887.
Lévy (Georges-Raphaël), 80, boulevard de Courcelles. — 1888.
Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris. — 1884.
Limpritis, avocat, à Alexandrie (Egypte). — 1877.
Logothétis (Porphyre), archimandrite, 7, rue Bizet. — 1896.
* Lur-Saluces (comte de), 10, rue Dumont-Durville. — 1895.
Lycée Charlemagne, 101, rue Saint-Antoine. — 1896.
Lycée Montaigne, 17, rue Auguste Comte. — 1885.

* Macmillan (George-A.), éditeur, St Martin's Street London, W.-C. — 1878.
* Maggiar (Octave), négociant, 28, rue Saint-Lazare. — 1868.
* Maisonneuve (Jean), libraire-éditeur, 26, rue Madame. — 1875.
Mallet (Ad.), chef de bureau-adjoint au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 83, rue Notre-Dame-des-Champs. — 1897.
Mallinger (Léon), professeur à l'Athénée royal, à Arlon (Belgique). — 1898.
* Manoussis (Constantin), à Athènes. — 1869.
* Manoussis (Démétrios), à Paris, 4, rue Christophe-Colomb. — 1869.

MANTADAKIS (P.), professeur au gymnase Averoff, Alexandrie (Égypte). — 1903.
MANTZURANY (N), professeur de langues, 15, rue Champollion. — 1900.
MARCHEIX, bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, 47, rue de Vaugirard. — 1885.
MARESTIN, 51, avenue Bugeaud. — 1902.
MARINO (Miltiade), rue de Patissia, à Athènes. — 1873.
MARTHA (Jules), professeur à la Faculté des Lettres, 16, rue de Bagneux. — 1881.
MARTIN (Albert), correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, 9, rue Sainte-Catherine. — 1887.
MARTIN (abbé J.-B.), professeur aux Facultés catholiques, place de Fourvière, Lyon. — 1897.
* MASPERO (G.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur général du service des antiquités et des musées Égyptiens, Le Caire. — 1877.
MASQUERAY (P.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, 36, rue Rodrigues-Péreire. — 1893.
MAUCOMBLE (Émile), avoué honoraire, 2, rue Pigalle. — 1876.
* MAURICE (Jules) associé correspondant national de la Société des Antiquaires de France, 33, rue Whashington. — 1902.
MAUROUARD (Lucien), premier secrétaire d'ambassade près la légation de France en Grèce, 56, rue de Solon à Athènes, et 110 boulevard Haussmann, Paris. — 1891.
MAURY, professeur à la Faculté des lettres, 75, avenue de Lodève, Montpellier. — 1894.
* MAVRO (Spiridion), chez MM. Mavro, Valaority, Athènes. — 1873.
* MAVROCORDATO (le prince Nicolas), ministre de Grèce à Constantinople. — 1868.
* MAVROMICHALIS (Kyriacoulis Petrou), ministre, 1, rue Coumbari, à Athènes. — 1888.
MAVROYENI-BEY (Démétrius), ancien consul général de Turquie, à Marseille, rue Breteuil, 61. — 1891.
* MAXIMOS (P.), à Odessa. — 1879.
MAZON (Paul), agrégé des lettres, 18, rue du Vieux Colombier. — 1902.
MÉGACLÈS (Athanase), archevêque de Salonique, Turquie. — 1895.
MELAS (Constantin), 67, cours Pierre Puget, à Marseille. — 1867.
* MELAS (Léon), à Athènes. — 1893.
MÉLY (F. de), 26, rue de la Trémoïlle. — 1894.
MENDEL (Gustave), membre de l'École Française, Athènes. — 1902.
MENGOLA (D.), avocat, à Alexandrie (Egypte). — 1887.
MESNARD (Léon), 194, rue de Rivoli. — 1901.
METAXAS (Gerasimos), docteur-médecin, 4, rue Diendé, à Marseille. — 1887.
MEUNIER (l'abbé J.-M.), professeur à l'Institution Saint-Cyr, rue Jeanne d'Arc, à Nevers. — 1895.
* MEYER (Paul), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue Labourdonnais. — 1884.
MEYNIAL (Edmond), professeur à la Faculté de droit de Montpellier, 4, rue des Trésoriers-de-la-Bourse. — 1893.

Mézières (Alfred), de l'Académie française, professeur honoraire de la Faculté des lettres, sénateur, 57, boulevard Saint-Michel. — 1867.

Michaelidis C. C. Esq., chez MM. Ralli frères, Liverpool. — 1890.

Michel (Ch.), professeur à l'Université de Liège, 110, avenue de d'Avroy. — 1893.

* Michon (Etienne), Conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 26, rue Barbet-de-Jouy. — 1893.

Miliarakis (A.) homme de lettres, 48, rue Pinacoton à Athènes. — 1875.

Millet (Gabriel), maître de conférences à l'école des Hautes Études, 7, rue de Verneuil. — 1896.

* Milliet (Paul), 95, boulevard Saint-Michel. — 1889.

* Monceaux (Paul), professeur de rhétorique au Lycée Henri IV, 12, rue de Tournon. — 1885.

Monferrato (Antoine), ancien ministre des cultes et de l'instruction publique, à Athènes. — 1890.

Monnier, professeur à la Faculté de droit, 15, rue Bardineau, Bordeaux. — 1893.

Monnier (Jean), professeur à la Faculté de théologie protestante, 9, rue du Val-de-Grâce. — 1902.

Monod (Gabriel), maître de conférences à l'École normale supérieure, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 18, rue du Parc de Clagny, Versailles. — 1869.

Moraïtis (Démétrius), professeur à Londres, 72, Ashmore-Road. — 1879.

Moret (Alexandre), maître de conférences à l'école des Hautes Études, 114, avenue de Wagram. — 1901.

Mossot, professeur honoraire, 20, rue de Verneuil. — 1887.

Mot (Jean de), attaché aux musées de Bruxelles, au Musée du Cinquantenaire, Bruxelles. — 1901.

Mutiaux (E.), 66, rue de la Pompe, Paris-Passy. 1898.

Navarre (O.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. — 1895.

* Negroponte (Dimitrios), à Taganrog (Russie). — 1869.

* Negropontes (Ulysse), 50, avenue du Bois de Boulogne. — 1890.

* Nicolaïdès (G.), de l'île de Crète, homme de lettres, près de l'orphelinat des jeunes filles, à Athènes. — 1868.

Nicole, professeur à la Faculté des lettres 6, rue Petitot, Genève. — 1891.

* Nicolopoulo (Jean-G.), 66, rue de Monceau. — 1884.

* Nicolopoulo (Nicolas-G.), 66, rue de Monceau. — 1884.

Nicot de Villemain (Augustin), pharmacien, 48, rue Jacob. — 1876.

* Nolhac (Pierre de), conservateur du Musée national de Versailles, au Palais de Versailles. — 1888.

Normand (Ch.), directeur de la revue *L'ami des monuments et des arts*, secrétaire général de la Société des Amis des monuments parisiens, 98, rue de Miromesnil. — 1889.

Oddi (F.-F.), professeur de langues, à Alexandrie (Égypte). — 1880.

* Omont (H.), membre de l'Institut, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 17, rue Raynouard. — 1884.
Oppert (Jules), membre de l'Institut, 2, rue de Sfax. — 1901.
Oursel (Paul), Consul général de France, 144, boulevard Haussmann. — 1867.
Ouvré, docteur ès lettres, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1892.

Pagonis (C.-Th.) professeur au gymnase Avéroff, à Alexandrie (Egypte). — 1899.
* Paisant (Alfred), Président du tribunal, 35, rue Neuve, à Versailles — 1871.
Paix-Séailles (Charles) étudiant, 159 bis, boulevard Montparnasse. — 1896.
Panas (le dr F.), professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de médecine, 90, avenue Malakoff. — 1875.
* Papadimitriou (Sinodis), professeur à l'Université d'Odessa. — 1893.
Papavassiliou (G.), professeur à Athènes. — 1889.
Paris (Pierre), professeur à la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut, 26, rue Méry, à Bordeaux. — 1894.
Parmentier (Léon), professeur à l'Université de Liège (Belgique). — 1895.
* Parmentier (le général Théodore), 5, rue du Cirque. — 1872.
Paschalis (D.-P.), île d'Andros (Grèce). — 1899.
* Paspatis (Georges), à Athènes. — 1888.
Passy (Louis), député de l'Eure, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, 81, rue Taitbout. — 1867.
Paton (W.-R.), à Vathy, île de Samos. — 1896.
Peine (Louis), professeur au lycée Louis le Grand, 5, rue Latran. — 1894.
* Pélicier (P.), archiviste de la Marne, à Châlons. — 1867.
Pepin-Lehalleur (Adrien), 7, rue Nitot. — 1880.
Perdrizet (Paul), maître de conférences à la Faculté des lettres 46, rue Sellier, Nancy, — 1889.
Pereire (Henry), 33, boulevard de Courcelles. — 1890.
Pernot (Hubert), répétiteur de grec moderne à l'Ecole des langues orientales vivantes, 3, rue Soufflot. — 1900.
Perrot (Georges), membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm. — 1867.
Person (Émile), professeur honoraire au lycée Condorcet, 8, rue du Havre. — 1877.
* Persopoulo (Nicolas), à Trébizonde (Turquie d'Asie). — 1873.
Pessonneaux (Raoul), professeur au lycée Henri IV, 80, rue Bonaparte. — 1888.
Petitjean (J.), professeur au Lycée Condorcet, 32, rue Ernest Renan. — 1893.
Petridès (Dr A.), médecin à l'hôpital hellénique d'Alexandrie (Égypte). — 1903.
* Peyre (Roger) professeur d'histoire au lycée Charlemagne, 13, rue Jacob. — 1879.

Pharmakowsky (B.), membre de la commission impériale archéologique, Palais impérial d'hiver, à Saint-Pétersbourg. — 1898.
Photiadès (Etienne), 1, rue Coray, à Athènes. — 1900.
Picard (Alph.), libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte. — 1879.
Pierrotet (Paul), directeur de Sainte-Barbe, place du Panthéon (Ve). — 1903.
Pillet-Will (Mme la comtesse), 33, rue Paucquet. — 1901.
Pisanis (Jean), professeur à Alexandrie (Egypte). — 1899.
* Pispas (B.), rue Richelieu, à Odessa. — 1879.
Poggio, avocat à Alexandrie (Egypte). — 1899.
Poinsot (Mlle), 5, rue de Vitry, Alfortville (Seine). — 1901.
Poitrineau, inspecteur d'Académie à Rennes. — 1869.
* Pottier (Edmond), professeur à l'École du Louvre, conservateur-adjoint des Musées nationaux, membre de l'Institut, 72, rue de la Tour, Paris Passy. — 1884.
Poyard, professeur honoraire au Lycée Henri IV, 14, rue de Tournon. — 1900.
Prarond (Ernest), 42, rue du Lillier, Abbeville. — 1871.
Proveleghios (Aristomène), à Athènes. — 1889.
Psichari (Jean), agrégé de l'Université, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, 16, rue Chaptal. — 1879.
Puech (Aimé), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, 9, rue du Val-de-Grâce. — 1892.

Quillard (Pierre), 10, rue Nollet, Paris. — 1902.

Radet (G.), doyen de la Faculté des lettres, 7, rue de Cheverus, Bordeaux. — 1890.
* Ragon (l'abbé), professeur à l'Institut catholique, 77, rue de Vaugirard. — 1888.
Ralli frères, négociants, 12, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
* Rambaud (Alfred), sénateur, membre de l'Institut, 76, rue d'Assas. — 1870.
Ravaisson (Charles), conservateur-adjoint au musée du Louvre, 39, rue Vital. — 1898.
* Reinach (Joseph), ancien député, 6, avenue Van-Dyck.— 1888.
* Reinach (Salomon) membre de l'Institut, conservateur-adjoint au musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, à Paris, 38, rue de Lisbonne. — 1878.
* Reinach (Théodore), directeur de la *Revue des Études grecques*, 9, rue Hamelin. — 1884.
* Renauld, professeur au lycée, 11, rue Lasserre, Montauban. — 1902.
Reynaud, professeur au lycée Louis-le-Grand, 28, avenue de l'Observatoire. — 1893.
Ribier (Eug. de), professeur au collège Stanislas. — 1895.
Ricci (Seymour de), 30, avenue Henri Martin. — 1901.
Richard (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 50, rue des Belles-Feuilles. — 1888.
Richardot, professeur au Collège Stanislas. 44, rue Saint-Placide. — 1893.

* Ridder (de), professeur en congé à la Faculté des lettres d'Aix, à Paris, 7, avenue du Coq. — 1894.
Roberti (A.), professeur honoraire, 13, rue de l'Abbatiale, à Bernay. — 1873.
* Rodocanachi (Michel-E.), négociant, 10, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
Romanos (A.), député, Athènes. — 1891.
Rothschild (baron Alphonse de), 2, rue Saint-Florentin. — 1867.
* Rothschild (baron Edmond de), 41, faubourg Saint-Honoré. — 1884.
Rousseau (Paul), licencié ès lettres, étudiant d'agrégation, 34, rue d'Ulm. — 1901.
Roux (Ferdinand), ancien magistrat, avocat, à Javode par Issoire. — 1887.
* Ruelle (Ch.-Émile), administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, 6, place du Panthéon. — 1869.

Saglio (Edmond), membre de l'Institut, directeur du musée de Cluny, 24, rue du Sommerard. — 1868.
Sakelaridis (Dimitri), à Alexandrie (Egypte). — 1888.
Sala (Mme la comtesse), 22, rue Clément Marot. — 1901.
Salone (Émile), professeur au Lycée Condorcet, 68, rue Jouffroy. — 1888.
Salvago (Pentélis), 133, boulevard Malesherbes. — 1902.
Samothrakis (Achille), instituteur à Dédé-Agadj (Turquie). (Via Salonique, poste française). — 1900.
Sanson (Ernest), architecte, 25, rue de Lübeck. — 1888.
* Sarakiotis (Basile), docteur-médecin, à Constantinople. — 1872.
* Saraphis (Aristide), négociant à Mételin (Turquie). — 1868.
* Sathas (Constantin), boulevard Saint-Germain, 91. — 1874.
Savvas-Pacha, 36, rue Desbordes-Valmore, Paris-Passy.— 1892.
* Sayce, professeur à l'Université d'Oxford, Queen's College.— 1879.
* Scaramanga (Doucas), à Taganrog, (Russie). — 1870.
* Scaramanga (Pierre-J.), 36, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine. — 1872.
Schliemann (Mme Henri), à Athènes. — 1895.
* Schlumberger (Gustave), membre de l'Institut, 37, avenue d'Antin. — 1888.
Séguier (comte de), à Son Serra, Casa Rey, Palma de Majorque. — 1895.
Senart (Emile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier. — 1867.
Serruys (Daniel), ancien membre de l'Ecole française de Rome, 29, rue Saint-Louis-en-l'Ile. — 1902.
Sestier (J.-M.), avocat à la Cour d'appel, 24, rue Nicole. — 1881.
Seure, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, professeur au lycée Carnot, 14, boulevard Saint-Michel. — 1901.
Sèze (Romain de), 76, rue de Seine. — 1893.
* Sibien (Armand), architecte, 14, rue du Quatre-Septembre. — 1901.
Sinoir, professeur de rhétorique au Lycée de Laval. — 1892.
Siphnaios (Jean), négociant, à Constantinople. — 1868.
Skias (André N.), 6, rue Cantacuzène, à Athènes. — 1892.

Skliros (Georges-Eustache), 289-291, Regent Street, à Londres. — 1876.
Sorel (Albert), de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, 17, rue de Vaugirard. — 1871.
Sotiriadis, éphore des antiquités et des musées, 10, rue Timoléon, Athènes. — 1902.
* Soutzo (prince Grégoire-C.), ancien sénateur de Roumanie, Strada Romana, à Bucarest. — 1888.
* Soutzo (prince Constantin-D.), officier du Sauveur de Grèce, à Slobosia-Corateni, district de Phimnic (Roumanie). — 1888.
* Souvadzoglou (Basile), banquier, à Constantinople. — 1878.
Stamoulis (Anastase), négociant, à Silyvrie (Turquie). — 1874.
Stephanos (Dr Clon), à Athènes. — 1879.
Stickney (Trumball), 78, rue d'Assas — 1896.
Streit (Georges), professeur agrégé de droit international à l'Université d'Athènes. — 1894.
Strong (Mme Arthur), 36, Grosvenor Road, Westminster S. W., à Londres. — 1899.
* Sully-Prudhomme, de l'Académie française, 82, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — 1883.
Svoronos (J.-N.), directeur du musée numismatique, Athènes. — 1903.

* Tannery (Paul), directeur de la manufacture des tabacs, à Pantin (Seine). — 1885.
Templier (l'abbé), professeur de seconde au petit séminaire de Versailles. — 1892.
Ternaux-Compans, député, 25, rue Jean-Goujon. — 1878.
Terrier, professeur honoraire au lycée Condorcet, 10, rue d'Aumale. — 1878.
Thalès (le dr M.), à Davos-Platz (Suisse). — 1890.
Theodoridès (Jean), docteur à Serrès. — 1895.
Tocilesco (Grégor), professeur à l'Université de Bucarest, 40, Str. Primaverei, Bucarest (Roumanie). — 1902.
* Tougard (l'abbé Alb.), docteur ès lettres, professeur honoraire au petit séminaire du Mont-aux-Malades, à Rouen. — 1867.
* Tourtoulon (baron de), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — 1869.
* Travers (Albert), directeur des postes et télégraphes de l'Hérault, à Montpellier. — 1885.
Trawinski (F.), chef du secrétariat des musées nationaux, au musée du Louvre. — 1898.
Tréverret (Armand de), professeur à la Faculté des lettres, 170, rue de Pessac, Bordeaux, — 1869.
Triantaphyllidis, 127, boulevard Malesherbes. — 1894.
* Tsacalotos (E.-D.), professeur au 1er gymnase Varvakion, à Athènes — 1873.

* Université d'Athènes. — 1868.

* Valieri (Octave), 2, Kensington Park Gardens, à Londres. — 1879.

VANVINCQ (Louis), Le Blanc Pignon, à Zutkerque par Audruicq (Pas-de-Calais). — 1898.
* VASNIER, greffier des bâtiments, 167, boulevard Malesherbes. — 1894.
VENETOCLES (Dém.), directeur du Lycée grec, à Alexandrie (Egypte). — 1879.
VIANEY (J.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres, rue Marcel de Serres, à Montpellier. — 1894.
VIDAL DE LABLACHE, professeur de géographie à la Faculté des Lettres, 6, rue de Seine — 1870.
VIZERIE, 13, rue du Cherche-Midi. — 1901.
* VLASTO (Antoine), 104, avenue Malakoff. — 1884.
* VLASTO (Étienne-A.), à Ramleh San Stephano, Alexandrie (Égypte). — 1875.
VOGÜÉ (marquis de), de l'Académie française, ancien ambassadeur, 2, rue Fabert. — 1875.
* VUCINA (Emmanuel-G.), 1, rue Xanthippe, à Athènes. — 1873.
* VUCINA (Jean-G.), à Odessa. — 1873.

WALLON (Henri), sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au palais de l'Institut. — 1869.
WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil. — 1871.
WEIL (Henri), membre de l'Institut, maître de conférences honoraire à l'École normale supérieure, 16, rue Adolphe Yvon, Paris-Passy. — 1867.
WELTER (H.), libraire, 4, rue Bernard-Palissy. — 1894.
* WESCHER (Carle), ancien professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, 27, rue Notre-Dame des Champs. — 1867.

* XANTHOPOULOS (Démétrius), rue Sophie, maison Mavro, à Odessa. — 1879.
* XYDIAS (S.), chez MM. Mavro, Valaority, Athènes. — 1873.

ZAÏMIS (Assemakis), à Athènes. — 1891.
ZAÏMIS (Panaghiotis), officier de l'armée grecque, à Athènes. — 1890.
ZAJA (Louis), avocat, à Alexandrie. Egypte. — 1880.
ZALOCOSTA (Pierre-N.), à Athènes. — 1886.
ZARIFI (Georges), chez M. Léonidas Zarifi, banquier, à Constantinople. — 1902.
ZARIFI (Périclès), banquier, 20, allées des Capucines, à Marseille. — 1867.
ZIGAVINOS (Grégoire), archimandrite, 23, rue de la Grande-Armée, à Marseille. — 1891.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Athènes.

École française d'Athènes.
Institut archéologique allemand.
Société archéologique.
Syllogue des amis de l'instruction, le *Parnasse*.

Auxerre.

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Baltimore (États-Unis).

John Hopkin's University.

Besançon.

Société d'émulation du Doubs.

Boston.

Archæological Institute of America.

Bruxelles.

Séminaire d'histoire des littératures de l'Université libre.
Société des Bollandistes.

Constantine.

Société archéologique du département de Constantine.

Constantinople.

Syllogue littéraire hellénique.

Le Havre.

Société havraise d'études diverses.

Londres.

Society for the promotion of Hellenic studies.

Marseille.

Comité *Coray*.

Montpellier.

Académie des sciences et lettres de Montpellier.

Nancy.

Académie de Stanislas.

Rome.

École française de Rome.

Senlis.

Comité archéologique.

Smyrne.

Musée et bibliothèque de l'École évangélique.

Washington.

Smithsonian Institution.

PÉRIODIQUES

échangés avec les publications de l'Association.

Paris.

Annales du musée Guimet.
Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique.
Bulletin critique.
Revue critique d'histoire et de littérature.

Athènes.

Ἀγών.
Διάπλασις τῶν παίδων.
Ἑστία.

Baltimore.

American Journal of philology.

Bordeaux.

Revue des Études anciennes.

Bruxelles.

Revue de l'Université de Bruxelles.

Constantinople.

Κωνσταντινούπολις.

Leipzig.

Byzantinische Zeitschrift.

New York.

American Journal of Archæology.

Padoue.

Rivista di Storia antica e Scienze affini.

Rome.

Bessarione.

Trieste.

Νέα ἡμέρα.

PRIX DÉCERNÉS

DANS LES CONCOURS DE L'ASSOCIATION

(1868-1902)

1868. Prix de 500 fr. M. Tournier, Édition de Sophocle.

— Mention honorable. M. Boissée, 9e vol. de l'édition, avec traduction française, de Dion Cassius.

1869. Prix de l'Association. M. H. Weil, édition de sept tragédies d'Euripide.

— Prix Zographos. M. A. Bailly, *Manuel des racines grecques et latines.*

— Mention très honorable. M. Bernardakis, Ἑλληνικὴ γραμματική.

1870. Prix de l'Association. M. Alexis Pierron, Édition de l'Iliade.

— Prix Zographos. M. Paparrigopoulos, *Histoire nationale de la Grèce.*

1871. Prix de l'Association. M. Ch.-Émile Ruelle, Traduction des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène.

— Prix Zographos. Partagé entre M. Sathas (Ἀνέκδοτα ἑλληνικά, Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Νεοελληνικὴ φιλολογία, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα) et M. Valettas (Δονάλδσωνος ἱστορία τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φιλολογίας ἐξελληνισθεῖσα μετὰ πολλῶν προσθηκῶν καὶ διορθώσεων).

1872. Médaille de 500 fr. M. Politis, Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων.

1873. Prix de l'Association. M. Amédée Tardieu, Traduction de la Géographie de Strabon, tomes I et II.

— Médaille de 500 fr. M. A. Boucherie, Ἑρμηνεύματα et Καθημερινὴ ὁμιλία, *textes inédits attribués à Julius Pollux.*

— Médaille de 500 fr. M. A. de Rochas d'Aiglun, *Poliorcétique des Grecs; Philon de Byzance.*

— Prix Zographos. M. Coumanoudis (É.-A.), Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι.

— Médaille de 500 fr. M. C. Sathas, *Bibliotheca graeca medii aevi.*

1874. Prix de l'Association. M. C. Wescher, *Dionysii Byzantii de navigatione Bospori quae supersunt, graece et latine.*

— Prix Zographos. M. Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques publiées et traduites pour la première fois.*

— Mention très honorable. M. E. Filleul, *Histoire du siècle de Périclès.*

— Mention très honorable. M. Alfred Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent.*

1875. Prix de l'Association. Partagé entre M. C. Sathas *(Mich. Pselli Historia byzantina et alia opuscula)* et M. Petit de Julleville, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Miliarakis (Κυκλαδικά) et M. Margaritis Dimitza (Ouvrages relatifs à l'histoire de la Macédoine).

1876. Prix de l'Association. Partagé entre M. Lallier (Thèses pour le doctorat ès lettres : 1° *De Critiae tyranni vita ac scriptis;* 2° *Condition de la femme dans la famille athénienne au* Ve *et au* IVe *siècles avant l'ère chrétienne*) et M. Phil. Bryennios (Nouvelle édition complétée des lettres de Clément de Rome).

— Prix Zographos. MM. Coumanoudis et Castorchis, directeurs de l'Ἀθήναιον.

1877. Prix Zographos. MM. Bayet et Duchesne. *Mission au mont Athos.*

1878. Prix de l'Association. Partagé entre M. Aubé (Restitution du Discours Véritable de Celse traduit en français) et M. Victor Prou (Édition et traduction nouvelle de la Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie).

— Prix Zographos. Le *Bulletin de Correspondance hellénique.*

1879. Prix de l'Association. M. E. Saglio, directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.*

— Prix Zographos. M. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique.*

1880. Prix de l'Association. M. Ex. Caillemer, *Le droit de succession légitime à Athènes.*

— Prix Zographos. M. Henri Vast, *Études sur Bessarion.*

1881. Prix de l'Association. M. F. Aug. Gevaert, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité.*

— Prix Zographos. M. A. Cartault, *La trière athénienne.*

1882. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max. Collignon *(Manuel d'archéologie grecque)* et M. V. Prou *(Les théâtres d'automates en Grèce,* au IIe siècle de notre ère).

— Prix Zographos. Partagé entre M. J. Martha (Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Sacerdoces athéniens)* et M. P. Girard (Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Asclépiéion d'Athènes).*

1883. Prix de l'Association. Partagé entre M. Maurice Croiset *(Essai sur la vie et les œuvres de Lucien)* et M. Couat *(La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées).*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Contos (Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις ἀναφερόμεναι εἰς τὴν νέαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν) et M. Emile Legrand (*Bibliothèque grecque vulgaire,* t. I, II, III).

1884. Prix de l'Association. Partagé entre M. Max Bonnet *(Acta Thomae, partim inedita)* et M. Victor Henry (Thèse pour le doctorat ès lettres sur l'*Analogie en général et les formations analogiques de la langue grecque).*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Auguste Choisy *(Études sur l'architecture grecque),* et M. Edmond Pottier (Thèse pour le doctorat ès lettres sur les *Lécythes blancs attiques).*

1885. Prix de l'Association. M. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique.*

— Prix Zographos. M. Olivier Rayet, *Monuments de l'art antique.*

1886. Prix de l'Association. *Le Syllogue littéraire hellénique de Constantinople.* Recueil annuel.

— Prix Zographos. Partagé entre M. Amédée Hauvette (*De archonte rege; — Les Stratèges athéniens.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et M. Bouché-Leclercq *(Traduction des ouvrages d'Ernest Curtius, J.-G. Droysen et G.-F. Hertzberg sur l'histoire grecque).*

1887. Prix de l'Association. Partagé entre M. Albert Martin (Thèse pour le doctorat ès lettres sur *les Cavaliers athéniens)* et M. Paul Monceaux (Thèses *De Communi Asiae provinciae* et sur les *Proxénies grecques).*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Papadopoulos Kerameus (Ouvrages divers sur l'antiquité grecque) et Paul Tannery (Ouvrages et opuscules sur l'histoire de la science grecque).

1888. Prix de l'Association. M. Homolle, Thèses pour le doctorat ès lettres *(Les archives de l'intendance sacr ée à Délos. — De antiquissimis Dianae simulacris deliacis).*

— Prix Zographos. Ἑστία, revue heb domadaire dirigée par M. Cazdonis.

— Mention très honorable. M. Cucuel, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon; Œuvres complètes de l'orateur Antiphon,* traduction française.

— Mention très honorable. M. l'abbé Rouff, *Grammaire grecque* de Koch, traduction française.

1889. Prix de l'Association. M. Henri Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Ch. Diehl (*Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne)* et M. Spyridon Lambros (Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων).

1890. Prix de l'Association. M. G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au* x*e siècle. Nicéphore Phocas.*

— Prix Zographos. M. Miliarakis, Νεοελληνικὴ γεωγραφικὴ φιλολογία (1800-1889).

1891. Prix de l'Association. M. Edmond Pottier, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité.*

— Prix Zographos. Partagé entre M. Sakkélion (Βιβλιοθήκη πατμιακή), et M. Latyschev (*Inscriptiones graecae orae septentrionalis Ponti Euxini*).

1892. Prix de l'Association. Partagé entre M. Costomiris *(Livre XII d'Aétius inédit),* M. P. Milliet (Études sur les premières périodes de la céramique grecque), et M. A.-N. Skias (Περὶ τῆς κρητικῆς διαλέκτου).

— Prix Zographos. Partagé entre M. l'abbé Batiffol *(Thèse sur l'abbaye de Rossano,* et autres travaux de paléographie grecque), et M. Svoronos *(Numismatique de la Crète ancienne).*

— Prix Zappas. MM. les abbés Auvray et Tougard *(Édition critique de la petite catéchèse* de St Théodore Studite).

1893. Prix Zographos. Partagé entre M. Georges Radet (*De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis* et *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et M. Jean Dupuis (*Théon de Smyrne,* texte et traduction).

— Prix Zappas. M. Nicole, *Les scolies genevoises de l'Iliade* et *Le Livre du préfet.*

1894. Prix Zographos. Partagé entre M. Tsountas (Μυκῆναι καὶ μυκηναῖος πολιτισμός) et M. Clerc (*De rebus Thyatirenorum* et *Les Métèques athéniens.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

— Prix Zappas. M. Cavvadias. (Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ Μουσείου, κατάλογος περιγραφικός, I et *Fouilles d'Epidaure,* I).

1895. Prix Zographos. M. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français.*

— Prix Zappas. M. V. Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens* (Bibl. Ec. fr. de Rome et d'Athènes, fasc. 67). Thèse pour le doctorat ès lettres.

1896. Prix Zographos. S. E. Hamdy Bey et M. Th. Reinach *(Une nécropole royale à Sidon).*

— Prix Zappas. M. Paul Masqueray *(De tragica ambiguitate apud Euripidem* et *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

1897. Prix Zographos. Partagé entre MM. Defrasse et Lechat (*Épidaure, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios*), et M. Beauchet (*Histoire du droit privé de la république athénienne*).

— Prix Zappas. M. Maurice Emmanuel (*De saltationis disciplina apud Graecos* et *Essai sur l'orchestique grecque.* Thèses pour le doctorat ès lettres).

— Médaille d'argent. M. de Ridder (*De ectypis quibusdam quae falso vocantur argivo-corinthiaca* et *De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique.* Thèses pour le doctorat ès lettres) et *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes.*

1898. — Prix Zographos. Partagé entre M. D. C. Hesseling. *Les cinq livres de la loi (le Pentateuque),* traduction en néo-grec et M. Hilaire Vandaele, *Essai de Syntaxe historique : l'optatif grec.*

— Prix Zappas. Le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος.

1899. — Prix Zographos partagé entre M. Ardaillon (*Les mines du Laurion dans*

l'antiquité. Thèse pour le doctorat ès lettres) et M. Ph.-E. LEGRAND (*Etude sur Théocrite*. Thèse pour le doctorat ès lettres).

— Prix Zappas. M. MILIARAKIS Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου.

1900. Prix Zographos. Partagé entre M. Charles MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*, et M. Gustave FOUGÈRES, *De Lyciorum communi* et *Mantinée et l'Arcadie orientale*. Thèses pour le doctorat ès lettres.

— Prix Zappas. M. POLITIS, Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι. Τόμος Α' (fascicules 68-71 de la bibliothèque Marasly).

1901. Prix Zographos. Partagé entre M. NAVARRE, *Essai sur la rhétorique grecque*. Thèse pour le doctorat ès lettres, et M. OUVRÉ. *Les formes littéraires de la pensée grecque*.

— Prix Zappas. M. G. MILLET, *Le Monastère de Daphni*.

1902. Prix Zographos. Partagé entre M. COUVREUR, *Hermiæ Alexandrini in Platonis Phædrum scholia* et M. A. JOUBIN. *La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès* (Thèse pour le doctorat ès lettres).

— Prix Zappas. M. SVORONOS, Ἑρμηνεία τῶν μνημείων τοῦ Ἐλευσινιακοῦ μυστικοῦ κύκλου καὶ τοπογραφία Ἐλευσῖνος καὶ Ἀθηνῶν.

PRIX DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION

DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

Année 1902.

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DE PARIS, DE SCEAUX, DE VANVES, DE VERSAILLES (HOCHE).

Rhétorique (Version grecque). — Giraudoux, élève du Lycée Lakanal.
Seconde (Thème grec). — Déprez, élève du Lycée Voltaire.
Troisième (Version et thème grecs). — Martin, élève du Lycée Henri IV.

CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DES DÉPARTEMENTS.

Rhétorique (Version grecque). — Daïan, élève du Lycée d'Oran.

A M. J. ASCOLI

L'an dernier, quand, pour le cinquantième anniversaire de votre doctorat, vos élèves et vos amis vous ont offert en hommage un recueil de Mélanges, *je ne sais par quel oubli je ne figurai point dans le volume. Je me fais cependant honneur d'être quelque peu votre élève et vous voulez bien me compter parmi vos vieux amis.*

Laissez-moi réparer cette lacune. Je veux que les pages qui suivent, où il est question de l'usure du temps, soient dédiées à celui dont la gloire n'a rien à en redouter, et dont la renommée restera ἠΐθεος parmi les générations à venir.

M. B.

ΧΡΟΝΟΣ

Cette idée abstraite du *temps*, qui a si fort occupé les philosophes, cette idée que les uns prétendaient innée à l'homme et dont les autres faisaient un accompagnement formel de toute conception, tandis que d'autres encore y voient une pure illusion produite par les phénomènes de notre vie intérieure, il est intéressant de voir comment le langage est parvenu à la dénommer. Le langage n'est pas l'œuvre des métaphysiciens : il est l'œuvre des ignorants, et si le *temps* a obtenu d'être désigné,

nous devons nous attendre à en trouver quelque dénomination grossière et matérielle. Encore a-t-il fallu des siècles pour que l'humanité s'élevât jusqu'à cette hauteur de nommer une chose qui ne se voit ni ne s'entend, et qui, au vrai, doit plutôt être considérée comme un simple rapport. Ce qui prouve qu'il y a fallu un effort de réflexion, c'est que chacune des langues civilisées du globe a suivi sa voie propre. Pour parler seulement des peuples qui nous touchent de plus près, le choix n'était pas encore fait quand les langues d'origine indo-européenne se sont séparées les unes des autres ; il n'était même pas fait quand le latin s'est séparé du grec, puisque, d'une part, nous trouvons *tempus* et, de l'autre, *chronos*. A la vérité, il y avait déjà un mot qui désignait le temps par rapport à la vie humaine : ce mot est *ævum*, grec αἰών, gothique *aivs* « temps », ancien irlandais *áis*. Proches parents quant à la forme, ces termes ont tous même signification. Ils désignent l'âge, et plusieurs d'entre eux, par extension, ont fini par marquer la durée. Aucun de ces vocables ne s'est perdu : le latin *ævum* a donné *ævitas*, *ætas*, qui, par une nouvelle dérivation, a donné le français *eage*, *âge*. Le gothique *aivs* continue de vivre dans l'adjectif allemand *ewig* « éternel ».

Mais les deux termes sur lesquels je veux appeler l'attention sont le latin *tempus* et le grec χρόνος.

Comme l'idée du temps peut être considérée à des points de vue fort divers, il n'est pas étonnant que les peuples se soient arrêtés à des vocables qui ne se ressemblent pas. Commençons par le latin et voyons à quelle conception est dû ce mot *tempus,* qui a été si fécond en dérivés, en composés de toute sorte.

Il a été obtenu de la manière la plus simple. Quand nous disons : Quel temps fait-il? nous l'employons encore au sens propre, car il désignait d'abord la température. Le sanscrit *tapas* veut dire « chaleur ». Le masculin *tepor* est resté dans le même ordre d'idées. Le verbe *temperare* a dû s'employer d'abord comme l'emploie Horace, quand, s'adressant à un de

ses amis occupé de vaines recherches, il lui dit, pour le ramener à la réalité : « A quel prix aurons-nous le vin de Chio? Qui fera chauffer nos bains? »

Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus?

Un nouveau pas, qui ne se justifie point aux yeux de la science, mais qui a tout juste cet à peu près de vérité dont le commun langage se contente, est cause que du *temps qu'il fait* on a passé à l'idée du temps qui s'écoule.

Stat sua cuique dies : breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ.

Une fois arrivé à ce point d'abstraction, le mot pouvait entrer dans les spéculations de la métaphysique, comme dans les calculs des astronomes, ou dans les distinctions de la théologie. Mais le langage, tout en l'élevant, en le spiritualisant de cette façon, gardait à proximité des termes qu'il maintenait au sens originaire : la *tempête*, les *intempéries*, et quelques dérivés de même sorte ne permettaient pas d'oublier d'où l'idée primitive était partie.

Mais d'où vient son équivalent grec, χρόνος? Serait-il vrai, comme on paraît l'admettre, que le mot avait eu dès la première heure sa signification la plus abstraite et la plus générale? On le fait venir d'une racine sanscrite signifiant « prendre, saisir » (la racine *har*) et l'on dit qu'il a été ainsi nommé parce qu'il embrassse et contient tout. Ce que nous venons de voir en latin doit déjà nous donner quelque défiance ; mais un peu de réflexion achèvera de nous détourner de cette étymologie. Il faudrait supposer un peuple de philosophes pour croire qu'un terme aussi familier est venu d'une vue si haute. Encore le mot, s'il avait cette étymologie, aurait-il mieux convenu à l'espace qu'au temps. Je ne parle pas des difficultés grammaticales, car on ne voit pas comment le ν de la syllabe νος se justifierait.

C'est à une origine beaucoup plus terre à terre qu'il faut,

selon nous, rapporter le grec χρόνος : une origine plus vulgaire et plus humble encore que celle de *tempus*. Χρόνος, c'est le temps considéré comme usant et endommageant toute chose : grec χραίνω « effleurer, égratigner, user ». Une forme secondaire est χραύω « effleurer ».

Pour comprendre la succession des nuances, supposons une étoffe : Qui a mis ce vêtement, que j'ai connu neuf, en un pareil état? — Χρόνος, c'est l'usure. — Et les pierres de ce temple, qui étaient brillantes et polies autrefois, pourquoi ont-elles un air rongé? L'usure, χρόνος, en est la cause. — Et pourquoi les constitutions des villes ne durent-elles pas éternellement? — Il faut vous en prendre toujours à la même cause, χρόνος, le long usage.

Sophocle l'a dit en un vers qui est ici à sa place :

Πάνθ' ὁ μέγας χρόνος μαραίνει.

Si l'on avait des doutes à cause de la voyelle (χραίνω ayant pu faire attendre χράνος?), je rappellerai, à côté de κραίνω « créer » ou « gouverner », le nom du Dieu Κρόνος « le créateur » ou « le maître ».

Observons de nouveau comment les mots, tout en montant dans l'échelle intellectuelle, restent dans la ligne tracée par leur origine. Tous les emplois de χρόνος se rapportent à l'idée de durée : on chercherait vainement rien qui dénote, comme tout à l'heure, une affinité avec les idées de température. C'est purement et simplement la durée que nous trouvons dans χρονίζω « traîner en longueur », χρόνιος « vieux », χρονικὰ βιβλία « chroniques » (histoires qui suivent l'ordre des temps). Le philosophe Ammonius, voulant distinguer χρόνος de καιρός, dit que le premier se dit de la ποσότης et le second de la ποιότης. Le grec moderne a pu réduire l'extension du mot χρόνος en le bornant à désigner l'espace d'une année : mais par un juste sentiment de la signification originaire, on ne l'a pas appliqué à la température, pour laquelle on emploie καιρός.

Il est vrai que si le temps détruit beaucoup de choses, il en

élève, il en confirme, il en consacre d'autres. Mais ce serait trop demander au langage d'enfermer dans un mot, dans un simple mot, tout ce que nous révèle l'expérience (1). C'est déjà assez s'il désigne l'objet par un de ses aspects. L'habitude ne tarde pas à faire perdre de vue la circonstance mise en relief, et le mot, avec ou sans souvenir de l'étymologie, devient le signe de l'idée. C'est ce qui est arrivé pour χρόνος dès la plus ancienne époque de la langue grecque.

Ce *temps qui use tout* nous amène à parler d'une expression toute pareille employée à la même époque chez les Perses : *zrvan* ou *zrvâna*. Les sectateurs de Zoroastre appellent ainsi le temps, d'une racine *zar* qui correspond au sancrit *gar* « vieillir ». Cf. le grec γέρων « vieillard ». Mais il ne faut pas prendre ici cette racine *zar* au sens neutre : elle doit être entendue au sens actif et être traduite par « faire vieillir, endommager ». Comme χρόνος chez les Grecs, *zrvan*, chez les Iraniens, est celui qui dévore toute chose. Les livres zends appellent *zrvan* l'outil, l'instrument, l'arme d'Ahura-Mazda. Mais quel que soit l'accord entre la signification de χρόνος et celle de *zrvan*, l'on ne peut guère admettre que l'un de ces mots ait été la traduction intentionnelle de l'autre : en supposant même que les écoles des mobeds eussent quelque connaissance de la Grèce, le sens étymologique de χρόνος ne devait plus être perçu au moment où le dieu Zrvan prit place dans le Panthéon iranien (2).

Mais cette idée est tellement naturelle qu'elle a dû se présenter d'une façon indépendante chez plusieurs peuples. James Darmesteter rappelle que chez les Monténégrins le temps s'ap-

(1) Cette face de l'idée du temps est représentée en français par le mot *durée*. Exemple : *Une étoffe de durée*. — Que tout ce qui m'a plu doit être de *durée*. (Corneille.)

(2) Il s'agit ici des conceptions d'un Mazdéisme récent. Au-dessus du couple Ormazd et Ahriman, la théologie zoroastrienne place le temps sans limite (*Zrvânem akaranem*), dont le règne s'étend à l'infini avant et après l'existence du monde, et dont le gouvernement est seulement suspendu pendant les 12,000 ans que doit durer cet Univers périssable.

pelle le vieux tueur. Les Grecs, plus modérés, se sont contentés de le montrer effleurant les choses et les hommes (1).

Chez les Indous également le mot qui désigne le temps — *Kâla* — est associé aux idées de destruction et de mort. L'imagination populaire en a fait un dieu, de couleur noire, *kâla*, en sanscrit, signifiant à la fois « temps » et « noir » ; le dieu *Kâla* est reconnaissable aux mêmes attributs que *Yama*, le dieu de la mort. Cette idée personnifiée du *temps* est allée rejoindre les autres divinités effrayantes adorées par les populations de l'Inde, comme Çiva, Rudra et Çarva. Détruisant éternellement les êtres qu'éternellement la nature produit, il est un *Pragâpati* retourné.

Quand nos dessinateurs modernes, pour suggérer l'idée du temps, confondant Chronos avec Tronos, et ce dernier avec Saturne, tracent sur le papier l'image d'un vieillard armé d'une faux, ils obéissent à la même idée d'éternelle destruction.

Nous allons maintenant nous occuper de l'adjectif ἠΐθεος, qui ne nous éloignera pas beaucoup de notre sujet. Mais auparavant il faut rectifier une erreur qui a pris place dans tous les livres de linguistique.

ΗΙΘΕΟΣ

Le nom de la *veuve*, en latin *vidua*, s'étant retrouvé avec une remarquable exactitude dans le sanscrit *vidhavâ*, le gothique *viduvô*, l'ancien slave *vidova*, la première génération de linguistes chercha naturellement si le grec ne possédait pas le mot correspondant. Mais on ne trouva rien. En grec la veuve se dit χήρα. Il n'y a rien à conclure de ce fait, ces cas d'absence n'étant pas rares : ils s'expliquent le plus souvent par quelque synonyme qui a évincé l'ancien terme.

Mais il y eut quelqu'un qui ne put se résigner à cette lacune : ce fut l'ingénieux professeur de Göttingue, l'auteur du *Griechisches Wurzellexicon,* Benfey. Dans le second volume de cet

(1) On pourrait être tenté d'identifier *zrvan* ou *zrûna* avec χρόνος. Cf. *zaranja* et χρυσός, *zajana* et χειμών, *zem* et χαμαί. Mais ce serait faire fausse route : les mots apparentés à *zrvan* doivent être cherchés du côté de γέρων, γῆρας.

ouvrage, il s'en vient avec un rapprochement destiné à compléter la série. La comparaison qu'il propose aurait dû, ce semble, un peu inquiéter, mais il n'en fut rien. Elle eut, au contraire, un tel succès qu'elle passa dans les ouvrages de linguistique et qu'elle eut même l'honneur d'être déclarée *vortrefflich* par un savant qui, d'ordinaire, ne marche pas sur les brisées de Benfey, par Georges Curtius. Tout récemment encore, elle a reparu dans un grand ouvrage destiné à servir de résumé à la science.

Le mot grec où l'on prétendit reconnaître le pendant de *vidhavâ*, c'est l'adjectif ἠΐθεος. A première vue la ressemblance n'est pas grande : mais si vous prenez la seconde partie du mot, et si vous y insérez deux F, vous obtenez un FιθεFος, qui reproduit de manière assez plausible le terme sanscrit. Quant à la voyelle initiale, elle fut expliquée de deux manières : selon Benfey, elle aurait un sens augmentatif ; selon Curtius, elle serait purement prosthétique.

Je passe sur toutes les objections que soulève ce rapprochement. Je me contenterai de faire remarquer que jamais ἠΐθεος, en grec, n'a signifié « veuve ». Cet adjectif, assez fréquemment employé dans l'épopée homérique, n'a pas d'autre sens que « jeune, vigoureux, florissant ». Nausicaa, s'adressant à Alcinoüs, son père, lui parle des cinq fils qui l'entourent, dont deux sont mariés, et trois dans la fleur de la jeunesse :

Οἱ δύ' ὀπυίοντες, τρεῖς δ' ἠΐθεοι θαλέθοντες (1).

Sur le bouclier d'Achille, on voit des danses de jeunes gens et jeunes filles se tenant par la main :

Ἔνθα μὲν ἠΐθεοι καὶ παρθένοι ἀλφεσίβοιαι
ὠρχεῦντ', ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχοντες (2).

Sur le même bouclier on voit les vendanges, où jeunes filles

(1) Odyssée, VI, 63.
(2) Iliad., XVIII, 593.

et jeunes gens, nourrissant de douces pensées, portent ensemble les corbeilles chargées de raisin :

> Παρθενικαὶ δὲ καὶ ἡΐθεοι, ἀταλὰ φρονέοντες,
> πλεκτοῖς ἐν ταλάροισι φέρον μελιηδέα καρπόν (1).

Où trouve-t-on rien qui puisse suggérer le sens de « veuve » ? Si nous consultons les commentateurs, ils répondent, comme fait Hésychius : ὁ ἀκμάζων νεανίας, ἀγένειος, νέος, ἄπειρος ἄγαμος, παρθένος. Ce qui ressort de tous ces synonymes, c'est l'idée de jeunesse. Pour arriver à « veuve », il a fallu partir de ἄγαμος, et l'interpréter d'une façon assez arbitraire : qui n'a *plus* de mari.

Il est surprenant que cet artifice d'interprétation n'ait provoqué aucune réclamation chez les hellénistes. Quant aux linguistes, le seul qui ait fait quelques timides objections est Pott (2).

Nous pensons qu'il faut absolument renoncer à un rapprochement que rien ne justifie.

Ce qui est plus difficile, c'est d'expliquer la composition et l'origine de ἡΐθεος. Lobeck dit que l'étymologie en est inconnue. Sans prétendre en savoir plus que l'auteur du Ῥηματικόν, j'essaierai cependant d'éclaircir ce petit problème.

Il semble bien que nous ayons devant nous un composé, ἡΐ-θεος, dont la première partie, est une forme dialectale de l'adverbe ἀεί. On pense aussitôt à l'adjectif αἰζηός, lequel est également une épithète signifiant « jeune, florissant ». Αἰζηός et ἡΐθεος sont deux mots de formation pareille.

Il est vrai que la quantité n'est pas la même. Mais l'adverbe ἀεί, plus anciennement αἰεί, αἰϜεί, est un des mots qui ont le plus étonné les grammairiens par la variété de ses formes. Ahrens en énumère jusqu'à treize ou quatorze. Pour le dire en passant, on devine la facilité que ces variantes offraient à la versification homérique. La forme ἡΐ nous est donnée comme

(1) Iliad., XVIII, 567.
(2) *Etymologische Forschungen*, I, 712; *Dictionnaire*, IV, 918.

appartenant au dialecte béotien. On retrouve cet ἠί changé en ἠέ dans l'adverbe homérique ἐπ-ηε-τανόν « toujours ».

Reste à expliquer le sens de ἀεί, car il n'est pas croyable qu'Homère, en appelant les jeunes gens αἰζηοί, ait voulu dire qu'ils vivent toujours. Je suis porté à croire qu'ἀεί est ici un adverbe de manière, signifiant « beaucoup, très ». L'habitude de voir figurer cet adverbe en tête d'adjectifs, comme ἀείπλανος, ἀείκλονος, ἀειδίνητος, et de substantifs comme ἀειλογία, a dû favoriser le passage à l'idée de manière ou de degré. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est la facilité avec laquelle ces sortes de préfixes se dépouillent de leur sens propre pour devenir de pures formules augmentatives.

Pour revenir à notre composé, quand Homère, parlant d'Apollon qui a pris la forme d'un guerrier dans la force de l'âge, dit :

ἀνέρι εἰσάμενος αἰζηῷ τε κρατερῷ τε,

il emploie αἰζηός dans le sens *valde vivus*. Ailleurs, l'adjectif est pris substantivement. Dans une description de chasse, on voit un lion poursuivi par les chiens et les chasseurs :

τὸν δὲ κύνες μετεκίαθον ἠδ' αἰζηοί.

Quelle est au juste la valeur du mot θέος? Je ne crois pas qu'il y faille voir le substantif θεός « deus » : mais on y pourrait voir le verbe θέω « courir ». Socrate, dans le *Cratyle*, considérant que le soleil, la lune, la terre, les astres et tout le ciel sont en mouvement, suppose que les premiers hommes, ἀπὸ ταύτης τῆς φύσεως — τῆς τοῦ θεῖν — θεοὺς αὐτοὺς ἐπονομάσαι. Θεός faisait donc à Platon l'impression d'un adjectif pouvant signifier « rapide, en mouvement ». La seule forme qui ait survécu à l'état simple est θοός. Mais en composition il semble bien que nous ayons θέος dans certains noms propres. Ainsi, à côté de Ἀλκιθόη on trouve Ἀλκιθέα, à côté de Ἀμφιθόη on a Ἀμφιθέα, à côté de Πασιθόη on a Πασιθέα. Ce serait, je crois, une erreur d'expliquer ces noms par le substantif θεός « dieu ».

Le sens de ἠίθεος se présente dès lors très naturellement.

La jeunesse est caractérisée par l'agilité et la souplesse de ses mouvements. L'expression, quoiqu'elle ait été employée quelquefois par des prosateurs, comme Hérodote et Platon, est née évidemment chez les poètes. On l'a retrouvée récemment servant de titre à une pièce de Bacchylide, celle qui raconte le voyage des jeunes gens et des jeunes filles envoyés sous la conduite de Thésée au Minotaure.

Je crois que la démonstration est faite et que nous pourrons enlever son voile de veuve à cette jolie expression qui a toujours servi à peindre la grâce, la légèreté et la joie.

Michel Bréal.

LA VÉNUS DE MILO

L'histoire de la Vénus de Milo, de sa découverte, de son arrivée et de son exposition au Louvre, que j'ai racontée ici même (1), se peut compléter par les documents suivants que j'avais alors cherchés vainement et que j'ai depuis retrouvés aux archives du Musée.

I

Il m'avait semblé, d'après une lettre du comte de Forbin, directeur général des Musées royaux, au marquis de Lauriston, ministre de la Maison du Roi, en date du 28 décembre 1820 (2), que, de ce côté, l'empressement n'avait pas été, dès l'abord, bien grand à accepter la statue offerte par le marquis de Rivière et qu'on avait paru craindre que la donation n'entraînât quelque charge, comme par exemple d'indemniser M. de Rivière des sommes qu'il avait déboursées.

La réponse de M. de Lauriston à la première lettre de M. de Forbin, datée du 22 décembre, qui lui faisait part des intentions de M. de Rivière, montre que tel était bien en effet l'état d'esprit du ministre.

Paris, le 27 décembre 1820.

Veuillez, Monsieur le Comte, me donner quelques renseigne-

(1) *La Vénus de Milo, son arrivée et son exposition au Louvre*, *Revue des études grecques*, 1900, pp. 302-370, et tirage à part.

(2) P. 2-3 du tirage à part.

ments plus précis sur la statue dont [il] est question en votre lettre du 22 décembre.

Peut-être, vu le grand prix qui a été donné à ce morceau, l'idée d'hommage au Roi n'est-elle pas ici inséparable de celle d'acquisition ; dans ce cas, quelle dépense cela entraînerait-il pour le Musée, sur quel fonds et quand serait-il possible de faire cette acquisition? etc., etc.

Je vous renouvelle, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre secrétaire d'État de la Maison du Roi,
Mis de Lauriston (1).

M^r^ le Cte de Forbin.

L'hésitation, heureusement, dut céder devant la nouvelle démarche de M. de Forbin (2), dont l'insistance obtint, mais seulement au bout de près d'un mois, la réponse suivante :

Paris, le 23 janvier 1821.

En réponse à la lettre du 28 décembre par laquelle vous me transmettiez des renseignements sur la statue de Vénus de Mr de Rivière, je vous préviens, Monsieur le Comte, que je vous autorise à prendre les dispositions que me demandait votre lettre du 22 du même mois pour l'encaissement de cette statue et pour son expédition à Paris.

Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre secrétaire d'État de la Maison du Roi,
Mis de Lauriston (3).

M^r^ le Cte de Forbin.

Il n'y eut plus dès lors d'obstacles et c'est, cette fois, sans aucun délai que M. de Lauriston répondit à la lettre de M. de Forbin du 2 mars 1821 lui annonçant « que M. le marquis de Rivière ayant fait hommage au Roi, hier en audience particulière, de la statue de Vénus trouvée à Milo, dans l'Archipel

(1) Original aux archives du Louvre.
(2) *La Vénus de Milo*, p. 3-4, lettre du 28 décembre 1821.
(3) Original aux archives du Louvre.

grec, Sa Majesté a daigné agréer l'offre de M. de Rivière et l'a autorisé à me faire remettre tout de suite ce monument remarquable que je juge appartenir à la belle époque de l'art » :

Paris, le 2 mars 1821.

J'ai reçu, Monsieur le Comte, la lettre que vous m'avez adressée pour m'informer que le Roi a agréé l'hommage qui lui a été fait par Monsieur le Marquis de Rivière de la statue de la Vénus de Milo ; et je vous autorise à donner des ordres pour que cette statue soit transportée au Musée.

Je vous renouvelle, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distingnée.

Le Ministre secrétaire d'État de la Maison du Roi,
Mis de Lauriston (2).

M^r^ le Cte de Forbin.

II

La question de la restauration et du placement dans le Musée de la Vénus de Milo fut, on le sait, fort discutée. La tradition veut que ce soit Louis XVIII qui ait donné l'ordre de l'exposer sans qu'on la restaurât. M. de Marcellus dit le tenir de M. de Clarac lui-même (3). Il raconte que le roi avait vu la statue, placée sur son passage, en allant ouvrir la session des Chambres, dans la salle qui est aujourd'hui la salle Lacaze. M. F. Ravaisson a reproduit sur cet épisode le récit d'un vieux gardien (4), que M. S. Reinach de son côté a admis dans ses *Chroniques d'Orient* (5). M. de Marcellus, pourtant, ajoute que, d'après un autre bruit, l'architecte Fontaine aurait refusé de faire monter la Vénus et que ce serait sur un croquis que

(1) *La Vénus de Milo*, p. 6.
(2) Original aux archives du Louvre.
(3) *Revue contemporaine*, t. XIII, avril-mai 1854, p. 296 ; voy. aussi *Souvenirs de l'Orient*, t. I, p. 256.
(4) Journal *Le Matin*, n° du 24 décembre 1887.
(5) Première série, p. 407 (*Revue archéologique*, 1888 [1], p. 375).

Louis XVIII aurait pris sa décision (1). Il devient aisé, d'après les lettres reproduites ci-dessous, d'expliquer comment les deux versions ont pris naissance : fausses l'une et l'autre, pour partie au moins, elles se rattachent en réalité à deux moments successifs de l'histoire de la Vénus.

La Vénus de Milo, nous l'avons montré (2), était exposée dans l'une des niches de la salle de la Diane, aujourd'hui salle d'Auguste, avant la fin de mai 1821 : à cette date, le roi n'avait pas vu la statue. Il en résulte une nouvelle preuve que le parti suivi l'avait été, non pas en vertu d'une décision royale, mais en conformité de l'avis de l'Institut et en particulier de l'Académie des Beaux-Arts convaincue par son secrétaire perpétuel Quatremère de Quincy (3). Mais, la Vénus une fois offerte aux regards du public, rien que de naturel à ce que le bruit fait autour d'elle ait donné au roi le désir de la connaître autrement que par ouï-dire. La lettre suivante, émanée de la « Chambre du Roi », en fait foi.

Je me suis empressé, Monsieur le Comte, de présenter au Roi le dessin exécuté par M. Lancrenon d'après la statue rapportée de la Grèce par M. le Mis de Rivière. Sa Majesté a vu avec le plus grand intérêt le dessin de cette statue que l'on croit être de la main de Praxitèle.

Je saisis cette occasion, Monsieur le Comte, pour vous offrir l'assurance de ma considération distinguée,

Le duc d'Aumont (4).

Aux Tuileries 19 juin 1821.

M. le Comte de Forbin, Directeur g^al^ des Musées Royaux.

M. de Forbin a ajouté en marge, au crayon, et signé : « envoyer chercher ce dessin chez M. le duc d'Aumont; il sera rendu à M. Lancrenon en le remerciant et lui disant tout le plaisir qu'il a fait au Roi. 21 juin 1821 ». Le dessin de Lancrenon

(1) *Revue contemporaine*, t. XIII, p. 297.
(2) P. 50-51 du tirage à part.
(3) *Ibid.*, p. 50.
(4) Original aux archives du Louvre.

est celui qui se voit gravé par Prévost dans le *Musée royal* de Laurent (1) et qui, comme le dessin de Debay qui accompagne la dissertation de M. de Clarac, montre rattaché à l'épaule gauche de la Vénus, « à grand renfort de plâtre » dit M. de Marcellus (2), le morceau de bras gauche rapporté en même temps de Milo : à la différence du dessin de Debay, il montre, en outre, s'avançant en dehors de la draperie, le pied gauche que, après quelques hésitations, on avait rétabli, une fois retirée la plinthe de l'hermès portant l'inscription d'Alexandros (3). La Vénus, nous l'avons dit, ne se montra, en réalité, jamais telle aux yeux du public : la portion de bras gauche, qui n'avait été rétablie que provisoirement, avait disparu avant que la statue prît place dans les salles du Musée.

La présentation au roi d'un dessin de la Vénus n'eut donc lieu que dans la seconde quinzaine de juin, c'est-à-dire lorsque la Vénus était déjà exposée. L'exposition, cependant, n'était pas de tous points satisfaisante et M. de Clarac, tout en s'efforçant, dans sa notice parue en cette année 1821 (4), de justifier le placement de la statue dans une niche, était le premier à chercher mieux. M. de Forbin était du même avis et, dans deux lettres, que nous avons publiées (5), à M. de Clarac et à l'architecte Fontaine, il indiquait comme place plus convenable le milieu de la salle de la Paix. La Vénus, malgré tout, ne figura sans doute jamais dans cette salle et au mois d'avril 1822 c'est dans la salle du Tibre que nous la voyons transporter (5).

(1) Pl. 39 (t. II, pl. 19).

(2) *Revue contemporaine*, t, XIII, p. 295.

(3) *Ibid.*, p. 296. Voir sur cet Alexandros d'Antioche du Méandre, qui figure dans une liste de vainqueurs de Thespies, la très intéressante note de M. Hiller von Gaertringen, *Ein Beitrag zur Geschichte der Venus von Milo*, extr. de l'*Hermes*, t. XXXVI, 1901.

(4) *Sur la statue antique de Vénus victrix découverte dans l'île de Milo*, p. 3.

(5) P. 53.

(6) *La Vénus de Milo*, p. 56-58. La date de la fin de l'année 1853 que j'ai indiquée (p. 59) pour son transfert dans la salle où elle se voit aujourd'hui est confirmée par un passage de la chronique de la quinzaine du n° du 15 décembre 1853 de la *Revue de Paris* (p. 100). Il est pourtant encore question dans une note, dont j'ai retrouvé seulement l'indication aux archives du Louvre, à la date du 11 mai 1858, de dispositions pour l'exposition de cette statue dans les salles des antiques.

La raison en est dans l'opposition et les difficultés que la conservation des antiques rencontrait de la part de Fontaine, et c'est Fontaine que visait M. de Forbin, lorsque, dans une lettre du 24 juin 1822, il parlait à M. de Clarac de tout ce qui l'arrête et de la modération par laquelle il achète la paix (1). Il semble bien que c'est à l'occasion de ce différend entre directeur des Musées et architecte, et nullement au sujet de la décision à prendre sur la restauration ou la non restauration de la statue, que l'idée vint de faire juge le roi lui-même ; et cette idée, la lettre suivante nous montre qu'elle émane de Fontaine, qui, loin de s'y être opposé, est au contraire l'auteur de la proposition de monter la Vénus au premier étage sur le passage du roi.

Paris ce 27 octobre 1821,

Monsieur,

Le placement de la Vénus de Milos, dans le Musée Royal, ayant été jusqu'ici un grand sujet de discussion, entre les savants et les artistes, j'ai l'honneur de vous proposer, pour y mettre fin, de faire ce dont il avait été précédemment question entre Monsieur le Comte de Forbin et moi et ce qu'il était très disposé à approuver, mettre la statue, objet des attentions du public, dans le Salon d'Apollon, à l'extrémité de la galerie, en avant des glaces qui répètent les croisées, afin que le Roi puisse la voir, sur son passage, le jour de l'ouverture des chambres, comme cela a dû lui être soumis. Sa Majesté pourra ainsi, par son approbation, terminer un débat dans lequel tous les raisonnements sont devenus insuffisants.

J'ai l'honneur d'être avec considération,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. F. L. Fontaine (2).

La Vénus, pour parler comme M. de Marcellus (3), alla donc au roi et l'entrevue eut réellement lieu dans la rotonde

(1) *La Vénus de Milo*, p. 52.
(2) Original aux archives du Louvre.
(3) *Revue contemporaine*, t. VIII, p. 297.

située à l'entrée de la galerie d'Apollon. Il ressort, en outre, de la lettre qui fut adressée le 15 avril suivant par M. de Forbin à Fontaine et qui témoigne du mauvais vouloir persistant de ce dernier, que c'est M. de Forbin qui avait eu gain de cause, et c'est à cette apparition momentanée de la Vénus au premier étage que doit faire allusion le mot familier de M. de Forbin à M. de Clarac du 24 novembre 1821, que nous avons cité (1), où il se réjouit de faire enfin descendre « dame *Vénus de Milo* ».

Il faut encore signaler la lettre suivante de M. de Lauriston à M. de Forbin, datée du 31 octobre 1821, dont copie, nous l'avons dit (2), fut transmise le lendemain à M. de Clarac et qui lui indiquait la mention à faire figurer au dessous de la statue.

Paris, le 31 octobre 1821.

Je vous prie, Monsieur le Comte, de faire mettre au bas de la statue de la Vénus de Milo, ces mots : donnée au Roi par M^r le Mis de Rivière.

Recevez, Monsieur le Comte, la nouvelle assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre secrétaire d'État de la maison du Roi,
Mis de Lauriston (3).

M^r le Cte de Forbin.

III

Les archives du Louvre possèdent encore en originaux les quelques pièces reproduites ci-dessous relatives au remboursement par M. de Rivière des sommes extorquées par le drogman de l'arsenal de Constantinople aux primats qui avaient livré la Vénus.

Des réclamations des primats miliotes, l'écho nous était parvenu dans une lettre de M. de Forbin au duc de Rivière du

(1) P. 54.
(2) P. 55.
(3) Original aux archives du Louvre.

8 août 1825 (1). La lettre de M. de Forbin avait été motivée par la lettre suivante du contre-amiral de Rigny au ministre de la Marine et des Colonies.

Sirène, 4 juillet 1825.

Monseigneur,

Depuis l'acquisition de la statue dite Vénus de Milo, trouvée en cette Ile en 1820, et qui figure aujourd'hui au Musée Royal, plusieurs Individus appartenant à l'Ile de Milo n'ont cessé de réclamer le remboursement des avanies qu'ils avaient subies de la part du Drogman du Capitan-Pacha Morousy, pour avoir laissé enlever ce monument (2).

Chaque fois que les bâtiments du Roi et moi surtout nous présentons à Milo, nous sommes assaillis de ces réclamations, dont j'ai entretenu en vain la légation française pendant deux ans. Cependant, Monseigneur, le nom du Roi mêlé à une telle affaire rend depuis longtemps indispensable de la terminer ; et je le dis hardiment dut-on payer quelque chose au delà de ce que légalement il reste dû. Après avoir examiné sur les lieux, pris tous les renseignements et les attestations possibles, j'ai reconnu que pour faire taire toutes ces réclamations, il y avait à payer 7,518 piastres, au cours actuel de 65 centimes la piastre, à peu près.

Tel est, Monseigneur, le mauvais effet qu'a dans ce pays, le retard apporté à un tel payement qu'à chaque instant je suis tenté de prendre sur moi de l'acquitter, en en rendant compte au Ministre de la maison du Roi. J'ai promis formellement aux malheureux qui, indépendamment de la somme d'argent qu'on leur prit alors en avanie furent encore emprisonnés pendant trois mois, que définitivement ils seraient payés. Je demande à être autorisé à faire immédiatement ce remboursement pour lequel je tirerai, ainsi que Mr de Forbin me l'avait proposé, sur la caisse des Musées.

Je ne puis, Monseigneur, que vous prier de transmettre ma demande à Son Excellence le Ministre de la Maison du Roi, en le priant de vouloir bien me faire connaître ses intentions.

(1) *La Vénus de Milo*, p. 68.
(2) Entre parenthèses, d'une autre écriture, 3,500 francs.

Je désirerais également que votre Excellence voulût bien faire adresser à Monsieur le Comte de Forbin, copie de ma lettre.

Je prie V. E. d'agréer l'hommage de mon respect.

Le contre-amiral commandant la Division du Levant,
M. de Rigny (1).

A Son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies à Paris.

La lettre de l'amiral de Rigny fut transmise au directeur des Musées le 4 août avec la note suivante :

Paris le 4 août 1825.

Monsieur le Directeur, J'ai l'honneur de vous transmettre copie d'une lettre adressée à M. le Ministre de la Marine par M. de Rigny, commandant de la Division du levant, relativement à des réclamations formées par divers individus de l'Ile de Milo, à l'effet d'être remboursés des avanies qu'ils ont subies pour avoir laissé enlever la statue dite Vénus de Milo. Je vous prie de vouloir bien examiner cette affaire, et de me faire savoir ce qu'il vous paraîtrait convenable de faire à cet égard.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Pour M. le vicomte de La Rochefoucauld absent, et par ordre,
Le chef de la Division des beaux-arts,
Le Cte de Tilly (2).

M. le Directeur des Musées.

L'original porte en marge l'annotation suivante au crayon : « voir dans la correspondance s'il existe quelques antécédents. Répondre qu'on n'a aucune connaissance de ces réclamations, mais que M. le duc de Rivière étant alors ambassadeur dans le levant, on ne peut guère y faire droit sans avoir pris préalablement son avis, que l'on vient de lui écrire, et que l'on s'empressera de transmettre sa réponse ; ajourner jusqu'à la réponse de M. de Rivière. »

Il y avait donc ignorance, non mauvaise volonté, de la part

(1) Original aux archives du Louvre.
(2) Original aux archives du Louvre.

de la direction des Musées; mais ce fut, ainsi que nous l'avons indiqué (1), non le ministère, mais M. de Rivière personnellement qui prit à son compte le remboursement, ainsi qu'il résulte de la quittance suivante que nous reproduisons dans sa teneur intégrale (2), dont un exemplaire fut adressé à la direction des Musées le 27 mai 1826.

Paris, le 27 mai 1826.

J'ai l'honneur, Monsieur le Comte, de vous transmettre ampliation de la traduction d'une quittance définitive délivrée par les primats de l'Ile de Milo, et qui établit que la statue de la Vénus qui porte ce nom a été entièrement payée et qu'aucune nouvelle réclamation ne peut être faite pour cet objet. L'un des originaux de cette pièce écrite en grec moderne, demeurera dans les bureaux du dép^t^ des Beaux-arts, il en existe un autre à la chancellerie de France à Constantinople.

Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distinguée.

Pour M. le vicomte de La Rochefoucauld absent,
Par ordre,
Le chef de la division des Beaux-arts,
Le Cte de Tilly (3).

M^r^ le Cte de Forbin.

Traduction de la quittance délivrée par les primats de l'Ile de Milo.

Cejourd'hui vingt-cinq Janvier mil huit cent vingt-six, furent présens en la chancellerie de la Communauté de cette île, par devant Nous Jacovo Tartaraki Chancelier et des primats et témoins dignes de foi, bas nommés, l'Illustre Monsieur Louis Brest, vice-consul de France en cette résidence et les Sieurs Petro Tartaraki (4), le saint

(1) P. 69.

(2) M. S. Reinach, tout récemment encore, déclarait que ce document mériterait d'être transcrit et qu'il faudrait aussi en connaître la date (*Chronique des arts*, 1900, p. 390).

(3) Original aux archives du Louvre.

(4) Brest, dans sa lettre du 26 mai 1820 à M. de Rivière, publiée en 1874 par M. Édouard de Marcellus, signale son rôle lors de l'enlèvement de la Vénus : « Le sieur Pietro Taltavaki, le premier primat de cette île, nous a beaucoup servi dans cette affaire. Il est cependant au désespoir par la raison que ce prêtre Economo qui avait acheté la statue..... va partir pour Constantinople pour aller

Iconome Armeni et l'Archimandrite Micheli ; ces trois derniers ont dit, déclaré et déclarent qu'ils ont reçu en comptant de l'Illustre Consul en cette résidence Mr Louis Brest, d'ordre et pour compte de S. E. Mr le Duc de Rivière, demeurant à Paris, ci-devant Ambassadeur de France près la Porte Ottomane, la somme de piastres turques sept-mille-deux-cent-dix-huit, n° 7218 et ce pour ce qu'ils ont été obligés forcément dans le tems et qu'ils ont payé au Drogman de la flotte ottomane Beyzadé Nicolas Mourousi, sous prétexte d'avoir donné leur consentement à Mr le Vicomte de Marcellus, secrétaire alors de l'Ambassade de France à Constantinople et à Mr Louis Brest Vice-Consul, d'enlever de leur patrie la statue de Vénus qui y avoit été trouvée. Et avec la susdite somme de piastres 7218, qu'ils ont reçu aujourd'hui, comme montant de tous leurs dommages soufferts alors, ils déclarent avoir été satisfaits et donnent une quittance générale pour cette affaire ; ils n'ont et n'auront tant eux que leurs héritiers aucune prétention de qui que ce soit. En foi de quoi ils délivrent la présente quittance faite en présence du Chancelier de la communauté et de celle des témoins dignes de foi, signée de leur propre main.

A Milo, les jour, mois et an que dessus.

Signés : *Loghotheti Michail.*
Tartaraki, témoin
Sakelion Ghligorio, témoin.
Yacovo Armeni, témoin.

Signés : Le ci-devant Iconome *Armeni,* j'ai reçu et j'en tiens quitte.
L'Archimandrite *Micheli* j'ai reçu et j'en tiens quitte.
Petro Tartaraki, j'ai reçu et j'en tiens quitte.

Nous certifions que les signatures ci-dessus sont véritables. Le Chancelier de la Communauté de l'Ile de Milo. Signé : *Yacovo Tartaraki.*

Suit la Légalisation de Mr Louis Brest, Vice-Consul de France à Milo.

persécuter lesdits primats, surtout Pietro Taltavaki. .... Malgré que le sieur Pétraki Taltavaki nous ait beaucoup servi dans cette affaire, je supplie Votre Excellence de ne pas faire connaître son nom au drogman. Je vous l'ai cité pour faire connaître à Votre Excellence un partisan ami des Français » (F. Ravaisson, *La Vénus de Milo*, extr. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* t. XXXIV, p. 16).

Et à la suite, d'une autre écriture :

L'original à la chancelerie de France, à Constantinople, entre les mains de M. Castagne.

Écrit par M. Castagne chancelier, les autres pièces en grec, et en français écrite par M. Castagne.

Vu pour Légalisation de la signature de M. Castagne.

Cte Guilleminot (1).

IV

Il y a eu, — sans parler d'une statue de pugiliste trouvée en 1891 (2), ni du Poseidon, des deux statues féminines et du groupe équestre, aujourd'hui disparu, trouvés en 1878 et sur lesquels M. S. Reinach a enfin pu publier le rapport adressé par M. Tissot, ministre à Athènes, au ministre des Affaires étrangères, M. Waddington (3), — durant les années mêmes qui suivirent la mise au jour de la Vénus, d'autres découvertes faites dans le voisinage, sinon dans le même terrain.

L'une de ces découvertes fut celle, le 3 février 1827, de la statue héroïque signée d'Antiphanes, fils de Thrasonides de Paros, qui appartient au musée de Berlin (4). Quelques mots de M. de Clarac, dans son *Musée de sculpture* (5), font connaître que cette statue avait été d'abord apportée à Marseille. Il fut alors question de l'acquérir pour le Musée royal. Le 11 décembre 1828, le vicomte de La Rochefoucauld, aide de camp du Roi chargé du département des Beaux-Arts, écrivait en effet à M. de Forbin :

(1) Archives du Louvre.

(2) *Revue des études grecques*, 1891, p. 192.

(3) *Chronique des arts*, 1901, p. 139-141 ; cf. *ibid.*, 1897, p. 42-43, 1898, p. 225 et 275. Le rapport est malheureusement dépouillé des dessins qui en eussent fait le principal intérêt.

(4) *Beschreibung der antiken Skulpturen*, n° 200.

(5) Texte, t. II, 2e partie, p. 854.

Paris, le 11 décembre 1828.

J'ai l'honneur, Monsieur le Comte, de vous transmettre des documents relatifs à une statue nouvellement découverte dans l'île de Milo, et offerte à la collection du Roi par l'intermédiaire de M. Démétrius Capuda.

D'après de nouveaux renseignements qui me sont fournis par M. Capuda lui-même, cette statue se trouve actuellement à Marseille dans les magasins de MM. Zizinia frères, négociants grecs.

Je vous prierai de voir quelles mesures il sera convenable de prendre pour faire examiner cet objet sur les lieux, de manière à pouvoir se former une opinion fixe sur le degré de mérite et d'intérêt qu'il présente, et je vous invite à me donner connaissance du résultat de ce que vous aurez fait à cet égard.

Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distinguée.

L'aide de camp du Roi, chargé du département des Beaux-Arts,
Vte de La Rochefoucauld (1).

M^r le Comte de Forbin.

Il insistait de nouveau dans une lettre du 5 janvier 1829 et la mission de voir la statue fut confiée à J. J. Dubois, qui, à cette date, mis en congé par l'administration des Musées royaux, allait s'embarquer comme chef de la section d'archéologie de l'expédition de Morée (2). Mais, dans une troisième lettre du 17 février 1829, M. de La Rochefoucauld faisait savoir à M. de Forbin que M. Démetrius Capuda l'informait « que d'après les nouvelles qui lui sont données par ses correspondants, M. Dubois qui, à son passage à Marseille, devait examiner la statue, est reparti de cette ville sans avoir rempli ce soin, bien qu'immédiatement avant de se mettre en route pour Toulon, il eût annoncé aux personnes chez lesquelles est déposé cet objet, qu'il reviendrait le voir dans quelques heures ». Le directeur général des Beaux-Arts (3) demandait en conséquence « s'il ne

(1) Original aux archives du Louvre.

(2) Voy. mon étude sur *Les sculptures d'Olympie conservées au Musée du Louvre* (extrait de la *Revue archéologique*, 1895), p. 44-45.

(2) Tel est le nouveau titre que porte M. de La Rochefoucauld dans cette lettre.

serait pas possible de confier à une autre personne l'examen de ce morceau d'antiquité ».

Plus intéressantes que cette correspondance administrative sont les pièces jointes à la lettre du 11 décembre 1828 :

1° Une lettre, sans date, ni signature, ni nom de destinataire, mais qui devait être adressée à M. Démetrius Capuda par son correspondant de Milo, le négociant hollandais Théodore Xéno.

Je vous avais déjà écrit que m'étant trouvé ici dans le temps que l'on découvrit la statue de Vénus que les Français achetèrent et firent transporter dans le musée de Paris, j'ai bien remarqué cet endroit et je me le suis fait de suite acheté, dans l'intention de faire fouler toute cette terre aussitôt que mes affaires me le permettraient; la découverte de Vénus m'ayant fait présumer qu'il devait probablement s'y trouver quelque temple de cette déesse, et, en effet, je ne me suis pas trompé dans mon attente.

J'ai commencé donc à faire fouler la terre précisément au même endroit où l'on a trouvé Vénus et je n'ai pas tardé à découvrir la muraille du Temple; j'en ai continué les traces et m'étant introduit vingt pieds de France environ vers le côté droit, j'y ai trouvé une niche dans laquelle était placée une statue représentant un homme se tenant des pieds sur un marbre plat, mais par malheur, elle n'avait ni les bras ni la tête; son corps est tout nu et découvert; au milieu de ses cuisses il y a une colonne de marbre sur laquelle appuyait la statue; du devant de la colonne un voile de marbre pend sur les cuisses de la statue.

L'inscription suivante se conserve toute entière sur la colonne. ΑΝΤΙΦΑΝΗΣ ΘΡΑΣΩΜΙΔΟΥ ΠΑΡΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ, c'est ce qui me donne toute conviction que c'est sans contredit un des ouvrages d'Antiphane.

Comme malheureusement, nous n'avons pu trouver les bras ni la tête de cette statue et qu'il n'y a d'autre inscription que celle qui paraît sur la colonne, nous n'avons pu reconnaître la divinité qu'elle représente, cependant le corps nous fait bien voir que c'en est vraiment une.

Tout le corps qui est de marbre blanc n'est point endommagé tant de devant que de derrière, il n'y a que la poitrine qui a souffert quelque peu de dommage, mais qui est tout à fait insignifiant.

La hauteur des pieds aux épaules est de six pieds de France et la grosseur bien proportionnée ; sa poitrine est large.

En un mot, je puis vous assurer que c'est un chef-d'œuvre des plus célèbres et la perfection de l'art me porte à vous dire qu'elle l'emporte même sur celle de Vénus.

Beaucoup d'anglais qui l'ont vue ont employé tout moyen pour me persuader à la leur vendre, mais moi je n'ai pas consenti à leurs sollicitations, car, comme vous m'aviez recommandé de vous prévenir en cas que je parvins à découvrir quelqu'antiquités, il était de mon devoir de vous le faire connaître afin que vous puissiez satisfaire au désir que vous avez de rendre quelques services à la France, en lui faisant acquérir cette statue par votre intermédiaire, et elle doit, en effet, y mettre plus d'importance que tout autre, car, d'après ce qui est aussi à ma connaissance, cette statue doit représenter un Dieu que l'on place à côté de Vénus tel que je l'ai trouvé, ainsi il importe beaucoup à la France qui possède déjà Vénus d'acquérir encore celle-là.

Dans une autre niche j'ai trouvé les pieds d'une autre statue, qui étaient aussi placés sur un marbre plat creusé au milieu et portant cette suscription sur le devant :

ΕΠΙΑΝΑΞ Ο ΠΑΤΗΡ ΚΑΙ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ ΟΝΟΜΑΡΧΟΣ ΑΓΙΣΗΜΕΝΗΝ ΕΡΜΑΙ ΚΑΙ ΗΡΑΚΛΕΙ (1).

2° L'attestation ci-dessous timbrée du sceau de la communauté miliote :

Δηλοποιῶμεν οἱ ὑπογεγραμένοι προὔχοντες τῆς Νήσου Μήλου, ὅτι ὁ κύριος Θεόδωρος Ξένος, ἔβαλλεν ἀνθρώπους δι' ἐξόδων του ἀνασκάπτοντες περὶ παλαιοτήτων. Ὅθεν κατὰ τὸ μέρος τοῦ θεάτρου, ἐπέχων ὀλίγον, ἀνεκαλήφθη ἕν ἄγαλμα ἐκ μαρμάρου λευκοῦ, ἄνευ κεφαλῆς καὶ χροῶν, ἐγγὺς εἰς τὸν τόπον ὅπου εὑρέθη τὸ ἄγαλμα τῆς Ἀφροδίτης κατὰ τοὺς 1820. Διὸ τοῦ δίδεται ἡ παροῦσα μαρτυρία τετυπωμένη μὲ τὴν σφραγίδα τῆς Κοινότητος εἰς ἔνδειξιν ἀληθείας.

Ἐν Μήλῳ 1827 Μαρτίου 24 (2).

Suivent deux signatures peu lisibles qui semblent être celles de Yacovo Tartaraki et de Yacovo Armeni.

(1) Original aux archives du Louvre.
(2) Original aux archives du Louvre.

3° Le certificat suivant de Brest :

Le Soussigné Louis Brest, Vice-Consul h^re^ de France à Milo île de l'Archipel, certifie et ateste que Mon^r^. Theodore Xeno negocient holandais, faisent des fouilles à Milo, cherchent des antiquités, a trouvé le trois fevrier mil huit cent vingt-sept une statue sans tête et bras, rapresentent un homme nud, eyant tous les restes entiers et bien conserver, quoi que l'espèce de colonne ou pied de stal ou le vuetements de la dite statue était ataché, et ou ce trouvait l'inscription si bas, et les deux pieds en la déterent ont cassé.

Cette statue a été trouvé dans le même champ et à la droite de l'hôtel où il a été trouvé la statue de la Venuz *Vitricx* de Milo en mars 1820 (1), qui existe à Paris au Museum de sa Majesté très Chrétienne.

Le Soussigné certifie en outre que le dit sieur Xeno a trouvé dans le même champ et *Vuomos*, une autre hôtel où il a trouvé différents morceaux de marbre au nombre de sept provenent d'un autre statue, parmis deux pieds, et l'inscription copié de l'autre coté. En foi de la vuérité, nous Lui avons livré le present Certifficat pour s'en servir et valuoir si besuoin lui fera.

Milo, le 4 avril 1827.

Le Vice-Consul h^re^ de France,
Louis Brest.

(Timbre du vice-consulat de France à Milo.)

Au dessous :

ΑΝΤΙΦΑΝΗΣ
ΘΡΑΣΩΜΙΔΟΥ
ΠΑΡΙΟΣ ΕΠΟΙΕΙ (2)

et au verso :

ΕΠΙΑΝΑΞ Ο ΠΑΤΗΡ ΚΑΙ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ
ΟΝΟΜΑΡΧΟΣ ΑΓΙΣΗΜΕΝΗΝ
ΕΡΜΑΙ ΚΑΙ ΗΡΑΚΛΕΙ

(1) Il n'y a pas, non plus, je crois, à faire grand état, pour ce qui est de la date précise de la découverte de la Vénus, de cette indication qui se trouve répétée dans une lettre de Brest datée de 1830 dont il sera question plus loin et que j'ai déjà signalée (p. 19. n. 1).

(2) Il y avait d'abord ΠΑΡΟΙΟΣ, mais le premier O a été effacé.

Certifié Vuéritable l'inscription cy-dessus, Milo ce 4 avril 1827.

Le Vice Consul h^re de France,

Louis Brest (1).

(Timbre du vice consulat de France à Milo.)

Il ne sera pas superflu d'ajouter à ces pièces quelques remarques.

Il est bon de rappeler, tout d'abord, que peu avant le sieur Xenos, un de ses compatriotes, le colonel Rottiers, chargé d'un voyage scientifique dans le Levant par le roi des Pays-Bas, avait, lui aussi, fait des fouilles à Milo sur l'emplacement où avait été trouvée la Vénus. « En 1825, vers le milieu de l'été, écrit-il, je débarquai dans l'île de Milo, et mon attention se porta sur les ruines qui se trouvent au pied du mont Castro, à 150 toises au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de ces magnifiques débris, à quelques pas du lieu où l'on découvrit, en 1819 (2), la célèbre Vénus de Milo, je trouvai le beau Lithostrote (pavé de Mosaïque) représentant un jeune Bacchus, que l'on voit aujourd'hui au musée royal de Leyde. J'y déterrai, en outre, un superbe autel de marbre, quelques vases, des lampes antiques et plusieurs médailles très rares portant le type de cette île. Mes opérations furent interrompues par l'archonte de Milo. Le magistrat m'apprit l'existence d'un décret du gouvernement grec, par lequel il était défendu à tout individu, de quelque nation qu'il fût, d'entreprendre ou de poursuivre des fouilles et de s'approprier les débris des monuments antiques..... J'obéis donc avec respect aux injonctions de l'archonte, quoique j'eusse fait préalablement l'achat du terrain où j'avais établi mes travaux, par devant le consul de Sa Majesté le roi de France, M. Brest, mon digne et respectable ami (3). »

Le nom de Théodore Xenos lui-même n'est pas inconnu. Brest le nomme dans une communication adressée à Gerhard (4)

(1) Original aux archives du Louvre.

(2) Il n'y a pas à s'arrêter à cette indication manifestement fausse.

(3) Rottiers, *Description des monuments de Rhodes*, avant-propos, p. 9-10.

(4) *Bullettino dell' Instituto*, 1830, p. 195.

et dans le rapport sur la Vénus de Milo qu'il envoya en 1862 au ministère des Affaires étrangères d'après les instructions de M. Bourée, alors ministre de France à Athènes (1). Dans ce rapport, il fait de lui un grec de Patmos, « alors négociant établi à Smyrne, plus tard consul général grec en ladite ville (2) », qui, pendant la révolution grecque, s'était, avec sa famille et celle de son frère, réfugié à Milo. Il rappelle même les fouilles qu'avait faites ce Xenos, mais voici en quels termes : « M. Xenos avait trouvé, à l'est de la niche de la Vénus, un emplacement rond ayant trois pieds de hauteur, plâtré d'un blanc très luisant, portant en trois lignes de grandes lettres, écrites à l'encre rouge, ayant au milieu une espèce de demi-colonne en pierre, avec un trou au centre; cet emplacement avait la grandeur d'une chambre, mais ronde. Je pense que c'était un offertoire où l'on portait les objets offerts à la déesse. Le sieur Xenos avait démoli cet endroit si curieux et il n'a pas même copié l'inscription qui se trouvait tout autour. Le même avait fait des fouilles de l'autre côté de la niche de la Vénus, vers l'ouest, et il a rencontré une nouvelle niche avec de grandes pièces de marbre portant des inscriptions. » D'ailleurs, faisait remarquer Brest, « je me trouvais absent de l'île avec M. l'amiral de Rigny, que j'accompagnai de partout par ordre ministériel, en qualité d'interprète (3) ». Il est permis, par là, de constater une fois de plus combien peu fidèles étaient les souvenirs de Brest (4).

(1) *Chronique des arts*, 1897, p. 84-87.
(2) *Ibid.*, p. 86.
(3) *Ibid.*, l. c.
(4) Il pourrait sembler inutile d'insister à nouveau sur ce point si les affirmations de Brest ne donnaient naissance, presque périodiquement, à de véritables légendes touchant la Vénus de Milo : telle est par exemple le propos qu'il aurait tenu, lors de la guerre de Crimée, à l'amiral Lespès, qui relâchait à Milo pour prendre un pilote : « Je sais où sont les bras de la Vénus, mais personne ne les verra jamais ! » L'amiral Réveillère, qui le rapporte dans une lettre à M. Armand Dayot, reproduite par ce dernier dans un article tout récent sur les bras de la Vénus de Milo (*Le Figaro*, 28 décembre 1901) explique que Brest avait été mécontent que son nom ne figurât pas sur le piédestal de la Vénus et s'exprima avec véhémence devant l'amiral Lespès sur l'injustice commise à son égard. « Ce que

Brest continue : « Dans ce même terrain découvert se trouvait une autre statue en marbre mais encore privée de tête et de pieds : on disait que c'était Pâris et que les Anglais l'ont également pris (1). » M. S. Reinach, qui a fait le premier connaître le rapport de Brest, ajoute : « Ceci est fort important ; on se rappelle que Voutier, Dumont d'Urville et Brest ont cru que la Vénus appartenait à un groupe représentant le jugement de Pâris. L'origine de cette singulière hypothèse se trouve enfin expliquée (2) ». Il m'avait paru (3) que la description s'appliquait trop bien à la statue aujourd'hui à Berlin, que Brest avait lui-même signalée à Gerhard en 1830 (4), pour qu'il pût s'agir d'une autre que de cette statue, représentant en réalité un mort héroïsé et qui, trouvée en 1827 seulement, n'a pu influer sur les hypothèses formées lors de la découverte de la Vénus. La mention qui est faite dans la lettre anonyme, précisément à propos de l'œuvre d'Antiphanes, des Anglais qui l'ont vue et ont employé tout moyen pour se la faire vendre, me paraît, malgré les réserves de M. Reinach (5), rendre l'identification d'autant plus vraisemblabte (6).

je puis affirmer, ajoute l'amiral Réveillère, c'est qu'il est impossible de mettre en doute la parole de l'amiral Lespès, de qui je tiens le propos. » Sans doute ; mais lui-même se demande s'il n'y aurait pas là un accès de forfanterie bilieuse. La lettre de l'amiral Réveillère a eu son écho dans la presse. Un rédacteur de *L'Éclair* (30 décembre 1901) n'a pas eu de peine à refaire la démonstration que « à bien examiner tous les témoignages du premier degré, on se convainc que c'est par extension qu'on a dit avoir vu des bras à la Vénus de Milo ». « Mais, continue-t-il, [Brest] a pu ne pas mentir à l'amiral Lespès. Après la découverte — et ceci résulte d'une lettre de M. Brest à M. de Viella, chargé d'affaires à Constantinople — M. Brest fut invité « à faire des recherches pour trouver, dit-il, « les bras et autres débris de la statue ». Cette lettre, qui est du 26 novembre 1820, prouve que la Vénus avait si peu de bras quand on la trouva que l'ambassadeur priait M. Brest de les chercher. Elle prouve aussi » — la déduction paraîtra peut-être hasardée — « que si M. Brest les chercha, il a bien pu les trouver, et qu'il ne les donna point pour se venger d'avoir été tenu à l'écart des honneurs rendus aux négociateurs de cet enlèvement. »

(1) *Chronique des arts*, 1897, p. 87.

(2) *Ibid.*, l. c., note 1.

(3) *La Vénus de Milo*, p. 26, note 1.

(4) *Bullettino dell' Instituto*, 1830, p. 195.

(5) *Chronique des arts*, 1900, p. 389. M. Reinach ne peut croire Brest oublieux au point de dire que cette statue avait été emportée par les Anglais.

(6) Il est bien probable que c'est aussi à la même statue que se référait une

Dans la même communication adressée à Gehrard, dont il vient d'être parlé, Brest lui annonçait encore la découverte de sept fragments d'une seconde statue et d'une inscription, dont Gerhard donne le texte comme il suit :

ΕΠΙΑΝΑΞ Ο ΠΑΤΗΡ ΚΑΙ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ ΟΝΟΜΑΡΧΟΣ
ΑΓΙΣΜΕΝΗΝ ΕΡΜΑΙ ΚΑΙ ΗΡΑΚΛΕΙ

en le faisant suivre de la remarque : « *la nostra copia viziosamente dà* ΑΓΙΣΝΜΕΝΗΝ (1). » Nous apprenons maintenant que, entre la sculpture et l'inscription, il y avait un lien et que c'est sur le devant de la plinthe de la statue qu'était gravée la dédicace. Il devient, d'autre part, évident que Gerhard avait mal lu la copie de Brest, qui portait non ΑΓΙΣΝΜΕΝΗΝ mais ΑΓΙΣΗΜΕΝΗΝ. Sa traduction « (*statuam*) *consecratam Mercurio atque Herculi* » a, d'ailleurs, dès l'abord, été rejetée. Le *Corpus* déjà avait reconnu qu'il s'agissait d'un nom propre, soit Αγισμένην, soit, préférait Boeckh, Α(ρ)ισ(το)μένην (2). Virlet, lors de l'expédition de Morée, copia mieux ΑΓΗΣΙΜΕΝΗΝ (3), et la découverte récente d'une autre dédicace mentionnant le même personnage, qui y est appelé Agesimenes, inscription qu'a le premier publiée, d'après un estampage du fils de Brest, successeur de son père au vice-consulat de France à Milo, le *Bulletin de correspondance hellénique* (4), ne laisse pas de doute, comme le remarque M. Hiller von Gaertringen (5), sur le vrai nom du personnage. Il est permis, en revanche, de se demander, en ce qui concerne la coupure des lignes, si la vraie division ne serait pas celle indiquée dans la copie, apparemment revue avec soin, certifiée véritable par la pièce officielle de Brest, et si, par suite, l'inscription ne devrait pas être rétablie :

note, dont je n'ai retrouvé aux archives du Louvre que l'indication, à la date du 2 septembre 1828, annonçant une découverte de statue faite à Milo par M. Hamon.

(1) *Bullettino dell' Instituto*, 1830, p. 195.

(2) *Corpus inscriptionum graecarum*, t. II, n° 2431.

(3) Voy. *ibid.*, additamenta, p. 1081.

(4) T. III, 1879, p. 256.

(5) *Inscriptiones graecae insularum maris Aegaei*, fasc. III, n° 1090.

ΕΠΙΑΝΑΞ Ο ΠΑΤΗΡ ΚΑΙ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ
ΟΝΟΜΑΡΧΟΣ ΑΓΗΣΙΜΕΝΗΝ
ΕΡΜΑΙ ΚΑΙ ΗΡΑΚΛΕΙ (1)

L'intérêt principal, enfin, des pièces retrouvées aux archives du Louvre consiste dans les passages suivants de la lettre anonyme : « J'ai bien remarqué cet endroit ; la découverte de la Vénus m'ayant fait présumer qu'il devait probablement s'y trouver quelque temple de cette déesse et en effet je ne me suis pas trompé dans mon attente... J'ai commencé donc à faire fouler la terre précisément au même endroit où l'on a trouvé Vénus et je n'ai pas tardé à découvrir la muraille du Temple ; j'en ai continué les traces et m'étant introduit vingt pieds de France environ vers le côté droit, j'y ai trouvé une niche dans laquelle était placée une statue représentant un homme se tenant des pieds sur un marbre plat. Dans une autre niche j'ai trouvé les pieds d'une autre statue. » Quelque part que l'on veuille faire au manque de critique du fouilleur, il y a là, ce me semble, un témoignage dont il ne sera pas possible désormais de ne pas tenir compte pour se prononcer en pleine connaissance de cause sur la nature, encore si discutée, de l'emplacement où fut découverte la Vénus de Milo.

Etienne Michon.

(1) La copie de Virlet, que suit M. Hiller von Gaertringen (l. c.), coupe la première ligne de même, mais la seconde seulement après ΕΡΜΑΙ. Il est vrai que, en ce qui concerne la signature d'Antiphanes, Brest ne donne que trois lignes au lieu de quatre qui existent sur l'original et que par suite son autorité est loin d'être sans défaut. Il me semble aussi que, pour ce qui est des caractères, il n'y a pas de raison décisive pour les supposer différents de ce qu'ils sont dans l'autre dédicace où figure le même Agesimenes (*Inscriptiones graecae insularum maris Aegaei*, n° 1084).

APOLLON KENDRISOS

ET APOLLON PATRÔOS EN THRACE

M. Tacchella, conservateur du Musée de Philippopoli (Roumélie orientale), a communiqué à mon frère, qui a bien voulu me la transmettre, la copie de l'inscription suivante, trouvée à Philippopoli. Elle est gravée sur une base rectangulaire (forme « autel »), haute de 0 m. 32, large de 0 m. 13.

ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ϹΝΔΡΙΣΩ ΒΙΘΥΣ
ΚΟΤΙΟΣ ΙΕΡΕΥΣ
ΣΥΡΙΑΣ ΘΕΑΣ
ΔΩΡΟΝ ΑΝΕ
ΘΗΚΕΝ

Ἀπόλλωνι Κενδρισῷ Βίθυς Κότ(υ)ος ἱερεὺς Συρίας θεᾶς δῶρον ἀνέθηκεν.

Cette inscription fait connaître un nouveau lieu de culte de la « déesse Syrienne » ; mais elle apporte, en outre, un renseignement des plus précieux sur un dieu thrace, dont l'existence jusqu'à présent n'avait été que soupçonnée.

Il existe des monnaies de bronze de Philippopolis, à l'effigie d'Elagabale, qui font connaître des jeux appelés Κενδρείσεια Πύθια :

1. ... ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ϹΕΒ. Buste radié et cuirassé d'Elagabale à droite.

℞ [ΚΕΝ]ΔΡΕΙϹΕΙΑ ΠΥΘΙΑ ΕΝ ΦΙΛΙΠΠΟ | (ex)ΠΟΛΙ ΝΕΩ |

ΚΟΡΩ. Table à quatre pieds de lion, sur laquelle est une urne des jeux renfermant cinq boules. Entre les pieds de la table, une diota renfermant deux palmes.

Æ 36 m/m Paris (médaillon) (= Mionnet, *Desc.*, I, 418, nº 355).

2. ΑΥΤ Κ Μ ΑΥ[ΡΗΛ] ΑΝΤΩΝΕΙΝΟϹ ϹΕΒ. Buste radié et cuirassé d'Élagabale à droite.

℞. ΚΕΝΔΡΕΙϹΕΙΑ ΠΥΘΙΑ ΕΝ ΦΙΛΙΠ | (ex) ΠΟΠΟΛΙ ΝΕΩ| ΚΟΡΩ. Temple octostyle vu de trois quarts, avec un globule au fronton; les faces latérales ont six colonnes.

Æ 35 m/m Paris (médaillon) (= Mionnet, *Desc.*, nº 356).
Berlin (Cat. I, 230, nº 52).
Vienne (Mionnet, *Supp.*, II, 478, nº 1630).

Eckhel a mentionné ces pièces, sans s'expliquer sur l'origine du nom des jeux Κενδρείσεια (1). Depuis, un fragment d'inscription de Philippopolis avait fait connaître une φυλὴ Κενδρισεῖς (2). Boeckh, en commentant ce texte, émit l'opinion que ce nom de jeux et de tribu cachait quelque divinité locale. La nouvelle inscription confirme d'une manière éclatante sa conjecture; elle nous apprend le nom de ce dieu thrace, Κενδρισός, et nous montre qu'il avait été identifié à Apollon. La tribu Κενδρισεῖς est donc le pendant de la tribu Ἀρτεμισιάς mentionnée par d'autres inscriptions de Philippopolis (3).

Plusieurs monnaies de Philippopolis, du temps de Caracalla, mentionnent des jeux Πύθια, sans autre épithète. Faut-il les distinguer des Κενδρείσεια Πύθια, qui apparaissent sous Elagabale, ou n'y a-t-il eu là qu'un changement d'appellation? La question est délicate. On serait tenté cependant d'y répondre négativement en présence de l'inscription CIA. III, 120 où un héraut, natif de Sinope, énumère parmi ses victoires (l. 19-20) Πύθια ἐν Φιλιππο[πόλει β', Κεντρείσεια (sic) ἐν Φιλιππο[πόλει. L'inscription, qui mentionne les jeux millénaires de Rome, est

(1) *Doct. numorum*, IV, 437. Il signale une explication absurde d'Harduin, *Opera selecta*, p. 617.

(2) CIG, II, 2049 (= Dumont-Homolle, nº 57 *b*).

(3) CIG, 2047 (Dumont, 57 *a*) et 2048 (mieux Dumont-Homolle, nº 44).

postérieure à 248. Si les Pythia de Philippopolis avaient vraiment changé de nom sous Elagabale (218-222), il faudrait faire remonter les premières victoires de notre athlète à plus de trente ans en arrière, ce qui n'est guère probable.

Les jeux Κενδρέσεια figuraient-ils ailleurs qu'à Philippopolis? Sestini a décrit (1) une prétendue monnaie de Valérien dans la collection Ainslie qui serait ainsi conçue : « Που. Λικ. Ουαλεριανος Αυ. Tête radiée. ℞ Κενδρεσεια Πυθια (2) Νικαιεων. Table sur laquelle sont trois urnes; dans celle du milieu, trois palmes; dans les deux autres, une seule. Æ 6. » Cette description, qui a passé de là chez Mionnet (*Supplément*, V, 158, n° 922) et chez Head (*Historia Numorum*, p. 443) doit être tenue pour suspecte, étant donné la légèreté bien connue de Sestini et le fait que sur les autres monnaies agonistiques de Nicée sous Valérien (par exemple, Mionnet, *Desc.*, n° 292; *Suppl.*, n° 924), les jeux sont désignés sous le nom de Διονύσια Πύθια Νικαιεῶν. La pièce Ainslie ne s'est pas retrouvée (3) et aucune pièce analogue n'existe dans les nombreuses collections publiques ou privées dépouillées par Waddington, M. Babelon et moi-même.

M. Tacchella nous a encore communiqué les deux inscriptions suivantes, qui paraissent inédites (j'indique les ligatures par un trait horizontal au-dessus des lettres liées) :

2. Sarcophage en granit trouvé à Philippopoli. Long. 2 m. 30; H. 1 m.; Larg. 1 m. 20.

Κασκέλλιος Ἀπρω(ν)ιανὸς ζῶν ἑαυτῷ καὶ τῇ συμβίῳ ἑαυτοῦ... ΑΙ | Εὐτυχίᾳ ἔνσορον ἐκ τῶν ἰδίω(ν) κατεσκεύασεν. A la fin de la l. 1 il faut peut-être restituer Ἐλπί]δι.

3. Bloc de granit, près de Philippopoli.

(1) *Descriptio numorum veterum* (1796), p. 262.

(2) Dans le catalogue manuscrit de la collection Ainslie par Sestini, au Musée Britannique, la légende est Κενδρεισεια Πυθ. Νικαιεων (communication de M. Barclay Head).

(3) M. Head veut bien m'écrire que les pièces d'Ainslie ont passé pour la plupart dans les collections Northwick et Payne Knight. Northwick avait une pièce agonistique de Nicée sous Valérien (Catalogue, n° 934, sans légende) qui fut achetée par le marchand Boœcke et dont la trace s'est ensuite perdue.

Αὐτοκράτορα Τραϊα] | νὸν Καίσαρα Σε | βαστὸν Γερμανι | κὸν Δακι-κὸν || Τι. Κλαύδιος Πολέ | μαρχος ἀρχιερεύς.

Enfin, le même obligeant correspondant nous a envoyé des copies nouvelles de deux inscriptions importantes, précédemment connues, qui sont entrées au Musée de Philippopoli.

4. Dédicace à Gordien et à sa femme (1) (Dumont-Homolle, n° 61, a, 1 = p. 346).

A la l. 7, M. Tacchella a lu le nom du légat propréteur ainsi ΠΟΝΙΜΑΓΙΑΝΟΥ (Millingen Πονιματιανοῦ, Jirecek Πομπονιανοῦ, Dessau Πονπ. Μαγιανοῦ). On pourrait aussi restituer Πο. Ναματιανοῦ. *Namatianus* est le cognomen du fameux poète gallo-romain Claudius Rutilius et le nom *Namatius* apparaît au ve et au vi^e^ siècle (De Vit, s. v.).

5. Épigramme de Bouyouk Monastir (Dumont-Homolle, n° 62, 20, p. 362 = Cougny, *Anth. Pal.* III, p. 587, n° 128 *b*).

D'après les estampages fournis par M. Tacchella la lecture suivante paraît assurée :

Τόνδε ποτ' εἰδρύσαντο θεῷ περικαλλέϊ | Φοίβῳ | (2)
Ἀπολλώνις ἠδὲ κασίγνητοι, παῖδες | Αὐλουζένεω (3) |
ἔσκε δὲ τῶν πατρῷος ἀνὰ Σαπαϊκὴν | ἐρίβωλον· |
αὐτὰρ οἱ στήσαντο κατὰ χθόνα | Δωδοπάροιο.

Au vers 2, il faut accentuer Ἀπολλώνις et non Ἀπολλωνίς, car il s'agit sûrement d'un homme ; Ἀπολλώνις équivaut à Ἀπολλώνιος comme dans l'inscription d'Apollonia, CIG. 2052, 18, où l'on trouve aussi (l. 9) Δημήτρις pour Δημήτριος (4). A la l. 4 je considère οἱ comme le datif du pronom de la 3e personne

(1) D'après M. Tacchella la pierre porte (l. 5) Σαβινία (pour Σαβινίαν) et non, comme a lu Jirecek, Σαβινιανήν. Cette princesse s'appelait, en effet, Sabinia.

(2) Cf., avec Jirecek, Anth. Pal. IX, 786 : Τόνδε καθιδρύσαντο θεῷ περικαλλέα βωμόν.

(3) On pourrait hésiter entre Αὐλουζένεω et Αὐλουξένεω (dans l'inscription CIG, 2054 = Dumont III, h, Hammer à lu Αὐλουξένης Αὐλουξένεος); mais à Bassapara, Dumont (n° 10) a lu Βεῖθυς Αὐλουζένεος et l'on a trouvé en latin Auluzanus (CIL III, 6050 et supp. 7437) et Aulozenes (CIL, V, 3509). Cf. Λουκαζένης (Dumont, 111, y, I).

(4) Sur ces formes décadentes cf. Kühner Blass, I, p. 400, Anm. 3.

plutôt que comme l'article pluriel ; le souvenir du digamma initial de οἱ excuse l'allongement de la deuxième syllabe de αὐτὰρ et dispense des corrections plus ou moins violentes imaginées par divers éditeurs (αὐτὰρ οἱ ἐστήσαντο, αὐτὰρ δ'ἐστήσαντο, etc.).

Au début du 3e vers, ma lecture concorde avec celle de Tsountas (Ἐφ. ἀρχ. 1883, col. 263), adoptée par Cougny (1) ; mais je ne crois pas qu'on puisse interpréter avec ce dernier *erat autem eorum patria domus super Sapaicam glebosam :* du moins, je demanderais un exemple de πατρῷος employé substantivement en ce sens. Je vois dans πατρῷος une épithète, très fréquente, d'Apollon et je traduis : « Cette statue (2) fut érigée autrefois au charmant dieu Phébus par Apollonios et ses frères, fils d'Aulouzénès. C'était leur Apollon Patroos (héréditaire), (quand ils habitaient) dans la Sapaïque fertile. Ensuite, ils la lui ont élevée de nouveau dans la terre de Dodoparos. »

La forme masculine Dodoparos a sans doute été préférée à Dodopara (comparer Bessapara, Drizipara), pour les besoins du vers (3), et comme notre inscription a très certainement été trouvée *in situ*, on peut en conclure que le canton jusqu'à présent inconnu de ce nom correspondait à peu près à la région que Kiepert appelle *Seletica*, chef-lieu Cabylé (Sliven?). En remontant du Rhodope vers l'Hémus la famille Aulouzénès avait emporté son Apollon *Patroos*, comme Énée ses Pénates et Rachel les dieux de Laban.

Théodore Reinach.

(1) Skorpil ΕΝΚΕΛΕΤΩΝ, Jirecek et Homolle ΕΞ ΚΕΛΕΤΩΝ.

(2) La statue qui surmontait autrefois le pilier. A moins qu'il ne s'agisse du pilier lui-même. Mais peut-on admettre un Apollon *kionoïde* à si basse époque (IIe ou IIIe s. ap. J.-C.)?

(3) Le v. 3 est resté faux. Il pourrait fournir à M. Usener un nouvel et faible argument pour sa théorie de l'indépendance des deux moitiés de l'hexamètre dans la versification populaire.

LES *SOUVENIRS* DE PHOTAKOS

PREMIER AIDE DE CAMP DE TH. COLOCOTRONIS

Il est toujours intéressant d'étudier l'histoire de la Révolution hellénique et la formation du royaume de Grèce. Dernièrement encore M. Gaston Isambert publiait un livre sur l'*Indépendance grecque et l'Europe* (1) et montrait que, sans un concours de circonstances particulières, la Grèce fût restée sous l'autorité du Sultan et que celle-ci eût été fortifiée « par l'effort opéré pour la secouer, par les querelles intestines qui faillirent plus d'une fois décourager les philhellènes, par le peu de philanthropie qui dicta aux puissances européennes leur attitude » (2). M. Isambert a indiqué notamment que, « des trois pays à qui la Grèce dut son indépendance, c'est en somme la France qui eut le moins de préoccupations personnelles : l'Angleterre et la Russie ont fait longtemps passer leurs intérêts particuliers et ceux des principes conservateurs avant l'humanité » (3).

Des *Souvenirs de la Révolution grecque*, écrits par Photios Chrysanthopoulos, dit Photakos, qui avait été premier aide-de-camp de Théodore Colocotronis, terminés à Athènes en décembre 1858, dédiés par l'auteur « à la sainte ombre des Ypsilantis », c'est ce que M. Stavros Andropoulos, Aréopagite,

(1) Paris, Plon et Nourrit, 1900.
(2) *Rev. histor.* de mars-avril 1901, p. 381.
(3) *Ibid.*

vient de publier (1). Photakos a réuni ces souvenirs pour faire connaître ce à quoi il a pris part : « amère est la vérité », dit-il dans une lettre à un de ses amis.

Ce n'est pas un inconnu. Né en 1798 à Magouliana (auj. village de l'éparchie de Gortynia), il s'occupe d'abord de commerce en Bessarabie et va à Odessa ; il s'y mêle à l'Hétairie ; c'est lui qui est le second émissaire que celle-ci dépêche à Kanelos Deliyannis. Il débarque à Hydra à la fin d'octobre 1820, feint d'être un médecin russe, ne parle guère grec, dépiste la surveillance du gouverneur turc du Péloponèse, Kourchid-pacha. Quand la Révolution éclate, Colocotronis le prend comme premier capitaine et, en mars 1832, le nomme son premier aide-de-camp. En 1858, Photakos publie ses *Souvenirs de 1821 et 1822*, et en 1868 une *Vie de l'archimandrite Gr. Phlesas.* Il mourut en 1878, « commandant de la phalange », et fut enterré dans l'église Sainte-Barbe de Tripolitza. Dix ans plus tard on éditait ses *Vies des héros péloponésiens et de ceux qui sont venus dans la Morée.* Un membre de l'Aréopage nous fait connaître les *Souvenirs* de Photakos *de 1821 à 1828.*

Ce qui les domine, c'est la personnalité de Th. Colocotronis. Elle est trop connue de nos lecteurs pour que nous y insistions. Il suffit de rappeler que l'illustre patriote, né à Karytæna en 1770, mourut à Athènes en 1843 ; que dès les débuts de la Révolution il se battit en Morée ; que les gouvernements grecs eurent parfois à se défier de lui ; qu'il fut un instant emprisonné, plus tard condamné à mort, peine que l'on commua en dix ans de réclusion, enfin grâcié par le roi Othon, nommé général et conseiller d'État. Qu'il ait été d'une bravoure téméraire, d'une taille athlétique, que son courage ait été souvent heureux, mais inutile devant l'habileté d'Ibrahim, qu'il ait imposé Capo d'Istria comme Président de la Grèce en 1827, participé au gouvernement qui suivit l'assassinat du Président, combattu l'influence russe, nul ne l'ignore. Qu'il a été

(1) Athènes, imprim. P. D. Sakellarios, 1900.

commandant en chef en 1823, vice-président du conseil exécutif en 1825, d'ailleurs prisonnier au monastère d'Hydra durant quelques mois, on le sait; et sa vie, écrite par Constantin Colocotronis et publiée il y a un demi-siècle, en 1851, a eu des lecteurs.

Néanmoins les *Souvenirs* de Photakos, qui viennent de paraître, méritent d'être examinés : c'est un aide-de-camp et un admirateur qui nous renseigne sur quelques-uns des actes du vaillant Klephte, l'une des gloires les plus bruyantes, sinon les plus nettes, de la Révolution hellénique.

Les *Souvenirs* de Photakos sont divisés en huit livres, un par année.

Nous voici en 1821 (1), au lendemain du voyage que Pierre Lebrun fit en Grèce et qu'il chanta plus tard. Photakos montre comment les membres de l'Hétairie répandirent l'idée d'un soulèvement dans le Péloponèse et ce que furent les préparatifs de la lutte. De toutes parts il arrive des « capitaines ». Si les Grecs ont été bien reçus en Russie, en Moldavie, en Valachie, ils ont appris dans les Sept-Iles l'art militaire, à l'école de Richard Church et dans « ce qu'on appelait les bataillons auxiliaires Anglais » ; la fondation de l'Académie des Sept-Iles par Guilford leur a permis de s'instruire. Dès 1817 les envoyés de l'Hétairie « arrivent en Grèce, surtout dans le Péloponèse » ; puis ce sont des conciliabules secrets de quatre ou cinq patriotes dans des lieux écartés ; Alexandre Ypsilantis accepte en Russie le commandement suprême de l'association. Photakos raconte comment les Grecs, sous prétexte de combattre les loups qui, dirent-ils aux Turcs, attaquaient troupeaux et bergers, firent petit à petit de grands achats de poudre et de balles. « Ils allaient sur les montagnes s'exercer au fusil, faisaient souliers et gibecières, chantaient les chants héroïques de Rigas, se communiquaient les lettres de l'Hétairie, les cachaient dans les rochers ou les grottes, enduisaient leurs armes de graisse, les

(1) Le livre premier des *Souvenirs* de Photakos comprend douze chapitres (p. 47 à 290).

pendaient aux sapins et autres arbres, empêchaient ainsi les Turcs de les confisquer dans leurs maisons ». On aime à lire la scène de l'évêque d'Hélos et de certain Turc qui, sous prétexte d'être chrétien et de vouloir se confesser, cherchait à connaître les secrets. Le 6 janvier 1821 Colocotronis commence à agir dans le Magne ; le 22 mars Petros Mavromichalis prend Calamata ; les capitaines attaquent les différentes garnisons du Péloponèse. Notons la marche de l'archimandrite Phlesas « qui portait un casque ; son porte-drapeau était un moine, Papas-Tourta, qui tenait une grande croix dans ses mains et s'avançait toujours en tête des soldats ». Karytæna est assiégée. Photakos montre les chrétiens dispersés par les Turcs de Tripolitsa, décrit le combat de Levidi et l'insurrection de Psara, de Spetzae, d'Hydra : ici elle fut plus lente à se produire, parce que l'on redoutait le sultan. « Le 16 avril nous allâmes à Valtetsi où Colocotronis me nomma son aide-de-camp et dès ce jour je l'accompagnai à ce titre dans toutes les guerres ». Mais tout va mal ; Kourchid pacha, gouverneur du Péloponèse, envoie un de ses lieutenants pour contenir le soulèvement ; Kechaya passe de Missolonghi à Psathopyrgo, brûle Vostitsa et Corinthe, marche sur Argos. « Nous pensions à la foule des Albanais qui allait le rejoindre ; nous ne savions pas ce que devenaient nos navires ; nos frères de Roumélie n'étaient pas encore soulevés : nous n'avions plus une goutte de sang dans les veines (τὸ αἷμά μας ἔφυγε) ». Colocotronis conduit ses soldats à Trikorpha, « d'où l'on voit Tripolitsa », et leur raconte la fable du serpent et du crabe, trop longue pour être résumée ici. Mais voici D. Ypsilantis à Hydra, puis à Astros où les canons le saluent et les gens lui tressent des couronnes : il entre en relations avec Colocotronis. Monemvasia est assiégée par terre et par mer. En juillet c'est l'arrivée d'Alex. Mavrocordatos qui ranime les espérances. Ici nous trouvons quelques épisodes amusants. Photakos, chargé par son chef de surveiller les mouvements des Turcs autour de Tripolitsa, ne sait pas conduire son cheval ; pendant qu'il promène sa lunette sur les Turcs qui coupent le

blé et le fourrage, la bête s'enfuit ; Photakos crie et se désole ; Colocotronis survient « avec son fameux cheval qu'on appelait *Kechaya* », s'informe de ce qu'il y a, court après le cheval de son aide-de-camp et le rattrape. Alors Photakos se remet à examiner l'horizon, croit voir des soldats : « le soleil allait se coucher, il était devant moi, je distinguais mal, et mon cheval s'agitait » ; l'aide-de-camp a peur, appelle son chef qui regarde à son tour dans la lunette et reconnaît... des oiseaux qui déchiquetaient des cadavres. Puis Photakos devient « tout jaune » en apercevant dans une église des corps décapités (p. 215 à 218). Tripolitza est prise par les Grecs ; mais la peste y éclate. Faute d'enlever Patras, ce que rêvait Colocotronis, c'est sur Nauplie qu'on tente un coup de main, et il échoue. Il est à remarquer que Photakos passe sous silence quelques évènements de cette année, qui ont eu pourtant de l'effet sur la révolution grecque : l'ultimatum adressé par le tsar Alexandre au sultan Mahmoud en juin, le rappel de l'ambassadeur russe en août, la défiance que l'Autriche (Alexandre avait désavoué Ypsilantis pour plaire à Metternich) et l'Angleterre témoignaient au mouvement insurrectionnel.

Le premier livre des *Souvenirs* de Photakos se termine par le récit de la façon dont Colocotronis enleva l'Acrocorinthe. Notons les punitions qu'il infligeait à ses hommes : il ordonnait aux soldats de cracher sur leurs camarades à la suite de fautes graves, et deux moururent au cours de cette correction. L'un d'eux avait demandé des olives frites ; la femme qu'il priait de lui donner, dit Photakos, « cette étrange nourriture », n'avait pas compris ; il s'était irrité, avait cassé une cruche et répandu l'huile qu'elle contenait ; d'où plaintes à Colocotronis. « Voilà comment se repentaient les gens de ce temps-là ». Mais il restait encore seize places fortes à enlever aux Turcs : notamment Modon, Coron, Patras, Nauplie.

En 1822 (1) la Révolution s'étend. Colocotronis est chargé

(1) Le livre deuxième des *Souvenirs* de Ph. comprend quatre chapitres (p. 291 à 452).

« par le gouvernement formé de la veille » d'assiéger, avec le titre de stratège, Patras; il part de Corinthe le 20 janvier; à Gastouni ses soldats célèbrent en son honneur la saint Théodore : « coup de fusils, danses, rasades de vin, fusées, etc... ». Finalement il faut lever le siège de Patras. Voici Dramali dont les nombreuses troupes menacent de couvrir tout le Péloponèse; devant la tactique de Colocotronis il se retire dans l'Acrocorinthe; la garnison de cette citadelle s'enfuit; Dramali assiège le fort d'Argos; les Turcs évacuent Nauplie. Si Patras ne tombe pas aux mains des Grecs, « c'est qu'il y eut à Corinthe et à Tripolitza un complot contre Colocotronis : l'exécutif, la Chambre et beaucoup des sénateurs du Péloponèse étaient jaloux de lui ». Il alla à Corinthe voir ce dont il retournait, revint furieux, « blasphémant et disant : Autant nous avons tué de Turcs, autant il vient de s'en faire là-bas », et leva le siège, malgré les instructions de I. Coletis, le ministre de la guerre. A peine Dramali est-il aux Megala Dervenia de Corinthe, il écrit au sultan qu'il est maître de la Morée; tout Constantinople est en fête : « l'armée de Dramali était la moitié des forces avec lesquelles Kourchid pacha combattait Ali pacha, 32,000 hommes, surtout des cavaliers, 6 canons ». C'est alors que Colocotronis, dit Photakos, « sembla un autre Moïse » (p. 324); et il donne la liste des chefs qui marchaient avec lui. Ce qui est sûr, c'est que Dramali se retira d'Argos sur Corinthe, s'enferma dans l'Acrocorinthe. « C'est par suite de notre chagrin et de notre souffrance que », dit Photakos en termes pittoresques, « l'âme nous est venue aux dents : nos chevaux marchaient sur des cadavres.... mais la région d'Argos fut purgée de Turcs, à l'exception de ceux qui étaient enfermés à Nauplie.... Kourchid pacha avait perdu la confiance du sultan à qui on répétait qu'il s'était approprié les trésors d'Ali pacha de Janina.... Dramali était un remarquable homme de guerre.... », mais il ne put être ravitaillé par la flotte turque. Après avoir ravagé Psara, elle comptait aller à Nauplie et tout d'abord débarquer des troupes à Spetzae : ici elle échoua. « Coletis, ministre provisoire de la

guerre et des affaires étrangères (le gouvernement grec, chassé d'Argos par la marche en avant de Dramali, était à Myli), se rendit à l'échelle d'Astros où était l'amiral français de Rigny (1) qu'il alla voir, nous le sûmes depuis, durant la nuit, l'entretint de ses projets. Coletis revint; l'amiral se rendit à Hydra avec trois navires pour effrayer les Hydriotes et reprendre des otages turcs... tira le canon, descendit à terre... avertit ensuite le Capitan-pacha qu'il était facile de débarquer à Nauplie » : celui-ci n'envoya qu'un bateau, chargé de blé, que les Grecs prirent le 20 septembre. Nauplie se rend enfin à Colocotronis, Staïkos ayant escaladé les murs du fort Palamidi où il savait par deux espions qu'il n'y avait ni soldats ni officiers : ceux-ci étaient descendus dans la ville pour délibérer sur une sommation des assiégeants et, « épuisés par la faim », n'avaient pu remonter. Colocotronis nomma Photakos premier commandant, à titre provisoire, de la citadelle. « Les Turcs ne demandèrent qu'à avoir la vie sauve, ne se soucièrent ni des tombeaux de leurs ancêtres, ni des lieux où ils priaient... les Grecs, barbares et sauvages, ne réfléchissant pas à l'avenir, aveuglés de leur liberté, rasèrent mosquées, tombeaux, bains, fontaines ». Puis la peste éclate, et il serait classique de comparer Photakos et Thucydide : notons seulement qu'elle ravagea surtout les philhellènes allemands, arrivés depuis peu. Quant aux Turcs, on les expédie à Smyrne. Mais voici de graves nouvelles : l'Exécutif apprend qu'une nouvelle invasion turque se prépare, qu'elle aura lieu et par mer et par terre. Or, nulle discipline chez les Grecs, l'autorité de Colocotronis contestée en plusieurs endroits, partout des jalousies et des divisions; et Photakos en trace le tableau éparchie par éparchie.

Mais, dira-t-on, que pense-t-il de l'assemblée d'Épidaure? des massacres de Chio et de Chypre? de la mort du fameux

(1) Première mention, chez Photakos, de l'amiral qui, après avoir été, quelques années plus tard, choisi par Polignac pour faire partie du dernier des ministères de Charles X, refusa d'en être afin de n'avoir pas Bourmont pour collègue, et fut le premier des ministres de la marine de Louis-Philippe.

Ali-Pacha? de Missolonghi où sont assiégés Mavrocordatos et Botzaris? du Congrès de Vérone qui fit si peu pour les Grecs? Rien, puisque Photakos veut parler exclusivement de ce à quoi il a pris part. Quant à la France, elle peut rappeler l'impression produite par les évènements de Chio en mai et juin ou de Chypre en août. C'est alors que Casimir Delavigne écrit son *Tyrtée aux Grecs,* parle avec autant d'émotion que de fantaisie « des palais de Chio que l'art en vain décore », des bois fleuris où la jeunesse de l'île était naguère heureuse, des violences des Turcs, de l'intrépidité de Canaris. De lui et de Miaoulis, Photakos ne dit rien, non plus que du succès de ses brûlots qui avaient fait sauter le navire-amiral en rade de Ténédos. C'est à propos de Chypre que l'auteur des *Messéniennes* compose son *Voyageur* et montre « les vautours prenant leur volée, emportant des lambeaux des morts » que les Turcs ont laissés sur le rivage. Passons au second livre des *Messéniennes :* nous y trouvons la pièce du *Jeune Diacre de Coron*, dédiée à Pouqueville dont le *Voyage en Grèce* avait fourni le sujet au poète. Laissons le jeune prêtre mourir dans la barque où il chantait les malheurs de ses coreligionnaires, au pied de la forteresse encore turque où flottent « les crins mouvants du profane étendard qui chassa la Croix sainte », et revenons à Photakos.

1823 (1) est l'année de la mort de Markos Botzaris ; mais ce n'est pas le principal évènement dont parlent les *Souvenirs* de Photakos. Il décrit d'abord la retraite de Dramali, les maux que les Grecs ont soufferts de « ceux qui étaient venus du dehors » pour les aider, l'assemblée d'Astros, la marche d'Odysseus Androutsos qui rejoint Colocotronis. Mais voici Condouriotis chef de l'Exécutif. Il est intéressant de lire le récit de la bagarre de Calamata et de la façon dont Colocotronis la dissipe, puis du soulèvement populaire qui éclate à Tripolitsa et menace le nouveau gouvernement, et çà et là de toutes ces rixes et querelles qui faillirent compromettre l'œuvre de la Révolution. Photakos ne dissimule

(1) Le livre troisième des *Souvenirs* de Ph. comprend un seul chapitre (p. 453 à 512).

pas en un endroit que son chef n'était pas toujours de bonne foi, que les Péloponésiens auraient aimé à ne le voir se consacrer qu'aux choses de la guerre, qu'il perdit un peu de sa valeur militaire à être vice-président de l'Exécutif. On sait, en effet, que le grand patriote avait obligé l'assemblée d'Astros à lui donner ce titre et Mavrocordatos à se retirer à Hydra, et qu'il chercha à amener l'Assemblée à Nauplie. Photakos est un de ceux qui empêchent Colocotronis de faire placer Mavrocordatos sur un âne et de le bannir ainsi, à la mode turque. Deux fois Colocotronis donna sa démission de vice-président ; deux fois l'Exécutif la refusa. Sur ces entrefaites, il prit la forteresse de Corinthe et la remit au gouvernement. Ici les *Souvenirs* mentionnent l'Assemblée réunie partie à Argos, partie à Kranidi ; et « nous eûmes alors deux Assemblées et deux Exécutifs, d'ailleurs en opposition ». Heureusement les comités philhelléniques d'Europe (1) envoyèrent aux Grecs, dit Photakos, ce dont ils avaient besoin.

Nous voici en 1824 (2), l'une des années où les querelles entre les chefs chrétiens furent le plus lamentables. Photakos parle de la société « la Fraternité » qui se forma en janvier à Tripolitsa et avait pour but secret de dissoudre l'Exécutif et de poursuivre Colocotronis en justice. Le gouvernement de Condouriotis était encore à Kranidi. Ce ne sont que complots à Tripolitsa, et l'assassinat de Colocotronis, déclaré déchu par ce dernier, est projeté. De toute part, la situation est grave. « Mavrocordatos calomnie Colocotronis auprès des Anglais, disant qu'il est à la dévotion des Russes et des Français, pour le rendre suspect aux Anglais : d'ailleurs avec les Français (3) Coloco-

(1) C'est l'année où Lamartine, qui avait dédié à Byron sa pièce de l'*Homme*, parue dans les *Méditations* de 1820, publie *la mort de Socrate*.

(2) Le livre quatrième des *Souvenirs* ne comprend aussi qu'un seul chapitre (p. 513-552).

(3) Inutile de rappeler que les souvenirs de Photakos coïncident à peu près avec la période où nous eûmes le ministère Villèle (15 décembre 1821-4 janvier 1828). Châteaubriand en fut le ministre des Affaires Étrangères depuis la fin de 1822 jusqu'au jour où Villèle et Corbière le renvoyèrent.

tronis n'eut jamais de rapports, parce qu'il pensait qu'ils ne feraient pas de bien à la Grèce et étaient hostiles à la démocratie » (p. 530). C'est l'époque où le gouvernement légal assiège Nauplie, marche sur Tripolitsa, bat Colocotronis en juillet et lui accorde, sur sa demande, l'amnistie ; ce qui ne l'empêcha pas de se révolter lorsque les pouvoirs de Condouriotis furent renouvelés. Triste année ! où d'ailleurs on voit (ce dont Photakos ne dit rien), Odysseus se vendre aux Turcs, Byron mourir en avril dans Missolonghi, et (il en parle plus loin), le sultan Mahmoud confier au pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, le soin de soumettre cette Grèce à laquelle les puissances songeaient parfois à donner un roi, l'un des fils du duc d'Orléans, le duc de Nemours. A ce que raconte Photakos et à ce qu'il pense de la France en particulier, il est permis d'opposer le fait qu'en février 1824 Lamartine, — qui venait d'évoquer dans un poème harmonieux et un peu diffus, platonicien moins que chrétien, l'Hymette, le Parthénon, le temple de Thésée, les nobles pensées du *Phédon* et la physionomie de Socrate mourant, — envoie à Delavigne une épître en vers où il le félicite d'aller « avec les ailes de Pindare » assister les Grecs

« Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare ».

C'est alors que l'auteur des *Messéniennes* lui répond que les Grecs

« Qu'un poète secourt et que les rois trahissent »

doivent, vaincus ou vainqueurs, arriver à la liberté, et que son philhellénisme lui coûte une sinécure dont Delavigne jouissait volontiers, la bibliothèque de la Chancellerie, qui lui fut enlevée pour avoir critiqué le gouvernement français et le concert européen d'alors :

« A vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir ».

Et voici le début du philhellénisme de « l'enfant sublime », déjà applaudi pour ses articles au *Conservateur littéraire*, pour ses *Odes et Ballades,* pour son *Han d'Islande* : Victor Hugo salue, dans la *Revue française* de juin 1824, la mort de Byron et son dévouement à la cause grecque.

1825 est une année particulièrement intéressante pour le sujet qui nous occupe. C'est alors que Lamartine, ému à la pensée de la mort du poète de *Childe-Harold*, écrit et publie le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold*, vante l'insurrection et les brûlots « qui sifflent sur les flots du Bosphore » ainsi qu'au travers « des écueils dont Mégare est semé », parle des oliviers de Minerve, des cîmes du Pinde, des bords de l'Alphée, de la colonnade du temple du cap Sunium où rêva Platon, glorifie l'héroïsme des femmes de Souli et la valeur des principaux chefs de la lutte, Odysseus, Marko Botzaris, Canaris :

« Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr ».

C'est alors qu'il écrit — il ne la publia qu'en 1830, au livre IV de ses *Harmonies* — l'*Invocation pour les Grecs* où il rappelle que les Chrétiens de là-bas ont élevé des autels au Christ dans les endroits où le paganisme avait été le plus brillant, à Délos, à Egine, à Marathon, à Salamine, « et sur le cap où méditait Platon » ; et il interroge le ciel : « N'es-tu plus le dieu des armées? » C'est aussi en 1825 que Delavigne et ses *Messéniennes* entrent à l'Académie, et que Fauriel achève de publier ses *Chants populaires de la Grèce moderne*. Ouvrons le livre que Photakos consacre aux événements de 1825 (1).

Coletis fait arrêter Germanos, l'évêque de Palaeo-Patras qui, quatre ans auparavant, avait levé l'étendard de la Croix. La guerre civile continue et l'auteur des *Souvenirs* que nous analysons écrit : « Les gens qui étaient venus en Morée ne cherchaient pas à distinguer l'ami ou l'ennemi de l'administration.. on n'entendait que gémissements... partout ils demandaient

(1) Son cinquième livre comprend sept chapitres, et avec lui commence le tome II de l'édition Andropoulos (p. 3 à 278).

l'impossible, comme du sésame rôti à la broche, des œufs rôtis à la broche, du lait à la broche, jusqu'à du sucre qui fût rôti (p. 17 σουσάμι ψητὸν εἰς τῆν σοῦβλαν, αὐγὰ ψητὰ εἰς τὴν σοῦβλαν, γάλα εἰς τὴν σοῦβλαν, ψητὸν καὶ ξάχαρι), des olives frites, du caviar, et autres nourritures inusitées dans le Péloponèse ».

Condouriotis enferme au couvent du prophète Elie, à Hydra, Colocotronis et ses partisans qui y restent du commencement de janvier à la mi-mai. A ce propos, Photakos raconte que le 26 octobre 1820, il avait voyagé sur le bateau de Kyriakos Skourtis de Constantinople aux Dardanelles, et de là sur celui du capitaine Ianis Batsaxis qui l'avait conduit à Hydra. Mais la guerre civile semble finie, d'autant mieux que le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim, nommé pacha de Morée par le sultan, entre en scène et envahit le Péloponèse. Photakos n'indique pas que c'est sur le conseil de l'Autriche que Mahmoud avait fait appel à son puissant vassal, déjà victorieux des Ouahabites, des Nubiens, des gens du Sennaar, des Crétois qu'il venait d'écraser. « Il y avait deux partis, celui de Condouriotis et Mavrocordatos, celui de Coletis, et un troisième ne demandait qu'à naître » : mais alors paraît Ibrahim. « Il avait une armée puissante et bien organisée, des officiers Français de tout grade, un nombreux état-major d'officiers européens, surtout de Français... Des bateaux qui amenèrent ses troupes peu à peu à Modon; il n'y en eut pas qui fussent anglais ou russes : presque tous étaient autrichiens et français ». Skourtis est mis à la tête des forces destinées à combattre Ibrahim, vient à Tripolitsa, prie Photakos de lui amener les soldats de Colocotronis : mais celui-ci est encore en prison. Des ennemis de Condouriotis se préparent à l'enlever : mais on craint qu'il ne soit tué dans la bagarre et que les Hydriotes n'assassinent le reste des prisonniers par représailles. L'auteur de ces *Souvenirs* raconte qu'il fut chargé d'en aviser le principal conspirateur. Mais, à Hydra même, nouveau complot pour délivrer les prisonniers et les conduire vite, avec des goëlettes, dans le Péloponèse. Photakos s'entremet pour le chef dont il était le premier aide-de-camp, risque d'être

arrêté à Karytæna, va à Nauplie avec l'argent nécessaire à la réussite du coup de main, est dénoncé, arrêté et retenu en prison jusqu'à l'amnistie. Alors il parle d'Ibrahim, de ses victoires, notamment de la prise de Navarin le 18 mai : « voilà les résultats où aboutissaient le président Condouriotis et son conseiller Mavrocordatos; on retombait sous la domination des Turcs, parce que les capitaines du Péloponèse étaient en prison et la discorde parmi nous ». Fabvier, un Français, reçoit la mission d'organiser une armée régulière. Photakos parle ici de la venue du général français Roche, de la proposition des philhellènes français relative à une candidature du duc de Nemours, des sympathies que Démétr. Ypsilantis et I. Coletis témoignaient à la France. Mais l'Angleterre veillait, « et les Français ne trouvèrent pas tant d'enthousiasme, bien que Roche distribuât des montres et de l'argent ». Ibrahim passait cependant, aux yeux de quelques-uns, « pour un Napoléon ou un Pyrrhus ». Aussi le gouvernement de Condouriotis songe-t-il à amnistier Colocotronis et les autres prisonniers d'Hydra. Après le combat de Maniaki où succombent l'archimandrite Phlesas « et un Français que le général Roche lui avait donné et près de qui l'on trouva des cadavres turcs dont les blessures montraient que l'épée du Français les avait tous tués », les captifs sont conduits à Nauplie. On les acclame; on jure de s'unir contre Ibrahim. « Les Juifs », écrit Photakos à ce propos, « ne croient pas que Jésus ait été Dieu et qu'il soit né de la Vierge. Mais quand ils sont en danger, surtout quand leurs femmes vont accoucher, ils invoquent Marie, mère de J.-C., pour qu'elle leur vienne en aide; ils crient tous : Viens, Marie! (Μέσα, Μαριάμ), et la femme en couches : Viens, toi aussi, viens! Puis, quand tout est fini, on prend un balai, on exorcise tous les esprits de l'air, et l'on dit : A la porte, Marie! (Ἔξω, Μαριάμ). De même lors de la libération de Colocotronis... » (p. 94). Il est mis à la tête de la défense du Péloponèse, va à Tripolitsa, y est accueilli par de grandes salves de fusils et de canons. Néanmoins Ibrahim occupe Tripolitsa, descend sur l'Argolide, livre bataille, le

22 juin, à Myli (l'ancienne Lerne), en face de Nauplie où était le siège de l'Exécutif : Colocotronis n'avait pas eu de chance. Notons la manière dont il avait fait brûler Tripolitsa pour empêcher le pacha d'y trouver un logement. Photakos y passe ensuite : « la ville était vide, les maisons flambaient, j'eus peur, dans les rues des monceaux de cadavres, au loin des gens qui fuyaient et emportaient quelques affaires, les chiens hurlaient... » (p. 109). Ibrahim arrive à Tripolitsa, incendie les maisons des paysans de la plaine, répand la terreur : « en haut, sur les montagnes, on entendait un grand bruit, c'étaient les hommes et les bêtes qui fuyaient ». Le pacha marche sur Nauplie, et l'on craint que des traîtres ne livrent la ville. Avant qu'Ypsilanti n'ouvre le feu à Myli, l'amiral Français a pris position dans le golfe d'Argos : « on disait que le pacha recevait des conseils de M. de Rigny; ce dernier encouragea Ypsilantis à s'éloigner de Myli, et lui représenta qu'il n'avait qu'une poignée d'hommes et que les Turcs étaient fort nombreux; Ypsilantis lui répondit noblement que, quand un homme combat ses ennemis, peu importe qu'il ait peu de soldats, parce qu'il faut se sacrifier à sa patrie ». Le jour où la bataille de Trikorpha rend la vie aux Grecs, ils font appel à l'Angleterre. Ibrahim pendant ce temps ravageait le Péloponèse, et il est curieux de lire chez Photakos comment il augmentait son harem. « Entre Diaselo (Halônistaena) et Vytina, on trouva les familles de ces villages cachées dans les montagnes... notamment des mères avec leurs enfants et des jeunes filles » dont il donne les noms. « On les conduisit sans violences devant le pacha ; il chargea son médecin, son interprète, et une vieille femme qui était là de vérifier si elles étaient saines et vierges; puis il prit la plus belle et donna les autres à ses agas et à ses beys » (p. 158). Quant à l'appel envoyé au gouvernement anglais, Colocotronis l'a signé le premier; on a imité la signature des absents. Dans l'alinéa 7 notons qu'il était dit que le gouvernement anglais « a le bonheur de diriger un peuple libre », et dans l'article Ier de la loi votée, — c'est au milieu de juin, — que la Grèce se

mettait sous le protectorat britannique. En même temps les « Gallophrones » écrivent en France, et les « Russophrones » en Russie : « nos prêtres craignaient que l'Hellade ne fût asservie par les catholiques, non politiquement, mais religieusement, et les puissances catholiques se méfiaient des Grecs, comme ayant la même foi que la Russie ». Notons aussi ce que Photakos écrit sur Souleiman-bey, que le pacha avait nommé commandant d'armes à Tripolitsa : « c'était un français nommé Chevet, apprécié chez lui pour sa valeur militaire ; il avait abjuré en Égypte, connaissait bien la tactique, avait organisé des troupes régulières en Égypte avec la collaboration d'autres Français qui étaient allés là-bas ». Et Photakos de conclure que, s'il est allé en Égypte un si grand nombre de nos compatriotes et s'ils y ont abjuré le christianisme, c'est qu'ils avaient un but politique. Coletis et Ypsilantis sont alors les chefs du parti français. Gouras tue Odysseus « qui avait été son bienfaiteur : tous le traitèrent de Judas ». Quant à Colocotronis, il souffrait beaucoup de ceux des Hellènes qui avaient les yeux tournés vers la France. Sans doute il honorait et respectait le caractère français et ceux de nos compatriotes « qui étaient philhellènes et cultivés » ; mais du gouvernement français, qui alors, dit Photakos, prodiguait ses sympathies aux Turcs, Colocotronis n'attendait aucun bien. Le 5 septembre Ibrahim va de Tripolitsa en Laconie, et durant son absence Tripolitsa reste occupée par une garnison turque « dont tous les officiers étaient Français ». Fabvier essaie d'enlever Tripolitsa et échoue. C'est alors que lord Canning répond « aux chefs de terre et de mer Colocotronis et A. Miaoulis ». Ici se place un curieux épisode : celui du baron Rozaloff, italien de naissance, ancien officier de Napoléon, suspect à la Sainte-Alliance pour son libéralisme, et mal vu de Fabvier. Rozaloff envoie une provocation à Suleiman-bey, jure de le tuer « avec Santa Caterina : c'est ainsi qu'il nommait son épée », tombe malade du typhus, est vainement soigné par plusieurs médecins, notamment par le français Balis, et recommande en mourant que l'on tue « le tyran de Naples », François Ier : ses

enfants l'essayèrent dans la suite. Ibrahim va à Missolonghi, et Colocotronis cherche vainement à prendre Tripolitsa de nuit. « Les Turcs se tenaient en éveil ; ils avaient chassé tous les chiens de la ville; quant à toutes les chiennes qui avaient mis bas, ils les avaient attachées au pied du mur et en dehors, et avaient gardé leurs petits dans Tripolitsa ; les chiens aboyaient, les chiennes hurlaient... Au fur et à mesure que les chrétiens approchaient, les sentinelles turques leur criaient : Je te vois, giaour... » L'attaque échoua.

En 1826 (1), l'amiral anglais Hamilton fait descendre de sa frégate et conduire à Argos un de ses compatriotes qui, reçu par Colocotronis, boit à la liberté grecque et affirme que le peuple britannique l'a reconnue. « Dès lors nous crûmes que l'Angleterre voulait notre bien ». L'Assemblée se réunit à Épidaure. Mais Réchid pacha et Ibrahim obligent Missolonghi à se rendre en avril. Notre compatriote Fabvier, « chef de l'armée régulière », ne veut pas aller au secours de cette ville et donne sa démission ; ce qui offre à Photakos une nouvelle occasion de dire que les officiers de l'armée régulière de l'Égypte étaient des Français et qu'avec des Arabes « ils faisaient des merveilles ». Coletis déclare que, si Fabvier s'en va, c'en est fait de la Grèce. Quant à l'Assemblée, l'amiral autrichien et son collègue français la gênent : « c'est surtout le mauvais vouloir de la France qui nous mettait dans une situation fâcheuse, et le gouvernement français aidait visiblement les Turcs à détruire les Grecs ». Alors a lieu un appel général aux armes, et une fois de plus ces *Souvenirs* portent un jugement sévère sur le gouvernement de Condouriotis « qui n'avait réussi qu'à emprisonner le klephte Colocotronis et les autres gloires du peuple ». A la tête du parti français est D. Ypsilantis, dont le frère Alexandre avait été livré par la Russie « à l'Autriche, amie des Turcs et ennemie des Grecs... La France, » répète Photakos, « agissait contre nous ». Mais voici Condouriotis écarté

(1) Le livre sixième des *Souvenirs* comprend quatre chapitres (p. 278 à 404).

du pouvoir : une nouvelle commission est nommée avec Zaïmis pour président, ce qui permet à Colocotronis et à Condouriotis de se rencontrer enfin sur un terrain commun, celui de l'animosité envers les nouveaux venus. Photakos, envoyé par son chef à Nauplie, y fait la connaissance de Caraïskakis. D'autre part, Ibrahim revient de Missolonghi à Patras, passe par Calavryta et Tripolitsa, gagne la Messénie : Colocotronis le suit pas à pas. Ibrahim échoue contre le Magne, revient à Tripolitsa, gagne Corinthe. Ici Photakos décrit un épisode que nous devons traduire. « Nous arrivons à Haghios Phlôros ; il s'y trouve une source et de grands arbres ; nous y voyons pendus six petits enfants qui auraient pu être encore en nourrice, de cinq à sept mois, emmaillottés comme leurs mères l'avaient fait. Les Arabes ne les avaient pas tués... et il y avait trois jours qu'ils étaient suspendus... Ils avaient leurs mains dans la bouche et suçaient leurs doigts ; plus d'un les avait ramollis au point qu'ils suçaient leur sang... A ceux qui vivaient, Colocotronis fit donner du lait de chèvre. Que devinrent-ils ensuite ? nous l'ignorons » (p. 308). L'Assemblée est à Trézène ; les deux factions anglaises et françaises y luttent ; jusque-là il n'y avait point de parti russe, parce qu'Alex. Ypsilantis avait été livré par la Russie à l'Autriche. Or Colocotronis était pour l'Angleterre. « Le parti français faisait l'impossible pour qu'on s'adressât à la France comme on avait sollicité la Grande-Bretagne : pourtant la plupart des Hellènes n'espéraient guère rien de la France, dont la politique était incertaine ou plutôt sympathique aux Turcs. Le gouvernement français ne nous aida point depuis le début de nos luttes jusqu'à l'arrivée de Jean Capodistrias. Par contre, il soutenait les Turcs. Mais les libéraux français écrivaient dans les journaux et parlaient de notre liberté dans les assemblées politiques ; par la plume et la parole ils éveillèrent les sympathies de l'Europe en notre faveur » et organisèrent des comités. Il est vrai que, des philhellènes qui vinrent en Grèce, Photakos dit que la plupart furent plus encombrants qu'utiles. Seuls, à son avis, les Anglais

rendirent de vrais services. Coletis et D. Ypsilantis, les chefs du parti français, demandent alors aux Grecs d'arborer le drapeau de notre pays et de réclamer pour roi le duc de Nemours (p. 374). L'amiral de Rigny, étant à Salamine, invite à son bord Caraïskakis et les pachas turcs qui assiégeaient l'Acropole, rend à celui-là et à ceux-ci les mêmes honneurs, semble désireux de les mettre en relations. Mais voici qui semble plus grave dans l'attitude de nos agents : à la nouvelle que les Turcs avaient ravagé Psara, le consul de France à Smyrne donne un bal. L'Égypte sous Méhémet-Ali était, Photakos ne cesse d'y insister, « une seconde France ». La place nous manque pour résumer le portrait qu'il trace de Mahmoud : « une bête sauvage ». Comment un homme d'épée omet-il de noter que le sultan fut obligé d'abolir, au plus fort de la Révolution grecque, deux de ses plus redoutables milices, les Janissaires et les Spahis dont le pittoresque accoutrement a été décrit avec complaisance par nos poètes d'alors ? C'est du moins le lieu de rappeler qu'en juin, à la nouvelle — d'ailleurs fausse — que Canaris avait été tué dans un de ses brûlots et sa tête exposée à Stamboul, à côté du crâne de Botzaris, mort en 1823, et de Joseph, évêque de Rogous, tué à Missolonghi, Victor Hugo écrit ses *Têtes du Sérail*. Il y décrit Stamboul avec fantaisie ; il prodigue harems, dômes bleus à croissants, balcons mauresques découpés en trèfles, coupoles d'étain, kiosques peints, flèches de mosquées ; il dit que la couronne de Mahmoud « a pour fleurons des têtes de chrétiens » et que ses esclaves sont fouettés par des spahis ; il glorifie plusieurs des Klephtes, Kostos, Kitzos qui avaient été amis de Byron, Khristos qui était venu de l'Olympe ; il évoque l'Archipel,

> « Belles îles des cieux et du printemps chéries,
> Qui le jour paraissez des corbeilles fleuries,
> La nuit des vases parfumés ».

et adresse une sommation à l'Europe chrétienne qu'il invite à choisir « enfin de Jésus et d'Omar, de la croix et du glaive, de l'auréole et du turban ».

Quant à Colocotronis, il est vraiment sympathique à la Grande-Bretagne dont les partisans l'emportent : aussi voit-on Cochrane amiralissime et Church généralissime, au moment où Jean Capodistrias est nommé président pour sept ans. Quant au chef de notre mémorialiste, Church le fait « commandant général » (ἀρχηγὸς γενικὸς).

Les évènements se déroulent de plus en plus vite en 1827 (1). Colocotronis et Condouriotis, toujours d'accord, installent, en face de l'Assemblée légale qui était à Égine, une autre qui se tient à Hermione et se réclame de la Russie ; puis elles fusionnent à Trézène. Réchid assiège toujours l'Acropole : l'amiral de Rigny obtient enfin, lors de la capitulation en juin, la liberté et les honneurs de la guerre pour les chrétiens qui s'y étaient défendus. Colocotronis juge indispensable de faire assassiner Nénékos qui avait des rapports avec les ennemis, et la scène ne manque ni de grandeur ni de couleur. « Avant de donner l'ordre écrit qu'on le tuât, mon chef entra dans l'église du monastère de Kandyla, se plaça devant l'image de la Vierge, la salua trois fois; puis il signa l'ordre en disant à la Vierge : Je le fais pour ma patrie, et ce n'est pas un Chrétien que je tue, mais un Turc. » Ibrahim continue à ravager le Péloponèse, mais échoue devant Carytæna. Ce que Photakos nomme « les intrigues françaises » (p. 450) arrive au comble. « Que ne fit pas l'amiral de Rigny? que ne promit-il point à Caraïskakis, afin que celui-ci arborât les drapeaux de la France et de la Turquie? Caraïskakis nous raconta tout, quand il vint à Argos, montra même à Colocotronis le firman que l'amiral français avait obtenu du sultan et qui nommait Caraïskakis armatole d'Agrapha ». — Quelque mauvaise opinion que Photakos ait du ministère Villèle en particulier et en général du gouvernement de Charles X, quelque admiration que lui ait inspirée celui de George IV, nous ne pouvons oublier que, le 20 octobre de cette même année, ce ne sont pas les seuls canons de l'Angleterre qui partirent tout

(1) Le septième livre des *Souvenirs* comprend trois chapitres (p. 405 à 454).

seuls à Navarin et qui anéantirent l'escadre turco-égyptienne. Ces *Souvenirs* ne font pas une part suffisante à la célèbre bataille qui travailla à tout autre chose qu'au maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman. Et puisque Photakos n'est pas convaincu du philhellénisme de la France de 1827, rappelons qu'en cette année-là Victor Hugo écrivit trois de ses *Orientales* les plus célèbres, d'abord l'*Enthousiasme* où, s'autorisant d'un vers d'André Chénier, il prêche la guerre, demande un turban et un sabre pour combattre les Turcs, un cheval ou un navire, invite « les débris de nos vieux régiments » de l'Empire à le suivre, et dit aux fusils français de se réveiller « de leur long sommeil ». Il y parle des spahis turcs, armés d'un « damas », d'un croissant d'acier », et loue le colonel français qui combattait alors au premier rang des Grecs,

> Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué,
> Chef des hordes disciplinées.....
> Parmi les Grecs nouveaux ombre d'un vieux Romain.

En novembre, c'est *Navarin* qu'il écrit : ce qu'il dresse de dômes d'or dans ce paysage de fantaisie, et de térébinthes sur les colllines, et de maisons peintes dans la ville, ce qu'il réunit d'embarcations aux noms bizarres pour en composer la flotte turco-égyptienne, ce qu'il adresse d'hommages à Albion, à l'Aigle des Czars, aux Fleurs de Lys de la France d'alors, et par contre de dures paroles à l'Autriche, on le sait. Canaris est comparé même par Hugo à Crillon, et Ibrahim à Tamerlan. Puis, en décembre il compose *la Douleur du Pacha Reschid,* dont le tigre nubien est mort.

Enfin, nous voici au terme du livre du premier aide de camp de Colocotronis, et, en 1828 (1), l'année où — nous supposons que Photakos, qui n'en dit rien, l'a su — la France (disons mieux, le ministère Martignac) envoya 20,000 hommes en Morée sous les ordres du général Maison, d'ailleurs avec

(1) Le huitième et dernier livre de ces *Souvenirs* n'a qu'un chapitre (p. 455 à 475). Les *Orientales* de Victor Hugo parurent en janvier 1829.

l'assentiment de l'Angleterre, en juillet, et alors que, dès mai, la Russie s'était mise en marche de son côté. « Après Navarin les Ottomans comprirent mieux qu'ils étaient comme des étrangers dans le Péloponèse. » Ibrahim démolit les murs de Tripolitsa, et la narration mérite d'être lue. « Il fit jurer à tous ses soldats qu'ils ne laisseraient à la surface du sol rien qui pût servir; qu'une cuiller, ils la rompraient en deux; qu'une tuile, ils la briseraient. Trois fois ils répondirent : Amen... Tant qu'ils travaillèrent, la musique joua sans interruption... Cette fête dura cinq journées... Capodistrias protesta auprès des puissances. Ibrahim répondit : Qu'elles indemnisent le sultan pour lui avoir détruit sa flotte à Navarin, je rebâtirai la ville. » Notons encore que dans une lettre adressée au pacha, Capitan Anastos lui dit : « Vous avez 40,000 hommes, réguliers et irréguliers, une belle cavalerie, des officiers Français, des canons, et Colocotronis n'a que 4 ou 5,000 irréguliers, mal armés : pourtant il vous a combattu... — C'est un mauvais montagnard », répondit Ibrahim. Enfin, les puissances imposent un armistice. Photakos termine en disant qu'on l'a accusé d'écrire trop de bien de son chef. Un autre Colocotronis ne s'est jamais trouvé, dit-il à ses accusateurs : mon chef était toujours en avant. « A qui critiquera mes *Souvenirs* et en contestera l'exactitude, il ne convient pas que je réponde. » Et la France, dont le philhellénisme lui a semblé douteux, peut à son tour supposer que le brave palikare a reconnu que le parti de Châteaubriand, une fois arrivé au pouvoir, a engagé le gouvernement de Charles X dans la question d'Orient plus avant que le cabinet Villèle. C'est alors que Victor Hugo se détourne du théâtre où son *Cromwell* n'avait pu être joué, et compose, en 1828, presque toutes ses *Orientales* : en mars, la *Chanson des Pirates*, en avril, le *Ravin*, en mai, la *Marche turque*, la *Bataille perdue*, *Lazzara*, en juin, *l'Enfant, le Danube en colère*, en juillet, *la Captive*, *Sarah la baigneuse*, en août, *les Djinns*, en septembre, le *Clair de lune*, le *Voile*, le *Vœu*, en octobre, la *Sultane favorite*, le *Cri de guerre de Mufti, Sultan Achmet*, et en novembre, *le*

Château fort, le *Derviche* et la pièce à Canaris : « Lorsqu'un vaisseau vaincu... »

Telle est l'œuvre que M. Stavros Andropoulos vient d'éditer. L'analyse que nous en avons donnée est trop longue pour que nous nous permettions de rechercher encore quelle en est la valeur.

« L'impartialité historique des *Souvenirs* de Photakos sur la guerre de l'indépendance hellénique n'est pas à l'abri, peut-être, de tout soupçon », disait le secrétaire de notre Association, M. Am. Hauvette, dans son rapport de mai 1901, où il consacrait quelques mots aux ouvrages les plus importants qui avaient été offerts à notre bibliothèque. « Si le fidèle compagnon de Colocotronis défend avec force la mémoire de son chef, nul doute que les historiens n'accueillent avec faveur le récit d'un témoin oculaire, quitte à faire la part des erreurs où l'esprit de parti entraîne trop souvent les hommes politiques de tous les temps et de tous les pays ». Photakos a dit lui-même que « la vérité est amère », du moins parfois; mais de son côté M. Isambert a dernièrement mis en relief le peu de préoccupations personnelles que la France apporta aux évènements dont il s'agit.

Il semble qu'on ne puisse méconnaître l'importance de ce livre, pour ce qui regarde les opérations de Théod. Colocotronis. Dans la riche collection des ouvrages relatifs à la guerre de l'Indépendance et écrits par des Grecs — nous ne parlons pas de ceux qui viennent de Français, d'Anglais, d'Allemands, — à côté des œuvres de Xanthos et de J. Philémon sur l'Hétairie (1), de Soutzo, de Philémon et de Trikoupis sur la Révolution, de K. Papadopoulos sur Odysseus, de Perrhæbos et de Vyzantios, surtout auprès des Ἑλληνικὰ ὑπομνημονεύματα que I. Colocotro-

(1) Il faut y joindre les documents en français, relatifs au soulèvement d'Ypsilanti, à l'organisation de l'Hétairie et à sa propagande, que M. le docteur D. Gr. Kambouroglous, conservateur de la Bibliothèque nationale de Grèce, vient de trouver dans les manuscrits de celle-ci et de publier (Athènes, libr. franç. et internat., et Paris, libr. Nilson : voir *Rev. histor.* de janvier-février 1902, p. 124).

nis a publiés, en 1856, et la *Vie de Th. Colocotronis* que Constantin Colocotronis avait donnée, huit ans après la mort du célèbre patriote, en 1851, et que nous avons rappelée en commençant, les *Souvenirs de 1821 à 1828* de Photios Chrysanthopoulos, dit Photakos, qui fut le premier aide de camp de Théod. Colocotronis — et qui nous aima moins que l'Angleterre — doivent avoir désormais une des meilleures places.

Il convient de féliciter le distingué Aréopagite qui a pris le soin de faire connaître l'ensemble, dont nous n'avions qu'une partie, des *Souvenirs*, dédiés par le vaillant soldat « à la Sainte ombre des deux Ypsilantis », Alexandre que Photakos ne cesse de reprocher à la Russie d'avoir livré à l'Autriche, « alors amie des Turcs et ennemie des Hellènes », et Démétrios en qui il ne ne peut s'empêcher de montrer, comme en Coletis, un ami de la France.

Georges Doublet.

NOUVEAUX FRAGMENTS DE SAPPHO

Tandis que le musée du Louvre, endormi sur ses lauriers d'Hypéride, paraît se désintéresser complètement de l'accroissement de ses collections papyrographiques, d'autres musées de l'ancien et du nouveau continent, mieux informés, mieux servis par une organisation plus souple et plus pratique, rivalisent d'émulation dans ce vaste champ où il y a place pour tout le monde. On ne se contente pas d'organiser des fouilles officielles, ou de participer aux frais et, par conséquent, aux bénéfices de fouilles privées ; on entretient sur les lieux, c'est-à-dire en Égypte, des agents spéciaux et vigilants, chargés de surveiller le marché des antiquités et de l'exploiter, dans la limite de crédits souvent très étendus, sans avoir besoin, pour le moindre débours, d'en référer à un conservatoire lointain et incompétent, dont la réponse n'arrive d'ordinaire que lorsque l'oiseau est parti.

Assurément, ce système a ses inconvénients. Pour quiconque a étudié *de visu*, comme je viens de le faire, ce singulier marché du Caire, où des brocanteurs ignares débitent à l'aune et au kilo des grimoires dont le contenu est pour eux lettre close, il est clair qu'on est souvent amené à acheter des papyrus par lots et à payer assez cher des broutilles de mince valeur. Mais c'est aussi le seul moyen de happer au vol, de temps en temps, une pièce de choix, qui repaye amplement, à elle seule, le temps, la peine, l'argent si intelligemment prodigués. Quelque fécondes, quelque bien dirigées, en effet, qu'aient

été les fouilles des Petrie, des Grenfell et des Hunt, il faut bien avouer, en effet, que *tous* les grands papyrus littéraires révélés depuis quinze ans — Hypéride, Aristote, Hérondas, Bacchylide — proviennent, sans exception, non d'explorations méthodiques, mais de fouilles anonymes et clandestines. Ces précieuses reliques ont été déterrées par d'humbles chercheurs de *sebakh* — l'engrais formé par les détritus des cités disparues — et ont passé de leurs mains dans celles de marchands arabes ou grecs; ceux-ci, à leur tour, les ont vendues aux représentants des musées d'Europe, en se gardant bien d'en indiquer l'exacte provenance, que parfois ils ignorent eux-mêmes. Et tout porte à croire que, malgré les efforts de la Direction des Antiquités, ce petit commerce n'est pas près de finir. Ne pouvant l'empêcher, il faut en prendre notre parti et surtout notre part. On ne saurait le dire trop haut : si notre administration a un sérieux souci de son devoir, si elle a conscience de sa responsabilité, elle ne se bornera pas désormais à subventionner des missions, excellentes d'ailleurs, comme celle de M. Pierre Jouguet ; elle profitera de l'avantage incomparable et jusqu'à présent stérile que donne à la France la possession d'un Institut archéologique au Caire, unique en son genre, pour créer à son tour un service d'achat sur place d'antiquités égyptiennes, — car ce que je dis des papyrus s'applique également à bien d'autres catégories d'objets — débarrassé des entraves d'une bureaucratie surannée. A son tour elle jettera le filet dans cette crue de documents de toute nature qui se déverse chaque mois dans les boutiques et arrière-boutiques du Caire et de Gizeh. Des années fécondes, des occasions magnifiques ont été déjà perdues; il n'est que temps de rattraper à la dernière heure un peu de l'avance énorme qu'ont laissé prendre à nos rivaux un système défectueux par lui-même et la coupable incurie des sphinx éclopés qui gardent fidèlement, mais passivement, certaines de nos collections nationales.

Ces réflexions mélancoliques et un peu humiliantes se pré-

sentent naturellement sous ma plume au moment de faire part à nos lecteurs de la dernière trouvaille littéraire du musée de Berlin, que M. Schubart vient de livrer à la publicité (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 20 février 1902). Il s'agit de plusieurs fragments de poèmes de Sappho, acquis en 1896, fragments mutilés, d'une interprétation difficile, pleins de lacunes irritantes, mais enfin de Sappho ! βαιὰ μὲν ἀλλὰ ῥόδα. Ce n'est pas la première fois que l'enchanteresse de Mitylène fait son apparition dans la chronique des papyrus. Nos lecteurs se souviennent de la charmante odelette « A son frère, retour d'Égypte » que MM. Grenfell et Hunt ont extraite des liasses d'Oxyrhynchus (*Revue*, XI, 416). Cette fois, ce n'est pas un papyrus, mais un parchemin qui nous apporte la bonne surprise, un lambeau d'un *codex* très tardif — VIe ou VIIe siècle — d'une grosse et laide écriture de scribe inintelligent et distrait. Mais si, à la veille de la conquête arabe, il se trouvait encore en Égypte des *librarii* pour copier, sans le comprendre, non pas un poème isolé, mais probablement tout un livre de Sappho (1), n'est-ce pas là un puissant motif d'espérer que quelque bonne fortune nous rendra un jour la dixième Muse tout entière ?

M. Schubart, puissamment aidé par M. de Wilamowitz, a déchiffré et édité ces nouveaux fragments avec autant de soin que d'habileté et de prudence ; seul le fac similé laisse à désirer et oblige, la plupart du temps, — mais je n'y ai aucune peine — à croire les éditeurs sur parole. Sur l'interprétation, sur la restitution hypothétique du contexte, il est permis, en revanche, de conserver quelques doutes ; je les exprime d'autant plus librement (2) que je les sais partagés par mon excellent maître M. Henri Weil, auquel j'aurais voulu céder la plume dans cette occasion et qui m'a du moins permis d'user une fois de plus de

(1) Sans doute le cinquième où étaient classés les asclépiades (Atil. Fortunat. II, 353), les phaléciens (Caesius Bassus, I, 315), et les glyconiens (fr. 44 ; cf. fr. 89.)

(2) Je me suis abstenu à dessein de toute controverse. Mais comment admettre sérieusement que dans le second poème Sapho s'adresse... à Andromède !

ses conseils, de sa science, de sa critique si fine et si sûre. Qu'il en reçoive ici tous mes remerciements.

Premier poème :

I . . . . . .
— τεθνάκην δ' ἀδόλως θέλω —
ἄ με ψισδομένα [1] κατελίμπανεν
II πόλλα, καὶ τόδ' ἐέν[νεπεν · [2]
« ὤιμ', ὡς δεῖνα πεπ[όνθα]μεν,
5 Ψάπφ', ἦ μάν σ' ἀέκοισ' ἀπυλιμπάνω ! »
III τὰν δ' ἐγὼ τάδ' ἀμειβόμαν ·
« χαίροισ' ἔρχεο κἄμ(ε)θεν
μέμναισθ', οἶσθα γάρ ὥς (σ)ε πεδήπομεν ·
IV αἰ δὲ μή, ἀλλὰ θέ(α)ν θέλω
10 ἀμ(μ)ναῖσ', αἴ[ς ἄπυ]λ[εί]ψεαι,
[ὄσσα χρήστ' ἄπυ] καὶ κάλ' ἐπάσχομεν.
V π[όλλοις γὰρ στεφά]νοις ἴων
καὶ Fρ[όδων πλο]κίων (?) τύ(λ)οι(ς) [3]
— ⏑̄
καὶ . . . . . παρ' ἔμοι παρεθήκα(ο)
VI 15 καὶ π[όλλαις ὑπο]θύμιδας
πλέκ[ταις ἀνπ' ἀ]πάλαι δέραι
ἀνθέων ἐρ[άτων] πεποημέναις
VII καὶ πόλλαις [κύλικα]ς μύρω
βρενθείω β[ασιληί]ω
— ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑̄
20 ἐξαλ(ε)ίψαο κ. . . .
VIII καὶ στρώμν[αις...

N. C. 2. κατελιππανεν codex. — 6. αμειδομ'αν cod. — 6. καμοθεν cod. — 8. ωσε cod. — 9. θέων] cod. Weil. θεᾶν (sic) Schub. — 10. αμναισ vel ομναισ cod. — 11. ὄσσα χρήστ' ἄπυ dubitanter scripsi. ι θ... cod. sec. Schub. — 13. Fρόδων scripsi, βρ[οδων] cod. — τυλλοι cod. — 16. ἀνπ' scripsi cum Athenaeo (αντι); ἀμφ' Schub. — 17. πεποημμεναις cod. — 18. πολαις cod. κύλικας scripsi.

1. Ψιζομένη · κλαίουσα Hesych.
2. On attendrait ἔνFεπεν.
3. Mot inconnu (tiré de τυλίσσω ?) et restitution très douteuse.

ἀπάλαν παρ...
ἐξίης ποθε...
IX κωὔτε τις...
25 ἶρον οὐδ' ὐ...
ἔπλετ' ὀ...
X οὐκ ἄλσος...
. . . . . .

.... Sans mentir, je désire mourir (en pensant à celle) qui m'a quittée en pleurant — tant de larmes et qui me disait : « Las, quelle injustice j'ai soufferte, Sappho ! ah ! certes, c'est contre mon gré que je t'abandonne ! » — Et je lui répondis : « Pars en joie et te souviens de moi, car tu sais combien je t'ai chérie ; — ou sinon, je veux du moins te rappeler les déesses [1] que tu vas quitter et combien de belles et douces choses nous en avons reçues. — Combien de couronnes de violettes, de guirlandes de roses tressées, de ... tu as déposées chez moi ! — Combien de colliers, composés de fleurs exquises, tu as enlacés autour de ma gorge délicate, — combien de coupes pleines d'un parfum royal, le brenthium [2], tu as versées ..... »

L'attribution de ces jolis vers à Sappho est assurée par deux passages d'Athénée : nos vers 15-16 sont cités par lui, XV, 674 D (fr. 46 Bergk) ; le vers 19 l'est aussi XV, 690 E (fr. 49).

La strophe se compose de trois vers ou plutôt de trois κῶλα : deux glyconiens — ⏑̄ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑̲ [3] et un αἰολικὸν τετράμετρον ἀκατάληκτον (Héphestion, c. 7) — ⏑̲ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑̲ comme dans les fr. 40 à 42. La véritable valeur rythmique de ces κῶλα reste inconnue.

Le sujet est, dans son ensemble, assez clair : Sappho rappelle les touchants adieux que lui a faits naguère une amie tendrement chérie et elle reproduit les douces paroles échangées à cette occasion. C'est une manière ingénieuse d'évoquer le souvenir de leur liaison passée. Mais il s'agit d'un passé bien mort.

1. Aphrodite et les Muses (H. Weil).
2. Peut-être un extrait du suc de laitue (βρένθις en chypriote signifiait laitue).
3. Au vers 22 le trochée (spondée) initial est remplacé par ⏑ ⏑ —.

On sent, l'on devine que la poétesse a dû éprouver une déception et que, sous cette tendre évocation, se cache un reproche : après tant de souvenirs et sans doute de promesses, l'amie, l'élève, a dû trahir sa foi ; de là ce cri de douleur par où débute le fragment conservé : τεθνάκην δ' ἀδόλως θέλω (car avec H. Weil j'attribue ces paroles à Sappho, non à son interlocutrice ; il est facile, malgré cette parenthèse, de rattacher le vers 2 à celui où l'amie devait être désignée). Dès lors, on est conduit à rapprocher notre poème des fragments précédemment connus où Sappho se plaint de l'ingratitude de son amie Atthis, qui l'a quittée pour Andromède :

Ἄτθι σοὶ δ' ἔμεθεν μὲν ἀπήχθετο
φροντίσδην, ἐπὶ δ' Ἀνδρομέδαν πότη, etc.,

(fr. 41 ; cf. aussi les fr. 33, 34, 40, peut-être même la célèbre ode fr. 1 [1]).

Second poème.

I . . . . . .
. . . . . αρδ. . . . . .
. . . . . .λακι τυιδ..ων ἔχοισα
II ως π . . . . .ωομεν δ . . . . . .
σε θέας ἰκέλαν ἀρι-
5 γνώτας (ἄ)δε μάλιστ' ἔχαινε (?) μόλπα.
III νῦν δὲ Λύδαισιν ἐνπρέπεται γυναί-
κεσσιν, ὥσ(τε) ποτ' ἀλίω
δύντος ἀ Fροδοδάκτυλος (σελάννα),
IV πάντα περ(ρ)έχοισ' ἄστρα, φάος δ' ἐπί-

NC. 3. ωομεν' cod. — 4. θέαισ'—ἀριγνώτα Schub. — 5. ἄδε] scripsi. εδε cod. τᾷδε Schub. — 6. ἐνπρέπεται]ἐνπρέπεαι coni. H. Weil ; — 7. ὥστε ποτ' ἀλίω] scripsi. ὥς ποτ' ἀελίω cod. — Fροδοδάκτυλος scripsi, βροδοδακτυλος cod. — 8. σελάννα] Schub ; μηνα cod. (!) — 9. περιχοις cod.

1. Voir, en général, le bel article de Wilamowitz sur la Bilitis de P. Louys, *Gött gelehrte Anzeigen*, 1896, 623 suiv.

σχει θάλασσαν ἐπ' ἀλμύραν,
ἴσως καὶ πολυανθέμοις ἀρούραις.
V ἀ δ' (ἐ)έρσα κάλα κέχυται, τεθά-
λ(α)ισι δὲ Fρόδα κἄπαλα
θρύσκα καὶ μελίλωτος ἀνθεμώδης.
VI πόλλα δὲ ζαφ(έγγεος) ἀγάναι (F)όπι
μνάσθεισ' Ἄτθιδος, ἰμέρω(ι)
λέπταν (μ)οι φρένα καρδία βάληται.
VII κηθυ (?) δ' ἔλ(θ)ην αμμα. . . . . ποδου
νωντ. . .υς τον . . . . . πόλλω
γαρυ . υ . . αλος π . . . . . .
. . . . . .

Traduction.

.... C'est (elle), pareille à une déesse illustre (1), que ma chanson célébrait avant toutes. — Maintenant, elle brille (2) parmi les femmes de Lydie comme on voit, après le coucher du soleil, la lune aux doigts de rose — éclipser toutes les étoiles et verser sa clarté sur la mer salée ainsi que sur les campagnes couvertes de fleurs, — alors que la belle rosée se répand et que s'épanouissent les roses et les cerfeuils (?) (3) délicats et le mélilot fleuri. — Et souvent mon cœur, en rappelant la brillante Athis d'un chant affable, frappera, ému de désir, ma frêle poitrine....

Le nom seul d'Atthis (v. 16) suffit à fixer l'attribution. Nous avons ici encore des strophes de trois vers : le premier est un trimètre ionique d'un type nouveau :

— ∪ — ⏓ — — ∪∪ — ∪ —

12. ερσα cod. — 13. βροδα cod. — 15. ζαφέγγεος] Wilam. ζαφογγαις cod. Fόπι] scripsi ; οπι cod. — 16. ιμερω cod. — 17. μοι] scripsi. ποι cod. (cf. supra l. 2, κατελιππανεν τοι Wilam. — 18. ελεην cod.

(1) ἴκελος peut se construire avec le génitif (Pindare, *Pyth.*, II, 141), comme *similis* en latin.

(2) Changement de personne bien bizarre. Il faut sans doute ou bien corriger σέ (en Fε ?) au vers 4, ou ἐνπρέπεται en ἐνπρέπεαι au v. 6.

(3) Θρύσκα · ἄγρια λάχανα Hesych.

C'est en quelque sorte une combinaison de la première moitié du vers sapphique avec la seconde du vers alcaïque; la césure brève (?) au v. 6 νῦν δὲ λύδαισιν est à noter. Le second vers est un glyconien :

– ⏓ – ⏑⏑ – ⏑ ⏓

Si l'on accepte le texte du manuscrit, le vers 7 présenterait l'interversion

– ⏓ – ⏑ – ⏑⏑ ⏓

C'est-à-dire le glyconien troisième des métriciens. Mais j'ai peine à croire à une pareille licence chez Sappho et la correction proposée est facile.

Le troisième vers est un phalécien :

– ⏓ – ⏑⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏓

Ce second poème du « cycle d'Atthis » a dû être écrit après le départ, mais avant la « trahison » de l'amie. Nous apprenons que la fugitive avait commencé par se fixer en Lydie (peut-être pour s'y marier ?). Sappho lui envoie une déclaration d'amour par delà les mers, qui se résume pour nous dans un adorable paysage lunaire où tous les amants des îles grecques retrouveront de chers souvenirs (1). La comparaison des vers 7 suiv. se retrouve, mais moins poétiquement exprimée, dans le fr. 3 Bergk.

Je donne sans commentaires ni traduction les faibles débris d'une troisième colonne, dont les éditeurs n'ont pas reproduit de fac-similé.

. . .
. . .
του
II . ρ' α . .
δηρατ . .

(1) Je dis *adorable*, malgré l'épithète ῥοδοδάκτυλος (v. 8) qui, appliquée à la lune, est difficile à défendre. Homère l'emploie de l'aurore, ce qui est parfaitement approprié et loué par Aristote. Il y a donc déjà des clichés chez Sappho !

γογγύλαν . .
III 5 ἤ τις ἄμ(μ)' ἐθε . .
παῖσι μαλιστα . .
μάστις ἦλθ' ἐπ . .
IV εἶπον · ὦ δέσποτ' ἐπ . .
ο]ὐ μὰ γὰρ μάκαιρα...
10 ο]ὐδὲν ἄδομ' ἐπᾶρθ' ἀγα . .
V κατθάνην δ' ἵμερός τις . .
λωτίνοις δροσόεντας . .
. . . οιδεν
VI . . . δοτας . .
. . νδοτο . .
. . . .

Pour μάστις (= μάστιξ) cf. avec Schubart les Schol. Odyss. dans *Amherst Papyri*, II, 18, 105, p. 11 : μαστιν μαστιγα. η δε λεξις αιολικη.

T. R.

APPENDICE

En même temps que ces fragments de Sappho, M. Schubart publie une autre acquisition du musée de Berlin, un lambeau d'Alcée, écrit sur le *verso* d'un bout de papyrus dans une cursive littéraire du Ier ou IIe siècle ap. J.-C. Nous le reproduisons sans commentaire :

Col. I.

. . . . . υ και δ[ια]νοιία | glose... εις.
. . . αι χρόνον ὦ πά[τερ ?
. . . ρ αὔτος Κρονίδα[ς . .
. . . παι κε τελητρ . . .
5 . . . ουτ' οὐ μάλα πη . . . .
. . . ταν δῆθ' εκατε . . .
. . ἄ]θλον π[ο]λυδα . .
. . . . στηασ. πυκρ . . .

. . . σ μάκρον απι . . .
10 ἄνδρες γὰρ πόλιο]ς πύργος ἀρεΰϊ[οι = fr. 23 Bergk (1).
. . . ως κῆνος ἐϐόλ[λετο
. . . μοῖρα κατέσχ[ετο
οισ ημεν επε . .
. . . ων Ζεῦς ὑπε . .
15 . . αὔτω τατε ει . .
. . . σες φέρ' ἐγώ . .
. . . . . ι. αν
. . ν

C'est une série de petits asclépiades ⏑̄ ⏑̄ – ⏑⏑ – | – ⏑⏑ – ⏑ ⏑̄

Col. II.

glose :

Κυνειρ . .
ερων . .

texte :

αρξαν : .
φράδαι . .
και κην . .
αι δηρετ . .
θάσσει π . .
πελοντ' α
θνάτων

Suit un autre poème :

ου δ' . .
ενευ . .
ανο . .
δοιε . .
ουτα . .

(1) Bergk avait malencontreusement corrigé ce vers en ἄνδρες πόληος πύργος ἀρεΰϊοι pour en faire un alcaïque. Il est curieux de constater que déjà André Chénier avait imaginé ou emprunté au Scholiaste de Sophocle une semblable correction : « Ανδρες πολης πυργοι αρηιοι. C'est ainsi qu'il faut lire pour rendre à Alcée un de ses plus beaux vers dans la mesure qui lui est propre. » (Fragment inédit publié par A. Lefranc, *Rev. d'hist. litt.*, 1901, p. 190).

ανδ . .
αλκα . .
νυν . .

οιτα . .
αλλοι . .
ταντα . .
νυν . .

.ακ . .

Entre les deux colonnes on lit la glose suivante :

Κατὰ τὴν φυγὴν τὴν πρώτην ὅ[τ'] ἐπὶ Μυρσίλον κατασκ[ευ]ασάμ[εν]οι ἐπιβουλὴν οἱ π(ερὶ) τὸν Ἀλκαῖον $\overline{\kappa}$ φαν[ερᾶ]ς δ(ὲ) γε(νομένης) φθάσαν[τε]ς π[ρὶν] ἢ δίκη[ν] ὑπο[σ]χεῖν ἔφ[υ]γον [ἰ]ς Πύρ[ρα]ν.

Ce détail biographique est intéressant et nouveau.

T. R.

BULLETIN ÉPIGRAPHIQUE

Il a paru depuis notre dernier bulletin deux fascicules du *Corpus*. L'un, qui constitue le deuxième fascicule des inscriptions insulaires, renferme les textes de Lesbos, Nésos et Ténédos, et a pour auteur M. W. Paton (Berlin, 1899). L'autre, qui ne touche qu'indirectement à l'épigraphie grecque, inaugure les *Tituli Asiae Minoris*, confiés, on le sait, à l'Académie de Vienne. Ce premier volume est consacré aux inscriptions lyciennes en langue indigène (*Tituli Lyciae lingua lycia conscripti*) ; les auteurs sont, pour le texte, M. Ernest Kalinka, et, pour la carte, M. Rud. Heberdey (Vienne, Hœlder, 1901). Les inscriptions, au nombre de 152, sont toutes reproduites en fac-similé (d'après des calques au trait), puis transcrites en caractères latins, sans aucune tentative de traduction, mais avec une bibliographie abondante. A la fin on trouve deux index très complets, l'un classé par initiales, l'autre par finales (*Conträr-index*). On peut estimer que les éditeurs, au soin et à la conscience desquels je rends hommage, ont poussé parfois bien loin la réserve diplomatique : c'est ainsi que dans le commentaire de la stèle de Xanthe (n° 44) ils n'ont pas proposé de restitution pour le nom grec du fils d'Harpagus ni même mentionné celle (Κόρρις) qu'a proposée notre collaborateur M. Imbert (*Revue*, VII, 267).

M. Dittenberger a complété par un copieux volume d'index (Leipzig, Hirzel, 1901) la nouvelle édition de son excellente *Sylloge* (1), et M. Hicks a donné (Oxford, 1901), en collaboration avec M. Hill, une nouvelle édition, très notablement améliorée, de son *Manual of greek historical inscriptions*, publié d'abord en 1882.

Nous avons dépouillé pour le présent bulletin les périodiques suivants :

France. *Bulletin de correspondance hellénique* (BCH). Tomes XXIII (1899), XXIV (1900) (p. 1-328).
Revue archéologique. 3e série. XXXVI (1900, I) et XXXVII (1900, II).
Revue de philologie. XXIV (1900).
Revue des études grecques (REG). XIII (1900).
Revue des études anciennes. I (1899) et II (1900).
Mélanges d'archéologie et d'histoire (École française de Rome). XVIII (1898), XIX (1899) et XX (1900).

(1) M. Perdrizet a consacré à cet ouvrage un substantiel article avec plusieurs corrections (*Rev. ét. anc.*, II, 259) ainsi qu'au recueil de Michel (*ib.*, II, 365).

Revue biblique. IX (1900).
Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*. IV (1900), nos 1 à 9.
Académie des Inscriptions. Comptes rendus, 1898, 1899, 1900.
Société des antiquaires. *Bulletin*, 1900.

Belgique. *Musée belge* (Louvain). I (1897), II (1898), III (1899) et IV (1900).

Hollande. *Mnemosyne* (Leyde). Nouvelle série. XXVIII (1900).

Grèce. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική. 1899, 1900.
Ἀθηνᾶ. XI (1899) et XII (1900).

Grande Bretagne. *Journal of hellenic studies* (JHS). XIX (1899) et XX (1900).
Classical Review. XIV (1900).
Hermathena. XXV (1899) et XXVI (1900).
Numismatic Chronicle. 1899, 1900.
Palestine exploration fund. Quarterly report. 1898, 1899, 1900.

États-Unis. *Harvard Studies in classical philology*. XI (1900).
American journal of archaeology. III (1899) et IV (1900).
American journal of philology. XX (1899) et XXI (1900).

Italie. *Monumenti antichi pubblicati dai Lincei*. IX (1899-1900) et X (1901).
Notizie degli scavi. 1899, 1900.

Allemagne. *Mittheilungen des deutschen Instituts. Athenische Abtheilung* (AM). XXIV (1899) et XXV (1900).
Mittheilungen etc., Römische Abtheilung. XIV (1899) et XV (1900).
Jahrbuch (*des deutschen archäologischen Instituts*), 1899, 1900.
Berliner philologische Wochenschrift, 1899, 1900.
Hermes. XXXV (1900).
Philologus. 1898, 1899, 1900 et 8e tome supplémentaire (1900).
Rheinisches Museum. LIII (1898), LIV (1899) et LV (1900).
Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum (1). I (1898), II (1899) et III (1900).
Byzantinische Zeitschrift. VIII (1899) et IX (1900).
Archiv für Papyruskunde. I (1900).
Deutscher Palästina Verein. Mittheilungen und Nachrichten, 1895-1900. *Zeitschrift*, XXI (1898), XXII (1899-1900) et XXIII (1900).
Académie de Berlin. *Abhandlungen*. 1897, 1898, 1899-1900.
— *Sitzungsberichte*. 1899, 1900.
Académie de Saxe (Leipzig). *Berichte über die Verhandlungen*. 1896-1900.
Académie de Munich. *Sitzungsberichte*. 1900.
Académie de Gœttingen. *Philologisch-historische Klasse. Nachrichten*. 1899-1900.

Autriche. *Jahreshefte* (*des österreichischen archäologischen Instituts*). II (1899) et III (1900).
Académie de Vienne. *Sitzungsberichte*. 1899 (tomes CXL et CXLI). 1900 (CLXII).

(1) Cette revue remplace depuis 1898 les *Neue Jahrbücher* de Fleckeisen achevés avec leur 43e année (tome 155).

Académie de Vienne. *Denkschriften*, XLVI (1900).

Russie. Institut archéologique russe de Constantinople. *Bulletin* (*Izvestya*). Sophia (ci-devant Odessa). IV (1899) (1).

Suède. *Eranos, acta philologica suecana.* (Upsal, 1896 suiv.), éd. Landström. III (1898-1899) et IV (1900), 1.

Mentionnons hors cadre, suivant l'usage, quelques articles de *Varia* qui ne se prêtent pas à un classement géographique :

Francotte, Rœrsch et Sencie, Bulletin d'épigraphie et d'institutions grecques, dans *Musée belge*, III (1899), 166 et 304, IV, 126.

Bischoff. *Rhein. Museum*, 1899, 9. Sur les inscriptions concernant la vente des sacerdoces.

Wilhelm. *Jahreshefte*, III, 40. Observations et corrections sur une vingtaine d'inscriptions de provenance variée.

— *Sitzungsb.* de l'Ac. de Vienne CXLII (1900), 4. Sur le sens de ἔτος et de ἐνιαυτός (et la locution καθ' ἔτος = aujourd'hui, l'année courante) dans les inscriptions.

Ziebarth. *Rhein. Museum*, 1900, 501. Sur les inscriptions relatives aux sociétés ; quelques fr. inédits d'Athènes, de Myconos, etc.

— AM. XXIV, 72. Sur le codex Ambros, C. 61 inf. (voyage du xve siècle), une des sources de Muratori.

Wuensch. *Rhein. Museum*, 1900, 232. Vingt tablettes imprécatoires de provenance diverse.

Schwyzer. *Neue Jahrbücher*, III, 344. Sur la langue des tablettes imprécatoires.

Holleaux. *Revue des études anciennes*, I, 7. Observations et corrections sur différentes inscriptions (Téos, Pergame, Erythrées, Samos, Iasos, Lagina, Prymnessos, Délos, Sinope, Telmessos, Tabai, Démétrias, Priène, Laodicée, Carpathos, Mélos, Cibyra, Acraephia).

Blümner. *Philologus*, LIX, 584. Sur les fragments nouvellement découverts de l'édit de Dioclétien.

ITALIE

Rome. — Au forum. Gatti, *Notizie*, 1899, 386. Στατιων ...ριων των και Κλαυδιοπολιτων Συρια Παλαιστεινη μον.... τη πατριδι (ville nouvelle ou nouveau nom de Césarée ?)

Sur l'emplacement de la Regia. Gatti, ibid. 492.

Sainte Cécile in Transtevere. Gatti, ib., 1900, 17 et 230. Dédicaces et épitaphes.

Via Anicia. Gatti, ib., 1900, 88. Epitaphe de la juive Marcella, μήτηρ συναγωγῆς Αὐγουστησίων.

Via Tiburtina. Marucchi, ib., 1900, 234. Chrétienne.

Via Salaria. Gatti, ib., 1900, 577. Épitaphe d'Eutychès, fils du chanteur (ou poète ?) Euphantos, 2 distiques.

Latium. — *Piperno.* — *Notizie*, 1899, 101. Byzantin (n° 15).

Campanie. — *Pompeii.* — *Notizie*, 1900, 240 et 271. Cols d'amphore.

Apulie. — *Brindisi.* — *Notizie*, 1900, 245. Chrétienne.

Tarente. — Christ, *Ac. Munich*, 1900, 108. Poids en terre cuite pesant gr. 119 avec l'inscription ⊢ΗΜΙΑ (ιτρον).

(1) Je n'ai pas pu voir le *Journal du ministère de l'instruction publique russe.*

ILES ITALIENNES

Sardaigne. — *Terranova Fausania.* — *Notizie,* 1899, 43. Je restitue : Ζωιλος Κυπριος [ν]αυκληρ[ος].

Sicile. — *Akrai.* — Nécropole de Buscemi. Orsi, *Notizie*, 1899, 452. Dans des niches de grottes, plusieurs dédicaces aux déesses Παῖδες καὶ Ἄνασσα, datées par le nom de l'amphipolos de Syracuse, de celui des Παῖδες et par le nom de la prêtresse. L'une d'elles (n° 3) est du 26 Panemos, sous les consuls de 35 ap. J.-C.

Camarina. — Orsi, *Monumenti*, IX, 276. En caractères archaïques : Αρτεμοι | Αρτεμιδο | του χαιρε.

Gela. — Orsi, *Notizie*, 1900, 272. Inscriptions vasculaires attiques notamment Μνασιθαλες ανεθεκε Αντιφαμοι (l'*œkiste* de Gela).

Hybla Heraea. — Orsi, *Notizie*, 1899, 410. Fragments archaïques.

Neetum (Noto). — Orsi, *Notizie*, 1900, 210. Fr. de colonne dorique avec Ιπποκρατης (IVe s.).

Selinus. — Salinas, *Notizie*, 1900, 112. Escabeau en terre cuite avec Αρχεδαμο (très archaïque).

Syracuse. — Orsi, *Notizie*, 1900, 353. Fr. trouvés dans un nouvel Artemisium à Scala Greca.

Wilhelm, *Jahreshefte*, III, 162. Essai de restitution de CISic. 7.

Papageorgiu, *Byz. Zeit.*, VIII, 102. Preger, *ib.*, 107. Sur les inscriptions tardives publiées par Orsi et sur deux θυμιάματα.

GRÈCE DU NORD

Epire. — *Dodone.* Vysocki, *Philologus*, 1899, 501. Sur le n° 1596 d'Hoffmann.

Thessalie. — *Cierium.* — Meister, *Ac. Saxe*, 1896, 250. Sur l'inscription AM, XXI, 248 (Orestas, dynaste de Pharsale).

Crannon. — Zikidis, Ἐφ. ἀρχ. 1900, 51. Proxénie pour Archarétas de Calydon (dialectale).

Démétrias (Volo). — Contoléon, REG., XIII, 495.

Larissa. — Zikidis, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 52 et 111. Dédicaces et épitaphes, notamment (n° 12), Λευκα[τ]α (= Hélios ?) Αντιγενεις Δεξιππειο[ς] αρχιφρουρεισας και οι συνφρουροι. Les autres dieux invoqués sont Sarapis et Isis, Aphrodite, Hermès Chthonios. Signature d'artiste nouveau (n° 18) : Εὔανδρος Εὐάνδρου Βεροιαῖος.

Magnésie. — Papadopoulos-Kerameus, *Annuaire du Parnassos*, V (1901), 120. Fr. de décret du κοινόν.

Melitea (Goura). — Giannopoulos, *Annuaire du Parnassos*, V (1901), 196. Byzantines tardives.

Pharsalus. — Homolle, BCH, XXIII, 421. Sur l'épigramme de l'Agias de Lysippe.

Saint-Laurent, golfe de Pagasae. Papadopoulos-Kerameus, *Annuaire du Parnassos*, 115. Restauration d'une basilique (XIVe siècle).

Triccala. — Giannopoulos, ib. 191. Inscription datée de Siméon Paléologue, roi de Serbie (1355-1371) et de sa femme Anna (Voir l'art. suivant).

Localités diverses. — Giannopoulos, BCH, XXIII, 396. Recueil de 40 inscr. chrétiennes, en majeure partie inédites, des éparchies d'Almyros, Triccala, Tirnavo, Neæ Patræ (Hypata). Elles font connaître plusieurs évêques nouveaux d'Almyros et de Thaumacos.

O. Kern, *Inscriptiones Thessalicae,* prog. Rostock, 1899 (je ne connais ce travail que par le *Musée belge*, IV, 141). *Larissa.* Listes de vainqueurs aux jeux de Zeus Eleutherios et des ταυροκαθάψια; proxénie.

Acarnanie. — *Thyrreion.* — Konstantinidis, Ἁρμονία, 1900, 352 = AM, XXV, 113. Funéraire métrique (4 distiques) : le jeune Nicarchos, assassiné nuitamment.

GRÈCE MOYENNE

Locride. — *Amphissa.* — Perdrizet, BCH, XXIII, 344.

Anticyra. — Frænkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, 21. L'inscription de Le Bas, II, 1699, ὁ δῆμος ὁ Ἀντικυρίων (*sic*) doit être rendue à cette ville.

Chaleion. — Meister, Ac. Saxe, 1896, 19. Étude du traité entre Chaleion et Œanthea.

Naupacte. — Danielsson, *Eranos*, III (1898), 49 et Meister, Ac. Saxe, 1899, 156. Observations sur la loi coloniale de Naupacte. D'après M., ΕΝΤΙΜΟΙΕΣ = ἔντιμοι, ἧς (pluriel de ἑῶς).

Phocide. — *Delphes.* — Homolle, XXIII, 611. Inscr. archaïque défendant, sous peine de 5 drachmes d'amende, dont la moitié au dénonciateur, d'apporter du vin dans le sanctuaire d'Eudromos.

Pomtow, *Philologus*, 1898, 524. Étude sur les bouleutes de Delphes. Pomtow, *Berl. Phil. Woch.*, 1899, 249 et Witkowski, ib. 1116. Sur le décret en l'honneur d'Aristote et de Callisthène.

Pomtow, *Philologus*, 1899, 52. Étude et groupement de 28 inscriptions du mur oriental (affranchissements et proxénies du IIIe et du IIe siècle). A noter les affranchis galates (nos 8 et 9) et la proxénie (no 12) d'Abéocrite de Thèbes, sans doute le stratège nommé par Polybe, 20, 4.

Perdrizet, *Rev. ét. anc.*, I, 208. Dédicace archaïque d'un Potidéate à Apollon; la base est signée Δομις εποιει, d'un autre alphabet que le corps de l'inscription.

Perdrizet, BCH, XXIII, 272. Proxénie d'Eléphylos de Pellana avec l'emblème du dauphin. M. P. signale, en passant, l'emploi de « l'oméga d'Olbia » (♈) sur des décrets de la fin du IVe et du commencement du IIIe siècle (1). (Cette observation vient à l'appui de mon appréciation sur la date du décret et de la tiare d'Olbia).

Perdrizet, *Rev. ét. anc.* I, 210. Sur la proxénie de Polydamas d'Aréthuse (Ερεθουσιος) BCH, 1897, 107.

Bourguet, BCH, XXIII, 353. Fragments donnant les archontes nouveaux Lykinos et Bathyllos (probablement 334/3 et 333/2).

Bourguet, BCH, XXIV, 124, Comptes du conseil sous l'archontat de Dion (335?) L'encaisse est partie en nouvel argent amphictionique, partie en vieille monnaie. Avec les recettes de l'année, le total de l'argent ancien s'élève à 57 tal. 21 min 5 ob 7 chal. Parmi les dépenses on notera (col. II, 9) pour du bois de cyprès 150 philippes d'or, à raison de 7 statères par philippe, 30 mines (on se rappelle que la mine delphique vaut 35 statères). C'est à tort que M. Bourguet écrit (p. 140) que 7 statères éginétiques valent 21 drachmes attiques; ils en valent exactement 20 (2) (cf. BCH, XX, 251). On a dépensé (argent ancien) 4 tal 30 min 8st

(1) Voir aussi la note du même auteur, *Rev. ét. anc.* I, 269. « D'une façon générale cet oméga semble caractéristique de la paléographie du IIIe siècle. »

(2) Il résulte de là une nouvelle preuve que même avant l'avènement d'Alexandre la *ratio* de l'or à l'argent était descendue à 10 : 1, car le philippe pèse à très peu de chose près 2 drachmes.

11 ob, reste 52 tal 50 min 26 st 1 dr 7 ch ; l'argent amphictionique s'élevait à 105 ta 49 min 5 st 9 ob ; mais on a changé 44 tal 18 min 15 st de monnaie amphictionique contre 45 tal 18 min 53 st 2 ob de monnaie attique, soit 186090 drachmes éginétiques contre 271853, 2 drachmes attiques. La parité normale (7 dr. ég. = 10 att.) serait 265843, différence 6010 (et non 7281 comme l'écrit M. B.), qui représente la commission du changeur, soit environ 2, 60 0/0, ce qui est très modéré.

Homolle, BCH, XXIV, 170. L'épigramme Kaibel 847 commence en réalité par les mots Πεισιος εξε. C'est le général béotien dont le nom manque dans le récit des événements de 312 chez Diodore (XIX, 57 suiv.), il est sûrement identique au Pisis de Thespies vanté par Plutarque (*Demet.* 39) et probablement au Πισις Χαριου de l'inscr. d'Oropos, CIGS, I, 427.

Homolle, BCH, XXIII, 374. Proxénies avec des monogrammes analogues à ceux des monnaies : ΠΕ Pellana, ΑR Arcadie. Signatures d'artistes : Krésilas de Kydonia, Antiphanès, Daïdalos, fils de Patroklès de Sicyone, Satyros, fils d'Isotimos de Paros (base dédiée par les Milésiens à Idrieus et Ada), Lykos fils de Satyros (statue érigée par les Phocidiens à Xanthippos, fils d'Ampharétos, libérateur d'Elatée, vers 300 ; oméga d'Olbia).

Bourguet, BCH, XXIII, 486. Série de proxénies du IVe siècle. (19 d'archontes déjà datés, 6 non datés).

Homolle, BCH, XXIII, 511. Proxénies donnant des archontes nouveaux, Thrax (vers 370), Echédoridas (même époque), Timon, etc. Décret accordant la promantie aux Thébains (vers 370). Proxénie pour des Lipariens (no 10). Couronnes envoyées par les Athéniens de Samos (en 334), les poids en dariques (no 24). Renouvellement de proxénie pour un citoyen d'Œanthée et un de Τόλφων (inconnu, no 30). Proxénie pour l'Athénien Glaucon, frère de Chrémonide (no 35, avec l'oméga d'Olbia), pour Hiéroclès, père du futur roi Hiéron (no 36).

Homolle, BCH, XXIII, 96. Fragment de décret pour Pærisadas et Kamasarya, fille de Spartokos.

Wilhelm, AM, XXV, 306 (cf. BCH, XXIII, 383). Base d'une statue du roi Hagésipolis († 381) avec le distique suivant (regravé au IIe s.) : εἰκόνα τήνδ]ε πατὴρ Ἀγησιπόλει φίλωι υἱῶι | Πα[υσανίας ἀν]έθηκε· Ἑλλὰς δ' ἀρετὰν ὁμοφωνεῖ.

G. Colin, BCH, XXIII, 1 et 303. * Sénatus consulte de l'an 112 avant J.-C., consul [L.Calpurnius L.] f. Piso, archonte d'Athènes [Dion]ysios (sans doute μετὰ Παράμονον). Il règle un différend qui avait surgi entre les artistes dionysiaques d'Athènes et de Thèbes d'une part, et ceux de l'Isthme et de Némée de l'autre, accusés de tendances séparatistes et de soustraction de fonds sociaux. La décision est favorable aux Athéniens et fut sans doute suivie du décret amphictionique CIA. II, 552. Le style du SC. est affreux ; c'est un thème grec mal fait par un Latin (ᾧ ἔλασσον= *quominus*, etc.).

G. Colin, BCH, XXIV, 82. 1. Double de CIA II, 551 : Décrets des Amphictions (IIIe et IIe siècle) conférant aux artistes dionysiaques d'Athènes toute sorte de privilèges et d'exemptions ; les deux exemplaires se complètent heureusement. Il y a de petites divergences de rédaction. 2 (p. 44). Décret des Amphictions sous l'archonte Eucleidas, fils de Kalleidas (entre 130 et 112), confirmant aux artistes dionysiaques d'Athènes, sur la demande de leur délégation, le droit de porter partout la couronne d'or (chrysophorie) et le manteau de pourpre ; le préambule renferme un pompeux éloge d'Athènes, mère de la civilisation, des mystères, des céréales, du drame, des jeux scéniques et thyméliques (!). Des fr. de la copie attique de ce décret étaient déjà connus (CIA, II, 552 ; IV, 2, 551 C). Sur ce second décret voir les observations de Wilhelm, BCH, XXIV, 216.

Homolle, BCH, XXIII, 563. Série d'inscriptions relatives au gymnase de

Delphes, par ordre chronologique. La plus importante (p. 565) donne le décompte des travaux exécutés pour la célébration des Pythies dans le gymnase, le stade et l'hippodrome (en 258 av. J.-C.), avec des termes techniques nouveaux. Voir aussi p. 601 suiv. l'histoire du stade.

Homolle, BCH, XXIV, 81. Statue érigée par les Locriens à un enfant vainqueur aux Pythies; signée par Ménécratés et Sopatros de Thèbes (IIe s. av. J.-C.).

Wyse, *Classical Review*, 1900, 5. Sur la σφενδόνη (grue élévatoire?) de l'inscr. BCH, XX, 197. Rapprocher *Agamemnon*, 995.

Laurent, BCH, XXIII, 272. Une épitaphe byzantine prouve l'existence d'un évêque spécial de Delphes au VIe siècle. Remarquer la formule comminatoire contre le violateur : ἔχοι] τὴν μερίδα τοῦ Εἰουδᾶ τοῦ [προδότου] τοῦ δεσπότου ἡμῶν Ἰ[ησοῦ].

Béotie. — Holleaux, REG, XIII, 187. Détermination de la date de l'archonte fédéral Lykinos (entre 215 et 203).

Acræphiæ. — Kourouniotis, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 101. Inscriptions vasculaires archaïques : 1° Μνασαλκες ποιεσε; 2° Δεμοθερις ηιαρον Απολονος ΚαρυκεFιο; 3° ηιαρον το Πυθιο FισFοδιqος ανεθεκε (avec un H à 4 barres).

Perdrizet, BCH, XXIII, 90. Proxénies et catalogue d'éphèbes admis au peltophorat. IIe siècle commençant.

Perdrizet, BCH, XXIII, 193. Catalogues d'éphèbes admis au peltophorat (en moyenne 19 par an) soigneusement datés : archonte béotien et local, 3 polémarques, un greffier. Fin du IIIe siècle.

Perdrizet, BCH, XXIV, 70. Très jolie épigramme en 8 distiques sur la base de la statue érigée à Eugnotos qui périt en combattant les troupes innombrables du roi (τοῖος ἐὼν Εὔγνωτος ἐναντίος εἰς βασιλῆος | χεῖρας ἀνηρίθμους ἦλθε βοαδρομέων, etc.). Le roi est probablement Démétrius Poliorcète. Sur la tranche (p. 76) fr. d'un décret en l'honneur d'arbitres envoyés par Mégare. P. 80. Statue du héros Ptoïos par Ménestratos d'Athènes (IVe s.).

Thèbes. — Cabirion. Homolle, BCH, XXIII, 587. Dédicace dialectale (IIIe s. ad fin.) par les Thébains d'un πρόθυρον au Cabire et à son fils, ἀπὸ τῶν τελεστειρίων.

Thespies. — Meister, Ac. Saxe, 1899, 141. Sur le bail publié BCH, XXI, 553.

Mégaride. — *Mégare.* — Fränkel, Ac. Berlin, Abhandl. 1897, 18. Sur diverses inscriptions mégariennes conservées au musée d'Égine.

Wilhelm, *Jahreshefte*, II, 236. A retrouvé l'original de l'épigramme de Simonide copiée par Fourmont (CIGS, 53) et confirme l'exactitude de la copie.

Knopf, AM, XXV, 313. Un passage de l'évangile selon saint Mathieu (VI, 9-13. le Pater noster) gravé sur une poterie. L'absence de la doxologie est intéressante.

Eubée. — *Eubée centrale.* — Matsa, Ἀθηνᾶ, 1899, 297. Inscription archaïque (n° 22) : Χαιριγενες καὶ Ευδενε θυγατερ ανεθεκαν.

Chalcis. — Kourouniotis, Ἐφ. ἀρχ. 1899, 133. Décret honorifique pour Archénous; la couronne sera proclamée aux jeux Rhoméa du Koinon et à la procession des Dionysia (1).

Matsa, Ἀθηνᾶ, 1899, 265. — 2. Donation d'époque romaine par L. Cusonius L. f. Agatho au synode (?) d'une somme de 3,000 deniers sacrés; suivent les noms de seize personnes qui ont été inscrites comme gymnasiarques καταμήνιοι pour avoir donné au Koinon 120 deniers chacun, etc., 3-4. Fragments des serments d'alliance

(1) L. 7-8, lire ἐπὶ τοῖς πεπραγμένοις ὑπ' αὐτοῦ [....φιλαν]θρώποις et non [ἀγαθοῖς τοῖς ἀν]θρώποις.

échangés entre Romains et Cnidiens. 5. Longues imprécations contre les violateurs d'un lieu sacré.

Érétrie. — Bechtel, *Hermes*, 1900, 326. Sur les noms en ιππος à Érétrie.

Kourouniotis, Ἐφ. ἀρχ. 1899, 140 et 221. 5. Liste de vainqueurs à un concours musical; il est daté par le nom du polémarque et ceux de deux démarques, ce qui est nouveau; le poète épique s'appelle Démodotos, fils d'Hérakleitos. 10 (archaïque). Χαιριον Αθεναιος ευπατριδον ενθαδε κειται. 11 (commencement du IVe siècle). Μάντιν ἀμώμητον Δελφὸν γένος, ἐνθάδε Λεῦκον | υἱὸν Σωσιμένεος γαῖα χυτὴ κατέχει.

Ibid., 1900, 18 (Hiéron d'Artémis Amarusia). Dédicaces à Latone et à ses enfants,

Attique. — Le Musée d'Athènes, à l'exemple du Musée britannique, a entrepris la publication d'un catalogue de ses inscriptions; le 1er fascicule, qui a paru en 1899 (in-4° chez Perris, Athènes), est l'œuvre du regretté Lolling. Il contient les 398 dédicaces archaïques de l'Acropole reproduites en minuscules, mais avec des indices renvoyant à un tableau complet des formes employées pour chaque lettre à cette époque. Ce système est économique, mais expose à des fautes d'impression regrettables. On notera que Lolling (n° 212) n'acceptait pas la restitution de l'épigramme de Phaÿllos proposée par M. Hauvette (*Revue*, XII, 16) : après Ασις la dernière lettre conservée n'est sûrement pas un E (d'où ἔπεμψεν) mais I, K ou A.

Signalons à cette place deux utiles ouvrages américains, omis dans nos précédents bulletins : Ferguson, *The athenian secretaries* (Cornell studies in classical philology, VII) et du même auteur, *The athenian archons of the 3d and 2d century BC.* (ibid., X). L'auteur a établi qu'à dater de 353/2 le secrétaire (désormais annuel) du peuple était choisi chaque année dans une autre tribu, selon un roulement conforme à l'ordre officiel de celles-ci. Cette remarque permet de dater des inscriptions d'où le nom de l'archonte a disparu. — On lira encore avec fruit Francotte, *Législation athénienne sur les distinctions honorifiques*, *Musée belge*, III, 247; IV, 55; 105.

Un des derniers articles du regretté A. Mommsen (*Philologus*, 1899, 343) est consacré au sens du mot ῥάκος dans les inventaires brauroniens. Il y voit des linges (et par extension des offrandes quelconques) consacrées à l'occasion de la nubilité. Cf. Plutarque, *Quaest. conv.* VII, 2, 2.

Athènes. Inscriptions antérieures à Euclide. — Judeich. AM, XXIV, 321. Nouvelle restitution du décret sur la colonisation de Salamine (CIA, IV, 1).

Skias, Ἐφ. ἀρχ, 1899, 237. Sur un rocher au N.-O. du Mouseion on lit, en caractères du ve siècle ...νθος καλος μεν ιδεν τερποννος (sic) δε πορσεσειπεν (sic).

E. Cavaignac, *Rev. de philologie*, 1900, 135. Sur le décret de Callias (CIA, I, 32) (420/19) et la manière dont les Athéniens ont éteint leur dette après la guerre archidamique.

P. Foucart, *Revue des études anciennes*, 1899, 181. Sur les décrets relatifs à Samos (405-3).

Wilhelm, *Jahreshefte*, II, 221. Le fr. CIA, II, 1677 est en réalité un débris de l'épigramme de Simonide, *Anth. Pal.*, VII, 254, et se rapporte probablement aux cavaliers athéniens tombés à Tanagra en 457.

Wilhelm, *CR. Acad. Inscr.*, 1900, 524. Sur le fr. (CIA, II, 224) du décret accordant l'atélie aux Olynthiens chassés de leur ville par Philippe en 348 (cette restitution constitue un vrai tour de force épigraphique).

AM, XXV, 309. Funéraire (vers 450).

D'Euclide à Auguste. — Prott, AM, XXV, 34; Koerte, ib. 392. Sur le décret d'Archinos (?) (AM, 1898, 27). D'après Prott le décret date de Pythodoros (404/3) et accorderait le droit de cité aux métèques qui se sont joints aux démocrates revenus de Phylé. Koerte conteste que le décret soit d'Archinos et ait aucun rapport

avec le texte connu d'Eschine ; il conteste également la date de Prott, tout en acceptant le reste de son interprétation.

Ziebarth et Wuensch, Ac. Gœttingen, *Nachrichten*, 1899, 105 (cf. aussi Wuensch, *Rh. Museum*, 1900, 62 ; Hoffmann, *Philologus*, 1900, 201). Vingt-six nouvelles tablettes imprécatoires. Le nº 6 mentionne les fameux cuisiniers Seuthès et Lamprias, le nº 10 les orateurs Démosthène et Lycurgue.

Usener, *Rh. Museum*, 1900, 295. Observations métriques sur l'inscription BCH, XX, 79 (fontaine) : ὕε κύε ὑπερχύε serait un vers rythmé par l'accent.

Perdrizet, BCH, XXIII, 352. Catalogue de prytanes (IVe siècle).

Ziehen, AM, XXIV, 267. Le fr. Pittakis (Ἐφ. ἀρχ. 1855, nº 266) appartient au tarif de sacrifices CIA, II, 631. Aux l. 6 et 13 on doit lire ἅπαντος εὐστό (cf. Dittenb. 1re éd., nº 376, Milet ; ce sont les victimes *grillées* telles que porcs et sangliers) τελέο ⊢⊢⊢.

Th. Reinach, REG, XIII, 158 a reconnu dans une stèle très effacée du musée d'Avignon (CIA, II, 198) un décret de Démosthène en faveur de Phokinos de Mégare.

Kirchner, *Rh. Museum*, 1898, 380, discute la date de quelques archontes.

Holleaux, REG, XIII, 258, rend à Athènes le prétendu décret d'Antioche en l'honneur d'Eumène II (*Inschr. von Pergamon*, nr 160 B).

Lord, *American j. of arch.*, 1899, 44. * Bail d'un domaine sacré (ἱερὸν Ἐγρέτου) par des orgéons. Le bail est conclu pour 10 ans au prix de 200 dr. par an, payables par semestre. Date : 306/5. Au départ, le locataire pourra emporter les bois et la couverture.

Capps, *Amer. journ. arch.*, 1900, 74. Sur la date de l'inscription didascalique, CIA, II, 972 (Diotimus serait l'archonte de 289/8, non celui de 354/3). Le nº 977, fr. *u. v* et *f w*, est un catalogue d'acteurs comiques.

AM, XXV, 454. Funéraires.

Après Auguste. — Drerup, *Neue Jahrbücher*, 1899, 356. Sur le statut des Iobakchoi.

Willhelm, *Jahreshefte*, II, 270. Sur la lettre de Plotine relative à l'école d'Épicure ; il faut y rattacher le fr. CIA, III, 49.

Wilhelm, *Jahreshefte*, III, 93. Fragments d'épigrammes d'Antiphon (IIe s. ap. J.-C.).

Contoléon, REG, XIII, 493. Funéraires.

Eleusis. — H. von Prott, AM, XXIV, 241. Restitution du décret, CIA, I, 5 (règlement de sacrifices).

Dragoumis, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 73. Restitution de l'inscription publiée dans ce recueil en 1894 (p. 173) : décret du gouverneur Severus ponr confirmer l'ancien règlement sur la garde des réserves métalliques du temple.

Skias. Ἐφ. ἀρχ., 1899, 177. 1. Tablette d'héliaste. 2-6. Fragments de contrats et de comptes (IVe siècle). 8. Décret pour Thrasyclès, rendu par les commandants militaires d'Éleusis, de Panakton, de Phylé et les citoyens établis à Éleusis. 14. Décret pour l'hipparque Démétrios, archonte Antimachos (vers 240). 16. Brique au nom du roi Épiphane. 19-50. Dédicaces impériales et autres.

Le Pirée. — Demargne, BCH, XXIII, 370. Décret des orgéons de Bendis en l'honneur d'un citoyen loué pour sa piété envers Bendis et Δηλόπτης (nouveau).

Dragatsis, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 91. * Cahier de charges pour la construction des murs et tours de Munychie, précédé d'un décret loi des nomothètes qui s'occupe en général de la réfection des fortifications du Pirée. Le lieu de la trouvaille — au Nord de la rue du Théâtre — fixe définitivement l'emplacement de Munychie.

Contoléon, REG, XIII, 494. Funéraires.

Sunium. — Staïs, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 131. Plusieurs décrets datés, rendus par la garnison de Sunium au IIIe siècle, en l'honneur des divers fonctionnaires, exétastès, stratège des armes, stratège ἐπὶ τὴν παραλίαν, stratège ἐπὶ Σαλαμῖνα, etc. Le n° 1 prouve définitivement qne le grand temple de Sunium était consacré à Poseidon; le n° 4 semble montrer qu'il y était honoré sous le surnom de Soter.

Diverses localités. — Fränkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, 11, fixe la provenance d'un certain nombre de textes inédits ou publiés (CIA, II), du Musée d'Égine.

PÉLOPONNÈSE

Égine. — Frænkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, cherche à déterminer la provenance de toutes les inscriptions conservées au musée d'Égine, en s'aidant du catalogue manuscrit de Campanis. Sont éginétiques CIA, II, 2275, 2842, 3521; III, 3092.

Corinthe. — Richardson. *Amer. j. of arch.*, 1900, 235. Fontaine de Pirène : distique sur la base d'une statue de Régilla, femme d'Hérode Atticus.

Argolide. — *Argos.* Wilhelm, *Jahreshefte*, III, 145. Sur l'inscription CIG, 1118, qui serait une communication faite aux ambassadeurs du grand roi par les Hellènes après le rétablissement de la paix générale en 362. — Th. Reinach, BCH, XXIV, 324. Distique sur la base d'une statue du proconsul Phosphorius (probablement l'aïeul de l'orateur Symmaque).

Épidaure. — Kavvadias, Ἐφ. ἀρχ., 1899, 1 (cf. Meister, Ac. Saxe, 1899, 150). Hiéron d'Asclépios. Tarif de sacrifices du commencement du Ve siècle : « sur l'autel d'Apollon on sacrifiera ces victimes, καὶ καλάϊδα à Latone et une autre à Artémis, en outre, comme offrande au dieu, un médimne d'orge, un demi-médimne de blé, un demi (cotyle?) de vin et la jambe du premier bœuf; l'autre jambe sera emportée par les hiéromnémons ; ils donneront aux chantres une jambe du second bœuf, l'autre jambe et les entrailles aux gardes. A Asclépios on sacrifiera un bœuf mâle, aux dieux qui partagent son sanctuaire un bœuf mâle, aux déesses une vache; sur l'autel d'Asclépios on sacrifiera ces victimes ainsi qu'une καλάϊς, en outre, comme offrande à Asclépios, un médimne d'orge, etc. » Qu'est-ce qu'une καλάϊς ? M. Kavvadias, approuvé par Meister, y voit une poule, sans pouvoir invoquer de texte à l'appui ; et c'est plutôt le coq que la poule qu'on offrait à Asclépios. Ne faut-il pas plutôt se souvenir de la glose d'Hésychius : κηλάς · αἴξ, ἥτις κατὰ τὸ μέτωπον σημεῖον ἔχει τυλοειδές ? — Hiéron d'Apollon. 2-9. Dédicaces de divers fonctionnaires du culte à Apollon Maléatas, Artémis Munychia, Poseidon Salaminios. — Sainte Anne. 12. Dédicace (de l'an 184) du prêtre d'Apollon Maléatas et des dieux Ἀζόσιοι à Auxésia.

Kretschmer, *Jahreshefte*, III, 133. Sur l'inscription archaïque CIGS 4249, qui viendrait d'Épidaure.

Methana. — Legrand, BCH, XXIV, 207. Décrets de proxénie pour L. Licinius Anteros de Corinthe. (Au lieu de ΕΓΓΑΗΣΑΣ dans le deuxième décret, le graveur aurait dû, je crois, écrire ΕΠΙΔΑΜΗΣΑΣ) ; an 32 (de l'ère d'Actium). P. 215. Statue érigée à l'empereur Marc-Aurèle, sous le stratège d'Achaïe et épimélète P. Licinius Hermogénès.

Trézène. — Ph. Legrand, BCH, XXIV, 179. 1. Sur une colonne, en caractères archaïques, la première ligne en bas : Πραξιτέλει τόδε μνᾶμα Fίσον (= Ἴσων) ποίFεσε θανόντι · | τοῦτο δ' ἑταῖροι σᾶμα χέαν βαρέα στενάχοντες | Fέργον ἀντ' ἀγαθὸν κἐπάμερον ἐξετέλεσ(σ)αν. L'inscription fait connaître les formes trézéniennes de *xi*

(+ et de *chi* (⋀ ou ⋁). 2 (p. 182). Base signée Κηφισόδοτος Πραξιτέλεος. 5 (p. 190) Fr. d'un décret préparant la solution d'un différend avec une autre cité (Mégare?) 200 dr. par tête sont attribuées aux étrangers qui ont été enlevés de leur pays et réclamés par leurs polémarques; l'argent nécessaire sera pris sur les revenus des pêcheries de thons. La décision définitive sera rendue par les Athéniens et gravée dans les trois sanctuaires de Calaurie, d'Épidaure et d'Athènes. 6 (p. 200) Remercîments à un citoyen qui a été envoyé à Rome pour solliciter en faveur de Trézène les privilèges de *civitas libera et fœderata*. 9 (201). Au héros « porte-clef ». 10 (202) Statue érigée par la cité à Faustus, Fausti f.: un distique. 11 (203) Ex-voto à Tyché φιλάνθρωπος 12. Dédicace à Maximin Daza. 18 (205) Deux petits poèmes l'un en distiques, l'autre en iambes, sur un hermès.

Laconie. — *Temple d'Apollon Hypertéléatès*. — Kourouniotis, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 153. Proxénies diverses de la cité éleuthérolaconienne de Kotyrta.

Mistra. — G. Millet, BCH, XXIII, 97. Longues inscriptions byzantines des églises de cette ville, généralement déjà connues. La plupart sont du XIVe siècle ; ce sont des chrysobulles impériaux, des poésies en vers politiques, des épitaphes, des documents juridiques.

Messénie. — *Thuria*. — Wilhelm, Ἐφ. ἀρχ., 1900, 151. Nouvelle copie du catalogue Le Bas, 363.

Elide. — *Olympie*. — Meister, Ac. Saxe, 1898, 218; B. Keil, Ac. Goettingen, *Nachrichten*, 1899, 136; J. Schmidt, Ac. Berlin, 1899, 302; Danielsson, *Eranos*, III, 129. Sur la loi d'amnistie publiée par Szanto (*Jahreshefte*, I, 197). (A mon avis les mots φευγετω ποττω Διορ τωλυμπιω αιματορ signifient simplement : qu'il soit *traduit* devant le tribunal de Zeus olympien comme coupable de sang).

Achaïe. — *Ægira*. — Staïs, Ἐφ. ἀρχ. 1899, 147. Fragments nouveaux et importants de l'édit de Dioclétien. Le *modius castrensis* de froment vaudra 100 deniers (serait-ce là, comme l'a pensé S. Reinach, le point de départ de la fixation de la valeur du denier?), la livre italique de viande de bœuf 8 deniers.

Dymé. Beasley, *Class. Review*, 1900, 162. Sur la lettre du proconsul Q. Fabius Maximus, CIG, 1543.

Arcadie. — Perdrizet, *Rev. ét. anc.*, I, 281. Dédicace archaïque sur une anse de bronze : hιερα Αρτεμι (le ε est un simple trait horizontal).

Lycosoura. Meister, Ac. Saxe, 1899, 147. Sur la loi sacrée publiée dans l'Ἐφ. ἀρχ. 1898, 249.

Leonardos, Ἐφ. ἀρχ. 1899, 47. Sécôma.

Mantinée. Wilamowitz, *Hermes*, 1900, 536. Sur le décret publié par Fougères (BCH, XX, 124) en prose rythmée.

Tégée. Meister, Ac. Saxe, 1896, 266. Sur le dépôt de Xouthias.

Vysocki, *Philologus*, 1899, 498. Dans la dédicace publiée par Bérard (BCH, 1893, 15) et mieux par Perdrizet, BCH, XXIV, 285 (l'*Achéloos* d'Euripide devient l'*Archélaüs*) lire Ἀν]ταίῳ (Perdrizet : Ἀρισ]ταίῳ) Ἀρχεστράτου, le tragique du temps de la guerre du Péloponèse.

Cyclades. — *Amorgos*. — *Minoa*. Cahen, BCH, XXIII, 389. Copie (gravée à Ægialé) d'un décret de Minoa en faveur de Critolaos d'Ægialé, qui a secouru la ville dans une situation précaire. Décret d'Ægialé en l'honneur du même personnage et de son frère qui se sont acquittés brillamment de la chorégie, etc. Ce dernier texte fait connaître deux démotiques nouveaux d'Ægialé : Ἀλσίτης et Φημιοικίτης.

E. Michon, *Bull. de la Soc. des Antiquaires*, 1900, 98 et 300. Sur la stèle du fabricant de lits Beitenos Hermes au Louvre (Frœhner, n° 130).

Andros. Fränkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, 32. Sur CIG, II add. 2349 E.

AM, XXIV, 351. Funéraires. Proxénie de Dromon le Babylonien.

Délos. Fränkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, 22, montre que la plupart des inscr. rhénéennes du musée d'Égine proviennent de Délos.

Jouguet (et Ardaillon), BCH, XXIII, 56. Dédicaces émanant de collèges d'affranchis (compétaliastes et hermaïstes), de banquiers et de changeurs (χρυσοπῶλαι), commencement du Ier siècle avant J.-C. Entre autres une bilingue (nº 1) d'un latin bizarre (*magistreis Mirquyio*), des signatures d'artistes (Sopatros, fils d'Archias de Soles, Lysippe d'Héraclèe) et une dédicace des *olearei* à C. Iulius C. f. Caesar pro cos. (le père du dictateur ?).

Colin, BCH, XXIII, 85. Fasters de la procession de la δωδεκηΐς (sacrifice de douze moutons qui a remplacé l'antique déliade), commencement du IIe siècle après J.-C.

Th. Reinach, REG, XIII, 170. Fr. d'un compte des hiéropes, archonte Phokaieus, 181 (Musée du Louvre).

Perdrizet, *Rev. ét. anc.*, I, 267. Décret en l'honneur de l'architecte Sostratos de Cnide et réunion de tous les textes concernant ce personnage.

Myconos. Ziebarth, *Rh. Museum*, 1900, 506. Décret d'un synode.

Naxos. Hiller von Gærtringen, *Hermes*, 1900, 339. Fragment de calendrier liturgique dionysiaque.

Paros. — Hiller von Gaertringen, AM, XXV, 1. Fragments très effacés d'une grande inscription (palimpseste) en l'honneur d'Archiloque, donnant d'après divers auteurs, notamment d'après Déméas (I, 7), les *regesta* de ce poète, par archonte, souvent avec des citations textuelles d'Archiloque : Koiranos et son dauphin, Pariens et Thraces à Thasos, victoire sur les Naxiens, etc.

Fraenkel, Ac. Berlin, *Abhandl.*, 1897, 33. Sur divers textes connus mais mal classés, p. ex. CIG, II add. 2322 B.

Wilhelm, AM, XXIV, 345. Sur l'inscription dite des hétères de Paros.

Wilhelm, *Jahreshefte*, III, 75. Original et texte latin de la lettre impériale de l'an 204 (Dittenberger, 2e éd., 415).

Rubensohn, AM, XXV, 350. Inscriptions (presque toutes connues) copiées par Cyriaque d'Ancône.

Théra. — Kretschmer, *Philologus*, 1899, 467. Le nº 553 des graffites de Théra (Hiller) doit se lire : τᾶδ' ὤφε οἰσών σε (?)

AM, XXV, 461.

Crète. — *In genere*. — Schmidt, *Rh. Museum*, 1898, 477, mécontent de ce que Ziebarth et moi (REG, X, 138) nous avons rendu à la Crète une inscription (CIG, 1840) dont il avait tiré toute espèce de conclusions sur la topographie de Corcyre (!), insinue (p. 479) que ma démonstration n'est pas indépendante de la trouvaille de Ziebarth. Si Schmidt avait lu la note de M. Holleaux reproduite dans la *Revue*, X, 154, ou s'il avait seulement consulté M. Ziebarth lui-même (*Rh. Mus.*, 1898, 634) il n'aurait pas commis la grossière inconvenance que Bücheler et Ribbeck ont eu le tort de laisser passer dans leur estimable Revue.

Ziebarth, *Rh. Museum*, 1899, 488. Sur l'histoire et la transmission des inscriptions crétoises.

Wünsch, *Rh. Museum*, 1900, 73. Poème magique sur une tablette de plomb.

Contoléon, REG, XIII, 495. Ex-voto à Hermès Kranaios.

Cnosse. — Wilamowitz, *Hermes*, 1900, 542. Sur le décret (BCH, IV, 352) en l'honneur des poètes Dioscuridès et Myrinos.

Gortyne. — Dyobouniotis, Annuaire du *Parnassos*, V (1901), p. 146. Sur la petite loi archaïque reproduite *Inscr. juridiques*, I, 401 D (recueil dont l'auteur ignore l'existence !)

Olous. — Demargne, BCH, XXIV, 223. 1. Série de proxénies datées par les noms du démiurge, entre autres le Macédonien Patroclos (vers 266), plusieurs Rhodiens, le citharède Eubios de Messène, le général Démétrius d'Astypalée, un médecin de Casos qui a secouru la ville dans une épidémie (le décret sera gravé à Olous dans les temples de Zeus Tallaiôs et d'Asclépios, à Casos dans celui d'Apollon Téménités) 2 (p. 235). Dédicace d'un temple à Phébus (distique). Je ne puis croire à la restitution τονδ' ανεθηκ]ε νᾶον. 4. Dédicace à Tibère. 6. Au consulaire Œcumenius Dositheus Asclepiodotus (vers 380 ap. J.-C.).

Itanos. — Demargne, ib. 238. 1. Dédicace à Zeus Soter et à Tyché Πρωτογένης (peut-être Πρωτογενηίαι?) par Philotas d'Épidamne, τῶν πρώτων φίλων καὶ χιλίαρχος καὶ φρούραρχος, sans doute un officier égyptien. 2 (239). Ῥόδα Ἀρτεμιδώρου ἀρετὰν τὰς θεοῦ.

Autres localités de la Crète orientale. — Demargne, ib. 241 suiv. *Critsa.* Jolie dédicace métrique à Kypharissis Phacullanios (?). *Oleros* (Messeleri). Dédicace à Athéna. *Biennos.* Une femme Thermoutis.

Hierapytna. — Le traité avec Rhodes (*Dialektinsch.*, 3749) a été retrouvé par Scrinzi et republié dans les *Atti del R. Inst. Veneto*, IX, 7, 1898.

Lyttos. — Taramelli, *Monumenti*, IX, 395. Base d'une statue assise drapée : Ζ]ήνων (1) Ἀλεξάνδρου Ἀφροδειτζεὺς ἐποίει.

Macédoine. — *Berœa.* — Rostovtzev, *Bull. Inst. arch. russe*, IV, 3, 167. Fr. d'un décret du κοινὸν sous le gouverneur L. Baebius Honoratus. P. 170. La tribu Πευκαστική à C. Popillius Python, grand prêtre des Augustes, agonothète du κοινὸν, qui a obtenu de l'empereur Nerva, pour sa ville natale, le monopole du néocorat et du rang de métropole. Plusieurs autres inscriptions de Béroé, datées.

Édesse. — Papageorgiou, Ἀθηνᾶ, 1899, 64 et *Berl. Philol. Wochenschrift*, 1899, 63. Consécration à la déesse Mâ (= REG, XII, 169).

Heraclea Lyncestis (Monastir). — Couve et Rob. Mowat, BCH, XXIV, 247. Épitaphe latine du centenier Aurelius Saxa (?), dace d'origine (2).

Thessalonique. — Perdrizet, BCH, XXIII, 340; Contoléon, REG, XIII, 494; Papageorgiou, Ἀθηνᾶ, 1899, 89. Funéraires.

Papageorgiou, AM, XXV, 117. Hommage à Aur. Valentinus, tribun des Bataves, an 307.

Perdrizet, *Mélanges de l'École de Rome*, 1899, 541; 1900, 221. Funéraires, pour la plupart chrétiennes. Le n° 12 est un nouvel exemple de la sigle ΧΜΓ dont j'ai traité dans la *Byzant. Zeitschrift*, 1900, p. 60 (Χριστὸν Μαρία γεννᾷ).

P. N. Papageorgiou, *Die ἱέρεια θύσα inschrift von Saloniki* (Trieste 1901) (3). Découverte d'un nouveau fragment de l'inscription funéraire, n° 34, de Duchesne (Arch. miss. 1876), qui paraît manquer dans le recueil de Dimitsas. La testatrice lègue 2 plèthres de vignes à une corporation de mystes, à charge d'apporter chacun « grand ou petit », une couronne de roses tous les ans sur sa tombe. S'ils y manquent, une autre confrérie est substituée. La prêtresse (dont le nom a disparu) s'intitule ἱέρεια θύσα (Eurip., *Bacch.*, 586), εὐεία (= *evia*).

Miliokov, *Bull. inst. arch. russe*, IV, 1, 23 sq. Byzantines tardives de Salonique, Vedena, etc. — *Ib.*, IV, 3, 122. Autres du même genre.

Stroumitsa. — *Bull. inst. arch. russe*, VI, 6. Dédicace de l'église Notre-Dame de la Pitié (1080).

(1) Le texte en caractères épigraphiques porte]HNON (?)

(2) Pour PELEC (= G)E à la l. 2 qu'il ne faut pas changer, cf. l'inscr. juive d'Auch.

(3) Cf. aussi l'article du même auteur dans la Νέα ἡμέρα de Trieste, 1899, n° 1286-8, et Perdrizet, BCH, XXIV, 321.

Archipel macédonien. — *Thasos.* — Mendel, BCH, XXIV, 263. Marques de carrier sur les murailles de la ville ancienne. 6. (p. 267) Distique funéraire archaïque. 7. Dédicace à Déméter. 8. Artémis Ἐπαυγίη (nouveau) Ἑκάτη. 10 (270). Borne de Zeus Agoraios. 14 (271). Dédicace aux Némésis. 15. Asclépios Epêkoos. 16. Un κοσμόπολις. 17. Gladiateur vainqueur et affranchi. 19 (275). Un devin (οἰωνοσκόπος) arabe de Kanôtha. P. 278. Liste des noms thraces rencontrés à Thasos. Épitaphes.

Samothrace. — Phardys, AM, XXV, 118. Partie inférieure de l'inscription de Conze, *Reise*, p. 66 (droit de cité pour Ptolémée de Gortyne).

Thrace. — *Philippopolis.* — AM, 1899, 90. L. Aurelius Rufus, fils du Thracarque Rufus, consacre une statue d'Apollon Pythien (τὸν πύθιον) à la métropole.

Perdrizet, *Rev. des ét. anc.*, I, 23. Sur les inscriptions relatives à Zeus Zbelthiourdos (Jupiter Velsurus de Cicéron). Aux inscriptions trouvées en Thrace il faut joindre CISic., 981 et CIL, III, supp. 8191.

Traianopolis (Dedeagatch). — Seure, BCH, XXIV, 147. Borne du territoire sacré des dieux de Samothrace (cf. Dumont Homolle, p. 440, n° 108).

Sélymbria. — Seure, BCH, XXIV, 159. Funéraires. Dédicaces au dieu Archagétas (le Cavalier).

Perinthus. — Seure, BCH, XXIV, 161. Ex voto au dieu ὕψιστος. Funéraires latines.

Panion. — Seure, BCH, XXIV, 164. Dédicace à Sérapis et Isis. Dédicace en l'honneur d'Eumène (II), de ses frères et de la reine Stratonice.

Peristasis. — Seure, *ib.* 166. Borne du temps de Dioclétien (cf. CIG, 2018).

Plagiari. — Seure, *ib.*, 167. — Dédicace latine faisant connaître des IIviri quinquennales.

Ænus. — Seure, *ib.*, 168. Funéraire pénale.

Mesembria. — *Bull. inst. arch. russe*, VI, 446. Dédicace à Gordien. Dédicace de l'achèvement de la métropole (1599). Reconstruction de la métropole par Michel et Andronic Paléologue.

Philippes. — Perdrizet, BCH, XXIV, 304. Stèle funéraire de Zipas (au Louvre) : καταλινπάνω δὲ μύσταις Διονύσου (δηνάρια)ρκ' παρακαύσουσιν μοι ῥόδοις κατ' ἔτος, et plusieurs textes analogues ou épitaphes datées de l'ère actiaque, les uns inédits, les autres mieux publiés. Ces inscriptions attestent la persistance de l'élément thrace et du culte de Dionysos dans la colonie de Philippes. Mais l'usage des rosalies paraît être d'origine italienne.

Byzance. — Preger, *Byz. Zeit.*, VIII, 485. Copie d'un rescrit du métropolitain Nil de Larissa (1372/3). — Dédicace à Fl. Niciadès, prêtre d'Asclépios et πρωτοστατήσας de la cité.

Begler, *Bull. inst. arch. russe*, IV, 2, 105. + οροι των καλαμουσου διαφεροντες Δεξικρατου τω (*sic* ?) ενδοξ (οτατου) πατρικιου κ(αι) Ουρβικιου του ενδοξ · απο πρεποσιτων [α]πο υπατων.

Moesie. — Tocilesco, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie* (Bucarest, 1900, in-4°). On trouvera des inscriptions grecques, principalement de Kallatis et de Tomi, aux pages suivantes de ce recueil : 97 (fr. de table iliaque), 112 (procès-verbal de bornage), 192 (anse d'amphore), 200 (fr. chrétien bilingue), 218 (dédicace d'un édifice sous Antonin), 220 (vœux pour Marc Aurèle et Vérus), 222 (funéraires dont l'une de Théocrite ναύκληρος ὁ καὶ βασιλεύς ?) 224 (= REG, XII, 390, Wilhelm, *Berl. Phil. Woch.*, 1900, 1150), 226 (funéraire : le gladiateur dace Skirtos), 227 (décret d'un thiase, etc.), 233 (dédicace à Tyché).

Haemon. — AM, XXIV, 356. Dédicace à Artémis.

Odessus, — *Jahreshefte*, III, Beiblatt, 67. Funéraires.

Aboba, etc. — *Bull. inst. arch. russe*, VI, 440.

Nicopolis. — *Ib.*, VI, 445.

Scythie. — Latyschew, *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae per annos 1885-1900 repertae*. Petropoli, 1901, in-4°. Quoique ce recueil forme un véritable supplément au *Corpus* de M. Latyschew, nous donnons ici un *conspectus* très sommaire de son contenu :

Tyras (nos 1-8, 452-455). Noter (no 2) l'orthographe L. Septimi Severi *Pertenacis*, qui se retrouve sur des monnaies grecques.

Olbia (9-63, 456-463). Dédicaces à Apollon Prostatas, Achille Pontarque. Mention du στρατήγιον d'Olbia (26); prêtre des dieux de Samothrace (27). Épigramme sur Anaxagoras qui a lancé une flèche à la distance de 282 orgyes (460). Pas un mot de la tiare de Saitaphernès!

Chersonnesus (64-190, 464-467). Proxénies (gens de Rhodes, d'Amastris, de Sinope). Fragment contemporain du décret de Diophante, louant des citoyens qui ont rendu « le Beau port » à Chersonèse (67). Fragment de décret en l'honneur d'un citoyen qui a chassé un tyran et obtenu de l'empereur la confirmation de la liberté de Chersonèse (68). Remerciements aux Héracléotes pour l'assistance que leurs ambassadeurs ont (à cette occasion ?) prêtée à ceux de Chersonèse (71). Serment civique des Chersonésitains (79). Catalogue de fonds de terre vendus avec les prix : quelques notations sont nouvelles, ΔΟ pour 100,000 drachmes (?), ⊓ 50,000 (?), O 10,000 (?), Ↄ 5,000 (?) no 80). Instructions du temps de Commode au tribun Atilius Primianus pour la perception du πορνικὸν τέλος (81, bilingue). Dédicaces à Athéna Soteira, à Parthénos (85), au légat propréteur S. Octavius Fronto sous Domitien (03), à Commode et au tribun de la leg. I Italica (94, an 185). Alliance avec le roi Polémon (91). Dédicace du roi Aspourgos (147). Funéraires en vers (110, 136).

Neapolis (191-192), *Sugdaea* (193), *Tazus* (194).

Theodosia (195-198, 468).

Panticapeum (199-417, 469-478). Dédicaces par ou à Dynamis (291), Sauromatès (202), Cotys (203). Affranchissement (204). Inscriptions de synodes (207 suiv.). Funéraires métriques (218, 221 — commençant par un vers de Simonide, — 256, 317, 391). Le stratège des Τυκανδεῖται (297). Un δικῶν πράκτωρ (342). Le bienheureux Isaac (404, avec une inscription hébraïque mutilée). Simon le juif (405).

Phanagoria (418-419). Dédicace de Dynamis à Livie (420).

Gorgippia (420-445).

Tanaïs (446-451). Restauration de murailles en 460 Bosp. par le roi Eupator (447).

ASIE-MINEURE

Pont. — *Sebastopolis* — Anderson, JHS, XX, 153. Statues érigées à un bienfaiteur qui a été pontarque dans la métropole du Pont Néocésarée, grand-prêtre à vie d'Hadrien, et dont la fille a épousé un citoyen de la métropole Amasia. Il résulte de là qu'à l'époque des Antonins, le κοινὸν dont Néocésarée était le foyer comprenait les villes du Pont Galatique.

Tchoroum (confins du Pont et de la Galatie). JHS, XX, 156. Copie de la correspondance d'Abgar et du Christ.

Route de Néocésarée à Neoclodiopolis. — Munro, JHS, XX, 159. Série de milliaires qui donnent un nouveau gouverneur de Galatie (M. Iunius Valerius Nepotianus, 250) et un préfet du Diospontus sous Constantin.

Nicopolis. Cumont, *Rapport sur une mission archéologique en Asie-Mineure* (Bruxelles, 1900), p. 12. T.] Ἰούλιον Πατρό|ειονον τὸν πρῶ|τον τῶν Ἑλλή|νων καὶ πρῶ|τον ἀρμενι|άρχην | Ἡ πατρὶς | ἐπιμεληθέν|τος Ἰουλίου... (Nicopolis était sans doute le siège d'un κοινὸν de la Petite Arménie ; mais y avait-il plusieurs arméniarques en fonctions simultanément ? ce fait pourrait jeter quelque lumière sur la question toujours débattue de l'identité de l'*asiarque*, *lyciarque*, etc. avec le grand-prêtre du culte impérial dans la province).

Paphlagonie. — *Neoclaudiopolis* (Vezir Keupru). Anderson JHS, XX, 151. Dédicace à Carinus (282/3 après J.-C.) par le peuple et le sénat de Neoclaudiopolis, an σπη = 288 Neocl. Ce texte fixe à la fois le site et l'ère (6-5 avant J.-C.) de Neoclaudiopolis, les limites de la Paphlagonie et la date de son annexion.

Galatie. — *Ancyre.* Homolle, CR. Ac. Inscr. 1900, 704. Dédicace par une tribu d'Ancyre à T. Iulius Severus, descendant du roi Déjotarus, des tétrarques Amyntas, fils de Brigatus, et Amyntas, fils de Dutalès, etc. Ce texte a aussi été commenté par Th. Reinach, *Revue celtique*, 1901, 1.

Anderson, JHS, 1899, 57 suiv., n° 94. Dédicace à Salonine, *mater castrorum.*

Pessinus. — Koerte, AM, XXV, 437. La confrérie des Ατταβοκαοί à Tib. Cl. Attis Dejotarus, fils d'Héras, de la tribu Quirina, prêtre, ἕνατον μετὰ τὸν ἀρχιερέα, τέταρτον δὲ Γαλατῶν, deux fois grand-prêtre des Augustes auprès du Koinon des Galates, σεβαστοφάντης (cf. sur son père AM, 1897, 38). P. 439. Édifice dédié à Titus. — Un Alexandrin à sa femme qui a fait campagne avec lui pendant vingt-trois ans.

Galatie, Cappadoce et **Lycaonie.** — Anderson, JHS, 1899, 57 et 281 a exploré la Galatie à l'O. de l'Halys et le N.-O. de la Cappadoce et a recueilli 256 petits textes d'époque impériale d'un intérêt surtout topographique et religieux. Parmi les divinités invoquées signalons Ζεὺς Ἀκρεινηνός, Ζεὺς Σαρυενδηνός, Ζεὺς Βρωντῶν, le dieu Ποταμός (31), Ζεὺς Ναρηνός, Ὅσιος (Mên), Μὴν Ἀνδρωνηνός, Ζεὺς Μέγιστος, la mère des dieux Ζιζιμμηνή, Ζεὺς Ζημρουτηνός, Μὴν Σελμιηνός, Μήτηρ τετραπρόσωπος.

On notera aussi les noms celtiques (?) Βαρβυλλας, Ουαστεξ, Ζμερτων, Μελιγιννα (48-9), Λειτογναος, Δοδηδων (66-7).

Parmi les funéraires noter le n° 97 (daté de l'an 165 de la province = 140 apr. J.-C.) : κέτωσαν (sic) δὲ οἱ κληρονόμοι μου κατὰ τριακοστὴν ἀπόκαυσιν οαν (?) ἐπειδὴ μέμψομαι αὐτούς ; le n° 178 (au juif Sophronius, λευίτης ἁγνός) ; le n° 196, Aurelius Μωϋσσης (juif ?).

Bithynie. — *Calchedon.* — AM, 1899, 92. Relief funéraire. — Pargoire, BCH, XXIII, 417. Funéraire chrétienne de style barbare (Θόδουρος pour Théodore).

Cius. — Koerte, AM, XXIV, 410. Fragment d'un décret relatif à des juges envoyés de Magnésie du Sipyle. Catalogue d'éphèbes sous Trajan, avec un intitulé qui énumère cinq stratèges et d'autres magistrats. Fr. métrique (lire ἀνηλίποδες et κηρόθι (??), d'après Herwerden, *Mnemos.*, 28, 364.)

Hiéra (près Chalcédoine, auj. Phanarakis). — Pargoire, *Bull. inst. arch. russe*, IV, 2, 77, Funéraires chrétiennes.

Nicaea. — Koerte, AM, XXIV, 398. Dédicace des murs par le proconsul M. Plancius Varus (70-1 après J.-C.).

Bull. inst. arch. russe, IV, 3, 114. Chrétiennes. VI. 209 : funéraires. Épitaphe en forme d'énigme de Διλίποριος Ἄπφου.

Nicomedia. — Koerte, AM, XXIV, 424. Dans CIG. 3791 lire Zeus Sabazios Πανσαγανός.

Prusias ad Hypium. — Koerte, AM, XXIV, 426. Dédicaces diverses notamment à un premier archonte, à un bithyniarque, à un agonothète.

Province d'Asie. — Mommsen et Wilamowitz, AM, XXIV, 275. Sur l'introduc-

tion du calendrier asianique. Le jour intercalaire tombe toujours au mois Xanthicos.

Troade. — *Ilion.* — Brückner, MA, XXIV, 451. Sur la liste des débiteurs publiés *Rev. de philol.*, XXIII. 166.

Scepsis. — Munro, JHS, XIX, 330. Lettre d'Antigone le Grand au peuple de Scepsis, en 311 avant J.-C. Les efforts pour la liberté des Grecs ont été quelque temps entravés. Maintenant des ambassadeurs, Prépélaos et Aristodémos, se sont présentés de la part de Cassandre et de Ptolémée (?). Les exigences de Cassandre sont dures, néanmoins, comme il a acccordé ce qui regardait les Grecs, Antigone a traité avec lui *et Lysimaque*. Ptolémée demande à être compris dans la paix, et quoiqu'il en coûte à Antigone de renoncer au fruit de tant de dépenses, afin de hâter l'arrangement avec Polyperchon et de délivrer les Grecs des maux de la guerre, ils ont échangé des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs, Aristobule pour Ptolémée, Aristodème, Eschyle, Hégésias pour Antigone; la paix est conclue, Antigone y a fait insérer un article par lequel tous les Grecs et les « chefs » se garantissent mutuellement par serment leur liberté. Antigone envoie aux Scepsiens copie du traité et du serment et les engage à les ratifier. Une seconde pierre (brisée) renfermait le décret conforme des Scepsiens : éloges à Antigone et aux Grecs, autel et statue pour Antigone, continuation de la fête annuelle en son honneur; couronne d'or de 100 statères pour lui; de 50 pour chacun de ses fils Démétrius et Philippe; on célébrera des εὐαγγέλια et une stéphanéphorie générale. Tous les actes seront gravés dans le temple d'Athèna.

Mysie. — *Adramyttion.* — Papageorgiu, *Uned. Inschr. von Mitylene*, p. 25. Deux funéraires.

Cyzique. — Perdrizet, *Num. Chronicle*, 1899, 1. Sur l'inscription publiée dans le Syllogue de Constantinople, tome XVI (1885), Παράρτημα, p. 4 : c'est un décret des Cyzicéniens en l'honneur d'un citoyen d'Antandros avec l'épisème sculpté de cette dernière ville (une chèvre).

Perdrizet, BCH, XXIII, 592. Sur la stèle de Thallos (REG, VII, 391) et les monuments semblables concernant des banquets de Thiases. M. P. croit que tous ces monuments proviennent de Bryllium, en tout cas d'une colonie mégarienne.

Pergame. — Contoléon, REG, XIII, 495. Funéraire.

Conze, AM, XXIV, 164 et 485. Soixante-quatre inscriptions, principalement des dédicaces architecturales, religieuses, impériales. Les nos 5 suiv. fixent l'emplacement du temple d'Asclépios hors des murs (le no 11, dédicace d'un *arcarius* de la Mysie inférieure sous Trajan, est une des plus anciennes dédicaces connues à Télesphoros). Dédicace des Amiséniens et des Romains établis à Amisos (16). La confrérie des βουκόλοι au proconsul C. Antius Aulus Iulius Quadratus (31). *61. Sénatus-consulte rendu sur la proposition du préteur C. Popillius, C. f., au sujet des instructions à donner aux préteurs d'Asie : le sénat ratifie en bloc tous les actes des rois de Pergame jusqu'à la mort d'Attale III. 62 Proclamation relative à une révolte d'ouvriers.

Banlieue de Pergame (Mysie et Lydie). — Schuchhardt, AM, XXIV, 201. Strigile en bronze signé Théodore de Tarse (1). Un légiste lègue à la boulé d'Eléa son auberge et sa maison (16). Fragment d'une lettre d'Attale II, régent (36). Inscription funéraire; une copie de l'acte a été déposée aux archives sous le proconsul Cossinius Rufinus (44). Épitaphe : Νικόδημος εδο κητε (49, un des plus anciens exemples de ἐδό). Décret du conseil et du peuple d'Attaleia en l'honneur de Denys fils de Glycon, avec son *cursus honorum;* décret des corroyeurs de cette ville en l'honneur de l'édile T. Flavius Alexander.

Eolide. — *Lesbos.* — *Mitylène.* P.-N. Papageorgiu, *Unedierte Inschriften von*

Mitylene (Leipzig, Teubner, 1900). 1. Décret en l'honneur des Thessaliens qui ont envoyé une couronne et un sacrifice à Asclépios (dialectale). 8. Dédicace métrique à Zeus πανεπώπης, Pluton et Poseidon πανασφάλιοι (= AM, XXIV, 358). 11. Mention de décurions. — En tout 42 textes nouveaux et les corrections à 57 textes déjà connus.

Hekatonnesoi. — Ilot Daskalio. AM, XXV, 119. Entre autres une inscr. avec ΧΜΓ (non T!)

Ionie (1). — *Éphèse.* — Wilhelm, *Ac. Vienne, Sitzungsb.* 1900 (CXLII), 4e dissertation. Dans le décret du temps de Mithridate (Michel 496), l. 55 suiv., lire τραπεζεί [τας ὅσοι μὲν ἐν τῶι ἐ] φ' ἔτος ἐνιαυτῶι (= l'année courante). Cf. dans l'inscr. de Lampsaque (CIG. 3641 *b*) l. 6 ἐν τῶι καθ' ἔτος ἐνιαυτῶι.

Contoléon, REG, XIII, 495. Divers.

Benndorf, *Jahreshefte*, II, *Beiblatt*, p. 17 (cf. Wilamowitz, *Hermes*, XXXIV, 209). Bail d'un terrain public qui appartenait auparavant aux enfants de Clitophon; la ville se réserve une bande de terrain pour une route au bord de la mer (donc au IIIe siècle Ephèse touchait encore à la mer) et pour la muraille de la ville; en outre elle aura le droit d'utiliser les carrières de pierre et de faire passer les conduites d'eau sur le terrain jusqu'à l'achèvement des remparts. La mention de la « colline d'Astyage » est intriguante.

Heberdey, *Jahreshefte*, II, Beiblatt, 43. Nouvelle donation de Vibius Salutaris. Fragment archaïque sur la procédure : l'une des parties jure par Zeus sur un bouc.

Stein, *ibid.* 73. Nouveau proconsul (sous Nerva) Carminius Vetus.

Domaszewski, *ibid.* 81. Dédicace par un tribun de la legio VI Macedonica (nouvelle), époque d'Auguste.

Mommsen, *Jahreshefte*, III, 1. Décret en l'honneur d'Antonin le Pieux, rappelant son proconsulat d'Asie. On célébrera son anniversaire de naissance par cinq jours de fête (!) et une distribution de un denier par tête à tous les citoyens. Suit une lettre du proconsul Venuleius Apronianus donnant force de loi au décret ὥσπερ εἰ αὐτὸς εἰσηγησάμενος ἔτυχον.

Heberdey, *ibid.*, 83. Invocation en vers iambiques à Vesta et Artémis. Copie de la correspondance du Christ et d'Abgar.

Magnésie du Méandre. — Otto Kern, *die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin 1900. Corpus des 400 inscr. connues de cette ville, dont 262 trouvées de 1890 à 1893 par Humann, Hiller, etc. Nous ne donnons qu'un *conspectus* très sommaire : 1-7, 9-13. Proxénies. 8. Bail de terrains d'Etat. 14. Loi sur les fonctions de polémarque (fragment). 15. Juges magnètes à Cnide. 16. Décret sur l'organisation de la fête des Leucophryéna. 17. Légende de la fondation de Magnésie. 18-19. Lettres d'Antiochus III et de son fils. 20-21. Décrets du κοινὸν crétois. 22-23. Lettres d'Attale Ier et de Ptolémée (Philopator?) 25-87 Lettres de diverses cités grecques et de κοινά, entre autres d'Antioche de Perse (61), de Syracuse après la prise de la ville par les Romains (72). 93. Conflit entre Magnésie et Priène. 98. Fête de Zeus Sosipolis, 100. Consécration de l'image de Leucophryène, 105. Jugement arbitral entre Hierapytna et Itanos. 114. Grève de boulangers, 115. Lettre de Darius, 164. Magistrat chargé de la frappe de la monnaie divisionnaire (cf. Bourguet, REG, XIII, 16), 215. Oracle de Dionysos. L'index ne comprend pas moins de

(1) Dans la *Class. Review*, 1900, 204, Richards s'est occupé de la plus ancienne inscription vasculaire ionienne, sur le vase archaïque du Musée Capitolin. Il lit le nom propre Αριστονοος en considérant le signe entre les deux o comme un 3e o écrit par inadvertance, puis barré. C'est très vraisemblable.

douze chapitres. A ces textes on peut ajouter déjà Contoléon, REG, XIII, 496 (funéraire); H. de Villefosse. *Bull. Soc. antiq.* 1900, 264 : aigle en marbre blanc (acquis par le Louvre) avec la dédicace Διι μεγιστω τον αετον Διοδωρος Θεοφιλους στρατευομενος. Sur le Zeus Αὐλαιτής de Magnésie, cf. Wilamowitz, *Gött. gel. Anz.* 1900, 573.

Temple de Didymes. — Haussoullier, *Rev. de philol.*, 1900, 243 (et Holleaux, REG, 1901, 92). Décret en l'honneur d'Antiochus Ier qui a promis de bâtir un portique dont les boutiques seront louées au profit de la ville et des constructions de Didymes. *Ibid.*, 267. Marques de chantier. *Ibid.*, 323. Dédicaceà Artémis Pythia pour Philotéra, fille de Ptolémée Soter.

Milet. — Kekule, Ac. Berlin, *Sitzungsb.*, 1900. P. 106. Inscr. bilingue commémorant la construction d'une route sous Trajan, proconsul Q. Iulius Balbus (100), légat L. Passerius Romulus. P. 113*. Décision arbitrale du satrape Strousès (le Strouthas des historiens, vers 392 avant J.-C.) entre Milet et Myus, au sujet d'un territoire contesté. Les deux villes choisirent des arbitres originaires de diverses cités (Erythrées, Chios, Clazomène, Lébédos), mais après la déposition des témoins, les Myontiens firent défaut (τὴν δίκην ἔλιπον). Là dessus le satrape d'Ionie, ouï les juges ioniens, décide en faveur de Milet. Les représentants (?) de Milet sont appelés προδικασταί.

Fredrich, AM, XXV, 100. Décret du κοικὸν des Ioniens en l'honneur d'Hippostratos, fils d'Hippodémos de Milet, ami du roi Lysimaque et stratège des cités ioniennes. Une statue de bronze lui sera érigée ἐμ Πανιωνίωι par les soins de deux villes choisies, à savoir Milet et Arsinoeia (Ephèse). Suivent des mesures d'exécution décrétées par le peuple et la boulé de Milet. Un exemplaire du premier décret, trouvé à Smyrne, se lit déjà dans Dittenberger, 2e éd., 189.

Smyrne et environs. Fontrier, *Rev. arch.*, 1900, II, 160 (= *Rev. ét. anc.*, II, 251). Téménos d'Aphrodite Stratonicis ; la dîme du produit servira à l'entretien des routes sacrées de la Mère (doublet qui permet de restituer CIG, 3156).

Fontrier, *Rev. ét. anc.*, II, 253 et 359; Contoléon, REG, XIII, 496; Sticotti, *Jahreshefte*, II, 103; Perdrizet, BCH, XXIII, 558. Funéraires, en partie datées, quelques-unes en vers.

AM, XXV, 120. Honneur au greffier T. Fl. Apollonius, président des jeux sacrés de la province d'Asie.

Iles ioniques. — *Samos.* Wiegand, AM, XXV, 150. Sur un torse archaïque du musée : Λευκιος ανεθηκεν τωι Απολωνι. Ib. 175 suiv. Plusieurs funéraires sur des stèles du Musée. P. 207. Le peuple à C. Vibius Postumus trois fois proconsul (16 ap. J.-C.).

Chios. Bürchner, *Berl. Phil. Woch.*, 1900, 1628. Renseignements sur une importante inscription dont l'auteur n'a pu prendre copie; il y est question de redevances et de subventions du roi Attale. D'après cela, dans le bail des Clytides (BCH, 1879), il faut lire ἐγδίδομεν τὴγ γῆν τὴν Κλυτιδέων τὴμ πατρώιην ἀΐδασμον (toujours soumis à l'impôt ?)

Carie. — *Alabanda.* — AM, XXIV, 93. XXV, 125 (mauvais vers sur un athlète).

Aphrodisias et environs. Paton, JHS, XX, 73. Décrets consolatoires. Epitaphe-testament. Le peuple d'Aphrodisias doit sa liberté aux décrets du Sénat, aux serments échangés, aux rescrits impériaux (ἀντιγραφαί).

Cnide. Voir Eubée, *Chalcis.*

Mylasa. Szanto, *Jahreshefte*, II, 103. Fragment d'intitulé : l'an 7 d'Artaxerxès (Ochus), sous le satrape Mausole. Cette équation n'est possible que si Ochus est monté sur le trône en 359.

Stratonicée et environs. G. Cousin, BCH, XXIV, 24. P. 28 *Giaour-ev* (à 1h 20 de

Tchinar). Tombeaux cariens avec des sculptures bizarres ; plusieurs ont l'inscription Γεργας, ou, au génitif, Γεργαυ. 33 suiv. Inscr. avec les démotiques Ko (λιοργεύς), Kζ (= Κωραζεύς), Λo et des dates de stéphanéphore ; ce sont des listes de prêtres et de σύνμῦσται.

Vallée du bas Indus. Cousin, ib. 44. Funéraire à clause pénale. 53. L'asiarque Tib. Cl. Polémon.

Haut Indus. Cousin, ib. 54. *Karayouk bazar.* Dédicace au peuple Τυρια... των.

Iles Cariennes. — *Cos.* — R. Herzog, *Koische Forschungen und Funde* (Leipzig, 1899 ; fouilles de 1898). 223 inscriptions nouvelles de la ville (1-167) et des dèmes. A noter : 1. Décret pour Caphisophon de Cos, chargé par Ptolémée (Philadelphe ?) de conduire la théorie envoyée par lui à Asclépios. 7-8. Fragment mentionnant les relations entre Cos et la Thessalie. 9. Fragment d'un règlement sacrificiel du temple d'Adrastée et de Némésis. Les groupes mentionnés sont les entrepreneurs d'édifices sacrés ou publics et les gens désignés (débiteurs publics?) par les banquiers. 10. Vente de sacerdoce. 13. Fastes de vainqueurs aux concours dionysiaques. 16. Graffites agonostiques (Νίκη...). 17-20. Proscynèmes en faveur du tyran Nicias. 36. Borne d'Apollon Pythien, peut-être le plus ancien texte recueilli à Cos (ve siècle). 162. Épitaphe d'un acteur tragique Achille, οὐ Θέτιδος ἀλλ' Ἐλπίδος. 163. Distique funéraire : οὔνομα Χρυσόγονος, Νυνφῶν λάτρις, ἐνθάδε κεῖται, | παντὶ λέγων παρόδῳ· Πεῖνε, βλέπις τὸ τέλος. 220. Catalogue d'objets consacrés, le poids indiqué en statères d'Alexandre.

L'ouvrage comprend en outre une liste des inscriptions « coïennes » trouvées hors de Cos, des études sur la topographie, les cultes, la généalogie et l' « université » de Cos.

Patmos. — Holleaux, REG, XIII, 464. Sur le décret des λαμπαδισταί (Dittenb., 2e éd., n° 681).

Rhodes. — Papageorgiu, *Uned. Inschr. von Mitylene*, 25. Funéraire métrique.

Hiller, AM, XXV, 107. Fragment de décret honorifique pour une femme. Honneurs à l'archéraniste Dionysodore d'Alexandrie. Koinon d'Asclépiastes.

A. Scrinzi, *Iscrizioni inedite di Rodi*, dans les *Atti del R. Istituto veneto*, LVII (1898-1899), p. 251 suiv. Cf. Hiller von Gärtringen, *Berl. Philol. Woch.*, 1900, 16. Peppmüller ib. 158. Papageorgiu ib. 891. Van Gelder, *Mnemos.* 28, 396. Elles proviennent des papiers du médecin suédois Hedenborg, l'ami de L. Ross, achetés en 1896 par le marquis Sommi Picenardi. 46 textes dont 34 funéraires. Le n° 3 est ptolémaïque. 9-10. Signatures d'artistes dont une au bas d'une jolie épigramme : Mnasitimos fils de Teleson, Timocharis d'Éleutherna ; le n° 11 (inscription de Plutarchos fils d'Héliodoros) présente deux signatures disparues depuis : Philon de Termessos, Aristonidas (père de Mnasitimos?). 12. Catalogue des prêtres de Poseidon Hippios (le 95e nom, Παναίτιος Νικαγόρα, καθ' ὑοθεσίαν δὲ Εὐφρανορίδα est sans doute le célèbre stoïcien.)

Lydie. — *Aninesus.* — Paten, JHS, XX, 79. Fragment fixant le site de cette ville à Boghdaylik.

Plaine du Caystre. — AM, XXV, 126.

Plaine Cilbianienne, Coloé. — Contoléon, REG, XIII, 498.

Magnésie du Sipyle. — Schuchhardt, AM, XXIV, 239. Funéraire juive (= Μουσεῖον II, 2, 46) : Straton, fils de Tyrannos.

Contoléon, REG, XIII, 498.

Philadelphie. — REG, XIII, 498. AM, XXV, 123. Décrets du Conseil, du peuple et de la Gérousia pour le décaprote L. Antonius Agathopous, le stéphanéphore T. Fl. Athenodoros, etc.

Sardes et environs. AM, XXV, 121. Funéraires.

Teira. — Jordanidis, AM. XXIV, 93. Confrérie de σύμμολποι.

Temenothyrae (Ouschak). — AM, XXV, 467.

Thyatire. — Bischoff, *Rhein. Mus.*, 1898, 328; Schuchhardt, AM, XXIV, 227; AM, XXIV, 358; Contoléon, REG, XIII, 499.

Tralles. — AM. XXIV, 92; XXV, 125; REG, XIII, 499. Caetani Lovatelli, *Rœm. Mitth.*, XV, 104. Dans l'épigramme Kaibel, n° 290, le nom du gladiateur est Βικτωρ, non Μεντωρ.

Phrygie. — *Acmonia.* — AM, XXV, 467. Funéraire avec malédiction.

Aizani et banlieue. — Koerte, AM, XXV. 398. Oracle (un distique obscur) accordant un prolongement de sacerdoce au prêtre « du fondateur », Démétrius fils d'Arcésilas. 401. Fragment d'une lettre d'un prêtre de Néron et d'Agrippine (?). — Funéraires datées (ère d'Actium?). 409. Dédicace à Zeus Brontôn.

Apamea. — REG, XIII, 502. — Anderson, AM, XXV, 111. Copie améliorée de l'inscription relative à l'introduction du calendrier asianique (BCH., XVII, 315).

Attuda (?). — REG, XIII, 502.

Cotyaeum. — Koerte, AM, XXV, 414, *ib.* 468.

Dindymum (Mourad-dagh). — AM, XXV, 469.

Docimium. — Perdrizet, BCH, XXIV, 291. Inscription talismanique contre le mauvais œil (φθόνος) (commentaire intéressant).

Dorylaeum et banlieue. — AM, XXIV, 91. XXV, 120 (dédicace à Zeus Brontôn). Koerte, XXV, 416 (Ineuna). Autres du même genre, ainsi qu'à Zeus Telesphoros, Zeus ἐξ αὐλῆς (p. 419). P. 421. Vers demandant la pluie à Zeus, datés des consuls de l'an 175. P. 426. La tribu Ἀρτεμισιάς (nouvelle). P. 435. Miliaire du temps de Trébonien Galle. P. 445. Bilingue gréco-phrygienne.

Lamunia à 45 kilomètres au N.-O. de Dorylée (auj. Bos-euyuk). Koerte, AM, XXIV, 1.

Bascheuren, AM, XXV, 431. Dédicace à Θειος (un cavalier radié) et à Apollon. Dédicace à Οσιος και Δικεος.

Midaion (?) — Koerte, AM, XXV, 430.

Hierapolis. — Humann, Cichorius, Judeich et Winter, *Altertümer von Hierapolis*, Berlin 1898 (4e supplément du *Jahrbuch*). Dans cet ouvrage Judeich a donné un *Corpus* des inscriptions de cette ville (voir l'intéressant compte rendu de Ramsay, *Class. Rev.*, 1900, 80).

Nacolea. — Koerte, AM, XXV, 441. Dédicaces à Zeus Bronton.

Vallée du haut Rhyndacus (Tavchanly, etc.), Koerte, AM, XXV, 406.

Vallée du Tembris (Altyntach, etc.), Koerte, ib. 410. Épigramme funéraire avec la signature Αυρ. Αθηνοδοτος Δοκιμευς τεχνιτης εποιησε το εργον.

Philomelium. — REG, XIII, 502. — AM, XXV, 443. Dédicace métrique par Menestratos, fils d'Epatorix (nom nouveau) à Apollon Sozon et Hélios roi.

Lycie. (1) — *Andriacus* (embouchure de l'). — Weisshæupl, *Jahreshefte*, II, 101. Sarcophage aujourd'hui à Pola.

Mégisté. — Diamantaras, BCH, XXIII, 333. 1. Un épistate et ses compagnons d'armes. 6. Dédicace à Artémis de Combé.

Rhodiapolis. — Mommsen, *Jahreshefte*, III, 6 (sur les inscriptions d'Opramoas) se prononce pour l'identité du lyciarque et du grand prêtre de la confédération.

Xanthos. — Benndorf, *Jahreshefte*, III, 98. Sur la stèle bilingue de Xanthe.

Pisidie. — *Baris* (*Isbarta*). Contoléon, REG, XIII, 502. Dédicace à Apollon Epékoos.

(1) Sur l'alphabet lycien, voir Arkwright, *Jahreshefte*, II, 52.

Termessos. — Cousin, BCH, XXIII, 165 et 280. 69 funéraires à clause pénale au profit du fisc impérial, du conseil et du peuple et de Zeus Solymeus ; le dénonciateur obtient la moitié ou (nº 42) le tiers de l'amende ; l'interdiction est quelquefois enregistrée au χρεωφυλάκιον. P. 286. Fragment de convention entre la cité Τερμησσέων τῶν μειζόνων et celle de Daldis. Avenue de bases honorifiques mentionnant le gouverneur de Lycia Pamphylia Terentius Marcianus (nº 6) et une déesse Ἐλευθέρα (*sic*), nº 22).

Heberdey et Wilberg, *Jahreshefte*, III, 187. Funéraire donnant de curieux détails d'architecture.

Entre l'Indus et Termessos de Pisidie. — Cousin, BCH, XXIV, 59. *Yasir.* Ει τις τουτο το μνημιον αδικησι θεων Πισιδικων κεχολωμενων τυχοιτον (!) (plusieurs exemplaires). *Sinda*? P. 60. Funéraires où domine le nom Μῆνις. 65 Dédicace au dieu Kakasbos. P. 68. Quelques corrections au rescrit impérial publié par Diehl BCH, XVII, 501.

Lycaonie. — *Iconium.* — Pargoire, BCH, XXIII, 418. Dédicace par L. Calpurnius Orestes, principalis (πρίνκεψ) et λογιστής de la colonie, au procurateur Iulius Publius. (Texte imparfaitement publié avec d'autres par Cl. Huart, *Konia*, Paris, 1897).

Cilicie. — *Charadros*, port de *Lamos* (aujourd'hui Karadran). Homolle, BCH, XXIII, 589. Dédicace à Septime Sévère, légat Antonius Balbus, fixant l'emplacement de Lamos (d'Isaurie), dans la vallée qui aboutit entre Selindi et Anamour.

SYRIE (1).

Syrie du Nord. — *Antioche.* — Perdrizet, BCH, XXIV, 288. 1. Η μακρα Γοργονιου ακρα (=arca!). 2. Epitaphe ; le défunt lègue aux « daphnites » de quoi voir les jeux de cirque ordinaires.

Telanissus. (à l'O. d'Alep). Ganneau, *Recueil*, IV, 85. Restitution de Wadd. 2694 : c'est une citation du Psaume 92, 5.

El Has (entre Alep et Latakieh). Ganneau, *Recueil*, IV, 122. Sur Wadd. 2661.

Pella (Kalat et Mudik). Thomson, *Pal. Expl. fund.* 1898, 32. Sarcophage chrétien.

Zeugma. Treu, *Jahrbuch*, 1900, 108. Stèle du musée de Dresde : καλὲ ἄνθρωπε χαῖρε.

Coelé Syrie. — *Emesa, Palmyra*, etc. Kalinka, *Jahreshefte*, III, Beiblatt, 19. Cinquante-quatre textes recueillis par Aloïs Musil, entre autres (nº 11) un fr. qui donne à croire que Zénobie était mère d'un roi Antiochus.

Damascus (environs de). Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, IV, 48 = *C. R. Ac. Insc.*, 1900, 152. Restitution du nº 2556 Wadd. (dédicace à Zeus Héliopolitès, datée par les noms des épimélètes Abibdélos et Zénon).

Damascus. — Germer Durand, *Revue biblique*, 1900, 91 (cf. p. 307, 440 Perdrizet ; Ganneau, *Recueil*, IV, 82). 1. Μητροφάνης Φιλίππου ὁ πρῶτος ἀρχιερέων μετὰ Διονυσίου ἀδελφοῦ καὶ Ἀννίου συντρόφου καὶ Σελαμάνους τοῦ ἀρχιμαγείρου. — Construction d'une tour de marbre, l'an 3.

Abila (N. O. de Damas). Germer Durand, *Revue biblique*, 1900, 92 (cf. p. 307 et 438 ; Ganneau, *Recueil*, IV, 51). Lavage d'un ἔμβολος par l'évêque Jean l'an 875 (= Wadd., 1878).

(1) Il y a quelques inscr. grecques dans Oberhummer et Zimmerer, *Durch Syrien und Klein Asien*, Berlin, 1898 (p. 301 suiv.).

Ouady Baraba (route de Damas à Baalbek). Porter, *Pal. Expl. fund*, 1898, 31 et 1899, 63; Ganneau, 1898, 157. Dédicace à Zeus Héliopolitain, an 468 Sél.

Sadad (50 kil. au sud d'Emesa). Ganneau, *Recueil*, IV, p. 84. ἔτους φ'... Ζεβεῖδος Αὔθου... ἐποίησε.

Localités diverses.

Hartmann, *Zeitsch. Pal. Ver.*, XXIII, 98. Inscriptions recueillies dans la « steppe syrienne » (entre Hama et l'Euphrate).

Androna (Anderin). P. 97. Dédicace d'un *castrum* bâti en mai 869 (= 558 après J.-C.). *Kasr ibn Wardan* (au S. O. d'Androna). P. 102. Dédicace d'une porte. *El Chanasir* (au N. E.). P. 106. Dédicace de l'an 906. *Salaminias* (Salamye). Dédicace de l'an 915. Chapelle de Saint-Serge.

Phénicie. — *Béryte.* — Berger, CR. Ac. Insc., 1898, 158; Ganneau, ib. 521. Amphores à graffites grecs.

Pays des Nosairyé. — Lammens, *Musée belge*, IV, 278. Funéraires datées de l'ère séleucide, intéressante pour l'onomastique. Le nº 16 a le monogramme XM (sans Γ), 21. Un archimandrite. 26. Un ἀντισίγνανος.

Pour les pays suivants (« Palestine ») cf. la chronique archéologique de Palestine par le moine Augustin Vailhé dans le *Bull. inst. arch. russe*, IV, 3, 221.

Pays des Philistins. — *Joppé.* — Ganneau, *Recueil*, IV, 138 = *Pal. Explor. fund*, Quarterly statement, 1900, 110. Inscriptions, en partie hébraïques, de la nécropole juive.

Gaza. Vincent, *Rev. biblique*, 1900, 117; Ganneau, *ib.* 308 et *Recueil*, IV, 78. Funéraire chrétienne fruste (Anastasia...). Ganneau, CR. Ac. Inscr., 1898, 606. Poids en plomb : δικαιοσύνη-ἔτους Χϛπ, β' ἐξαμήνου ἐπὶ Ἀλεξάνδρου Ἀλφίου ἀγορανόμου.

Galilée. — *Beisan.* Schumacher, *Pal. expl. fund*, 1900, 355.

Samarie. — *Neapolis-Sichem* (Naplouse). Ph. Berger, CR. Ac. Insc. 1898, 48. Funéraires. 1. Sarra et ses trois petites filles; ἀσάλευτα! (= scholem). 2. Θάρσει μοι συνόμαιμε καλή, ζάκορος γὰρ ὑπάρχεις | κούρας Πλουτῆος · μυστήριον ἧς γάρ, Ἐλεύσειν!

Judée. — Ganneau, *Pal. expl. fund.*, 1900, 110. Inscr. (déjà connues) de la collection Ustinow. Noter le nº 18 « Isaac, ancien de la Synagogue des Cappadociens à Tarse, marchand de lin ».

Gezer. — Ganneau, *Pal. expl. fund*, *Quarterly*, 1899, 118, et C. R. Ac. Inscr., 1898, 686. Bilingue donnant les limites entre le territoire de Gezer et le domaine d'Alcius. Cf. Perdrizet, *Rev. biblique*, 1900, 432.

Umm er Rusch (près Lydda). Macalister, *Pal. Quarterly*, 200. Funéraires byzantines.

Val d'Hinnom (Ouadi er-Rababi), près de Jérusalem. Macalister, *Pal. expl. fund*, 1900, 101; 225; 377. Épitaphe fruste (μνημα αμα φερον τα του ευγη (?) νοσοκομιου του πατρος αγιας...)

Eleutheropolis. — Ganneau, CR. Ac. Inscr., 1900, 536 (cf. Bliss, *Pal. expl. fund*, 1900, 334). Dédicace à Arsinoé (femme de Ptolémée IV ?). Il est bien hardi de voir dans un fragment adjacent .....ς Κρατωνος [Απολλ]ωνι ευχην une dédicace du fameux stratège Scopas.

Jérusalem, Mont des Oliviers. Gelzer, *Pal. Ver. Mitth.*, 1895, 17. Mosaïque funéraire (six religieux).

Mont des Oliviers (Scopus). Ossuaire juif avec des inscriptions hébraïques et grecques : Lugscheider et Kautzsch, *Mitth. Pal. Ver.*, 1900, 37; Ganneau, *Rev. biblique*, 1900, 307.

Idumée. — Vailhé, *Byz. Zeit.*, VIII, 387. A deux heures au sud de Bosra.

« Martyrium » d'Achis, bâti sous l'évêque Léontius, l'an 502 de l'ère des martyrs.

Région à l'Est du Jourdain. Batanée. — Ganneau, *Recueil*, IV, 130. Sur Wadd. 2197 (ἔτους σ ϟ β' Μώερος).

Auranitide (Haouran). — Schumacher, *Deutsch. Pal. Ver. Zeitschrift*, XXII (1900), 186; Brünnow, ib. *Mittheilungen*, 1896, 17. Funéraires et dédicatoires de basse époque. Ib., 1899, 68. *Derat*. Dédicace à Gallien sous le préfet Statilius Ammianus, an ρνη. P. 65. *Bostra*. Invocation à Zeus Aphathênos. *Es Suweda*. Le soldat Χάλιπος Ὀδαινάτου. *Atil*. Des ἐργαστήρια. *El Kanawât*. Dédicace à un centurion de la 4e légion Scythica par les Σεινηνοὶ [πραγματευταὶ] τῆς ἱερᾶς πλατείας. *Schuhba* . Basilique de l'an 553 après J.-C. *Dumêr*. Dédicace par Statilius Ammianus, στράτωρ ἐπάρχου εἴλης Οὐοκοντίων, de l'an υς.

Peraea. — *Medaba*. — Wilson, *Pal. expl. fund*, 1900, 72. Mosaïque datée, 494 après J.-C. Voir aussi Kretzschmer, *Mitt. Pal. Ver.*, 1897, 54.

Gerasa. — Germer Durand, *Revue biblique*, 1900, 95. Sur la dédicace des propylées. — Perdrizet, ib., 429. Même sujet (1) et autres textes : dédicace (de 148 ap. J.-C.) au « dieu arabique »; légende des monnaies de Gerasa sous le nom d'Antioche du Chrysorhoas. — Voir aussi Schumacher, *Mitth. Pal. Ver.*, 1899, 2. Brünnow, *ib.*, 1897, 38. Brunnow, *Pal. Ver. Mitth,*, 1899, 41; 56. Consécration par un prêtre de Tibère, an ειτ'; autre de l'an βλρ'. Le nº 14 est un « cavalier thrace » dédié à Τουτενες Επιτ[?]ακιντου par son frère Κοτελσης de la *ala I Thracum*.

Hosn (au S. d'Irbid, Galaad). — Séjourné, *Revue biblique*, 1900, 118. Rosace en mosaïque divisée en compartiments avec des chiffres (jeu de marelle ?).

Schumacher, *Mitth. Pal. Ver.*, 1900, 10 et 41.

15. Inscription métrique (χαίρετε κλημοφορους...) : c'est la sépulture d'un certain Germanos, ami des chefs supérieurs.

Localités diverses. — Brünnow, *Mitth. d. Paläst. Vereins*, 1897, 39. Dédicaces d'édifices datées (nº 3, an ακτ'; nº 4, an ρν sous Gallien).

Moabitide. — *Kerak*. Wilson, *Pal. expl. fund*, 1900, 69 et Souter, *ib.* 249 ; Ganneau, *Recueil*, IV, 80. Funéraires chrétiennes datées.

Brünnow, *Mitt. Pal. Ver.*, 1898, 81. Dédicace à Zeus Beedkosaros (nº 10).

Région de Petra (Ouadi el araba). Brunnow, *Deutscher Pal. Verein, Mitth.*, 1899, 40 (et Ganneau, *Recueil*, IV, 113). Dédicaces, notamment le nº 3 : Θεοῖς τοῖς καταγομένοις ἐξ γαίης ἀλλοδαπῆς ἔνθα εἰς Πέτραν.

MÉSOPOTAMIE

Clermont-Ganneau, *Recueil*, IV, 74 Sur diverses inscriptions publiées par Sterrett.

BABYLONIE (?)

Kœhler, Sitzungsb. Ak. Berlin, 1900, p. 1100 suiv. (cf. Haussoullier, *Rev. de Phil.*, 1900, 331). 1. Βασιλεύοντος Ἀντιόχου Θ[εοῦ] σωτῆρος τῆς Ἀσίας καὶ κτίσ[του] τῆς πόλεως ἔτους ϛμ᾽ κα.... ἀγῶνι χαριστηρίοις ὑπο... ἀπιόντος Ὑπερβερεταίου [Ἀντιόχῳ] Θεῷ Ἐπιφαν[εῖ... ν] ἀνέ[θηκεν] Φίλιππος Δι... ἐν τῷ δμ᾽ [ἔτει] (Antiochus Epiphane; ère locale d'Antioche? selon K. qui croit que les pierres ont été

(1) Voir une bibliographie des articles relatifs à cette inscription par Schürer, *Mitth. Pal. Ver.* 1900, p. 18.

transportées?) — 2. Ἡ πόλις Δημοκράτην Βυττάκου τὸν στρατηγὸν καὶ ἐπιστάτην τῆς πόλεω, τεταγμένον δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἀκροφυλακίων καλοκαγαθίας ἕνεκεν.

ÉGYPTE ET NUBIE

Grafton Milne, *A history of Egypt under roman rule*, London, 1898. P. 182-195. Seize inscriptions inédites ou peu connues du musée de Gizeh : dédicace à Soknopaios par les προβατοκτηνοτρόφοι de Nilopolis (24 avant J.-C.), lettre du préfet L. Lusius (Quietus) au stratège du nome arsinoïte et arrêté exemptant de la corvée agricole les prêtres de Soknopaios (54 après J.-C-), travail exécuté en 323 par les légions III Gallica et I Illyrica, chacune a son ἱερεύς (aumônier).

Botti, *Bessarione*, VII, 270 sq., 425 sq.; VIII, 26 sq., 229 sq. Recueil des (130) inscriptions chrétiennes du musée d'Alexandrie. Cf. Strazzula, *Riv. di storia antica*, VI, 2.

Strack, *Archiv. f. Papyrusforschung*, I, 200. Recueil des (27) inscriptions ptolémaïques découvertes en Égypte ou ailleurs depuis 1896.

Temple d'Onias. — Willrich, *Archiv f. Papyrusforschung*. I, 48 et mieux Th. Reinach, *Rev. ét. juives*, XL, 50. Décret (des juifs de l'Onion) en l'honneur de X... fils de Helcias, stratège du nome d'Héliopolis.

Apollinopolis Magna (Fayoum). — Wilamowitz, *Archiv*, I, 219. Sur les épitaphes métriques publiées par Jouguet, BCH, XX, 191.

Deir el Bahari, El Kab. — Peers, JHS, 1899, 13. Graffites divers.

Aboutarfa (Nubie). — S. de Ricci, *C. R. Ac. Inscr.*, 1900, 78. Miliaire bilingue (le plus méridional du monde) du préfet Vibius Maximus (103 après J.-C.).

Talmis (Kalabcheh) en Nubie. — Wilcken, *Archiv*, I, 412. Essai d'interprétation de l'inscription énigmatique CIG. 5071 *b*.

Provenance inconnue. — H. Weil, *C. R. Ac. Inscr.*, 1900, 173. Inscription mutilée ordonnant l'érection de grandes statues en l'honneur d'un personnage inconnu.

Zagazig. — S. de Ricci, *Rev. arch.*, 1900, II, 315. Statuette de Neith passée en vente en 1878 avec l'inscription A]θηναιηι τηι Σαΐτηι ... εποιησε?

Signalons, quoique ce ne soient pas des inscriptions proprement dites, les documents sur cuir de gazelle relatifs aux Blémyes et aux Nubiens, étudiés par Krall, *Abhandl.* Ac. Vienne, t. XLVI, n° 4.

AFRIQUE

Henchir Alouin (Tunisie). — Berger et Cagnat, *C. R. Ac. Inscr.*, 1899, 48. Dédicace trilingue (latin, grec, punique) par le médecin Q. Marcius Protomachus.

Carthage. — Delattre, *C. R. Ac. Inscr.*, 1899, 104 et 322. Anses d'amphores rhodiennes.

Dermech (près de Carthage). — Berger, *Ac. Inscr.*, 1899, 423 (cf. Ganneau, ib. 612). Bilingue gréco-punique (funéraire).

Théodore Reinach.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante de M. Charles Ravaisson-Mollien, conservateur adjoint au Musée du Louvre :

Aux imputations de M. Lechat, dans la *Revue des études grecques* (1901, n° 61, page 428), touchant le musée des moulages d'antiques que j'ai commencé au Louvre, voici ma réponse :

Ce n'est pas une raison, parce que M. Furtwængler a profité du soin que j'avais pris de mettre en bon jour un plâtre inconnu et l'a signalé comme une œuvre de Myron, pour prétendre qu'il l'a « déniché » dans un « invraisemblable pêle-mêle » et que les étiquettes semblent « rédigées pour l'amusement du public (1) ».

L'ancien manège du prince impérial n'est pas une « Salle de moulages » quelconque ; c'est un très vaste local, de 800 mètres carrés (40 sur 20), avec de grandes colonnes, de hautes fenêtres latérales, dont un savant artiste a dit naguère qu'il est devenu le temple où règne l'Harmonie.

L'emploi de cette salle basse était très difficile, pour beaucoup de raisons. Il n'y avait pas, avec les éléments dont je disposais, à réaliser un classement tout à fait scientifique, comme sera celui de la Sorbonne, et, d'autre part, il ne fallait pas s'atta-

(1) Ce plâtre reproduit bien la tête du Discobole Lancelotti, ou peut-être d'une réplique. L'étiquette : « Pan, style de Polyclète » était suggérée, M. Furtwængler l'a dit dans les pages citées par M. Lechat, par les deux saillies au-devant des cheveux. L'éminent savant considère ces saillies comme des *points* (*puntelli*), mais un troisième n'existant pas, il est permis de considérer cette opinion comme discutable.

cher qu'à la valeur esthétique et à l'éclairage des plâtres, comme il suffirait pour une École d'artistes.

Le but à atteindre, dans une exposition complémentaire des expositions de marbres antiques, devait être, d'intéresser les visiteurs quelconques, artistes et savants, ouvriers et penseurs, etc. ; à faciliter, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, les études et les comparaisons, aux points de vue les plus divers. N'est-ce pas là le système adopté dans la plupart des salles de musées d'antiques et pour d'excellentes raisons? par exemple, au Louvre : dans les salles des Caryatides, du Tibre, du Héros combattant, de la Pallas de Velletri? Qui s'en est plaint, qui pourrait s'en plaindre?

M. Lechat croit donner une idée du « désordre », « dont l'ordonnateur paraît s'être fait une règle » en disant : 1° que les plaques du tombeau des Harpyes voisinent avec la frise du Parthénon, et 2° que le Satyre au repos de Praxitèle est entre une sculpture archaïque de Délos et l'Aphrodite à la colombe de Lyon. Or, 1° ce n'est pas au rang des Harpyes qu'est la frise du Parthénon ; c'est au-dessus et au-dessous, pour se continuer devant les autres fenêtres, dans un ordre architectural ; 2° le Satyre au repos n'est entre des sculptures archaïques que comme dans la salle du Mars Borghèse le Silène à l'enfant est entre le musée grec et le musée romain ; il fait partie d'une galerie consacrée à Praxitèle et derrière lui est une des deux salles où sont réunies les statues et têtes d'ancien style grec.

La première galerie appartient à Phidias, d'autres à Polyclète, à Myron. Les plâtres intéressants pour la Vénus de Milo sont groupés, les portraits grecs aussi. Près des sujets les plus importants sont les analogues.

Pour les « délicieuses » étiquettes, mon attique agresseur lit « sous la Sapphô [*sic*] d'Oxford » : *Jeune grecque au sein nu ;* or, il y a : N° 36, *Grecque au sein nu, dite Amazone, Phryné, Sapho ; Musée d'Oxford* (1). — Il cite aussi : « *Iris arrivant de*

(1) Cfr. Bernoulli, *Griechische I Konographie*, erster Theil, p. 72.

l'Olympe » ; l'attitude et le mouvement sont-ils sans aucune analogie avec une figure du bas-relief de l'apothéose d'Homère ? (1)

Pour « la célèbre Niké de Délos », deux pages de M. Collignon (2) justifient l'étiquette.

Quant au patriotisme du Laocoon, si M. Lechat trouve risible que j'en ai dit deux mots, cela explique qu'il ne voie pas clair dans les intentions qui m'ont guidé au Louvre (3).

Charles Ravaisson-Mollien.

(1) Cfr. le *Bulletin de la Société N. des Antiquaires de France*, séance du 21 novembre 1894.

(2) Max. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. Ier, p. 135-137.

(3) Cfr. Clarac, *Mus. de sc.* t. IV, n° 2092 et d'autre part : *Revue archéoiogique*, t. XXXIII (1876), *Journat des savants*, mai 1892 (Charles Lévêque), *Bulletin de la Société F. des Antiquaires de France*, passim.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.*

1. *Placido CESAREO. I due simposi in rapporto all' arte moderna ; ricerche critiche.* Palermo, Alberto Reber, 1901, in-8°, 264 pages.

Poursuivant avec un zèle infatigable la série de ses travaux, M. Cesareo, que son beau livre sur le subjectivisme des poèmes homériques, de nombreux articles et de savantes éditions ont déjà fait connaître avantageusement, consacre aux deux *Banquets* une étude complète; il ne laisse de côté aucune des questions philosophiques ou philologiques qui s'y rattachent, et nul ne pourra désormais s'occuper de ces deux ouvrages sans recourir à un commentaire si exact et riche; c'est ainsi que les chapitres 4 et 5 fixent la physionomie des personnages; un chapitre entier, le 7e, traite de la langue et du style; enfin le 8e détermine la date de la composition des dialogues, mais ici l'auteur, très sévère pour le *Banquet* de Xénophon, semble avoir ingénieusement soutenu un paradoxe; il veut établir l'inauthenticité absolue de cet opuscule, et il en reporte la rédaction jusqu'à la première moitié du IIIe siècle avant notre ère : « Comme on voit, déclare-t-il, tout cela nous conduit à croire que le petit *Banquet* a été écrit en un temps où Xénophon, Platon et peut-être même Aristote étaient déjà morts, à l'époque où prend fin le stoïcisme, où se corrompent les saines traditions de l'art, c'est-à-dire à peu près dans la première moitié du IIIe siècle avant J.-C. Cette conclusion, qui nous paraît excessive, ne repose guère que sur des raisons esthétiques; le suprême argument, c'est, en définitive, le goût de l'auteur, et nous ne prétendons point que ce goût soit médiocre; M. Cesareo est un délicat artiste, un critique toujours préoccupé du *Beau*, et Platon aurait

reconnu sa καλοκἀγαθία; mais il s'est laissé égarer par son dogmatisme. Comme il ne se contente pas d'avoir lu tout ce qui a été publié sur la matière en France, en Angleterre et en Allemagne, et que les idées générales le séduisent, il a été frappé tout d'abord de la prétendue opposition, établie par le plus grand nombre des philologues, entre l'idéalisme de Platon et le réalisme de Xénophon; les deux premiers chapitres (environ cinquante pages), où l'érudition de M. Cesareo se joue à travers tous les chefs-d'œuvre des littératures européennes, distinguent profondément l'idéalisme des philosophes et l'idéalisme des littérateurs, et démontrent par des exemples que le bon écrivain, à quelque école qu'il appartienne, ne peut se passer d'idées et d'images, sous peine d'enlever à l'art une partie de sa généralité ou de sa réalité. Or, c'est précisément cette conclusion des chapitres 1 et 2 qui constitue la majeure du syllogisme où l'on pourrait faire rentrer toute l'étude de l'auteur; il lui reste alors à expliquer que Platon, dans son *Symposion,* observe cette grande loi de l'esthétique, qu'il en est de même de Xénophon, dans ceux de ses ouvrages dont l'authenticité n'a pas été mise en doute, mais que le petit *Banquet,* où la peinture des caractères et l'exposé des doctrines dénotent si souvent l'incohérence et l'absence d'observation exacte, ne saurait lui être attribué. Telles sont les tendances générales du philologue; c'est un principe purement esthétique qui lui a dicté cette défiance et ce désaveu du dialogue de Xénophon. Nous ne le suivrons pas dans l'examen particulier des idées et des personnages; il s'efforce de retrouver dans l'œuvre platonicienne l'origine de tel ou tel passage du Pseudo-Xénophon; ainsi, d'après lui, le caractère d'Autolycos est, pour une grande part, composé de traits empruntés au *Charmide* de Platon, ou même aux *Mémorables* de Xénophon; il triomphe du manque de goût et des défaillances de raisonnement que présente le petit *Banquet.* Il y a beaucoup d'ingéniosité dans toutes ces pages, mais il nous semble que M. Cesareo n'a pas prévu une objection capitale : il a, en vérité, une trop haute opinion de l'auteur des *Mémorables* ou de l'*Économique ;* Xénophon n'est-il pas tout simplement un écrivain de second ordre, plein de défauts? Le hasard l'a favorisé, élevé à une place qui ne lui était pas due; il ne méritait pas cet excès d'honneur; méritait-il l'indignité que lui inflige le critique moderne, et ne vaudrait-il pas mieux accueillir ses œuvres (sauf, bien entendu, la *République d'Athènes* et peut-être le *Traité de la chasse*) en y reconnaissant de nombreuses fautes ?

R. Harmand.

2. *FOUGÈRES* (*Gustave*). *La vie publique et privée des Grecs et des Romains.* 2me édition, Paris, Hachette, 1900. In-fol. 116 p.

Cette seconde édition de l' « ymagier » Fougères est très notablement en progrès sur la première, à la fois par ce que l'auteur a ajouté, corrigé et retranché (par exemple l'iconographie). C'est désormais un excellent instrument de travail auquel s'applique à merveille le vers célèbre *Indocti discant et ament meminisse periti.* L'auteur est trop savant et trop modeste pour croire ceux qui lui disaient qu'il a atteint la perfection. Il y a encore, par ci par là, de petites retouches qui s'imposent. Qui croira que la « vue générale du Pirée » (fig. 3) apporte la moindre contribution à notre connaissance de l'antiquité? Les « longs filaments » de la fig. 317 représentent non « des feuilles de légumes » mais, comme l'a démontré Benndorf, des pains à l'ancienne mode. Un rhyton (fig. 308) n'est pas un vase à boire, mais à égoutter; le vase à boire, c'est la *corne,* qui a la forme du rhyton, mais sans le trou terminal. La liste des

abréviations devrait être purgée de réclames de librairie qui ne sont pas à leur place. En général, malgré les promesses de la préface, la provenance des objets reproduits n'est pas suffisamment indiquée et les indications données ne sont pas toujours exactes : c'est ainsi que la plaque en terre cuite n° 857 n'est pas (Dieu merci) au Louvre, mais dans une collection particulière et constitue un faux manifeste (cf. *Nécropole de Sidon*, p. 249). En revanche, on s'étonne du soin scrupuleux avec lequel M. Fougères s'est abstenu de citer la tiare d'Olbia et les admirables bijoux acquis avec elle, même lorsque le sujet le comportait. Il n'est pas cependant de ces archéologues timorés à qui la crainte de M. Furtwängler tient lieu de science.

T. R.

3. *GOODELL* (*Thomas Dwight*). *Chapters on greek Metric.* New-York, Scribner's sons, 1901. In-8°, 251 p.

Il y a beaucoup de choses à louer dans les « chapitres » de M. Goodell : une information très complète, qui s'étend aux publications les plus récentes, l'indépendance et la sincérité du jugement, la clarté de la discussion. Je le félicite aussi d'avoir rejeté la théorie de Blass, sur la mesure des dactylo-épitrites (1), et plus encore d'avoir, à la suite de Kawczynski, Bennett et Schultz, reconnu qu'aucun texte ne mentionne l'existence de l'*ictus* (accent d'intensité) dans la versification pas plus que dans la langue grecque ; toutefois, il n'est pas allé assez franchement au bout de cette opinion, que j'ai longuement développée et adoptée dans mon cours de rythmique (1901) à la Sorbonne. Si, sur les idées tout à fait fondamentales, je suis d'accord avec M. G., j'ai le regret de me séparer de lui sur bien des questions de détail. Telles sont sa tentative de justifier ou d'excuser l'absurde scansion du « pentamètre » par les grammairiens, et sa théorie un peu naïve du glyconique, fondée en partie sur l'assertion complètement fausse (p. 236), que, dans le trimètre iambique, l'anapeste n'est admis qu'aux mêmes places que le spondée irrationnel : dans la tragédie, en principe, l'anapeste n'est admis qu'au pied initial ; dans la comédie il est aussi fréquent aux pieds pairs qu'aux impairs. Mais la plus grave erreur de M. G. est celle qu'il a commise dans son interprétation du fameux texte d'Aristoxène sur le nombre des χρόνοι ποδικοί. Après les beaux travaux de M. H. Weil, il ne devrait plus être permis d'ignorer ou de contester qu'il faut entendre par là le nombre des battements de la mesure, nombre qui varie de 2 à 4 (1) ; M. G. croit qu'il s'agit de syllabes des pieds élémentaires et cherche à appuyer cette opinion notamment sur l'emploi des termes μονόχρονος, τετράχρονος, dans les fragments d'Oxyrhynchos. Mais dans ces locutions χρόνος signifie χρόνος ῥυθμοποιίας, notion qui est opposée très nettement par Aristoxène au χ. ποδικός. Dans un ditrochée de la forme οἴχεται il y a *au moins* 3 χρόνοι ῥυθμοποιίας parce qu'il y a au moins 3 durées rythmiques distinctes (une par syllabe), mais il n'y a que deux χρόνοι ποδικοί — un frappé et un levé — dont chacune vaut à son tour 3 χρόνοι πρῶτοι. C'est par un contre sens semblable que M. Goodell attribue faussement à Aristoxène (p. 37 et 151) l'opinion qu'un pied ne saurait être constitué par une seule syllabe ; Aristoxène

(1) Cependant je n'accepte pas son interprétation du texte des *Nuées* (p. 185) : ἐνόπλιος dans ce texte (et dans Xénophon) désigne simplement l'anapeste, le rythme des marches militaires par excellence.

(1) Comme M. G. s'imagine qu'aucun pied n'a plus de 2 σημεῖα il n'a pas compris (p. 148) la doctrine très claire (étymologie à part) d'Aristide Quintilien sur la distinction du petit et du grand péon.

n'a jamais rien dit de pareil, il dit même exactement le contraire. Je ne puis davantage approuver qu'on mette au compte d'Aristoxène toutes les doctrines exposées dans les προλαμβανόμενα de Psellus, notamment en ce qui concerne l'existence des rythmes à 3 : 1 et 4 : 3. Psellus n'a certainement pas puisé directement dans Aristoxène, mais (comme l'auteur des fragments de Paris et de Naples) dans un compilateur plus récent qui avait contaminé la pure doctrine aristoxénienne avec des éléments de provenance beaucoup plus suspecte.

T. R.

4. *GRENFELL (B.) and HUNT (A.). The Amherst papyri.* Part II. London, Trowde, 1901. In-4°, XII-244 p. 25 pl.

Le premier volume des papyrus grecs de Lord Amherst (1900), qui renfermait les fragments théologiques, au nombre de neuf, notamment l'ascension d'Isaïe, n'a pas reçu des hellénistes toute l'attention qu'il méritait (cf. *Revue*, XIV, 187); celui-ci, d'une richesse imprévue, est consacré aux fragments classiques et à des documents de toutes époques. Le bulletin papyrologique en donnera une analyse détaillée; signalons tout de suite les nos 10 (15 fr. d'iambiques, peut-être des *Néréides* d'Eschyle), 12 (commentaire d'Aristarque sur le livre II d'Hérodote avec un vers des Ποιμένες de Sophocle : ου χαλκος ου σιδηρος απτεται χροος), 14 (traité de divination : par quels signes se guider dans le choix d'un ami), 17 (fr. très mutilé du *Sciron* d'Euripide), 18 (scholies sur Odyss. XV), 26 (fables de Babrius avec une traduction latine barbare), 27-28 (fr. juridiques latins), 33 (pétition à Ptolémée Philométor), 42 (double date), 64 (prouve que Minucius Italus fut préfet vers 101), 92 (débit d'huile impériale), 125 (prix d'une momie), 190 (fragments du *Pasteur* d'Hermas, notamment un morceau qui manque dans les manuscrits jusqu'à présent connus). — Les noms de MM. Grenfell et Hunt et de M. Blass qui les a assistés dans l'étude des fragments classiques nous dispensent de tout éloge. 25 planches de facsimilés excellents complètent cet ouvrage luxueusement édité.

T. R.

5. *Richard HORTON-SMITH. The Theory of Conditional Sentences in Greek and Latin.* (London, Macmillan and C°, 1894, grand in-8, p. VI-XXVIII, 1-694).

Ce qu'il y a de plus intéressant pour les hellénistes dans ce beau volume, c'est l'introduction (p. 1-11) et la première partie (p. 12-167). L'auteur commence par distinguer nettement dans le verbe le *temps* (passé, présent, futur) et *l'état* de l'action (parfait, imparfait, indéfini) et il adopte une terminologie qui rend compte de cette distinction. Puis il pose en fait que l'optatif est un subjonctif passé, que les temps de l'indicatif servent à exprimer des faits réels, ceux du subjonctif des faits possibles. Il renonce aux notions traditionnelles de potentiel et d'irréel auxquelles il ne fait même aucune allusion. Pour lui, dans les propositions conditionnelles, les temps et les modes gardent leur acception générale; ἄν (ou κε) exprime la contingence. L'adjonction de cette particule à un indicatif marque que le fait a passé, passe, ou passera, sous certaines conditions, du domaine du réel à celui du possible; son adjonction à un subjonctif, que, sous certaines conditions, le fait a passé, passe ou passera du domaine du possible à celui du réel. Partant de là, M. Horton-Smith énumère les diverses constructions que peuvent présenter les propositions conditionnelles. De nombreux tableaux et une riche collection d'exemples, traduits en anglais, éclairent ses explications. Elles forment une élégante construction logique, qui a l'inconvénient

de négliger les données de la grammaire comparée et, par conséquent, est contestable au point de vue historique. Faciliterait-elle la tâche des étudiants comme l'auteur en exprime l'espérance? Cela est douteux; elle m'a paru plus subtile et plus compliquée que la théorie généralement enseignée. — Nous n'avons rien à dire ici de la deuxième partie (p. 168-283), qui traite du latin. Vient ensuite une longue série de notes, de *subnotes* et de *subsubnotes*, où l'auteur touche aux questions les plus diverses (p. 285-644). Explications ou citations complémentaires sur les propositions conditionnelles, critique de texte, étymologies, histoire, littérature, etc., etc., on y trouve de tout. Je note au hasard : p. 315, plus-que-parf. grecs sans augment ; p. 320, futurs latins en *ĭbo ;* p. 321, différence de sens entre *shall* et *will* en anglais; p. 388 et suiv., attraction du relatif en grec, anglais, français, italien, espagnol ; p. 396, place des négations; p. 404, *thucydideanism* de Camoëns ; p. 474 et suiv., négations redondantes en italien, espagnol, français ; p. 505 et suiv., variations de la mode au sujet des cheveux roux ; p. 561 et suiv., usage et abus des proverbes. — Six index terminent l'ouvrage. — Quoiqu'il date de 1894, il n'est venu à ma connaissance que cette année et il paraît avoir échappé aux grammairiens les plus en vue, en particulier à MM. Brugmann. Delbrück et Goelzer. Il méritait mieux.

Léon Job.

6. *JOEL* (*Karl*). *Der echte und der Xenophontische Sokrates*. 2 *ter* Band. Berlin, Gaertner, 1901. In-8°, xxv + ix + 1145 p. (en deux parties).

Le premier volume de cet important ouvrage a paru il y a huit ans et il en a été rendu compte ici même (VI, 310). Il aboutissait à un résultat purement négatif, mais, à notre avis, exact : le Socrate utilitaire des *Mémorables* n'est pas le véritable Socrate. On s'attendait à ce que dans la suite de ses études, M. Joël cherchât à reconstituer, d'après d'autres sources, la personnalité historique du grand intellectuel athénien. Mais il paraît avoir reconnu l'impossibilité de cette tentative et le problème d'histoire cède désormais la place à un problème d'histoire littéraire. Si le Socrate de Xénophon (et celui de Platon) n'est pas le vrai Socrate, d'où dérive-t-il? La réponse — déjà esquissée naguère, maintenant développée en 1100 pages — est : il dérive d'Antisthène. La première école à s'emparer du Jésus grec et à le façonner à son image fut celle des cyniques : c'est leur Socrate — un peu embourgeoisé — que Xénophon adopte et met en scène dans les *Mémorables ;* c'est contre lui que polémise Aristophane dans la seconde édition des *Nuées ;* c'est contre cette conception que s'élève Platon dans un grand nombre de dialogues. Comme il ne reste presque rien d'Antisthène, on devine sur quel formidable échafaudage d'hypothèses et de déductions M. J. est obligé d'asseoir sa reconstruction du Socrate cynique et de son œuvre, en particulier de cette littérature symposiaque d'où ont surnagé tant de traits isolés, naïvement pris pour des faits historiques ; un des plus curieux chapitres est celui où il cherche à prouver que le fameux apologue de Prodicus n'est nullement de Prodicus, mais une simple fiction de Xénophon, inspirée d'un *Héraclès* d'Antisthène. Nous ne pouvons pas suivre M. J. dans le dédale infini de ses démonstrations et discussions. Son livre n'est pas mal écrit, mais il est mal composé ou plutôt il n'est pas composé du tout. L'auteur s'en rend bien compte; il plaide « coupable » et cherche à nous persuader qu'un sujet aussi difficile ne comportait pas un traitement systématique. Nous ne sommes pas de cet avis. Mieux disposé, plus clair, réduit de moitié — ou tout au moins divisé

en un volume de texte et un volume d'*excursus* — l'ouvrage aurait trouvé plus de lecteurs et des critiques plus sympathiques. L'un des censeurs du premier volume reprochait à M. Joël de conduire ses invités à la cuisine; cette fois c'est dans la cave qu'il les promène. Mais le vin est généreux et par les soupiraux filtre parfois un rayon de vive clarté.

H. G.

7. *KAERST* (*Julius*). *Geschichte des hellenistischen Zeitalters. Die Grundlegung des Hellenismus.* Leipzig, Teubner, 1901. In-8°, x-433 p.

Après l'ouvrage justement populaire de Droysen, après le clair résumé de Holm, après le travail si érudit et si exact de Niese, le besoin d'une nouvelle histoire de l'époque hellénistique se faisait-il réellement sentir? Il est permis d'en douter, même après avoir lu le volume d'ailleurs consciencieux et judicieux de M. Kaerst. Ce volume, en effet, ne satisfera complètement ni les savants, ni les gens du monde : pour les premiers, il n'approfondit pas assez les questions de détail, glisse trop vite sur nombre de points importants, cite insuffisamment les sources et la bibliographie; pour les seconds, il est trop sec, abuse des dissertations abstraites (les cinq premiers chapitres, sur l'évolution de la cité hellénique et de la philosophie politique en Grèce, sont bien longs, bien indigestes) et renonce trop à tout charme pittoresque, à tout intérêt narratif. Sa valeur est surtout dans l'équilibre des parties et dans la discussion pénétrante des vues politiques d'Alexandre; par réaction contre les idées de Kœhler, M. Kaerst insiste sur le caractère cosmopolite, « impérialiste », qu'a pris de bonne heure l'ambition du conquérant macédonien. Ce qu'il dit du culte de la personne royale est excellent. Mais quand il a voulu tirer parti à ce sujet des types monétaires (p. 385 suiv.) il s'est rendu coupable d'un anachronisme dont il s'est aperçu lui-même (p. 392), car précisément Alexandre n'a jamais placé son effigie sur ses monnaies. On notera aussi un emploi des sources dérivées de Clitarque un peu moins parcimonieux que dans Droysen et ses imitateurs; cela nous paraît justifié : on n'écrirait pas une bonne histoire de la guerre de 1870 rien qu'avec l'ouvrage de l'état-major allemand.

Ce premier volume nous conduit jusqu'à la mort d'Alexandre (I. La *polis* grecque. II. La royauté macédonienne de Philippe. III. Alexandre). L'ouvrage tout entier en contiendra sans doute trois (1).

T. R.

8. *MACDONALD* (*George*). *Catalogue of greek coins in the Hunterian collection.* Vol. II, Glasgow, Maclehose, 1901. In-4°, 649 p. et pl. XXXI-LXII.

Le second volume du Catalogue de M. Macdonald est à la hauteur du premier (voir *Revue*, XII, 339), comme valeur scientifique et comme exécution matérielle. Il contient la fin de la Grèce d'Europe et l'Asie mineure, c'est-à-dire précisément les régions sur lesquelles se porte le plus vivement à l'heure actuelle l'attention des numismates; on y trouvera décrites et reproduites (2) un grand nombre de pièces du plus grand intérêt par leur rareté ou leur

(1) Il n'est pas certain que le Socrate de Xénophon se rapproche plus de la réalité que celui de Platon, bien au contraire (p. 56). La dynastie des Ἀργεάδαι n'a rien à faire avec l'Argos orestique; ce sont les descendants d'un Ἀργέας vrai ou mythique (p. 108). Lysimaque n'a jamais mis son effigie sur ses monnaies (p. 392).

(2) Il serait bien à désirer que les planches portassent en haut ou en bas, en titre courant, l'indication des villes dont elles présentent les monnaies; cela faciliterait singulièrement les recherches.

excellente conservation. Comme M. M. demande que la critique lui signale ses *desiderata* ou de menues erreurs en vue du troisième et dernier volume qui renfermera un *Errata*, je défère volontiers à son désir pour les quelques séries que j'ai étudiées plus particulièrement.

P. 216. L'ère d'Amasia ne part pas de 2 av. J.-C., mais de 1 ap. J.-C. comme je le montrerai dans un prochain article. — *Ibid.*, n° 3. La frappe d'une *pièce d'argent* dans une ville de Pont (autre qu'Amisus), sous Septime Sévère, paraît tout à fait inadmissible. Le poids spécifique, comme veut bien me l'écrire M. M., est de 9,50, soit fort inférieur à celui de l'argent (10,58) et un peu supérieur à celui du cuivre (8,92); la pièce est donc du cuivre saucé. — P. 227. Le monogramme du tétradrachme de Pharnace, à en juger par la photographie, me paraît composé de ΠΙΣ, non de ΠΡΣ. — P. 228. Les Polémonides ne sont à aucun degré « descendants of Mithradates ». Polémon Ier épousa bien Dynamis, fille de Pharnace, mais il n'en eut pas d'enfants. — P. 235. L'ère de Néoclaudiopolis date plus précisément d'octobre 6 av. J.-C. En général, il faudrait se résigner à représenter toujours les dates asiatiques par une double date chrétienne. — P. 244. Il ne fallait pas écrire « the history of Heracleia is obscure ». C'est au contraire, grâce à Memnon, une des villes d'Asie dont nous connaissons le mieux les annales. — P. 262. Il est inexact que l'inscription delphique (*BCH*, XVIII, 254) qui m'a permis de découvrir le roi Nicomède III, soit datée de l'an 107. En réalité, elle ne porte aucune date, celle de 92, que lui assigne Pomtow (encore dans l'art. Delphoi de Pauly Wissowa, col. 2649-50) est inadmissible. Elle est des environs de l'an 100, voilà tout.

P. 559. Je ne crois pas rationnel d'intercaler les monnaies de Chypre parmi celles d'Asie Mineure.

P. 575. L'attribution du bronze n° 15 à Ariarathe IV n'est pas seulement douteuse, mais impossible.

P. 577. Je ne comprends pas pourquoi M. Macdonald ne veut pas qu'Ariarathe IX ait jamais été « really king of Cappadocia ». Ses drachmes prouvent bien le contraire.

P. 219. Le renvoi à Celenderis vise sans doute les pièces à légende araméenne, p. 531, nos 4-5; mais il fallait expliquer, sous ce dernier article, que ces pièces ont été jadis attribuées à Amisus.

T. R.

9. *NICOLE (Jules). Les papyrus de Genève*. Vol. Ier, 2e fascicule. Genève, Kündig, 1900. In-8°, 122 p. autog.

Après un intervalle un peu long pour notre impatience, M. Nicole nous donne le 2e fascicule de ses Papyrus de Genève dont le premier fascicule a été présenté à nos lecteurs (IX, 346). Le rédacteur du Bulletin papyrologique a déjà analysé par le menu (XIV, 197) cette savante et consciencieuse publication, où l'on remarque surtout la correspondance de Flavius Abinnius, partagée entre London et Genève, le contrat de mariage n° 21 (IIe siècle, le plus ancien texte de ce genre), la vente n° 35 qui fixe à 161 la date du préfet Volusius Maecianus, le cadastre n° 81. Mais je veux encore une fois remercier M. Nicole au nom de nos lecteurs et au mien. Quiconque a mis le nez dans des documents de ce genre sait les difficultés énormes qu'en présente le déchiffrement et a fait provision d'indulgence pour les erreurs de lecture et de restitution inévitables dans de pareils travaux; une diligence trop minutieuse retarderait indéfiniment des publications qu'il y a tout lieu d'accélérer (1).

(1) Pourquoi M. N. écrit-il Oxyrinchus, Oxyrinque? n° 21, 15 la restitution μεθ' ἡμιολίας est sûrement fausse; il faut simplement τὸ ἡμιόλιον.

En revanche, il serait très désirable qu'on prît l'habitude : 1° de commencer chaque document *en belle page ;* 2° de le faire précéder d'un intitulé sommaire.

T. R.

10. *POTTIER* (*Edmond*). *Vases antiques du Louvre.* 2me série. Hachette, 1901. In-4°, 156 p. Pl. 52 à 102.

Ce second fascicule du précieux instrument d'études que nous devons au labeur et à la science de M. Pottier (voir *Revue*, XII, 251) est consacré à la fin de la salle E (vases de style ionien, chalcidien, attico, corintho-ionien trouvés en Italie), à la salle F (vases attiques à figures noires trouvés en Italie) et à la salle G (vases attiques archaïques et de transition à figures rouges trouvés en Italie). Il nous mène jusque vers le milieu du ve siècle et nous apporte notamment d'excellents spécimens, signés de quelques-unes des plus célèbres « fabriques » d'Athènes (Amasis, Exékias, Nicosthénès, Pamphaios, Andokidès, Epictétos, Chachrylion, Euphronios). Le choix des vases reproduits est extrêmement abondant; dans les notices, dont la rédaction est d'une précision et d'une sobriété tout à fait admirables, M. Pottier a également fait entrer les vases non figurés dans son album, mais qui ont déjà été reproduits ailleurs. Les planches, exécutées par M. Devillard directement sur des photographies, sont en progrès notable sur celles du premier album, grâce à un ingénieux artifice qui a presque complètement supprimé les *luisants*. Les figures se détachent mieux sur le fond, elles sont plus claires. Ce n'est pas encore la perfection sans doute, mais c'est le *maximum* de ce qu'on peut obtenir à l'heure actuelle par des procédés à la fois économiques et scientifiques. Aux avantages qu'ils présentent sur le calque, et qu'énumère M. Pottier, il faut joindre ce qui constitue à notre avis la condamnation absolue de ce dernier système : la déformation ridicule que subissent les compositions peintes sur des surfaces bombées. Parmi les planches à grande échelle les mieux venues, signalons la pl. 61 (E 874, très beau dinos du vie siècle, qui n'avait encore été publié que dans le *Magasin pittoresque*), les pl. 100-101 (G 103, cratère d'Antée par Euphronios) et 102 (6104, coupe de Thésée du même).

T. R.

11. *RADET* (*Georges*). *L'histoire et l'œuvre de l'Ecole française d'Athènes.* Paris, Fontemoing, 1901. In-8°, XIV-492 p.

Ce n'est pas une sèche monographie de l'Ecole française d'Athènes que ce volume publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation; c'est l'histoire très vivante et très attachante de ses développements, de 1847, date de l'arrivée des premiers *Athéniens* en Grèce, jusqu'à la fin du siècle qui vient de s'achever. Quelles causes ont amené la création de l'Ecole, quel but lui était assigné à l'origine, comment, après de longs tâtonnements, elle a fini par entrer dans la voie scientifique qui seule lui convient, et d'où elle ne sortira plus, quelle impulsion féconde elle a reçue de ses amis de France et des directeurs qui ont successivement présidé à ses destinées, quelle large expansion lui a donnée celui qui est actuellement responsable de son succès et qui y travaille avec un dévouement infatigable depuis douze ans bientôt, tels sont les points touchés dans la première partie, qui, malgré sa sévérité inévitable, n'est pas la moins attrayante de l'ouvrage. La seconde est consacrée à la peinture de la vie *athénienne*, soit que M. Radet la décrive à Athènes même ou dans les voyages qui dispersent chaque année les membres de l'École aux quatre coins du monde gréco-oriental, soit qu'il la prenne à

Rome, où elle commence, parmi les pensionnaires de la Villa Médicis, si étroitement et si utilement associés aux travaux de notre institut archéologique. Mais ce qui remplit surtout cette partie du livre de M. Radet, c'est ce qu'il appelle le bilan de l'École, bilan scientifique et bilan littéraire, explorations, fouilles, recherches, découvertes de toute nature, publications épigraphiques et archéologiques, œuvres d'art, d'érudition, d'imagination, de sentiment. Avec ou sans le secours des artistes pensionnaires de Rome, l'École d'Athènes a prodigieusement produit; elle a produit, si l'on ose dire, dans toutes les formes de l'activité humaine, avec une incohérence qu'il est permis de regretter, mais qui laisse l'impression d'un effort intense, auquel on ne peut s'empêcher de rendre hommage. Une rapide analyse est impuissante à donner une idée de ce volume, pour lequel l'auteur a dû réunir et coordonner tant de documents épars. Lui seul sait quelles peines il lui a coûtées, combien d'années précieuses il y a dépensées, avec un scrupule et un souci du détail où se reconnaît sa sévère méthode d'historien; mais ce précieux labeur n'apparaît point à la lecture; M. Radet a le don rare d'être à la fois un consciencieux et un passionné, et l'intérêt qu'il a pris lui-même à sa tâche, la couleur et la chaleur de son style, sa façon de dramatiser — parfois non sans excès — jusqu'aux moindres incidents, sont quelques-unes des qualités qui contribueront le plus au succès de son livre. Un autre de ses mérites est son impartialité; il juge sans parti pris les hommes et les œuvres, mettant chacun à la place qui lui est due, parlant des vivants aussi bien que des morts avec une liberté qu'on ne saurait louer sans lui faire injure, mais qui n'en a pas moins son courage et son prix. Le sentiment final qui subsiste après qu'on l'a lu, est, à tout prendre, un sentiment optimiste. Si l'École a mis longtemps à trouver sa direction définitive, si, ayant beaucoup fait, elle a beaucoup à faire encore, elle reste, avec son passé déjà glorieux et son présent plein de promesses, une force scientifique internationale qui fait honneur à la France. Ses premiers guides ont pu se tromper; la faute en est peut-être moins à eux qu'à leur temps. Vue de haut, cette carrière déjà longue est réconfortante; on se sent pris de reconnaissance pour tous ces bons ouvriers qui, chacun à sa manière, ont mis la main à l'œuvre commune, et la légende *pour la science*, *pour la patrie*, de la belle médaille que Roty a gravée en souvenir du cinquantenaire, un peu banale au premier abord, prend une signification touchante et vraie, si l'on y voit la devise de l'École, non seulement à l'heure présente, mais dans le demi-siècle qui l'a précédée. Elle résume aussi et caractérise heureusement l'effort de M. Radet, qui a trouvé, à la mettre en pratique, sa meilleure récompense.

P. Girard.

12. *SCHULTZ* (*R. Weir*) *and BARNSLEY* (*Sidney Howard*). *The monastery of St Luke of Stiris in Phocis* and the dependent monastery of St Nicolas in the fields near Skripou, in Bœotia. London, Macmillan, 1901. In-folio, 76 p. et 60 planches. Nombreuses illustrations.

Le monastère de Saint-Luc en Phocide, ou plutôt les deux églises sœurs de ce monastère, blotti dans un pli du Parnasse, sont parmi les plus beaux et les plus complets spécimens subsistants de l'art byzantin à son second apogée (xie siècle). Après l'excellente thèse de M. Diehl (1889), il n'y avait plus grand chose à en dire au point de vue historique et archéologique, mais il restait à faire connaître, par des reproductions adéquates, les détails de leur architecture, de leur parure de briques ornées et de marbres polychromes, et surtout de

leurs mosaïques (1). Déjà cependant M. Diehl lui-même, dans les *Monuments Piot* (III, 1896) et dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1897), M. Schlumberger dans son *Épopée byzantine*, ont donné, d'après des clichés de G. Millet, quelques excellents spécimens *en noir* de ces mosaïques. L'intérêt principal de l'ouvrage de MM. Schultz et Barnsley, dont j'admirais, voici dix ans, les aquarelles à l'École anglaise d'Athènes, consiste dans les reproductions en couleur et à grande échelle qu'ils nous ont données de quelques-uns de ces tableaux : le Saint-Luc (frontispice), la tête de Grégoire le thaumaturge (pl. 45), la planche d'ornements (pl. 55) sont des documents de premier ordre, surtout quand on les rapproche des observations techniques des auteurs, l'un et l'autre fort compétents. Il y aurait encore à signaler bien d'autres planches intéressantes, comme celles qui sont consacrées aux plaques minces de marbre sculpté et translucide, qui tiennent lieu de vitraux (pl. 13-15). En revanche, les *directs* insérés dans le texte sont d'une exécution misérable, due surtout à l'emploi d'un papier trop peu « couché » ; que l'on compare par exemple la fig. 39 (p. 48) avec la planche correspondante (n° 24) des *Monuments Piot :* c'est proprement le jour et la nuit. — Le texte de l'ouvrage est sobre, précis et sans prétention ; la publication, longtemps retardée, a été due, en dernier lieu, à la libéralité de M. Freshfield, à la fois archéologue et mécène ; il a droit à tous les remerciements des byzantinisants.

T. R.

(1) La petite église ainsi que l'église fille, Saint-Nicolas (sur laquelle MM. S. et B. apportent les premiers renseignements un peu précis), avaient jadis une parure de fresques aujourd'hui cachée sous le badigeon, et qu'il conviendrait de dégager.

13. *STRAZZULLA* (*Vincenzo*). 1. *La famiglia di Pythodoris, regina del Ponto* (extr. du Bessarione, VI). Roma, Salviucci, 1901, in-8°, 17 p.

2. *Dopo lo Strabone vaticano*. Messina, d'Amico, 1901, in-8°, 58 p.

1. Le petit article sur Pythodoris ne renferme aucun renseignement nouveau et n'utilise pas tous les documents ; l'auteur ne connaît ni la Prosopographie, ni les recueils de Latyschew, ni les recherches de Sallet, de Waddington, etc. ; il est visible qu'il n'a jamais regardé une monnaie des Polémons. Il affirme contre toute vraisemblance que Pythodoris a vécu jusqu'en 38 après J.-C. et contre le témoignage explicite des monnaies de bosporanes que cette princesse a conservé le Bosphore après la mort de Polémon Ier. On ne peut pas admettre non plus, malgré l'identité des noms, que le Polémon, fils de Zénon de Laodicée, qui est prêtre de Rome et d'Auguste à Cymé (CIG. 3524) soit le roi Polémon ; pourquoi ne serait-il pas appelé βασιλεὺς ? Auguste, d'ailleurs, est qualifié dans ce texte de père de la patrie et il n'a reçu ce titre qu'en 2 avant J.-C. Or Polémon (comme le prouvent les monnaies bosporanes) est mort en 8 avant J.-C. Il s'agit donc probablement de son neveu.

2. La seconde brochure passe en revue la plupart des passages de Strabon où les fragments palimpsestes du Vatican (Cryptensis, Calabrensis) laborieusement déchiffrés par Cozza Luzi apportent les leçons nouvelles. Les observations historiques et géographiques de M. S. sont souvent intéressantes, mais il n'a pas réussi à nous convaincre de la valeur critique de ce palimpseste. Dans le passage IX, 2, 10 (Tanagra) la leçon Ἀριστοτέλης δὲ αὐτὸ ὅρος τῷ est manifestement absurde ; il faut lire <τὸ> αὐτὸ Ὠρωπῷ (cf. Arist. fr. 613) et cette phrase est une glose sur Γραῖα. Dans XII, 2, 10, M. S. a tort de vouloir substituer la leçon Κομμαγηνή

de quelques manuscrits à Χαμαντηνή ; ce sont deux provinces toutes différentes.

T. R.

14. *WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (Ulrich von). — Die Textgeschichte der griechischen Lyriker.* (Abhandlungen der koeniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Goettingen. Philologisch-historische Classe. Neue Folge, Band IV, Heft 3). Berlin, Weidmann, 1900, 121 pages.

Les livres de M. de Wilamowitz-Moellendorff ne sont pas de ceux qui se laissent facilement résumer; ils sont trop touffus, trop pleins d'idées originales, pour qu'il soit possible d'en indiquer en peu de lignes le très haut intérêt. Pour en tirer plein profit, il faut les lire minutieusement, la plume à la main, et en s'entourant de tout une bibliothèque, car l'érudition de M. de Wilamowitz touche à tout, et à propos de tout trouve à dire quelque chose de neuf.

Le volume qu'il vient de consacrer à l'histoire du texte des lyriques grecs est certainement l'un de ses ouvrages les plus brillants et les plus suggestifs. Il sert en quelque sorte de préface à l'édition des fragments des lyriques promise depuis longtemps déjà et attendue par tous avec la plus vive impatience (1). L'auteur y a réuni un certain nombre de dissertations qui lui furent suggérées au cours de son étude préliminaire du texte des poètes, et dont le développement aurait par trop surchargé sa prochaine édition.

Dans la première partie de son livre, M. de Wilamowitz recherche quelle a été pour les lyriques l'importance et la véritable signification du travail des grammairiens d'Alexandrie. Se rendre un compte exact de ce travail est pour lui la première tâche de quiconque prétend publier à nouveau les fragments qui nous restent. Il y a trop longtemps que les philologues se livrent au jeu des conjectures et des corrections fantaisistes : c'est dans l'histoire même des textes qu'il faut chercher les bases scientifiques d'une édition nouvelle.

Développant une idée qu'il avait déjà brièvement énoncée dans sa brochure sur Bacchylide (1), le savant philologue allemand s'attache tout d'abord à démontrer que le prétendu choix d'un groupe de neuf poètes, qu'auraient fait les Alexandrins parmi les lyriques, n'est qu'une hypothèse moderne fondée uniquement sur les listes des Byzantins. Ce nombre de neuf n'est pas, suivant lui, le résultat d'un choix raisonné, mais bien d'une sorte de sélection naturelle qui s'est produite au cours des siècles et qui a éliminé successivement certains poètes, pour des raisons de natures diverses souvent étrangères à la valeur de leurs œuvres. Si les grands grammairiens n'ont étudié et édité que neuf poètes, c'est simplement parce qu'ils n'en possédaient pas plus de neuf (2), ou que tout au moins ce qui subsistait en dehors de ceux-ci était trop peu important ou d'une authenticité trop contestable, pour être digne de prendre rang dans la collection des lyriques. Avec sa hardiesse et son ingéniosité habituelles, M. de Wilamowitz prétend établir dans quelles limites les Alexandrins ont eu connaissance des

(1) Cette édition formera le quatrième volume de la collection des *Fragmenta Poetarum Graecorum*, publiée sous la direction de M. Wilamowitz, et dont le 1er fascicule du volume IV a seul paru jusqu'ici (*Comicorum Graecorum Fragmenta edidit Georgius Kaibel : Doriensium Comoedia Mimi Phlyaces*. Berlin, Weidmann, 1899).

(1) *Bakchylides*, Berlin, Weidmann, 1898, p. 9.

(2) Ce n'est que plus tard que la poétesse Corinne fut ajoutée à ce groupe. Ses œuvres, dont la renommée n'avait pas dépassé les frontières de la Boétie, furent retrouvées vers la fin du IIe siècle avant notre ère, et étudiées surtout en raison de leur langue spéciale.

productions du lyrisme grec antérieures à la fin du ve siècle : tel poète devait leur être complètement inconnu, tel autre, au contraire, était parvenu jusqu'à eux.

Quant aux poètes dithyrambiques attiques du IVe siècle, s'ils n'ont pas été édités par les Alexandrins, c'est parce qu'en fait ils ne rentraient pas dans le cadre que ceux-ci avaient assigné à leur exégèse. Après Bacchylide, le lyrisme grec se transforme rapidement, et la différence est trop grande entre l'œuvre d'un Simonide et celle d'un Timothée, pour qu'on ait jamais pu songer à les ranger côte à côte. D'ailleurs, à l'époque alexandrine, le dithyrambe nouveau était encore un genre vivant qui ne requérait pas le travail des grammairiens. Ceux-ci n'étudiaient que les lyriques *classiques*, c'est-à-dire ceux qui étaient antérieurs au dernier tiers du ve siècle, et qui, n'ayant plus alors qu'une existence purement littéraire, demandaient déjà à être commentés et expliqués. M. de Wilamowitz montre admirablement comment s'est formé dès l'antiquité ce concept du lyrisme classique qui a complètement rejeté dans l'ombre tous les lyriques postérieurs. Je connais peu de pages plus suggestives dans la littérature philologique et plus vraies, que celles dans lesquelles il expose, à ce point de vue, les transformations du goût chez les Grecs entre l'époque de Pindare et celles des Alexandrins d'abord, des hellénisants de l'époque d'Auguste ensuite.

Si M. de Wilamowitz se refuse à croire que les Alexandrins aient fait œuvre de sélection, il n'en reconnaît pas moins toute la grandeur de leurs travaux. Ils ont consacré par d'excellentes éditions les œuvres des poètes lyriques ; ils en ont fait les πραττόμενοι, et le texte solide et sûr qu'ils en ont donné a servi de base à tous les travaux postérieurs.

Comment se sont constituées ces éditions alexandrines ? C'est ce que M. de Wilamowitz examine en se plaçant successivement au point de vue de l'authenticité des œuvres, de leur répartition par livres et par genres, et enfin, de la critique du texte.

Si l'on excepte les recueils d'épigrammes, et certaines œuvres de Stésichore et d'Ibycos, sur l'authenticité desquelles il y avait déjà des doutes dans l'antiquité, on peut admettre que les Alexandrins ont su vérifier avec sûreté l'authenticité des poèmes qu'ils étudiaient. Toutefois certains noms, comme ceux d'Anacréon et d'Alcman, doivent être considérés comme des noms collectifs sous lesquels nous ont été transmises, à côté des œuvres authentiques de ces poètes, des productions d'autres auteurs.

C'est dans les recueils lyriques plus ou moins complets, qui ont dû exister dès le ve siècle, que les Aristophane et les Aristarque ont puisé les éléments de leurs éditions. Quant aux archives des temples et aux archives privées, dans lesquelles ils auraient pu faire sans doute mainte découverte précieuse, ils ne les ont malheureusement pas consultées. Ces grammairiens étaient des « savants de cabinet » ; ils ne se souciaient pas de rechercher des documents originaux, ils se contentaient de ce qui avait été réuni avant eux dans les bibliothèques.

Encore n'ont-ils usé de ces sources que d'une façon incomplète. Il est, en effet, vraisemblable que ces recueils d'odes et d'hymnes contenaient une notation musicale. Les Alexandrins ne se sont point occupés de celle-ci : la musique du VIe et du ve siècles était pour eux lettre morte. Par contre, ils ont instauré un système de colométrie fondé uniquement sur une métrique créée par eux, et qui ne nous a sans doute conservé de l'ancienne colométrie que la division par strophes. Quant à leur façon de couper les vers, il ne nous est pas possible de dire si elle correspondait à celle que leur avait transmise la tradition.

Il n'est guère possible non plus de reconnaître quels sont les principes qui les ont guidés dans la répartition des œuvres par genres et par livres. Il ne semble pas qu'ils aient suivi en cette matière des règles fixes et invariables.

En dernier lieu, M. de Wilamowitz étudie le travail des Alexandrins au point de vue de la critique des textes. Il recherche, dans les limites du possible, quelle était la langue des lyriques tels que les grammairiens les ont connus, et jusqu'à quel point ils nous ont conservé cette langue. C'est là un problème qu'il serait fort malaisé de résoudre dans son intégrité. M. de Wilamowitz s'y arrête longuement, et ses aperçus sur le dialecte de chacun des neuf lyriques sont du plus haut intérêt. D'une façon générale, on peut admettre que les Alexandrins n'ont rien remanié à la légère. Ils ont cherché avant tout à fixer un texte aussi sûr que possible, que notre première tâche doit être d'essayer de restituer en le dégageant des corruptions postérieures. Nous pourrons ensuite tenter de retrouver la langue originale du poète, en refaisant à notre tour l'histoire de son texte : c'est la seule base scientifique que nous puissions donner à nos essais de corrections.

La seconde partie du livre, aussi étendue et non moins intéressante que la première, est composée d'une série d'*excursus*, dont chacun mériterait une étude spéciale. Ils fourmillent d'idées nouvelles, d'aperçus profonds et ingénieux,... trop ingénieux parfois.

Dans le premier, l'auteur, élargissant la théorie qu'il avait d'abord limitée aux poètes lyriques, reprend dans son ensemble la question tant de fois débattue du « canon alexandrin ». — La seconde dissertation s'occupe de la répartition en neuf livres des poésies de Sapho et des principes qui paraissent avoir présidé à cette division. — La troisième débrouille, à propos du grammairien Kallias de Mytilène, un passage assez obscur d'Athénée (III, 85 c), que M. de Wilamowitz avait précédemment interprété dans un sens différent.

Un quatrième excursus, consacré à la poétesse Télésilla, montre comment la version que donne Hérodote (VI, 19 et 76-82) de l'expédition de Cléomène contre Argos, — version qui est évidemment d'origine spartiate, doit être rectifiée et complétée à la lumière des traditions argiennes sur le rôle joué dans cet événement par l'illustre poétesse, telles que Plutarque et Pausanias nous les ont transmises. Je ne vois pas toutefois comment cette correction, parfaitement justifiée en elle-même, peut infirmer d'une manière quelconque la date de l'expédition de Cléomène, qui se déduit logiquement de l'oracle cité par Hérodote.

Diagoras de Mélos fait l'objet d'un cinquième excursus, dans lequel M. de Wilamowitz s'attache à combiner, en les conciliant entre elles, les différentes traditions anciennes que nous possédons sur la personnalité et la biographie du poète « athée ».

La note suivante est consacrée au court fragment qui nous reste de l'hymne de Lamproklès à Pallas et aux controverses auxquelles le texte et l'attribution de ce poème ont donné lieu dès l'antiquité.

L'auteur discute ensuite l'authenticité du *Banquet* de Philoxène, dont Athénée nous a conservé de longs fragments. A l'encontre de Bergk et de la plupart de ceux qui l'ont suivi, M. de Wilamowitz n'admet pas qu'on puisse attribuer ces fragments au fameux poète dithyrambique Philoxène de Cythère.

Dans les chants laconiens qui terminent *Lysistrata*, M. de Wilamowitz croit trouver, avec raison, me semble-t-il, une imitation d'Alcman. Quant à l'interprétation peut-être un peu alambiquée qu'il donne de la scène qui les précède, je doute fort qu'elle satisfasse complètement les aristophanisants.

Après une courte note sur les « lako-

nische Embateria », dont notre savant n'admet pas la haute antiquité, le livre se termine par un long chapitre sur Tyrtée. L'auteur soumet les sources du récit traditionnel des guerres de Messénie à une critique magistrale, qui fait judicieusement la part de la légende et celle de l'histoire ; il étudie ensuite en elles-mêmes les poésies qui nous sont parvenues sous le nom de Tyrtée. Ses conclusions sont en partie les mêmes que celles de M. Weil (1). Il reste acquis, malgré les efforts que MM. Verall et Schwartz ont fait pour établir le contraire, que l'auteur des *Élégies* est un poète spartiate qui a vécu au milieu du VIIe siècle. Toutefois, il faut admettre que, même parmi les fragments que nous possédons, il y en a qui n'appartiennent pas à Tyrtée. Le recueil de ses poèmes a dû dès l'antiquité se grossir et se mélanger d'œuvres d'origines fort différentes, de même que sa langue a dû subir de profondes modifications.

Tel est, brièvement esquissé, l'intérêt multiple de ce livre, qui comptera certainement parmi les productions les plus importantes et les plus méritoires de l'auteur.

Camille GASPAR.

(1) *Journal des Savants*, 1899, septembre, p. 553 et suiv.— *Études sur l'Antiquité grecque*, 1900, p. 193 et suiv.

ACTES DE L'ASSOCIATION

SÉANCES DU COMITÉ

9 janvier 1902. — Présidence de M. Paul Girard, président de l'Association.

Membre décédé : M. Nicolas Phardys, membre donateur.

Membres nouveaux : MM. Maurice (Jules), Monier et Quillard.

Le Président soumet au Comité, qui l'approuve, la liste des membres qui composeront, avec le bureau, la Commission des Prix, en 1902. Cette liste est ainsi composée : MM. Bikélas, Bréal, Collignon, Croiset (Maurice), Dareste, Diehl, Foucart, Houssaye, Legrand (Émile), Omont, Perrot, Pottier, Psichari, Th. Reinach, Tannery, Weil.

M. Bréal donne lecture d'une note sur le sens primitif des noms qui désignent en grec, en latin et dans les autres langues de la famille indo-germanique, l'idée de temps. En grec, il rattache χρόνος au verbe χραίνω, qui signifie *frotter*, *user* : le temps, pour les Grecs, est ce qui use tout ; tous les emplois du mot χρόνος se rapportent à l'idée de durée. — Pour l'étymologie de l'adverbe μάτην, *en vain*, M. Bréal, au lieu de songer au verbe μαίομαι, *je désire*, propose μαίνομαι, *je suis fou :* ce qui se fait *en vain* passe aisément pour un acte de *folie*.

M. Tannery détache quelques pages d'une étude qu'il a lue au Congrès des Sociétés savantes, à Nancy, au mois d'avril dernier. Cette étude avait pour objet l'influence de la musique grecque sur le développement de la mathématique pure ; dans les pages dont il donne lecture, M. Tannery s'applique à déterminer le rôle d'Aristoxène dans cette histoire des théories musicales et mathématiques.

M. Th. Reinach signale, d'après une inscription inédite de Philippopoli, communiquée par M. Tachella, l'existence d'un dieu nouveau, Apollon Κενδρισός.

M. Am. Hauvette étudie le passage de la *IIe Pythique* de Pindare (v. 49-56), où le poète fait allusion aux violentes invectives d'Archiloque : il émet l'hypothèse que Pindare a été en cet endroit directement inspiré par un souvenir du poète de Paros, et il relève dans le reste de la pièce la trace d'autres imitations ou réminiscences du même genre.

6 février 1902. — Présidence de M. Paul Girard, président de l'Association.

Membres décédés : MM. Labbé, Th. Vlasto et Aug. Carrière.

Membres nouveaux : MM. Renauld, Glypti (Georges) et Joannidès (Nicolas).

M. Puech présente quelques observations sur une page du *Misopogon* (p. 351 D) où Julien rappelle aux habitants d'Antioche les conseils que lui donnait jadis son précepteur Mardonios pour le détourner de la fréquentation du théâtre, à laquelle on peut suppléer par la lecture d'Homère. Cette idée, qu'on ne retrouve pas dans

la prédication stoïcienne ou cynique contre les spectacles, est au contraire l'équivalent de celle que Tertullien a développée à la fin du *De Spectaculis*. M. Puech croit que l'analyse du passage en question rend vraisemblable que Julien s'est en effet inspiré de Tertullien, qui avait publié du *De Spectaculis* une rédaction grecque en même temps que la rédaction latine.

M. S. Reinach pense que l'idée reprise par Julien a dû venir à Tertullien lui-même de quelque moraliste païen : l'originalité de Tertullien réside plutôt dans le style que dans le fond des idées.

M. Maurice Croiset voit aussi dans la forme du passage de Julien, notamment dans le procédé d'interrogation, l'indice d'une source analogue aux *Dissertations* d'Épictète et aux enseignements de Musonius Rufus.

M. Ch. Huit rappelle que, depuis notre dernière séance, un fait grave s'est produit, qui intéresse au plus haut degré le sort des études grecques en France : c'est l'annonce d'une réforme profonde dans notre enseignement secondaire, réforme dont M. le Ministre de l'Instruction publique, d'accord avec la Commission parlementaire présidée par M. Ribot, semble poursuivre la réalisation dans un avenir très prochain. Pour la première fois en France le grec serait séparé du latin dans nos programmes classiques. Ce projet équivaut donc à une révolution, qui ne peut laisser notre Association indifférente.

M. le Président répond que cette question a, en effet, occupé le bureau, et que lui-même a consulté à ce sujet l'un de nos anciens présidents, activement mêlé à toutes les délibérations du Conseil supérieur de l'Instruction publique, M. Alf. Croiset. De cette entrevue il résulte que, l'entente étant complète entre le Ministre et la Commission parlementaire, l'Association ne saurait utilement intervenir aujourd'hui pour empêcher un vote qui semble désormais acquis. Le Président n'en remercie pas moins M. Huit de s'être fait en cette circonstance l'interprète des sentiments de la Société ; il exprime le souhait que du moins l'élaboration des programmes nouveaux fournisse à l'Association l'occasion de se faire entendre, pour le plus grand bien des études qui sont une des raisons d'être de son existence.

M. Pottier donne lecture d'une étude qui fait suite à sa précédente communication sur les fouilles de M. Evans à Cnossos (Crète). Il ne prétend pas tirer encore des conclusions définitives de fouilles qui ne sont pas terminées ; il se propose d'indiquer seulement les données générales du problème. La discussion porte sur quatre points : la race, le centre de production, la part des influences orientales, les intermédiaires.

Sur le premier point les résultats sont encore négatifs : la question ne pourra être résolue que le jour où l'on déchiffrera les inscriptions crétoises.

Actuellement, la Crète paraît avoir été le foyer principal de la civilisation dite mycénienne. Cela nous explique pourquoi la Grèce continentale semble avoir reçu plus qu'elle n'a donné. Il y a eu beaucoup d'objets d'importation, et les architectes ou sculpteurs de Mycènes subissaient de loin l'influence crétoise. Ce sont des ateliers provinciaux, à côté de la métropole. Pour cette raison l'art mycénien a disparu vite après l'invasion des Doriens : il n'avait pas en Grèce de racines profondes. Au contraire, il persiste davantage dans les îles et sur la côte d'Ionie. Sans doute, il y a eu suture entre cette civilisation et la Grèce hellénique ; mais on ne peut pas dire que l'art ait continué à se développer d'après les mêmes principes. L'esthétique de la Grèce classique est le plus souvent le contraire de l'esthétique mycénienne : ce sont deux sociétés totalement différentes.

La question se pose ensuite de savoir quels rapports ont existé entre cette civilisation et l'Orient. Ces rapports ont été contestés par M. Reinach dans un

mémoire rempli de faits intéressants et d'idées originales, le *Mirage oriental*. Ce livre a permis, avec d'autres travaux de MM. A. Bertrand, de Nadailhac et Montelius, de constituer tout un chapitre de la science historique : il nous a révélé l'art européen. Mais il a eu le tort de vouloir dénier à l'Orient la part légitime d'influence qui lui revenait. Dans les fouilles de M. Evans à Cnossos apparaissent trois catégories d'objets, les uns de pure importation, les autres subissant les influences égyptiennes, les autres révélant des transmissions chaldéennes. Pour bien apprécier le phénomène mycénien, il faut donc, d'une part, proclamer la puissance et la personnalité des populations égéennes, d'autre part, ouvrir largement la porte aux influences venues de l'Orient, sinon, le problème reste voué à une perpétuelle obscurité.

Quant aux intermédiaires, M. Pottier montre qu'on a tort de vouloir à tout prix éliminer les Phéniciens. Les données historiques que nous possédons sur leur action dans la Méditerranée, antérieurement à l'an 1000, sont sans doute assez vagues. Mais les récents travaux de M. Bérard et ses études sur les noms de lieux dans tout le bassin méditerranéen viennent à propos démontrer combien les dénominations sémitiques y sont nombreuses et remontent à une haute antiquité : les Grecs n'ont fait le plus souvent que les traduire.

Comme conclusion, M. Pottier estime que la civilisation dite mycénienne, qui est surtout insulaire et crétoise, ne se confond ni avec le monde oriental, ni avec la Grèce hellénique. Elle constitue une forte unité politique et artistique ; elle dure pendant dix siècles environ ; elle se suffit à elle-même.

M. S. Reinach ne croit pas que l'origine crétoise de la civilisation mycénienne soit encore scientifiquement démontrée. On doit attendre beaucoup des fouilles qui se feront dans d'autres îles, notamment à Milo.

6 mars 1902. — Présidence de M. Paul Girard, président de l'Association.

Membre nouveau : M. Zarifi (Georges), de Constantinople.

Le président annonce que, depuis la dernière séance, le principe des réformes de l'enseignement secondaire ayant été approuvé par la Chambre des députés, la Section permanente du Conseil supérieur a déjà élaboré la mise à exécution de ces projets. En ce qui concerne le grec, il y a dans ces réformes des mesures au sujet desquelles l'Association aura sans doute à présenter des observations et des vœux. Le bureau propose donc au Comité de désigner une Commission spéciale, chargée de suivre autant que possible les travaux de la Section permanente et d'aviser aux moyens d'intervenir utilement auprès du Conseil supérieur.

Ce Comité approuve cette proposition, appuyée par M. Maurice Croiset.

La Commission, qui se réunira dès le lundi 10 mars, comprend, avec les membres du bureau, les anciens présidents de l'association, et les vingt membres dont les noms suivent : MM. Bérard, Bernès, Bloch, Bodin, Boudhors, Dalmeyda, Dussouchet, Edet, Fougères, Georgin, Glachant (Victor), Huit, Humbert, Krebs, Lafont, Monceaux, Petitjean, Ragon, Reinach (Th.), Tannery. Elle sera d'ailleurs ouverte à tous les autres membres de l'Association qui voudront prendre part à ses travaux.

M. d'Eichthal donne lecture d'une étude sur *Hérodote et Victor Hugo*, à propos de la pièce intitulée : *Les trois cents*, dans la *Légende des siècles*. (Nouvelle série, parue en 1877.)

M. Fougères recherche, après beaucoup d'autres savants, l'étymologie du mot Λύκαιος dans les expressions Ζεὺς Λύκαιος, Λύκαιον ὄρος, etc... M. Ed. Meyer, dans ses *Forschungen zur alten Geschichte*, défend l'étymologie qui rattache ces adjectifs à l'idée de *lumière*, à la racine λυκ —, telle qu'elle apparaît, par exemple, dans l'adjectif λυκαυγής. M. Fougères soutient l'opinion qui dérive Λύκαιος du mot

λύκος, *loup*, et fait valoir, entre autres arguments, la découverte récente, dans des inscriptions arcadiennes trouvées par M. Leonardos, de l'ethnique Λυκουράστιος, qui atteste le nom d'une ville Λύκουρα. La formation Λύκουρα est parfaitement régulière, et c'est sans doute la vraie forme de ce nom de ville. Λυκόσουρα semble provenir d'une formation analogique (cf. Κυνόσουρα). Comme conclusion, M. Fougères ne doute pas qu'il ne faille voir à l'origine dans le Ζεὺς Λύκαιος d'Arcadie un dieu-loup.

M. S. Reinach s'applaudit de voir se répandre ces idées sur le totémisme primitif de la religion grecque ; quant à Λυκόσουρα, il croit que c'est un doublet de Λύκουρα, provenant d'un mot λύξ, λυκός, *loup*, dont on retrouve en grec la forme nasalisée, λύγξ, λυγκός.

M. Vasnier, revenant sur les questions traitées par M. Pottier dans la précédente séance du Comité, apporte, à l'appui de l'origine orientale de la civilisation mycénienne, un argument tiré de ce double fait, que, d'une part, l'architecture est de tous les arts celui qui correspond le mieux à un état particulier de civilisation, et que, d'autre part, les débris d'architecture disparaissent de la surface du sol plus difficilement que tous les autres. Or, le soi-disant art européen, d'où serait sortie la civilisation mycénienne, n'a laissé aucune trace ni en Germanie, ni en Gaule, ni dans les pays du Nord. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher la source de l'art mycénien.

M. S. Reinach répond que l'absence de traces architecturales en Europe ne prouve rien : l'art gothique s'est développé, au XIIe et au XIIIe siècle, dans l'Europe occidentale et méridionale, sans qu'on puisse en trouver les premiers essais dans les pays habités par les peuples du Nord qui, pourtant, ont été les inspirateurs de cet art.

M. Vasnier fait observer que cette théorie sur l'origine de l'art gothique n'est pas celle qu'ont professée de grands architectes, comme Viollet-le-Duc, et des savants comme M. Choisy.

M. Bérard présente quelques observations sur le même sujet : il se propose de faire valoir, dans la discussion du problème relatif aux influences orientales et aux intermédiaires, deux séries de faits. C'est d'abord que, dans le monde des îles de la Méditerranée, les capitales se sont toujours déplacées suivant les courants commerciaux. On constate cette loi géographique de la façon la plus claire en Sicile, mais aussi à Rhodes, à Théra, à Salamine, enfin en Crète. Il n'est pas douteux que partout les capitales n'aient fait face aux pays d'où venait le commerce, la civilisation : Gortyne, au sud de la Crète, a été la capitale de l'île au temps où se faisaient sentir les influences orientales et méridionales ; Cnossos, au nord, s'est substituée à Gortyne quand le roi Minos établit sa thalassocratie sur les îles grecques. Quant au rôle d'intermédiaire entre l'Orient et la Grèce, M. Bérard n'hésite pas à l'attribuer aux Phéniciens : c'est ce qu'il démontre par l'équivalence de nombreux doublets géographiques, qui attestent la présence successive de deux marines différentes. De même que le nom de *Monte Santo*, à côté de *Haghion Oros*, rappelle le séjour des marins génois au mont Athos, ainsi les noms sémitiques de *Kasos* et de *Rhéneia* ont pour équivalents grecs *Akhné* et *Kéladousa*. L'influence orientale a donc été propagée par des Sémites, les Phéniciens. Cette démonstration s'appuie surtout, ajoute M. Bérard, sur la toponymie de l'*Odyssée* : il cite quelques-uns des faits qui résultent de cette étude, et celui-ci en particulier, qui fournit même une indication chronologique : l'îlot où s'arrête Ulysse avant de pénétrer sur le territoire des Cyclopes n'est autre que l'île actuelle de *Nisida*, dans le golfe de Pouzzoles, et la ville des Cyclopes, qu'Homère appelle εὐρύχορος Ὑπερείη, c'est la ville qui porte dans

l'histoire le nom sémitique de Cumes. Or, le poète fait allusion à la destruction de cette ville et au transfert de ses habitants à *Schéria*. Il faut donc supposer que, fondée selon la tradition vers 1050, la ville de Cumes avait été d'abord quelque temps florissante, puis attaquée et ruinée par ses voisins, les Œnotriens. Les éléments historiques qui entrent dans cette partie du récit homérique appartiennent donc au temps qui suivit la ruine de Cumes, c'est-à-dire peut-être à la fin du xe ou au début du IXe siècle. L'*Odyssée* elle-même n'a pas dû être rédigée avant le milieu du VIIIe siècle.

M. S. Reinach accepte volontiers ces données chronologiques, lesquelles, suivant lui, n'attribuent pas aux Phéniciens une influence aussi ancienne dans l'histoire que l'a soutenu jadis M. Bérard.

M. Bérard répond que ce n'est là, en effet, qu'une partie de sa thèse, et qu'il se réserve de développer ultérieurement les preuves d'une influence phénicienne beaucoup plus reculée.

Le Secrétaire,
Am. HAUVETTE.

OUVRAGES OFFERTS A L'ASSOCIATION

dans les séances de janvier à mars 1902.

ARNAUD (Germain), **La Grèce** (300 textes de version grecque), Marseille, 1901.
DE MÉLY, **Les lapidaires grecs,** traduction, 1902.
EGGER (Max), **Denys d'Halicarnasse,** Paris, 1902.
JOUBIN, **La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès,** 1902 (thèse française de doctorat ès lettres).
JOUBIN, **De sarcophagis Clazomeniis,** Paris, 1901 (thèse latine).
GLACHANT (Paul et Victor), **Lettres à Fauriel,** Paris, 1902.
DIMITSAS, Ὁ πολιτισμὸς τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος, Athènes, 1902.
BISCHOFF (E. F.), **Priester und andere Cultusbeamte. Staatsculte und Feste** (extrait des **Griech. Alterthümer** de Schœmann-Lipsius, Band II, 16e et 17e chapitre).
COUVREUR (P.), **Hermiae Alexandrini in Platonis Phædrum scholia,** edidit P. Couvreur.
DE RIDDER, **Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale,** 1re partie, Leroux, 1901.
LAMBROS (S.), **Ecthesis chronica and Chronicon Athenarum.** London, 1902.
RHADOS, Ἱστορία τῶν συγχρόνων πολεμικῶν στόλων, Athènes, 1901.
SVORONOS, Ἑρμηνεία τῶν μνημείων τοῦ ἐλευσινιακοῦ μυστικοῦ κύκλου, Athènes, 1901.
Périodiques divers.

Le rédacteur en chef-gérant, TH. REINACH.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

HÉRODOTE ET VICTOR HUGO

A PROPOS DU POÈME : *LES TROIS CENTS*[1]

J'apporte à la Société des Études grecques un petit travail d'exégèse sur un poème français. Le centenaire de Victor Hugo est mon excuse. Il était peut-être bon que nous répétions, nous aussi, en ces jours de commémoration, le nom du chantre de Canaris.

> ... Pauvre Grèce qu'elle était belle
> Pour être couchée au tombeau,

s'écriait-il à vingt-cinq ans ; et, vieillard, il chantait encore la Grèce « où sont les Muses ! »

Si même Hugo n'avait pas inscrit en tête de son poème *Les Trois Cents,* ce passage de *Polymnie* :

> Ξέρξης τὸν Ἑλλήσποντον ἐκέλευσε τριηκοσίας ἐπικέσθαι
> μάστιγι πληγάς,

d'un simple coup d'œil le lecteur s'apercevrait que le poète a tiré une bonne partie de son œuvre du livre VII des *Histoires* d'Hérodote ; mais il s'aperçoit vite aussi que l'auteur a mêlé au vieux récit quelques singulières étrangetés et qu'il a opéré dans le texte classique des interversions non moins singulières. On a déjà tenté, pour d'autres pièces de la *Légende des siècles*, de prendre en quelque sorte en flagrant délit les procédés de

(1) Lu à la séance de l'Association des Études grecques du 6 mars 1902.

composition de l'illustre écrivain (1) : ici le travail est facile et demande simplement un peu de soin et de patience dans le dépouillement des concordances et des divergences. J'ajoute qu'il faut quelque courage pour s'arracher au plaisir d'admirer la facture de beaucoup de ces vers qui, comme les armures dans *Eviradnus*,

ont le geste fier,
L'air fauve, et quoique étant de l'ombre, sont du fer.

Il me faut cependant pour un instant pénétrer dans cette ombre et la sonder...

Je rappelle que les *Trois cents* font partie de la deuxième *Légende des siècles* parue en 1877 et revue par le poète dans la pleine maturité de sa verte et féconde vieillesse (le poème forme 250 vers).

J'insisterai peu sur le préambule, car le poète y a peu pris d'Hérodote, sauf l'idée générale du despotisme des monarchies d'Asie en contraste avec l'esprit d'indépendance et de clarté hellénique :

... L'Asie est monstrueuse et fauve...
Ici la Cimmérie, au-delà la Northumbre...
Au nord, le genre humain se perd dans la vapeur.
Le Caucase est hideux, les Dofrines font peur (2).

Au loin râle, en des mers d'où l'hirondelle émigre,
Thulé sous son volcan comme un daim sous un tigre.

Au pôle où du corbeau l'orfraie entend l'appel
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel...

L'Asie en ce sépulcre a la couronne au front :
Nulle part son pouvoir sacré ne s'interrompt...
Elle règne sur tous les peuples qu'on dénombre...

(1) Voir entre autres *Revue de l'Histoire littéraire*, 7e année, l'art. de M. Rigal ; et Gaston Paris : La *Romance mauresque des Orientales* dans *Légendes et poèmes du Moyen âge*.

(2) Les Dofrines, montagnes qui séparent la Suède de la Norvège, sont bien loin du Caucase.

Mais la Grèce est un point lumineux qui l'ennuie :
Il se pourrait qu'un jour cette clarté perçât
Et rendît l'espérance à l'univers forçat.

L'Asie obscure et vaste en frémit sous son voile :
Et l'énorme pourceau cherche à tuer l'étoile.

Le poète résume en ces derniers vers le fameux discours de Xerxès (VII, 11) : « Il faut que tout ce grand royaume soit soumis aux Grecs, ou la Grèce aux Perses ! » etc.

Puis il voit l'armée de Xerxès en marche :

HUGO.	HERODOTE, VII, 20-21.
Le bagage marchait le premier, puis [venait Le gros des nations, foule au hasard [semée Qui faisait à peu près la moitié de [l'armée. Dire leurs noms, leurs cris, leurs [chants, leurs pas, leur bruit, Serait vouloir compter les souffles [de la nuit...	Puis à la fin de la cinquième année Xerxès se mit en marche avec l'immense multitude... Quelle est la nation de l'Asie qu'il ne conduisit pas contre la Grèce ? Quel est le cours d'eau qu'il n'ait pas épuisé pour apaiser la soif de ses soldats, hormis l'eau des grands fleuves ? Les uns fournirent des vaisseaux, etc.
Comme dans la chaudière une eau [se gonfle et bout Cette troupe s'enflait en s'avançant, [de sorte Qu'on eût dit qu'elle avait l'Afrique [pour escorte Et l'Asie, et tout l'âpre et féroce [Orient...	Les porteurs de bagage ouvraient la marche... Venaient ensuite des troupes formant la moitié de l'armée — puis venaient les rangs où se trouvait le roi (40) : — (seulement Hérodote indique cet ordre de marche au sortir de Sardes, et non dès le début de la route où l'armée semble avoir été une sorte de multitude assez confuse).

Le poète indique par là quel plan logique il aurait dû suivre et qu'a suivi Hérodote. Celui-ci commence, en effet, par tracer l'itinéraire de l'armée et n'en fait le dénombrement que beaucoup plus tard, lorsqu'elle est arrivée en Europe, dans les plaines de Doriscos, grossie de tous ses contingents (1) et après avoir défilé pendant sept jours et sept nuits, sous les coups de fouet (56 à 60).

(1) Cf. Hauvette, *Hérodote*, p. 300.

Hugo, au contraire, est frappé du pittoresque de l'énumération des noms, des armes, des types et des costumes dans Hérodote et c'est ce qui l'attire tout d'abord, lui le poète des énumérations. Il ne viendra qu'ensuite à l'itinéraire; nous commencerons cependant par ce dernier en recherchant ce que le poète a pris dans Hérodote et par où il s'en écarte.

Itinéraire.

Le début de l'itinéraire dans Hugo est singulier : il fait partir l'armée royale de Lydie.

> L'armée ainsi partit de Lydie, observant
> Le même ordre jusqu'au Caïce (*sic*) et de ce fleuve
> Gagna la vieille Thèbe après la Thèbe neuve,
> Et traversa le sable immense où la guida
> Par dessus l'horizon le haut du mont Ida.
> Puis on vit l'Ararat, cime où s'arrêta l'arche.
> Les gens de pied faisaient dans cette rude marche
> Dix stades chaque jour et les cavaliers vingt (1)...
> Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
> En Phrygie...

J'avoue qu'en suivant cet itinéraire sur une carte d'Asie-Mineure, j'ai cru d'abord que Hugo avait voulu prouver que Xerxès était fou, en lui faisant faire des zig-zags insensés. Car, enfin, partir de Lydie pour aller en Phrygie, en apercevant d'abord le mont Ida, puis le mont Ararat, pour traverser ensuite le fleuve Halys et gagner de là Sardes, puis Abydos, ce sont ou des noms géographiques mis au hasard, ou un voyage fantastique bien extraordinaire pour un roi qui traîne derrière lui deux millions d'hommes sans compter les chameaux et les ânes, plus

> Mille éléphants portant chacun sa tour énorme!

Est-ce qu'Hérodote, qu'on a quelquefois traité de hâbleur, ou

(1) C'est très peu. Ils auraient dû en faire beaucoup plus pour avoir le temps d'aller jusqu'à l'Ararat!

même, si j'ose m'exprimer ainsi, de « fumiste », est responsable d'un plan aussi extravagant et d'erreurs géographiques aussi énormes ? Non ! Vous vous en souvenez : son itinéraire de l'armée de Xerxès est, dans ses grands traits, des plus corrects et des plus rationnels (1). L'armée part de Cappadoce et prend la direction de la Lydie et de Sardes. Elle passe le fleuve Halys, « couvre la Phrygie », traverse Célènes, Anava, Colosse, entre en Lydie, traverse le Méandre, puis Callatèbe et s'arrête à Sardes. De là, elle se dirige sur Abydos; pour cela elle suit la route qui conduit au fleuve Caïque et en Mysie : elle laisse à gauche la montagne de Cané, franchit la plaine de Thèbes, puis prend la droite de l'Ida. Je cite ces noms parce qu'on les retrouve dans le poème de Hugo; mais dans quelles singulières conditions ! Car voici ce qui est arrivé.

Hérodote indique successivement, et à plusieurs pages de distance, deux départs de l'armée : celui de Critalle (26) pour sortir de Cappadoce, l'autre pour sortir de Lydie après le séjour à Sardes (42). Probablement, le poète français lisant d'un œil distrait et ne se donnant pas la peine de vérifier sur une carte, prend le départ de Lydie pour le premier départ, et suit Hérodote à travers le « Caïce », « la vieille Thèbe après la Thèbe neuve », le mont Ida, ... et l'Ararat (2), dont Hérodote n'est en rien responsable.

Là je ne sais comment il confond le passage du Scamandre indiqué par Hérodote avec celui de l'Halys qui figure dans le récit du premier départ : et il continue imperturbablement l'itinéraire de l'armée par :

> Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, on vint
> En Phrygie, et l'on vit les sources du Méandre (3).

(Est-ce Scamandre et Méandre qui l'ont trompé par l'influence

(1) M. Hauvette dit avec raison que ce doit être exclusivement l'itinéraire du roi et de la garde (*op. cit.*, p. 300).

(2) Quelques vers plus loin, dans le dénombrement, Hugo dit bien :

> « On enjambait l'Indus comme on saute un fossé ! »

(3) On pourrait croire tout d'abord qu'il y a simple interversion typographique

de la rime?) Puis il suit Hérodote en le copiant dans le détail avec des enjolivements, des altérations de noms, et des interversions de lieux.

HUGO	HÉRODOTE, 26
... En Phrygie, on vit les sources du [Méandre. C'est là qu'Apollon prit la peine de [suspendre Dans Célène, à trois clous, au poteau [du marché, La peau de Marsyas, le satyre écor- [ché.	Célénæ, où jaillissent les sources du Méandre. Dans cette ville on voit suspendue la peau du silène Marsyas.
On gagna Colossos, chère à Minerve [Aptère, Où le fleuve Lycus se cache sous la [terre.	30. Il gagna Colosse où la rivière Lycus se jette dans un gouffre.
Puis Cydre où fut Crésus, le maître [universel,	30. L'armée, au sortir de Colosse, franchit les limites de la Phrygie et de la Lydie : elle traversa Cydrara où une colonne placée par Cyrus indique ces limites.
Puis Anane (1) et l'étang d'où l'on [tire le sel,	30. Anava est citée avant Colosse, puis le lac d'où l'on extrait du sel.
Puis on vit Canos (2), mont plus [affreux que l'Erèbe, Mais sans en approcher... Et l'on [prit Callathèbe	Le mont Cané figure dans le récit du voyage de Sardes à Abydos (42) et n'a rien à faire ici.
Où des chiens de Diane on entend [les abois, Ville où l'homme est pareil à l'abeille [des bois	31. On traversa la ville de Καλλάτηβος où l'on fabrique du miel avec du tamaris et du froment.

dans l'Itinéraire, et que le morceau qui va de :

Quand l'armée eut passé le fleuve Halys,

jusqu'à

Puis on coupa l'Athos,

devrait précéder celui qui commence par

L'armée aussi partit de Lydie...

Mais les rimes s'y opposent absolument, et la suite des vers a bien été voulue par le poète telle qu'elle est imprimée.

(1) Pour Anava.

(2) Pour Cané.

Et fait du miel avec de la fleur de [bruyère.

Le jour d'après on vint à Sardes, [ville altière,
D'où l'on fit dire aux Grecs d'attendre [avec effroi,
Et de tout tenir prêt pour le souper [du roi.

31. Le jour suivant on entra dans la ville des Lydiens. — Puis le récit qu'Hérodote fait du séjour du roi en Europe et des festins coûteux qu'il commandait aux habitants du pays de lui fournir, 118-119.

De Sardes, à laquelle il aurait dû rattacher tout le début de son itinéraire, Hugo passe de suite au mont Athos :

... Puis on coupa l'Athos, que la [foudre fréquente
Et des eaux de Sanos jusqu'à la mer [d'Acanthe,
On fit un long canal évasé par le [haut.

Sanos, c'est Σάνη dans Hérodote 22.

Allusion au procédé des Phéniciens indiqué par Herodote 23 pour faire tenir les talus du canal.

Puis le poète raconte le pont construit entre Seste et Médyte (Σηστός et Μάδυτος Her. 33).

Enfin sur une plage où souffle le [vent chaud
Qui vient d'Afrique, terre ignorée et [maudite,
On fit près d'Abydos, entre Seste et [Médyte,
Un vaste pont porté par de puissants [donjons :
Et Tyr fournit la corde et l'Égypte [les joncs.

Les Phéniciens faisant usage du lin blanc, les Égyptiens avec des papyrus, attachèrent les navires et construisirent les ponts.

Le dénombrement.

Supposons les ponts passés par l'immense armée : Hérodote et Hugo ont tous deux procédé au dénombrement. Il est curieux de les y suivre.

Je me conforme à l'ordre adopté par Hugo et je relève les noms des peuples au fur et à mesure qu'ils figurent dans son récit. Les points d'interrogation dans la colonne réservée à Héro-

dote indiquent que je n'ai rien trouvé dans celui-ci dont Hugo se soit inspiré. Il écrit plusieurs noms de peuples dont il m'a été impossible de préciser l'origine.

Vous serez peut-être plus heureux que moi, à moins que cette origine ne soit tout simplement l'imagination singulièrement plastique du poète pour laquelle l'exactitude historique est le moindre des soucis : si bien que là même où il prend dans Hérodote il semble prendre au hasard... souvent au hasard des rimes...

HUGO.	HERODOTE.
Les Scythes Qui font à l'Occident de sanglantes [visites Vont tout nus...	?
... Le *Macron* qui du Scythe est rival A pour casque une peau de tête de [cheval Dont il a sur le front les deux oreilles [droites.	Hérodote nomme seulement les Macrons et les dit équipés comme les Moschiens qui portent des casques de bois. Par contre, il dit que les Ethiopiens se coiffaient de peaux de têtes de cheval, avec les oreilles dressées, 70.
Ceux de *Paphlagonie* ont des bottes [étroites De peau tigrée avec des clous sous [les talons Et leurs arcs sont très courts et leurs [dards sont très longs...	A peu près conforme, 72, sauf les clous sous les talons.
Les *Daces* dont les rois ont pour [palais un bouge Ont la moitié du corps peinte en [blanc, l'autre rouge.	Inconnus à cette époque. Est-ce pour Saces? (64). Her. au sujet des Ethiopiens. 69.
Le *Sogde* mène en guerre un singe [Béhémos Devant lequel l'augure inquiet dit [des mots Ténébreux et pareils aux couleuvres [sinistres.	Les Sogdiens avaient le même équipement que les Bactriens, 66. Quant au singe Behemos est-ce un souvenir du Behemoth du livre de Job ?
Les deux sortes de fils du vieil [*Ethiopus*	Ethiopus aurait dû être Ethiops.

Ceux-ci les cheveux plats, ceux-là [les fronts crépus.	Les Ethiopiens du Levant ont les cheveux droits ; ceux de la Libye sont les plus crépus des mortels, 69, 70.
Les *Bars* au turban vert viennent [des deux Chaldées.	?
Les piques des guerriers de *Thrace* [ont dix coudées : Ces peuples ont chez eux un oracle [de Mars.	(Environ 6m). Les Thraces se servaient de javelines et d'épées courtes, 75. — L'oracle de Mars est cité par Her. comme existant chez un peuple indéterminé. Le nom des Chalybiens est rétabli d'après I, 28 dans les nouvelles éditions.
Les *Sospires*... camards...	Saspires (sans épithète), 79.
Les *Lygiens* pour bain cherchent [les immondices.	Ligyens, 72, équipés comme les Paphlagoniens : rien sur les immondices.
Les *Micois*	Μόκοι 68
Les *Parthes*	66
Les *Dadyces*	66
Ceux de la *mer Persique* aux fronts [ceints de varechs.	?
Ceux d'*Assur* sont armés presque [comme des Grecs.	Leurs glaives sont comme ceux des Égyptiens, 63. Les *Lydiens* sont armés presque comme les Grecs, 74.
Les *Caspiens*... vêtus de peaux de [chèvres	67
Et dont les javelots sont brûlés par [le bout.	Emprunté aux Mysiens, 74.
Les *Nims* qui vont à la guerre en [criant...	?
Les *Sardes* conquérants de Sardaigne [et de Corse.	?
Les *Mosques* tatoués sous leurs cas- [ques de bois.	Les Moschiens portaient des casques de bois, 78.
Les *Gètes*.	Peuple de Thrace subjugué par Darius IV, 93.
Les *Bactriens* conduits par le mage [Hystapès.	Ils avaient des arcs faits de roseaux, 64, 86. Ils étaient conduits par Hystaspe.
Les *Tybarènes* fils des races dispa- [rues (1)	

(1) Cette épithète « fils des races disparues » est, comme me le fait observer

Avaient des boucliers couverts de [peaux de grues.	Hérod. les nomme 78. Les peaux de grues sont prises des Ethiopiens, 70.
Les *Lybs*, nègres des bois, mar- [chaient au son des cors.	Libyens? III, 45.
Leur habit était ceint par le milieu [du corps (1).	Des hommes de petite taille portant des vêtements de feuilles de palmier...
Les *Abrodes* avaient l'air fauve du [démon,	?
Et l'arc de bois de palme et la [hache de pierre.	
Les *Gandars* se teignaient de safran [la paupière.	Les Gandariens simplement nommés 66.
Les *Syriens* portaient des cuirasses [de bois.	?
On entendait au loin la flûte et les [hautbois	?
Des *montagnards d'Abysse*...	(Abyssinie) (?) ?
Les *Numides*	?
Amenant du pays où sont les pyra- [mides	
Des chevaux près desquels l'éclair [est paresseux.	
Ceux de *Lydie* étaient coiffés de [cuivre.	Hér. dit : armés comme les Grecs, 74.
Ceux d'*Hyrcanie* acceptaient pour chef... Mégapane :	Hér. 62, sur Mégapane.
... qui fut prince de Babylone.	
Les *Miliens* ... blonds, studieux	Ils portaient de courtes javelines et des vêtements agrafés, 77.
De ne point offenser les démons [ni les dieux.	
... Ceux d'*Ophir* enfants des mers [mystérieuses.	?
Ceux du fleuve Phta qu'ombragent [les yeuses,	? Her. parle de l'île de Phla (Libye) IV, 178.

M. Th. Reinach, curieusement d'accord avec l'hypothèse des savants modernes qui voient dans les Tibarènes les restes, refoulés dans la montagne, de l'antique nation de Tubal.

(1) Le poète ajoute :

Et chacun de ces noirs outre les cimeterres
Avait deux épieux bons à la chasse aux panthères :

(Emprunté aux Caspiens, 6)

Ils habitaient jadis sur le fleuve Strymon.

(Emprunté aux Thraces 7 ce qui ne facilite pas l'identification).

Cours d'eau qui hors des monts où [l'asphodèle croît, Sort par un défilé long et sinistre, [étroit, Au point qu'il n'y pourrait passer [une charrette...	
Les *Gours* nés dans l'ombre où l'uni- [vers s'arrête.	? (Cf. le mont Gour du poème : le *Cèdre. Légende des siècles* IX (de l'édit. définitive). ...posé comme un boisseau, sur la rouge lueur des forgerons d'Erèbe.)
Les *Satrapes du Gange*... chef Arthane, Fils d'Artha que le roi Cambyse [avait aimée Au point de lui bâtir un temple [en jade vert.	Artane, frère de Darius, VII, 224. Artha, est-ce Artystone (69), fille de Cyrus, que Darius avait aimée plus que toutes ses autres femmes et dont il avait fait faire la statue en or ?
Les *Sagastes*... coureurs du désert ...Ayant pour toute arme une corde.	Sagarties, 95, tribu perse ; ils se servent du *lasso*.
Une captive en deuil, la Sibylle [d'Endor S'indignait, murmurant de lugubres [syllabes...	Est-ce la Pythonisse de Saül ?
Les chevaux ayant peur des cha- [meaux, les *Arabes* Se tenaient à distance et venaient [les derniers.	87 : Littéralement.

Chefs.

Le poète dit qu'ils étaient « vingt chefs monstrueux » (ce sont probablement les noms de quelques-uns qui lui suggèrent cette épithète). Il n'en cite que onze :

Mégabise	82.
Hermamythre	Général de cavalerie, 88.
Masange	Massage ? chef des Libyens, 71.
Acrise	Ἄριζος ? père de Γέργις, 82, 84.
Artaphernas	84.
Alphès... qui savait tous les chemins Hors la fuite...	Her. parle d'Alphée, chef Spartiate, 227.
Arthée	Artée, VII, 22 ou VII, 66.
Sydamnès roi du pays des fièvres...	Est-ce Sisamnès, chef des Ariens, 63 ?

Mardonius, bâtard (?) archer suprême...	82.
Artabane ordonnait tout ce qu'un chef décide.	L'oncle du roi.
Pour le reste on prenait les conseils d'Hermécyde,	
Homme considéré des peuples du Levant.	Il y a IX, 17, un Harmocydes, chef des Phocidiens.

Le Roi.

Il apparaît, dans Hugo, entouré de ses Immortels dont la description est exactement empruntée à Hérodote et seulement enjolivée par le poète (1).

Le roi est conduit par son cocher : « un seigneur nommé Patyramphus », qui dans Hérodote est Patiramphès, écuyer marchant à côté du char du roi ;

> Et l'amas de soleils qui pour les dieux témoigne
> N'a pas plus de splendeur et de fourmillement
> Que cette armée en marche autour du roi dormant,
> Car le roi sommeillait sur son char formidable...

Plus tard le roi dort encore, et dort constamment...

Pourquoi le poète fait-il ainsi sommeiller le monarque ? Est-ce un souvenir des sommeils du roi avant l'expédition, dans lesquels il eut les trois fameux songes qu'Hérodote raconte (VII, 12) ? Est-ce une allusion à la voiture de voyage qui suivait d'après Hérodote le char de guerre, et où le roi passait quand il lui en prenait l'envie (41) ?

Mais rien ne ressemble moins à un souverain habituellement endormi que Xerxès tel que le peint Hérodote, jeune, toujours très bouillonnant et actif. Je crois donc que le poète a simplement puisé dans son imagination amoureuse des contrastes l'idée de cet omnipotent fainéant qui par moments « bâillait disant : quelle heure est-il? » pendant que

(1) Vêtus d'or sous des peaux de zèbres et de loups
Ces hommes étaient beaux comme l'aube sereine, etc.

Artabane, son oncle, homme auguste et subtil,

lui dénombrait son armée

inconnue
De lui même et pareille aux aigles dans la nue.
... Le roi se rendormait... sombre...

Jusqu'à l'orage qui vient, comme dans Hérodote, rompre les ponts d'Abydos et mettre le roi en fureur.

Seulement, dans l'historien, l'orage tient en deux mots, tandis qu'il fournit à Victor Hugo toute une tirade :

Un nuage farouche arriva d'où sortit
Le Semoun, près duquel l'ouragan est petit :
Ce vent sur les travaux poussa les flots humides,
Rompit arches, piliers, tablier, pyramides,
Et heurtant l'Hellespont contre le pont Euxin,
Fauve, il détruisit tout comme on chasse un essaim...
... Alors le roi sublime

comme dans Hérodote mais moins simplement, s'adressant à l'Océan,

Cria : Tu n'es qu'un gouffre et je t'insulte, abîme...
Moi, je suis le sommet. Lâche mer ! Souviens-t-en. —
Et donna trois cents coups de fouet à l'Océan...

Toujours comme dans Hérodote.

Mais le vieux narrateur n'a pas pensé au rapprochement qui a frappé le poète, rapprochement d'où est né son poème et qui en forme la péroraison :

Et chacun de ces coups de fouet toucha Neptune :
Alors le dieu qu'adore et que sert la Fortune,
Mouvante comme lui, créa Léonidas,
Et de ces trois cents coups il fit trois cents soldats,
Gardiens des monts, gardiens des lois, gardiens des villes :
Et Xerxès les trouva debout aux Thermopyles !

Eschyle avait dit :

« La Perse pleure ses enfants... la mer leur a été fatale ! »

Eugène d'Eichthal.

INSCRIPTIONS DE LA GRÈCE D'EUROPE

ILES IONIENNES

Ithaque. Les inscriptions ont été trouvées le 20 septembre 1901 au S. de l'île près du mont Aétos, sur l'emplacement présumé de la ville d'Alalcomène. L'écriture est du IVe-IIIe siècle.

1. Grosse dalle triangulaire (0,58 sur 0,29),

Κ]ΑΡΠΟΔΩΡΟΥ
2. ΔΑΜΑΣΙΔΟΣ
3. Δα]ΜΟΚΡΙΤΑΣ
4. ΜΑΓΙΛΛΑΣ
5. ΕΥΚΡΙΓΑΣ
ΔΑΜΩ

La suivante est d'époque romaine :

6. ... μεγαλη..... | Κρ]αναηι Ιθακηι τηλ[ε... | κτ]εατεσσι λιπων ονοω...

C'est la première inscription d'Ithaque avec le nom de l'île.

THESSALIE

Velestino (à l'O. de Volo). Sur une tombe :

Δεινίας Γυρείτου
Κρατιδαίας τοφί-
νειος ἀνέθηκεν

(Je ne comprends pas ce texte. — T. R.)

LOCRIDE

Amphissa. 1. Stèle à fronton brisée. H. 0 m. 65 ; L. 0 m. 50 ; Épaisseur 0 m. 17. Maison de George Tsinkerzis.

ΜΕΙΤΑΦΡΩ

2. Mosaïque avec les inscriptions suivantes :

· ΟΙΘΟΙΠΑΤΙΑ

en sens inverse :

ϹΧΟΛΗ ΜΗΤ[η]ΔΡΕΙΛΟΝ

PHOCIDE

Tithora. 1. Pierre de forme irrégulière. (H. 0 m. 55-0 m. 85 ; L. 0 m. 90-1 m. ; Ép. 0 m. 12-0 m. 15) trouvée dans un champ près du cimetière de Kiphisochori, aujourd'hui dans l'école. Caractères archaïques.

ΕΓΙΑΡΕΙϘΟΙ

2. Fragment de stèle carrée. (H. 0 m. 22-0 m. 32 ; L. 0 m. 17-0 m. 23 ; Ép. 0 m. 11-0 m. 13). Cimetière de Vélitsa, aujourd'hui dans l'école.

ευκ]ΛΕΙΔΑΣ
Ξε]ΝΩ

3. Même provenance. (H. 0 m. 20 ; L. 0 m. 18 ; Ép. 0 m. 16).

Νεικί[ας

4. Pierre jadis employée comme pilastre de fourneau chez Basile Andréas, maintenant à l'école. (H. 0 m. 19 ; L. 0 m. 44 ; Ép. 0 m. 15).

Δ· Α...
ΚΛΕ...
ΕΥΚΡ...

5. Pierre à fronton, extraite de l'église Saint-Blaise, maintenant à l'école de Vélitsa.

ΑΓΗΣ[Ω
Φ]ΙΛΟΝΙΚ [...

6. Pierre tombale en tuf, encastrée dans le montant droit de la porte du cimetière de la Panaghia. H. 0 m. 26 ; L. 0 m. 52 ; Ép. 0 m. 15.

ΕΠΙ ΚΛΕΟ...

7. Plaque brisée, ornée d'un fronton. Maison de Constantin Triantaphyllos. H. 0 m. 23 ; L. 0 m. 30 ; Ép. 0 m. 15.

Εὐφρο ?]ΣΥΝΑ ΑΡΙΣΣΤΩ Χ[αῖρε

8. Semblable ; maison de Lucas Samartzi. H. 0 m. 23 ; L. 0 m. 22.

ΣΩΣΙΚΡΑΤΗΣ

9. Plaque brisée provenant du lieu dit Haghios Ioannis, près de Mydéon, transportée à l'école. H. 0 m. 11-0 m. 13 ; L. 0 m. 08-0 m. 10 ; Ép. 0 m. 07.

. . . . . .
ἀργυρίο]υ μνᾶς δέ[κα ἐφ' ᾧ παραμίνῃ
ἕως ἂν ζώ]σῃ Σώτιμος [....
...] καὶ τὰ ὥρια ποι[ησάτω
. . . . .]ε . . τῶ μὴ ἐλάσ[
5 . . . . . εἰ δὲ μὴ, ἀποτ[εισάτω ἀργυρίου μνᾶς] πέντε ποθιέρο[υς τοῦ Σαράπιος καὶ ἐξ]ουσία ἔστω τῶ [θέλοντι Φωκέων προστᾶμεν · κ]αὶ μὴ καταδουλ[ιξάσθω... μηθεὶς μήτε] αὐτὰν
10 μήτε ἅ κα ἔχῃ] ἀλλὰ ἐλευθέρα[ἔστω καὶ μὴ ποθεικέ]τω μηδενί · εἰ [δέ τις καταδουλίζοι]το, ἀποτεισάτ[ω τὸ αὐτὸ πρόστιμο]ν · ἐξουσία δ' [ἔστω τῶ θέλοντι Φωκέ]ων προ[στᾶμεν.

(Acte d'affranchissement sous forme de vente à Sarapis, comme CIGS III, 188 suiv. Le nom Σώτιμος est celui d'un affranchi au numéro 189. J'ai restitué les l. 1-3 d'après un acte analogue de Stiris, CIGS., III, 39. Aux l. 4-5 M. Contoléon propose ἐπὶ τῶ μὴ ἐλάσ[σαι αὐτὰν εἰς δουλείας χάριν]. T. R.)

10. Haghia Marina, lieu dit Leontio ; aujourd'hui encastrée dans la tombe de famille d'Athanase Gianasouli à Velitsa ; caractères archaïques.

ΕΠΙΣΠΟ ÞRINOI

11. Même provenance, aujourd'hui dans la maison de Constantin Pournara.

ΛΥΣΩΝ

12. Plaque à fronton encastrée dans le linteau de la porte du monastère de la Panaghia, près Haghia Marina. H. 0 m. 75; L. 0 m. 35.

ΝΕΑΡΧΙΣ

13. Autre encastrée dans le montant droit de la même porte. 0 m. 64 sur 0 m. 41.

ΜΝΑΣΙΑΣ

14. Autre encastrée à droite de la porte d'une cellule. 0,45 sur 0 m. 31.

ΚΑΛΛΙΚΡΙΤΟϹ

Textes néohelléniques. 15. Monastère de la Panaghia, Haghia Marina.

ἐ]κτή[σ]τη ὁ ναὸς ἔτους ͵ζϟη (7098 du monde = 1590).

16. Même monastère, sur la même pierre que le n° 12.

ἐκτήστη ἱ περηωχὶ | τῆς κημίσεος
ἰς τοὺς | ͵αψϟη (1798) ἠουλίου ια΄ |
Ἠοάνης Σαλονίτογλου || κτήτορας | Νηκηφόρος
ἱγούμενος | Γκόργι Ζηλιανέου ἔγρα|ψα |
Μαστρογηοργάκης || Μαστροαναστάση Πεν|ταζῆ

Θανάσις προτο|μαστόρη τρῆς . Μαστρολο|κᾶ
Μπα|ρίλα || Νηκολός.

Ledon (Modi, non loin d'Elatée; cf. CIGS., III, 186).

1. Pierre enfoncée dans la vigne de Dimitri Christolika, au lieu dit Barkos, près du Céphise. H. 0 m. 60. L. 0 m. 68.

ΙΣΩΚΡΑΤΕΙ

2. Pierre encastrée dans la façade Sud de l'église de la Transfiguration, où est situé le cimetière. H. 0 m. 24; L. 0 m. 12.

ἀφπα (1581) | Παναγήα θ(εοτό)κε | σκέπε φρούρι |
φίλατε τοὺς || ἑβρησκομέ|νους μονα|χοὺς ἐν τῦ |
ἁγία Μετα | [μορφώσει τοῦ Σωτῆρος]

3. Même église. H. 0 m. 16. L. 0 m. 25.
+ ἔτ(ους), ζοθ' (7079 = 1571 ap. J.-C.) ἐ|κτήσθη |
ὁ ναὸς οὗτ(ο)ς (πα)ρὰ | τὸ + (= σταυρ) οπίγι|ον.

ATTIQUE

Athènes. 1. Hydrie de marbre exhumée dans le terrain de M. Ioannidis (entre les rues Alexandre-le-Grand et Salamine).

Φιλιστίδης Διοδώρου
ὁ Πρ[ιη]νεύς.

Le Pirée. 1. Au lieu dit Κρεμμυδαρόν.
Plaque funéraire trouvée en janvier 1902.

Εὐφροσύνη Ἡρακλείδου
Ἀρτεμησία (sic?) χρηστὸν παιδίον καλή
χαῖρε

2. Plaque ornée d'un fronton. H. 0 m. 60, L. 0 m. 33. Provient de Karaba. Musée du Pirée.

Βάθυλλος.

3. Plaque. H. 0 m. 35, L. 0 m. 27. Même provenance. Musée du Pirée.

Διευχίδης Ἀλωπεκῆθεν.

Ce nom ne s'était pas encore rencontré, croyons-nous, en Attique.

4. Stèle funéraire ornée d'un fronton. Musée du Pirée (don de M. D. Meletopoulo).

Πιραΐς Θεμιστοκλέους
Ὠῆθεν.

Encore un nom nouveau.

5. Autre stèle. H. 0 m. 32, L. 0 m. 26.

Πρῶτος Πέρσης.

Phalère. 1. Base circulaire, haute de 0 m. 47. Sur la face supérieure est creusée une cavité circulaire de 0 m. 75 de diamètre, où était posée une hydrie. Trouvée en février 1902, près de l'usine électrique, en dehors du bras N. des Longs Murs.

Δημοστράτη Ἀριστοφάνους
Μαραθωνίου.

2. Colonnette funéraire transportée au Musée du Pirée.

Πολύκλητος
Κτήσωνος
Παιανιεύς.

3. Autre semblable mais brisée.

Ἱππο...

4. Stèle, H. 0 m. 76; L. 0 m. 21; Ep., 0 m. 17. Musée du Pirée.

Πάμφιλος Ἀψε-
φίωνος Φιγεεύς (sic pour Φηγαιεύς?)

5. Autre, 0 m. 60 — 0 m. 51 — 0 m. 15.

Σωχάρης Ἰάσο[νος]
Διομ[εύ]ς (ou Διομηεύς).

ÆGINA

1. Lazaridès, à 3 heures de la capitale.

Κότιος
Αἰπόλου
μναμεῖον

[C'est l'inscription 127 de Frænkel, d'après Le Bas, II, 1726 avec la lecture Κοξιος.]

2. Bas-relief funéraire : un jeune homme offrant un objet indistinct à un homme assis. Trouvé dans l'ancien aqueduc.

Ξενοκλῆς Φιλο...
Μυσός

3. Même provenance. Transféré au musée d'Égine.

Μόσχ[ος ou ε]
Μόσχου
Χαῖρε

Dans une couronne :

ἡ βουλὴ
καὶ ὁ δῆμος

οἱ ἀλ(ε)ιφό-
μενοι ἐν
ἀμφοτέροις
τοῖς γυμ-
νασίοις

οἱ τρεῖς
θίασοι

LACONIE

Lacédémone. 1. Petite stèle funéraire : un jeune homme assis sur un escabeau tient dans sa main droite un vase vers lequel

se dirige un serpent qui apparaît devant son épaule droite. Musée du Pirée (don de M. G. Nicolaïdis).

ΜΙΚΩ ΑΝΗΣΗΚΕ ΤΥΧΑ (*sic?*)

MESSÉNIE

Kalamata. 1. Chapiteau dorique utilisé ensuite comme cippe funéraire (maison de Basile Korphiotakis), 0 m. 64 de large, 0 m. 18 de hauteur.

. . . . .λιου Ἀριστοβούλου γυ[νή
ἐτῶν] ξγ' εὐσεβὴς χαῖρε.

2. Bas-relief représentant un banquet funéraire (4 personnages). H. 0 m. 32 ; L. 0 m. 32. (Linteau de la porte de Panayiotis Pertoutzis).

Θ]εόφιλος Ἀλεξάνδρου χαῖρε.

SPORADES

Lemnos. 1. Sur une base de marbre.

Ὁ ἱερεὺς τοῦ ἐπωνύμου τῆς
πόλεως Ἡφαίστου Λ. Φλ.
Φιλόστρατος
τὸν υἱὸν τοῦ ἀρχιερέως
5 Π. Αἰλ. Μητροφανοῦς
Προσπαλτίου, Π. Αἴλιον
Ἐργοχάρην Προσπάλτ[ι]ον,
τὸν ἴδιον ἀδελφιδοῦν,
γυμνασιαρχήσαντα, ἄρξαν-
10 τα τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν,
στρατηγήσαντα, ἀγορανο-
μήσαντα, μηδεμίαν μήτε
ἀρχὴν μήτε ὑπηρεσίαν

παραλιπόντα ἐν τῇ πατρί-
15 δι, εὐνοίας τῆς εἰς αὐτὸν
χάριν.
Ψ(ηφίσματι) Β(ουλῆς) Δ(ήμου)

2. Pierre du pays, trouvée ainsi que la suivante sur un emplacement marqué par les ruines d'un temple, à l'Est d'une ligne qui joint le fond du golfe de Mudros à celui de Kotsinos.

Ἐπὶ Νικοδώρου ἄρ[χον-]
τος. Ὅρος χωρίου καὶ ο[ἰκί-]
ας πεπραμένων ἐπὶ
λύσει Χ : δραχμῶν ὀρ-
5 γειῶσι τοῦ Ἡρακλείως (*sic*)
τοῦ ἐμ Κόμει κατὰ τὸ γρα-
μματεῖον τὸ ὀργειωνι-
κόν. Ἐπὶ Ἀρχίου
ἄρχοντος. Ὅρος χωρί-
10 ου καὶ οἰκίας πεπρα-
μένων ἐπὶ λύσει
? ΗΗΗ]Η δραχμῶν ὀργε-
ῶσι τοῦ Ἡρα[κλ]είως
τοῦ ἐν Κόμει κατὰ τὸ γρ-
15 αμματεῖον τὸ [ὀργει]ω-
νικόν.

3. Pierre semblable.

Ὅρος χωρίου κα-
ὶ οἰκίας πεπρα-
μένων ἐπὶ λύσε-
ι. . . . . .]
5 ω Ῥαμνο[υσίω]
ΧΧ..... ἐπὶ ἄρχ[ον-]
τος Νικοδώρου
κατὰ τὰς συνθή-

κας τὰς παρὰ Πα-
10 τροφ[ῶντι] Φαλ-
ηρεῖ.

[En l'absence de tout renseignement il est difficile de décider *a priori* si les archontes éponymes des actes de Lemnos sont ceux de la clérouquie ou d'Athènes. Toutefois, l'analogie d'Imbros, où nous trouvons à la fin du IVe siècle un archonte Ktésikratès inconnu à Athènes (Michel 831), est déjà favorable à la première explication. De plus, dans les années qui suivent l'archontat athénien de Nikodoros (314/3), nous ne trouvons aucun archonte du nom d'Archias. Il s'agit donc bien d'archontes lemniens; l'existence d'archontes dans cette île n'était jusqu'à présent qu'une conjecture (Pauly Wissowa, I, 598). — On connaissait déjà un *horos* hypothécaire de Mudros (BCH, IX, 64 = *Inscr. jurid.*, I, 116, n° 59), également en faveur d'orgéons. Le nom Πατροφῶν m'est inconnu. — T. R.]

CYCLADES

Ténos. 1. Dans le quartier E. de la ville de Myla, au bord de la mer. Dalle de marbre de 0 m. 80 sur 0 m. 60, trouvée parmi les débris d'un tombeau.

Γάιος Ἰούλιος Νάσων ἐπὶ τῶν τεσσαριων (sic ?) ἐν Ἀσίᾳ πλοίων (1).

(Un Julius Naso figure parmi les correspondants de Pline le jeune. Son frère était *clarus et literatus*.

Je suppose qu'il faut lire τεσσάρων; il s'agit peut-être d'un détachement de l'escadre syrienne. Ténos a déjà fourni la pierre funéraire d'un soldat de cette escadre, CIG., II, p. 1058, 2346 *e*. — T. R.)

MACÉDOINE

Berhoea. Contoléon, Νέα Σμύρνη, 9 septembre 1889 (n° 3937). Omise par Dimitsa.

(1) D'après la lettre de M. Contoléon, ce texte est suivi de sa traduction en latin, mais il ne nous en a pas envoyé copie (T. R.).

Ἀγαθῇ Τύχῃ.
Ἡ σεμνοτάτη μητρόπολις τῆς Μα-
κεδονίας καὶ δὶς νεωκόρος
Βέροια
5 Ἡ πατρὶς Λουκίαν Αὐρηλιανὴν
Ἀλεξάνδραν θυγατέρα
Λουκίου Αὐρηλιανοῦ Σωτηρίχου
ἀρχιερασαμένου καὶ ἄρξαντος
ἐν τῷ ἔτ(ε)ι τῷ γιτ' ἱερασαμένην
10 θεᾶς Ἀρτέμιδος ἀγροτέρας
ἐν τῷ ζιτ' ἔτ(ε)ι καὶ
πάντα τὰ καθήκ(οντ)α ποιήσασαν
θεοῖς τε καὶ ἀνθρώποις
παρὰ τὸν τῆς ἱερωσύνης χρόνον.
15 Εὐτυχεῖτε.

Les années 313 et 317 de l'ère macédonienne (oct. 148 av. J.-C.) correspondent respectivement à 165 et 169 ap. J.-C. Aucun texte n'attestait encore le culte d'Artémis Agrotera à Berhoé.

Al.-Emm. Contoléon.

[*Post scriptum.* — On nous permettra de joindre à cet article les deux textes suivants qui nous sont obligeamment communiqués par M. Achille Samothrakis, instituteur à Dédéagatch. — T. R.]

THRACE

Ænus. 1. Inscription byzantine encastrée dans le mur de l'église H. Vlassios. Ἁρμονία de Smyrne (20 mai 1899, n° 4258).

ἀνηγέρθη ἐκ βάθρον (sic) ὁ θῖος καὶ πάνσεπ(τ)ος
ναὸς τοῦ μεγάλου Νικολάου διὰ κόπ-
ου καὶ ἐξόδου (1) Αὐγουσταρίκη τοῦ Κα-

(1) « Dépense ». Cf. Du Cange, s. v.

ναβούτζι . Ἔτους ϛϑχθ' ιν ιδ' Κοσ (1).

Les Kanaboutzis étaient des Chiotes d'origine italienne. L'un d'eux, Jean Kanaboutzis, a composé un commentaire sur Denys d'Halicarnasse dédié au seigneur (αὐθέντης) d'Ænos et de Samothrace (Krumbacher, 2e éd., p. 561).

Traianopolis. H. 0 m. 70, L, 0 m. 70 ; épaisseur 0 m. 12.

Ἀγαθῇ τύχῃ.
Ὑπὲρ τῆς τῶν θειοτάτων κα[ὶ
μεγίστων αὐτοκρατόρων
Σεπτιμίου Σευήρου Περτίνακ[ος
5 κα]ὶ Μ. Αὐρηλίου Ἀντωνείνου
αἰωνίου?] τύχης καὶ νείκης κα[ὶ
Ἰουλίας] Δόμνης Σεβάστης
. . . . . καὶ τοῦ σύνπα[ντος
θείου οἴκου...] υ...μον... (2)

(1) An. 6929 du monde (1420 ap. J.-C.) coïncidant avec une 14e indiction.
(2) Εὐδαιμονίας?

ΣΤΡΑΤΕΥΕΣΘΑΙ ΜΕΤΑ ΑΘΗΝΑΙΩΝ

Parmi les privilèges que pouvaient recevoir des métèques athéniens, il en est un que les décrets énoncent ordinairement comme il suit : τὰς στρατείας στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων (1). On a rendu compte de cette formule en disant que les métèques admis à « servir avec les Athéniens », au lieu d'être incorporés dans des bataillons spéciaux, uniquement composés de métèques, étaient reçus dans les rangs des bataillons formés de citoyens (2). Sans contester qu'en pratique le droit de « servir avec les Athéniens » ait pu emporter cette distinction, je doute que ses effets se soient réduits à elle, et même qu'elle ait été pour les privilégiés l'avantage principal, celui qu'entendaient spécifier les rédacteurs des actes officiels. Au lieu de l'expression que nous avons transcrite, un décret, à peu de chose près contemporain de plusieurs d'entre les précédents (3), contient ces mots, qui certainement ont la même valeur : τὰς στρατείας στρατεύεσθαι ὅταν καὶ Ἀθηναῖοι στρατεύωνται. Il ne s'agit donc pas de porter les armes *dans les mêmes rangs* que les Athéniens, mais *en même temps* que les Athéniens, c'est-à-dire pas plus souvent qu'eux (4).

(1) CIA, IV2, 145 b; II, 176 (en l'honneur d'Eudémos de Platée, 330/29); IV2, 179 b (en l'honneur d'Hérakléidès de Salamine, 325/4); cf. IV2, 296 b; 345 c (en l'honneur des Téniens, première moitié du IIIe siècle).

(2) Thumser, *Wiener Studien*, 1885, p. 63, n. 70; Clerc, *Les métèques athéniens*, p. 208.

(3) CIA IV2, 270 (en l'honneur de Nikandros d'Ilion et de Polyzélos d'Éphèse, 302/1).

(4) Ou bien devons-nous croire que seuls les métèques jouissant du privilège

Pour comprendre l'importance de ce privilège, il faut considérer l'âge des inscriptions dans lesquelles il est mentionné : toutes sont postérieures au milieu du IVe siècle (1). Or, nous savons, surtout par Démosthène, combien les Athéniens de cette époque répugnaient à payer de leur personne. Le plus souvent ils se faisaient suppléer, sur les navires et les champs de bataille, par des soldats mercenaires ; mais n'était-il pas séduisant pour eux de recourir parfois à leurs métèques, qui leur coûteraient moins cher? Réservés le plus probablement, au Ve siècle, pour défendre Athènes et l'Attique pendant que les troupes nationales guerroyaient au dehors (2), les métèques athéniens, au moment où parut le traité des Πόροι (c'est-à-dire vers 355), devaient déjà partager avec les citoyens toutes les charges militaires (3). Qu'un peu plus tard, la nonchalance des

στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων (= ὅταν καὶ Ἀθηναῖοι στρατεύωνται) pouvaient prendre part aux campagnes entreprises par les Athéniens (ce qui est l'avis de Schenkl, *Wiener Studien*, 1880, p. 198-199)? C'eût été là un privilège peu enviable et trop exclusivement honorifique. D'ailleurs, nous le voyons concédé à des hommes dont il est dit : συνεστράτευνται δὲ καὶ τὰς στρατείας πάσας τάς τε ναυτικὰς καὶ τὰς πεζάς, τὰ ὅπλα μετὰ τοῦ δήμου τιθέμενοι καλῶς καὶ φιλοτίμως (CIA, IV 2, 270 ; sur le sens de μετὰ τοῦ δήμου, cf. Clerc, *o. l.*, pp. 211, n. 1). — Ajoutons qu'une seconde formule, analogue à celle qui nous occupe et qui lui est souvent jointe, — τὰς εἰσφορὰς εἰσφέρειν μετὰ Ἀθηναίων, — nous fournit les moyens d'une contre-épreuve. Ici et là, les mots μετὰ Ἀθηναίων doivent à coup sûr signifier la même chose ; or l'existence d'εἰσφοραί pesant exclusivement sur les métèques alors que les citoyens restaient indemnes se déduit sans effort de phrases comme la suivante : τάς τε εἰσφορὰς ἁπάσας, ὅσας ἐψήφισται ὁ δῆμος εἰσενεγκεῖν τοὺς μετοίκους εὐτάκτως εἰσενήνοχεν (CIA, II, 413 ; cf. IV2, 198 b ; II, 360) ; cf. Guiraud, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1888, p. 928 ; G. Foucart, thèse latine, p. 53.

(1) Ce qu'on lit dans un décret du VIe siècle (CIA, IV1, 1a, p. 57), concernant non pas des métèques, mais des clérouques, — ξὺν Ἀθηναίοι]σι τελεῖν καὶ στρατ[εύειν], — peut bien, malgré la similitude de l'expression, ne pas signifier la même chose que στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων. Quant à l'assimilation des ἔγγραφοι de 425/4 (CIA, I, 446) avec des métèques autorisés à « servir avec les Athéniens » (Schenkl, *o. l.*, p. 200 ; Clerc, *o. l.*, p. 46), elle est hypothétique.

(2) Thuc., II, 13, 7 ; cf. les commentaires de Schenkl (*o. l.*, p. 196), Thumser (*o. l.*, p. 62) et Clerc (*o. l.*, pp. 42, 48).

(3) Πόροι, II, 2 : ... τὸ συστρατεύεσθαι ὁπλίτας μετοίκους τοῖς ἀστοῖς. Contre l'explication la plus naturelle de ce passage, qui suppose un changement survenu depuis l'époque de Périclès dans la condition militaire des métèques et un surcroît de charges imposé à cette classe, M. Clerc objecte (p. 50) que les guerres soutenues par Athènes pendant la première partie du IVe siècle « ont été bien moins importantes et ont nécessité de bien moindres efforts que celle de la période précédente »

Athéniens croissant, ils en aient supporté la part la plus lourde, ou qu'ils aient pu craindre tout au moins d'avoir à la supporter, cela n'a rien d'invraisemblable en soi ; à ce terme aboutissait assez naturellement l'évolution commencée (1). Dans cet ordre d'idées, un passage de la première Philippique (prononcée en 351), bien qu'il concerne exclusivement le service maritime, me paraît très significatif : τοιγαροῦν ἅμ' ἀκηκόαμέν τι καὶ τριηράρχους καθίσταμεν καὶ τούτοις ἀντιδόσεις ποιούμεθα καὶ περὶ χρημάτων πόρου σκοποῦμεν, καὶ μετὰ ταῦτ' ἐμβαίνειν τοὺς μετοίκους ἔδοξε καὶ τοὺς χωρὶς οἰκοῦντας, εἶτ' αὐτοὺς πάλιν, εἶτ' ἀντεμβιβάζειν (*sic* Σ), εἶτ' ἐν ὅσῳ ταῦτα μέλλεται προσαπόλωλε τὸ ἐφ' ὃ ἂν ἐκπλέωμεν (§ 36). Cette phrase ne veut pas dire, comme on paraît l'avoir cru souvent (2), que les Athéniens d'alors ne s'embarquaient qu'après avoir embarqué leurs métèques (3) ; du moins elle prouve qu'on pouvait embarquer les métèques sans embarquer les citoyens, et que, assez couramment, l'idée en venait la première. Ce qui se passait dans la marine avait probablement des équivalents dans l'armée de terre ; et les Athéniens devaient d'autant plus volontiers mobiliser leur contingent métèque avant les troupes nationales, qu'ils pouvaient le faire le plus souvent sans déroger à l'ancienne tradition, leur action militaire, dès la fin du IVe siècle,

Mais ces efforts, bien que moindres qu'au Ve siècle, pouvaient sembler néanmoins aux Athéniens d'alors, devenus indolents, trop grands pour qu'ils voulussent les faire à eux tout seuls.

(1) Les documents concernant le service des métèques sont encore très rares et ne permettent pas de suivre avec certitude l'évolution dont je parle. Pour la période qui suit 351, ils se bornent, à ma connaissance, à une phrase de Lycurgue (*contre Léocrate*, 16) et à deux passages d'inscriptions (CIA, IV2, 270, de 302/1 ; II, 360, de la première moitié du IIIe siècle). Lycurgue ne dit point qu'en 338 des métèques parurent à Chéronée ; mais il ne dit pas davantage que tous soient demeurés en Attique. Dans les deux inscriptions, le fait d'avoir pris part aux στρατεῖαι n'est pas présenté comme quelque chose de plus spontané que le paiement des εἰσφοραί ; si Nikandros et Polyżélos ont fait preuve d'une bonne volonté exceptionnelle, ce sont, je crois, les seuls mots ἐκ τῶν ἰδίων qui le constatent et les en félicitent.

(2) Thumser, *o. l.*, p. 62 ; Wilamowitz, *Hermes*, 1887, p. 217, note ; Clerc, *o. l.*, p. 67, 69 ; G. Foucart, *o. l.*, p. 53.

(3) L'orateur veut simplement donner l'idée des longs préliminaires et des multiples contre-ordres (εἶτα... πάλιν, εἶτ' ἀντ-) à quoi les Athéniens perdent leur temps.

n'excédant plus guère les limites de l'Attique (1). A mon avis, c'est contre le désagrément de mobilisations trop répétées que le privilège στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων protégeait ceux à qui on l'octroyait.

Lyon, 7 février 1902.

Ph. E. LEGRAND.

(1) Toutes les στρατεῖαι auxquelles Hermaios, Nikandros et Polyzélos prirent part avant de recevoir le privilège στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων n'ont pas été forcément des expéditions à l'étranger.

LETTRE

ADRESSÉE A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE & DES BEAUX-ARTS

PAR

L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

EN FRANCE

On se souvient que, d'accord avec la commission parlementaire présidée par M. Ribot, M. le Ministre de l'Instruction publique a, dans le courant du mois de février dernier, soumis à l'approbation de la Chambre des Députés un plan d'études entièrement nouveau. L'économie de cette réforme, en ce qui touche le grec, est la suivante : 1° dans la section A du premier cycle (de la 6e à la 3e) les élèves feront obligatoirement du latin à partir de la 6e, et facultativement du grec à partir de la 4e ; 2° dans la section gréco-latine du deuxième cycle (classes de 2e et de 1re) le grec et le latin seront obligatoires.

L'annonce de cette réforme a ému l'Association des études grecques, et le bureau, sous la présidence de M. Paul Girard, a proposé de constituer une commission spéciale, chargée d'examiner les mesures à prendre. Cette commission, plusieurs fois réunie pendant le mois de mars, a constaté d'abord, dans les projets du ministre, une singulière inégalité de traitement, en 4e et en 3e, entre les élèves qui étudieraient le grec et ceux qui ne l'étudieraient pas : les uns auraient 24 heures de classe par semaine, les autres 21 heures. Mais la Commission n'a pas cru qu'elle dût se borner à demander une modification sur ce

point : elle a pensé que le grec pouvait être utilement rendu obligatoire, en 4e et en 3e, pour tous les élèves de la section A. C'est la réforme qu'elle a résolu d'appuyer auprès de M. le Ministre et de MM. les membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Aussi a-t-elle rédigé, à la date du 25 mars 1902, la lettre suivante, signée du Président et des deux Vice-Présidents en exercice, ainsi que de seize anciens présidents de l'Association :

Paris le 25 mars 1902.

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'Association pour l'encouragement des études grecques en France, tout en reconnaissant la nécessité d'adapter plus complètement notre enseignement secondaire aux besoins du temps présent, s'est émue du peu de place que fait au grec le nouveau plan d'études qui doit être inauguré prochainement dans nos lycées et dans nos collèges. Elle s'est émue surtout du sort que lui réservent les projets élaborés par la Section permanente du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et c'est sur ces projets, Monsieur le Ministre, qu'elle prend la liberté de vous présenter, ainsi qu'aux membres du Conseil, quelques brèves et respectueuses observations.

Dans le tableau des heures de classe dressé par la Section permanente pour la section A du premier cycle, tableau publié par divers journaux, il y a, en 4me et en 3me, 21 heures d'enseignement obligatoire. Dans ces 21 heures ne figure pas le grec, dont l'étude commencera désormais en 4me : la Section permanente, lui conservant dans cette classe et dans la suivante le caractère facultatif que lui attribue le nouveau plan, propose que 3 heures, en dehors des 21 heures communes à tous, lui soient cousacrées par les élèves qui voudront l'apprendre. De là, pour ces élèves, un surcroît de travail très sensible. Tandis que leurs camarades se contenteront des 21 heures obligatoires, ou pourront, à leur gré, y ajouter 1 heure facultative de sciences, ils devront, eux, s'astreindre, par semaine, à un minimum de 24 heures de classe.

Il y a là, vous le reconnaîtrez, Monsieur le Ministre, une inégalité

de traitement bien faite pour détourner les enfants de l'étude du grec.

L'Association ne saurait envisager l'avenir, dans ces conditions, sans les plus vives inquiétudes, et elle se permet de protester énergiquement contre une mesure qui, si elle était adoptée, risquerait de tarir, dans notre pays, la source de la haute culture.

Elle hésite d'autant moins à le faire, que cette mesure paraît mal s'accorder avec les assurances qu'à mainte reprise vous avez bien voulu donner vous-même, Monsieur le Ministre, aux amis des lettres anciennes, et avec l'intention que vous avez manifestée plus d'une fois de maintenir intactes et de fortifier même les études qui, pour le bien de la France, y ont toujours été en honneur. « L'étude de l'antiquité grecque et latine, écriviez-vous le 24 janvier à M. Ribot, Président de la Commission de l'enseignement, a donné au génie français une mesure, une clarté et une élégance incomparables. C'est par elle que notre philosophie, nos lettres et nos arts ont brillé d'un si vif éclat ; c'est par elle que notre influence morale s'est exercée en souveraine dans le monde. Les humanités doivent être protégées contre toute atteinte et fortifiées. Elles font partie du patrimoine national. »

Et à la Chambre, dans la séance du 14 février, répondant au discours prononcé la veille par M. Viviani : « Nous fortifions, avez-vous dit, les études classiques. La France ne pourrait renoncer à cette culture sans déchoir. »

Et plus loin : « Si l'esprit classique est de tous les pays, il est surtout de notre pays. Nous l'avons recueilli d'Athènes et de Rome. S'il est une nation qui doive le développer chez elle, c'est la France. »

Il serait aisé, Monsieur le Ministre, de multiplier ces citations : dans toutes on verrait votre pensée s'affirmer avec une clarté saisissante, et répondre, non seulement aux désirs d'un grand nombre de vos collègues de la Chambre des députés, mais aux vœux de tous ceux qui ont, en France, le souci des nobles études et le culte de l'éternelle beauté dont, sous les formes les plus diverses, la Grèce offre l'image.

Car c'est une erreur de croire, aujourd'hui, la Grèce méconnue et impopulaire chez nous. Jamais elle n'a été plus aimée, ni étudiée avec plus d'ardeur ; et cette renaissance, vous ne l'ignorez pas, ne se manifeste pas seulement dans notre pays : d'autres nations riva-

lisent avec nous dans cette recherche passionnée de la vérité antique, qui répand sur le passé une lumière chaque jour plus vive, et étend ou rectifie nos connaissances sur l'évolution des arts, des mœurs, des langues, des religions. Est-ce le moment de nous retirer de la lutte, quand à Athènes, à côté de notre École archéologique, qui compte aujourd'hui plus de cinquante ans d'existence, sont venues successivement s'établir une École allemande, une École anglaise, une École américaine, une École russe, une École autrichienne, une Mission italienne ? et pouvons-nous renoncer à notre rôle dans ce concert international d'efforts scientifiques, où nous avons marqué notre place au premier rang ?

Sans doute, il n'est ni possible ni désirable que tous les jeunes gens qui font du grec aspirent à figurer parmi les représentants de l'érudition contemporaine ; mais c'est parmi eux que se recrutent les érudits. Quel sera chez nous l'avenir de la haute culture classique si le grec n'est plus appris, ou s'il ne l'est qu'au prix d'efforts qui ne tarderont pas à rebuter les meilleures volontés ?

Qnant aux élèves qui n'en auront jamais qu'une connaissance superficielle, tout a été dit sur le profit qu'ils peuvent tirer même d'un rapide contact avec les chefs-d'œuvre de poésie et de morale que la Grèce leur offre en abondance, avec une langue d'une richesse admirable, qui est encore celle de plusieurs millions d'hommes.

Laissons donc, Monsieur le Ministre, largement ouvert le chemin qui conduit à l'étude de l'antiquité grecque. Qu'un moins grand nombre le parcoure jusqu'au bout, c'est ce dont l'Association ne songe pas à s'alarmer ; mais que ceux qui voudront s'y engager puissent le faire, sans se trouver par là même condamnés à un excès de travail auquel échapperont leurs condisciples.

Nous pensons, Monsieur le Ministre, que ce grave inconvénient serait évité si l'on rétablissait l'obligation de l'étude du grec. Ce ne serait là qu'un retour au projet si sage adopté par le Conseil supérieur dans sa session de décembre 1900, d'accord avec l'administration de l'Instruction publique, projet qui a donné lieu à la rédaction, par la Section permanente, d'un horaire distribué aux membres du Conseil en juillet 1901. Dans ce projet, le grec, commençant en 5me, comme aujourd'hui, était obligatoire jusqu'à la 3me inclusivement.

Nous proposons de lui maintenir ce caractère obligatoire pour tous les élèves de 5me, de 4me et de 3me de la section A du premier cycle.

A l'issue de la 3me, les élèves en sauraient assez pour pouvoir le continuer ou l'abandonner en connaissance de cause ; ils ne se trouveraient pas dans la nécessité où les met le projet actuel, d'opter en 4me, à 12 ou 13 ans, pour ou contre une matière absolument ignorée d'eux, et qui est d'ailleurs la seule à laquelle le nouveau plan d'études fasse un pareil traitement.

Le principe de la réforme ne serait, par là, nullement atteint ; elle subsisterait dans ses lignes essentielles, avec la division en cycles, la trifurcation au seuil de la 2me, et le grand développement donné, à partir de cette classe, aux langues vivantes ou aux sciences.

Pour ceux qui, après la 3me, cesseraient de faire du grec, les heures qu'ils auraient passées à l'étudier ne seraient pas du temps perdu. Nous sommes profondément convaincus, Monsieur le Ministre, qu'en l'enseignant plus simplement, comme vous recommandez qu'on s'y applique, il serait facile d'y intéresser tout le monde, et que ceux-là même qui y renonceraient à un certain moment ne regretteraient pas ce qu'ils en auraient appris.

Telle est, Monsieur le Ministre, la requête que l'Association pour l'encouragement des études grecques en France a l'honneur de vous adresser, et qu'elle vous serait reconnaissante de vouloir bien communiquer aux membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de notre profond respect.

Au nom de l'Association, les anciens présidents :

Bréal, de l'Institut, Professeur au Collège de France ;
Collignon, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris ;
A. Croiset, de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris ;
M. Croiset, Professeur au Collège de France ;
Dareste, de l'Institut, Conseiller honoraire à la Cour de Cassation ;
Decharme, Professeur à l'Université de Paris ;

Eugène D'EICHTHAL ;
FOUCART, de l'Institut, Professeur au Collège de France ;
J. GIRARD, de l'Institut, Professeur honoraire à l'Université de Paris ;
HÉRON DE VILLEFOSSE, de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre ;
HEUZEY, de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre ;
HOUSSAYE, de l'Académie française ;
MÉZIÈRES, Sénateur, de l'Académie française ;
PERROT, de l'Institut, Directeur de l'École Normale Supérieure ;
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut ;
H. WEIL, de l'Institut.

Le président en exercice :
Paul GIRARD,
Maître de Conférences à l'École Normale Supérieure ;

Les vice-présidents :
S. REINACH, de l'Institut,
Conservateur-Adjoint au Musée de Saint-Germain ;
E. POTTIER, de l'Institut,
Conservateur-Adjoint au Musée du Louvre.

Le Conseil Supérieur, réuni au mois de mai 1902, n'a pas été autorisé à discuter le principe de la réforme présentée par M. le Ministre de l'Instruction publique. Mais, dans l'application, il a reconnu que les élèves appelés à étudier le grec ne devaient pas être plus surchargés que leurs camarades : les trois heures facultatives de grec ne s'ajouteront pas désormais aux 21 heures obligatoires en 4e et en 3e ; elles seront compensées par la suppression de 2 heures de langues vivantes et de 1 heure de dessin. C'est là une satisfaction, insuffisante sans doute, mais appréciable, donnée aux intérêts dont l'Association avait pris en main la défense.

Le Secrétaire,
Am. HAUVETTE.

ACTES DE L'ASSOCIATION

10 avril 1902. — Présidence de M. Paul Girard. président de l'Association.

Le Président annonce la mort de M. Jules Girard, fondateur et ancien président de l'Association, un des maîtres qui, par leurs livres et leur enseignement, ont le mieux servi la cause des études grecques en France dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Membres décédés : MM. Charpentier et Galuski.

Membres nouveaux : MM. Pierrotet, A. Jacob et Bouché-Leclercq.

Le Président donne lecture du télégramme qu'il a reçu de M. Homolle, en réponse aux félicitations qu'il lui avait transmises, le 3 avril, au nom de l'Association : on se souvient que ce jour-là fut inauguré à Athènes le bâtiment destiné à la *Section étrangère* de l'École française.

M. Th. Reinach entretient le Comité du voyage qu'il vient d'accomplir en Égypte. Il insiste sur la place et le rôle que tiennent encore les Grecs dans ce pays, comme intermédiaires entre l'élément indigène et la civilisation occidentale. Dans l'antiquité, après la conquête d'Alexandre, les Grecs ont dominé dans toute la vallée du Nil, et cela pendant près de dix siècles. Cependant, à Alexandrie même, les vestiges de cette domination ont presque tous disparu de la surface du sol. Mais les fouilles, méthodiques ou accidentelles, amènent encore la découverte de nombreux fragments antiques : le musée, spacieux et bien éclairé, s'enrichit presque chaque jour sous l'habile direction de M. Botti. Il y aurait encore beaucoup à trouver dans les environs immédiats d'Alexandrie. Au Caire, ce qui attire surtout, c'est le papyrus. Les découvertes en ce genre ont été prodigieuses depuis une dizaine d'années; elles se continuent encore avec succès. Les *ostraca*, les inscriptions abondent, et M. Th. Reinach en a acquis ou étudié quelques spécimens, dont il donne connaissance à l'Association.

1er mai 1902. — Séance générale annuelle, sous la présidence de M. Paul Girard.

Le Président remercie ses confrères de l'attention qu'ils n'ont pas cessé de lui prêter pendant la durée de sa présidence; il exprime le vœu que les séances du Comité deviennent encore plus animées, plus vivantes que par le passé, et il rend hommage à la mémoire des membres décédés, en particulier à celle de M. Jules Girard, dont il rappelle les beaux travaux et le fécond enseignement.

Le secrétaire présente le rapport sur les travaux et les concours de l'année. Le prix Zographos a été partagé entre M. Paul Couvreur (*Commentaire d'Hermias d'Alexandrie sur le Phèdre de Platon*) et M. André Joubin (*La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès*). Le prix Zappas a été attribué à M. Svoronos (Ἑρμηνεία τῶν μνημείων τοῦ Ἐλευσινιακοῦ κύκλου).

M. Max Egger lit le rapport sur l'état des finances de l'Association.

Renouvellement du bureau et du tiers des membres du Comité :

1er vice-président, M. Pottier; 2e vice-président, M. Tannery; secrétaire : M. Am. Hauvette; secrétaire-adjoint, M. Puech; trésorier, M. Egger.

Membres du Comité : MM. Alfred Croiset, Collignon, Paul Girard, Decharme, Omont, Weil et H. Bernès.

Le secrétaire,
Am. Hauvette.

OUVRAGES OFFERTS A L'ASSOCIATION

dans la séance d'avril 1902.

FLAVIUS JOSÈPHE, **Œuvres complètes,** traduites en français sous la direction de Th. Reinach, t. VII, 1er fascicule, *Contre Apion,* trad. L. Blum, Paris, 1902.
GLACHANT (Paul), **André Chénier critique et critiqué,** Paris, 1902.
COURNUT, **Plutus,** comédie d'Aristophane, trad. en vers, Paris.
POLITIS, Παροιμίαι, t. III.
AGGELOPOULOS (K.-I.), 'Αριστόδημος, tragédie en 5 actes, Athènes, 1901.
Périodiques divers.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.*

15. *CUNTZ* (*Otto*). *Polybius und sein Werk.* Leipzig, Teubner, 1902, in-8°, 88 p.

Le point de départ de cette étude ce sont les erreurs et les contradictions géographiques de Polybe, qui ont déjà été souvent relevées. M. Cuntz établit d'abord qu'elles ne se rencontrent que dans les descriptions de contrées occidentales : sur la géographie de la Grèce, Polybe est parfaitement renseigné. Elles s'expliquent si l'on suppose que Polybe a rédigé la plus grande partie de son ouvrage entre 166 et 150, pendant son internement en Italie, en s'aidant de sources écrites, dont il a nécessairement reproduit les inexactitudes. De 149 à 146, il a visité l'Afrique, de 134 à 132 l'Espagne et la Gaule méridionale, toujours en compagnie de Scipion ; il a pu alors rectifier *de visu* beaucoup de ses erreurs livresques et dans les dernières années de sa vie il a eu connaissance des importants résultats géodésiques dus à l'établissement des grandes voies romaines et aux campagnes ibériques de P. Junius Brutus Callaecus; une partie de ces résultats a été insérée par lui sous forme de corrections et de retouches à son manuscrit, mais il n'a pas eu le temps d'en faire la revision définitive et de là des disparates qui ont été conservées dans l'édition (posthume, d'après M. C.) de l'ouvrage. — Les conclusions de M. Cuntz seront sans doute discutées, mais on ne saurait nier que son argumentation ne soit serrée et que son petit livre ne constitue une contribution capitale non seulement à l'histoire littéraire mais à la géographie historique du IIe siècle. Le chapitre sur Carthagène, notamment, est une merveille d'ingéniosité; les contradictions du récit de Polybe y sont expliquées

par un rétrécissement ultérieur de l'enceinte de la ville, qu'il aurait confondue avec l'enceinte du temps de la deuxième guerre punique. Même si l'on rejette cette explication, on saura gré à l'auteur d'avoir reproduit le plan de Carthagène dressé par Strachan Davidson en 1888 et qui est sans doute aussi inconnu en France qu'en Allemagne.

T. R.

16. *DIEHL* (*Charles*), *Justinien et la civilisation byzantine au* VIe *siècle.* Paris, Leroux, 1901. Grand in-8°, XL-696 p. 209 fig. VIII pl. hors texte.

Tandis que Nicéphore Phocas, Tzimiscès, Basile, Constantin Porphyrogénète et même Héraclius avaient déjà trouvé leur historien, Justinien attendait encore le sien, car on ne peut guère prendre au sérieux la compilation médiocre d'Isambert. M. Diehl a comblé cette lacune avec autant de science que de talent. Son livre est admirablement informé, d'une curiosité universelle, d'une critique sagace, et ce qui ne gâte rien, vivement et agréablement écrit. Il est enfin richement et, ce qui vaut mieux, scientifiquement illustré, en ce sens que les œuvres d'art reproduites appartiennent réellement au « siècle de Justinien »; les exceptions à ce principe sont très rares. Plusieurs figures sont inédites et d'un vif intérêt (1). Les légendes des gravures, exactes, sont parfois un peu sommaires ; çà et là un critique grinchu pourrait trouver à redire : le médaillon d'or de Justinien (fig. 10) aurait dû être donné à la grandeur originale, et des deux chapiteaux de la figure 64 (Kairouan) il n'y en a sûrement qu'un seul de byzantin. — Par sa disposition l'ouvrage ressemble plutôt à une série d'études ou de tableaux qu'à une véritable histoire. Après un chapitre introductif sur les sources, le livre premier trace des portraits de l'empereur, de l'impératrice, de leur entourage ; le livre II raconte l'œuvre militaire, physique, législative, religieuse de Justinien. (Le chapitre sur l'œuvre diplomatique n'est pas à sa place). Enfin le livre III, qui avec l'illustration justifie surtout la publication de cet ouvrage dans la série des « Monuments de l'art byzantin », s'occupe des grandes villes de l'empire, Constantinople, Athènes, Antioche, Rome, Ravenne, étudiées dans leur vie, leur commerce et aussi leurs monuments. Ce sommaire montre les défectuosités du plan suivi ; il semble que le « portrait » de l'empereur, par exemple, eût été mieux compris, mieux justifié, s'il avait suivi l'exposé de son œuvre au lieu de la précéder. Un autre petit défaut de M. Diehl, c'est une tendance à tomber dans le style du journalisme ou de la conférence familière : par exemple, l'anecdote sur Napoléon (p. 32) n'a pas seulement le tort d'être trop ressassée, elle aboutit à une conclusion d'opérette : « Ces peuples dirent ouf ! au lendemain de la mort de Justinien ». Est-il bien convenable, de même, dans un livre pareil, d'appeler Théodora (p. 40) « une actrice cherchant l'homme sérieux qui lui offrira les diamants et le petit hôtel et l'ayant trouvé ! » Toute la discussion sur la *crédibilité* de l'*Histoire secrète*, où il est trop question de la *Théodora* de Sardou, est d'ailleurs loin d'entraîner la conviction et ne laisse pas d'inquiéter par un scepticisme un peu frivole. Ce sont là de très légères fautes de goût qu'on ne signalerait pas à un auteur moins digne d'être lu, estimé et recommandé. Il le mérite surtout à une époque où l'engouement inconcevable du public pour le roman ennuyeux, obscène et charabiesque de feu Lombard et pour d'autres pantalonnades du même acabit risque de provoquer, chez les esprits sérieux, une

(1) Diptyque du Vatican, miniatures de la Bible syriaque de Florence, ivoires byzantins, mosaïques de Parenzo, etc.

réaction excessive contre la mode byzantine (1). T.R.

17. *S. EITREM. Zur Ilias-Analyse. Die Aussöhnung.* Christiana, J. Dybwad, 1901, in-8°, 34 p.

Cette dissertation, assez confuse et mal ordonnée, a du moins le mérite d'établir l'insuffisance du lien qui unit le début de l'*Iliade* et les chants IX et XIX ; c'est Achille, qui, dans ces épisodes, joue le principal rôle ; partout il s'agit de son ressentiment et des moyens employés par Agamemnon pour l'apaiser, des circonstances qui le retiennent sous sa tente et de celles qui, enfin, le poussent au combat. M. Eitrem est frappé de l'incohérence de l'action, telle qu'elle nous est fournie par le texte actuel de l'*Iliade ;* il y a en particulier, au chant XIX, d'étranges disparates dans les discours de l'ἀγορὴ qu'Achille a lui-même convoquée ; on attend une réparation, que le roi des rois offrirait à Achille, et le poète ne mentionne guère que les préparatifs d'un festin. Au chant IX, on remarque des singularités analogues : dans l'ἀγορὴ du début, c'est tantôt Agamemnon et tantôt Nestor qui prend une place prépondérante ; le lieu même de la scène reste incertain. M. Eitrem émet l'hypothèse que, dans une ancienne rédaction, Nestor présidait une assemblée, choisissait les députés et se rendait avec eux près d'Achille ; la βουλὴ, qu'Agamemnon réunit sous sa tente, n'avait pas encore été introduite dans ces épisodes. Les refus d'Achille et l'insuccès de l'ambassade déterminaient l'Atride à rassembler une autre ἀγορή ; il y montrait à Achille ses présents et se réconciliait solennellement avec lui ; il est même probable que le roi allait auparavant trouver Achille sous sa tente, comme semblent l'établir deux vases, étudiés assez insuffisamment dans cette brochure, et qui ont été publiés par Robert (*Wiener Vorlegeblätter*, sér. VIII, t. III). — Voilà le fond de cette dissertation, qui contient de très nombreuses conjectures sur le plan primitif de la *Patroclie*. Nous ne pouvons ici les examiner en détail. M. Eitrem est d'une hardiesse excessive ; sa méthode abuse de la conjecture et ne fait pas assez appel à l'histoire légendaire locale. Il mérite pourtant d'être lu.

R. H.

(1) Bien entendu, Lombard et ses lecteurs ont pris au sérieux la légende du pseudo-Théophile sur Justinien-Oupravda, démolie dès 1887 par Bryce. M. D. aurait pu en parler plus longuement (p. 33), ne fût-ce que pour l'enterrer définitivement.

18. *GAÏSSER (dom Hugues) Le système musical de l'église grecque d'après la tradition* Rome, Collège grec, 1901. In-8°, VI-172-8 p.

L'auteur, frappé, comme tant d'autres, des altérations évidentes que présente la musique de l'église grecque dans son état actuel, a voulu remonter aux origines de cette musique, en reconstituer la vraie « tradition », la forme primitive, dans le dessein avoué d'une réforme pratique. Un pareil travail, pour être mené à bonne fin, exigerait un immense dépouillement de tous les anciens manuscrits musicaux byzantins. M. Gaïsser a reculé devant cette tâche, à laquelle peut-être il était mal préparé ; il a préféré procéder par des principes à priori et des déductions logiques qui sont loin, bien loin d'emporter la conviction. Non content de croire — ce que nous croyons tous — que la musique byzantine dérive *en gros* de la musique grecque classique, il prend au sérieux la théorie des musicographes tardifs (Bryenne, etc.), qui assimilent les ἦχοι byzantins aux « harmonies » classiques (1), alors qu'il résulte du texte

(1) M. G. a cru trouver dans le Paris. 261, fol. 241 v° (de l'an 1289) une trace plus ancienne de cette assimilation.

même de Ptolémée (I, 16; II, 16) que dès le IIe siècle cinq seulement de ces harmonies restaient vivantes, et qu'on peut tout au plus en retrouver trois dans les ἦχοι de Chrysanthos (1er authente = phrygien, 3e = lydien, 4e [papadique] = hypophrygien) : *aucune* de ces identités ne répond d'ailleurs au tableau de Bryenne. Pour démontrer que le 1er authente n'est autre que l'octave dorienne, clef de voûte de son système, dom G. substitue à la véritable gamme de cet ἦχος (Ré-Ré, sans accident) l'octave Ré Mi bémol Fa Sol La Si bémol Ut Ré, sous prétexte que les 2e et 6e degrés, dans l'exécution descendante, subissent des « attractions »; mais ce sont là, comme il le reconnaît lui-même ailleurs, des altérations relativement récentes, dues à l'influence des musiques orientales; il est inadmissible d'en tirer parti pour restituer le type originaire du 1er ἦχος. Non moins paradoxale est l'identification du 2e plagal et du 2e authente au lydien diatonique (1), que dom G. remplace par une prétendue gamme acoustique, née des harmoniques de Fa, qui doit avoir été le son dominant de la trompette lydienne puisqu'il est resté jusqu'à ce jour « le ton type du cor! » (!!) — comme s'il y avait le moindre rapport entre le *mode* lydien et une *hauteur* absolue de son quelconque! On n'en finirait pas si l'on voulait relever toutes les étrangetés de ce livre; nous signalerons seulement, comme particulièrement caractéristique, la tentative (p. 150) d'expliquer par les calculs acoustiques la division byzantine de l'octave en 68 sections; l'origine des *martyries* (signes toniques) cherchée dans des notes instrumentales antiques (alors que le P. Thibaut en a si bien expliqué 3 sur 4); les étymologies chaldéo-phéniciennes proposées pour les syllabes de la solmisation byzantine; le mode λέγετος expliqué par λέγε βεθ, etc., etc. Non seulement dom G. ne possède pas la méthode scientifique, mais il ne connaît la musique grecque que par Gevaert, et sa connaissance même des principes élémentaires de la musique n'est pas suffisante pour aborder les difficiles problèmes qui l'attirent (voir, par exemple, dès la p. 1 les monstrueuses définitions des termes *diatonique*, *chromatique*, *enharmonique*). Nous le disons à regret : l'ouvrage de dom Gaïsser, fruit d'un zèle et d'un labeur honorables, n'avancera en rien la solution de ces problèmes; là où il croit avoir découvert des « principes », un « fil conducteur », une « base certaine » (p. 163) nous ne pouvons voir qu'hypothèses, erreurs et rêveries. T. R.

(1) Il serait plus raisonnable d'identifier le premier tétracorde de ces gammes au tétracorde lydien chromatique.

19. *GILDERSLEEVE* (*Basil Lanneau*) et *MILLER* (*William Emil*). *Syntax of Classical Greek from Homer to Demosthenes* (First Part). New-York. Cincinnati. Chicago. — American Book Company (non daté; 1900?), X. — 190 p., in-8°.

L'éloge du Dr Gildersleeve n'est plus à faire : depuis longtemps il compte parmi les hellénistes dont les ouvrages font autorité, et les nombreux articles qu'il a publiés dans l'*American Journal of Philology* ont assuré en Europe sa réputation de savant. C'est un philologue consciencieux, pénétrant autant qu'érudit, et doué d'un sens littéraire trop rare chez les grammairiens.

La *Syntaxe grecque* dont le Dr Gildersleeve vient de publier la première partie en collaboration avec son élève et ami le Dr Miller, ne pouvait manquer d'être intéressante : elle mérite en effet d'être signalée aux lecteurs de la *Revue des Études grecques*. C'est en quelque sorte le résumé de l'enseignement du Dr Gildersleeve et de ses nombreux travaux sur la syntaxe grecque.

Nous aurions sans doute quelques réserves à faire sur le plan que l'auteur

a adopté ; mais il a pris soin de se justifier dans sa *Préface*, en nous avertissant qu'il avait suivi le même ordre que dans sa *Grammaire latine*, dont la première édition remonte à 1867, ou, plus exactement, que sa *Grammaire latine* avait été rédigée sur le plan qu'il se proposait d'adopter plus tard pour sa *Syntaxe grecque*. Nous aurions préféré encore qu'il disposât autrement ses exemples, et qu'au lieu de commencer par la prose classique pour terminer par les poètes et Homère, il fît l'inverse, de façon à rendre plus sensible l'intérêt historique de ses exemples, en montrant la filiation des différentes constructions depuis l'époque homérique jusqu'à l'époque classique. Peut-être la disposition adoptée par le Dr Gildersleeve, bien que moins scientifique, est-elle plus pratique, étant donné le but qu'il se propose : car sa *Syntaxe* est avant tout un livre de classe destiné à des élèves familiers surtout avec l'usage attique. Du reste, il suffit de lire à rebours ses listes d'exemples pour avoir les éléments d'une véritable syntaxe historique du grec.

Nous n'insisterons donc pas sur des critiques en somme peu importantes, pour reconnaître franchement tout ce qu'il y a de science et d'originalité dans la *Syntaxe* du Dr Gildersleeve. Telle qu'elle est, la collection d'exemples qu'il nous offre est des plus intéressantes. Ces exemples sont toujours bien choisis, et ils ont le mérite, peu banal, d'avoir été recueillis par l'auteur lui-même, au cours de ses lectures, et de ne pas traîner dans toutes les grammaires. Ils seront donc fort utiles à tous ceux qui s'occupent de la syntaxe historique du grec. Ajoutons qu'ils sont parfois accompagnés d'un commentaire très bref, mais très précieux, ordinairement entre parenthèses, qui met en relief la valeur littéraire ou le sens exact de telle ou telle construction.

Dans cette première partie de sa *Syntaxe* le Dr G. passe successivement en revue les différents éléments de la *proposition simple :* le sujet et l'attribut; le nominatif, le vocatif; — la copule; — le verbe copulatif; l'accord de l'attribut; — les formes de l'attribut verbal; les voix; les temps; les modes; — enfin la construction de la particule ἄν. Tels sont les principaux chapitres de l'ouvrage.

Si nous entrons dans le détail, nous trouvons à chaque pas des nouveautés, des remarques ingénieuses sur la valeur d'une construction, des explications intéressantes de faits encore mal connus, etc. Nous n'avons que l'embarras du choix pour louer. Nous signalerons seulement aux lecteurs de la *Revue* le chapitre où le Dr G. cherche à expliquer le pluriel de certains noms de ville (Ἀθῆναι, Θῆβαι) comme on explique les pluriels poétiques στέρνα, νῶτα ; celui où il parle des temps périphrastiques ; enfin, et surtout, toute la partie consacrée à l'étude des modes. On trouvera particulièrement, dans cette fin de l'ouvrage, des observations fort utiles sur l'emploi du subjonctif pour remplacer l'impératif ; sur les différentes tournures qui servent à exprimer un ordre (impératif, subjonctif, indicatif futur avec ὅπως, infinitif-impératif, infinitif dépendant de δεῖ ou ἄξιόν ἐστι, etc.) ; enfin sur certaines constructions de ἄν.

Cette première partie de la *Syntaxe grecque* du Dr Gildersleeve fait le plus grand honneur à la science américaine. Espérons que l'illustre savant, dont l'âge n'a pas altéré la force de travail, pourra terminer lui-même une œuvre que tous les hellénistes attendent avec impatience et accueilleront avec reconnaissance.

J. Petitjean.

20. *GLŒCKNER (St.). Quaestiones rhetoricae ; historiae artis rhetoricae qualis fuerit aevo imperatorio capita selecta.* (Tirage à part des *Breslauer philologische Abhandlungen*) — Bres-

lau, M. et H. Marcus, 1901, 1-115 pp., in-8°.

Cette étude, savante et détaillée, mérite de retenir l'attention des philologues. On y trouve rassemblés avec précision les principaux renseignements que l'antiquité nous a transmis sur quelques rhéteurs grecs, tels que Minucianus, Hermogène, Syrianus, Sopater, etc. ; l'auteur analyse les sources où nous pouvons puiser pour connaître leurs théories, et ces théories elles-mêmes. Il signale en particulier l'importance des manuscrits de Messine, qui renferment des fragments du commentaire de Christophoros sur Hermogène, déjà publiés par Walz, et un passage encore inédit d'Harpocration. Il relève aussi l'erreur de Graeven et sa trop grande confiance dans le *codex parisinus suppl. graec*, 670, qui contient le commentaire de Nilus ; il montre par des citations que ce texte offre de nombreuses lacunes et que Walz avait à sa disposition les meilleurs manuscrits. Ce ne sont pas seulement des recherches philologiques de ce genre que nous trouvons dans l'opuscule de M. Glœckner ; il insiste sur la biographie des rhéteurs et sur les identifications probables ; il connaît bien les doctrines des maîtres grecs, leurs modes de raisonnement, leurs distinctions subtiles ; l'étude qu'il consacre aux définitions de Minutianos est des plus précises ; il ne s'interdit pas les aperçus littéraires ou philosophiques, soit qu'il note finement les tendances des rhéteurs de l'école platonicienne comme Eustathe, soit qu'il explique (p. 51) les causes qui arrêtèrent le développement de la rhétorique grecque dans les provinces avant les Flaviens et les Antonins, en un temps où Rome attirait invinciblement à elle les esprits les plus vigoureux. Il conclut, avec raison, sur cette idée qu'Hermogène est véritablement l'âme de la rhétorique de l'empire ; le maître avait été sévère pour ceux qui l'avaient précédé, surtout pour Minucianos ; son autorité ne cessa de s'accroître, et ce sont encore ses préceptes que suivent les savants de la Renaissance, comme en témoigne une lettre de Demetrius Lucas à Marcus Musurus.

R. Harmand.

21. *HEISENBERG* (*August*). *Analecta*. Mitteilungen aus italienischen Handschriften byzantinischer Chronisten. Habilitationsschrift (Würzburg). Munich, Lindl, 1901, in-8°, 47 p.

Les recherches de M. Heisenberg ont porté sur les manuscrits suivants : 1° Cod. Taur(inensis) BV 13 et Marc(ianus) 407 : la fin de la compilation renfermée dans ces manuscrits se compose de quatre extraits ethnographiques de Scylitzès. La compilation elle-même (synopsis Sathas) est l'œuvre de Théodore Skutariotès de Cyzique (XIIIe siècle), dont M. H. restitue la personnalité littéraire.

2° Cod. Ambros(ianus) F. 96 : œuvres diverses d'un écrivain jusqu'à présent inconnu, Nicolas Mésaritès, dont plusieurs intéressent l'histoire de l'empire de Nicée. Le premier morceau est une description de l'église des Saints-Apôtres à Constantinople qui complète (notamment pour le saint des saints, ἱερατεῖον) le poème de Constantin de Rhodes (publié par Legrand et moi en 1896, non en 1876 comme l'écrit M. Heisenberg) ; ce document mériterait une publication intégrale.

3° Vatic(anus) græcus 579 : il contient une biographie de « Saint » Jean Vatatzis, empereur de Nicée, source des récits merveilleux des *Synaxaires* dépouillés par Miliarakis.

Travail consciencieux et savant, qui confirme les espérances données par les *Studien zu Georgios Akropolites* du jeune auteur.

T. R.

22. *HERONIS Alexandrini quæ supersunt.* Mechanik und Katoptrik herausgegeben und übersetzt von *L. Nix* und *W. Schmidt.* Leipzig, Teubner, 1901. In-12°, XLIV-415 p.

Le texte grec des Mécaniques d'Héron est, on le sait, perdu, mais en 1893 Carra de Vaux a retrouvé la traduction arabe par Costa ben Luka de cet ouvrage capital et en a donné une édition et une version française qui ont été une véritable révélation (cf. *Revue*, VII, 247). La nouvelle édition de MM. Nix et Schmidt a utilisé, outre le manuscrit publié par notre compatriote (Leidensis 983), trois autres manuscrits de la traduction arabe conservés au Caire, à Londres et à Constantinople, ces deux dernier collationnés par M. Carra de Vaux lui-même. Grâce à ces nouveaux moyens de secours, on comprend que les éditeurs aient pu, sur beaucoup de points, rectifier les leçons de l'édition princeps, et améliorer les explications proposées (1); on doit leur savoir un gré particulier d'avoir restitué les figures si utiles à l'intelligence du texte. Dans la préface M. Nix examine la question de l'identité des *Mécaniques* avec le *Baroulkos* et conclut pour l'affirmative; mais M. Tannery a récemment (*Rev. crit.* 3 fév. 1902) développé une hypothèse très séduisante d'après laquelle le *Baroulkos* aurait été un problème particulier (détaché d'un recueil de Mélanges) que des interpolations ont copié — dès avant Pappus — en tête des Mécaniques et à la queue des *Dioptra.* — A la suite des *Mécaniques*, M. Schmidt édite les *Catoptriques* (dans la traduction latine dite de Ptolémée, mais en réalité due à Guill. de Moerbeke), et un certain nombre de textes utiles de Vitruve, Pline et Caton.

H. G.

(1) Nous signalons particulièrement aux archéologues les ch. I, 18 suiv. sur les moyens mécaniques d'exécuter des copies réduites de statues. Les musicologues noteront au début de la *Catoptrique* le curieux hors-d'œuvre sur la musique des sphères.

23. *J. DE HEYDEN-ZIELEWICZ. Prolegomena in Pseudocelli de universi natura libellum.* Breslau, M. et H. Marcus, 1901, 77 p. in-8° (tirage à part des *Breslauer philologische Abhandlungen*).

Deux fragments et un opuscule à peu près complet nous sont parvenus sous le nom d'Ocellus, philosophe Pythagoricien du ve siècle avant J.-C. Ils ont été à plusieurs reprises publiés et étudiés, mais le travail de M. von Heyden nous paraît définitif. Il démontre que, malgré l'opinion la plus répandue, le traité περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως est directement inspiré des doctrines péripatéticiennes; par d'ingénieux rapprochements, il met en lumière ce que l'écrivain doit à divers traités d'Aristote; ceux-ci ne nous sont parfois connus que par des citations ou des analyses d'auteurs anciens. Les analogies de la doctrine d'Ocellus avec Parménide et Mélissos, avec Platon, sont moins nombreuses; on ne peut donc plus voir dans ce Pseudocellus un Néopythagoricien empruntant aux Stoïciens quelques-unes de leurs théories sur Dieu et la matière — c'est la thèse de Zeller, — ni un disciple d'Archytas et de Platon — c'est l'opinion de Schmekel. Pseudocellus n'a rien du sentiment religieux qui anime le pythagorisme; il ne s'inquiète point d'un Dieu, d'une Providence, mais il analyse les éléments éternels de l'Univers. Nous avons affaire à un philosophe qui est séduit par la doctrine d'Aristote et utilise sans doute un choix des ouvrages du maître, composé par un Péripatéticien. La langue même de l'auteur confirme ces inductions; les manuscrits ne nous offrent aucune trace du dialecte dorien qui est la marque des œuvres pythagoriciennes; Pseudocellus emploie la κοινή, et son

style, clair, facile, paraît s'adresser à un public très étendu, non à des initiés : quelques fragments de ce même traité, que cite Stobée, sont écrits en dorien et il est possible que ce compilateur ait eu sous les yeux une rédaction primitive, dorienne, qui aurait été de fort bonne heure transcrite en langue vulgaire ; dans ce cas, Pseudocellus aurait du moins emprunté la forme aux Pythagoriciens, mais pour le fond, il ne leur doit rien. Quant au nom d'Ocellus, qui est celui d'un disciple de Pythagore, l'auteur du περὶ φύσεως l'a sans doute pris pour se couvrir du prestige de cette secte. Il appartient lui-même au premier siècle de notre ère, et sa vie doit se placer entre la publication des œuvres d'Aristote par Tyrannion (50 av. J.-C.) et la jeunesse de Philon qui emprunte beaucoup à cet opuscule et le cite formellement.

Le fragment, publié pour la première fois par J. Laurentius Lydus, traite de la triade mystique des Pythagoriciens et n'a aucun lien avec l'ouvrage précédent. Il est probablement de Philochore, et l'attribution traditionnelle serait d'autant plus douteuse que la leçon des manuscrits est, sur ce point, incertaine. Le περὶ νόμου que nous fournit partiellement Stobée a aussi une origine pythagoricienne. — Ces excellents Prolégomènes annoncent, espérons-le, une édition critique.

R. H.

24. *HOMER'S Odyssey*, books 13-24... by *D. B Monro*. Oxford, Clarendon press, 1901. In-8°, XII-512 p.

L'*Odyssée* de M. Monro, qui fait suite à celle de Riddell et Merry, est un travail de bon sens et de solide information grammaticale tel qu'on pouvait l'attendre de l'excellent *provost* d'Oriel College. Une bonne moitié du volume et remplie par une série d'appendices consacrés à la « question homérique » et à ses entourages : composition de l'Odyssée, relation avec l'Iliade, le Cycle épique (résumé, remis au courant, du livre de Welcker), histoire des poèmes homériques, époque et patrie d'Homère, la maison homérique. Ces appendices sont très nourris, très clairs, très instructifs, bien que sur les points essentiels l'auteur réserve son opinion ; il montre impartialement le fort et le faible des doctrines en présence. La reproduction (p. 218) de la grande salle (*stofa*) d'une maison islandaise de l'an 1000, d'après Vatyr Guomondson, est une heureuse illustration du *mégaron* homérique.

T. R.

25. *JOUBIN* (*André*). *La Sculpture grecque entre les Guerres Médiques et l'époque de Périclès*. Thèse pour le doctorat, 288 p. et 80 figures dans le texte. Paris, Hachette, 1901.

Le sujet choisi par M. Joubin est circonscrit entre les années 480 et 460 av. J.-C. C'est un très court espace de temps ; mais, si la théorie de l'auteur est exacte, rien n'est plus propre à démontrer l'essor rapide de l'art grec que cette prodigieuse accumulation de chefs-d'œuvre dans le délai de vingt années. L'auteur nous avertit d'ailleurs qu'il laisse à ces dates une élasticité nécessaire, que ces coupures forcément artificielles sont destinées à délimiter plus nettement le sujet et à laisser en dehors la carrière des trois grands sculpteurs du ve siècle, Myron, Phidias et Polyclète. C'est donc une période de préparation et de transition qu'il étudie. Il lui donne le nom de « Période des Précurseurs », façon un peu arbitraire de désigner les prédécesseurs immédiats des grands artistes, car ne pourrait-on pas appeler aussi « précurseurs », les statuaires antérieurs aux Guerres Médiques ? Il est certain aussi que M. Joubin a eu tort de prononcer ici le mot de « Renaissance » ; car de quoi y a-t-il eu renaissance après les Guerres Médiques ? Il n'y a ni rup-

ture avec le présent, ni retour à une esthétique ancienne.

Ce qui m'a le plus intéressé dans ce livre, ce sont deux points de doctrine. On peut les discuter — et on l'a déjà fait avec beaucoup de vivacité (*Revue critique*, 1902, p. 121-133) —, mais ils ont le mérite d'être nouveaux et ils me paraissent dignes d'attention.

Depuis cinquante ans la base des recherches sur l'histoire de l'art grec est constituée par les textes anciens, soit qu'ils viennent des auteurs ou qu'ils viennent des inscriptions et des signatures d'artistes. Les *Schriftquellen* d'Overbeck, les *Inschriften* de Lœwy sont le *vade mecum* de tout apprenti archéologue, qui cherche à découvrir quelque terre nouvelle à explorer dans le domaine de la sculpture antique. Assurément ces textes ne sont pas à dédaigner et l'on doit surtout leur emprunter des renseignements chronologiques. Mais n'a-t-on pas exagéré la richesse d'informations qu'on en peut tirer? N'est-on pas obligé trop souvent, sur une maigre allusion, sur une simple mention de Pausanias ou de Pline, d'édifier tout un échafaudage fragile, afin de rétablir la physionomie disparue d'un artiste? Et quand il s'agit de caractériser le style d'un auteur, n'est-ce pas encore un vain et pénible labeur que de disserter longuement sur le sens et sur la valeur de quelque médiocre épithète, appliquée par un Denys d'Halicarnasse ou un Libanius à une statue de Calamis ou de Phidias?

C'est ce que se demande M. Joubin et je dois dire qu'à mon sens il a complètement raison. Il serait puéril de nier les services que les textes grecs et latins de tout genre ont rendus à l'histoire de l'art; ils ont servi à constituer fortement les cadres de cette science. Mais il serait regrettable de voir les archéologues s'hypnotiser, en quelque sorte, sur ces études, lorsque à côté d'eux ils voient s'ouvrir un domaine infiniment plus étendu, plus fructueux, sans cesse accru et enrichi par des découvertes nouvelles : celui des monuments. Les meilleures histoires de la *Sculpture grecque* sont presque toujours des histoires des *Sculpteurs grecs*. Nous demandons que, sans perdre de vue la littérature, on mette les monuments à leur vraie place, c'est-à-dire au premier plan ; nous demandons qu'on commente les sculptures au moyen des textes, s'il y a lieu, mais qu'on ne demande pas aux sculptures d'illustrer simplement des textes. Nous demandons qu'on reconnaisse modestement la très petite part d'informations exactes et précises que l'on peut faire sortir des auteurs et que l'on renonce au jeu facile qui consiste à reconstituer la jeunesse d'Euphranor, ou la vieillesse de Praxitèle avec trois ou quatre lambeaux de phrases obscures. Je m'associe d'autant plus volontiers au vœu de M. Joubin à cet égard que je n'ai jamais cessé, pour ma part, de dénoncer le véritable péril que font courir à la science archéologique de telles méthodes, quand elles s'adressent à des débutants, à des jeunes gens dont l'imagination ardente s'empare avec empressement de ces rêveries attrayantes. Si l'archéologie a encore le malheur d'exciter parfois la méfiance des esprits rigoureux et précis, c'est qu'elle n'apporte pas dans la critique de ces textes la prudence et même la méfiance dont un historien doit faire la règle de ses recherches; c'est qu'elle en fait trop souvent le point de départ d'aventureuses hypothèses.

Le second point mis en lumière par M. Joubin est celui-ci. Si l'on étudie les monuments pour eux-mêmes, que cherchera-t-on à en tirer? On les groupe, on les compare, on note les ressemblances et les dissemblances, enfin, on conclut à l'existence de tel style, et, par suite, de telle école. Ici encore, les essais de classification sont faits avec une déplorable rapidité et n'aboutissent à aucun résultat durable. On voit se succéder les étiquettes les plus diverses et les plus contradictoires. Dans l'es-

pace de quelques années, le même monument sera considéré comme l'œuvre de l'école attique, de l'école du Nord de la Grèce, de l'école argienne, de l'école corinthienne : tel fut le sort surprenant des sculptures du temple de Zeus Olympien. Aujourd'hui, nous en sommes à l'école parienne, et il est probable que la liste n'est pas encore close. Pour d'autres monuments et pour exprimer les nuances subtiles d'un style composite, les enchevêtrements des écoles et leurs pénétrations réciproques, on crée des vocables comme l'école argivo-sicyonienne, ou corintho-sicyonienne; on a même abouti au curieux composé de l'école attico-siculo-péloponnésienne. Ce que cet éclectisme géographique représente aux yeux des inventeurs, il serait difficile de le dire. Un art italo-germano-français ne passerait sans doute pas à nos yeux pour une formule très claire ni très conforme à la réalité historique. J'ai peur qu'il n'en soit de même pour celle-là. Ne serait-il pas beaucoup plus simple de nous dire qu'en Grèce, à partir d'une certaine date, les anciennes écoles réagissent si bien les unes sur les autres qu'elles emploient souvent un style qui est comme un composé des traditions antérieures? qu'à ce moment on voit se former dans l'art ce qu'on appellerait dans la langue une κοινή, un dialecte que l'on parle en tout lieu, ou du moins dans tous les centres de production importants? Cette κοινή n'empêchera pas les individualités puissantes de se faire jour : il y aura des styles personnels comme celui de Phidias, celui de Polyclète, mais peut-être n'est-il plus possible alors de parler d'écoles régionales.

C'est la conclusion à laquelle aboutit M. Joubin et j'avoue que sur ce point encore je partage son sentiment. On en a conclu que M. Joubin ne croyait pas aux écoles anciennes et qu'il les repoussait toutes en bloc; on s'est indigné de ce scepticisme. A la soutenance de sa thèse ce reproche lui a été fait par plusieurs de ses juges. Je ne crois pas qu'il soit justifié, si on lit le livre avec attention. Il ne s'agit pas de nier l'existence des écoles d'art dans l'antiquité, car il n'y a pas d'art sans écoles. Ce que l'on a droit de contester, c'est la répartition des œuvres d'art en écoles régionales, telles que l'archéologie contemporaine veut les créer de toutes pièces et nous les imposer, sans l'appui d'un seul texte, par la simple analyse des formes plastiques. Quant à renoncer à voir la formation des vastes courants qui entraînent avec eux la pluralité des artistes, l'auteur n'y songe pas, puisqu'il parle constamment de l'influence ionienne à l'époque archaïque, et puisqu'il attribue aux Attiques une action irrésistible dans le monde grec tout entier à partir de 480. Je reconnais que cette pensée reste un peu flottante dans les différents chapitres où M. Joubin traite la question des écoles; il eut été utile de la préciser et de ne pas laisser subsister une amphibologie préjudiciable à la netteté de sa démonstration. Mais je crois que tout lecteur impartial saura dégager de l'ensemble la véritable conclusion.

Ce qui contribue encore à prolonger le malentendu sur l'absence d'écoles, c'est qu'en réalité l'auteur tend à fondre en un vaste ensemble toutes les écoles régionales, mais seulement à partir du ve siècle, quand la période des tâtonnements archaïques et des recherches techniques a cessé. A ce moment, dit-il, des artistes d'écoles différentes n'étaient plus séparés que par des nuances de style où l'on reconnaissait bien plutôt des différences de mains que des divisions tranchées d'ateliers. Et il en cite une preuve curieuse dans l'exemple d'Onatas d'Égine s'associant à Calamis d'Athènes pour exécuter le quadrige consacré par Hiéron de Sicile à Olympie. Pouvons-nous, à distance, imaginer les détails de modelé qui distinguaient dans cette œuvre commune les parties dues à Calamis et celles d'Onatas? Et n'est-il pas certain que même aux yeux des contem-

porains il n'y avait pas là de disparates ? D'autre part, dans le Parthénon n'avons-nous pas des métopes qui trahissent une esthétique et une exécution sensiblement différentes de celles qu'on trouve dans les autres sculptures, et cependant nous attribuons le tout à l'école attique ? Le temple d'Olympie n'offre-t-il pas aussi l'exemple mémorable de deux frontons de composition et d'arrangement très divers, dans lesquels on reconnaît pourtant les mêmes procédés d'exécution, voire la main des mêmes sculpteurs.

Par conséquent, la difficulté d'analyse est double. D'un côté, des régions séparées ont fourni des artistes capables de se fondre assez l'un avec l'autre pour travailler à la même sculpture. D'un autre côté, dans la même région, ou sur le même monument, nous constatons des différences surprenantes de technique et de style. N'est-ce pas assez pour nous rendre très prudents, pour nous empêcher de construire des cloisons entre les différents groupes d'artistes grecs et de les parquer dans ce que nous appelons des écoles ?

Voilà les réflexions que nous soumet M. Joubin dans son livre. Je les trouve, pour ma part, graves et dignes d'attention, nullement méprisables. Moi aussi, je serais tenté de croire qu'au ve siècle les pénétrations étaient devenues si nombreuses, les voyages des sculpteurs si fréquents, qu'une κοινή artistique avait créé une sorte de langage commun aux artistes ordinaires et que sur l'ensemble se détachaient seulement quelques puissantes individualités. M. Joubin rappelle fort heureusement, à ce propos, ce qui se passe dans les industries d'art, en particulier dans la peinture de vases. Aux écoles archaïques du viie et du vi^e siècles, si diverses et si nombreuses, succède dès les premières années du ve une école homogène où abondent encore les fortes et originales créations; puis, à mesure que le siècle s'avance, les signatures diminuent; enfin le métier tombe aux mains d'une foule anonyme et impersonnelle. Je me permettrai, à cette occasion, de faire un reproche à l'auteur : pas une fois il ne s'est servi des terres cuites, pas une fois il n'a eu recours à cette mine inépuisable de renseignements sur le style qui était en vogue à telle époque déterminée. Je crois qu'il y aurait trouvé de précieux arguments pour sa théorie, car rien n'est plus curieux que de voir comment dans les régions les plus diverses et les plus éloignées se répand un style uniforme, qui est comme la mode plastique du moment.

J'ai insisté sur les points de doctrine parce que dans cette thèse ils m'ont paru la partie intéressante et nouvelle. Je serai plus bref sur l'étude des monuments eux-mêmes que M. J. a cherché à grouper et à comparer, non plus d'après le système des écoles, mais d'après les types et les détails d'exécution : figures nues, figures drapées, reliefs et sculptures décoratives. Sans doute, ce n'est pas une œuvre parfaite ; on y a relevé des erreurs et des omissions, et personne ne s'en étonnera. Que celui de nous qui est sans péché lui jette la première pierre. La plus grave omission de M. J. est d'avoir passé sous silence une admirable tête de jeune homme trouvée sur l'Acropole (de Ridder, *Catalogue des bronzes*, n° 767, fig. 274-275) : ce beau bronze aurait dû occuper une place importante dans son analyse des figures d'éphèbes. Sa plus grave erreur est d'avoir mal compris la restitution de la dédicace de l'*Aurige* proposée par M. Alfred Croiset et d'avoir confondu les victoires pythiques de Gélon avec celles d'Hiéron. Dans le reste, j'ai retenu des chapitres intéressants comme celui qui a trait aux Tyrannicides et à leur histoire, comme celui qui analyse la façon de distinguer les Apollons nus des figures d'athlètes, comme la discussion sur la date de l'athlète de Tarse et du bas relief improprement appelé « l'Athéna Mélancolique ». J'ai

trouvé très frappant et décisif le rapprochement établi entre l'Aurige de Delphes et le bronze Sciarra. Enfin, je suis reconnaissant à M. J. d'avoir introduit beaucoup d'illustrations dans son livre, ce qui permet au lecteur de contrôler sur place ses assertions, sans recourir à des ouvrages étrangers qu'on n'a pas toujours sous la main. Je lui sais gré aussi d'avoir fait passer dans le courant des illustrations classiques de belles œuvres comme l'Ephèbe de Girgenti, le Poseidon du musée d'Athènes, le Dionysos de la collection Jacobsen, le pied de miroir du musée de Boston, l'Aurige du Palatin, qui n'étaient connus que par des photographies ou des dissertations spéciales.

Je ne dissimulerai pas que certains chapitres m'ont un peu scandalisé : c'est, par exemple, celui qui traite des frontons d'Égine, et où l'auteur, contestant l'existence d'un style éginétique particulier, tend à le confondre d'une part avec les sculptures de l'Ionie, de l'autre avec celles de l'Attique. Si quelque chose, à mon sens, donne encore au ve siècle l'idée d'une école, si le style d'un groupe local s'affirme quelque part, c'est bien dans la précision anatomique et sèche des Eginètes, dans leur admirable et curieuse imitation du corps vivant : je ne vois pas qu'on puisse les confondre avec aucun autre atelier. Et s'ils sont école, c'est précisément parce qu'ils ont gardé fidèlement, même après 480, les traditions archaïques du vi^e siècle. Ils retardent sur les autres, et c'est une part de leur originalité.

Je suis loin aussi d'accepter les conclusions de l'auteur sur l'omnipotence qu'il attribue à l'École attique après 480. C'est une contradiction flagrante, dans sa thèse, que de ruiner au début le système des écoles pour réédifier sur ses débris une énorme École attique qui absorbe tout, y compris Olympie, et qui n'est elle-même qu'une hypothèse ajoutée à tant d'autres. Combien il eût été plus logique de poursuivre l'idée exprimée au commencement et de montrer dans toute la Grèce une diffusion de procédés et de styles qui ne laissait guère plus de place aux écoles, tout en respectant l'originalité des individus.

Malgré toutes ces critiques de détail, l'ouvrage se feuillette et se lit avec plaisir ; il me paraît avoir sa place marquée dans la bibliothèque des archéologues. On peut ne pas être de l'avis de l'auteur ; mais on ne perd pas son temps avec lui. De combien de livres en dira-t-on autant?

E. Pottier.

26. *D. LAURENT* et *G. HARTMANN*. *Vocabulaire étymologique de la langue grecque et de la langue latine*. In-12, p. v-xxviii, 1-497. Paris, Delagrave. 6 fr.

Au moment de rendre compte de cet ouvrage, j'ai été tenté de me récuser. Je suis en complet désaccord avec les auteurs sur la méthode et les guides à suivre. Dans ces conditions, mon jugement peut-il être impartial? MM. Laurent et Hartmann seront en droit d'en douter. Mais je sais que les maîtres dont je me réclame ont de nombreux disciples, et mieux vaut une franche critique qu'un silence qui ressemblerait à du dédain. Et c'est l'estime que commande un pareil livre, fruit de longues années de travail patient et de consciencieuses recherches. Je crois que MM. L. et H. ont fait fausse route. Ils ne m'en voudront pas de montrer sincèrement pourquoi.

« Notre livre, disent-ils, n'a d'autre but que de vulgariser l'œuvre si remarquable de tant de philologues et de linguistes », et l'on constate bientôt qu'ils s'appuient surtout sur Bopp, Max Müller, Vanicek, Benfey, Curtius, autorités fort respectables, qui faisaient loi il y a vingt ans. Mais depuis toute une armée de savants a renouvelé la grammaire comparée, en

lui donnant une méthode plus scientifique qui a permis des découvertes de la plus haute importance précisément pour l'étymologie. De tant de remarquables travaux sur les lois phonétiques, sur l'apophonie vocalique, sur les sonantes, sur les vélaires et les palatales, etc., rien, absolument rien n'a passé dans le livre de MM. Laurent et Hartmann. L'*a* est toujours pour eux la voyelle fondamentale, qui se *dégrade*, en vertu du *principe de la moindre action* tantôt en *o*, puis *u*, tantôt en *e*, puis *i*. Ils présentent (p. XXII) un tableau des consonnes rangées « dans l'ordre de la gamme des sons et suivant l'échelle des dégradations possibles. » Et l'on dirait, à les lire, que toutes ces dégradations, tous les changement phonétiques s'opèrent, d'une langue à l'autre ou dans la même langue, au hasard, sans être conditionnés par aucun phénomène linguistique. C'est ramener le caprice et l'arbitraire, qui laissent le lecteur méfiant et sceptique, là où la science a introduit cette méthode rigoureuse qui emporte la conviction. Il est vrai que ces critiques semblent ne s'adresser qu'à l'avant-propos. Il serait à refaire en entier, ou à supprimer en renvoyant au *Précis de Grammaire comparée du grec et du latin* de M. Victor Henry, dont les auteurs paraissent ignorer jusqu'à l'existence.

Mais cela ne suffirait pas. Pour se conformer à l'esprit de ce magistral ouvrage, il faudrait apporter de nombreux changements à la troisième partie du vocabulaire étymologique, la plus importante, celle où les mots grecs et latins sont mis en regard par familles et rapportés à leur origine, mais celle aussi où la fantaisie étymologique se donne libre carrière. Consonnes et voyelles se transforment, se déplacent, apparaissent, disparaissent, laissant l'impression d'habiles tours de passe-passe, dont on ne devine pas le truc. Ainsi, à la racine *ah* sont rapportés ἄγχω, ἔχις, ἔχθος, ἄχος, ἄγκος, etc., ἀγοστός, ὄγκος, ὄχνος, ἐγγύς, ἄχρι, ἕνεκα (p. 219 sq.); à la racine *ar*, αἴρω, ἄριστος, ἀρόω, ἔρα, ἐλαύνω, ὄρνυμι, ἔρχομαι, arare, alnus, ulmus, alacer, alo, oleo, orior; à la racine *bhrad*, φλάζω, βόθρος, πέρθω, βράσσω, φράζω, πόλτος, ἄρτος, βλωσχρός, φλιδάω, βδάλλω, παρθένος, παρδακός, φλοῖσβος, βάτραχος, πέρδω, πάρδος, barditus, forfex, fraus, puls, rudus (ruine), freudo, rana (p. vrana), plaudo, pardus (p. 246 sq.); à la racine *gar*, ἀγείρω, γάργαρα, ἄγλις, κόλλα, γάλως, κάλως, γρῦ, γίγαρτον, κρώμαξ, κλόνις, γλουτός, grex, glos, collum, granum, grumus, clunis (p. 278 sq.), etc., etc. Nous sommes plus difficiles et plus curieux aujourd'hui. Nous n'admettons plus de changement phonétique qui ne soit justifié par assez d'exemples probants, pour s'imposer avec la force d'une loi. Tel qu'il est, ce vocabulaire risque d'égarer les débutants, de leur donner une idée absolument fausse de la *science* étymologique, de leur faire croire qu'on peut s'y aventurer sans une préparation spéciale, une connaissance approfondie des lois du langage en général, et des lois phonétiques particulières à chaque idiome.

Après cela, il est bien inutile et il serait trop long de signaler les étymologies, qui paraîtront inacceptables à ceux que MM. Brugmann, V. Henry, Meillet et tant d'autres ont habitués à leur rigoureuse méthode. Souvent d'ailleurs on ne saurait en proposer de plus vraisemblables. Mais, contrairement à l'opinion de MM. Laurent et Hartmann, qui reprochent à Vanicek d'avoir « laissé en dehors beaucoup de mots inexpliqués », j'aimerais mieux, surtout dans un ouvrage élémentaire, m'abstenir que de donner une explication douteuse, ou, comme il leur arrive souvent, de proposer plusieurs explications d'un même mot. Ex. : ῥυθμός, ῥίν, ῥᾴδιος, p. 446; ἄγαν, p. 218 et 276 ; κόρος, p. 280; κρύσταλλον, p. 287 et 320; γελάω, p. 289 et 300 ; κάμνω, p. 311 et 413, etc.

MM. L. et H. ont eu tort aussi, je crois, de donner les racines sous la forme sanscrite. « D'ordinaire, disent-ils, elles y apparaissent mieux avec leur physionomie primitive. » C'est un préjugé aujourd'hui abandonné. D'ailleurs, les élèves, les gens du monde et la plupart des professeurs, auxquels est destiné ce vocabulaire, s'intéressent fort peu au sanscrit, et il ne faut pas être très versé dans la connaissance de cette langue, pour s'apercevoir, ne fût-ce qu'à l'orthographe, que les auteurs se sont encore ici adressés à des ouvrages surannés. L'idée de classer les mots grecs et latins d'après leur racine était excellente ; mais il fallait donner ce qu'on appelle les racines indo-européennes, qui, dans l'état actuel de la science, ne peuvent être prises ni pour « le point initial des mots qui les renferment », ni pour « une poussière de mots plus anciens » (p. x), encore moins pour des onomatopées (p. xii), mais qui sont simplement des expressions hypothétiques, extraites en vertu des lois phonétiques de mots de plusieurs langues indo-européennes, comme les racines sanscrites ont été tirées par les grammairiens hindous des mots de leur langue, et qui n'ont guère d'autre valeur que leur commodité à grouper sous un même chef les mots d'une même famille.

Enfin, on ne voit pas bien au premier abord l'utilité des deux premières parties, qui comprennent les listes des *mots primitifs* du grec et du latin. Qu'est-ce que MM. L. et H. entendent par *mots primitifs ?* Car ils désignent également de ce nom ἀγέλη et ἄγω, αἰθήρ, Αἰθίοψ, αἴθοψ et αἴθω; ἀκακία, ἄκανθα, ἄκαστος, ἄκατος, ἄκη, ἀκμή, ἀκόνη, ἀκοστή, ἄκρις, ἄκρος, et ἄκων, etc. Ils auraient évité cette désignation mal précise, en faisant de leurs listes ce qu'elles sont en réalité, les tables alphabétiques des mots étudiés dans la 3e partie, tables commodes, indispensables, où le chiffre de la page remplacerait avantageusement l'indication de la racine.

Malgré tout, il faut savoir gré à MM. L. et H. de leur entreprise. Un bon dictionnaire étymologique est très difficile à faire et rendrait les plus grands services. Le leur renferme nombre d'étymologies indiscutables, et, en note, beaucoup d'observations intéressantes et d'heureux rapprochements avec l'allemand : ils pourraient multiplier encore ces rapprochements et en ajouter avec l'anglais. Souhaitons qu'ils nous donnent bientôt une nouvelle édition de leur ouvrage, remaniée et mise au courant.

Léon Job.

27. *LECHAT* (*Henri*). *Le Temple grec*. Paris Leroux, 1902. Petite bibliothèque d'art et d'archéologie. In-18, III-134 p. Illustré.

Le joli petit volume où M. Lechat a réuni une série d'articles de la *Gazette des Beaux-Arts* est bien loin de traiter toutes les questions relatives au temple hellénique (l'important problème de l'éclairage n'y est même pas effleuré), mais il présente avec autant de clarté que de savoir le résultat des dernières investigations sur l'origine et le développement de ce noble type d'architecture. M. L. doit beaucoup à M. Perrot — et personne ne s'étonnera qu'il ait volontiers suivi un guide aussi autorisé — mais il essaie de combler, tout au moins il espère que l'on comblera la lacune que M. Perrot a laissée entre le *mégaron* mycénien et l'Héraeon d'Olympie, premier spécimen à nous connu du temple dorique. Il emprunte à M. Benndorf son explication de la genèse des acrotères et des antéfixes, à M. Noack son hypothèse beaucoup moins convaincante de l'origine « mycénienne » de l'architecture ionique, à M. Choisy son ingénieuse théorie du chapiteau ionique primitif, simple abaque évidée au centre pour

que le fût s'y emboîte. Mais il ne doit qu'à lui seul la vénusté qu'il a su répandre sur tout cet exposé technique et plus d'une fine remarque de détail où l'historien se double d'un artiste délicat. On regrettera qu'il ait laissé entièrement de côté la question des influences orientales, notamment égyptiennes, sur la formation des ordres grecs.

T. R.

28. *PLATONIS Res publica*, recognovit Io. *Burnet*. Oxonii, Clarendon, s. d. (1902). (Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis). In-12 non paginé (!) de 26 feuilles.

Dans ces dernières années les travaux de Schanz et de Campbell ont établi qu'outre le Parisinus A, nous possédons deux témoins notables du texte de la *République*, dans le Venetus D et le Caesenas M ; ADM dérivent d'ailleurs d'un même archétype. Le mérite de M. Burnet est d'avoir démontré qu'à côté de cette famille tripartite, il existe encore une tradition indépendante représentée par le Vindobonensis F et ses dérivés. Ce manuscrit est criblé de fautes absurdes, mais il n'est pas interpolé et il remonte à un archétype oncial, qui avait souvent conservé de meilleures leçons que la famille ADM, leçons confirmées par le témoignage des auteurs (Stobée, Eusèbe, etc.). L'indication de ces variantes de F donne à l'édition nouvelle une réelle valeur, bien qu'on puisse dans plus d'un cas contester le choix de la leçon insérée dans le texte. Ainsi 398 e 10, αὖ τινες (αἵτινες FM) me paraît dénué de sens. L'éditeur a été sobre de conjectures personnelles ; j'en ai noté au passage une intéressante (444 b 5 : τῷ δ'οὐ δουλεύειν), quoique bien cacophonique.

H. G.

29. *REINACH* (*Salomon*). *L'album de Pierre Jacques, sculpteur de Reims.* 193 planches et 147 p. de texte. Paris, Leroux, 1902, in-8°.

M. S. Reinach a rendu un nouveau et signalé service aux études d'archéologie en publiant intégralement, dans d'excellentes reproductions phototypiques, les 192 pages (96 feuillets) de l'album de Pierre Jacques dont Geffroy n'avait donné que des spécimens (Mélanges de Rome, 1890). Ce sculpteur rémois, ancêtre d'une lignée d'artistes qui s'est prolongée jusqu'en plein XVIIIe siècle, séjourna à Rome de 1572 à 1577 et y copia (entre autres) un grand nombre d'antiques. Après avoir appartenu successivemeut à Nicolas Jacques, au sculpteur Biard, et à toute une série d'inconnus, l'album a été acheté en 1896 par la Bibliothèque nationale à la vente Destailleur. On peut dire qu'il appartient aujourd'hui à tout le monde. Les dessins de Jacques, surtout les derniers, sont souvent remarquables de facture et d'un intérêt au moins égal à ceux des recueils encore inédits de Pighius (1547 sq.) et de Ferri (1572 sq.). Assez souvent une note rapide indique le lieu public ou la collection où l'artiste a rencontré l'original, mais quantité d'antiques à Rome ont été depuis lors sottement restaurés ou déplacés et les collections mentionnées (Cesis, Carpe, Valle, etc.) sont toutes dispersées. Aussi l'identification des œuvres copiées par Jacques présente-t-elle de grandes difficultés et s'il faut s'étonner de quelque chose, ce n'est pas que M. Reinach, malgré sa vaste érudition, ait laissé pas mal de problèmes non résolus, mais plutôt qu'il ait réussi à en résoudre un si grand nombre; il faut espérer que d'autres savants, en consultant leurs notes ou leur mémoire, arriveront peu à peu à combler les lacunes qui subsistent en-

core (1); ce sera du moins pour eux une excellente occasion de feuilleter un charmant recueil et de relire le livret si précieux des *Statues antiques de Rome* par Aldroandi (1562) que M. R. a réimprimé en tête de son commentaire, avec un utile index.

X. Le Beau.

(1) La fig. 60 bis n'est-elle pas une étude, d'après le *Jour* de Michel-Ange ou d'après une statue inspirée de celle-ci ?

BIBLIOGRAPHIE ANNUELLE

DES

ÉTUDES GRECQUES

(1899-1900-1901)

PAR CH.-ÉM. RUELLE

N. B. — *Les articles dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; ceux qui ne portent pas de date ont été publiés en 1900.*

ABRÉVIATIONS

B. C. H. Bulletin de correspondance hellénique.
Byz. Z., Byzantinische Zeitschrift.
Cl. R. The classical Review.
f. für.
H. Hermes.
J. Journal.
J. H. S., J. of Hellenic studies.
M. I. A. Mitteilungen des deutschen archæol. Institutes. Athenische Abteilung.
Mn. Mnemosyne. N. S.
N. J. Alt. Neue Jahrbücher für das classische Altertum.
N. J. Ph. Neue Jahrbücher f. Philologie und Pädagogik.
Ph. Philologus.
R. Revue.
R. Arch. Revue Archéologique.
R. E. A. Revue des études anciennes.
R. E. G. Revue des études grecques.
R. Ph. Revue de Philologie.
Rh. M. Rheinisches Museum. Neue Folge.
S. Ac. I. Séances de l'Acad. des Inscr. et B.-L.
S. M. Ak. Sitzungsberichte der philos.-philol. und histor. Classe der Bayrischen Akademie der Wissenschaften, zu München.
S. Pr. AK. Sitzungsb. d. K. Preuss. Ak. der W.
S. W. AK. Sitzungsb. der Wiener Ak. d. W.
Z. Zeitschrift.
W. St. Wiener Studien.

I. — GÉNÉRALITÉS. — ENSEIGNEMENT DU GREC. — MÉLANGES. — BIOGRAPHIES DE SAVANTS.

ALACEVIC, F., Un documento veneto sul cardinale Bessarione e Spalato. (Bessarione, anno III, vol. V, p. 86-90.)

BRÉAL, M., Notice sur Max Müller. (S. Ac. I., 1900, p. 558-564.)

BRITISH SCHOOL at Athens. Annual. VI. Session 1899-1900. London, Macmillan, 156 p.

CHRIST, W., Heptas antiquarisch-philologischer Miscellen. (S. M. Ak. 1900, 1, p. 97-149.)

DIMITZAS, M.-G., Ὁ ἑλληνισμὸς καὶ ἡ διάδοσις αὐτοῦ εἰς τὴν Ἰταλίαν καὶ τὴν λοιπὴν Εὐρώπην κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα, κ. τ. λ. Athènes, μ', 249 p.

EICHINGER, K., Die Trojasage als Stoffquelle für John Gower's Confessio Amantis. Diss. München, 74 p.

FESTSCHRIFT Johannes Vahlen zum Geburtstag gewidmet von seinen Schülern. Berlin, Reimer. IX, 700 p. 24 M.

FESTSCHRIFT der Universität Erlangen für Prinzregent Luitpold. Leipzig, Deichert, 1901.

FESTSCHRIFT C. F. W. Müller zum 70. Geburtstag gewidmet am 22. Februar 1900. Leipzig, Teubner, 213 p.

FESTKRIFT til J. L. Ussing i Anledning af hans 80-aarige Fodseledag 10 April 1900. Kœbenhavn, Gyldendal, 276 p.

GUTERMANN, Shakespeare und die Antike. Progr. Heilbronn, in-4°, 28 p.

HEMME, A., Was muss der Gebildete vom Griechischen Wissen? Eine allgemeine Erörterung der Frage, nebst einem ausführlichen Verzeichnis der aus dem Griechischen entlehnten Fremd- u. Lehnwörter der deutschen Sprache. Leipzig, Avenarius, gr. in-4. XXXVI, 104 p. 3 M.

HOFFMANN, G. — Voir SECTION VIII.

HUIT, Ch., Note sur l'état des études grecques en Italie et en France, du XIVe au XVIe siècle. (R. E. G., nr. 57, p. 142-162.)

K. D., Zur Reform des griechischen Unterrichts. (Beil. zur Münchner Allgem. Zeitung, nr. 230, p. 5-7.)

KROLL, W., August Rossbach. (Bursian, Jahresb. 1900, 9-10, 4 Abt., p. 81-85.)

LEBLANC (E.) et A. MACAULT, Traductions d'auteurs grecs et latins offertes à François Ier et à Anne de Montmorency (J. des Savants 1900, p. 476-492; p. 520-534).

LÉGER, L., Notice sur la vie et les travaux de M. Ravaisson-Mollien. (S. Ac. I., 1901, p. 347-372.)— T. à p.

LUPUS, B. und E. GRAF, Karl von Jan. (Bursians-Jahresb., 1900, 9-10, 4 Abt., p. 104-124.)

MACKE, C., Erasmus oder Reuchlin? (Réforme de l'enseignement du grec.) Progr. Siegburt, in-4, 31 p.

MÜLLER, Fr., Zum gr. und lat. Unterricht (Forsetzg.) (Berliner philol. Wochenschr., 1900, nr. 30-31, p. 1001-1006; 34, p. 1049-1051; 37, p. 1147-1149.) — (C. r. d'éd. d'auteurs latins et de *A. Tegge*, Kompendium der gr. und lat. Altertümer.)

NATORP, P., Was uns die Griechen sind. Festrede. Marburg, Elwert, 1901, 26 p. 60 Pf.

PAULY-WISSOWA, Real-Encyclopaedie der klass. Altertumswissenschaft. Neue Bearbeitung. 6. Halbbd. Stuttgart, Metzler.

— Liefrg. 53, 55. à 2 M.

ROHDE, E., Kleine Schriften. Tübingen, Mohr, 1901, III, 481 p. 24 M.

ROTHPLETZ, E., Der Genfer Jean Gabriel Eynard als Philhellen. (1821-1829.) Diss. Zürich, 1899, 95 p.

TILMAN, Ch., Conseils donnés sur la préparation d'auteurs grecs et latins à domicile. (Rev. des humanités en Belgique, III, 4.)

WIENER STUDIEN, XXII, Jahrg. Wien, Gerold. (1. Heft) 10 M.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. von, Der griechische Unterricht auf dem Gymnasium. Ostern, 15 p.

— Reden und Vorträge. Berlin, Weidmann, VIII, 278 p. 6 M.

II. — HISTOIRE LITTÉRAIRE. — PHILOLOGIE VARIÉE.

BAUMGÆRTNER, Geschichte der Weltlitteratur. Bd. III : Die griechische und lat. Litteratur des klassischen Altertums.

FOUCART, P. — Voir Section VI.

GOMPERZ, Th., Beiträge zur Kritik und Erklärung griechischer Schriftsteller, VII. (Aus S. W. Ak.) Wien, Gerold, 22 p. 50 Pf.

HECHT, R., Die Wahrung des kulturgeschichtlichen Kolorit im griechischen Drama, II. Sophokles. Progr. Tilsitt, 33 p.

HUDDILSTON, J. H., Die griechische Tragödie im Lichte der Vasenmalerei. Neu durchgesehene Ausg. von *M. Hense.* Freiburg i. Br., Fehsenfeld, xxiii, 215 p., 29 Abbildgn.

ILG, J., Zwei Charakterbilder aus der altgriechischen Komödie. Progr. Brixen, 1899.

KEMMER, E., Die polare Ausdruckweise in der griechischen Litteratur. Diss. Würzburg, 71 p.

KOBLINSKI, M., Das classische Drama auf der modernen Bühne. (Der Kunstwart, Jahrg. XIV, 12.)

KROLL, W., Analecta graeca. Progr. Greifswald, 1901, 16 p.

KRSEK, Fr., Ethnica et geographica dans les dictons grecs, II, III. (En tchèque.) Progr.

LA VILLE de MIRMONT, H. de, Le poète Laevius [dans ses rapports avec la poésie alexandrine]. (Biblioth. des Universités du Midi, fasc. IV.) Bordeaux. Feret, 101 p.

LEO, Fr., Die griechisch-römische Biographie nach ihrer litterarischen Form. Leipzig, Teubner, 1901, v, 329 p. 7 M.

MEKLER, S., Zu den Nachrichten über die griechische Komödie. (Festschrift f. Vahlen.)

MOUCHARD, A. et C. BLANCHET, Les auteurs grecs du baccalauréat ès lettres. Etudes littéraires. Paris, Poussielgue, 1901, vii, 468 p.

NITZSCHE, Ueber die griechischen Grabreden der klassichen Zeit. I. Progr. Altenburg, 1901, in-4°, 20 p.

OUVRÉ, H., Les formes littéraires de la pensée grecque. Paris, Alcan, 1901, xvi, 573 p. 10 fr.

PETRACIC, Histoire de la littérature grecque. (En croate.) 1901.

ROUSE, W. H. D., An idyll in English and Greek. (Cl. R. 1900, 6, p. 322-323.)

— An echo of Greek song. London, Dent, 100 p. 3 sh. 6 d.

SCHVARCZ. — Voir section V, Aristote.

SLADEK, V., Histoire de la littérature grecque. Période classique. (En tchèque.) 1901.

TAROZZI, G., Menti e caratteri. Bologna, Zanichelli.

WARTENSLEBEN, G. von, Begriff der griechischen Chreia und Beiträge zur Geschichte ihrer Form. Heidelberg, C. Winter, 1901, 142 p. 3 M. 60 Pf.

WILAMOWITZ-MOELLENDORF, U. von, Lesefrüchte. (Hermes, XXXV.) (Détail au nom de chaque auteur corrigé.)

III. — Philosophie.

APELT, O., Die Ansichten der griechischen Philosophen über den Anfang der Cultur. Progr. Eisenach, 1901, 28 p.

— Bericht über die deutsche Litteratur zur socratischen, platonischen und aristotelischen Philosophie 1897 und 1898. (Archiv. f. Gesch. d. Philos. VII, 2, p. 275-290, iii, p. 403 ss.)

BRIEGER, A., Das atomistische System durch Correctur des Anaxagoreischen entstanden. (H. XXXVI, 2, p. 161-186.)

DYROFF, Ad., Jahresbericht über die deutsche Litteratur von 1891-1896 betreff. die nacharistoteleische Philosophie. (Archiv f. Gesch. d. Philos., VII, 1, p. 113-141.)

EISLER, R., Wörterbuch der philosophischen Begriffe und Ausdrücke, quellenmässig bearbeitet. 2-8. Liefg. Berlin, Mittler, 1899, p. 97-704. 2 M. Compl. 16 M.

GASC-DESFOSSÉS, Ed., La philosophie de la nature chez les anciens. (Annales de philos. chrét., VII, 3, p. 384-399.)

HUIT, Ch., La philosophie de la nature chez les Anciens. Paris, Fontemoing, 1901, 583 p.

JANOSI, B., Az aesthetica toerténese (histoire de l'esthétique). T. I : L'Esthétique des Grecs. Budapest, Académie, 1899, 504 p.

JOËL, K. — Voir SECTION V, XÉNOPHON.

KOCH, K. — Voir section VIII.

LANDORMY, P., Les philosophes. Socrate. Paris, Delaplane, s. d., in-18, 143 p.

LEHMEN. — Voir SECTION V, ARISTOTE.

MARGERIE, A. de, La philosophie de la nature dans l'antiquité. Paris, Sueur-Charruey, 1901, 52 p.

MELTZER, H., Die Vorstellungen der alten Griechen vom Leben nach dem Tode. Hamburg, 44 p. 80 Pf.

MILHAUD. — Voir SECTION V, PLATON.

PIAT, C., Les grands philosophes. Socrate. Paris, Alcan, 274 p. 5 fr.

SCHNEIDER, S., Les caractères orphiques et la théorie de l'évolution (dans l'histoire de la philosophie). (En polonais.) (Eos, VI, p. 75-91.)

VOIGT, W. E., Geschichte der Unsterblichkeitsidee in der Stoa. Diss. Erlangen, 1901, 32 p.

WHITTAKER, Th., The Neo-Platonists, A study in the history of Hellenism. Cambridge, University Press, 1901, XIV, 232 p.

ZELLER, Ed., Die deutsche Litteratur über die sokratische, platonische und aristotelische Philosophie, 1896, 3. Artikel : Aristoteles. (Archiv f. Gesch. d. Philos. N. F. VI, 4, p. 597-620.) [Détail dans Bibliotheca philol. class. 1900, p. 181.]

IV. — SCIENCES. — MÉDECINE.

BETHE, E., Das Alter der griechischen Sternbilder. Mit Abbildgn. (Rh. M. LV, 3, p. 414-434.)

GUNDERMANN, G., Die Zahlzeichen. Progr. Giessen, 1899, 50 p.

JORET, CH., La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs. Paris, Bouillon, 1901.

LIPINSKA, M., Histoire des femmes médecins depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Paris, Jacques, III, 591 p.

MAGNUS, H., Die Augenheilkunde der Alten. Breslau, Kern, 1901, XVIII, 691 p.; 23 Abbild.; 7 Taf. 1 Bl. Erklärgn. 24 M.

MARCUSE, J., Hydrotherapie im Alterthum. Eine historisch-medicinische Studie. Mit einem Vorwort von *W. Winternitz*. Stuttgart, Enke, VII, 44 p. 2 M.

PERVANOGLOU, J., Vie d'un ancien médecin grec. (Ἁρμονία, 1900, 8, p. 476-495.)

WELLMANN, M., Zur Geschichte der Medicin im Alterthum. (H. XXXV, 3, p. 349-384.)

V. — Auteurs grecs (y compris les Byzantins).

ADAMANTIUS. Περὶ τῆς εἰς Θεὸν ὀρθῆς πίστεως. Hrsg. von *W. H. van de Sande Bakhuyzen.* (Hrsg. v. d. Kirchenväter-Komm. d. k. Preuss. Akad. d. W.) Leipzig, Hinrichs, LVIII, 256 p.

AGATHIAS.

Setti, G., Una congettura dello Scaligero e gli epigrammi di Agatia Scolastico. (Estr.) Padova, Randi, 19 p.

ALCÉE, The Songs of Alcaeus, by *J. S. Easby Smith.* Washington, Lowdermilk, 1901, in-12, XIV, 147 p.

ALCMAN.

Jurenka, (H.), Zum neuen Alkman-Fragment. (W. St. XXII, 1, p. 25-28.)

ALEXANDRE D'APHRODISIAS.

Arnim, H. von, Textkritisches zu Alexander von Aphrodisias. (W. St. XXII, 1, p. 1-10).

Rodier, G., Conjectures sur le texte du De Fato d'Alexandre d'Aphrodisias. (R. Ph., XXV, 1, p. 66-71.)

AMMONIUS.

Busse, A. — Voir Aristote.

Wilamowitz-Mœllendorff, U. von, Lesefrüchte [Zu Ammonios Scholien]. (H. 4, p. 566.)

ANACRÉON.

Egenolff., P., Zu Anakreon. (Ph. XIII, 4, p. 618-620.)

ANATOLIUS, Anatolius sur les dix premiers nombres. [Introduction et texte, par *J. L. Heiberg;* traduction française par *P. Tannery.*] Mémoire lu au Congrès d'histoire des Sciences, Paris, 1900. Mâcon, imp. Protat, 1901, 33 p.

ANDOCIDE.

Kilpelaelnen, A.-S., Quaestiones Andocideae cum specimine lexici. Diss. Helsingfors, XXX, 146 p.

Radermacher, L., Andocideum. (Rh. M., LVI, 1, p. 139-141.)

ANONYMES. Incerti auctoris epitome Rerum gestarum Alexandri Magni, e codice Mettensi edidit *O. Wagner.* (Aus Jahrbb. f. class. Philol., p. 93-167.) Leipzig, Teubner.

— Itinerarium : Bruchstücke eines Reiseführers durch Griechenland um 100 vor Chr. Einladung zur Gedächtnisfeier... am 21. december in der Aula des Johanneum zu Zittau, von *Seeliger.* Zittau, 12 p.

Kalbel, Die Prolegomena περὶ κωμῳδίας. (Abhandlgn d. Gesellsch. d. W. zu Göttingen. Philol. Histor. Cl. N. F. II, 4.) Berlin, Weidmann, 1899, 70 p.

Kunze, R., Die Anonyme Handschrift der Dresdener Königl. Bibliothek [D a 61]. (H. XXXIV, p. 345-362.) [Astronomie.]

Praechter, K., Zum Maischen Anonymus περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης. (Byz. Z., IX, 4, p. 621-632.)

Spiro, F., Ein verschollener Alexandriner. (Strena helbig., p. 288-292.) [R. E. G., 1900, p. 207.]

Wachsmuth, C., Zur Metzer Alexander-Epitome. (Rh. M., LVI, 1, p. 150-154.)

Weil, H., Un nouveau prologue de comédie. (R. E. G. nr. 55, p. 427-431.)

ANTHOLOGIE.

Bury, R.-G., Anthol. Pal., V, 13, 3, 4. (Cl. R., 1901, 4, p. 221.)

Rubensohn, M., Ad Anthologiam Graecam capita duo. (Festschrift f. Vahlen, 1899.)

ANTISTHÈNE.

Guggenheim, M. — Voir Platon.

Susemihl, Fr., Noch einmal die Aspasia des Antisthenes (Ph. XIII, 3, p. 469-471.)

APOLLODORE.

Housman, A.-E., Corrections... Apollod. Bibl. I, 4, 5..... (Cl. R. 1900, 8, p. 413.)

APOLLODORE D'ATHÈNES.

Jacoby, F., De Appollodori Atheniensis chronicis. Diss. Berlin, 32 p.

APOLLONIUS DE RHODES. Argonautica. Recogn. brevique adnotatione critica instruxit *R. C. Seaton*. Oxford, Clarendon Press.

Reitzenstein, R., Aus der Strassburger Papyrussammlung. II. Zu Apollonios von Rhodos. (H., XXXV, 4, p. 605-607.)

ARATUS.

Dittmann, G., De Hygino Arati interprete. Diss. Leipzig, 54 p.

Winterfeld, P. de, Lectiones astronomicae [Aratus]. (Rh. M. LV, 3, p. 481-482.)

ARCHILOQUE.

Bahntje, U., Quaestiones Archilocheae, Diss. Göttingen, 108 p.

Blass, Fr., Die neuen Fragmente griechischer Epoden. (Rh. M., LV, 3, p. 341-347.)

Dettmer, H., De arte metrica Archilochi quaestiones. Diss. Marburg, 112 p.

Hauvette, Am., Les nouveaux fragments d'Archiloque publiés par MM. Reitzenstein et Hiller von Gärtringen. (R. E. G. nr. 56, p. 71-91.)

Hiller von Gaertringen, Archilochosinschrift aus Paros. (M. I. A., 1900, 1-2, p. 1-22.) 3 pl.

ARISTARQUE.

Allen, T.-W., The eccentric editions and Aristarchus. (Cl. R., 1901, 6, p. 241-246.)

ARISTÉAS. Aristeae ad Philocratem epistula cum ceteris de origine versionis LXX interpretum testimoniis, Lud. Mendelssohn schedis usus ex. *P. Wiendland*. Leipzig, Teubner. XXXII, 229 p. 4 M.

Nestle, E., Zum Aristeasbrief. (Berliner philol. Wochenschr., 1901, nr. 14, p. 444.)

Wendland, P., Observationes criticae in Aristeae epistulam. (Festschrift für Vahlen.)

ARISTODÈME.

Radtke, W., Aristodems Ἐπιγράμματα θηβαϊκά (H. XXXVI, 1, p. 36-71.)

ARISTOPHANE. Comoediae. Rec. *F. W. Hall* et *W. M. Geldart*. I, II. Oxoniae, Clarendon Press, 1901.

— Acharnenses. Cum prolegomenis et commentariis ed *J. van Leeuwen*. Leiden, Sijthoff, XVIII, 198 p. 5 M.

— Equites. Cum prolegomenis et commentariis ed. *J. van Leeuwen*. Leiden, Sijthoff. 6 M.

— Frogs. Transl. by *E. W. Huntingford*. London. Methuen, 96 p.

— Pluto, tradotto in versi italiani con introduzione e note di *D. Comparetti* e *A. Franchetti*. Città di Castello. Lapi. 1901. XXXIV, 104 p.

Blass, F., Zu Aristophanes' Fröschen. (H., XXXVI, 2, p. 310-312.)

Bonner, C., Note on Acharnians 947. (Amer. J. of philol., XXI, 4, p. 433-437.)

Bury, J.-B., Some observations on the Peace of Aristophanes. (Hermathena, XXVI, p. 89-98.)

Franchetti, A., Le guarigioni di Asclepio. [Aristoph. Pluto] (Atene e Roma, III, 17, p. 144-149.)

Herwerden, H. van, Aristophanis Eq. 1399. (Mn. XXIX, 2, p. 216.)

Hessen, R., Aristophanes und Hauptmann. (Preuss. Jahrbb., 1900, oct. p. 83, 93.)

Ijzeren, J. van, De variis lectionibus a Rutherfordio e Scholiis Aristophaneis erectis. (contin.) (Mn. XXVIII, 3, p. 298-328.)

Konarski, F., Aristoph., Grenouilles, vers 316-415. (En polonais.) (Eos, VI, p. 20-24.)

Lacon. — Voir SOPHOCLE.

J. van Leeuwen, Ad Aristoph. Acharn. vs. 927 (Mn., XXVIII, 4, p. 451-452.)

Michelangeli, L.-A., Emendamento al testo d'Aristofane, Rane, vv. 815-816. (Boll. d. fil. class., VII, 12, p. 279-281.)

Müller, A., Szenisches zu Aristophanes' Wolken. (Berliner philol. Wochenschrift, 1900, nr. 29, p. 923-925).

Petersen, Ausgewählte Scenen aus den Acharnern des Aristophanes. (Festschr. für Ussing, p. 93 ss.)

Reitzenstein, R., Aus der Strassburger Papyrussammlung. I. Zu Aristophanes. (H. XXXV, 4, p. 602-604.)

Roberts, W.-R., Aristophanes and Agathon. (J. H. S., XX, p. 44-56.)

Zielinski, Th., Eine Bannformel in Ar. Ran., 30. (Ph., XIV, 1, p. 5-6.)

ARISTOTE.

De Melisso, Xenophane, Gorgia. Ed. *H. Diels*. (Aus Abhandlgn d. Preuss. Akad. d. W.) Berlin. Reimer, in-4, 40 p. 2 M.

Andeli, H. d', Le lai d'Aristote. Publié d'après le texte inédit du manuscrit 3516 de la Bibliothèque de l'Arsenal, avec introduction par *A. Héron*. Rouen, Gy, 1901, XXI, 25 p.

Arleth, E., Die Bedeutung von ὄγκος bei Aristoteles. [Eth. Nicom., X, 7, 1178 a.] (W. St. XXII, 1, p. 11-17.)

Arvanitopoulos, A. S., Ζητήματα τοῦ ἀττικοῦ δικαίου. II, περὶ τῶν εὐθυνῶν τῶν ἀρχόντων καὶ ἰδίᾳ περὶ τῶν λογιστῶν, συνηγόρων καὶ παρέδρων ἐν σχέσει πρὸς τὴν Ἀριστοτέλους Ἀθηναίων πολιτείαν. Athènes, bureaux de l'Ἑστία, 127 p. 3 dr.

Baudin, L'acte et la puissance dans Aristote. (Extr. de la R. Thomiste.) Paris, Levé, 109 p.

Baumstark, A., Syrisch-arabische Biographieen des Aristoteles, Syrische Commentare zur εἰσαγωγή des Porphyrios. Leipzig, Teubner, XV, 323 p. 12 M.

(Premier volume de : Aristoteles bei den Syrern vom V-VIII. Jahrh. Syrische Texte hrsg. übers. und untersucht.)

Beare, J.-L., Notes on Aristotle, parva naturalia. (Hermathena, XXVI, p. 146-156.)

Bitterauf, C., Quaestiunculae criticae ad Aristotelis Parva naturalia pertinentes. Diss. München, 27 p.

Busse, A., Ueber die in Ammonius' Kommentar erhaltene Ueberlieferung der Aristotelischen. Schrift περὶ ἑρμηνείας. (Festschrift f. Vahlen.)

Bywater, J., Milton and the Aristotelian definition of tragedy. (J. of philol., nr. 54, p. 267-275.)

Commentaria in Aristotelem graeca. Edita consilio... Acad. litt. reg. borussicae. Vol. V pars 1 : *Themistii* analyticorum posteriorum paraphrasis. Ed. *M. Wallies*. Berlin, Reimer, XVI, 88 p. 4 M.

— Vol. V, pars 4 : Themistii in libros Aristotelis de caelo paraphrasis, hebraice et latine. Edid. *Sam. Landauer*. Berolini, Reimer, 1902, gr. 8°.

Vol. XII, pars 2 : *Olympiodori* in Aristotelis Meteora commentaria. Ed. *G. Stüve*, XIV, 382 p. 15 M.

— Vol. XIV pars 1 : *Jo. Philoponi* in Aristotelis Meteorologicorum librum primum commentarius. Ed. *M. Hayduck*. Berlin, Reimer, 1901, X, 155 p. 6 M. 40 Pf.

Diels, H., Bericht über die Herausgabe der Aristoteles-Commentare. (S. Pr. Ak., 1901, 4, p. 69.)

Draheim, H., Ein fehlerhaftes Aristotelescitat in Lessings Dramaturgie. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1901, nr. 17, p. 477.)

Finsler. — Voir PLATON.

Hoonacker, A. von, Le traité du philosophe Syrien Probus sur les premiers analytiques d'Aristote. Traduit par A. von H. (J. asiatiq. juillet-août 1900.) T. à p. Paris, Leroux, 99 p.

Jackson, H., On some passages in the seventh book of the Eudemian ethics attributed to Aristotle. Cambridge, Univ. Press, 1901.

Kenyon, F. G., Aristotle Ἀθ. πολ. XIII, 2. (Cl. R. 1900, 8, p. 413.)

Lehmann, C. F., Weiteres zu Aristoteles' Ἀθηναίων πολιτεία, X. (H. XXXV, 4, p. 636-649.)

Lehmen, A., Lehrbuch der Philosophie auf aristotelisch-scholastischer Grundlage, zum Gebrauche an höheren Lehranstalten und Selbstunterricht. II. Bd. 1. Abteilung : Kosmologie und Psychologie. Freiburg i. Br. Herder, 1901, XV, 526 p. 6 M.

Lehnerdt, G., Eine rhetorische Quelle für Boetius' Commentare zu Aristoteles περὶ ἑρμηνείας. (Ph. XIII, 4, p. 574-577.)

Maier, H., Die Syllogistik des Aristoteles. 2. Tl. 2. Hälfte ; Die Entstehung der Aristotelischen Logik. Tübingen, Laupp. VII, 408 p. 10 M. 60 Pf.

Margoliouth, D. S., On Aristotle, Poet., 1455 a 34. (Cl. R. 1901, 1, p. 54.)

Marx, H., Aristoteles' Rhetorik. (Bericht üb. d. Verhandl. d. kgl. Sächs. Gesellsch. d. Wiss., philol.-histor. Classe, 1900, 6, p. 241-328.)

Regener, Fr., Aristoteles als Psychologe. (Pädag. Magazin, H. 161.) T. à P. Langensalza, Beyer, 1901, 64 p.

Roessner, O., Des Aristoteles' Ansicht von der Wirkung der Tragödie und die Idee des Sophokleischen König Oedipus. Progr. Ratzeburg, 35 p.

Schvarcz, J., Kritik der Staatsformen des Aristoteles. Mit einem Anhange enthaltend die Anfänge einer politischen Literatur bei den Griechen. 2. Ausg. Leipzig, Avenarius, 1901, v, 138 p. 3 M.

Seiler., E. Die Aristotelische Definition der Tragödie im deutschen Unterricht. Festschrift. Wernigerode, 25 p. 75 Pf.

Wahle, R., Beiträge zur Erklärung platonischer Lehren und zur Würdigung des Aristoteles. (Archiv f. g. d. Philos. N. S. VII, 2, p. 145-155.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Aristote, πολιτεία Ἀθηναίων. 13, 4]. (H. XXV, 4, p. 547-548.)

Wilcken, U., Zu den pseudo-Aristotelischen Oeconomica. (H. XXXVI, 2, p. 187-200.)

Wilson, J. Cook, On Aristoteles, Poetics, ch. VIII, 1451 a 22 sqq. (Cl. R., 1901, 3, p. 148-149.)

Wrobel, V., Aristotelis locum de Poetica, XIX, 1456 à 33-1456 68 explicavit et emendavit. Festschrift. Lemberg, 12 p.

Zahlfleisch, P., Einige Gesichtspunkte für die Auffassung und die Beurtheilung der Aristotelischen Metaphysik (fin). Archiv f. Gesch. d. Philos, N. F., VI, 4, p. 502-540.

ARSENIUS.

Papageorgiou, P. H., Zur Vita der hl. Theodora von Thessalonike. (Byz. Z., X, 1-2, p. 144-158.)

ATHANASE (St).

Batiffol, P., Le Synodikon de S. Athanase. (Byz. Z., X, 1-2, p. 128-143.)

Lebentinos. — Voir Justin.

Zahn, Th., Athanasius und der Bibelkanon. (Festschr. id. Universitäts Erlangen f. Prinzreg. Luitpold.) Leipzig, Deichert, 1901, 36 p. 1 M.

ATHÉNÉE.

Radermacher, L., ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΦΑΝΙΑΙ. [Ath., XII, p. 547.] (Rh. M. LVI, 2, p. 202-214.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Ath., XV, 665.] (H., XXXV, 4, p. 565.)

BACCHYLIDE.

Blass, F., Nachlese zu Bakchylides. (H. XXXVI, 2, p. 272-286.)

Brandt, K., De Horatii studiis Bacchylideis. (Festschr. f. Vahlen.)

Christ, W., Bakchylides und die Pythiadenrechnung. (H., XXXVI, 1, p. 107-112.)

Hense, O., Bacchylides, VIII (IX), 36 Blass 2. (Rh. M. LVI, 2, p. 305-307.)

Jurenka, H., Die « Dithyramben » des Bakchylides. (W. St., XXI, 2, p. 216-224.)

Legrand, Ph., La victoire au pentathle, à propos d'un passage de Bacchylide. (R. E. A., III, 1, p. 1-10.)

Mancini, A., Note su Bacchilide. (Estr. d. Atti d. R. Accad. Lucchese d. sc., l. ed arti, vol. XXXI.) Lucca, Giusti, 1901, 35 p.

Prentice, W. K., De Bacchylide Pindari artis socio et imitatore. Diss. Halle, 66 p.

Waldstein, Ch., The arg. Heraeum and Bacchylides, XI, 43-84. (Cl. R. 1900, 9, p. 473-474.)

BECCOS. — Voir Jean Beccos.

BIBLE ET APOCRYPHES.

— Testamentum novum graece et latine. Textum graecum recensuit, latinum ex vulgata versione Clementina adiunxit, breves capitulorum inscriptiones et locos parallelos uberiores addidit. *F. Brandscheid.* Pars I. Evangelia. Freiburg i. Br. Herder, 1901, XXIV, 652 p. 2 M. 40 Pf.

— Quatuor Jesu Christi Evangelia. Texte annoté d'après les commentaires les plus récents, par *R. Petiteau.* Paris, Amat, VI, 202 p.

— New Testament in modern English. Newly translated direct from the accurate Greek text of Westcott and Hort, by *Ferrar Fenton*. Critical notes. 2nd ed. London, Marshall. 2 sh. 6 d.

— Evangelium secundum Matthaeum cum variae lectionis delectu. Edidit. *Fr. Blass*. Leipzig, Teubner. XVIII, 110 p. 3 M.

— Acts of the Apostles, ed. by *H. P. Cornish*. With Introd., map, and full notes. London, Evans, 128 p. 1 sh. 2 d.

— First epistle of St. Peter. (Greek text.) Introd. notes by *J. Howard*, *B. Mastermann*. London. Macmillan, 200 p. 3 sh. 6 d.

- The Ascension of Isaiah. Transl. from Ethiopic version which, with new Greek fragment, Latin Versions, Latin transl. of Slavonic, is here published in full. Ed. Introd. notes, Indexes, by *R. H. Charles*. London, Black, 232 p. 7 sh. 6 d.

— Biblische Studien, hrsg. von *O. Bardenhewer*, VI, 3-4 : *C. Julius*, Die griechischen Danielzusätze und ihre kanonische Geltung.

Anderson. — Voir SECTION VI.

Beet, J.-A., Commentary on St. Paul's epistle to the Romans. London, Hodder. 406 p.

Belser, J., Einleitung in das Neue Testament. Freiburg i. B., Herder. 1901, VIII, 852 p. 12 M.

Blass, F., Textkritische Bemerkungen zu Matthaeus (Beitr. zur Förderung christl. Theologie, 1900, 4.)

Bonwetsch, N., Ein Bruchstück des griechischen Textes der Ascensio Isaiae. (Theol. Litteraturblalt, XXI, 44.)

Bousset, W., Die Testamente der zwölf Patriarchen. (Z. f. Neutestamentl. Wiss., I, 2, p. 114 ss.)

Cary, C. L., The synoptic Gospels. Together with a chapter on the text criticism of the New Testament. (International books on the N. T.) London, Putnam, 410 p.

Deissmann, G.-A., Bible Studies. Contributions chiefly from papyri and inscriptions to the history of the language, the literature and the religion of hellenistic Judaism and primitive christianity. Authorized translation incorporating Deissmann's most recent changes and additions, by *A. Grieve*, London, Clarck, 1901, 400 p. 9 sh.

Desjardins, G., Authenticité et date des livres du Nouveau Testament. (Étude critique de l'histoire des origines du christianisme de M. Renan.) Paris, Lethielleux, 223 p.

Dieterich, A., Εὐαγγελιστής. (Z. f. Neutestamentl. Wissensch., I, 4.)

Dobschuetz, E. von, Der Briefwechsel zwischen Abgar und Jesus. (Z. f. wiss. Theol., N. F., VIII, 3, p. 422-486.)

E. P., σύνσωμος Eph. 3, 6. (Z. f. Neutestam. Wiss., I, 1, p. 85.)

Evans, Notes on the N. T. Acts of Apostles. With Introd. map and full notes, by *H. P. Cornish*. London, Simpkin. 10 d.

Ewald, P., Probabilia betreffend den Text des ersten Timotheusbriefes. (Festschr. f. Prinzreg. Luitpold.) Leipzig, 1901, 38 p.

Foster, C., Story of the Bible from genesis to revelation, including historical connection between Old and New Testaments, in simple language. Maps, 256 illustr. New ed. London, Griffin, 710 p. 4 sh. 6 d.

Fries, S. A., Was meint Paulus mit Ἀραβία, Gal. I, 17. (Z. f. Neutestamentl. Wissensch. II, 2.)

Gregory, C. R., Textkritik des Neuen Testamentes. I. Bd. Leipzig, Hinrichs, VI, 478 p. 12 M.

Harnack, A. Probleme im Texte der Leidensgeschichte Jesu. [Zu Luc. 22, 43, 44 ; 23, 33, 34; Zu Marc. 15, 34.] (S. Pr. Ak., 1901, 11, p. 251-266.)

Hastings, J. et J. A. Selbie, Dictionary of the Bible, dealing with its language, literature and contents, including the biblical theology, vol. III. London, T. Clark, 912 p. 28 sh.

Hatch, E. and H. A. Redpath, Concordance to Septuagint and other Greek versions of Old Testament. Suppl. by H. A. R. Fasc. 1. Oxford, Clarendon Press., in-4°. 16 sh.

Hausleiter, J., Beiträge zur Würdigung der Offenbarung des Johannes und ihres ältesten lateinischen Auslegers, Victorinus von Pettau. Rectorats-Rede. (Festreden der Universität Greifswald, nr. 9.) Greifswald, J. Abel, 20 p. 60 Pf.

Heman, Was bedeutet es, dass das Alte Testament hebräisch und das Neue griechisch geschrieben ist? (Schluss.) (D. Reich Christi, III, 7.)

Hilgenfeld A., Thomas von Heraklea und die Apostelgeschichte. (Z. f. Wiss. Theol. N. F., VIII, 3, p. 401-422.)

— Das Vorwort des dritten Evangelisten. (Ibid., IX, p. 1-10.)

— Die synoptische Zweigquellen und Papias von Hierapolis. (Ibid., p. 151-156.)

— Die Geburts- und Kindheitsgeschichte Jesu, Luc. I, 5-II, 52. (Ibid., p. 177-235.)

— Die Geburt Jesu aus der Jungfrau in dem Lucas-Evangelium. (Ibid., p. 313-317.)

Holtzmann, H. J., Hand-Commentar zum Neuen Testament. I. Bd. I. Abteilg, 1. Hälfte : Die Synoptiker, Einleitung und Marcus. Leipzig, Mohr. 1901, 184 p.

— Zum zweiten Thessalonicherbrief. (Z. f. Neutestamentl. Wissensch., II, 2.)

Kennedy, J. H., The second and third epistles of St. Paul to the Corinthians. With some proofs of their independance and mutual relation. London, Methuen, 230 p.

Kloepper, A., I Joh. 5, 6-12 (Z. f. Wis., Theol. N. F., VIII, 3, p. 378-400.)

Kroell, M., Die Beziehungen des klassischen Alterthums zu den hl. Schriften des Alten und Neuen Testamentes. Für die Freunde der antiken Litteratur aus den Quellen dargestellt. Trier, Paulinus-Druckerei, 1901, IX, 66 p. 1 M. 20 Pf.

Nash, H. S., History of higher criticism of the N. T. : Process whereby the word of God has won the right to be understood. London, Macmillan, 204 p. 3 sh. 6 d.

Nestle, E., Miscellen. 1. Ueber den Titel des Neuen Testamentes (ἡ νέα διαθήκη und ἡ καινὴ διαθήκη). — 2. Ἐπιούσιος, täglich. (Z. f. Neutestam. Wiss., I, 4 p. 249, ss.)

— Die Geschichte eines Druckfehlers (παντόδροχος in 3. Marc. 6, 4.) (Berliner philol. Wochenschr., 1901, nr. 1, p. 28-30.)

— Zur Didascalia apostolorum ; Zum Vater unser.; Luc, 4, 18, 19. (Z. f. Neutest. Wiss., II, 2.)

Niklin, T., Alexandrian evidence for the Chronology of the Gospels. (J, of Philol., nr. 54, p. 232-252.)

— Adversaria biblica. (Cl. R. 1901, 4, p. 203-204.)

Niese, B., Kritik der beiden Makkabäerbücher nebst Beiträgen zur Geschichte der Makkabäischen Erhebung. (2. art.) (H. XXXV, 3, p. 453-527.)

Omont, H., Notice sur un très ancien manuscrit grec de l'Évangile de saint Mathieu en onciales d'or sur parchemin pourpré et orné de miniatures, conservé à la Bibliothèque nationale (nº 1286 du supplément grec). Paris, Klincksieck, 1900, in-4º, 81 p., 2 pl. (Extr. des Not. et extr. des mss., t. XXXIV.) — Voir aussi SECTION VII.

Paton, W. R., La tradition populaire dans les Évangiles synoptiques. (R. A., 1901, janv.-févr., p. 17-23.)

Poelzl, Fr., Kurzgefasster Commentar zu den 4. Evangelien. I. Bd, Kurzg. Comm. zum Evangelium des hl. Matthæus mit Auschluss der Leidensgeschichte. 2. Aufl. Graz, XXX, 426 p. 5 M. 50 Pf.

Preuschen, E., Ein neues Hilfsmittel zum Bibelverständnis (Cheyne-Blacks Encyclopædia Biblica.) (Z. f. neutestam. Wiss., I, 4, p. 255 ss.)

— Antilegomena. Die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen, hrsg. und übers. Giessen, Ricker, 1901, VIII, 175 p. 3 M.

Réville, J., Le 4me évangile. Son origine et sa valeur historique (suite). Paris, E. Leroux, 1901, p. 117-344.

Rice, J.-W., On the Septuagint text of I Samuel, 20, 3, and Epistle of Jeremiah, 25. (Amer. J. of Philol., XXI, 4, p. 444-447.)

Schlatter, A., Verkanntes Griechisch. (Beitr. zur Forderung christl. Theologie, 1900, 4.)

Soltau, W., Zur Entstehung des I. Evangeliums. (Z. f. neutestam. Wiss. I, 3, 4, p. 219 ss.

— Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwert. Leipzig, Dieterich, 1901, VI, 149 p. 2 M. 50 Pf.

— Zum Problem des Johannesevangeliums. (Z. f. neutestamentl. Wiss., II, 2.)

Spiegelberg und Jacoby., Zu dem Strassburger Evangelienfragment. Eine Antikritik. (Sphinx, IV, 3-4.)

Stevens, G. B., Messages of the Apostles : the Apostolic discourses in the book of Acts and the general and pastoral epistles of the New Testament, arranged in chronological order, analysed, and freely rendered in paraphrase. London, Clarke, in-16, 272 p. 3 sh. 6 d.

Swete, H. B., Introduction to Old Testament in Greek. Append. containing letter of Aristeas. Ed. by *H. St. J. Thackeray*. London, Clay, 606 p. 7 sh. 6 d.

Trench, R. C., Synonyms of New Testament. Etymological notes, by *A. L. Mayhew*. New ed. London, Paul, 1901, 412 p. 7 sh. 6 d.

Vincent, M. R., Word studies in the N. T. vol. 4 : The Thessalonian Epistles, the epistle to the Galatians, the pastoral epistles, the epistle to the Hebrews. (N. York). London. 18 sh.

Vollgraff, J. C., De tribus locis interpolatis in Evangelio secundum Marcum. (Mn., 1901, 2, p. 148-161.)

Weiss, J., Die synoptischen Evangelien. (Theol. Rundschau, 1901, 4.)

Wendland, P., Eine Dräsekesche Hypothese. (Rh. M., LVI, 1, p. 113-119.)

BION DE SMYRNE, Adonis. Deutsch und griechisch von *U. von Wilamowitz-Moellendorff*. Berlin, Weidmann, III, 48 p. 1 M.

CALLIMAQUE.

W.-M. (Wilamowitz-Moellendorff) U. von, Eine Handschrift des Kallimachos. (H., XXXVI, 2, p. 309.)

Zielinsky, Th., Callimachos hymn., 5, 70 ff. (Ph., XIV, 1, p. 13-15.)

CALLISTHÈNE.

Ausfeld, A., Zur Topographie von Alexandria und Pseudo-Kallisthenes, I. 31-33. (Rh. M., LV, 3, p. 348-384.)

Wachsmuth, C. — Voir Historiens grecs.

CALLISTRATE.

Taubert, O., Skolion des Kallistratos, Partitur. Leipzig, Breitkopf und Härtel. (Chorbibliothek, nr. 1297), 1901.

CASSIANUS BASSUS.

Herwerden, H. van, Ad Geoponica. (Mn., XXVIII, 4, p. 404-421.)

CÉBÈS.

Taylor, C., Hermas and Cebes. (J. of philol., nr. 54, p. 276-319.)

CHARITON.

Naber, S. A., Ad Charitonem. (Mn., 1901, 2, p. 141-144.)

Wilcken, U., Eine neue Roman-Handschrift. (Archiv f. Papyrusforschung, etc., I, 2, p. 227-272.)

CHORICIUS.

Foerster, R., Dialexis Choricii inedita. (Ph., XIV, 2, p. 192-194.)

CHRISTOPHORUS.

Sternbach, L., Appendix Christophorea. (Eos, VI, p. 53-74.)

CHRYSIPPE.

Susemihl, Fr., Chrysippos von Knidos und Erasistratos. (Rh. M., LVI, 2, p. 313-318.)

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Homily entitled « who is the rich man that is saved? » Ed. by *P. Mordaunt Burnard*. London, Soc. f. promoting christ. knowledge, 1901, 80 p.

Ernesti, K., Die Ethik des Titus Flavius Clemens von Alexandrien, oder die erste zusammenhängende Begründung der christlichen Sittenlehre. Zugleich ein Beitrag zur Geschichte der einschlägigen Wissenschaften, quellenmässig bearb. (Jahrb. f. Philos. und spekulat. Theologie, VI. Ergänzungsheft. Paderborn, Schöningh, XII, 174 p. 3 M.

Staehling. — Voir Patrologie, *Texte und Untersuchungen*.

COLUTHUS.

La Roche. — Voir Poètes épiques.

Ludwich, A., Besserungsvorschläge zu Kolluthos. — Kritische Miscellen (XXI-XXIV). Progr. Königsberg, Schubert und Seidel, 1901, in-4, 20 p.

CRATIPPE.

Schmidt, W., Kratippos zum dritten Mal. (Ph., XIV, 1, p. 155-157.)

Susemihl, Fr., Die Zeit des Historikers Krattippos. [Marcell. V. Thucyd., § 31.] (Ph., XIII, 3, p. 537-544.)

CTÉSIAS.

Lanzani, C., I ΠΕΡΣΙΚΑ di Ctesia, fonte di storia greca. (Riv. di storia ant., N. S. V., 2-3, p. 214-231.)

DAMASCIUS.

Cumont, Fr. — Voir Diodore.

DÉMÉTRIUS CYDONIUS, De contemnenda morte oratio. Ex codicibus edidit *H. Deckelmann*. Leipzig, Teubner, 1901, XII, 47 p. 1 M.

DÉMÉTRIUS RHÉTEUR.

Roberts, W. Rh., The Greek words for « style ». (With special reference to Demetrius περὶ ἑρμηνείας.) (Cl. R., 1901, 6, p. 252-255.)

Zielinski, Th., Δημητρίου Φαληρέως τόποι ἐπιστολικοί. (Ph., XIV, 1, p. 8-9.)

DÉMOCRITE.

Fronmüller, W., Democrit, seine Homerstudien und Ansichten. Diss. Erlangen, 1901, 67 p.

Susemihl, Fr., Aphorismen zu Demokritos. (Ph., XIV, 2, p. 180-191.)

DÉMOSTHÈNE. Demosthenes on the crown. Ed. by *W. W. Goodwin*, Cambridge, University Press; London, Clay. 12 sh. 6 d.

— Demosthenes. Speech against Meidias, with Introd. and notes, by *J. R. King*. Oxford, Clarendon Press, 1901, xv, 119 p.

Bauer, K. J., Demosthenes und der Harpalische Prozess. Ein Beitrag zur Lösung der Harpalosfrage. Progr. Freiburg, in-4, 22 p.

Brewer, H., Die Unterscheidung der Klagen nach attischem Recht und die Echtheit der Gesetze in §§ 47 und 113 der Demosthenischen Midiana. (W. St., XXII, 2, p. 258-308.)

Bürchner, L., The new edition of Pauly's Encyclopædia [III, col. 2279 : Speech of Demosthenes on Halonnesus]. (Cl. R., 1900, 6, p. 322.)

Heerdegen, F., Ueber parenthetische Sätze und Satzverbindungen in der Kranzrede des Demosthenes. (Festschr. f. Prinzreg. Luitpold.) Leipzig, Deichert, 1901, 26 p.

Laudahn, A., Bemerkungen zu den Demosthenischen Staatsreden. Progr. Hildescheim, in-4, 15 p.

May, J., Die Mailänder Demosthenes-Handschrift. D 112 sup. (suite). (Neue philol. Rundschau, 1900, nr. 15, p. 337-347; 1901, nr. 11, p. 241-259.)

— Zu Demosthenes Cod. Ambros. C 235 inf. (Ibid., 1901, nr. 4. p. 73-79.)

Reich, H. W., Zu Dem, Chers. § 7 (Blätter f. bayr. Gymnasialschulw., 1901, 5-6, p. 347.)

DENYS L'ARÉOPAGITE.

Krüger, G., Wer war Pseudo-Dionysios ? (Byz. Z., VIII, p. 302-305.)

DENYS D'HALICARNASSE, Dionysius of Halicarnassus. The three literary letters. (Ep. ad Ammaeum I, Ep. ad Pompeium, Ep. ad Ammaeum II.) The Greek text edited with English translation, fac-simile, notes, etc., by *Rhys. Roberts*. Cambridge, Univ. Press, 1901, 232 p.

Heydenreich, G., De Quintiliani Institutionis oratoriae libro X : de Dionysii Halicarnassensis de imitatione libro; de canone qui dicitur Alexandrino quaestiones Diss. Erlangen, 60 p.

Poynton, A. B., Two Oxford mss. of Dionysius Halicarnassensis. (Cl. R., 1900, 8. p. 413-414.)

Roberts, W.-Rh., On Dionysius from Halicarnassus. (Cl. R., 1900, 9, p. 439-442.)

DIDACHÉ. Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων, Doctrina XII apostolorum. Una cum antiqua versione latina prioris partis de duabus viis primum ed. *Jos. Schlecht*. Freiburg i. Br., Herder, 24 p. 1 M.

DIODORE.

Cumont, Fr., Diodor [I, 94] et Damascius [de Princip., § 125 bis, p. 322 Ruelle] (R. de l'I. P. en Belgique, 1900, 6, p. 385-386.)

Hude, C., In Diodorum (lib. XVI, cap. 26). (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 1, p. 28.)

Kallenberg, H., Textkritik und Sprachgebrauch Diodors. I Teil. Progr. Berlin, Gaertner, 1901, 23 p.

Martini, N., Le prooemium de Diodore de Sicile. (En latin.) (Annales internat. d'hist., 1re section, 1901, p. 9-12.)

— — Texte italien.

— — Texte français, Rome, Impr. de la Paix, 86 p.

Pintschovius. — Voir Xénophon.

Siesbye. — Voir Homère.

DIOGÈNE LAËRCE.

Martini, E., Zur handschriftlichen Ueberlieferung des Laertios Diogenes. (Rh. M., LV, 4 p. 612-624.)

DIOGÈNE (Pseudo).

Marcks, J. F., Zur Kritik der Briefe des Diogenes. (Rh. M., LVI, 1, p. 141-145.)

DION CASSIUS. Dionis Cocceiani Cassii Historiarum romanarum quae supersunt. Edidit *U. Ph. Boissevain*. Vol. III. Berlin, Weidmann, 1901, xviii, 800 p. 32 M.

Groenert, W., Zur Ueberlieferung des Dio Cassius. (S.-A. a. W. St. 1899, p. 46-49.) Wien, Gerold, 1899.

Vulic, N., Cassius Dio XXXVIII, 50, 4. (W. St., XXII, 2, p. 314.)

DION CHRYSOSTOME. Dio Chrysostomus aus Prusa. Uebersetz. von *K. Kraut*. 7-9 (Schluss), Ulm, Kerler in-12. 1 M. 50 Pf.

Fischer, P., De Dionis Chrysostomi orationis tertiae compositione et fontibus. Diss. Bonn, 1901, 46 p.

DIOSCORIDE.

Wellmann. Bericht über den Stand der Bearbeitung des Dioskorides. (Nachricht v. d. Gesellsch. d. W. zu Göttingen, I, p. 21.)

DIOSCORIDE DE TARSE.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von. Ueber den Grammatiker Dioskurides aus Tarsos. (H., XXXV, 4, p. 542-543.)

EPICHARME.

Pascal, C., Di Epicarmo e dei suoi rapporti con Lucrezio. (Atene e Roma, III, p. 275-282.)

EPICTÈTE. Discourses, transl. by *G. Long*, with an Introd. by *J. L. Spalding*. New-York, Appleton, 21 et 374 p.

ÉPICURE.

Fraccaroli, G., Un frammento di Epicuro. (Atti. d. R. Accad. d. sc. di Torino, XXXV, 7.)

ÉPIGRAMMES. Griechische Epigramme und andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen des XVI. und XVII. Jahrhundert, hrsg. von *Max Rubensohn*. Mit Anmerkungen und ausführlicher Einleitung hrsg. in Bibliothek älterer deutscher Uebersetzungen, hrsg. von *A. Sauer*, 2-5. Weimar, Felber 1897, CCLXXVI, 210 p. 18 M.

ERASISTRATE.

Susemihl. — Voir CHRYSIPPE.

ESCHINE.

Detto, P., De genetivi apud Aeschinem usu. Progr. Magdeburg, 1901, in-4, 13 p.

ESCHYLE. Tragoediae cum fabularum. deperditarum fragmentis, poetae vita et operum catalogo. Recens. *A. Sidgwick* Oxford, Clarendon Press. 3 sh. 6 d.

— Tragedies and fragment, Translated by the late *E. H. Plumptre*. Notes, rhymed, choral odes. London, Isbiter. 1901, 2 vol. à 2 sh. 6 d.

— Oresteia. Transl. and expl. by *G. C. Warr*. Illustr. London, Allen, 27 p. 7 sh. 6 d.

— Oresteia, musikalische Trilogie nach Aeschylus, Text von *A. Wenkstern* : Deutsch von *Hans Schmidt;* Musik von *S. Tanejeff*. 1. Tl. : Agamemnon. 2. Die Choephoren. 3. Die Eumeniden. Vollständiges Textbuch mit Inscenirung. Leipzig, Belaieff, 1901, 63 p.

— Agamemnon. Texte, traduction et commentaires, par *P. Regnaud*. Paris, Fontemoing ; Lyon, Rey, VII, 219 p. (Extr. des Annales de l'Univ. de Lyon, N. S., II, 6.) 6 fr.

— Eumenides. Ed. by *T. R. Mills*. Introd., text, notes, vocabulary, text papers and translation. London, Clive, 1901, 148 p. 5 sh. 6 d.

— Persiani, con note di *V. Inama*. Torino, Loescher, XXXII, 116 p.

— Prometheus vinctus. Ed. by *C. E. Laurence*. London, Bell, 1901. 2 sh.

— Sedm proti Thebain Prelozil (trad.) *Fr. Loukotka*. Prague, Wiesner, 84 p. 1 kr.

Bannier, W., Der Katalog der Dramen des Aischylos. (Rh. M., LV, 1, p. 479-480.)

Bruns-Molar, Die Aeschyleische Oresteia (Deutsche Gesangkunst, I, 7.)

Church. — Voir SECTION IX.

Herwerden, H. van, Ad Æschyli Eumenides (vv. 96, 120, 217, 258, 377, 482, 553, 649 992, 1044, etc.) (Mn. XXVIII, 4, p. 392-395 ; — XXIX, 2, p. 209-210.)

Jurenka, H., Ad Supplices Aeschyleam adversaria. (Wiener Studien, XXII, 2, pp 181-193.)

Kasprowicz, J., Sur un chœur des Choéphores. (Trad. en polonais.) (Eos, VI, p. 17-19.)

Kirchbach, W., Aeschylos und die Modernen. (Gegenwart, 1900, nr. 49, p. 357-361.)

Mess, A. — Voir PINDARE.

Navarre, O., De l'hypothèse d'un mannequin dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle. (R. E. A., III, 2. p. 105-114.)

Parmentier, L., Eschyle, Agamemnon 1207 (Kirchhoff). (R. de l'instr. p. en Belgique, XLIII, 3. p. 175.)

Prickard, A. O., Aesch. Agam., 489-592 (Dindorf). (Cl. R., 1900, 9, p. 434-436.)

— Aesch. Choeph., 542. (Ibid., p. 437-438.)

Seymour. — Voir HOMÈRE.

EUCLIDE.

Berry, T. W. G. T., How to work deductions in Euclid, London, Simpkin, 112 p.

Edmondson, T. W., Deductions in Euclid. London, Clive, 1901, 210 p. 2 sh. 6 d.

Simon, M., Euclid und die sechs planimetrischen Bücher. Mit Benützung der Textausgabe von Heiberg. Leipzig, Teubner, VII, 141 p. (Abhandlgen zur Gesch. d. mathemat. Wiss. mit Einschluss ihrer Anwendungen, begründet von Mor. Cantor. 11. Hft.)

EURIPIDE. Euripides. Fabulae, ed. *R. Prinz* et *N. Wecklein*. Vol. I pars 7 : Cyclops, ed. *N. W.*

— Vol. III, pars 3 : Orestes. Ed. *N. W.*, Leipzig, Teubner. 2 M. 50 Pf.

— Vol. III, pars 4 : Phoenissae. Ed. *N. W.* 2 M. 80 Pf.

— Alceste ou la fidélité conjugale, tragi-comédie grecque. trad. en vers français et en trois actes par *A. Lagoguey*. Paris, Brunel, 70 p.

— Bacchae. Ed. by *G. M. Gwyther*. London, Bill, 1901, in-12. 1 sh. 6 d.

— Cyclops. Ed. with a pref. Essay, rhythmical scheme of lyric parts and exegetical and critical notes, by *J. Patterson*. London, Gardner, 134 p. 4 sh. 6 d.

— Hecuba. Edited by *Ch. Buller Heberden*. Oxford, Clar. Press, 1901, in-12. 140 p.

— Hippolytus. Edited with Introd. and notes by *J. E. Harry*. Boston, Ginn, 1901, XIV, 175 p.

— Medea, with notes and Introd. by *F. D. Allen*. Revised by *Cl. H. Moore*. Boston, Ginn, XXVII, 108 p. 1 doll. 6 c.

— — Introduction, text, notes. Ed. by *J. Thompson* and *T. R. Mills*. London, Clive, 1901, IV, 197 p. 3 sh. 6 d.

— Translated by *J. Th.* und *T. R. M.* Ibid. 1901, 150 p. 4 sh. 6 d.

Adam, J., An emendation of Euripides Fragm. 222 ed. Dindorf. (Cl. R. 1901, 4. p. 197.)

Blaydes, Fr. H. M., Adversaria critica in Euripidem. Halle, VII, 544 p. 10 M.

Bloch, L., Alkestisstudien. (N. J. Alt. 1901, 1, 1. Abt., p. 39-50; 2, p. 113-132.)

Brugnola, V., L'elemento comico nell' Elena di Euripide. (Atene et Roma, IV, 25, 26.)

Church. — Voir SECTION IX.

Delle, G., Klingers und Grillparzers Medea mit einander und mit antiken Vorbildern des Euripides und Seneca verglichen. Progr. Erfurt, 1901, 31 p.

Drachmann, Browning über Euripides. (Festschr. f. Ussing, p. 19 ss.)

Ellis, R., Euripidea. (J. of philol. nr. 54, p. 204-207.)

Ferrante, J., De Bellerophonte. Panormi, 42 p.

Fuochi, M., Ifigenia. (cont.) (Atene e Roma, III, 19-26 ; p. 225-238 ; 21, p. 282-293.)

Headlam, W., Notes on Euripides, I, II. (Cl. R. 1901, 1, p. 15-25 ; 2, p. 98-108.)

Hoffmann, Erläuterungen zu Euripides' Iphigenia bei den Tauriern. (König's Erläut., 42. Bdchn.) Leipzig, Beyer, 1901, 75 p. 40 Pf.

Ischer, R., Medea. Vergleichung der Dramen von Euripides bis zu Grillparzer. Progr. Bern, 60 p.

Lacon. — Voir SOPHOCLE.

Lanzani, C., Euripide e la questione femminile. [Eurip. Medea 230, 231.] (Atene e Roma, 1901, maggio, p. 143-157.)

Nusser, Zu Medea 76, 77. (Blätter f. bayr. Gymnasialschulwesen, 1901, 1-2, p. 12-15.)

Olivieri, A., Sull' Alceste di Euripide. (Le Grazie, fasc. 6-7.)

Paton. J.-M., The story of Alcestis in ancient literature and art. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 150-151.)

Radermacher, L., Τοσοῦτος [Eur. Ion 374]. (Rh. M. LV, 3, p. 482-483.)

Roemer. A., Zur Medea des Euripides 119 ff. (Blätter f. bayr. Gymnasialschulwesen, 1900, 7-8, p. 524-536.)

Siesbye. — Voir Homère.

Steiger. H., Warum schrieb Euripides seine Troerinnen? (Ph. XIII, 3, p. 362-399.)

Terzaghi. N., Le fonte euripidee dell' « Elena » di Goethe. (Atene e Roma, 1901, Aprile, p. 109-120.)

Vogeler. A., Iphigenie im Drama der Griechen und bei Gœthe. Progr. Hildesheim, 116 p.

Weil. H., Metrica. E. Νᾶφε καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν [sur l'Oreste d'Euripide.] (R. E. G. nr. 52, p. 182-186.)

— Observations sur le texte de l'*Oreste* d'Euripide. (Ibid., nr. 56. p. 20-25.)

— Observations sur les *Phéniciennes* d'Euripide. (Ibid., nr. 57, p. 265-269.)

EUSÈBE. Kirchengeschichte des Eusebius. Aus dem Syrischen, von *E. Nestle.* x, 298 p. (Texte und Untersuchungen, etc. VI, 1-2.) 9 M. 50 Pf.

Lawlor, H. J., Two notes on Eusebius. [I. The « Memoirs » of Hegesippus. — II. Some chronological errors]. (Hermathena, XXVI, p. 10-49.)

EUTECNIUS. Die Paraphrase des Euteknios zu Oppians Kynegetika, ed. *O. von Tüselmann* (Extr. des Abhandlgn d. Kön. Ges. d. W. zu Göttingen, philol.-hist. Klasse, N. F. IV, 1.) Berlin, Weidmann, in-4, 43 p. (1 éd. complète des l. 3 et 4.) 4 M.

EUTROPE.

Ehwald. R., Eutropius. (Ph. XIII, 4, p. 627-630.)

EZÉCHIEL.

Kuiper. K., De Ezechiele poeta Judaeo. (Mn. XXVIII, 3, p. 237-280.)

FAVORINUS.

Legré, L., Un philosophe provençal au temps des Antonins. Favorin d'Arles, sa vie, ses œuvres, ses contemporains. Marseille.

FLORILEGIUM graecum in usum primi gymnasiorum ordinis collectum a philologis Afranis. Fasc. XI-XV. Leipzig, Teubner, 1901, in-16. à 60 Pf.

(Editeurs de cette nouvelle série : *H. Peter*, *C. Dietrich*, *H. Heyden*, *J. Gilbert*, *E. Schwabe*, *E. Pollak*, *C. Brandstätter*.)

GALIEN.

Ullmann. O., Die Rhinologie des Galen. I Teil : Anatomie und Physiologie. Diss. Berlin, 30 p.

GENESIUS.

Boor. C. de, Zu Genesios. (Byz. Z., X, 1-2, p. 62-65.)

GEORGES L'ACROPOLITE.

Heisenberg. A., Zur Textkritik des Geschichtswerkes des Georgios Akropolites. (Bl. f. Bayr. Gymnas., 1900, 9-10, p. 657-679.)

GEORGES PISIDÈS.

Hilberg. J., Ueber die Accentuation der Versausgänge in den iambischen Trimetern des Georgios Pisides. (Festschrift f. Vahlen.)

GORGIAS.

Thiele. G., Ionisch-Attische Studien. I. Gorgias. (H. XXXVI, 2, p. 218-253.)

GRÉGOIRE de Nazianze.

Dubedout. E., De Gregorii Nazianzeni carminibus. Thesis. Paris, Poussielgue, 1901, 142 p.

GRÉGOIRE de Néocesarée.

Draeseke. J., Zu Gregorios' von Neocäsarea Schrift « Ueber die Seele. » (Z. f. wiss. Theol., Jahrg. 44, 1, p. 87-100.)

GRÉGOIRE le Thaumaturge.

Brinkmann A., Gregor's des Thaumaturgen Panegyricus auf Origenes. (Rh. M. LVI. 1. p. 55-76.)

HAGIOGRAPHES.

Bidez, J., Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes. (Trav. de la Fac. de philos. de l'Univ. de Gand, 25me fasc.) Bruxelles, Lamertin, XLVIII, 33 p.

— Description d'un ms. hagiographique grec palimpseste, avec des fragments d'un panégyrique de Saint-Polycarpe attribué à Saint-Jean Chrysostome. (Bull. de l'Acad. roy. de Belgique, classe des lettres, etc. 1900, 7, p. 579-624.)

HÉLIODORE.

Susemihl, Fr., Epikritisches zu Heliodoros dem Periegeten. (Ph. XIII, 4, p. 615-618.)

HELLANICUS.

Costanzi, V. — Voir SECTION X.

Perrin, B., The ἱέρειαι of Hellanicus and the burning of the Argive Heraeum. (Amer. J. of philol.. XXII, 1, p. 39-43.)

HÉNOCH. Das Buch Henoch. Hrsg. von *J. Flemming* und *L. Radermacher*. (Die griechischen christlichen Schrifsteller, Bd. 5.) Leipzig, Hinrichs, 1901, VII, 171 p. 5 M. 50 Pf.

HÉPHESTION.

Consbruch, M., Zur Ueberlieferung von Hephaestions Ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων. Progr. Halle, 1901, 22 p.

HÉRACLIDE.

Kaibel, G., Heraclidae descriptio Athenarum (Strena Helbig., p. 143-145.) Abbildgn.

HÉRACLITE. Heracleitos von Ephesos. Griechisch und Deutsch, von *H. Diels*. Berlin, Weidmann, 1901, XII, 56 p.

Diels, H., Zwei fragmente Heraklits. (S. Pr. Ak., 1901, 9, p. 188-201.)

HERENNIUS.

Foerster, R. — Voir SECTION VII.

— Zu Herennios' Metaphysik. Erklärung und Erwiderung von V. Hahn. (Wochenschr. f. kl. Philol., 1901, nr. 8, p. 221-222.)

HERMAS (pasteur d').

Réville, J., La valeur du témoignage historique du Pasteur d'Hermas, avec un rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1899-1900 et le programme des conférences pour l'exercice 1900-1901. Paris, Impr. nat., 52 p.

Taylor, C., Καθέδρα and συμψέλλιον in Hermae Pastor. (Cl. R., 1901, 6, p. 256-257.)

HERMIAS.

Knopf, R., Ueber eine neu untersuchte Handschrift zum Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων. (Z. f. wiss. Theol., N. F., VIII, 4, p. 626-638.)

L'HERMIPPUS.

Draeseke, J., Zur Frage nach dem Verfasser des « Hermippos » (Z. f. wissentl. Theol. N. F., VIII. 4, p. 613-625.)

HÉRODIEN.

Egenolff, P., Zu Herodianos Technikos περὶ μονήρους λέξεως. (Rh. M., LVI. 2, p. 284-303.)

HÉRODOTE. L. VI, chapters 1-144. Ed. by *W. J. Woodhouse*. Introd. text, notes, vocabulary, test papers, transl. London, Clive, 1901, 204 p. 6 sh. 6 d.

— Morceaux choisis. Précédés d'une notice historique et accompagnés de notes grammaticales et philologiques par *E. Pessonneaux*. Paris, Delalain (1901), XII, 130 p.

— Herodotus von Halicarnassus, Die Musen. Uebers. von *J. Chr. F. Bæhr*, 6. Liefg. 3. Aufl. Rev. von *H. Uhle*. Berlin, Langenscheidt, 1901. à 35 Pf.

— Book 2. Literally transl. by *J. A. Prout*. London, Cornish, 1901. 1 sh. 6 d.

Adam, Zur Kritik des herodoteischen Berichts über die Perserkriege. (Sitzungn d. histor. Gesellsch. zu Berlin, 1901, 1.)

Egelhaaf, G., Die Gebeine des Orestes. (Herod., I, 67-68.) (Korrespondenzblatt f. d. Gelehrten und Realschulen Württembergs, 1900, 8, p. 285-288.)

Fritsch, A., Zur Konstituierung des Herodotischen Dialekts. (Verhandlg d. Versammlg d. deutschen Philol., 1899, p. 158-161.)

Griffith, F. L., Stories of the high priests of Memphis, the Sethon of Herodotus and the demotic tales of Kammas. (Voir l'Athenaeum nr. 3817, p. 831-832.)

Grundmann, Präparation zu Herodot. 1. und 2. Heft. Leipzig, Teubner. 1. Buch, v, 34 p. 50 Pf.

— 2. Buch, vi, 26 p. 40 Pf.

Heiberg, Beiträge zur Beleuchtung des religiösen Standpunktes bei Herodot. (Festschr. f. Ussing, p. 91 ss.)

Helbing, R., Der Instrumentalis bei Herodot. Progr. Karlsruhe, in-4, 24 p.

Hude, C., In Herodotum [IV, 1]. (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 2, p. 112.)

Oeri, Herodots Ehrlichkeit. (N. J. A., 1900, 9, p. 638-640.)

Petersen, P., Ad Herodotum [VI, 52; VII, 45; IX, 14.] (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 138.)

Prasek, J.-V., Lydiaca. I. Die Lydischen Mermnaden und Herodot. (Ceské Museum filologické, VI, 3, p. 161-173; 4-5, p. 241-256.) — Voir aussi V, 4-5, p. 323-328.)

Revillout, E., Hérodote et les oracles égyptiens. (R. égyptol., IX, 1-4, p. 1-13.)

Siesbye. — Voir Homère.

Wachsmuth. — Voir *Historiens grecs.*

HÉRON D'ALEXANDRIE. Heronis Alexandrini opera quae supersunt omnia. Vol. II, fasc. 1. Mechanica et catoptrica. Rec. *L. Nix* et *W. Schmidt.* Herons von Alexandria Mechanik und Katoptrik. Hrsg. und übers. von *L. N.* und *W. Sch.* Im Anh. Excerpte aus Olympiodor, Vitruv, Plinius, Cato, Pseudo-Euklid. Leipzig, Teubner, xliv, 415 p., 101 fig. 8 M.

Goodwin, W. W., The Hero physician. (Amer. J. of philol., 1900, 1, p. 168-169.)

Maas, M., Zur heronischen Frage. (Ph. XIII, 4, p. 605-609.)

Schmidt, W., Zur handschriftlichen Ueberlieferung Herons von Alexandria. (Rh. M., LV, 4, p. 625-634.)

HÉRONDAS. Les Mimes d'Hérondas, traduction littérale, par *F. Quillard*, Paris, Mercure de France, in-12, xxvi, 149 p.

Winkowski, J., Des Mimiambes d'Hérondas. Les femmes dans le temple d'Asclépios. (En polonais.) (Eos, VI, p. 32-36.)

HÉSIODE.

Blass, F., Zu den neuen Fragmenten aus Hesiods Catalogen. (H., XXXVI, 1, p. 157-159.)

Usener, H., Eine hesiodische Dichtung. (Rh. M., LVI, 2, p. 174-186.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Neue Bruchstücke der hesiodischen Kataloge. (S. Pr. Ak., 1900, 38, p. 839-851). 2 pl.

Jensen und Noeldeke. — Voir Homère.

HÉSYCHIUS.

Herwerden, H. von, Ad Hesychii Lexicon. (Mn., 1901, 2. p. 217-218.)

HIÉROCLÈS (le stoïcien).

Praechter, K., Hierokles der Stoiker. Leipzig, Dieterich, 1901, viii, 158 p.

HIPPARQUE.

Hultsch, F., Ueber die Grösse und Entfernung der Sonne (Berichte über die Verhandlungen der k. Sächs. Gesellsch. d. W.; philol.-hist. Cl., 1900, 4. p. 170-200.)

HIPPOCRATE.

Weber, H., Zu der Schrift περὶ διαίτης ὀξέων. (Die Handschriften MV-A.) (Ph. XIII, 4, p. 545-559.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Die hippokratische Schrift περὶ ἱερῆς νούσου. [Extr. de S. Pr. Ak., 1901, 1, p. 2-23.] Berlin, Reimer, 1901, 22 p. 1 M.

HISTORIENS BYZANTINS.

Lieberich, H., Studien zu den Prooemien in der griechischen and byzantinischen Geschichtsschreibung. II. Teil : Die byzantinischen Geschichtschreiber und Chronisten. Progr. München, 60 p.

HISTORIENS GRECS.

Wachsmuth, C., Bemerkungen zu griechischen Historikern. I. Herodot in Thurioi. II. Alexanders Ephemeriden und Ptolemaios. III. Das Alexanderbuch des Kallisthenes. (Rh. Mus., LVI, 2, p. 215-226.)

HOMÈRE. Homeri Ilias. — Voir SECTION VII, *Codices photographice depicti.*

— The Iliad. Edited with apparatus criticus, prolegomena, notes and appendices. by *W. Leaf.* Vol. I, Books I-XII. 18 sh.

— L'Iliade, commentata da *O. C. Zuretti*, vol. III. Libri IX-XII. Torino, Loescher, XI, 199 p.

— Ἡ Ἰλιάδα μεταφρασμένη ἀπὸ τὸν Ἀ. Πάλλη. Μέρος δεύτερον : H.-M. Athènes, Vlastos, 123 p.

— Il libro VII dell' Odissea con note italiane del prof. *L. Cisorio.* Milano, Albrighi Segati, 1901, 66 p.

— Odyssey in English for those who cannot read the original, by *S. Butler.* London, Longmans. 7 sh. 6 d.

— Gl'inni omerici dichiarati e tradotti, da *E. Gerunzi,* Firenze, Le Monnier, XXII, 198 p.

— Antologia omerico-virgiliana ad uso delle scuole normali e ginnassali, da *C. Tincani.* Firenze, Sansoni, IX, 329 p.

— Antologia omerica e virgiliana nelle migliori versioni italiane, con note, confronti e riassunti. 2. ed. riveduta ed ampliata. Torino, Paravia, VIII, 227 p.

Agar, T. L., Emendationes homericae. (Od. XIII-XVI.) (J. of philol., nr. 54, p. 166-203.)

— Homerica. VII. (Cl. R., 1900, 9, p. 431-432.)

— — VIII. (Ibid., 1901, 3, p. 145-148.)

Allen, T. W., The text of the Iliad. — II. (Cl. R., 1900, 6, p. 290-291.)

— III. (Ibid., 1900. 8, p. 384-388.)

— The nature of the ancient vulgate. (Ibid., 1901, 8, p. 4-9.

— Notes and an apology. [Hymni to Demeter 398.] (Ibid., 1901, 2, p. 97-98.)

Barth, W., Wo lag die Heimatsinsel des Odysseus? (Ἁρμονία, 1900, p. 401 ss.)

Beranek, P.-M., Bedeutung der ägyptischen Papyrusfunde für die Geschichte und Kritik des Homertextes. Progr. Bozen.

Bérard, V., Topologie et toponymie antiques : I. La Pylos homérique. (R. A. 1900, mai-juin, p. 345-391.)

— — II. Les Phéniciens et l'Odyssée. (Ibid., juillet-août. p. 15-124.)

— — III. (Suite) (Ibid., sept.-oct., p. 262-299 ; — nov.-déc., p. 422-452 ; — 1901, janv.-févr., p. 94-124 ; — mars-avril, p. 213-223.)

Bréal, M., Un vers d'Homère. — Voir SECTION VIII.

Brugmann, K., Homerisch μενοινάω und gotisch briggan, zwei Fälle von Wurzelangleichung. (Indog. Forschgn, XII, 1-2, p. 150-158.)

Cauer, P., Homer als Characteristiker (N. J. Alt., 1900, 9, 1. Abt., p. 597-610.)

Debenedetti, E., L'episodio di Tersite. [Il. B 212-277.] (At. e Roma, IV, 27, p. 88-91.)

Engel F.-J., Vom Begriff ἱκέτης bei Homer. (Bl. f. Bayr. Gymnasialsch., 1900, 7-8, p. 513-524.)

Fairclough, H.-R., ΩΣ-ΩΣ in Theocritus and Homer. (Cl. R., 1900, 8, p. 394-396.)

Fehleisen, G., Präparation zu Homers Odyssee. 5. Hft. Buch XIX-XXIII. Leipzig, Teubner. 21 p. 40 Pf.

Fraccaroli, G., A proposito di una versione degli inni omerici [di E. Gerunzi.] (Bibliot. d. scuole ital., IX, 6-7.)

Garino, G., Grammatica omerica per uso dei licei. Torino, libr. Saleriana, 120 p.

Glotz, G., Les Naucrares et les Prytanes des Naucrares dans la cité homérique. (R. E. G. nr. 52, p. 137-157.)

Godley, A. D., Homerica quaedam. (Cl. R., 1901, 4, p. 193-195.)

Goodspeed, E. J., A papyrus fragment of Iliad E. (Amer. J. of philol., XXI, 3, p. 310-314.)

Harder, Chr., Schulwörterbuch zu Homers Ilias und Odyssee. Mit 2 Karten und 95 Abbildgn. Leipzig, Freytag, XXVI, 399 p. 4 M.

Helbig, W., Zu den homerischen Bestattungsgebräuchen. (S. M. Ak., 1900, 2, p. 199-279.)

Hoerenz, C., De vetustiore versus heroici forma in Homeri carminibus inventa. Progr. Gaertner, 1901, in-4, 24 p. 1 M.

Holwerda Jr. J. H., Zu Homers Ilias Z 175. (Rh. M., LV, 3, p. 476-479.)

Howorth, H. H., The cyclic poems and the Homeric question (Archæol. J., nr. 225, p. 10-39.)

Hude, C., Conjectanea [Hom. δ 613 sqq.] (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 185.)

Jensen, P. und Th. Noeldeke, Bar Choni über Homer, Hesiod und Orpheus. (Z. d. deutschen Morgenl. Gesellsch., LIII, 3.)

Krzanic, J., Jezik Homerovih piesma. Progr. 1898-1899.

Kuehn, C., Zur Erklärung homerischer Beiwörter (ἀδινός, ἀτρύγετος). Progr. Königsberg, 1901, 19 p.

Leeuwen, J. van, Homerica (Cont.) XX : De equo troiano. (Mn., 1901, 2, p. 121-140.)

Lienhard, F., Odysseus. (Blätter f. deutsche Erziehung, 1901, nr. 2.)

Lo Cascio, L., Il bagno ospitale presso i Greci più antichi. [Hom. Od.]. (Boll. di filol. class., VII, 4, p. 80-86.)

Lochner, G. H., Nugae. [5 : Zu Hom. Od. II, 107-109]. (Blätter f. bayr. Gymnasialschulw., 1901, 5-6, p. 368-369.)

Ludwich, Arth., Der Karer Pigres und sein Tierepos Batrachomachia. Die byzantinischen Odysseus-Legenden. Zwei Entgegnungen. Progr. Königsberg, Schubert et Seidel, in-4, 24 p. 30 Pf.

Ludwig, A., Die Euphorbosepisode Ilias P 1-119. (Aus Sitzungsb. d. Böhm. Ges. d. W.) Prague, Rivnac, 8 p. 20 Pf.

— Ueber die Integrität der Ilias bei der Voraussetzung, dass das Gedicht aus selbständigen Gesängen zusammengestellt wurde. (Ceské Museum filologiské, VI, 2, p. 84-91.)

— Penelopes Weben in Od. II, 93 ff. (Ibid., p. 113-116,)

Muff, Chr., Der Zauber der homerischen Poesie. Vortrag. Erfurt, Villaret, 37 p. (Extr. des Jahrbb. d. k. Ak. gemeinnütz. Wiss. zu Erfurt. N. F., Heft 26, p. 18-55.)

Münsterberg, R., Der homerische Thalamos. (Jahresheft d. oesterr. arch. Instit., 1900. 2, p. 137-142.)

Mustard, W. P., Tennyson and Homer. (Amer. J. of philol., XXI, 2, p. 143-153.)

Noack, F., Die ὀρσοθύρη am Megaron des Odysseus. (Strena Helbig., p. 215-220.) 2 Abbildgn.

Olivieri, A., Osservazioni critiche sull' intervento di Atena nell' Odissea. (Riv. d. Stor. aut., N. S., V, 2-3, p. 204-213.)

— Oss. crit. sulla mnesterofonia. (Od. lib. XXII.) (Riv. di filol. XXVIII, 4, p. 598-606.)

Orsi, P., Ἔρματα τρίγληνα μορόεντα [Od. XVIII, 297-8]. (Strena Helbig., p. 221-227). 1 Abbild.

Pulcio, Alcuni passi dei poemi omerici riguardanti il mito di Heracles. (Note di filol. class.)

Reichelt, H., Gr. εὐρύς und hom. εὔληρα. (Beitr. zur Kunde der indogerm. Sprachen, XXVI, 1, p. 44-45.)

Reitzenstein, R., Aus der Strassburger Papyrussammlung, IV. Zu den Iliasscholien. (H. XXXV, 4, p. 611-626.)

Remeny, E., Homeros Költöi leirasai. (Egyet. philol. Közl., 1900, 5, p. 427-452.)

Robert, C., Studien zur Ilias. Mit Beiträgen von *Fr. Bechtel*. Berlin, Weidmann, 1901, VIII, 591 p. 16 M.

Roemer, A., Homerische Gestalten und Gestaltungen. (Festschrift f. d. Prinzreg. Luitpold). Leipzig, Deichert, 1901, 20 p. 1 M.

Rothe, K., De locis quibusdam homericis. (Festschr. f. Vahlen.)

Schreiner, J., Homers Odyssee. Ein mysteriöses Epos. Elementar-Skizzen der drei wichtigsten Ortlichkeiten Ὠγυγίη, Σχερίη, Ἰθάκη auf historisch-geograph. Basis entworfen. Braunschweig, Sattler, 1901, III, 103 p. 2 M.

Sœrensen, S., L'âme homérique. (En danois). (Festkrift til Ussing, p. 235-242.)

Seymour, Th. D., Homeric viands. (Proceed. of the Amer. philol. Association, XXX, p. 26-27.)

— Attraction through opposition in Iliad, X, 325, Odyssey α 51, and Aeschylus Sept. 3. (Cl. R., 1901, 1, p. 28-29.)

Siesbye, O., Textkritische und exegetische Bemerkungen zu Homer und Herodot, sowie zu Xenophon, Ἀπομν., Eurip. Herc. fur., Platons Charm. und Diodor. (Nord. Tidskr. f. filol., VIII, p. 89 ss.)

Tolkiehn, J., Homer und die römische Poesie. Leipzig, Dieterich, VI, 219 p. 6 M.

Tuxen, S. L., Skaebnetroen. hos Homer. (Festskr. til Ussing, p. 243-260.)

Tyrrell, R. Y., Observations on Dr Merry's Odyssey. (Hermathena, XXVI, p. 99-109.)

Ussing, J.-L., Achilles's skjold. [Hom. Il. XVIII]. (Nord. Tidskr, f. filol., IX, 1, p. 15-28.)

Vogrinz, G., Die Homerische Frage in der Schule. (Gymnasium, 1901, 3, p. 77-82.)

Wagner, Zu Od. 5, 381. (Korrespondenzbl. f. d. Gelehrten... Wurtembergs, 1900, IX, p. 332-334.)

Weissenborn, E., Leben und Sitte bei Homer. Ein Hilfsheft zur Würdigung und Erklärung von Ilias und Odyssee in deutscher Uebersetzung. Leipzig, Teubner, IX, 68 p. Figg. 80 Pf.

Welzel, P., Betrachtungen über Homers Odyssee als Kunstwerk. Progr. Breslau, 1901, 18 p.

Werkaupt, G., Wörterverzeichnis zu Homers Odyssee, nach der Reihenfolge der Verse nebst Erklärung der Homerischen Formen. 1 Hft : Gesang I-II. Paderborn, Schöningh, IV, 52 p. 75 Pf.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zur Ilias]. (H. XXXV, 4, p. 561-565.)

Zell, Th., Polyphem ein Gorilla. Eine naturwissenschaftliche und staatsrechtliche Untersuchung von Homers Odyssee Buch IX, vv. 105 ff. Berlin, Jung, 1901, VI, 184 p. 2 M. 50 Pf.

Zuretti, G. O., La percezione risiva in Omero. (Riv. di filol., XXVIII, 3, p. 369-405.)

HYPÉRIDE.

Kayser, S., Étude sur la langue d'Hypéride. (Le Musée belge, IV, 3, p. 201-222.)

ION de Chios.

Reinach, Th., Un fragment d'Ion de Chios. (R. E. G. nr. 56, p. 8-19.)

ISÉE. Isée, les plaidoyers traduits en français... avec arguments et notes, par *Rod. Dareste* et *B. Haussoullier*. Paris, Laroze, 1898.

Caccialanza, F., Per l'eredità di Menecle. (Riv. di Stor. ant, N. S. V, 2-3, p. 237-244.)

— Per l'eredità di Pirro. (Ibid., p. 245-272.)

— Sulla quinta orazione di Iseo. (Per l'eredità di Diceogene.) (Riv. di filol., XXIX, 1, p. 59-72.)

Photiadis, P. S., Κριτικαὶ καὶ ἐξηγητικαὶ παρατηρήσεις περὶ Ἰσαίου. (Ἀθηνᾶ. XII, 4, p. 447-458.)

Seymour, T. D., Hypophora in Isaeus. Isaeus as an imitator of Lysias. (Cl. R. 1901, 2, p. 108-109.)

ISOCRATE. VI. Archidamos. VII. Areopagitikos. Do jazykâ ceského preklada *J.-E. Jirka*. (Vkralové, 1898-1899, Gymn., 28 p.)

— Panegyricus, A Translation by *J. H. Freese*. London, Clive, 62 p. 2 sh. 6 d.

De Gratia, D., De Isocratis quae feruntur epistulis. Catinae, Giannotta.

Drerup, E., Die Vulgatüberlieferung der Isokratesbriefe. (Blätter f. bayr. Gymnasialschulw. 1901, 5-6, p. 348-361.

Reitzenstein, R., Aus der Strassburger Papyrussammlung, III. Zu Isokrates und den Florilegien. (H. XXXV, 4, p. 607-611.)

Susemihl, Fr., Ueber Isokrates, XIII, 9-13 und X, 8-13. (Rh. M. LV, 4, p. 574-587.)

Thiele, G., Ionisch-attische Studien. II : Isokrates' Ἑλένη. (H. XXXVI, 2, p. 253-271.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Isokrates' Evagoras.] H., XXXV, 4, p. 533-534.)

JEAN D'ANTIOCHE.

Patzig, E., Die Abhängigkeit des Jo. Antiochenus von Jo. Malalas. (Byz. Z., X, 1-2, p. 40-53.)

JEAN BECCOS.

Dræseke, J., Johannes Phurnes bei Bekkos. (Z. f. wiss. Theol., N. F., VIII, 2, p. 237-257.

JEAN CHRYSOSTOME (saint). Éloge des saints martyrs et Homélie après le tremblement de terre. Texte revu et annoté par *E. Ragon*. Paris, Poussielgue, in-18, 36 p.

— Defence of Eutropius, with notes and vocabulary, by *E.-R. Maloney*. Boston, Allyn and Bacon, II, 44 p. 30 cents.

Bidez. — Voir Hagiographes.

Cognet, A., De Joannis Chrysostomi dialogo qui inscribitur περὶ Ἱερωσύνης λόγοι ἕξ. Thèse. Paris, Wehrel, 89 p.

JEAN MALALAS. — Voir Malalas.

JEAN PHILOPON. — Voir Aristote, Commentaria.

JOSÈPHE. Geschichte des Jüdischen Krieges. Uebersetzt und mit Einleitung und Anmerkungen versehen von *H. Clementz*. Mit ausführl. Namenregister und 2 von *Spiess* gezeichneten Taf. (Biblioth. der Gesamtlitteratur des In- u. Auslandes nr. 1429-1435.) Halle, Hendel, 695 p. 4 M. 50 Pf.

— Jüdischer Krieg. Aus dem Griechischen übers. und mit einem Anh. von ausführl. Anmerkungen versehen von *Ph. Kohout*. Linz, Haslinger, 1901, x, 815 p. 10 M.

Holleaux, M., Sur un passage de Flavius Josèphe. (Antiq. jud., XII, 4, § 155.) Versailles, 20 p.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Jos. de Bell. Jud. ; II, 385.] (H., XXXV, 4, p. 545-547.)

JULIEN l'empereur.

Allard, P., Julien l'Apostat. T. 1 : La Société au IVe siècle ; la jeunesse de Julien. Julien César. Paris, Lecoffre, IV, 508 p.

Bidez, J., Un passage de Julien. (R. de l'I. P. en Belgique, XLIV, 3, p. 177-181.)

Merejkovski, D. de, La mort des dieux. — (Le roman de Julien l'Apostat.) Traduit du russe par *J. Sorrèze*. Paris, C. Lévy, 487 p. 3 fr. 50 c.

Mueller, E., Kaiser Fl. Cl. Julianus. Biographie nebst Auswahl seiner Schriften. Hannover. Rehtmeyer, 1901, VIII, 136 p. 4 M.

Negri, G., L'imperatore Giuliano l'Apostata. Studio storico. Milano, Hoepli, 1901, XX, 509 p.

Vollert, W., Kaiser Julians religiöse und philosophische Ueberzeugung.

JULIEN D'HALICARNASSE.

Usener H., Aus Julian von Halicarnass. (Rh. M. LV, ?, p. 321-340).

JUSTIN (saint).

Lebentopoulos, A., Ἡ Α' καὶ Β' ἀπολογία ὑπὲρ Χριστιανῶν Ἰουστίνου τοῦ Μάρτυρος καὶ ὁ κατὰ Ἑλλήνων λόγος Ἀθανασίου τοῦ Μεγάλου. Diss. Erlangen, 1901, 46 p.

KASSIA.

Papadopoulos-Kerameus, A., Νέα στιχηρὰ Κασίας μοναχῆς. (Byz. Z., X, 1-2, p. 60-61.)

LAPIDAIRES. Histoire des sciences. — Les lapidaires de l'antiquité et du moyen âge. Ouvrage publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et de l'Académie des sciences, par *F. de Mély*. T. III. Les lapidaires grecs. Traduction. 1er fasc. Paris, E. Leroux, 1902, in-4°, LXXV, 140 p. 15 fr.

LEXICOGRAPHES. Lexicographi graeci, recogniti et apparatu critico instructi. Vol. IX : Pollucis onomasticon. E codicibus ab ipso collatis denuo edidit et adnotavit *E. Bethe*. Fasc. 1. Leipzig, Teubner, XX, 305 p. 14 M.

LIBANIUS.

Foerster, R., Eine Fælschung im Libanios. (Ph. XIII, 3, p. 400-405.)

LONGIN.

Sihler, E. G., The treatise περὶ ὕψους a rhetorical and didactic treatise. (Proced. of the Amer. philol. Assoc. XXX, p. 13-19.)

LUCIEN. Charon, Prometheus. Prelozil *V. Petrik*. V Slanem, 1898-99, Gymn. 24 p.

— Extraits. (Timon ; le Songe ; l'Icaroménippe ; Charon.) Traduction franç. avec le texte grec et des notes, par *V. Glachant*. Paris, Hachette, in-16, 175 p. 3 fr. 50

Hahn, F., Ueber Lucians Hermotimus. Progr. Braunschweig, 22 p.

Naber, S. A., Observationes criticae ad Lucianum. Cont. (Mn. 1901, 2, p. 162-196.)

Schmidt, O., Lukians Satiren gegen den Glauben seiner Zeit. Progr., Solothurn, 47 p.

Zielinski, Th., Zu Lucian. (Ph. XIV, 1, p. 3-5.)

— Des Meeres und der Liebe Wellen. (Ibid., p. 2-3.)

— Zum myronischen Discobolen bei Lucian Philops, 18. (Ibid. p. 6.)

LYCOPHRON, La Alessandra di Licofrone. Testo, traduzione e commento, da *Emm. Ciaceri*. Catane, Giannotta, 1901, XVIII, 369 p.

LYCURGUE. L'orazione contro Leocrate, con note italiane del dott. *Nosenzo*. Milano, Albrighi, etc., 1901, 88 p.

— L'Epitafio, per cura di *A. Cosattini*. Firenze, Le Monnier, 1901.

Thalheim, Th., Zu Lycurgus und Lysias. Progr. Hirschberg in Schles., in-4°, 18 p.

LYSIAS. Lysiae orationes. Recensuit *Th. Thalheim*. Ed. maior. Leipzig, Teubner, 1901, L, 400 p. 3 M.

— Lysias. Orazioni contro Eratostene e contro Nicomaco, annotate da *J. Bassi*. Torino, Paravia, 1901, 112 p.

— Orazioni contro Agorato et contro Filone, annotate da *J. Bassi*. Ibid., 1901, 104 p.

— Discours contre Agoratos. Trad. en tchèque par *P. Kruby*. Progr. 1901.

— Orazioni scelte. Ad uso dei licei commentate dal prof. *S. Rossi*. Torino, Paravia, 49 p. 0 fr. 90

Thalheim. — Voir Lycurgue.

Weber, W., De Lysiae quae fertur contra Andocidem oratione VI. Diss. Leipzig, 50 p.

Wilamowitz-Moellendorf, U. von, Lesefrüchte. [Zu Lysias 32, 7.] (H. XXXV, 4, p. 536.)

MALALAS (Jean).

Bourier, H., Ueber die Quellen der ersten 14 Bücher des Johannes Malalas. 2. Tl. Diss. München ; Augsburg, Pfeiffer, 57 p.

Gleye, C. E., Ueber monophysische Spuren im Malalaswerke. (Byz. Z., VIII, p. 312-327.)

Patzig. — Voir Jean d'Antioche.

MANÉTHON (le poète).

La Roche. — Voir Poètes épiques.

MARC-AURÈLE. Aurelius Marcus Antoninus, Roman emperor : his Meditations concerning himself, etc. Transl. with notes by *M. Casaubon* and new ed. with Introd. append. glossary, by *W. H. D. Rouse*. London, Dent, 224 p. 7 sh. 6 d.

— Marcus Aurelius Antoninus translated by *G. Long*, With an Introd. by *J. L. Spalding*, New-York, Appleton.

— Pensées de Marc-Aurèle. Traduction nouvelle par *G. Michaut*. Paris, Fontemoing, 1901, p. in-8°, XXI, 242 p.

MAXIME DE TYR.

Dürr, K., Sprachliche Untersuchungen zu den Dialexeis des Maximus von Tyrus. (Ph. Suppl. Bd., VIII, 1-2, p. 1-156.)

MÉNANDRE. O nowoodizukamyn fragmenzie komedyi Menandra p. n. Περικειρομένη. (Eos, VII, 1, p. 84-96.)

Dziatzko, K., Das Neue Fragment der Περικειρομένη des Menander. (Festschrift. f. C. F. W. Müller.)

Olivieri, A., A proposito dei due frammenti del Γεωργός e della Περικειρομένη di Menandro recentemente scoperti. (Riv. di filol. class. XXVIII, 3, p. 447-454.)

Setti, G., Una nuova pagina di Menandro. (The Oxyrhynchus papyri, nr. CCXI.) Padova, 28 p.

MUSÉE.

La Roche. — Voir Poètes épiques.

NICANDRE.

La Roche. — Voir Poètes épiques.

NICARCHUS.

Constantinidis, G., Νικάρχου ἐπίγραμμα. (Ἁρμονία, X. p. 631-632.)

NICÉPHORE GREGORAS.

Draeseke, J., Kantakuzenos' Urtheil über Gregoras. (Byz. Z., X, 1-2, p. 106-127.)

NONNUS.

Damian., G. F., Dopo una battaglia mitica. [Trad. dai Fasti dionisiaci di Nonno XXIV, 143-217.] (Biblioteca d. scuole ital., IX, 4.)

La Roche, J., Zur Versteclnik des Nonnos. (W. St. XXII, 2, p. 194-221.)

OLYMPIODORE. — Voir Aristote, Commentaria.

Loewe, R., Zwei vandalische Wörter bei Olympiodor. (Z. f. deutsches Altertum, XLV, 1, Anz. p. 107-108.)

OPPIEN. — Voir EUTECNIUS.

La Roche. — Voir POÈTES ÉPIQUES.

ORATEURS.

Blass, F. Der Rhythmus bei den attischen Rednern. (N. J. Alt., 1900, 6-7, 1. Abt., p. 416-431.)

ORIBASE.

Helmreich, G., Zu Oreibasios. (Ph. XIII, 4, p. 621-622.)

ORIGÈNE. Origenes Werke. 3. Bd. Jeremiahomilien. Klagelieder Kommentar. Erklärung der Samuel-und Königsbücher. Hrsg. von *E. Klostermann*. (In die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, 6. Bd.) Leipzig, Hinrichs, 1901, LII, 351 p. 12 M. 50 Pf.

Bordes, G., L'apologétique d'Origène d'après le Contre Celse. Thèse. Cahors. Coneslant, 79 p.

Diekamp. Zur Chronologie der Origenistischen Streitigkeiten im 6. Jahrh., (Histor. Jahrb., XXI, 4.)

ORPHICA.

Bassi, D. — Voir SECTION VII.

Jensen und Nœldeke. — Voir HOMÈRE.

Schneider. — Voir PLATON.

Vuertheim, I., De Orphei patria. (Mn. 1901, 2, p. 196-206.)

PALLADIUS.

Wilcken, U., Ὁ ὀξύρυγχος χαρακτήρ. [Pallad. hist. Laus. 86, 14.] (H. XXXVI, 2, p. 315-317.)

PAPPUS.

Hultsch, Fr., Hipparchos [apud Pappum]. — Voir HIPPARQUE.

PAPYRUS, A second edition of some Petrie papyri with additions and corrections, by *J. P. Mahaffy*. (Archiv f. Papyrusforschung, I, 2, p. 285-290.)

EGYPT-EXPLORATION FUND. Fayûm towns and their papyri, by *B. Grenfell*, *A. Hunt* and *D. Hogarth*, with a chapter, by *J. G. Milne*. Londres, in-4, XVI, 371 p., 19 pl., cartes.

— *Grenfell*, *B. P.* and *A. S. Hunt*, Amherst Papyri. Account of Greek papyri in Collection of Rt Hon. Lord Amherst of Hackney. Part 1. Ascension of Isaiah. Oxford, Clarendon Press. 15 sh.

— A large find of Ptolemaic papyri. (Archiv f. Papyrusf., I, 2, p. 376-378.)

Bidez, Les découvertes récentes de papyrus. Besançon, Jacquin, 1901. (Extr. du Bibliographe moderne.)

Bolling, G. M., An epic fragment from Oxyrhynchus. (Amer. J. of philol., XXII, 1, p. 63-69.)

Diels, H., Die Olympionikenliste aus Oxyrhynchos. (H., XXXVI, 1, p. 72-80.) 1 Taf.

Fowler, H. N., A new papyrus : a list of Olympic victors. (West. Reserve University Bulletin, 1900, 2, p. 28-37.)

Goodspeed. — Voir HOMÈRE.

Gradenwitz, O., Zur « Petition of Dionysia ». (Arch. f. Papyrusf., I, 2. p. 328-335.

Harnack, A., Zu den Amherst-Papyri. (S. Pr. Ak., 1900, 43, p. 934-995.)

Hense, O., Ein Bestätigung aus Oxyrynchos. (Rh. M., LVI, 1, 106-112.)

Kalbfleisch, C., Papyri argentoratenses graecae. Progr. Rostock, 1901, in-4, 12 p., 4 pl.

Jouguet, P., Note sur le soi-disant préfet d'Égypte Lucius Mevius Honoratus. (S. Ac. I., 1900, p. 211-215.)

Mayser. — Voir SECTION VIII.

Mitteis, L., Aus den griechischen Papyrusurkunden. Vortrag. Leipzig, Teubner, 50 p. 1 M. 20 Pf.

— Neue Rechtsurkunden aus Oxyrhynchos (Schluss.) (Arch. f. Papyrusf., I, 2, p. 343-354.)

Moulton, J. H., Grammatical notes from the papyri. (Cl. R., 1901, 1, p. 31-38.)

Olivieri, A., Sul papiro del Louvre nr. 7733. (Riv. di filol., XXIX, 1, p. 73-76.)

Raeder, H., Papyrusfundene i Oxyrhynchos, II. (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 1, p. 29-40.)

Reitzenstein, R., Aus der Strassburger Papyrussammlung. (H., XXXV, 4, p. 602-626.) Divers articles détaillés au nom de chaque auteur.)

Seymour de Ricci, Bulletin papyrologique. (R. E. G., nr. 57, p. 163-205.)

Tamassia, N. e G. Setti, Due papiri d'Oxirinco. Vol. I, nr. 32, 33.) (Atti d. R, Istit. Veneto, LIX, 9, p. 751-777).

Vitelli, G., Da papiri greci dell' Egitto. (At. e Roma, IV, 27, p. 73-81.)

Vœlker, Fr., Papyrorum graecarum syntaxis specimen. (De accusativo; accedunt II tractatus de - ν et - ς finali.) Diss. Bonn, 37 p.

Weil, H., Un nouveau prologue de Comédie. — Voir Anonymes.

Wessely, C., Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica. Leipzig, Avenarius, 1901, in-fol., 15 Taf., 7 p. Text. 10 M.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Zwei Gedichte aus der Zeit Euergetes II. (Archiv f. Papyrusf., I, 2, p. 219-226.)

Zereti, G., Ueber die Nationaltypen in der Schrift der griechischen Papyri. (Archiv f. Papyrusf., I, 2, p. 336-338.)

PARÉMIOGRAPHES.

Krumbacher, K. — Voir Section XV.

PARMÉNIDE.

Koesters, H., Das parmenideische Sein im Verhältnis zur platonischen Ideenlehre. Progr. Viersen, 1901, 15 p.

PARTHÉNIUS.

Zangoiannis, D., Κριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς Παρθένιον, περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, (Ἀθηνᾶ. XII, 4, p. 459-475.)

PATROLOGIE. Texte und Untersuchungen zur Geschichte d. altchristlichen Litteratur, hrsg. von *O. von Gebhardt* und *A. Harnack*. Leipzig, Hinrichs. N. F. V, 4 : *Stählin, O.*, zur handschriftlichen Ueberlieferung des Clemens Alexandrinus. *Schmidt, C.* — Voir Plotin.

— *Schmidt, C.*, Fragmente einer Schrift des Märtyrerbischofs Petrus von Alexandrien, 1901, x, 508 p. 5 M.

Die griechischen christlichen Schrifsteller der ersten drei Jahrhunderte. Leipzig, Hinrichs. (Hrsg. von der Kirchenväter-Commission der kön. preuss. Ak. d. Wiss.) — Voir Origène, Werke.

PAUSANIAS.

Perrot, G., Une correction au texte de Pausanias. [III, 12, 10.] (Strena Helbig., p. 228-231.)

Richards, H., Critical notes on Pausanias. (Cl. R., 1900, 9, p. 445-449.)

Solari, A., Τὰ ἀρχαῖα καλούμενα Ἐφορεῖα. [Paus., III, 11, 8]. (Boll. di filol. class., VII, 9, p. 203-205.)

Spiro, Fr., Ein Leser des Pausanias. (Festschrift f. Vahlen.)

PHAIDAS.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Phaidas]. (H., XXXV, 4, p. 565-566.)

PHILIPPIDE, poète comique.

Frantz, W. — Voir Plutarque.

PHILOLAUS.

Garbe, R., Skrt âkâsa und ὀλκάς « Aether » bei Philolaus. (Wiener Z. f. d. Kunde des Morgenl., XIII, 4.)

PHILON D'ALEXANDRIE.

Horovitz, J., Untersuchungen über Philons und Platons Lehre von des Weltschöpfung. Marburg. Elwert, xiii, 127 p. 2 M. 40 Pf.

Ludwich, A., De Philonis carmine graeco-judaico. Königsberg, in-4, 8 p.

Lumbroso, C., Lettere al signor professore Wilcken, II. (Conc. Filone de Somniis lib., II, § 18.) (Archiv f. Papyrusf., I, 2, p. 291-292.)

Nestle, E., Zur neuen Philo-Ausgabe. Eine Replik zu Bd. 59, 256-271 ; 521-536. (Ph., XIV, 2, p. 271-276.)

PHILONIDÈS.

Crœnert, W., Der Epikureer Philonides. (S. Pr. Ak., 1900, 41, p. 942-959.)

Koehler, U., Ein Nachtrag zum Lebenslauf des Epikureers Philonides. (S. Pr. Ak., 1900, 44, p. 999-1001.)

Usener, H., Philonides. (Rh. M., LVI, 1, p. 145-148.)

PHILOPONUS. — Voir JEAN-PHILOPON.

PHILOSOPHES.

Zeller, Éd. — Voir SECTION III.

PHRYNICHUS.

Diels, H., Ein Phrynichuscitat. (Rh. M. LVI, 1, p. 29-36.)

PHYLARQUE.

Witkowski, St., De patria Phylarchi (Jubilé du cinq-centenaire de l'Université de Cracovie.) Lemberg, 12 p.

PINDARE.

Bornemann, L., Jahresbericht über Pindar 1897-1900. (Bursians Jahresb. 1901, 11-12, 1. Abt., p. 165-181.)

Herwerden, H. van, Ad Pindarum. (Mn. 1901, 2, p. 211-216.)

Mess, A. von, Der Typhonmythus bei Pindar und Aeschylus. (Rh. M. LVI, 2, p. 167 ss.)

Nairn, J. A., On Pindar's Olympian odes. (Cl. R. 1901, 1, p. 10-15; 6, p. 246-248.)

Prentice. — Voir BACCHYLIDE.

PLANUDE.

Hausrath, A., Die Aisopstudien des Maximus Planudes. (Byz. Z., X, 1-2, p. 91-105.)

PLATON. Platonis opera. Recognovit brevique annotatione critica instruxit *J. Burnet*. T. II. Oxford, Clarendon Press, 1901. 6 sh.

— Dialoghi, trad. da *R. Bonghi*. Torino, Botta, 1901, in-16, 394 p.

— Charmides, Laches and Lysis. Ed. by *Barker Newhall*. New York, Amer. books Co., in-12, XXIX, 139 p. 1 doll. 25 cts.

— Eutyphronja. Sokrates védöbeszéde, Kritonja és Phaidonja, forditotta, bevezeténel ès jegyzetekkel ellatta S. J. Sandor, Budapest, Franklin-Tarsalat, 1899. 4 kr.

— Gastmahl. (Gespräch über die Liebe.) Neu übers. und mit Vorwort und Anmerkungen versehen, von *O. Linke*. (Biblioth. d. Gesammtlitt. des In- und Auslandes, nr. 1471.) Halle, Hendel, 1901, 72 p. 25 Pf.

— Menon., Ed. with Introd., notes, excurses, by *E. Seymour Thompson*. London, Macmillan, 1901, in-12, 386 p.

— Proem to ideal commonwealth, Introd. by *T. G. Tucker*. London, Bell, in-12. 6 sh.

— Della repubblica libri dieci tradotti da *R. Bonghi*. Torino, Bocca, 630 p.

— La Repubblica. Libro primo per cura di *V. Brugnola*. Testo e commento. Firenze, Le Monnier, XXV, 115 p.

— Staat. Uebers. von *Fr. Schleiermacher*, Erläutert von *J. H. von Kirchmann*. 2. Aufl. bearb. von *C. Th. Siegert*. (Philos. Bibliothek, 80. Bd.). Leipzig, Dürr v, VIII et 493 p. 3 M.

— Selections. Ed. by *L. L. Forman*. London, Macmillan, 1901, LX, 510 p.

Adam, R., Ueber die Echtheit und Abfassungszeit des Platonischen Alcibiades, I. (Archiv f. Gesch. d. Philos., VII; 1, p. 40-65.)

Archer-Hind, R. D., Note on Platos Philebus 15 A. B. (J. of philol., nr. 54, p. 229-231.)

Bersano, A., Affinità del pensiero etico di Sofocle e di Platone. (Riv. di filol. XXVIII, 4, p. 545-587.)

Beyschlag, Fr., Die Anklage des Sokrates. Kritische Untersuchungen. Progr. Neustadt a. H., 58 p.

Brownson, C. L., A philosopher's attitude toward art. (Amer. J. of arch. 1900, 1, p. 174-175.)

Burnet, J., ΒΥΘΟΣ ΦΑΓΑΡΙΑΣ. [Platon, Parm. 130 d.] (Cl. R. 1900, 7, p. 344.)

Duemmler, F., Der platonische Staat. (Die Zukunft, 1901, nr. 19, p. 238-247.)

Finsler, G., Platon und die Aristotelische Poetik. Leipzig, Spirgatis, XI. 252 p. 6 M.

Gaye, R. K., Note on Plato, Phaedo 99 D sqq. (Cl. R. 1901, 6, p. 249.)

Gertz, M. Cl., Sokrates i Faengslet og Sokrates Dod oversat ofter Platons Dialoger Kriton og. Faidon. Copenhague, Gyldendal, 1900, 77 p.

Guggenheim, M., Antisthenes in Platons Politeia. (Ph., XIV, 1, p. 149-154.)

Holzinger, C. von, Ueber Zweck, Veranlassung und Datierung des Platonischen Phaidros. (Festschrift f. Vahlen.)

Horovitz. — Voir Philon.

Hude, C., Conjectanea. [Plat. Gorg. 486 D.] (Nord : Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 185.)

Hussey, G.-B., Archaeological notes on Plato. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 176.)

Janell, W., Quaestiones platonicae. Diss. Rostock, 1901, 44 p.

Jezienicki, M., Sur l'Académie de Platon, son organisation et son influence scientifique. (En polonais.) Eos, VI, p. 140-162.)

Koesters. — Voir Parménide.

Leignes-Bakhoven, Plato's denkbeelden over goed en Kwaad.

Lutostawski, V., Recherches sur Platon. (En polonais.) (Eos, VI, p. 134-139.)

Mély, F. de, Platon et l'origine des minéraux (R. Ph., 1901, 2, p. 102-109.)

Milhaud, G., Les philosophes-géomètres ; Platon et ses prédécesseurs. Paris, P. Alcan. 387 p.

Natorp, P., Platos Phaedrus. (H. XXXV, 3, p. 385-436.)

Nilsson, M. P., Platos Apologie 26 D. E. und die Bühnenfrage. (Berlin. philol. Wochenschr., 1901, nr. 6, p. 188-190.)

Papavassiliou, G. A., Ἑρμηνευτικὰ καὶ κριτικὰ εἰς Πλάτωνος Φαίδωνα. (Ἀθηνᾶ, XII, 3, p. 311-317.)

Postgate, J.-P., On Plato, Phædrus 274 D. (Cl. R., 1901, 1, p. 27.)

Prat, L., Le mystère de Platon. Aglaophamos, avec une préface de *Ch. Renouvier*. Paris, Alcan, XXII, 215 p. 4 fr.

Raeder, H., Platonsforskningens nuvaerende Standpunkt. (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 125-137.)

Richards, H., The Platonic letters. (Contin.) (Cl. R.. 1900, 7, p. 335-344.)

— Platonica, I (Ibid., 1901, 1, p. 25-27) ; — II. (1901, 2, p. 110-116.)

Roberts, W. R., Note on Plato, Rep. III, 411 B. (Cl. R. 1901, 4, p. 221.)

Rodier, G., Remarques sur le Philèbe. (R. E. A., 1900, 3, p. 169-194 ; — 4, p. 281-303.)

Rolfes, E., Neue Untersuchung über die platonischen Ideen. (Philos. Jahrb., XIII, 3 et 4.)

Rœllig, F. W., Zum Dialoge Hippias Major. (W. St., XXII, 1, p. 18-24.)

Schneider, S., Wzmianki Platons o Orfeuszu. (Eos, VII, 1, p. 82-83.)

Schœber, R., Das Staatsideal Platons. Progr. Elbing, 1901, 25 p.

Selchau, G., Platon og Idelaeren. (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 120-124.)

Seymour, T. D., Notes on Plato's Apology 17 B, 20 B. (Cl. R., 1901, 1, p. 27-28.)

Siesbye. — Voir Homère.

Sill, H. A., Untersuchungen über die platonischen Briefe. I. Tl. Prolegomena. Diss. Halle 1901, 42 p.

Staehlin, Fr., Die Stellung der Poesie in der platonischen Philosophie. Diss. München, Beck, 1901, IV, 68 p.

Tarozzi, G., Il Timeo di Platone e il pensieri del medio evo. Bologna, Zanichelli.

Vahlen, J., Observationes sermonis graeci ad Platonem maximam partem spectantes. Ind. lect. Berlin, in-4, 18 p.

Wahle. — Voir Aristote.

Wecklein, N., Platonische Studien. (Sitzungsb. d. philos. philol. u. hist. Cl. d. k. Bayr. Ak. d. Wiss., 1900, 4, 619-640.) — T. à p. München, G. Franz. 40 Pf.

Woelfflin, Ed., Ein Platocitat ? [Apul. de dogm. Platon. II. 15.] (Archiv f. lat. Lexicog. und Grammatik, XII. 2, p. 200.)

PLOTIN.

Gollwitzer, T., Plotins Lehre von der Willenfreiheit. Progr. Kempten, 40 p.

Schmidt, C., Plotins Stellung zum Gnostizismus und kirchlichen Christenthum., X, 90,p. 5 M.

PLUTARQUE.

Christ, W., Plutarchs Dialog vom Daimonion des Sokrates. (S. M. Ak., 1901, 1, p. 59-110.)

Dyroff, A., Jahresbericht über Plutarchs Moralia für 1889-1899. (Bursians Jahresb., 1901, 1, 1 Abt., p. 1-32.)

Elter. — Voir Poètes Gnomiques.

Frantz, W., Ein Fragment des Komikers Philippides. [Zu Plut. Demetrios, c. 12.] (H. XXXV, 4, p. 671.)

Hartmann, J. J., Ad Plut. Solon, 14. (Mn. 1901, 2, p. 147.)

— Ad Plutarchum. [Numa, 9, 20, Sintenis]. (Ibid., p. 161.)

— Ad Plutarchum. (Ibid., p. 196.)

Naber, S. A., Observationes miscellaneae ad Plutarchi moralia. (Cont.) (Mn. XXVIII, 3, p. 329-364.)

Paton, W. R., On Plutarch's Quaestiones convivales. (Cl. R. 1900, 9, p. 444-445; 1901, 6, p. 250-251.)

Ramorino, F., La musica antica e il περὶ μουσικῆς di Plutarco nell' edizione Weil e Reinach. (Atene e Roma, IV, 25, 26.)

Vulic, N., Luculls Kriegsführung in Asien. (Plut. Luc.) (Blätter f. Bayr. Gymnasialw., 1901, 5-6, p. 361-366.)

Wilhelm, A., νέννος. [Zu Plut. περὶ στωϊκῶν ἐναντιωμάτων.] (H. XXXV, 4, p. 668-670.)

POÈTES COMIQUES.

Ranke, F., Periplecomenus sive de Epicuri, Peripateticorum, Aristippi placitorum apud poetas comicos vestigiis. Diss. Marburg, 88 p.

Weil, H., Un nouveau prologue de comédie. (R. E. G., nr. 55, p. 427-431.)

POÈTES DRAMATIQUES. Greek dramas by Aeschylus, Sophocles, Euripides and Aristophanes, with an Introd., by *B. Perrin*. New York, Appleton, 25, 390 p. 3 doll.

Adam, F., De poetis scaenicis graecis hymnorum sacrorum imitatoribus. Leipzig, Teubner.

Lakon, B., Κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς τοὺς Ἕλληνας δραματικούς. (Ἀθηνᾶ, XII, 4, p. 385-447.)

POÈTES ÉPIQUES (et didactiques).

La Roche, J., Zur Prosodie und Metrik der späteren Epiker. Quintus Smyrnaeus, Koluthos, Tryphiodor, Musaios, Nikander, Oppian und Manethon. (W. St., XXI, 1 ; XXII, 1.)

Weinberger. — Voir section VII.

POÈTES GNOMIQUES.

Elter, A., Γνωμικὰ ὁμοιώματα des Sokrates, Plutarch, Demophilus, Demonax, Aristonymus, u. a. (Gnomica homoeomata 1.) Progr. Bonn, in-4, 78 p.

POÈTES LYRIQUES. Anthologie aus den Lyrikern der Griechen von *E. Buchholz*. 1. Bd. Die Elegiker und Jambographen. 5. umgearbeitete und erweiterte Auflage, besorgt von *R. Peppmüller*. Leipzig, Teubner, Iv, 209 p. 2 M. 10 Pf.

— Greek melic poets, ed. by *H. W. Smyth*. London, Macmillan, in-32. CXLIII, 564 p.

Sitzler, J., Jahresbericht über die griechischen Lyriker, etc. (Voir R. E. G., 1901, p. 235.) Bursians-Müllers Jahresb., 1900, 4-5, 1 Abt., p. 97-160; — Schluss, 11-12, p. 161-164.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Die Textgeschichte der griechischen Lyriker (Extr. des Abhandlgn. d. k. Ges. d. Wiss. zu Goettingen, Philol.-histor. Klasse, N. F. 4-Bd. 3. Hft.) Berlin, Weidmann, 1901, in-4, 121 p. 4 M.

POÈTES TRAGIQUES. Griechische Tragödien Uebersetzt von *Wilamowitz-Moellendorff*. Heft 5 (= II, 1) Aischylos, Agamemnon., H. 6 : Aischylos, Das Opfer am Grabe; H. 7. Aischylos, Die Versöhnung. Berlin, Weidmann.

POLLUX. — Voir Lexicographes.

POLYBE.

Büttner-Wobst, Th., Studien zu Polybios. 1. Anordnung einiger Excerpte des 21. Buches. (Ph. XIII, 4, p. 560-573.)

— Beiträge zu Polybios. Progr. Dresden, 1901, 26 p.

— Der Codex Bruxellensis 11317-21, Ein Beitrag zum Corpus excerptorum historicorum des Konstantinos Porphyrogennetos. (Byz. Z., X, 1-2, p. 66-69.)

Kromayer. — Voir SECTION X.

PORPHYRE.

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Ein Bruchstück aus der Schrift des Porphyrius gegen die Christen. (Z. f. Neutestam. Wiss., I, 1. p. 101 ss.)

POSIDONIUS.

Müller, E., De Posidonio Manilii auctore. Spec. 1. Diss. Leipzig, 1901, 38 p.

PROCLUS, Procli Diadochi in Platonis Rem publicam commentarii. Ed. *G. Kroll*. II. Leipzig, Teubner, in-16, IX, 476 p. 8 M.

— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, etc., par *Ad. Chaignet*. T. II. Paris, Leroux, 1901, 411 p.

PROCOPE, Procopii Caesariensis Anecdota quae dicuntur. Edid. *M. Kraschenninikof*. Jurievi, Mattiesenianis, LXXIV, 346 p. 16 fr.

Cipolla, C., Della supposta fusione degli Italiani coi Germani nei primi secoli del medievo. (Rendic. d. R. Acc. d. Lincei, ser., V, vol. IX, fasc. 7-8, p. 369-422.)

QUINTUS DE SMYRNE.

La Roche. — Voir POÈTES ÉPIQUES.

Zimmermann, Kritische Nachlese zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus. (Schluss.) Progr. Wilhelmshaven, 24 p.

ROMANOS.

Boor, C. de, Die Lebenszeit des Dichters Romanos. (Byz. Z., IX, 4, p. 633-640.)

SAPPHO.

Jurenka, H., Die neugefundene Ode der Sappho. (W. St. XXI, 1, p. 1-16.)

SIMONIDE D'AMORGOS.

Malusa, P., Simonide Amorgino. I frammenti con proemio e note. Venezia. tip. Emiliana, 135 p.

SIMONIDE DE CÉOS.

Setti, G., Simonide di Ceo e l'autenticità de' suoi epigrammi. (*Am. Hauvette*, de l'authenticité des épigrammes de Simonide.) (Riv. di filol. cl., XXVIII, 3, p. 471-482.)

SOCRATE, chronographe.

Harnack, A., Sokrates und die alte Kirche. Progr. Berlin, 24 p.

SOCRATE ET DENYS.

Bassi, D. — Voir SECTION VII.

SOLON.

Larsen, S., Eine Solonische Studie. (Festschr. f. Ussing, p. 168 ss.)

SOPHOCLE. Sophokles für den Schulgebrauch erklärt von *G. Wolff*. 3. Tl. Antigone. 6. Aufl. bearb. von *L. Bellermann*. Leipzig, Teubner, VII, 172 p. 1 M. 50 Pf.

— Tragédies de Sophocle trad. du grec, avec des notices, des notes et les fragments des drames perdus, par *M. Rathier*. Paris, Firmin-Didot, 551 p.

— Antigone, con note di *P. Cesareo*. Torino, 1901, Loescher, XXVII, 197 p.

— Antigone, by *G. H. Wells*. London, Bell. 3 sh. 6 d.

— Philoctète. Trad. en vers par *M. Bouchor*. Paris, Hachette, in-16, 90 p. 75 c.

— Trachinierinnen, für den Schulgebrauch bearb. von *Chr. Muff*. Bielefeld; Leipzig, Velhagen u. Klasing. Text. 90 Pf.

— — Kommentar. 70 Pf.

Bayfield, M. A., On Soph. Antig. 795 ss. (Cl. R. 1901, 6, p. 248.)

Bersano. — Voir PLATON.

Bury, J. B., The Thorician Stone. [Soph. Oed. Col. 1595.] (Hermathena, XXVI, p. 131.)

Church. — Voir SECTION IX.

Crowfoot, J. W., The lions of Kybele. [Soph. Philoct. 400.] (J. H. S. XX, p. 118-127.)

Hecht. — Voir SECTION II.

Herwerden, H. van, Ad Sophoclis Œdipum Regem. (Mn. 1901, 2, p. 210-211.)

Hoffmann. F., Erläuterungen zu Sophokles' Kœnig Œdipus. (König's Erläuterungen der Klassiker, 46. Bdchn.) Leipzig, H. Beyer, in-12, 84 p., 1 Abb. 40 Pf.

Hofmannsthal, H. von, Vorspiel zur Antigone des Sophokles. (Die Insel, I, 8.)

Keidel, G. C., Soph. Ajax, 143. (Amer. J. of philol. XXII, 1., p. 77-79.)

Koehm, J., Soph. Elektra, 47. (Ph. XIII, 4, p. 620-621.)

— Schillers Braut von Messina und ihr Verhältnis zu Sophokles' Oidipus Tyrannos. Gotha, Perthes, 1901, 202 p. 2 M. 40 Pf.

Koussis, E., Κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ σημειώσεις εἰς Σοφοκλέους Οἰδίποδα τύραννον. (Ἀθηνᾶ, XIII, 1, p. 65-91.)

— Σχόλια εἰς Σοφοκλέους Οἰδίποδα τύραννον. (Ibid., p. 91.)

Lacon, B., Observations critiques et exégétiques sur Sophocle, Euripide et Aristophane. (En grec.) (Ἀθηνᾶ, XII, 4, p. 385-447.)

Levi, A., Note alle Trachinie. (Boll. di filol., cl., VII, 2, p. 37-41.)

Martin, W., De Sophoclis Trachiniarum parodo. Progr. Cassel, in-4°, 22 p.

Milani, L. A., La tragedia Sofoclea nell' arte figurata. (Atene e Roma, III, 17, p. 165-166.)

Mueller, G. H., Zu Sophocles. [Oed. R. v. 11, 328 ff., 656 ff., 1205 ff.; Trach. v. 910.] und Horaz, c. I, 20. (W. St. XXII, 1, p. 130-137.)

Nusser, Zur Antigone. (Bl. f. Bayr. Gymnasialschulw., 1901, 1-2, p. 15-16.)

Pluess., T., Aberglaube und Religion in Sophocles' Elektra. Progr. Basel, in-4°, 34 p.

Richter, W., Die Parodos und die Stasima in Sophokles' Trachinierinnen. Progr. Schaffhausen, Schoch, 1901, 112 p.

Roessner. — Voir ARISTOTE.

Wright, J. H., Notes on certain euphonic ellipses in the Antigone of Sophocles. (Proceed. of Amer. philol. Assoc., XXX, p. 24.)

Young, G., Two notes on Sophocles. I : The topography of the Abduction incident in Soph. Œd. Col. II : The triodos in Œd. Tyr. (J. H. St., XXI, 1, p. 45-51.)

SOPHRON.

Wünsch, R., Zu Sophrons Ταὶ γυναῖκες αἱ τὰν θεόν φαντι ἐξελᾶν. (Festschr. f. C.-F. W. Müller.)

SORANUS (?)

Fuchs, R., De Anonymo Parisino quem putant esse Soranum. (Festschrift f. Vahlen.)

STRABON.

Hoefer, U., Eine gemeinsame Quelle Strabons und des sog. Skymnos. Progr. Saarbrücken, 1901, in-4°, 29 p.

Munro, A. R., Strabo XII, 3, 38. (Cl. R., 1900, 9, p. 441-443.)

SUIDAS.

Haas, H., De fabularum indicibus, qui apud Suidam leguntur. (W. St. XXII, 1, p. 29-34.)

SYMÉON LE LOGOTHÈTE.

Boor, C. de, Weiteres zur Chronik des Logothetes. (Byz. Z. X, 1-2, p. 70-90.)

TATIEN.

Dræseke, J., Zu Tatianos' « Rede an die Hellenen. » (Z. f. wiss. Theol., N. F., VIII, 4, p. 603-612.)

THÉMISTIUS. — Voir ARISTOTE, Commentaria.

Jackson, H., On Themistius II, εἰς Κωνστάντιον 32 C. (J. of Philol., nr. 54, p. 161.)

THÉOCRITE. Idylls. Edited with notes by *R. J. Cholmeley*. London, Bell, 1901, 7 sh. 6 d.

Fairclough. — Voir HOMÈRE.

Fairon, E., De l'authenticité de l'idylle VIII, du recueil de Théocrite. (R. de l'instr. p. en Belgique, XLIII, 4, p. 237-244.)

H. (Herwerden), H. van. ΑΝΗΛΙΠΟ(Υ)Σ. [Theocr., IV, 56.] (Mn. XXVIII, 3, p. 364.)

Kaszewski, K., Deux idylles (I, III.) (En Polonais.) (Eos, VI, p. 25-31.)

Ramsow, M., De carminum Theocriti XXIV et XXV compositione. (Festschr. f. Vahlen.)

THÉODORE PÉDIASIMUS. Theodori Pediasimi ejusque amicorum quae exstant. Edid. *M. Treu*. Progr. Postdam, 1899, 61 p.

THEODOROS EIRENICOS.

Papadopoulos-Kerameus, A., Θεόδωρος Εἰρηνικὸς πατριάρχης οἰκουμενικός, (Byz. Z. X, 1-2, p. 182-192.)

THEODOULOS MAGISTER.

Müller Treu, M., Die Gesandschaftsreise des Rhetors Theodulos Magistros. (Festschr. f. C. F.

THÉOGNIS.

Gillone, D., Il secondo libro di Teognide. Mondovi, Vescovile, 1901, 54 p.

L. J., Quelques corrections au texte de Théognis. (R. Ph., XXV, 1, p. 45-49.)

THUCYDIDE, Libri V-VIII. Rec. *H. St. Jones*. Tomus posterior. (Scriptorum classicorum bibliotheca oxoniensis.) Oxford, Clar. Press., 1901. 3 sh.

— Thucydides, Histories, Book III. Edited.... by *Herbert F. Fox*. Oxford, Clar. Press ; London, Frowde. 3 sh. 6 d.

— Thukydides erklärt von *J. Classen*, 4. Buch. 3 Aufl. bearbeitet von *J. Steup*. Berlin, Weidmann, in-12, 313 p.

— La grande spedizione ateniese in Sicilia (Storic. l. VI e VII) di *V. Corsini*. Parte terza L'Assedio di Siracusa fino all'arrivo di Gilippo (a. 414 av. G. C.). Torino, tip. Salesiana, in-16, xv, 102 p.

— Morceaux choisis. Publiés avec un avertissement, une notice sur Thucydide, des analyses et des notes, par *A. Croiset*. Paris, Hachette, p. in-16. 2 fr.

Awdry, H., A new historical aspect of the Pylos and Sphacteria incidents. (J. H. S., XX, p. 14 ss.)

Beintker, E., Versuch einer Erklärung von Thukydides III 84 und 67, sowie einzelner Stellen aus Buch II und III. Progr. Anklam, in-4.

Costanzi, V., L'oligarchia dei Quattrocento in Atene (412-411), e la piena rivendicazione dell' autorità di Tucidide. (Riv. di filol., XXIX, p. 84-108.)

Farnell, L. R., Questions concerning Attic topography and religion with reference to Thucydides II, 15. (Cl. R., 1900, 7, p. 369-376.)

Hude, K., Thucydide I, 1, 2. (R. E. G. nr. 52, p. 179-181.)

— Conjectanea. [Thucyd., VIII, 23, 5.] (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 186.)

— Macht und Recht in antiker Beleuchtung (Thucyd., V, 85-113). (Festschr. f. Ussing.)

Koehler, U., Der Thucydideische Bericht über die oligarchische Umwälzung in Athen im Jahre 411. (S. Pr. Ak., 1900, 38, p. 803-817.)

Serruys, D., Les feuillets de garde de l'Urbinas grec nr. 92. (Mél. d'arch. et d'hist., XX, 5, p. 307-316.)

Stein, H., Zur Quellenkritik des Thukydides. (Rh. M. LV, 4, p. 531-564.)

Usener, H., De Thucydidis l. VII, c. 75. (Rh. M., LV, 3, p. 480-481.)

Vollgraff, J. C., Thucyd. II, 102, § 5. (Bull.-annuaire de la Soc. pour le progrès des études philol. et histor., 1898-1899, p. 94 ss.)

Waszynski, S., De l'authenticité de la correspondance entre Pausanias et Xerxès (Thucyd. I, 128, 129.) (En polonais.) (Eos, VI, p. 113-117.)

Wilamowitz-Moellendorff, U. von, Lesefrüchte. [Zu Thukydides.] (H., XXXV, 4, p. 553-561.)

TRYPHIODORE.

La Roche. — Voir Poètes épiques.

TYRTÉE.

Grégoire, H., Les recherches récentes sur la question de Tyrtée. (R. de l' I. P. en Belgique, XLIII, 5, p. 309-321.)

XÉNOPHANE.

Tarozzi. G., Il monoteismo di Senofane. (Menti e caratteri.)

XÉNOPHON. Ξενοφῶντος συγγράμματα ἐκ διορθώσεως καὶ ἑρμηνείας Ἰ. Πανταζίδου, Τόμος α' · Ἀνάβασις. Athènes, Beck et Sakellarios. 646 p. (Ζωγράφειος ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη, t. VIII).

— Xenophontis opera omnia. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit *E. C. Marchant*, t. I. Historia graeca. Oxonii, Clarendon Press. 3 sh.

— — T. II. *Ibid.*, 1901. 3 sh. 6 d.

— Anabasis in Auswahl. Hrsg. von *Fr. G. Sorof.* Text, 1 Karte, 4 Skizzen. Leipzig, Teubner, IV, 272 p. 1 M. 80 pf.

— — Ausg. B. mit Einleitung, XXIX, 272 p. 2 M.

— Anabasis Book I. Ed. by *C. Marchant.* London, Bell, in-18. 1 sh. 6 d.

— — Book II. 1 sh. 6 d.

— Expeditio Cyri. Rec. *Gemoll.*, ed. minor. Leipzig, Teubner, 1901, VIII, 266 p. 1 karte. 75 Pf.

Beyschlag, Fr., Ein literarischer Rückzug Xenophons. (Bl. f. Bayr. Gymnasialschulw., 1901, 1-2, p. 49-59.)

Delter, H., Uebungsstücke zum Uebersetzen ins Griechische im Anschluss an die Lektüre von Xenophons Anabasis I-V für Obertertia und Untersekunda. Leipzig, Freytag, 1901, III, 39 p. 60 Pf.

Gleason, Cl. W., The Story of Cyrus, adapted from Xenophon's Cyropædia. Greek text. New-York, Am. Book Co., 1901, in-12, 202 p. 75 cts.

Gloth, Ch. M. and M. Fr. Kellogg, Index in Xenophontis Memorabilia. New-York, VI, 96.

Hodermann, M., Vorschläge zur Xenophon-Uebersetzung im Anschlusse an die deutsche Armeesprache. Festschrift. Wernigerode, 25 p. 75 Pf.

Jedrzowski, J., De Anticipationis quae vocatur apud Xenophontem usu. (Eos, VI, p. 190-207.)

Joël, K., Der echte und der xenophontische Socrates. Berlin. Gaertner, 1900-1901, 2 vol. 28 M.

Klett, F., Zu Xenophons Leben. Progr. Schwerin, 36 p.

Lauteschlæger, Beiträge zur Xenophon-Lektüre, Progr. Darmstadt, 1901, 22 p.

L. (Leeuwen, J. van), Ad Xen. de Venatione VIII, 1. (Mn. XXVIII, 4, p. 435.)

P. (Parmentier), L., Xen. Banquet, VI, 7. (R. de l'I. p. en Belg., XLIII, 4, p. 244.)

Pintschovius, A., Xenophon de Vectigalibus V, 9, und die Ueberlieferung vom Anfang des phokischen Krieges bei Diodor. Progr. Hadersleben, Schütze, in-4, 31 p.

Reuss, F., Kritische Bemerkungen zu Xenophons Anabasis IV. Progr. Saarbrücken, in-4, 32 p.

Richards, H., The Hellenica of Xenophon. (Cl. R., 1901, 4, p. 197-206.)

Roemer, A., Zu Xen. Memorabilien I, 2, 58. (Bl. f. Bayr. Gymnasialschulw., 1900, 9-10 p. 640-646.)

Siesbye. — Voir Homère.

Solari, A., Questioni [Xenophontee]. (Suida, s. v. ἀρχεῖα.) (At. e Roma, IV, 26, p. 70.)

Sorof, F. G., Zur Texteskritik der Anabasis Xenophons. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1900, nr. 26, p. 721-728 ; 27, p. 755-758 ; 29, p. 808-814, 30-31, p. 851-862.)

Underhill, G. E., Commentary with Introd. and Appendix on the Hellenica of Xenophon. Oxford, Clarendon Press., XCVI, 378 p. 7 sh. 6 d.

Wetzel, M. und O. Immisch, Die Apologie des Xenophon (N. J. Alt., 1900, 6-7, 1. Abt., p. 389-415.)

Zucker, A., Xenophon und die Opfermantik in der Anabasis. Progr. Nürnberg.

ZACHARIE DE MITYLÈNE, The syriac Chronicle of Z. of M., translated into English by *F. J. Hamilton* and *E. W. Brooks.* (Byzantine texts ed. by *J. B. Bury.* London, Methuen, 1899, 344 p. 12 sh. 6 d.

ZOSIME.

Leidig, J., Quaestiones Zosimeae. Diss. München, 46 p.

VI. — ÉPIGRAPHIE.

ABBOTT, J.-F., A Greek inscription from Dedeagatch. (Cl. R. 1901, 1, p. 84-85.)

ANDERSON, J. G. C., Pontica. I. Andrapa — Neoclaudiopolis. II. An inscription of Sebastopolis. III. The Correspondence between Abgar of Edessa and Christ. (J. H. S., XX, p. 151-158.)

ANDREWS, E. P., The inscription on the east architrave of the Parthenon. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 152.)

B. L., Σημείωσις εἰς θεσσαλικὰς ἐπιγραφάς. (Ἐφ. ἀρχ. 1900, 1-2, p. 111-112.)

BERGER, Ph., Addition à la note de M. Cagnat [sur l'inscr. de Pouzzoles]. (S. Ac. I., 1901, p. 196-198.)

BOURGUET, E., Inscriptions de Delphes. (B. C. H., 1899, 12, p. 486-510; 1900, 1-6, p. 124-146.)

BUERCHNER, L., Eine Inschrift von Chios. (Berl. philol. Woch. 1900, nr. 52, p. 1628-1630).

CAGNAT, R., Note sur une inscr. grecque de Pouzzoles. (S. Ac. I., 1901, p. 192-195.)

CAHEN, E., Inscriptions d'Amorgos. (B. C. H. 1899, 12, p. 389-395.)

CAPPS, E., The dating of some didascalic inscriptions. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 74-91; — p. 180-181.)

CHABOT, J.-B., Notes d'épigraphie et d'archéologie orientales. VI : Deux lychnaria chrétiens avec inscr. grecques. VII : Inscr. grecques de Syrie. (J. asiat. N. S. XVI, 2, p. 271-283.)

CLERMONT-GANNEAU, Les inscr. grecques du prétendu tombeau de Diogène. (S. Ac. I., 1900, p. 229-231.)

— Royal Ptolemaic inscriptions and magic lead figures from Tell-Sandahannah. (Quarterly Statement of Palestine Exploration Fund, 1901, 1, p. 54-58.)

COLIN, G., Inscriptions de Delphes : Décrets amphictyoniques en l'honneur des artistes dionysiaques d'Athènes. (BCH. XXIV, 82 suiv.)

CONSTANTINIDIS, Inscr. funéraire trouvée à Thyrreion (Acarnanie). (En grec) (Ἁρμονία, 1900, 6, p. 352 ss. — Supplément) — (Ibid., 7, p. 464.)

CONSTANTOPOULOS, K. M., Αἱ ἐπιγραφαὶ τοῦ Μυστρᾶ. (Ἁρμονία, 1900, 5, p. 316 ss.)

CONTOLÉON, A.-E., Inscr. inédites. (R. E. G., n° 55, p. 493-503.)

— Inscriptions inédites d'Asie Mineure. (Ibid., n°. 57, p. 294-305.)

COUROUNIOTIS, K., Βοιωτικὰ σύμμικτα. (Ἐφ. ἀρχ. 1900, 1-2, p. 101-110.)

CROENERT, W., Ueber die Erhaltung und die Behandlung der Herkulanensischen Rollen. (N. Jahrb. Alt., 1900, 8, 1. Abt., p. 586-591.)

CUMONT, Fr., Dédicaces à Jupiter d'Héliopolis, Vénus et Mercure. (Le musée Belge, V, 2, p. 149.)

— Un serment de fidélité à l'empereur Auguste. [Inscr. grecque.] (R. E. G. n°. 56; p. 26-45; — S. Ac. I., 1900, p. 687-691.)

ΔΕΛΤΙΟΝ τῆς ἐν Ἁλμυρῷ φιλαργαίου ἑταιρείας τῆς Ὄθρυος. Τεῦχος γ' περιέχον... πρὸς δὲ καὶ τὰς μετὰ ταῦτα ἀνευρεθείσας ἐπιγραφάς. Athènes, Sakellarios, 36 p. (Voir SECTION XIII.)

DEMARGNE, J. — Voir SECTION XIII.

DICKERMANN, S. O., An archaic inscription from Cleonae. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 164.)

DITTENBERGER, G., Sylloge inscriptionum graecarum. Iterum edidit G. D. vol. III. Leipzig, Hirzel, 1901, 462 p. 14 M.

DRAGATSIS, J. Ch., Ψήφισμα ἐκ Πειραιῶς. (Ἐφ. ἀργ. 1900, 1-2, p. 91-102.) 1 pl.

DRAGOUMIS, St. N., Ἐλευσινία ἐπιγραφὴ περὶ ἱεροῦ κεφαλαίου καὶ κατασκευῆς θυμιατηρίων. (Ἐφ. ἀργ. 1900, 1-2, p. 74-86.) 2 pl.

— Νίκαρχος Ξένωνος, Ἀκαρνάν, μύστης. (Ἁρμονία, 1900, 9, p. 584-586.)

DUSSAUD, R., et Fr. MACLER, Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel ed-Druz. Paris, E. Leroux, 1901, 224 p., 87 pl. (Inscr. grecques.)

FONTRIER, A.-M. — Voir SECTION XIII.

FOERSTER. — Voir SECTION XIII.

FOUCART, P., Les jeux en l'honneur du proconsul Q. Mucius Scaevola. (R. Ph., 1901, 2, p. 85-88.)

— La famille d'Hérode Atticus. (R. Ph. 1901, 2, p. 89-91.)

FOURNIER, P., Antiquités d'Ionie. II. Inscr. de Smyrne. III. Épitaphe métrique de Mersilini. (R. E. A., 1900, 3, p. 251-255.)

— IV. Rem. sur l'épitaphe de Mersilini. (Ibid., p. 255-258.)

FRANCOTTE, H., Les ostraka grecs d'Égypte et de Nubie. (Le Musée belge, 1901, 1, p. 31-45.)

FRANCOTTE, ROERSCH et SENCIE, Bulletin d'antiquités et d'épigraphie grecques. (Suite.) (Le Musée belge, V, 2, p. 150-153.)

FRAENKEL, M., Eine Bundesurkunde aus Argos. (Rh. M., LVI, 2, p. 233-246.)

FRIEDRICH, C., Hippostratos von Milet. (M. I. A. 1900, 1-2, p. 100-106.) 1 pl.

GAROFALO, Fr. P., Sulla cleruchia in Salamina. (Boll. di filol. class. VII, 1, p. 17-19.)

GELDER, H. van, Ad titulos quosdam Rhodios nuper repertos. (Mn. XXVIII, 4, p. 396-403.)

GIANNOPOULOS, N. I., Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ Θεσσαλίας. (B. C. H. 1899, 12, p. 396-416.)

HAUSSOULLIER, B. (Sur les inscriptions de Magnésie du Méandre p. p. *O. Kern.*) C. r. du recueil de *Kern* et de l'art. de *U. von Wilamowitz.* (Voir ces noms.) (R. critiq. 1901, nr. 11, p. 205-211.)

HÉRON DE VILLEFOSSE, A., L'ex-voto de Théodoridas au Musée du Louvre. (S. Ac. I., 1900, p. 465-472.) 1 pl. photogr.

— L'histoire d'une inscr. [bilingue, gr. et lat.]. Addition à une note de M. *Phil. Berger* [14 déc. 1888] (Ibid., 1901, p. 17-35.)

HILLER von GAERTRINGEN. — Voir SECTION V, ARCHILOQUE.

HILLER v. G. und S. SARIDAKIS, Inschriften aus Rhodos. (M. I. A. 1900, 1-2, p. 107-110.)

HOLLEAUX, M., Un prétendu décret d'Antioche sur l'Oronte. (R. E. G. nr. 53-54, p. 258-280.)

— De titulo patmico. (Ibid., nr. 55, p. 464-466.)

— Note sur un décret de Milet (Ibid., nr. 56, p. 92-96.)

— Curae epigraphicae. (R. E. A., III, 2, p. 115-130.)

HOMOLLE, Th., Inscription d'Angora. (S. Ac. I., 1900, p. 435 et [texte et notes]. p. 704-712.)

— Inscriptions de Delphes. [Décrets de proxénie.] (B. C. H., 1899, 12, p. 511-557.)

— Deux inscriptions. 1° Inscr. du Cabirion de Thèbes ; — 2° Inscr. de Caramanie. (Ibid., p. 587-592.)

— Signatures de Menecratès et Sopatros à Delphes. (Ibid., 1900, 1-6, p. 81.)

— Inscriptions de Delphes : Pisis de Thespies. (Ibid., p. 170-178.)

— Remarques sur l'inscr. de Monastir p. p. *R. Mowat;* — Inscription de Rhodes. (Ibid., p. 252-253.)

INSCRIPTIONES GRAECAE ad res romanas pertinentes, auctoritate et impensis Academiae inscriptionum et litterarum humaniorum collectae et editae. Tomi I fasc. 1. Curavit *R. Cagnat*, auxiliante *J. Toutain*. Paris, E. Leroux, 1901, gr. in-8, 128 p., fig.

KAYSER, L., L'inscr. de l'Asclepiéion d'Épidaure (Le Musée belge, 1901, 1, p. 65-81.)

KERN, O., Die Inschriften von Magnesia am Maeander. (Publication du Musée royal). Berlin, Spemann, XXXVII, 296 p., 10 pl., dessins.

KIRCHHOFF, Bericht über die Sammlung der griechischen Inschriften. (S. Pr. Ak., 1901, 4, p. 67.)

KOEHLER, U., Zwei Inschriften aus der Zeit Antiochos IV Epiphanes. (S. Pr. Ak., 1900, 51, p. 1100-1108). — T. à p. Berlin, Reimer, 1901. 50 Pf.

KRETSCHMER, P., Eine naxische Schmähinschrift (Jahresb. d. Oesterr. arch. Instit., 1901, 1, p. 142-144.)

LAMMENS, H., Inscriptions grecques chrétiennes. (Le Musée belge, IV, 4. p. 278-322.)

LEGRAND, Ph.-E., Inscriptions de Trézène. (Suite.) (B. C. H., 1900, 1-6, p. 179-215.)

MENDEL, G., Inscriptions de Thasos (B. C. H., 1900, 1-6, p. 263-284.)

MOMMSEN, A., Zur Orientierung über die delphische Chronologie. (Ph. XIV, 1, p. 25-80.)

MUNRO, J. A. R., Some Pontic milestones. (J. H. S., XX, p. 159-166.)

— Notes on the text of the Parian Marble. (Cl. R., 1901, 3, p. 149-154.)

ORSI, P., Sacri spechi con iscrizioni greche presso Akrai (Busceni). (Atti. d. r. Accad. d. Lincei. Not. d. scavi, 1899, nov. p. 452-471.)

PAPAGEORGIOU, P. N., Κυρίας θεᾶς Μᾶς ἀνικήτου ἐπηκόου ναὸς ἐν Ἐδέσσῃ τῇ Μακεδονικῇ (Βοδενοῖς) καὶ 14 ἐπιγράμματα. (Ἀθηνᾶ, XII, 1-2, p. 65-88.) T. à p. Athènes, Perris.

— Un édit de l'empereur Justinien II en faveur de la basilique de saint Démétrius à Salonique, d'après une inscription déterrée dans la basilique même. (av. un fac-similé.) Leipzig, Teubner, 12 p. 1 M.

— Zum rhodischen Epigramme Berl. philol. Wochenschr., 1900, Sp. 20. (Berl. ph. W., 1900, nr. 28, p. 891.)

— Unedierte Inschriften von Mitylene. Leipzig, Teubner, XIV, 31 p., 8 pl. 3 M,

— Archäologisch-epigraphisches. 1. Pergamon im XIII. Jahrhundert. (Berl. phil. Wochenschr., 1901, nr. 21, p. 668-669 ; 22, p. 699-770.)

PARGOIRE J., Inscriptions d'Asie Mineure. (B. C. H., 1899, 12, p. 417-420.)

PATON. — Voir SECTION X.

PEDERSEN, H., Zu den griechischen Inschriften. (Z. f. vergleich. Sprachforschg., XXXVII, 2, p. 189-206.)

PERDRIZET, P., Inscriptions de Salonique (Mél. d'arch. et d'hist., XX, 3-4. p. 223-233.)

— Inscriptions d'Acræphiæ. (Suite.) (B. C. H., 1900, 1-6, p. 70-81.) — Note de *Th. Homolle*.

— Mélanges épigraphiques. [Inscriptions de Tégée, etc.] (Ibid., p. 285-299.) 1 pl.

— Inscriptions de Philippes. (Ibid., p. 299-323.)

REINACH Th., Pierres qui roulent. I. Un décret de Démosthène au musée d'Avignon. II. Un fragment de comptes des hiéropes de Délos. (R. E. G., nr. 52, p. 158-178.) 2 pl.

— Un nouveau proconsul d'Achaïe. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 324-328.)

RICCI, Seymour de., Le milliaire le plus méridional du monde [inscr. bilingue, gr. et lat.] (S. Ac. I, 1900, p. 78-83.)

RICOCHON, Tablettes et formules magiques à double sens. 1re série. Paris, A. Picard, 1901, 12 p.; 1 pl.

SALINAS, A., Base fittile con iscrizione greca arcaica proveniente dall' agro Selinuntino (Selinunte). Con 2 fig. (Atti d. r. Accad. d. Lincei, not. d. Scavi, 1900, mars, p. 112-113.)

SCRINZI, A., Iscrizioni greche inedita di Rodi. (dalle schede dell' Hedenberg.) (Atti d. R. Istit. Veneto, LVII, p. 251-286.)

SEARLES. — Voir SECTION VIII.

SEURE, G., Inscriptions de Thrace. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 147-169.)

SKORPIL, H. et V., Six inscr. de Philippopolis. (Ceské museum filologické, 1900, 4-5, p. 328-333.)

SPIEGELBERG, W., Aegyptische griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen Kaiserzeit. Auf Grund von grossenteils unveröffentlichtem Material gesammelt-und erläutert. (Demotische Studien, 1. Heft.) Leipzig, Hinrichs, 1901, p. 72, VIII et 58 pl. autogr. 24 M.

STERN, E. von, Der Pfeilschuss des Olbiopoliten Anaxagoras. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1901, 1, Beibl., p. 57-60.)

— Nachtrag, von *J. Karabacek*. (Ibid., p. 61-70.)

TITULI Asiae Minoris. Collecti et editi auspiciis Caesareae Academiae litterarum Vindobonensis. Vol. I. Tituli Lyciae lingua lycia conscripti. Enarravit *E. Kalinka*. Tabulam... adiecit *R. Heberdey*. Wien, Hölder, in-fol., VI, 136 p., figg. 40 M.

TORP. — Voir SECTION VIII.

WALTZING, J. P., Recueil des inscr. gr. et lat. relatives aux corporations romaines. 1er supplément. (Le Musée belge, 1901, 1, p. 62-64.)

WEIL, H., Une inscr. grecque d'Égypte. (S. Ac. I., 1900, p. 173-176.)

— Note sur une inscr. grecque d'Égypte. (Ibid., 1901, p. 201-204.)

WILAMOWITZ-MOELLENDORF, U. von, Lesefrüchte. [Zur Inschrift betr. den Volksbeschluss von Mantineia-Antigoneia.] (H., XXXV, 4, p. 536-542.)

— Inschriften von Magnesia am Mäander. (C. r. du mém. de Kern.) Goetting. gelehrte Anzeigen, 1900, 7, p. 558-580.)

WILHELM, A., Ein Friedenbund der Hellenen. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1900, 2, p. 145-162.)

— Inschrift aus Syrakus. (Ibid., p. 162-171.)

— Epigramme aus Delphi. (M. I. A., 1900, 3, p. 306-307.)

— Ἐπιγραφὴ Θουρίας. (Ἐφ. ἀρχ., 1900, 3, p. 151-152.)

— Zwei Fluchinschriften. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1901, 1, Beibl., p. 9-18.) 2 Abbildgn.

— Zwei gr. Grabgedichte. (Ibid., p. 17-21.) 2 Abb.

— Zu den Inschriften aus Magnesia am Mäander. (Ibid., p. 21-36.)

— Note sur un fragment d'inscription trouvé sur l'Acropole d'Athènes. (S. Ac. I., p. 524-532.)

— Remarques sur deux inscr. de Delphes. [Voir G. COLIN.] (B. C. H., 1900, 1-6, p. 216-221.)

ZEKIDIS, G.-D., Ἐπιγραφαὶ ἐκ Θεσσαλίας ἀνέκδοτοι. [Ἐφ. ἀρχ., 1900, 1-2, p. 51-74.).

ZIEBARTH, E., Zu den griechischen Vereinsinschriften (Rh. Mus., LV, 4, p. 501-519.)

VII. — Paléographie. — Bibliographie.

BASSI, D., Notizie di codici greci nelle biblioteche italiane. (Cont.), 4. Ὀρφέως λιθικὰ κηρύγματα. 5. Σωκράτους καὶ Διονυσίου περὶ λίθων. (R. di filol., XXIX, 1, p. 77-83.)

BIBLIOTHECA philologica classica. Index librorum, periodicorum, dissertationum, commentationum vel seorsum vel in periodicis expressarum, recensionum. Vol. XXVII. Lipsiae, O. R. Reisland.

BIDEZ, J. — Voir section V, Hagiographes.

CODICES graeci et latini photographice depicti duce *Scatone de Vries*. T. VI : Homeri Ilias cum Scholiis. Codex Venetus A, Marcianus 454 phototypice editus. Praefatus est *D. Comparetti*. Leiden, Sijthoff, 1901, xiv, 641 p. in phototyp. 310 M.

— (Article anonyme dans Wochenschrift f. klass. Philol., 1900, nr. 50, p. 1383-1384.)

DEWISCHEIT, C., Altgriechische Tachygraphie in ägyptischen Papyrusurkunden aus den königl. Museen zu Berlin. (Archiv. f. Stenographie, 1901, 1.)

FOERSTER, R., Zur Handschriftenkunde und Geschichte der Philologie. VI. Hdschriften der Zamoyski'schen Bibliothek. (Simon Simonides und Herennios' Metaphysik.) (Rh. M., LV, 3, p. 435-459.)

GOTLOB., E., Verzeichnis der griechischen Handschriften in Oesterreich ausserhalb Wiens. (Anzeiger d. Akad. in Wien, 1900, 14, p. 83-84.)

HAHN, V., Griechische und lat. Handschriften der gräflich Zamoyskichen Bibliothek in Warschau. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1900, nr. 48, p. 1323-1327.)

MINOS, Ein neuentdektes Geheimschriftsystem der Alten. Mit 4 Proben aus Nikander, Catull, Tibull, Properz, Ovid, Vergil, Horaz; Phaedrus, Val. Flaccus. Martial und andern, und mit einem Nachwort über Akrostisches bei den klass, Dichtern der Griechen und Römer. Leipzig, Fock, 1901, viii, 64 p. 2 M. 40 Pf.

OMONT, H., Fac-similés de manuscrits grecs, latins et français du v° au xiv° siècle exposés dans la Galerie Mazarine. Paris, E. Leroux, 1901, in-4°, pl.

— Un très ancien manuscrit grec de l'Évangile selon St Matthieu, récemment acquis pour la Bibliothèque nationale. (S. Ac, l., 1900, p. 215-218.)

— Peintures du manuscrit grec de l'Évangile de St Matthieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, récemment acquis pour la Bibliothèque nationale. (Monuments Piot, VII, 2.)

REINACH, S., Témoignages antiques sur l'écriture mycénienne. (L'Anthropopologie, XI, 5, p. 497-502.)

REITZENSTEIN, Griechische Bibliotheken im Orient. (Verhandlgn. der Versammlg d. deuschen Philologen, etc. 1899, p. 49-51.)

WEINBERGER, W. 1. Programm eines Wegweisers durch die Sammlungen griechischer und lat. Handschriften. 2. Studien zu spätgriechischen Epikern. Progr. Inglau, 15 p.

— Bericht über Palaeographia und Handschriftenkunde, 1887-1900. (Bursians Jahresb., 1900, 11-12, 3. Abt., p. 168-233.)

WESSELY, C. — Voir Section V, Papyrus.

VIII. — Grammaire. — Lexicographie. — Prononciation du grec. — Rhétorique.

ALLEN, S., Παρ' ἱστορίαν or παριστορία. (Cl. R. 1901, 4, p. 231-232.)

BAMBERG, A. von., Règles fondamentales de la syntaxe grecque, d'après l'ou-

vrage d'Albert von Bamberg, par *Ch. Cucuel*, sous la direction d'*O. Riemann*, 4e éd. revue par *E. Audouin*. Paris, Klincksieck, 1901, in-12, x, 315 p.

BAYFIELD, M. A., Note on φοναί. (Cl. R. 1901, 5, p. 251-252.)

BECHTEL, F., Böotische Eigennamen. I. Τευμασιγένεις. II. Μωλίουτος. III. Γαδώσιος. (Beitr. z. Kunde der Indog. Sprachen, XXVI, 2, p. 147-152.)

BENSELER, G. E., Griechisch-deutsches Schulwörterbuch. 11. Aufl. bearbeitet von *Ad. Kaegi*. Leipzig, Teubner, VIII, 916 p. 8 M.

BOLLING, G. M., The etymology of ΣΘΕΝΟΣ. (Amer. J. of philol., XXI, 3, p. 315-316.)

BRÉAL, M., Etymologies. [1...2. Kumbha, κεφαλή. 3. Un vers d'Homère. 4. Ἐντελέχεια. — Ἄτερ. 5. Τειχεσιπλήτης. Etc. (Mém. de la Soc. de linguistique, XI, 5, p. 354-361.)

— Ἀδρότη. (Acad. des Inscr. et b.-l., séance du 5 oct. 1900.)

— Les verbes signifiant « parler ». (R. E. G. nr. 57, p. 113-121.)

BRUGMANN, K., Griechisch ἄνθρωπος. (Indog. Forschgn., XII, 1-2, p. 25-32.)

BUCK, C. D., The source of so-called Achaean-Doric κοινή. (Am. J. of philol., XXI, 2, p. 193-196.)

BURY, J. B., The identity of Ajax. (Hermathena, XXVI, p. 126-130.)

COOK, A. B., Iostephanos (J. H. S., XX, p. 1-13.)

DELNEST, J., La syntaxe grecque. (Bull. bibliogr. du Musée belge, 1901, 5, p. 157-158.)

DOERWALD, P., Zur Behandlung des griechischen Tempuslehre. (N. J. Alt., 1901, 2, 2 Abt., p. 85-93.)

DRERUP, E., Histoire des alphabets grecs locaux. (Le Musée belge, V, 2, p. 135-148.)

DYROFF, A., Geschichte des Pronomen reflexivum. 1. Abt. : von Homer bis zur Attischen Prosa. 2. Abt. : Die Att. Prosa und Schlussergebnisse. Würzburg, Stuber, 2 vol. à 4 M.

EARLE, M. L., On the supplementary signs of the Greek alphabet. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 175-176.)

FAY, E. W., Prometheus in India. (Z. f. vergl. Sprachf., XVII, 1, p. 154-155.)

— Etymology and slang. [.....4. πυδαρίζει...]. (Amer. J. of philol., XXI, 2, p. 197.

FICK, A., Einige griechische namen. 2 : σοφός, ἐπίσοφος; 3 : Zur thessalischen mundart; 4 : Οὐάτίας König von Kyme. (Beitr. z. k. r. Indog. Sprachen, XXVI, 2, p. 110-129.)

FISCHER, F., Ueber technische Metaphern im Griechischen, mit besonderer Berücksichtigung des Seewesens und der Baukunst. Inaug.-Diss. Erlangen, Straubing, 64 p.

FLAESCHEL, H., Unsere griechischen Fremdwörter. Progr. Benthen O.-S., 1901, 79 p.

FRENZEL, Zur Behandlung der griechischen Modalsyntax. Progr. Wongrowitz, in-4o, 8 p.

GARINO. — Voir Section V, Homère.

GAROFALO, Fr. P., Sugli στατοί (?) Spartani. (Boll. di filol. cl. VII, 2, p. 42-43.)

GILDERSLEEVE, Syntax of classical Greek from Homer to Demosthenes. First part. New-York, Cincinnati, Chicago, Amer. book Compagny, x, 190 p.

GUNDERMANN, G., Das deutsche Wort « Braut » bei Römern und Griechen. (Z. f. deutsche Wortforschung, I, 2-3.)

HADZIDAKIS, G. N., Zur Chronologie der gr. Lautgesetze und zur Sprachfrage der alten Macedonier. (Z. f. vergl. Sprachf., XVII, 1, p. 150-154.)

— Φιλολογικαὶ συζητήσεις (Ἀθηνᾶ, XII, 1-2, p. 93-124.)

— Δύο λέξεις περὶ τῆς λέξεως Μεσαρέας. (Ibid., p. 205-206.)

— Τονικὰ ζητήματα. (Ibid., p. 206-207.)

— Περὶ τοῦ σχηματισμοῦ τῶν ὀνομάτων εἰς -ις, ιν ἀντὶ -ιος, ιον ἐν τῇ μεταγενεστέρᾳ Ἑλληνικῇ. (Ibid., 3, p. 285-303.)

— Umwandlung eines Potentialis in Plusquamperfect und Perfect. (S. Pr. Ak., 1900, 49, p. 1088-1095.)

HEINSIUS, J., Ueber die Repräsentation von indog. - skr im Griechischen. (Indog. Forschgn, XII, 1-2, p. 178-180.)

HOFFMANN, G., Zur Methode des griechischen Grammatikunterrichtes [I]. Progr. Gross-Strelitz, Wilpert, in-4°, 16 p.

— II. Ibid., 1901, 13 p.

HOFFMANN, O., Zur Bildung des sigmatischen Aoristes. (Beitr. z. Kunde der indog. Sprachen, XXVI, 1, p. 30-44.)

— Studien zur griechische Stammbildung. (Ph., XIV, 1, p. 17-24.)

HUDE, K., Ueber γὰρ in appositiven Ausdrücken. (H. XXXVI, 2, p. 313-315.)

JANNARIS, A. N., κατεπάνω, capitano-captain. (Byz. Z., X, 1-2, p. 204-207.)

KLOSTERMANN, P., Κομίατον-commeatus. (H., XXXVI, 1, p. 156-157.)

KOCH, K., Quae fuerit ante Socratem vocabuli ἀρετή notio. Diss. Ienae, Braunschweig, Goeritz, III, 65 p. 1 M. 20 Pf.

KOHL, O., Griechische Lese- und Uebungsbücher. (N. J. Alt., 1900, 10, 2. Abt., p. 549-556.)

KRETSCHMER, P., Die Entstehung der Koine. Wien, Gerold, 40 p. (Extr. de S. W. Ak.)

LEMM, O. von, Griechische und lateinische Wörter im Koptischen. (Bull. de l'Acad. imp. des sc. de Saint-Pétersbourg, 1900, nr. 1.)

LEVI., A., Ὅτε, πότε, κτλ. (Riv. di filol. XXVIII, 4, p. 588-592.)

LÉVY, J., Sur quelques noms sémitiques de plantes en Grèce et en Égypte. I, Σίλφιον. II. Μαγύδαρις, III, Μάσπετον. IV, Σίσων. V, Asbouloulou. VI, Lablana? (Rev. arch. 1900, mai-juin, p. 334-344.)

MAY, J., Ueber das Sogenannte ν ἐφελκυστικόν. (N. philol. Rundschau, 1900, 22, p. 502-508.)

MAYSER, E., Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemaerzeit. II. Progr. Stuttgart, in-4°, 54 p.

MELTZER, H., Zur Lehre von der Bedeutung des Præsensstammes im Griechischen. (Korrespondenzblatt f. d. Gelehrten und Real-Schulen Wurtenbergs, 1900, 12, p. 445-452.)

MEYER, L., Handbuch der griechischen Etymologie. I. Bd. Wörter mit dem Anlaut ο, ε, ο, η, ω. Leipzig, Hirzel, 1901, 656 p. 14 M.

MILDEN, A. W., The limitations of the predicative position in Greek. Diss. Baltimore, 43 p.

MOULTON, J.-H. — Voir SECTION V, PAPYRUS.

NAYLOR, H. D., On the optative and the graphic construction in Greek subordinate clauses. (Cont.) (Cl. R. 1900, 7, p. 345-352.)

NESTLE, E., Zu den griech. Namen der Buchstaben (Ph. XIII, 3, p. 467-477.)

— Ἀμφότεροι = alle mit einander. (Berl. philol. Wochenschr. 1900, nr. 47, p. 1467-1468.)

PASSOW'S Wörterbuch der griechischen Sprache, völlig neu bearbeitet von *W. Crönert*. Goettingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1901, 2 vol. (paraît par livraisons).

POLITIS, N. G. Μελέται περὶ βίου καὶ γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. — Παροιμίαι, T. Β'. Athènes, 1901. 8 dr.

PRELLEWITZ, W., Jahresbericht über die griechische Dialektforschung von 1882 bis 1899. (Bursians Jahresb. 1900, 6, 3. Abt. p. 70-112.)

RADERMACHER, L., Griechischer Sprachgebrauch. (Ph. XIII, 4, p. 592-597.)

RAVASI, G., Elementi di grammatica greca ad uso dei Ginnasi. Padova, 1899. 325 p.

REINACH, S., La Crète avant l'histoire. [Alphabet inconnu d'une langue inconnue, etc.] (Chronique des arts et de la curiosité, 1901, p. 181, 189, 201, 212, 221, 228, 235.)

RICHARDS, H., On the word δράμα. (Cl. R., 1900, 8, p. 388-393.)

RIEMANN, O. et H. GOELZER, Grammaire comparée du grec et du latin [II] — Phonétique et étude des formes. Paris, A. Colin, 1901, 540 p.

ROUSE, W. H. D., and J. M. SING, Exercises in Syntax and idioms of Attic Greek. London, Rivingtons, 192 p. 3 sh. 6 d.

— Marathon and Vrana. (Cl. R., 1901, 3, p. 190-191.)

SCHMITT, J., Myrolog oder Moirolog? (Indog. Forschgn, XII, 1-2, p. 6-13.)

SCHNEIDER, F., Ist die Erlernung des Duals in der griechischen Formenlehre wirklich entbehrlich? (Verhandlg. der Versammlg deutschen Philol., 1899, p. 73-74.)

SCHWARZBACH, F., Eine Vereinfachung der griechischen Accentlehre (Preuss. Jahrbb. Bd. 103, Hft 1, p. 123-132.)

SCHWYZER, E., Etymologisches und grammatisches. 1. λαγώς..... 5. lat. tabula, griech. σανίς..... 7. σκυθρός. (Z. f. vergl. Sprachforschung, N. F. XVII, 1, p. 146-150.)

SEATON, R. C., On the word ἀφειδεῖν. (Cl. R.. 1901, 1, p. 29-31.)

SIESBYE, O., Beobachtungen über Besonderheiten im Sprachgebrauch bei griechischen und lateinischen Autoren. (Nord. Tidskr. f. filol., VIII, 1, p. 1-16.)

SOLMSEN, F., Untersuchungen zur griechischen Laut - und Verslehre. Strassburg, Trübner, 1901, IX-322 p. 8 M.

THIMME, H., Abriss einer griechisch-lateinischen Parallelsyntax zum Gebrauch im griechischen Unterricht und zum Privatstudium für Schüler. Leipzig, Teubner, v, 86 p.

THUMB, A., Die Namen der Wochentage im Griechischen. (Z. f. deutsche Wortforschung, I, 2-3, p. 163-173.)

— Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. Beiträge zur Geschichte und Beurteilung der Κοινή. Strassburg, Trübner, VIII, 275 p. 7 M.

TORP, A., Lykische Beiträge III. (Videnskabeselskabet Skrifter. II. Histor.-filol. klass., 1900, 3.) Christiania, Dybwad, 34 p.

TOURNIER, E. et DESROUSSEAUX, Cours de thèmes grecs. Nouv. éd. revisée. Paris, Hachette, 1899, 2 vol.

VALAORI, J., Der delphische Dialekt. Goettingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1901, x, 83 p. 2 M. 60 Pf.

VERRALL, A. W., The name Anthesteria. (J. H. S., XX, p. 115-117.)

VINTSCHGER, J. von, Die Αὐτο-Composita, sprachwissenchaftlich klassifiziert. Progr. Gmunden.

WEISWEILER, J., Keine lateinisch-griechische Parallelgrammatik! Ein Mahnruf vor dem Ende, Progr. Münstereifel, 1901, 14 p.

WESSELY, C., Epicrisis : Eine Untersuchung zur hellenistischen Amtssprache. (S. W. Ak. Phil.-hist. Kl. Bd. CXLII, 9.) 40 p.

WOOD, F.-A., Etymological Miscellany. [... 7. Ζόφος ; 8. κλοιός ; 8. κύκνος ; 10. μάργος ; 11. σίνομαι ; 12. τινάσσω ; 13. σμίλη ; 14. σπεύδω ; 15. ὕμνος ; 16. ὕλη ; 17. ὑλίζω.....] (Am. J. of philol. XXI, 2, p. 178-182.)

IX. — Métrique. — Musique.

BATKA, R., Die Musik der alten Griechen. Ein Vortrag. Prague. (F. Ehrlich), 18 p.

BLASS, Fr. — Voir section V, Orateurs.

CHURCH, A., Dactyls, anapests and tribachys in Aeschylus, Sophocles and Euripid. (Cl. R., 1900, 9, p. 438.)

CROENERT, W., Ueber rhythmische und accentuirte Satzschlüsse der griechischen Prosa in ihren Wechselbeziehungen. (Verhandl. d. Versamml. d. Philol., 1899, p. 66-68.)

FENNEL, C. A. M., A new system of analysing Greek lyric stanzas. (Cl. R., 1900, 6, p. 292-295.)

FLEISCHER, O., Die Reste der altgriechischen Tonkunst. Leipzig, Breitkopf et Hariel, 1899, 22 p.

FREI, J., De certaminibus thymelicis. Diss. Bâle, Birkæuser, 78 p.

GLEDITSCH, H., Metrik, nebst e. Anhang über die Musik der Griechen, mit 2 Notentaf, München, Beck, 1901. (Handbuch, etc. Hrsg. von I. von Müller, II. Bd. 3 Abteilung.)

GOODELL, T.-D., Blass's Theorie of Exhoplii. (Proceed. of Amer. philol. Assoc., XXX, p. 27.)

HATZIDAKIS, G.-N., Περὶ τοῦ τονισμοῦ τῶν συνθέτων εἰς -ος ὀνομάτων. (Ἀθηνᾶ, XII, 3, p. 344-359.)

JOHNSON, Ch. W. L., The motion of the Voice; ἡ τῆς φωνῆς κίνησις, in the theory of ancient music. (Proceed. of Am. philol. Ass. XXX, p. 42-55.)

KRALIK, R. von, Altgriechische Musik. Theorie, Geschichte und sämmtliche Denkmäler. Stuttgart, J. Roth. 52 p. 80 Pf.

MOEHLER, A., Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik. Leipzig, Göschen, 195 p.

POIRÉE, E., Une nouvelle interprétation rythmique du second hymne delphique. Solesmes, impr. Saint-Pierre, 8 p. avec musique. (Congrès international d'histoire comparée. 8me section : Histoire musicale.) (Paris, E. Sagot.)

RAMORINO. — Voir Section V, Plutarque.

REINACH, Th., La musique des sphères. (R. E. G., nr. 55, p. 432-449.)

— Un fragment d'Ion de Chios. — Voir Section V, Ion.

RUELLE, C.-E., Les sources de l'ancienne musique grecque. (Annales de la musique, 15 nov. 1901.)

SCHOEDER, O., Die neueste Wendung in der griechischen Metrik. (Verhandl. d. Versamml. d. Philol., 1899, p. 52-55.)

SOLMSEN. — Voir Section VIII.

TAUBERT, O. — Voir Section V, Athénée.

WEIL, H., Metrica. — Voir Section V, Euripide.

X. — Histoire. — Géographie.

ANDERSON. — Pontica. — Voir Section VI.

ANDROUSTELLIS et BASIA, Ἑλληνικὴ ἱστορία. Athènes, Saliberos, 1899, 3 volumes.

ANSPACH, A. E., De Alexandri Magni expeditione indica, Fasc. I. Progr. Duisburg, 1901, 37 p.

BATES, F. O., The Deme Kolonos. (Transact. of Amer. philol. Assoc., XXX, p. 99-106.)

BAUER, A., Die Seeschlacht von Salamis. (Jahresh. d. Oesterr. arch. Inst., 1901, 1, p. 90-111.)

BÉRARD, La Pylos homérique. — Voir Section V, Homère.

— L'étude des origines grecques. (R. histor., 1901, 1, p. 1-25.)

BEVAN, E. R., A note on Antiochos Epiphanes. (J. H. S., XX, p. 26-30.)

BOUCHÉ-LECLERCQ, A., Leçons d'histoire grecque. Paris, Hachette, VIII, 354 p. 3 fr. 50

BURY, J. B., A history of Greece to the death of Alexander the Great. London, Macmillan, XXIII, 909 p.; 210 fig. 7 cart.

— Prehistoric Ionians. (The Engl. hist. Review, 1900, 58, p. 288-291.)

BUSOLT, G., Zur Chronologie des peloponnesischen Krieges. (H., XXXV, 4, p. 573-584.)

CASTANIER, V. J. E., Jérusalem, Constantinople, Athènes et Rome. Impressions et souvenirs d'un pèlerin. Lyon, Vitte, 1901, 126 p.; grav.; 2 pl.

COSTANZI, V., Quaestiones chronologicae. I. De Hellanici aetate definienda. II. Quo tempore Darius Hystaspis filius ad Scythiam perdomandam profectus sit. Torino, Bocca, 1901, 22 p.

— Appunti di storia ateniese. (Riv. di stor. ant., V, 4, p. 502-523.)

CUMONT, Fr., Rapport sur une mission archéologique en Asie-Mineure. (R. de l'I. P. en Belgique, 1900, 6.)

EDMONDS, C. D., Some doubtful points of Thessalian topography. (Annual Report of the Brit. School at Athens, 1898-1899.)

EPHTHALIOTIS, Argyris, (pseudonyme de Michaelidis), Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. Πρῶτος τόμος. Athènes, libr. de l'Ἑστία, 1901, 326 p.

FARNELL. — Voir Section V, Thucydide.

GAGNOL, Histoire de la Grèce ancienne. Paris, Poussielgue, in-16. Gravures. 3 fr.

GALLINA, J., Die Theorie Leukas-Ithaka. (Z. f. d. Oesterr. Gymnasien, 1901, 2, p. 97-118.)

GAROFALO DI BONITO, P., Intorno Sibari e Turio. Qualche memorie. Napoli, Prass, 1899, 214 p. L. 4

— Observations sur les Galates ou Celtes d'Orient. (R. E. G., nr. 55, p. 450-463.)

GELDER, H. van, Geschichte der alten Rhodier. (Couronné par l'Assoc. provinc. d'Utrecht pour les arts et les sc.) Haag, Nijhoff, VIII, 523 p. 10 M.

GELZER, H., Aus dem alten Byzanz. (Zukunft, Jahrg. VIII, 40; IX, 1.)

GIANNOPOULOS, N. J., Ὕπατα, πόλις τῶν Αἰνιανῶν, (Ἁρμόνια, 1900, 10, p. 633-645.)

GLEYE, A., Die ethnologische Stellung der Lykier. Helsingfors, 30 p. 1 M. 60 Pf.

HAUSSOULIER. — Voir Section XIII.

HEISENBERG, A., Auf der Insel Skyros. (Beil. zur Münchner Allg. Zeitung, 1900. nr. 140.

HENNEBICQ, L., L'Orient grec. Paris, Editions de l'Humanité nouvelle, 1901, 510 p.

HOFMANN, J., Studien zur Drakontischen Verfassung. Prog. Straubing, 1899, 30 p.

HOLLEAUX, M., Recherches sur la chronologie de quelques archontes béotiens. II. L'archontat de Lykinos. (R. E. G., nr. 52, p. 187-197.)

JULLIAN, C., Note sur la topographie de Marseille grecque. (R. E. A., 1900, oct.-déc., p. 340-345.)

KIESSLING, M., Zur Geschichte der ersten Regierungsjahre des Darius Hystaspes. Diss. Leipzig, 62. p.

KRALIK, R. von, König Xerxes und Esther. (Die Kultur, Jahrg., II, 4.)

KROMAYER, Die Schlacht von Sellasia und die historische Kritik des Polybius-Vortrag. (Berliner philol. Wochenschr., 1901, nr. 10, p. 315-318; nr. 11, p. 346. 350.)

LATYSCHEFF, B., Scythica et Caucasica e veteribus graecis et latinis collegit et cum versione russica edidit B. L., vol. I : Scriptores graeci. Fasc. 3 (fin). (Mém. de la Soc. arch. russe, N. S. XI, p. 553-946.) 1 carte.

LEACH, A., The Athenian democracy in the light of Greek literature. (Amer. J. of philol., XXI, 4, p. 361-377.)

LEHMANN, C. F., Xerxes und die Babylonier. (Wochenschr. f. klass. Philol., 1900, nr. 35, p. 959-965.)

LENSCHAU, Th., Die Zeitfolge der Ereignisse von Ende Sommer 411, bis zur Arginusenschlacht. (Ph., Supplt. Bd. VIII, 1-2, p. 301-336.)

MAC KENNY HUGHES, Marathon. (Cl. R., 1901, 2, p. 131-135.)

MALIXIN, A., Zwei Streitfragen der Topographie von Athen. Berlin, Reimer, 1901, 44 p. 1 M.

MASSARANI, T., Cipro antica e moderna e il generale Palma di Cesnola. Roma, tip. del Senato.

MAYR, A., Ueber die Insel Cossura. (Globus, LXXVII, 9, p. 137-143.)

MEYER, E., Geschichte des Alterthums. 3. Bd. : Das Perserreich und die Griechen, 1, Haelfte. Stuttgart, Cotta, 1901, VIII, 691 p.

MICHAELIDIS. — Voir EPITHALIOTIS.

MUNRO, J. A. R., Roads in Pontus, royal and Roman. (J. H. St., XXI, 1, p. 52-66.) 1 pl.

MURRAY, Handbook for travellers in Greece, etc. 7th ed. revised and corrected on the spot. London, J. Murray, CXX, 992 p. Maps and plans.

NEUHAUS, O., Die Ueberlieferung über Aspasia von Phokaia. (Rh. M., LVI, 1, p. 272-283.)

NEUMANN, C., Griechische Kulturgeschichte in der Auffassung Jakob Burckhardt's. (Histor. Z., N.-F., XLIX, 3, p. 385-452.)

NIESE, B., Geschichte d. griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea, 2. Teil. Gotha, Perthes, 1899.

— Die Welt des Hellenismus. Antrittsrede. Marburg, Elwert, 1901, 24 p.

NOACK, F., Neue Untersuchungen in Alexandrien, ausgeführt mit Unterstützung des H. *Ernst Siegelin* im Winter 1898-1899. Bericht. Athen, 1899. (Extr. de M. I. A., XXV), 69 p.

PATON, W. R., Sites in E. Karia and S. Lydia. (J. H. S., XX, p. 47-80.) 1 pl. 13 fig. (Inscriptions, etc.).

PEDERSEN, H., Bericht über die neuesten lykischen Forschungen. (Nord. Tidskr. f. filol., VIII, p. 17 ss.)

PAPANDREAS, G., Description de la chaîne des monts Aroaniens et de la cascade du Styx. (En grec.) (Ἁρμονία, 1901, 2, p. 49-56.)

PERVANOGLOU, J., Histoire médiévale de Chios. (En grec.) (Ἁρμονία, 1901, 2, p. 64-76.)

PHILADELPHEUS, Th., Τὰ παράδεισα (Ἁρμονία, 1900, 7, p. 436 ss.)

PRASEK, J. V., Zur Chronologie des Kyros. Zu der Behistûninschrift, I. (Forschungen zur Geschichte des Altertums, III.) Leipzig, Pfeiffer. 38 p.

RAMBAUD, A., La guerre de races au xe siècle. (R. des Deux-Mondes, sept. 1900.)

REINACH, S., La question d'Ithaque. (R. Arch., 1900, nov.-déc., p. 464-466.)

— Voir SECTION VIII.

REINACH, Th., Un nouveau proconsul d'Achaïe. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 324-328.)

— Voir SECTION XIV.

ROUVIER, J., Ptolémaïs-Acé, ses noms et ses ères sous les Séleucides et la domination romaine, avant sa transformation en colonie romaine. (198 av. J.-C. — 54 ap. J.-C.) (Extr. de la R. biblique, juillet 1899.) 16 p., 2 pl.

SARRIS, J.-S., Sur le golfe de Corinthe. (En grec.) (Ἁρμονία, 1900, 12, p. 742-747.)

SAULNIER, A., Résumé de l'histoire ancienne des Grecs en 21 leçons. Paris et Lyon. Briguet, in-18, 108 p. ; grav.

SCRINZI, A., La guerra di Lyttos del 220 av. Cr. e i trattati internazionali cretesi con speciale riguardo a quelli conservati nel Museo archeologico della Marciana. (Atti del Istit. Veneto, S. 7, vol. IX, disp. 10.)

— Storia e costituzione dell'isola di Kalumna. (Ibid. S. 8, vol. I, disp. 3.)

SHUCKBURGH, Evelgn, S., A., Short history of the Greeks from the earlies times to 146. B. C. Cambridge, University Press, 1901, in-12, XXIV, 388 pt 4 sh. 6 d.

SMYLY, J. G., On the fixed Alexandrine year. (Hermathena, XXVI, p. 81-88.)

SOLARI, A., L'elezione di Agesilao e i partiti politici in Sparta. (Bibliot. d. scuole ital., IX, 6-7.)

STÉPHANOPOLI, P., Histoire des Grecs en Corse. Paris, Ducollet, 1901, in-18 jésus, XII, 220 p., 3 pl. en couleur, 1 grav., 3 fr. 50 c.

STREHL, W. J., Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde. I. Bd. : Griechische Geschichte. II. Ausg. vermehrt durch ergänzende Vorbemerkungen und ein Namen-und Sachregister, von *P. Habel.* Breslau, Marcus, 1901, in-12, 261 p. 4 M. 40 Pf.

STRUCK, A., Durch Pontus nach Amasia. (Deutsche Rundsch. f. Geogr. und Statist., XXII, 6, p. 241-249; — 7, p. 300-309.) Abbildgn.

SWOBODA, H., Zur Geschichte des Epaminondas. (Rh. M., LV. 3, p. 460-475.

— Greek history. London, Dent, in-12, 176 p. 1 sh.

TARN, W. W., Patrocles and the Oxo-Caspian trade route. (J. H. St., XXI, 1) p. 10-29.)

TROPEA, G., Il settentrione greco della Sicilia dal 337 al 241. (Riv. d. stor. ant., V, 4, p. 559-603.)

VAREKA, J., Dans l'île de Délos. (En tchèque). Progr. 1901.

WESSELY, C., Ueber die Lage des antiken Möris-Sees. (Anz. d. kaiz. Ak. d. Wiss, in Wien, 1900, 22, p. 142-146.)

WILHELM, A., Ein Friedenbund der Hellenen. (Jahresh. d. œsterr. arch. Instit., 1900, 2, p. 162-171.)

WILISCH, E., Beiträge zur Geschichte des alten Korinth. (Handel der älteren Zeit. Wehrkraft.) Progr. Zittau, 1901, in-4, 48 p. 2 Taf.

WILLE, E., Mein Ausflug von Athen nach Eleusis, Korinth, Mykenä und Tiryns in den Sommerferien 1899. I. Progr. Neustettin, 1901. 36 p.

WITKOWSKI, ST., De pace quae dicitur Cimonica. Commentatio. Leopoli, 7 p.

XI. — RELIGION. — CULTE. — MYTHOLOGIE.

*** Der religiöse Sinn des griechischen Volkes und die « Eusebeia ». (Die christl. Welt, XIV, 42.)

ACHELIS, H., Spuren des Urchristentums auf den griechischen Inseln. (Z. f. neutestam. Wiss. I, 1, p. 87 ss.)

BATES, W. N., The Lenaea. the Anthesteria and the Temple ἐν Λίμναις. (Transact. Amer. philol. Assoc., XXX, p. 89-98.)

CLUGNET, L., Les offices et les dignités ecclésiastiques dans l'Eglise grecque. (R. de l'Orient chrétien, IV, p. 110-128.)

DEUBNER, L., De incubatione capita quatuor. Accedit laudatio in miracula S. hieromartyris Therapontis e codice messanensi denuo edita. Leipzig, Teubner, v, 138 p. 5 M.

EVANS, A. J., Mycenaean tree and pillar cult and its mediterranean relations. With 1 plate and 70 fig. from recent Cretan finds. (J. H. St., XXI, 1, p. 99-204.)

FAIRBANKS, A., On the festival Epidauria at Athen. C. Cl. R. 1900, 8, p. 424-426.)

— The Chthonic gods of Greek religion. (Amer. J. of philol., XXI, 3, p. 241-259.)

— The Greek Paean. (Cornell Studies). New York, Macmillan, VIII, 166 p.

FOUCART, P., Les grands mystères d'Éleusis. Personnel, cérémonies. (Extr. des Mém. de l'Acad. des inscr. et b.-l., t. XXXVII.) Paris, Klincksieck, 1901. 6 fr. 50.

FRITZE, H., von, Zu W. Reichels vorhellenischen Götterkulten. (Rh. M. LV, 4, p. 588-604.)

— Voir SECTION XIII.

HARRINGTON, J. E., Pandoras box. (J. H. S., XX, p. 99-114.) 2 fig.

HILLER von GAERTRINGEN, F., Eine Karneenfeier in Thera. (H. XXXVI, 1, p. 134-139.)

HOLLAND, R., Mythographische Beiträge. I. Der Typhoeus Kampf. II. Hermochares und Ktesylla. III. Die Bestattung der Alkmene. (Ph. XIII, 3, p. 344-361.)

HOMMEL, F., Die Insel der Seligen in Mythus und Sage der Vorzeit. Vortrag. München, Lukaschik, 42 p., 3 Abbildgn. 1 M. 50 Pf.

JORDAN, G., Tod und Winter bei Griechen und Germanen. [Beitr. zur Volkskunde.] Leipzig, Teubner, 1901, p. 1-37.)

KALOPOTHAKIS, D., Nereids in modern Greece. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 179.)

KAN, A.-H., De Jovis Dolicheni cultu. Diss. Groningue, Wolters, 1901, 115 p.

KARO, G., Zu den altgriechischen Fabelwesen. (Strena Helbig., p. 149-154.) 8 Abbildgn.

KERN, O., Zum griechischen Kultus. (Str. Helbig., p. 155-159.)

KRETSCHMER, P., Σιρήν. (W. St., XXII, 2, p. 179-180.)

LEFÈVRE, A., Entretiens sur les origines et les croyances de la Grèce ancienne. Paris, Schleicher.

LEGRAND, Ph.-E., Questions oraculaires. I. La promanteia. (R. E. G., nr. 53-54, p. 281-301.)

— II. Xuthus et Créuse à Delphes. (Ibid., nr. 56, p. 46-70.)

MARCHIANO, M., L'origine della favola greca ed i suoi rapporti con le favole orientali. Trani, Vecchi, in-16, 514 p.

MARTIRI pagani. (Atene e Roma, III, 17, p. 163-164.)

MUELLER und WIESELER, Antike Denkmäler zur griechischen Götterlehre. 4. Ausg. von *Wernicke*. Liefg 1-2.

NILLSON, M. P. N., Studia de Dionysiis atticis. Diss. Lund, Möller, IV, 162 p. 3 M. 50 Pf.

PAIS, Il culto di Atena Siciliana e l'Ἀθήναιον della Punta della Campanella. (Archivio stor. per le provincie Napoletane, XXV, 3, p. 335-354.)

PERDRIZET, P., Note sur une représentation symbolique de la triade d'Héliopolis. (S. Ac. I., 1901, p. 218-221.)

POTTIER, E. — Voir Section XIII.

PULEIO. — Voir section V, Homère.

REICHEL, V. und A. WILHELM, Das Heiligtum der Artemis zu Lussoi. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1901, 1, p. 1-89.) 158 Abbildgn.

REINACH, S., De la prière pour les morts (Strena Helbig., p. 245-247.)

RINANOPOLI, L. V., Lamia e Lilith nelle legende greche e semitiche. Penne, S. Valeri, 7 p.

ROEDER, Ueber die Sage von Daphnis. (Festschr. f. Ussing, p. 216 ss.)

ROSCHER, W. H., Weiteres über die Bedeutung des E zu Delphi und die übrigen γράμματα δελφικά. (Ph. XIV, 1, p 81-101.)

RUHLAND, M., Die eleusinischen Göttinnen. Entwicklung ihrer Typen in der attischen Plastik. 1. Teil. Diss. Strassburg, 1901, 40 p.

SAINT-CLAIR, G., Myths of Greece explained and dated. Embalmed history from Uranus to Perseus; incl. Eleusinian mysteries and Olympic games. London, Williams and Norgate, 1901, 798 p. 16 sh.

SŒRENSEN, S., Hvem var Prometheus, og hvorledes blev an mannesketsskaber? (Nord. Tidskr. filol., IX, 1, p.-14.)

TROPEA, G., Il culto di Kora in Menai. (Riv. di stor. ant., V, 4, p. 552-558.)

TSOKOPOULOS, G.-P., Histoire des jeux olympiques célébrés à Antioche. (En grec.) (Ἁρμονία, 1901, 1, p. 1-11.)

USENER, H., Zwillingsbildung. (Strena Helbig., p. 315-333.)

USSING, G. L., Bidrag til Kundskab om Alteret hos Graekerne. (Oversigt over det K. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger, 1900, 4, p. 249-283.)

— Étude sur l'autel des Grecs. (Résumé de l'art. précédent.) (Ibid., p. 284-290.) 12 fig.

VASSITS, M., Die Fackel in Kultus und Kunst der Griechen. Diss. München, 84 p.

VISSER, M. W. de, De Graecorum diis non referentibus speciem humanam. Lugd. Bat., Los, 283 p.

XII. — Antiquités. — Institutions.

ARVANITOPOULOS. — Voir section V, Aristote.

BETHE, E., Die hellenistische Bühne und ihre Decorationen. Mit 13 Abbild. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1900, 2, p. 59-81.)

BODENSTEINER, E., Bericht über das antike Bühnenwesen, 1885-1895. (Schluss.) (Bursians Jahresb., 1900, 11-12, 3. Abt., p. 113-167.)

BURCKHARDT, J., Griechische Kulturgeschichte. Hrsg. von *J. Oeri*. 3. Bd. Berlin, Speman, vii, 468 p. 7 M.

CAPPS, The catalogue of victors at the Dionysia and Lenaea. (Cl. R., 1901, 2, p. 77.)

CICCOTTI, E., La retribuzione delle funzioni pubbliche civili nell' antica Atene e le sue consequenze. (Estr. d. Rendiconti del R. Istit. Lombardo d. sc. e lett. Serie II, vol. XXX.) Milano, 1901, 30 p.

CLERC, M., traduit par *An. Zacas*. Περὶ τῶν τῆς πόλεως Θυατείρων. Athènes, Impr. de l'Union, xv, 174 p.

COLLINET, P., et P. JOUGUET, Un procès plaidé devant le Juridicus Alexandriae dans la seconde moitié du ive siècle après J.-C. (Archiv f. Papyrusf., I, 2, p. 293-312.)

CUMONT, Fr., Le Pontarque et l'ἀρχιερεὺς Πόντου. (R. E. G., nr. 57, p. 138-141.)

CYBULSKI, St., Die griechischen und röm. Schiffe. Erklärender Text zu nr. 4

der « Tabulae, quibus antiquit. gr. et rom. illustrantur ». Leipzig, Koehler, 15 p.; 8 Abbildgn. 40 Pf.

— Das Kriegswesen der alten Griechen. Erkl. Text zu nn. 1 und 2 der « Tabulae, etc. ». Ibid., 1901. 1 M.

DAREMBERG, SAGLIO, POTTIER, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. 30e fascicule (LIB-LUD). Paris, Hachette, s. d., gr. in-4°, t. V, p. 1205-1364.

— — 31e fascicule (LUD-MAG), t. V, p. 1365-1524.

DEDEKIND, A., La pourpre verte et sa valeur pour l'interprétation des écrits des anciens. (Extrait des Archives de zoologie expérimentale et générale. Paris, Reinwald, 8 p.; 3 pl.

DEGEN, H., De Trojanis scenicis specimina duo. Accedit appendix « de Teucro Teucrisque ». Diss. Leipzig, 66 p.

DEUBNER, L., Ἐπαύλια. Mit 1 Taf. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1900, 3, p. 144-154.)

DOERPFELD, W., Die vermeintliche Bühne des hellenistischen Theaters. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 1, p. 22-37.)

EXON, Ch., A new theory of the Ekkyklema. (Hermathena, XXVI, p. 132-143.)

FAYMONVILLE, K., Purpurfärberei der verschiedenen Kulturvölker des klassischen Altertums. und der frühchristlichen Zeit. Diss. Heidelberg, 75 p.; 1 Tabelle.

FERGUSON, W. S., Notes on the Athenian secretaries and archons. (Transact. of Amer. philol. Assoc., XXX, p. 107-114.)

FRANCOTTE, H., L'industrie dans la Grèce ancienne. Bruxelles, Soc. belge de librairie, 2 vol.

FRANCOTTE, ROERSCH et SENCIE. — Voir Section VI.

FREI, J., De certaminibus thymelicis. Basel, Birkhaeuser, 78 p. 1 M. 50 Pf.

GUIRAUD, P., La main-d'œuvre dans l'ancienne Grèce. Paris, Alcan, 223 p. 7 francs.

HASTINGS, C., Le théâtre français et anglais, ses origines grecques et latines. (Drame, comédie, scène et acteurs.) Précédé d'une lettre de M. Victorien Sardou, de l'Acad. fr. Paris, Firmin-Didot, xx, 281 p. 7 fr. 50

HELBIG, W., Observations sur les ἱππεῖς athéniens. (S. Ac. I., 1900, p. 516-522.)

JŒRGENSEN, C., Theaterbilleter fra det gamte Athen. (Studien fra Sprog-og Oldtids forskning, nr. 43.) Copenhague, Klein, 16 p. 1 Plan, 6 fig.

LEGRAND, Ph. E. — Voir Section V, Bacchylide.

LO CASCIO, Il bagno, etc. — Voir section V, Homère.

MABILLE, P., Le communisme et le féminisme à Athènes. (Extr. des Mém. de l'Acad. de Dijon.) Paris, Foureau, 53 p.

MAISCH, R., Griechische Altertumskunde. (Sammlung Göschen Bd. 16.) 2 Aufl. bearb. von *Fr. Polhammer*. 2. Abdruck; Leipzig, Göschen, 212 p.; 9 vollbilder.

MARCHI, A. de, La Libertà di riunione, di associazione, di coscienza, di culto e d'insegnamento in Atene e Roma. I. II. (Rendic. d. r. Istit. Lomb. s. 2, vol. XXXIII, fasc. 14, 15.)

MIE, Fr., Die Festordnung der olympischen Spiele. (Ph., XIV, 2, p. 161-179).

MITTEIS. — Voir Section V, Papyrus.

MUELLER, A., Noch einmal die Sehverhältnisse im Dionysostheater. (Ph., XIII, 3, p. 329-343.)

NICCOLINI, G., I re e gli efori a Sparta. (Riv. di stor. ant., V, 4, p. 524-551.)

NOTOR, G., La femme dans l'antiquité grecque. Texte et dessin de *G. N.* Préface d'*E. Müntz*. Paris, Laurens, in-4, iv, 284 p., 320 dessins, 33 reproductions en couleur.

PESTALOZZA, U., La vita economica ateniese dalla fine del sec. VII. alla fine del sec. IV a. C. Milano, Cogliati, 1901, 115 p.

PHOTIADIS. P. S., Συμβολαὶ εἰς τὸ ἀττικὸν δίκαιον ἢ διορθωτικὰ εἰς τὸ Κανταβριγιακὸν λεξικὸν (Ed. Houtsma, Lugd. Bat., 1870). (Ἀθήνα, XIII, 1, p. 3-64.)

RAUSCHEN, Das gr.-römische Schulwesen zur Zeit des ausgehenden antiken Heidentums. Progr. Bonn. 31 p.

RENTZSCH, J., De δίκῃ ψευδομαρτυρίων in jure attico, comparatis Platonis imprimis legum libris cum orationibus atticis. Diss. Leipzig, 1901, 64 p.

RIVALTA, V., Atticarum et romanarum legum collatio. Ravennae.

SILVERIO, O., Untersuchungen zur Geschichte der attischen Staatssklaven. Diss. München, 66 p.

SOLARI, A., Osservazioni sulla preteza potenza marittima degli Spartani. (Riv. di stor. ant. N. S., V, 2-3, p. 356-382.)

— La navarchia in Sparta e la lista dei navarchi. (Annali della r. scuola norm. sup. di Pisa. Filol. e filos., 1899.)

— Intorno all' « ad quem » del potere criminali degli efori spartani. (Bibliot. d. scuole ital., IX, 4.)

STRACK, Die Titelentwickelung bei den Ptolemäern. (Verhandl. d. Versamml. d. Philol., 1899, p. 100-102.)

TUCKERMANN, F. S., The flowers of Greece. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 162.)

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. von, Ueber Bruns' Frauenemancipation in Athen. (H., XXXV, 4, p. 548-553.)

YOUNG, C. H., Practical hints on ancient Greek dressmaking. (Am. J. of arch., 1900, 1, p. 167-168.)

XIII. — Art et archéologie figurée. — Fouilles.

AMELUNG, W., Weibliche Gewandstatue des fünften Jarhunderts. (Mitteilgn. d. deutsch. arch. Instit. Rom. Abt., 1900, 3, p. 181-197.) 2 Taf., 2 Abb.

— Zum Apollo vom Belvedere. (M. I. A., 1900, 3, p. 286-291.)

AMERICAN SCHOOL of classical studies at Athens, etc. (Amer. J. of arch. Suppl. to vol. IV.)

BARDT, W., Archäologische Untersuchungen. I. ἐπικήδειος σπονδή. (Ἁρμονία, 1900, 5, p. 306 ss.)

BATES, W. N., The lighting of the so-called Theseum. (Amer. J. of archæol., 1900, 1, p. 174.)

BEAUREGARD, J. de, Parthénon, Pyramides, Saint-Sépulcre. (Grèce, Égypte, Palestine.) Lyon, Vitte, 1901, VII, 337 p.; 117 illustr. 3 fr.

(BELGER, Chr.), Archæologica varia. (Berliner philol. Wochenschr., 1900, nr. 28, 37, 45, 46, 48, 49; 1901, nr. 19.)

— Neues Kuppelgrab und Tumulus bei Volo. Athen, neue Reste der Langen Mauern, Mesogaia, Andros. (Ibid., 1901, nr. 22, p. 701-702.)

B. (BENNDORF), O., Jünglingskopf der Akropolis. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1900, 2, Beibl., p. 219-222.)

BERNOULLI, J. J., Griechische Ikonographie mit Auschluss Alexanders und der Diadochen. I. Tl. : Die Bildnisse berühmter Griechen von der Vorzeit bis an das Ende des V. Jahrh. v. Chr. München, Bruckmann, 1901, XIX, 215 p., 37 Abb., 26 Lichtdr. Taf. 16 M.

BISSING, F. W., Zur Datierung der « Aegaeischen » Vasen in den Schutthügeln von Kahun. (Strena Helbig, p. 20-27.) 10 Abbild.

BLINKENBERG, Chr., Ein attisches Votivrelief. (Festschrift f. Ussing, p. 1-18, 1 pl., 1 fig.

BLUEMNER, H., Die Gemälde des Panainos am Throne des olympischen Zeus. (Jahrb. d. d. arch., Instit., 1900, 3, p. 136-144.)

BOEHLAU, J. Die ionischen Augenschalen. Mit 34 Abbildgn. (M. I. A., 1900, 1-2, p. 40-99.)

— Glasiertes Thongefäss aus Samos. (Jahresh. d. œsterr. arch. Instit., 1900, 2, p. 210-213.) 1 Taf., 1 Abb.

BORRMANN, R., Der dorische Tempel der Griechen. (In : Die Baukunst, hrsg. von Borrmann und Graul, 2. S. 4. H.). Berlin, Spemann, in-fol. 6 Taf. 4 M.

BOSANQUET, R. C., Archæology in Greece. (J. H. S., XX, p. 167-181.)

BRITISH MUSEUM. Dep^t. of Greek and Roman antiquities. Sculptures of the Parthenon. London, 140 p., 17 fig. 11 pl. 1 sh.

BRITISH SCHOOL at Athens. Annual report. Session 1898-1899. London, Macmillan, 123 p., 14 pl.

BROWNSON. — Voir Section V, Platon.

BULLE, H., Odysseus und die Sirenen. (Strena Helbig., p. 31-37.) 1 Abb.

— Die Steinschneiderkunst im Altertum. (N. J. Alt., 1900, 10, 1 Abt., p. 661-691.) 2 pl.

CAHEN, Bas-relief archaïque de Sparte. (B. C. H., 1899, 12, p. 599-600.) 1 dessin.

CASTRIOTIS, P., κεφαλὴ Ἀφροδίτης. (Ἐφ. Ἀρχ., 1990, 1-2, p. 37-90.) 1 pl.

CAVVADIAS, P., The Recent finds of Cythera. (J. H. St., XXI, 1, p. 205-208.) 5 fig.

— Statues rendues par la mer. (R. E. G., nr. 57, p. 122-126.)

— Lettre [à M. S. Reinach sur les statues trouvées dans la mer près de Cérigotto]. (S. Ac. I., 1901, p. 58-63.) 3 fig.

CHASE, G. H., Terracottas from the Argive Heraeum. (Am. J. of Arch., 1900, 1, p. 161-162.)

COLLIGNON, M., Lion funéraire sur un lécythe blanc Athènes. (Strena Helbig., p. 41-43.) 1 fig.

— Torse féminin d'ancien style ionien provenant de Clazomène, au Musée du Louvre. (R. arch., 1900, nov.-déc., p. 373-379.)

— Petit bronze trouvé en Asie-Mineure. (Bull. de la Soc. nat. des Antiq. de Fr., 1900, 3, p. 180.)

— Le masque d'Artémis à double expression de Boupalos et d'Athénis. (R. E. G., nr. 56, p. 1-7.)

CONSTANTOPOULOS, K. M., Mosaïque de Daphni. (En grec.) (Ἁρμονία, 1900, 11, p. 705-726.) Figg. dans le texte.

CONZE, A., Die attischen Grabreliefs. Hrsg. im Auftrage der Kaiserl. Akad. d. W. zu Wien. 11. Liefg. Berlin, Speman, gr. in-folio, IX, p. 263-286. Abbidgn: 25 Taf. In Mappe : 60 M.

— Ueber die Ergebnisse der im Herbst von J. vom archäol. Institute durch Dörpfeld und mich ausgeführten Untersuchgn in Pergamon. (S. Pr. Ak., 1901, 10, p. 221.)

COUROUNIOTIS, K., Ἐκ τοῦ ἱεροῦ τῆς Ἀμαρυσίας Ἀρτέμιδος. (Ἐφ. ἀρχ., 1900, 1-2, p. 5-26.) 1 pl., 5 zincogr.

— Porossculpturen aus Mykene. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 1, p. 18-22.) 5 Abb.

COUSIN, G., Voyage en Carie. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 24-69.)

DAGUIN, F., Venus Anadyomène. Notice sur un bas-relief trouvé aux sources de la Seine. (Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France.) 14 p. 1 grav.

DELBRUECK, R., Ueber einige Grabhügel der Agia Triada. (M. I. A., 1900, 3, p. 292-305.) 9 Abbild.

DELBRUECK, R. et K. G. VOLKMOELLER, Das Brunnenhaus des Theagenes. (M. I. A., 1900, 1-2, p. 23-33.) 2 pl., 5 fig.

DEL MAR, A., Venus di Milo, its history and its art. New-York, in-4, 48 p., figg.

ΔΕΛΤΙΟΝ τῆς ἐν Ἀλμυρῷ φιλαργαίου ἑταιρείας τῆς Ὄθρυος. Τεῦχος τρίτον περιέχον τὰ πεπραγμένα κατὰ τὸ α' ἔτος τῆς δευτέρας τριετοῦς περιόδου, πρὸς δὲ καὶ τὰς μετὰ ταῦτα ἀνευρεθείσας ἐπιγραφάς. Athènes, 36 p. 1 pl.

DEMARGNE, J., Monuments figurés et inscriptions de Crète. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 222-246.)

DENKMÆLER gr. und röm. Sculptur, hrsg. von *Brunn Bruckmann.*, und *Arndt.* N. F. Lief. 101-103. München.

DESSOULAVY, P., Vases mycéniens du Musée de Neuchâtel (Suisse). (R. arch., 1900, juillet-août, p. 128-147.) 33 fig.

DEUBNER. — Voir Section XII.

DOUGLAS, H., Some old Masters of Greek architecture. London, Great Barrington, 187 p., pl.

DUTILH, E. D. J., Deux têtes ptolémaïques en marbre. [Ptolémée IV Philopator et Arsinoé III sa femme.] (J. internat. d'arch. numism., 1900, 3-4, p. 313-315.) 2 pl. phototyp.

— Un petit bronze inédit de Diospolis Magna. (Ibid., p. 316-318.)

ELSNER, P., Ausgrabungen auf der griechischen Insel Thera. (Illustr. Zeitung, nr. 2972.)

EVANS, A. J., Rapport sur les nouvelles découvertes faites à Cnossos. (En anglais). (Athenaeum, nr. 3786, p. 634; nr. 3791, p. 793.)

— Même sujet. (Globus, LXXXVIII, 17.)

— Voir aussi Section XI.

EVANS and HOGARTH., Même sujet. (Biblia, 1891, jan., p. 331-335.)

FARMAKOWSKY, B. V., La peinture sur vases dans ses rapports avec l'art monumental à l'époque immédiatement postérieure aux guerres gréco-perses. (En russe.) (Mém. de la Soc. imp. russe d'archéol., N. S., X, p. 13-414.) 12 pl.; 22 fig.

FISCHER, E., Archäologische Erinnerungen an eine Studienreise nach Griechenland. Progr. Breslau, 1901, 20 p.; 1 carte.

FONTRIER, A. M., Antiquités d'Ionie. I. Les bains d'Agamemnon. (R. E. A., 1900, 3, p. 249-251.)

— — V. Épitaphe métrique de Smyrne. (Ibid., p. 359-360.)

FOERSTER, R., Zu den Skulpturen und Inschriften von Antiocheia. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 2, p. 39-55.) 8 fig.

FOURNIER, P. — Voir Section VI.

FRANKLIN, S. B., Reliefs on κιονίσκοι. (Am. J. of arch., 1900, 1, p. 181.)

FOUILLES américaines à Corinthe. (R. de l'I. P. en Belgique, XLIII, 4, p. 297.)

FOUILLES en Crète. Die lyttische Grotte auf Kreta. (Voss. Zeitg., 1900, nr. 542. — Wochenschr. f. kl. Philol., 1900, nr. 49, p. 1357-1358.)

FOWLER, H. N., Archaeological News. (Amer. J. of arch., 1900, 2, p. 241-285; 477-559.)

— Bibliography of archaeological books, 1899. (Ibid., p. 387-414.)

FRITZE, H. von, Die mykenischen Goldringe und ihre Bedeutung für das Sacralwesen. (Strena Helbig., p. 73-85.) 9 Abb.

FRŒHNER, Musée de Marseille. Catalogue des antiquités grecques et romaines. Paris, Imp. nat., XII, 380 p.

FURTWÆNGLER, A., Zum Diskobol Lancelotti. — Zur Venus von Milo und der Theodoridas-Basis. (S. M. Ak., 1900, 5, p. 705-714.)

— Der Apollo Stroganoff. (Ibid., p. 280-285.)

— Die Knidische Aphrodite des Praxiteles. (Monatsbericht f. Kunstwiss., 1900, 1, p. 26.)

— Die Ausgrabungen auf Aegina. (Berl. philol. Wochenschr., 1901, nr. 18, 20, 22.)

FURTWÆNGLER, A., und K. REINHOLD, Griechische Vasenmalerei. Auswahl hervorragender Vasenbilder, Unveränderliche Phototypie-Reproductionen der Verlagsanstalt Bruckmann. (En 6 livr.) 1. Lfrg. München, Bruckmann, gr. in-fol. 10 Taf., ill. Text, p. 1-54. Subskr. Preis : 40 M.

GARDNER, P., A new Pandora vase. (J. H. St., XXI, 1, p. 1-9.) 1 pl.

GRAEF, B., Helioskopf aus Rhodos. (Strena Helbig., p. 99-110.) 1 Taf., 6 Abb.

— Antike Plastik. (Bursians Jahresb., 1901, 1, 3 Abb., p. 1-16.)

GRAEVEN, H., Der Inderkampf des Dionysos auf Elfenbeinsskulpturen. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1901, 1, p. 126-142.) 3 pl., 7 fig.

HADACZEK, K., Le tombeau de Neoptolème à Delphes. (En polonais.) (Eos, VI, p. 167-170.)

HADZIDAKIS, J., Ἀρχαιολογικαὶ ἔρευναι ἐν Κρήτῃ. (Ἁρμονία, 1900, 9, p. 529-538.)

HARRISON, Jane E., Ægis-ἀγρηνόν. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 254-262.) 2 fig.

HARTWIG, P., Die linke Hand des Diomedes. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 2, p. 56-61.) 5 fig.

HAUSER, F., Der Bau der Akropolismauer. (Strena Helbig., p. 115-121.)

HAUSSOULLIER, B., Les Séleucides et le temple d'Apollon Didyméen. (R. Ph., 1900, p. 243-272; 316 ss.; 1901, p. 5-42; 125-145.)

HEBERDEY, R., und W. WILBERG, Grabbauten von Termessos in Pisidien. (Jahrh. d. oesterr. arch. Instit,, 1900, 2, p. 177-210.) 32 Abb.

HEERMANCE, T. W., A new Class of Greek geometric Pottery. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 152.)

HÉRON DE VILLEFOSSE, Aigle en marbre blanc trouvé à Magnésie du Méandre. (Bull. de la Soc. des Antiq. de Fr., 1900, 3, p. 264.)

— Tête de Diadumène trouvée à Varluisant. (Ibid., p. 254-258.) 2 pl.

— L'ex-voto de Theodoridas au Louvre. (S. Ac. I., 1900, 9-10, p. 465-472.) 2 pl.

HERRMANN, P., Zu den Ausgrabungen auf Kreta. (Deutsche Litteraturzeitung, 1901, nr. 26, p. 1557-1560.)

HERZOG, R., Mitteilungen über Untersuchungen auf der Insel Kos. (Verhandl. d. Versammlg. d. Deutschen Philol., 1899, p. 90.)

HILLER von GAERTRINGEN, F., Heraklesmaske aus Lindos. (Strena Helbig., p. 137-138.) 1 Abb.

— Ausgrabungen in Griechenland. Vortrag. Berlin, Reimer, 1901, 39 p. 1 M.

— Der Bildhauer Antiphanes. (H., XXXVI, 1, p. 160.)

— Ein Beitrag zur Geschichte der Venus von Milo. (Ibid., 2, p. 305-308.)

HILLER von GAERTRINGEN und C. F. LEHMANN, Geschichte aus Thera. (H. XXXVI, 1, p. 113-133.)

HOFFMANN, H., Untersuchungen über die Darstellung des Haares in der archaischen griechischen Kunst. (Aus « Jahrbb. f. class. Philol. ») Leipzig, Teubner, P. 171-212. 2. Abb., 3 Doppeltaf.

HOGARTH, D. G., The exploration of Creta. (Contemporary Review, nr. 420, p. 794-808.)

HOGARTH, D. G., and F. B. WELCH, Primitive painted pottery in Crete. (J. H. St. XXI, 1, p. 78-98.) 2 pl. 31 fig.

HOMOLLE, Th., Ex-voto au dieu Mèn. [Annonce d'un article de M. *Cecil Smith.*] (B. C. H. 1899, 12, p. 389.) 1 pl. (héliogravure).

— Lysippe et l'ex-voto de Daochos. (Ibid., p. 421-485.)

— Le Gymnase de Delphes. (Ibid., p. 560-583.) 1 pl.

— Le Stade de Delphes. (Ibid., p. 601-615.) 1 pl.; dessins et plans.

— Les Caryatides du trésor de Cnide. (Ibid., p. 617-635.) 3 pl.; 3 fig.

HOPPIN, J. C., The death of Argos on a red-figure hydria. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 162-163.)

— Three Argive lecythi in the Museum of fine arts in Boston. (Ibid., 1900, 2, p. 441-457.) 3 pl.

HUDDILSTON. — Voir SECTION II.

JOUBIN, Catalogue sommaire des monuments funéraires du Musée impérial Ottoman. Constantinople, Löffler, 1901, 95 p. 5 piastres.

— Le Marsyas de Tarse. (Au Musée impérial de C. P.) (Monuments Piot, VI, 2, p. 145-148.) 1 fig.

JUDEICH, M., Gargara und der Altar des Idaeischen Zeus. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1901, 1, p. 111-125.) 4 Abbildgn.

KAVVADIAS. — Voir CAVVADIAS.

KEMKE, J., Zum Alexandermosaik von Pompei. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 2, p. 69-73.) 1 Abb.

KIESERITZKI, G., Iasos. (Strena Helbig., p. 160-163.)

KLEIN, W., νεανικὴ κεφαλὴ ἐκ τῆς Ἀκροπόλεως. (Ἐφ. ἀρχ. 1900, 1-2, p. 1-5.) 1 pl.

KOERTE, G., Theseus, zum Herakles umgewandelt, vor Minos. (Strena Helbig., p. 164-170.)

— **Und A. KOERTE,** Gordion. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901; 1, Anzeiger.)

KUEMMEL, O., Aegyptische und Mykenische Pflanzenornamentik. Diss. Freiburg, 1901, 65 p.

LAURENT, Statuette du Bon Pasteur. (B. C. H., 1899, 12, p. 583-587.) 1 dessin.

LECHAT, H., Tête archaïque d'Apollon. (R. arch. 1900, juillet-août, p. 1-6.) 2 pl.

— La tête Rampin, marbre antique du vi^e siècle av. notre ère. (Musée du Louvre.) (Monuments Piot, VII, 2.) Illustr.

— L'Agias de Lysippe. (R. E. A., 1900, 3, p. 195-203.)

— Bulletin archéologique. (R. E. G., nr. 53-54, p. 372-412.)

LORENZO, G. de, Una probabile copia pompeiana del ritratto di Alessandro Magno, dipinto da Apelle. Napoli.

LOEWY, E., Die Naturwiedergabe in der älteren griechischen Kunst. Rome, Loescher, 60 p., 30 fig. 3 M, 60 Pf.

— Eine Vorkehrung im Zeus-Tempel zu Olympia. (Strena Helbig., p. 180-183.)

LUCAS, H., Eine unerkannte Midasvase. (Mitt. d. d. arch. Instit.; Roem. Abt., 1900, 3, p. 229-234.) 2 Abb.

M*,** Toiletten Mykenischer Damen. (Grenzboten, 1900, nr. 52, p. 643-644.)

MACALISTER, R. A. S., Amphora handles, with greek stamps, from Tell Sandahannah. (Quaer. Statement of Palestine Exploration fund, 1901, 1, p. 25-43.)

MACH, E. von, Hermes Discobolus? (Amer. J. of arch. 1900, 1, p. 178-179.)

— Greek and roman Sculpture. (Progress for the promotion of the fine arts, vol. VI, nr. 4, p. 235-275.)

MARCHI, A. de, Sul bassorelievo di Orfeo ed Euridice del Museo naz. di Napoli. (Atene e Roma, III, 24, p. 361-373.) fig.

MICHAELIS, A., Drei alte Kroniden. Eine Frage J. Vahlen vorgelegt. (Strassburg, Schultz, 10 p., 3 Abb.

MICHON, Et., La Vénus de Milo, son arrivée et son exposition au Louvre. (R. E. G. nr. 53-54, p. 302-370.) 2 fig.

MIDDLETON, J. H., Plans and drawings of Athenian buildings, edited by *E. A. Gardner.* (Soc. for the promotion of Hell. St., Supplementary paper, nr. 3.) London, Macmillan, x, 24 p., 25 fig.

MILANI, L. A., Il motivo e il tipo della Venere di Medici. (Strena Helbig.) p. 188-197.) 6 fig.

MILCHHOFER, A., Ueber ein Köpfchen des Sokrates. (Verhandl. d. Versamml. d. deutschen Philol. 1899, p. 56-57.)

MORET, A., Quelques scènes du Bouclier d'Achille et les tableaux des tombes égyptiennes. (R. arch., 1901, mars-avril, p. 198-212.)

MUNTZ, E., Eros et Psyché, sculpture antique inédite. Musée de l'École des Beaux-Arts. (R. de l'art ancien et mod., 1900, nr. 36, p. 236 ss.) 1 fig.

— Rapport de la Commission des Écoles d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux écoles pendant les années 1898-1899. (S. Ac. I., 1900, juillet-août, p. 403-414.)

MURRAY, A. S., A Mycenæan ivory. (Strena Helbig., p. 212-214.)

— **A. H., SMITH, and H. B. WALTERS,** Excavations in Cyprus. London, 126 p., 14 pl., 166 fig., 3 cartes.

MYRES, J. L., On the plan of the Homeric house, with special reference to Mykenian analogies. (J. H. S., XX, p. 128-150.) 6 fig.

NICHOLS, M. L., Geometric vases from Corinth. (Amer. J. of arch. 1900, 1, p. 163.)

NOACK, F., Neue Untersuchungen in Alexandrien. (M. I. A., 1900, 3, p. 215-279.) 3 Taf., 14 Abb.

NORMAND, Ch., Une héliogravure inédite représentant le Philippeion d'Olympie. (L'Ami des monuments, nr. 75-76, p. 350-356.) 1 pl.

— Le pays de Trézène (Ibid., nr. 77, p. 60-61.)

OMONT, H. — Voir SECTION VII.

— Lettres autographes de l'antiquaire *L. Fr. S. Fauvel.* (Bull. de la Soc. nat. d. antiq. de Fr., 1900, 3, p. 240-245.)

ORSI, P., Siculi e Greci in Leontinoi. (Mitt. d. d. arch. Instit. Röm. Abt., 1900, 12, p. 62-98.) 39 fig.

— Voir SECTION V, HOMÈRE.

— Nuovo Artemision a Scola Greca (Siracusa). (Atti d. R. Accad. d. Lincei ; Nuovi Scavi, ag. 1900, p. 353-387.) 32 fig., 1 carta.

PERDRIZET, Reliefs grecs inédits du Musée britannique. (B. C. H., 1899, 12, p. 558-560.) 1 pli. ; 2 fig.

— Reliefs Mysiens. (Ibid., p. 592-599.) 3 pl.

— Terres-cuites de Lycosoura et mythologie arcadienne. (Ibid., p. 635-638.) 1 fig.

PERNICE, E., Glaukos von Chios. (Jahrb. d. deutschen arch. Instit., 1901, 2, p. 62-68.)

PEROUTKA, E., O vykopech delfskych. (Fouilles de Delphes.) Progr. Prague, 1898.

PETERSEN, E., Dioskuren in Tarent. (Mitt. d. d. arch. Instit. Röm. Abt., 1900, 1-2, p. 3-61.) 2 Taf. 10 Abb.

— Varia. I. Die Marathonische Bronzegruppe des Pheidias. II. Die Ringergruppe der Tribuna. III. Zeus oder Alexander mit dem Blitz. IV. Zum Augustus-Bogen von Rimini. V. Der Sarkophag eines Arztes. (Ibid., p. 142-176.)

PETRA, G. de, Sul frontone orientale del tempio di Zeus in Olimpia (Strena Helbig., p. 44-47.)

PHENÉ, The rise, progress and decay of the art of painting in Greece. (Transact. of the R. Soc., of literature, 2. Series, vol. XXI, 1, p. 1-35.) 4 pl.

PICKARD, J., The Ephesian Amazons. (Proceed. of Amer. philol. Assoc., XXX, p. 33-34.)

POLLAK, L., Neue Repliken des Kopfes der Athena Parthenos. (Jahresh. des oesterr. arch. Instit., 1901. 1, p. 144-150.) 1 pl. 5 fig.

POTTIER, E., Le vase de Cléoménès. (R. A., sept.-oct. 1900, p. 181-203.) 2 pl.

— Vases antiques du Louvre. Photogravures de *J. Devillard*. 2e série. Salles E-G : le style archaïque à figures noires et à figures rouges. Ecoles ionienne et attique. Paris, Hachette, in-4, p. 61-156 ; pl. 52-102.

— Pourquoi Thésée fut l'ami d'Hercule. (Revue de l'art ancien et moderne, IX, p. 1-18.) 8 fig.

ΠΡΑΚΤΙΚΑ τῆς ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. X, 1899. (Ἀθηνᾶ, XI, 4, p. 589-591.)

— τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας τοῦ ἔτους 1899. Athènes, 1900.

PREISER, R., Zum Torso von Belvedere. Progr. Gera, 1901. 20 p. ; 1 pl.

PUCHSTEIN, O., Die griechische Bühne ; eine architektonische Untersuchung. Berlin, Weidmann, 1901, VI, 144 p. ; 43 fig. en texte.

REBER, F. von, Ueber die Anfänge des ionischen Baustiles. (Extr. des Abhandlg., d. k. bayr. Akad. d. W.) München, Franz, p. 91-133. Abb. 1 M. 80 Pf.

REGNAULT, F., Les terres cuites grecques de Smyrne au Louvre (R. Encyclop. Larousse, 10e année, nr. 360, p. 589-590.)

REINACH, S., Découvertes de tombes gréco-rom. à Jérusalem. (R. arch., 1900, mai-juin, p. 392-396.) 5 fig.

— La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. (Suite.) Ibid., p. 441-450 ; 1901, p. 27-45, 224-244.) Figg.

— Répertoire des vases peints. T. II : Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen, Gerhard, etc. Paris, Leroux, in-16, 428 p. Grav.

— Le type féminin de Lysippe (R. arch., 1900, nov.-déc., p. 380-403.)

— L'Hécate de Ménestrate. (Ibid., 1901, janv.-févr., p. 82-93.)

— Un bas-relief inédit au Musée de Constantinople. (R. E. G., nr. 57, p. 127-137.)

— Le temple d'Aphaia à Égine. (S. Ac. I., 1901, p. 524-537.)

REISCH, E., Kinderkanne aus Athen. Rothfigurige Lekythos aus Gela (Strena Helbig., p. 248-249.)

RETHWISCH, C., Der bleibende Werth des Laokoon. Progr. Berlin, Gaertner, 1899, in-4, 27 p. 1 M. 20 Pf.

RICHARDSON, R.-B., Pirene. I. II. (Amer. J. of arch., 1900, 2, p. 204-239.) 14 fig.

— The fountain of Glauce. (Ibid., p. 458-475.) 1 pl.

— On the Agora of Corinth. (The Independent, 1900, 2 août, p. 1855-1860.)

RIDDER, A. de, Bronzes du musée national [d'Athènes]. (B. C. H., 1900, 1-6, p. 5-23.)

RIST, Die Entwicklung der griechischen Porträtkunst. (Korrespondenz f. d. Gelehrten und Realschulen Wurttenbergs, 1901, 1, 2, 3.) Abbildgn.

RIZZO, G.-E., Spigolatore archeologiche. I. Una necropoli greca a S. Anastasia, presso Rendazzo, et la collezione Vagliasindi. II. Oenochoe col mito dei Boreadi. III. Anfora panatenaica. (Mitt. d. deutschen arch. Instit. ; Röm. Abt., 1900, 3, p. 37-40.)

ROBERT, C., Die Phorkiden (H., XXXVI, 1, p. 159-160.)

ROBINSON, E., The Boston Museum's Tanagra figurines. (R. arch., 1901, janv.-févr., p. 144-145.)

RONZEVALLE (le R. P.), Notice sur un bas-relief représentant le simulacre de Jupiter Heliopolitanus. (S. Ac. I, 1901, p. 437-482.) 2 pl.

ROSSBACH, O., Ein plastisches Porträt des Agathokles (Rh. Mus., LV, 4, p. 641-643.)

SAUER, B., Das sogenannte Theseion und sein plastischer Schmuck. Berlin et Leipzig, 1899, gr. in-4, XVI, 274 p., 11 pl., 36 fig.

— Eine Statue des Achilleus. (Strena Helbig., p. 265-270.) 3 Abb.

SAVIGNONI, L., Lavori eseguiti in Creta dalla missione archeologica italiana da 9 nov. al 13 dic. 1899. (Rendic. d. R. Accad. d. Lincei, Cl. morale, 1900, p. 304-313.)

SCHRADER, H., Die Anordnung und Deutung des Pergamenischen Telephosfrieses. M. 1 Taf und 18 Abb. (Jahrbb. d. d. arch. Instit., 1900, 3, p. 97-135.)

SCHREIBER, Th., Ueber neue alexandrinische Alexanderbildnisse. (Strena Helbig., p. 277-287.) 2 Abb.

SCHULTESS, S., Adrien et ses constructions. (En grec.) (Ἁρμονία, 1900, 12, p. 748-787.)

SEURE, S., Bas-relief funéraire de style attique du Musée de Tchinily-Kiosk. (B. C. H., p. 615-617.) 1 fig.

SITZUNGSPROTOKOLLE des K. deutschen arch. Instituts. Athenische Abteilung. (M. I. A., 1900, 1-2, p. 127-144.)

SKORPIL, H. et K., Monuments thraces. (En tchèque.) (Ceské Museum filol., 1900, 1, p. 1-9.)

SMITH, A. H., Sculptures of the Parthenon, British Museum. London, VIII, 140 p.

SOTIRIADIS, E., Das Siebenthorige Theben. (Das humanistische Gymnasium, 1900, 3, p. 159-164.)

— Ἀνασκαφαὶ ἐν Θέρμῳ. (Ἐφ. ἀρχ., 1900, 4, p. 161-212.) 2 pl.; 9 dessins.

SPRINGER, A., Handbuch der Kunstgeschichte. I. Das Alterthum. 6te Aufl. neubearbeitet von *A. Michaelis*. Leipzig, Seemann, 1901, XII, 378 p., 652 grav., 8 pl. en couleur. 8 M.

STAIS, B., Ἀνασκαφαὶ ἐν Σουνίῳ. (Ἐφ. ἀρχ., 1900, 3, p. 113-150.) 5 pl.

STERRETT, J. R. S., Troglodyte dwellings in Cappadocia. (The Century, 1900, sept., p. 677-687.) 10 fig.

STRONG-SELLERS, E., On an Apollo of the Kalamidian School. (Strena Helbig., p. 293-298.) 3 Abb.

STRUCK, A., Die Königsgräber von Amasia. (Globus, LXXVII, 11, p. 169-174.) 6 Abbild.

STUDNICZKA, Fr., Myron's Ladas. (Ber. üb. d. Verhandlgn d. k. Sächs. Ges. d. Wiss. Philol.-hist. Cl., 1900, 7, p. 329-350.)

TARAMELLI, A., Ricerche archeologiche cretesi. (Monum. ant. pubbl. per cura d. R. Accad. d. Lincei, IX, 2, p. 285-446.)

TARBELL, F. B., A signed Cylix by Duris in Washington. (Amer. J. of arch., 1900, 1, p. 161; 2, p. 183-191.) 1 pl.

— A fragment of a dated Panathenaic amphora (Cl. R., 1900, 9, p. 474-475.) 1 fig.

TSOUNDAS, Ch., Trois chatons de bagues mycéniennes. (R. arch., 1900, juillet-août, p. 7-14.) 1 pl., 2 fig.

USSING, J.-L., Det Store Alter i Pergamos. (Nord. Tidskr. f. filol., IX, 3-4, p. 113-119.)

VINCENZ, Fr. von, Die Steinkaskaden und die Ruinen von Hierapolis am Lykos. (Globus, LXXVII, 24, p. 377-383.) Abbildgn.

VYSOKY, H., Odysseus oder Hephaistos? (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1900, 2, p. 172-177.)

WAGNER, E., Ein Besuch in dem Heiligtum des Asklepios zu Epidaurus. Progr. Wehlau, 1901, 18 p.

WALDSTEIN, Ch., The earliest Hellenic art and civilization and the Argive Heraeum. (Amer. J. of archæology 1900, 1, p. 40-73.)

— The Hera of Polycleitus. (Athenæum, nr. 3791, p. 789-790.)

— Das Argivische Heraeum, etc. — Voir SECTION V, BACCHYLIDE.

— The argive Hera of Polycleitus. (J. H. St. XXI, 1, p. 30-44.) 2 pl.; 3 fig.

WERNICKE, K., Apollon Stroganoff und Apollon vom Belvedere. (Ph. XIII, 3, p. 321-328.)

WIDE, S., Aus Thessalien. (Berl. philol. Wochenschr., 1901, nr. 25, p. 795-796.)

WIEGAND, Th., Antike Sculpturen in Samos. (M. I. A., 1900, 3, p. 145-214.) 2 Taf., 65 Abb.

WINSLOW, W.-C., The palace of Minos in Crete. (The Amer. antiquarian, XXIII, p. 58-61.

WINTER, Fr., Studien zur älteren griechischen Kunst. II. (Jahrbb. d. d. arch. Instit., 1900, 2, p. 82-92.) 6 Abbildgn.

— Zu Euphronios. (Jahresh. d. oesterr. arch. Instit., 1900, 2, p. 121-132.)

ZIEHEN, J., Ueber den Alexandersarkophag von Sidon. (Bericht d. freien deutschen Hochstiftes zu Frankfurt a. M., 1900, 3-4, p. 304-315.)

WOLTERS, P., Knossos. (Jahrbb. d. d. arch. Instit.. 1900, 3, Anzeiger, p. 141-151.) 1 Taf., 6 Abb.

XANTHOURIDIS, St., Μῆτραι ἀρχαῖαι ἐκ Σητείας τῆς Κρήτης (Ἐφ. ἀρχ., 1900, 1-2, p. 25-50.) 2 pl.

XIV. — Numismatique. — Métrologie. — Calendrier.

ANDERSON, J. G. C., The Apameian « exemplum » of the Asian calendar inscription. (M. I. A., 1900, 1-2, p. 111-112.)

BABELON, E., Guide illustré du Cabinet des médailles et des antiques de la Bibliothèque nationale. Paris, Leroux, in-12, xv, 388 p.

BLANCHET, A., Études de numismatique. T. II. Paris, Leroux, 1901, 322 p.

DATTARI, G., Appunti di numismatica Alessandrina. (Riv. ital. di num., 1900, 3, p. 267-285.)

— Appunti di numismatica alessandrina. (R. intern. d'arch. num., XIII, 3, p. 269-286.)

DIEUDONNÉ, A., Monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des médailles. (R. de numism., 1900, 2, p. 121-136.)

DRESSEL, H., Altgriechischer Münzfund aus Aegypten. (Z. f. Num., XXII, 4, p. 231-258.) 1 pl., 6 fig.

HILL, G. F., British Museum. Catalogue of Greek coins. Lycaonia, Isauria and Cilicia. London, Br. mus. cxxxii, 296 p., 40 pl., 1 carte.

— Τετράδραχμον χρυσοῦν. (H., XXXVI, 2, p. 317-319.)

JOERGENSEN, C., Kvindehovedet paa de aeldre mönter fra Syrakus. (Festkrift til Ussing.) Copenhague, 26 p., fig et 1 pl.

LAMBROPOULOS A., Numismatique de la Macédoine. [Extr. de « la Macédoine » de Nicolaïdes.] Berlin, Stuhr, 1899, 31 p.

LEGRAND, E., Une lettre à propos des ὁλότραχα et des ἡλιοσελήνᾶτα. (J. intern. d'arch. numism., 1900, 2, p. 236.)

MAHLER, A., Concerning an Euboian tetradrachm. (J. intern. d'arch. numism., 1900, 2, p. 194-196.)

MOMMSEN, Th., Bericht über die Herausgabe des « Griechischen Münzwerkes ». (S. Pr. Ak., 1901, 4, p. 70-71.)

MOWAT, R., Bibliographie numismatique de l'Egypte grecque et romaine. (J. intern. d'arch. num., 1900, 3-4, p. 344-350.)

— Le vase sacrificatoire des reines d'Egypte, symbole monétaire. (Extr. de la Rev. num. 4. série, t. V, pp. 14-35.) Paris, Rollin et Feuardent, 1901.

OMAN, C. W. C., Unpublished or rare coins of Smyrna in the Bodleian Cabinet. (Num. Chronicle, 1900, 3, p. 203-208.)

PENNISI di FLORISTELLA, L'arte nella numismatica greco-sicula. (Atti dell' Accad. d. Zelanti di Acireale, vol. X.)

REINACH, Th. Pontica. I. La femme de Mithridate II. II. Statère et drachme de Mithridate II, III. Taulara ou Talaura. (R. num., 1900, 2, p. 224-234.)

RICCI, S., Il sentimento della natura nella monetazione della Grecia e della Magna Grecia. (R. intern. d'archéol. numismatique, 1901, 1, p. 55-74.)

ROSTOWZEW, M., ΔΩΡΕΑ ΣΙΤΟΓ ΤΑΡΣΩ. (Numism. Chronicle, 1900, 2, p. 96-107.)

ROUVIER, J., Le monnayage alexandrin d'Arados (suite). (R. num., 1900, 2, p. 137-151.)

— Voir Section X.

SVORONOS, J. N., Νέα προσκτήματα τοῦ ἐθν. νομ. Μουσείου. Α'. Νομίσματα ἀττικά. (J. internat. d'arch. num., 1900, 2, p. 169-177.)

— Περὶ τῶν εἰσιτηρίων τῶν ἀρχαίων. Μέρος Β'. Τὰ πήλινα εἰσιτήρια τοῦ θεάτρου τῆς Μαντινείας. Μέρος Γ'. Εἰσιτήριον ἀγορᾶς πώλων ἐν Ἀθήναις. (Ibid., p. 197-235.) 2 pl.

— — Μέρος Δ'. Τὰ μολύβδινα σύμβολα. (Ibid., p. 319-343.)

TACCHELLA, D. E., Monnaies inédites de Cabyle et de Mesembria sur la mer Egée. (R. num., 1900, 3, p. 257-259.)

WEIL, Das syrakusanische Tetradrachmon des Stempelschneiders Eukleidas, mit der Darstellung des behelmten Athenakopfes von vorn. (Sitzung. d. num. Ges. zu Berlin, oct. 1900.)

WROTH, W., Otanes and Phraates IV. (Num. Chron., 1900, 2, p. 89-95.) 4 fig.

— On the rearrangement of Parthian coinage. (Ibid., 1900, 3, p. 181-202.) 3 pl.

XV. — Byzantina.

CIPOLLA. — Voir Section V, Procope.

CONSTANTOPOULOS, K. M., Νέα προσκτήματα τοῦ Ἐθν. νομισματικοῦ μουσείου. Β', βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα. (J. intern. d'arch. numism., 1900, 2, p. 178-193.)

— Histoire de l'art byzantin (suite). (En grec.) (Ἁρμονία, 1901, 3, Appendice, p. 33-48.)

GARUFFI, C. A., Di una pergamena bilingue [gr. et lat.] del monasterio di Demenna, conservata nel Museo nazionale di Palermo. (Archivio stor. ital., ser. V, t. XXIII, p. 131-144.)

GELZER, H., Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz. (Histor. Z., LXXXVI, 2, p. 193-252.)

GERLAND, E., Kreta als venetianische Kolonie (1204-1669). (Histor. Jahrb., XX, p. 1-24.)

GRAEVEN, H., Typen der Wiener Genesis auf byzantinischen Elfenbeinreliefs. (Extr. du Jahrb. der kunsthistor. Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses.) Wien; Leipzig, Freytag, gr. in-fol., 21 p., 17 Abb.

— Zwei und sechzig Jahre byzantinischer Geschichte. (N. J. Alt., 1900, 10, 1 Abt., p. 692-702). 7 Abbildgn.

HARRISON, F., Byzantine history in the early middle ages. London, Macmillan, 63 p.

KINCH, K. F., Eine byzantinische Kirche. (Festskr. til Ussing, p. 144-155.) 3 Abb.

KRUMBACHER, K., Die Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwörter. (S. M. Ak., 1900, 3, p. 339-463.). 5 pl. T. à p. Munich, Franz.

MILLET, G., La collection byzantine de l'Ecole des hautes études. (R. arch., 1901, mars-avril, p. 289-290.)

— Le Monastère de Daphni. Histoire, architecture, mosaïques. Paris, Leroux, 1899, in-4°.

PAPADOPOULOS KERAMEUS, A., Δύο βυζαντινὰ σταθμία. (Byz., Z., IX, 4, p. 668-670.)

— Ἡ μονὴ Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας. (Ibid., X, 1-2, p. 193-199.)

QUINN, D., Education in Greece. (United States, Bureau of Education, Report for 1896-1897, Chapter VIII. [Entre autres sujets, Esquisse de l'éducation dans le moyen âge byzantin.]

SCHLUMBERGER, G., L'épopée byzantine à la fin du xe siècle. 2e partie : Basile II, le tueur de Bulgares. Paris, Hachette, VI, 654 p. nombreuses illustr.

WARTENBERG, G., Die byzantinische Achilleis. (Festschrift f. Vahlen.)

XVI. — Neohellenica.

*** Une grammaire du grec vulgaire en grec vulgaire. (Prospectus de l'auteur, *G. K. Rondakis.*) (R. E. G. nr. 56, p. 97-98.)

ABBOTT, G., Songs of modern Greece, with Introd. translations and notes. Edited for the Syndics of the University Press. Cambridge, Univ, Pr. in-12, XII, 307 p.

COUMANOUDIS, Et. A., Συναγωγὴ νέων λέξεων ὑπὸ τῶν λογίων πλασθεισῶν ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων. Athènes, Beck, 2 vol., 1167 p. 9 dr.

HADZIDAKIS, G. N., Περὶ τῆς ὀρθογραφίας τῶν κατ' ἀναλογίαν γενομένων νέων τόπων. (Ἀθηνᾶ, XI, p. 383-389.)

— Περὶ τῆς ποικίλης παραδόσεως τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. (Ibid., p. 389-393.)

OMONT, H., Athènes au XVIIe siècle. Relation du P. *Robert de Dreux*. Lettres de *Jacob Spon* et du P. *Babin* (1669-1680). (R. E. G. nr. 57, p. 270.)

PALMIERI, A., L. Ellenismo nell' istruzione [les écoles grecques en Turquie au moyen âge]. (Bessarione, vol. V, p. 91-114 et 308-330.)

PERNOT, Marthe et Hubert, Manuel de conversation français-grec moderne. Paris, André, 1899, in-12, VIII, 131 p.

ΣΥΛΛΟΓΟΣ πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων. 1 : *Eginétis*, ὁ οὐρανός. 2 : *D. S. Balanos*, ἡ ἐκκλησία μᾶς. 3 : *D. Bikélas*, ἡ γῆ τοῦ πυρός. 4 : *M. Constantinidis*, ὁ ἄνθρωπος. Athènes, impr. F. Papageorgiou, in-12, 5 : *N. Ch. Apostolidis*, τὰ ὠφελιμώτερα πτηνὰ τῆς Ἑλλάδος. 6 : *Ch. Anninos*, ὁ στρατιώτης. 7 : *A. K. Dambergis*, ὁ ὑλικὸς κόσμος. 8 : *Emmanuel S. Lukondis*, τὰ καθήκοντα καὶ τὰ δικαιώματα τοῦ πολίτου. 9 : *Léon Mélas*, ὁ μικρὸς Πλούταρχος, μέρος α'. 10 : *P. Karolidis*, ἡ Εὐρώπη κατὰ τὸν 19ον αἰῶνα. 11 : *A. O.* (madame), ὁ κὺρ Σίμος (Simon de Nantua). 12 : *Ch. Tsoundas*, ἡ ἀκρόπολις τῶν Ἀθηνῶν. 13 : Ἔτος Β' : *Georges Drosinis*, αἱ μέλισσαι. 14 : *K. St. Caratheodori*, ἡ Αἴγυπτος.. 15 : *P. E. Protopapadaki*, ὁ ἥλιος. 16 : *D. Bikélas*, τὰ ἑλληνικὰ γράμματα. 17 : *B. Patrikios*, νοσήματα καὶ μικρόβια. 18 : *R. Dimitriadis*, ὁ γεωργός. 19 : *Ch. Anninos*, ὁ Κολόμβος καὶ ἡ ἀνακάλυψις τῆς Ἀμερικῆς (traduction de l'italien). 20 : *Léon Mélas*, ὁ μικρὸς Πλούταρχος, μέρος β'. 21 : *A. Miliarakis*, ὁ χαρακτήρ (d'après l'anglais). 22 : *** ἡ βασίλισσα Βικτωρία (d'après l'anglais). 23 : *E. L.* ὁδηγὸς τῆς οἰκοδεσποίνης (traduit de l'allemand). 24 : *S. P. Loverdos*, ὁ ἐθνικὸς πλοῦτος.

Bon à tirer donné le 25 juin 1902.

Le rédacteur en chef-gérant, Th. Reinach.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

COMMENT A DU SE FORMER L'ILIADE

Il est un point sur lequel s'accordent aujourd'hui tous les critiques, c'est que l'*Iliade*, cette épopée de quinze mille six cent quatre-vingt-treize vers, ne s'est pas formée d'un seul coup ; elle aurait été précédée d'un poème plus court, que des additions et des amplifications successives auraient amené peu à peu aux dimensions de l'*Iliade* actuelle. Ce poème était-il en éolien ou en ionien? Toutes les parties en étaient-elles liées de manière à présenter un récit continu, ou y avait-il entre elles des lacunes, que comblait mentalement l'auditoire grâce à la connaissance qu'il avait de l'ensemble de la légende? Quels en étaient le commencement et la fin? Si tout le monde s'entend pour le faire débuter par la *Querelle*, s'arrêtait-il en deçà ou se prolongeait-il au-delà du dénouement de l'*Iliade* que nous possédons? Ici, l'entente cesse ; une croyance pourtant subsiste, à peu près générale, d'après laquelle ce poème primitif aurait eu pour auteur un aède de génie. Dans la masse des traditions relatives à Achille, un poète exceptionnellement doué aurait choisi le sujet du différend d'Achille et d'Agamemnon, et il l'aurait traité d'une manière si neuve, que son œuvre aurait bientôt attiré tous les regards : on la développa, et elle devint avec le temps l'immense épopée que nous avons entre les mains. Ainsi pensent la plupart de ceux qui se sont occupés de l'origine des poèmes homériques ; je citerai surtout O. Muller et Bergk, et, plus près de nous, MM. Naber, van Leeuwen, Jebb, Christ, Maurice Croiset. Cette opinion soulève plusieurs difficultés, parmi lesquelles je me contenterai de signaler la suivante.

Le génie, d'ordinaire, est préparé par quelque chose ; on ne le voit guère surgir inopinément de l'ignorance ou de la médiocrité : il y avait soixante ans qu'on faisait des tragédies à Athènes quand Eschyle écrivit ses *Perses*, et l'intervalle est plus considérable encore entre la frise du Parthénon, si justement admirée, et celle du trésor des Cnidiens à Delphes, avec laquelle certaines parties de la frise du Parthénon présentent une si sensible analogie. Je sais bien qu'avant cet aède inspiré, premier instigateur de l'*Iliade*, les savants dont j'ai rappelé les noms placent une longue production épique ; mais qu'on lise, par exemple, quelques-unes des pages, d'ailleurs si délicates, de M. Croiset sur la nouveauté des inventions de ce génie vraiment unique, et l'on sera frappé de l'énorme distance qui l'aurait séparé de ses prédécesseurs (1). Qu'ils le veuillent ou non, les partisans d'un poète génial, auteur d'une *Iliade* d'où serait sortie celle qui nous est parvenue, sont amenés à creuser un abîme entre lui et ses devanciers, et cet abîme, nécessaire pour expliquer l'espèce d'éblouissement produit par l'apparition d'une poésie aussi nouvelle, ainsi que l'ardeur d'imitation qu'elle alluma et qui concentra sur un même sujet l'activité de plusieurs générations d'aèdes, paraît mal s'accorder avec les exemples de l'histoire, qui ne nous montre point de ces brusques à coup. S'il était nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un poète de génie, je le placerais plutôt vers la fin de l'évolution qui aboutit à l'état actuel de l'*Iliade* ; j'en ferais l'héritier d'une suite ininterrompue de progrès qui auraient graduellement rapproché ce poème de la forme sous laquelle nous l'avons reçu ; je le concevrais profitant de tous les efforts des poètes antérieurs, s'appropriant le fruit de leurs peines et y mettant sa marque, le sceau de sa personnalité, puissante si l'on veut, mais créatrice surtout dans le détail, habile à adapter les vieux récits héroïques aux goûts d'un public raffiné, épris de

(1) Voy. surtout *Hist. de la litt. grecque*, I, 2e éd., p. 192, où l'on retrouve, semble-t-il, un peu de l'émotion qui anime l'admirable page de Nisard sur l'enthousiasme que provoqua le *Cid* à sa naissance.

beauté morale. Je crois peu, pour ma part, à l'existence d'un pareil poète, mais, s'il a jamais existé, il faut le faire contemporain de l'achèvement de l'édifice, et non de l'une des phases de sa construction, si éloignée qu'on l'imagine déjà de l'établissement des premières assises. Telle est, du moins, la marche que suivent en général les œuvres humaines, qui, le plus souvent, procèdent comme la nature, où tout se fait sans secousse, et où c'est insensiblement que le fruit arrive à ce point de maturité en deçà duquel il est acerbe encore, au-delà duquel il perd sa saveur.

Pour cette raison, et pour quelques autres, sur lesquelles il serait trop long d'insister, le poète de génie est donc un *postulat*, dont personne ne niera l'insuffisance historique. Loin de moi la prétention de résoudre un problème qui ne sera peut-être jamais résolu ; je crois pourtant qu'il est possible de l'éclaircir plus qu'on ne l'a fait, surtout de proposer, du développement épique dont l'*Iliade* actuelle marque le terme, une histoire plus simple et plus logique que celle qui a cours. Ce sera l'objet du présent article.

I

Un des hommes qui ont écrit sur la question homérique les pages les plus suggestives, M. Paul Cauer, a montré par des arguments très forts que l'*Iliade* primitive devait se rattacher aux plus vieilles légendes de la Grèce septentrionale, et que c'est Achille qui en était le héros (1). Laissons de côté les raisons historiques sur lesquelles ce savant fonde sa démonstration, et considérons l'*Iliade* telle qu'elle se présente à nous : malgré le nombre et l'importance des personnages qui y figurent du côté des Achéens, l'un des premiers rangs y appartient encore à Achille; et je ne songe pas ici à sa colère, à cette tragique retraite dont la répercussion sur les événements le rend,

(1) *Grundfragen der Homerkritik*, p. 135 et suiv.

tout absent qu'il est, sans cesse présent à notre esprit; je songe au rôle actif qu'il joue dans le poème, à la place qu'y occupe effectivement sa personne : en dépit des déviations qu'a subies la donnée originale, cette place est très considérable. Quelques exemples suffiront à le prouver.

Au début, dans le premier chant, bien que ce soit Agamemnon qui commande (1), c'est Achille qui convoque l'assemblée (2), et la protection qu'il y promet à Calchas, l'engagement qu'il y prend de le faire respecter (3), marquent assez sa puissance. Plus tard, c'est encore lui qui réunit les chefs, pour se réconcilier devant eux avec son ennemi (4). Il se fait donc obéir des foules ; elles accourent à son appel pour l'entendre parler sur les intérêts communs. Nul autre n'a ce pouvoir, en dehors du roi des rois. Voici qui est plus significatif encore.

On se souvient de la scène du *Rachat d'Hector*. Après avoir chargé, loin des regards de Priam, le corps de ce héros sur le char qui doit le ramener à la ville, Achille invite le vieillard à passer la nuit auprès de lui, mais il ordonne de dresser le lit dans la galerie extérieure (ὑπ' αἰθούσῃ), de peur que quelqu'un de ceux qui viennent chez lui conférer à toute heure ne l'aperçoive et n'informe Agamemnon de sa présence (5). Ainsi, il est celui près de qui se rendent les chefs pour se concerter avant la bataille ; ils vont, même la nuit, prendre ses instructions. Et notez que si, dans ce passage, il nomme Agamemnon, ce n'est pas qu'il le redoute, ni qu'il appréhende que, lui averti, le rachat d'Hector devienne impossible ; il prévoit seulement qu'il pourra être différé,

καί κεν ἀνάβλησις λύσιος νεκροῖο γένηται :

mais qu'Agamemnon s'y oppose, qu'il l'oblige, lui Achille, à

(1) *Iliade*, I, 78-79.
(2) *Iliade*, I, 54.
(3) *Iliade*, I, 85 et suiv.
(4) *Iliade*, XIX, 40 et suiv.
(5) *Iliade*, XXIV, 643 et suiv.

manquer à sa parole, c'est ce qui, pas un instant, ne lui vient à la pensée. Il va plus loin; il conclut avec Priam un armistice en règle; il s'offre, pendant le temps que dureront les funérailles, « à rester en repos et à retenir l'armée » (1); et quand son hôte lui a dit ce qu'il compte employer de jours à rendre au défenseur de Troie les suprêmes honneurs : « Eh bien, reprend Achille, vieillard Priam, il sera fait selon tes désirs; je suspendrai la guerre aussi longtemps que tu le souhaites (2). » N'est-ce pas là le langage d'un chef d'armée qui n'a de compte à rendre à personne, et qui peut à son gré retarder ou précipiter les opérations?

Il semble bien que ces traits soient autant de survivances d'une conception de l'*Iliade* qui faisait d'Achille le principal personnage du poème, ce qui ne veut pas dire que, sous la forme où ils nous apparaissent, ils soient très anciens (3); mais ils rappellent une période du développement de l'œuvre, — ou plus justement, de la légende du héros, — dans laquelle la suprématie d'Agamemnon n'existait pas, même tempérée par ce groupement fédératif des princes achéens réunis devant Troie, dont l'épopée actuelle nous offre l'image; d'où cette conclusion, que l'*Iliade* que nous lisons n'est qu'une *Achilléïde* déformée.

On comprend dès lors qu'elle ait pour point de départ un épisode de la légende d'Achille, mais ce que l'on comprend moins, c'est que cet épisode soit son différend avec Agamemnon. N'y avait-il pas, dans sa vie héroïque, autre chose à célébrer que ce différend, qui ne pouvait avoir laissé dans les esprits la trace profonde et durable d'exploits belliqueux? et de pareils exploits, accomplis par Achille, n'avaient-ils pas donné naissance à toute une poésie? Pour ne parler que de ceux dont les parages de Troie avaient été les témoins, ses expéditions à

(1) *Iliade*, XXIV, 658.
(2) *Iliade*, XXIV, 669 et suiv.
(3) La modernité du texte du chant XIX, vers 40 et suivants, est, en particulier, de toute évidence.

Thébé du Placos, à Lyrnessos, à Pédasos (1), sa conquête de Lesbos et de Ténédos (2), ses razzias dans les pâturages de l'Ida, où il avait pris, puis rendu contre rançon plus d'un fils de Priam (3), tant d'aventures qui le montrent comme un redoutable brigand, saccageur de villes, ravisseur de femmes et de troupeaux, avide chasseur de butin, sous quelque aspect que le hasard l'offre à sa convoitise (4), avaient été chantées par les aèdes ; la preuve en est dans les allusions qu'y fait le poème que nous avons entre les mains. Et quant à ceux de ses hauts faits qui avaient eu pour théâtre les champs mêmes de Troie, aux combats singuliers, aux charges victorieuses exécutées dans la plaine et jusque sous les remparts de la ville, quant à sa mort, à ses funérailles, auxquelles avaient assisté des déesses, l'*Iliade* et même l'*Odyssée* en sont pleines, ou bien ces événements, ainsi que beaucoup d'autres, appartenant comme eux à sa légende, se trouvaient contés dans le Cycle. A vrai dire, nous ignorons comment se constitua cette biographie poétique, à quelle date et dans quel ordre furent composés les différents récits qui en formaient la trame : il en est, assurément, qui sont d'époque tardive ; il en est d'autres, même parmi ceux qui figurent dans les parties récentes d'Homère ou du Cycle, qui ont une origine très ancienne (5). Ce qui paraît certain, c'est que, de bonne heure,

(1) *Iliade*, I, 366 et suiv. ; II, 691 ; VI, 414 et suiv. ; XVI, 153 ; XIX, 60 ; XX, 92, 191.

(2) *Iliade*, IX, 129, 271, 664 ; XI, 625. Je laisse à dessein de côté la conquête de Skyros (IX, 668), c'est-à-dire, d'après le scholiaste (cf. Eustathe, *in Il.*, p. 782, 50 et suiv.), d'une ville de Phrygie qui aurait porté ce nom. Je compte revenir ailleurs sur ce détail, qui a son importance, mais qu'il serait hors de propos d'examiner ici.

(3) Voy. l'épisode d'Isos et d'Antiphos (*Iliade*, XI, 101 et suiv.).

(4) *Iliade*, IX, 328 et suiv. (prise de douze villes sur le littoral ou dans les îles, et de onze autres en Troade) ; XVIII, 28 (enlèvement de femmes en compagnie de Patrocle) ; XXI, 34 et suiv. (capture de Lycaon vendu à Lemnos) ; VI, 425 et suiv. (capture de la femme d'Éétion, roi de Thébé, renvoyée contre une riche rançon), etc.

(5) Cf. C. Robert, *Studien zur Ilias*, p. 444, où l'auteur incline à croire que le récit de l'expédition d'Achille contre Thébé, tel qu'il apparaît dans le chant VI, a été inspiré par un poème antérieur.

il y eut une masse considérable de souvenirs flottant autour du nom et de la personne d'Achille, que ces souvenirs se condensèrent en poèmes, et que ces poèmes étaient, par leur sujet, par les traits sous lesquels ils présentaient le héros, par celles de ses qualités qu'ils mettaient en valeur, plus propres à passionner des âmes naïves que la querelle avec Agamemnon (1).

On dira que cette querelle n'est pas le sujet de l'*Iliade*, qu'elle n'en est que le prétexte, que le but du poète, qui le premier la chanta, était d'en montrer les funestes conséquences. Telle est bien l'intention qui se dégage de la prière μῆνιν ἄειδε, θεά, par laquelle s'ouvre l'*Iliade* actuelle, qu'on voie dans cette prière, avec M. Helbig, le début altéré d'un antique poème éolien sur la colère d'Achille, et l'annonce du dénouement barbare qui le terminait (2), ou qu'avec M. Robert on la considère comme un préambule ajouté postérieurement et faisant allusion aux nombreux Achéens tombés, par l'effet de la rancune d'Achille, dans de stériles combats (3). Mais, quelque ancienneté qu'on attribue à l'idée première de ce préambule, la question est de savoir si cette idée est contemporaine de la naissance de l'*Iliade*, ou si l'on ne doit la rattacher qu'à l'une des phases de son développement. Or c'est seulement au cours de ce développement qu'a pu se former le dessein de peindre les suites fatales de la querelle. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'aller jusqu'à l'hypothèse récemment exposée par M. Carl Robert, d'après laquelle le dernier épisode du poème, dans sa forme primitive, aurait été la mort d'Achille, amenée par une série de fautes et de catastrophes s'enfantant les unes les autres (4), pour être frappé de la maturité d'esprit et de la science de com-

(1) Cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Achilleus*, p. 11 et suiv.; Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopaedie*, au mot *Achilleus*, p. 227 et suiv.

(2) Helbig, *Der Schluss des aeolischen Epos vom Zorne des Achill* (*Rhein. Mus.*, 1900, p. 55 et suiv.). D'après l'auteur, Priam allait trouver Achille pour racheter le cadavre de son fils, mais Achille, au lieu de le lui rendre, entrait dans une violente colère et faisait, en présence du vieillard, déchirer par les chiens le corps de son ennemi.

(3) C. Robert, *op. c.*, p. 559.

(4) Id., *ibid.*, p. 255 et suiv.

position que suppose le parti pris, en faisant l'*Iliade*, de lui donner pour sujet les *conséquences* de la querelle : même dans une épopée qui se serait arrêtée, comme l'admet la grande majorité des critiques, à la mort d'Hector, cette maturité et cette science éclatent, et l'on hésite à qualifier de *primitif* un poète assez philosophe pour avoir fait consister le principal intérêt de son œuvre, non dans des actes, mais dans leurs résultats, non dans des passions, mais dans leurs ravages, non dans le libre jeu de sentiments humains se heurtant ou se combinant d'une manière tragique, mais dans l'intervention permanente d'une volonté divine qui les domine et les dirige souverainement; et l'on est conduit à se demander si la *Querelle*, — sous un aspect nécessairement différent de celui que nous avons sous les yeux, — n'aurait pas, à l'origine, constitué un poème épique se suffisant à lui-même. Mais comment, encore une fois, expliquer le choix de ce motif? Par quoi un tel poème pouvait-il intéresser? Par ses mérites littéraires? Nous ne saurions dire quels ils étaient, ni nous fonder sur ceux de la *Querelle* actuelle pour affirmer qu'un développement antérieur du même thème offrait des mérites analogues. Il faut donc que le sujet, pris en soi, ait possédé une vertu qui nous échappe, que cette querelle qui, pour nous, vaut surtout par ses suites désastreuses, ait été autre chose qu'une altercation entre deux chefs pour la possession d'une captive, la lutte de deux égoïsmes, le choc de deux amours-propres, un combat de mots, bien pâle, à ce qu'il semble, auprès des autres combats qu'Achille avait livrés et qui remplissaient sa légende ; il faut que tout cela ait eu un autre sens que celui que nous y apercevons aujourd'hui. Ce sens est-il impossible à découvrir?

II

Il est remarquable que la querelle d'Achille et d'Agamemnon n'est pas le seul différend entre chefs achéens dont l'épopée grecque ait gardé le souvenir. L'*Odyssée* mentionne un désac-

cord qui avait éclaté entre Achille et Ulysse, et qui formait la matière de l'un des poèmes chantés par Démodocos au milieu des Phéaciens. Voici l'allusion qu'Homère fait à ce poème : « Quand ils eurent apaisé leur soif et leur faim, la Muse invita l'aède à célébrer les hauts faits des héros par un récit dont la renommée s'élevait alors jusqu'au vaste ciel, le récit de la querelle d'Ulysse et du fils de Pélée, Achille, qui, un jour, dans un banquet splendide en l'honneur des dieux, s'accablèrent de violentes invectives ; et le roi des guerriers, Agamemnon, se réjouissait dans son esprit de voir s'invectiver les premiers des Achéens, car tel était l'événement que lui avait prédit Phoibos Apollon dans la sainte Pytho, lorsqu'il avait franchi le seuil de pierre pour consulter le dieu. C'était alors le temps où se préparait le malheur qui allait fondre sur les Troyens et sur les Danaëns, par la volonté du grand Zeus (1). »

Ce bref résumé ne nous dit pas au juste ce que contenait le poème chanté par Démodocos ; fort heureusement, les scholies nous viennent en aide. Il s'agissait de décider comment on prendrait Troie : Ulysse, fidèle à son caractère, conseillait la prudence et la ruse (2); Achille opinait pour la force ouverte (3). D'après Eustathe, Agamemnon, avant de quitter la Grèce, était allé à Delphes interroger l'oracle sur l'issue de la guerre : Apollon lui avait répondu qu'Ilios tomberait en son pouvoir quand il aurait vu les principaux des Achéens se quereller entre eux. Or, un jour qu'ils étaient réunis dans un banquet, après un sacrifice, un différend s'était élevé entre Ulysse et Achille au sujet de la conduite à tenir pour s'emparer de la ville, et cet heureux présage avait rempli de joie le fils d'Atrée (4). A quel moment faut-il placer cet incident? Le texte de l'*Odyssée*, sur ce point, est obscur. Il ne peut être question du commencement de la guerre : ce signe auquel Agamemnon reconnaissait la

(1) *Odyssée*, VIII, 72-82.

(2) *Schol. in Il.*, IX, 347, éd. Dindorf (Oxford, 1875, I, p. 318).

(3) *Schol. in Od.*, VIII, 75, éd. Dindorf (Oxford, 1855, I, p. 361). Cf. Athénée, I, p. 17 E.

(4) Eustathe, *in Od.*, p. 1586, 23. Cf. Plutarque, *Agésilas*, 5.

victoire prochaine, n'avait dû se manifester qu'après une longue période d'efforts malheureux. Les anciens commentateurs supposent que c'est après la mort d'Hector que le désaccord s'était produit entre les deux chefs (1) ; les mots

τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πήματος ἀρχὴ
Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι,

préciseraient, dès lors, non l'époque du différend, mais celle du voyage d'Agamemnon à Delphes. Quoi qu'il en soit, nous avons là la preuve formelle de l'existence d'un poème épique ayant pour sujet la querelle de deux héros. Cette querelle était célèbre, et le poème qui la chantait, populaire entre tous ; c'est, du moins, ce que laisse entendre l'aède du huitième chant de l'*Odyssée*, qui, peut-être, en était l'auteur.

Une autre querelle, plus connue des modernes, et plus fameuse dans l'antiquité même, est celle d'Ajax et d'Ulysse pour la possession des armes d'Achille. On sait comment Sophocle s'en est inspiré dans son *Ajax*. Avant lui, Eschyle avait eu recours au même mythe pour composer sa trilogie, aujourd'hui perdue, de l'*Attribution des armes*, des *Femmes Thraces* et des *Femmes salaminiennes*. Les artistes aimaient à traiter ce sujet ; les deux tableaux exposés à Samos, dans un concours, par Parrhasios et par Timanthe, prouvent, semble-t-il, les effets dramatiques qu'ils en savaient tirer.

La querelle d'Ulysse et d'Ajax est rappelée dans la *Nékyia*, où Ulysse raconte qu'il a vu parmi les morts le fils de Télamon qui se tenait à l'écart, « irrité, dit-il, de la victoire que je remportai près des vaisseaux, en vertu d'un jugement rendu sur les armes d'Achille : c'était la mère vénérable de ce héros qui les avait mises au concours, et les fils des Troyens et Pallas Athéné me les attribuèrent (2). » Homère ne nous dit pas expressé-

(1) *Schol. in Od.*, VIII, 75 ; Eustathe, *in Od.*, p. 1586, 48. Pour Nitzsch, le sacrifice que rappelle l'*Odyssée* aurait été offert par l'armée tout entière en l'honneur de la victoire remportée sur Hector (*Erklaerende Aufmerkungen zu Homer's Odyssee*, II, p. 177).

(2) *Odyssée*, XI, 543-547. Le dernier vers était condamné par Aristarque.

ment si cette querelle formait la matière d'un poème épique : tel est pourtant, selon toute apparence, le sens de l'allusion contenue dans la *Nékyia*. Ce qui est certain, — le grammairien Proclos nous en instruit, — c'est qu'elle figurait dans l'*Aithiopis* d'Arctinos et dans la *Petite Iliade* de Leschès (1). Dans le second de ces deux poèmes, elle se compliquait même d'un incident qui mérite d'être noté : comme les armes d'Achille devaient appartenir au meilleur d'entre les Achéens, et que les deux concurrents prétendaient l'un et l'autre à ce titre, que, sans doute, chacun d'eux plaidait sa cause avec chaleur devant les juges indécis, Nestor proposait d'envoyer sous les murs de Troie des espions chargés d'écouter les conversations des Troyens, afin de surprendre leurs sentiments à l'égard des deux héros. Cachés probablement aux abords de quelque fontaine, ceux-ci entendaient deux jeunes filles discuter des mérites respectifs d'Ajax et d'Ulysse : l'une rappelait qu'Ajax avait emporté hors de la mêlée le corps d'Achille ; l'autre, inspirée par Athéné, rabaissait cette action d'éclat et mettait Ulysse bien au-dessus de son rival ; c'était son opinion qui dictait aux chefs leur sentence (2).

Nous savons, enfin, qu'après la prise de Troie, deux querelles éclatèrent, dont l'*Odyssée* nous apporte l'écho (3). Le récit en est placé dans la bouche de Nestor, contant à Télémaque les événements qui ont suivi la victoire. « Lorsque, lui dit-il, nous eûmes détruit la ville élevée de Priam.... (4), alors Zeus prépara aux Argiens, dans sa pensée, un retour malheureux, parce que tous avaient été imprudents et injustes ; aussi beaucoup d'entre eux subirent-ils une affreuse destinée par l'effet de la colère funeste de la déesse aux yeux clairs, fille d'un père puis-

(1) Kinkel, *Epic. graecor. fragmenta*, p. 34 et 36.
(2) Scholiaste d'Aristophane, au v. 1056 des *Cavaliers*.
(3) *Odyssée*, III, 130 et suiv.
(4) Le vers 131,

βῆμεν δ'ἐν νήεσσι, θεὸς δ'ἐκέδασσεν Ἀχαιούς,

est de trop ici, comme l'a très bien vu Nitzsch ; il n'est que la reproduction du vers 317 du chant XIII. Il faut évidemment le supprimer.

sant, qui suscita une querelle entre les deux Atrides. Ceux-ci, ayant appelé à l'assemblée tous les Achéens, inconsidérément et sans égard aux convenances, vers le coucher du soleil, — les fils des Achéens s'y rendirent alourdis par le vin, — firent connaître les raisons pour lesquelles ils avaient convoqué l'armée. Ménélas conseilla à tous les Achéens de songer au retour sur le large dos de la mer; mais cet avis ne plut nullement à Agamemnon, qui voulait retenir l'armée et immoler des hécatombes sacrées, pour apaiser la terrible colère d'Athéné : l'insensé! il ignorait qu'il ne devait point la fléchir et que l'esprit des dieux immortels ne change pas ainsi tout d'un coup. Donc les deux Atrides échangèrent d'outrageantes paroles, et les Achéens aux belles cnémides se levèrent en poussant une clameur immense, car ils étaient partagés entre les deux partis. Nous passâmes la nuit, méditant de noirs projets les uns contre les autres, parce que Zeus préparait contre nous le fléau du malheur. A l'aurore, les uns tirèrent leurs vaisseaux dans la mer brillante, et y embarquèrent le butin et les femmes à la taille élancée; une moitié de l'armée resta auprès du fils d'Atrée, Agamemnon, pasteur de peuples ; l'autre, dont nous étions, après s'être embarquée, mit à la voile, et elle voguait rapidement, car un dieu avait aplani l'immense surface de la mer. Arrivés à Ténédos, nous fîmes aux dieux des sacrifices, dans notre impatience de revoir notre patrie ; mais Zeus ne voulait pas encore notre retour, le cruel ! car il fut cause que, de nouveau, une querelle funeste éclata parmi nous. Les uns, renonçant à aller plus loin, montèrent sur leurs mobiles vaisseaux, ayant à leur tête Ulysse, ce chef prudent et astucieux; ils désiraient complaire à Agamemnon, fils d'Atrée; moi, avec les navires qui m'avaient accompagné, tous naviguant de conserve, je partis, pressentant les maux que la divinité nous réservait. » Nestor ajoute que Diomède le suivit et que, vers le soir, comme ils avaient fait escale à Lesbos, ils y furent rejoints par Ménélas.

Des deux querelles rappelées dans ce récit, c'est la première

qui paraît surtout intéresser le poète; de la seconde il ne parle qu'en termes brefs et assez vagues. C'est que la première, qui avait mis aux prises les deux frères, avait dû laisser des souvenirs plus vivaces : peut-être Arctinos la mentionnait-il dans son *Ilioupersis* (1) ; elle était, dans tous les cas, au nombre des épisodes du poème d'Hagias intitulé *les Retours* (2). Quant à la seconde, malgré les réticences de Nestor, c'est évidemment entre Ulysse et lui qu'elle avait éclaté, sans doute dans le banquet qui avait suivi le sacrifice offert à Ténédos. Au début de son discours, le vieux chef fait allusion à la bonne entente qui a toujours régné, pendant la guerre, entre lui et le roi d'Ithaque, mais il semble, d'après ses paroles mêmes, que cette entente ait cessé lors du départ de Troie (3). La suite indique que c'est à Ténédos qu'a eu lieu la rupture ; la scission que nous voyons se produire dans cette île, le retour d'Ulysse vers Agamemnon, nous fixent sur ce point volontairement laissé dans l'ombre par le narrateur, qui, ne l'oublions pas, s'adresse à Télémaque.

Voilà donc, en dehors de la querelle d'Agamemnon et d'Achille, quatre querelles dont l'existence littéraire n'est pas douteuse. On peut grossir cette liste d'un certain nombre d'exemples qui, bien que moins topiques, se rattachent encore à cette singulière littérature dont nous recherchons les spécimens.

C'est ainsi que, dans la querelle d'Ulysse et de Thersite, qui occupe une partie du deuxième chant de l'*Iliade*, je serais porté à voir un de ces conflits entre héros que se plaisaient à chanter les aèdes. Thersite a beau être laid et difforme, il est un chef ; autrement, parlerait-il dans les assemblées (4) ? Qu'il

(1) Proclos se borne à dire qu'on partagea le butin et que les fils de Thésée, ayant trouvé Aithra, l'emmenèrent avec eux ; puis il ajoute : Ἔπειτα ἀποπλέουσιν οἱ Ἕλληνες, καὶ φθορὰν αὐτοῖς ἡ Ἀθηνᾶ κατὰ τὸ πέλαγος μηχανᾶται (Kinkel, *op. c.*, p. 50).

(2) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 53.

(3) *Odyssée*, III, 126 et suiv.

(4) Les vers 214, 247, 250, 277, paraissent l'opposer aux βασιλῆες ; mais tout son discours (v. 225 et suiv.) prouve qu'il est un des leurs, quelque hilarité qu'il provoque parmi les chefs et dans le peuple, qui le méprisent également.

faille ou non l'identifier à ce fils d'Agrios que Diomède, dans la Grèce propre, poursuit de sa vengeance (1), il prend part, devant Troie, aux réunions communes et y censure librement la conduite des rois, surtout celle d'Achille et d'Ulysse. On n'a pas de peine à se figurer les démêlés de ce héros querelleur avec ses ennemis comme ayant été la source d'une poésie spéciale, moitié sérieuse et moitié comique, dont la popularité est attestée par la place que l'*Iliade* fait à ce personnage et au traitement ignominieux qu'Ulysse lui inflige, sous les yeux des Achéens amusés par cet incident (2). On sait quelle fut sa fin : après qu'Achille eut tué Penthésilée, comme Thersite raillait son amour pour la belle Amazone, Achille, furieux, le frappa mortellement; de là un grave dissentiment entre les Achéens, et la purification du meurtrier à Lesbos. Ces faits étaient contés tout au long dans l'*Aithiopis*, et les termes de Proclos qui nous les font connaître, autorisent à les regarder comme les incidents d'une nouvelle querelle, dont les péripéties se déroulaient dans quelque assemblée (3).

L'assemblée ou le banquet, tel est, en effet, le cadre ordinaire de la querelle. Le banquet, plus encore peut-être que l'assemblée, en échauffant les esprits, fait aisément saillir, dans le monde héroïque, ces divergences de sentiment qui ne tardent pas à dégénérer en violent conflit. Les dieux eux-mêmes n'échappent point à cette loi : c'est dans un banquet qu'éclate, au début de l'*Iliade*, la querelle de Zeus et de Héré (4); c'était

(1) Apollodore, I, 8, 6.

(2) Je ne voudrais pas apercevoir dans les mots τὼ γὰρ νεικείεσκε (*Il.*, II, 221) plus de choses qu'il n'y en a ; mais peut-être ce fréquentatif, qui marque l'habitude qu'a Thersite de quereller Ulysse et Achille, fait-il allusion à des morceaux épiques dans lesquels plusieurs de ces différends étaient contés.

(3) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 33 : Καὶ Ἀχιλλεὺς Θερσίτην ἀναιρεῖ, λοιδορηθεὶς πρὸς αὐτοῦ καὶ ὀνειδισθεὶς τὸν ἐπὶ τῇ Πενθεσιλείᾳ λεγόμενον ἔρωτα · καὶ ἐκ τούτου στάσις γίνεται τοῖς Ἀχαιοῖς περὶ τοῦ Θερσίτου φόνου. μετὰ δὲ ταῦτα Ἀχιλλεὺς εἰς Λέσβον πλεῖ, κτλ. On serait tenté, d'après ce sommaire, d'imaginer deux différends, celui d'Achille et de Thersite au sujet de Penthésilée, et celui des chefs achéens au sujet du meurtre de Thersite ; mais il est plus probable que c'étaient là, dans le poème d'Arctinos tout au moins, deux actes du même drame. Pour les divergences de tradition, voy. Roscher, *Lexikon*, au mot *Achilleus*, p. 44 et suiv.

(1) *Iliade*, I, 579.

au banquet des noces de Pélée que les *Chants cypriens* représentaient Athéné, Héré et Aphrodite se disputant le prix de la beauté (1). Aussi peut-on croire que, dans ce même poème, le banquet auquel les Achéens prenaient part à Ténédos, et où Philoctète était mordu par un serpent, donnait lieu à quelque vive altercation, à la suite de laquelle le blessé, dont la plaie exhalait une odeur fétide, était relégué dans l'île de Lemnos. C'est ce qui paraît, du moins, se dégager de la phrase peu explicite de Proclos relative à cet événement (2); à moins qu'il n'y faille voir une allusion à deux choses différentes, le banquet pendant lequel Philoctète était mordu, et la résolution prise ultérieurement par les chefs de se débarrasser de lui en l'exilant à Lemnos (3). Nous serions alors en présence d'une de ces inimitiés qui, pour ne pas se traduire, dans une occasion unique, par un assaut d'injures, n'en sont pas moins une des formes de la querelle. La contestation d'Ajax et d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille, nous a déjà fourni un exemple de ce genre de lutte. Il y en a d'autres; rappelons-les brièvement.

Bien que la haine d'Ulysse pour Palamède semble n'avoir eu de place que dans les *Chants cypriens* (4), elle était trop célèbre, et elle a revêtu, dans les œuvres postérieures, des aspects trop variés, pour n'avoir pas été un des motifs de prédilection des aèdes; mais nous ne la voyons pas, du moins dans l'épopée, aboutir à un de ces combats de paroles que provoquent d'autres haines.

Un autre ennemi d'Ulysse, Ajax le Locrien, avait été violemment attaqué par lui après son attentat contre Cassandre. Ulysse conseillait aux Grecs de le lapider; c'est Pausanias qui

(1) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 17.

(2) Id., *ibid.*, p. 19 : Ἔπειτα καταπλέουσιν εἰς Τένεδον καὶ εὐωχουμένων αὐτῶν Φιλοκτήτης ὑφ' ὕδρου πληγεὶς διὰ τὴν δυσοσμίαν ἐν Λήμνῳ κατελείφθη.

(3) Il y avait, comme on sait, plusieurs traditions au sujet de cet incident. Le lieu même où Philoctète avait été mordu variait suivant les auteurs : c'était tantôt Ténédos, tantôt Lemnos, tantôt Imbros, tantôt Chrysé. Voy. Michaelis, *Annali*, 1857, p. 235 et suiv.; Roscher, *Lexikon*, au mot *Odysseus*, p. 617.

(4) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 18 et 20; Pausanias, X, 31, 2. Cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Palamedes*, p. 1266.

nous donne ce renseignement, sans nous dire s'il l'a puisé à une source épique (1). Quoi qu'il en soit, le jugement d'Ajax par les chefs achéens figurait dans l'*Ilioupersis* d'Arctinos (2), et c'était encore là, selon toute vraisemblance, une de ces querelles *défigurées* dont nous essayons de dresser l'inventaire.

Enfin, un différend qui paraît être d'invention tardive, mais que nous ne saurions négliger, c'est le différend d'Ulysse et de Diomède à propos du Palladion. Peu de mythes ont inspiré plus d'œuvres d'art que le rapt de cette idole à laquelle était lié le sort de Troie, mais il en est peu qui aient subi des transformations plus nombreuses (3). La version la plus répandue était celle qui associait, pour ce hardi coup de main, Diomède et Ulysse ; c'est ainsi, notamment, que l'épisode était conté dans la *Petite Iliade* (4). Y voyait-on déjà les deux complices, devenus rivaux, se disputer l'honneur de rapporter au camp la précieuse statue? C'est ce que croit pouvoir affirmer M. F. Chavannes, qui a fait, il y a quelques années, une judicieuse étude des monuments figurés et des textes relatifs à cette fable (5). Voici, dans tous les cas, comment un mythographe du premier siècle avant notre ère, Conon, peint la compétition des deux héros, d'après des témoignages visiblement antérieurs à lui. Ulysse et Diomède, étant partis ensemble, la nuit, pour s'emparer de l'idole, Diomède avait franchi le mur de la ville en montant sur les épaules de son compagnon ; mais, au lieu d'aider celui-ci à escalader le rempart à son tour, il avait rapidement gagné le temple et s'était saisi de la statue. Bientôt, les voilà de nouveau dans la plaine, et, tout en se dirigeant vers les vaisseaux, ils devisent entre eux : Diomède, défiant, prétend n'avoir dérobé que le faux Palladion, et non celui

(1) Pausanias, X, 31, 2 : Ἀφίκετο δὲ ἐς Ὀδυσσέως δυσμένειαν ὁ τοῦ Ὀϊλέως Αἴας, ὅτι τοῖς Ἕλλησιν Ὀδυσσεὺς παρῄνει καταλιθῶσαι τὸν Αἴαντα ἐπὶ τῷ ἐς Κασσάνδραν τολμήματι.

(2) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 49-50.

(3) Roscher, *Lexikon*, aux mots *Odysseus*, p. 622, et *Palladion*, p. 1301 et suiv.

(4) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 37.

(5) *De Palladii raptu*, *dissert. inaug.* (Berlin, 1891, p. 47-48).

qu'Hélénos avait désigné comme étant la sauvegarde de Troie (1). A ce moment, l'idole s'agite, subitement animée d'une vie divine : Ulysse, reconnaissant que Diomède le trompe, tire l'épée pour se jeter sur lui et lui ravir sa conquête. Mais la lune brille au ciel ; Diomède, qui marche le premier, averti par l'éclair que lance l'arme nue, met, lui aussi, l'épée à la main ; une discussion s'engage : Ulysse lui reproche sa pusillanimité, et finit par le pousser vers le camp à coup de plat de sabre ; de là le proverbe Διομήδειος ἀνάγκη (2). Dans Zénobios, les rôles sont renversés : c'est Diomède qui chasse devant lui Ulysse chargé de liens (3). Nous n'avons pas à nous prononcer sur ces divergences (4) : notons seulement la querelle dont elles nous ont conservé le souvenir, querelle dont l'art s'était emparé, et qui semble avoir été populaire au ve siècle, comme l'atteste une des scènes qui décorent la belle coupe du musée de Saint-Pétersbourg sur laquelle se lit la signature de Hiéron (5).

Le lecteur nous saura gré de résumer ce qui vient d'être dit sous la forme d'un catalogue contenant l'indication de toutes les querelles que nous avons pu relever dans la tradition héroïque, sans oublier celle qui fait le sujet de l'*Iliade*. Voici, en suivant l'ordre des événements, la liste qu'on en peut dresser.

Avant le siège :

I. Querelle de Philoctète et des chefs achéens à Ténédos, à propos de la blessure faite à Philoctète par un serpent; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

Pendant le siège :

II. Inimitié d'Ulysse et de Palamède; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

(1) Roscher, *Lexikon*, au mot *Palladion*, p. 1302.

(2) Conon, 34.

(3) Zénobios, *Proverbes*, III, 8.

(4) Voy. ces textes et d'autres, relatifs au même fait, commentés par F. Chavannes, *op. c.*, p. 42 et suiv. Cf., pour les divergences, Roscher, *Lexikon*, au mot *Palladion*, p. 1305 et 1309.

(5) *Monumenti*, VI, pl. XXII. Cf., pour l'interprétation de cette scène, F. Chavannes, *op. c.*, p. 1 et suiv.

III. Querelle d'Achille et d'Agamemnon au sujet de Briséis, point de départ de l'*Iliade*.

IV. Querelle d'Ulysse et de Thersite dans l'assemblée qui suit l'épisode connu sous le nom d'*Épreuve*; sujet traité dans le deuxième chant de l'*Iliade*.

V. Querelle d'Ulysse et d'Achille après la mort d'Hector, relativement aux moyens de prendre Troie, matière de l'un des poèmes chantés par Démodocos à la cour d'Alkinoos; allusion à ce poème dans le huitième chant de l'*Odyssée*.

VI. Querelle d'Achille et de Thersite, suivie de la mort de ce personnage, à propos de l'Amazone Penthésilée et de la passion qu'Achille avait conçue pour elle; peut-être est-il fait allusion à cette querelle dans l'*Iliade*, II, 220-221 ; sujet traité dans l'*Aithiopis*.

VII. Querelle d'Ulysse et d'Ajax, fils de Télamon, pour la possession des armes d'Achille; allusion dans l'*Odyssée*, XI, 543 et suiv.; sujet traité dans l'*Aithiopis* et dans la *Petite Iliade*.

VIII. Querelle d'Ulysse et de Diomède à propos du Palladion; sujet traité, à ce qu'il semble, dans la *Petite Iliade*.

Après le siège :

IX. Inimitié d'Ulysse et d'Ajax, fils d'Oïleus, après l'attentat contre Cassandre; allusion dans Pausanias, X, 31, 2; le jugement d'Ajax par les chefs achéens formait l'un des épisodes de l'*Ilioupersis*.

X. Querelle d'Agamemnon et de Ménélas après la prise de Troie, à l'occasion du départ de la flotte; allusion dans l'*Odyssée*, III, 130 et suiv.; sujet traité par Hagias de Trézène dans ses *Retours*.

XI. Querelle de Nestor et d'Ulysse à Ténédos au sujet du retour de l'armée; allusion dans l'*Odyssée*, III, 160 et suiv.

Ce catalogue est instructif. Notons d'abord que, des onze récits qu'il énumère, il n'y en a que trois (VIII, IX et XI), dont aucun témoignage n'atteste formellement le caractère épique. Cependant, il est probable, comme nous l'avons indiqué déjà, que le n° VIII (querelle du Palladion) avait sa place dans la

Petite Iliade. Le proverbe Διομήδειος ἀνάγκη, cité plus haut, était déjà connu d'Aristophane et de Platon (1), et l'une des deux explications qu'en donne Hésychios le rattache de la façon la plus nette au poème de Leschès (2). De plus, le différend d'Ulysse et de Diomède pour la possession de l'antique idole avait été, semble-t-il, mis à la scène par Sophocle dans une de ses tragédies aujourd'hui perdue, les *Lacédémoniennes*, dont nous savons que la *Petite Iliade* lui avait fourni le sujet (3) ; selon toute vraisemblance, ce drame, d'un intérêt surtout national, s'achevait par le don du Palladion à Démophon, aux mains duquel Ulysse le remettait, avec ou sans le consentement de son rival (4). Si récente, peut-être, que soit la querelle VIII, elle appartenait donc au Cycle, et c'est sous la forme épique qu'elle avait fait dans la littérature sa première apparition.

Quant à la querelle IX, ou du moins, à la partie de cette querelle qui montrait Ajax fils d'Oïleus jugé par les chefs achéens, elle figurait dans l'*Ilioupersis* ; mais Ulysse, dans ce poème, jouait-il le rôle que lui attribue Pausanias? Ce qui porterait à le croire, c'est que l'*Ilioupersis* représentait les chefs délibérant sur la question de savoir s'ils lapideraient Ajax (5), et l'on ne peut, de cette délibération, exclure Ulysse ; c'est là, sans doute, qu'il manifestait à l'égard du sacrilège cette dureté de sentiment à laquelle Pausanias fait allusion. Notez, de plus, que c'est en décrivant la *Nékyia* de Polygnote que cet auteur prête à Ulysse la conduite violente d'où était née la rancune du fils d'Oïleus. Or Polygnote avait puisé, pour la composition de ce tableau,

(1) Aristophane, *Femmes à l'assemblée*, 1029 ; Platon, *République*, VI, p. 493 D.

(2) Hésychios, *s. v.* Διομήδειος ἀνάγκη. L'autre explication le rattache à la légende du roi de Thrace Diomède. Cf. le scholiaste d'Aristophane, au vers 1029 des *Femmes à l'assemblée*.

(3) Aristote, *Poétique*, 23, p. 1459 b, 4-7.

(4) F. Chavannes, *op. c.*, p. 51 et suiv. ; Roscher, *Lexikon*, au mot *Palladion*, p. 1305-1306. Cf. Nauck, *Trag. graecor. fragmenta*, 2e éd., p. 210 et suiv.

(5) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 49 : Κασσάνδραν δὲ Αἴας ὁ Ἰλέως πρὸς βίαν ἀποσπῶν συνεφέλκεται τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ξόανον · ἐφ' ᾧ παροξυνθέντες οἱ Ἕλληνες καταλεύσαι βουλεύονται τὸν Αἴαντα, ὁ δὲ ἐπὶ τὸν τῆς Ἀθηνᾶς βωμὸν καταφεύγει καὶ διασώζεται ἐκ τοῦ ἐπικειμένου κινδύνου. Je ne vois pas de raison d'admettre la correction de Heyne, βούλονται pour βουλεύονται.

à des sources épiques; il s'était, notamment, inspiré d'une *Minyade* anonyme et de *Retours* cités à différentes reprises par Pausanias sans nom de poète (1); à l'exception d'Archiloque, qu'il avait suivi sur un point (2), c'est d'Homère et des cycliques qu'il avait tiré presque tous les éléments de sa fresque (3), de sorte que la pensée d'y réunir dans un groupe à part les principaux ennemis d'Ulysse, Palamède, Thersite, les deux Ajax, n'avait pu vraisemblablement lui venir que de l'épopée. Non seulement, donc, la querelle d'Ajax et des chefs achéens, mais la querelle particulière d'Ajax et d'Ulysse au sujet de l'attentat contre Cassandre, étaient des motifs que n'avaient pas négligés les aèdes (4).

Enfin, en ce qui concerne la querelle XI, le seul fait que l'*Odyssée* la mentionne, suffit, semble-t-il, pour en attester l'origine épique. Il est possible que ce différend entre Ulysse et Nestor ait été conté par Hagias dans ses *Retours*; n'était-il pas, en somme, la conséquence du différend entre Agamemnon et Ménélas, sur lequel Hagias avait insisté ? Il ne pouvait, de toute façon, avoir échappé à cette poésie des *Retours*, pour nous si obscure, parce que nous la connaissons à peine, mais que nous devinons si riche et si variée, et dont l'influence a été si considérable sur la littérature postérieure. Peut-être aussi faut-il y voir le souvenir de quelque poème en l'honneur de Nestor. M. C. Robert croit apercevoir dans l'*Iliade* la trace de toute une littérature épique, élaborée, du moins en grande partie, à Milet, et dont Nestor aurait été le héros (5). Tout récemment, M. Victor Bérard, invoquant surtout des arguments généalogiques, n'a pas craint d'avancer que la *Télémakheia*, par laquelle débute l'*Odyssée*, et où Nestor tient une si grande place, avait pris

(1) Pausanias, X, 28, 2 et 7; 29, 6; 30, 5; 31, 3.

(2) Id., X, 31, 12.

(3) Cf., sur les sources épiques de Polygnote dans sa *Nékyia*, F. Dümmler, *Rhein. Mus.*, 1890, p. 178 et suiv. (= *Kleine Schriften*, II, p. 379 et suiv.); C. Robert, *Die Nekyia des Polygnot*, p. 74 et suiv.

(4) Cf. Roscher, *Lexikon*, aux mots *Aias d. Lokrer*, p. 136.

(5) *Studien zur Ilias*, p. 487 et suiv., 566, 571.

naissance dans cette même Milet, à la cour d'un de ses descendants (1). Une querelle entre Nestor et Ulysse, mettant en lumière la sagesse du vieux roi de Pylos, et sa clairvoyance récompensée par un heureux retour, n'aurait pas été déplacée parmi ces monuments poétiques élevés à la gloire du fondateur de la dynastie des Néléides. Quoi qu'il en soit, ici encore nous avons affaire à un événement qui ne pouvait avoir laissé l'épopée indifférente.

Il semble donc que la querelle entre héros était un thème sur lequel aimaient à s'exercer les aèdes. Le différend d'Achille et d'Agamemnon cesse, dès lors, d'être un accident; c'est un lieu commun de la poésie épique, l'indice d'un tour d'esprit qui lui était familier. D'où venait ce lieu commun? Quelle en était l'origine? C'est ce qu'il serait intéressant de préciser pour en saisir exactement le sens.

III

On a pu constater que les querelles dont nous avons dressé la liste ne se ressemblent pas, ou plutôt, qu'elles forment deux catégories. Les unes se présentent sous l'aspect d'une altercation dans laquelle deux personnages s'accusent réciproquement, s'injurient, se menacent : telles sont les querelles III (Achille et Agamemnon), V (Ulysse et Achille), VIII (Ulysse et Diomède), X (Agamemnon et Ménélas), XI (Nestor et Ulysse). Il arrive que, dans ces discussions, des tiers interviennent, qui y prennent la première place : témoin la querelle IV (Ulysse et Thersite), où Ulysse se substitue à Agamemnon. Mais, quelle que soit la complication du débat, il est toujours renfermé dans une scène unique, où la verve des parties se donne libre carrière, et dont l'intérêt consiste justement dans cet échange rapide et passionné d'invectives.

Les autres querelles, c'est-à-dire les querelles I (Philoctète

(1) V. Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 142 et suiv.

et les chefs achéens), II (Ulysse et Palamède), VI (Achille et Thersite), VII (Ulysse et Ajax fils de Télamon), IX (Ulysse et Ajax fils d'Oïleus), n'ont pas la même simplicité d'action. Considérons, par exemple, le différend d'Ulysse et de Palamède, tel qu'il paraît avoir été traité dans les *Chants cypriens*. L'origine en remontait avant le départ pour la guerre de Troie. Comme Ulysse, afin d'échapper à l'expédition, contrefaisait la folie, — ayant attelé à sa charrue un cheval et un bœuf, — Palamède, soupçonnant la feinte, était allé prendre Télémaque, alors enfant, dans son berceau, et l'avait étendu à terre devant le soc : Ulysse, à cette vue, s'était arrêté et avait juré de se joindre aux chefs achéens (1). Mais il avait gardé à Palamède une rancune qui devait se traduire plus tard par une terrible vengeance. Un jour que Palamède était à la pêche, s'étant concerté avec Diomède, il l'avait noyé; c'est, du moins, ce que semble indiquer Pausanias, qui fait brièvement allusion à cette mort en invoquant le témoignage des *Chants cypriens* (2). D'après Dictys de Cnossos, auteur d'une *relation* sur le siège de Troie dont nous ne connaissons qu'une adaptation latine (3), les choses s'étaient passées un peu différemment : Ulysse et Diomède, peut-être à l'instigation d'Agamemnon, avaient fait croire à Palamède qu'ils avaient découvert, au fond d'un puits, un trésor; Palamède, poussé par eux à aller le chercher, s'était laissé descendre dans le puits par une corde, et avait péri, accablé sous les pierres qu'avaient jetées sur lui les deux complices (4). On sait de quelles circonstances extraordinaires les poètes tragiques s'étaient plus à entourer sa fin; Euripide surtout l'avait peinte sous des couleurs où s'était surpassée sa naturelle fécondité d'invention (5). Nous ignorons s'il avait été

(1) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 18; Hygin, *Fables*, 95. Cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Odysseus*, p. 615.

(2) Pausanias, X, 31, 2.

(3) Voy. sur cet écrivain le récent travail de J. Fürst, *Untersuchungen zur Ephemeris des Diktys von Kreta* (*Philologus*, 1901, p. 330 et suiv.).

(4) Dictys, II, 15. Cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Palamedes*, p. 1266.

(5) Voy. les textes réunis dans Nauck, *Trag. graecor. fragmenta*, 2e éd., p. 541 et suiv.

guidé, pour la composition de cette tragédie, par quelque source épique; ce qui est certain, c'est que, dans les *Chants cypriens*, l'inimitié d'Ulysse et de Palamède comportait déjà plusieurs actes; ce n'était pas un de ces brefs et violents assauts d'éloquence comme ceux dont la querelle d'Achille et d'Agamemnon nous offre l'image : elle avait son commencement, ses péripéties, sa catastrophe; au lieu d'être resserrée dans les étroites limites d'un banquet ou d'une assemblée, elle s'étendait sur un long espace de temps, et l'on en suivait dans le poème la marche et les progrès.

La même observation peut être faite à propos du différend d'Ulysse et d'Ajax fils de Télamon. Sans doute, il durait moins et se déroulait en partie dans le conseil réuni pour décider entre les deux rivaux; mais, outre qu'il avait la forme d'un procès, c'est-à-dire d'un débat qui se poursuivait devant des juges, et non celle d'un conflit entre deux adversaires directement aux prises l'un avec l'autre, il se compliquait, du moins dans la *Petite Iliade*, de l'enquête secrète conseillée par Nestor, puis du jugement, enfin, des événements qui en étaient la conséquence, tels que la folie d'Ajax et son suicide (1). L'ensemble figurait donc encore une querelle *à plusieurs moments*, très différente de celles que nous avons rangées dans la première catégorie.

Même remarque au sujet des différends I, VI et IX. Qu'ils aient admis l'altercation proprement dite, que deux héros y aient échangé des propos injurieux, c'est ce que laissent deviner les renseignements, si vagues qu'ils soient, qui nous les font connaître; mais nous y voyons intervenir les chefs achéens, qui s'y érigent en juges soit de Philoctète, soit d'Achille, soit d'Ajax fils d'Oïleus, et cette complication suffit pour nous éclairer à la fois sur leur durée et sur leur caractère; évidemment, ils se prolongeaient plus que le simple combat de paroles dont nous trouvons le type achevé au début de l'*Iliade*, et ils n'étaient

(1) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 36.

pas tout à fait de la même nature; ils offraient une succession d'événements pressés qui se rapprochaient du drame, non cette unique scène de colère et d'outrages qui peut être dramatique, mais qui ne saurait, à elle toute seule, constituer un drame, au sens où nous prenons ce mot.

Il y a donc lieu, encore une fois, de distinguer deux catégories dans ces dissentiments. Les uns revêtent la forme de duels rapides, les autres sont des luttes qui durent, et où apparaissent, à côté des lutteurs, d'autres personnages. C'est ce que j'ai appelé des querelles *défigurées*. Non que ces querelles soient nécessairement plus récentes que les premières : l'origine en peut être fort ancienne, sans que la forme qui nous les a conservées soit contemporaine de cette origine; si les poèmes qui les contaient doivent être considérés comme relativement modernes, elles-mêmes étaient peut-être très antérieures à ces poèmes. Mais, étant donné l'inimitié de deux héros, le cadre qui, pour la rendre, semble s'offrir d'abord à l'imagination, est une scène simple, où cette inimitié se manifeste dans toute sa force; ce n'est pas une scène à incidents multiples, où elle risque de souffrir du voisinage de ces incidents, ni un long récit, aux méandres duquel elle se trouve mêlée comme par hasard. Quoi qu'il en soit, toutes les querelles sur lesquelles nous avons appelé l'attention ont deux traits communs qu'il importe de mettre en lumière, bien qu'ils soient de valeur sensiblement inégale.

Le premier, c'est que toutes se produisent du côté des Achéens. Il n'y a rien, dans les rapports qu'ont entre eux les Troyens, d'analogue à ce que nous avons relevé chez leurs ennemis. Tout au plus est-il possible de discerner une intention de querelle dans les reproches que, à deux reprises, Hector adresse à Paris (1); mais, dans les deux circonstances, il trouve en face de lui un adversaire qui, loin de lui répondre, accepte ses

(1) *Iliade*, III, 39 et suiv.; VI, 325 et suiv. Cf. VI, 520 et suiv.

reproches avec douceur; s'il y a jamais eu un antagonisme entre les deux frères, il faut avouer que, sous sa forme actuelle, il est singulièrement atténué. C'est là, dans tous les cas, le seul exemple, du côté troyen, de ce qu'on peut à la rigueur qualifier du nom de querelle. Je n'en veux, du moins dans cet article, tirer aucune conséquence; je me borne à constater le fait. Le second trait est plus intéressant; il faut y insister davantage.

Si mal connue que nous soit la querelle V, qui opposait Ulysse à Achille dans le poème chanté par Démodocos, nous n'avons pas de peine à y apercevoir un but très précis, celui de mettre en présence deux stratégies contraires, l'une audacieuse et qui procède par la force, l'autre prudente et qui préfère la ruse. C'était moins, par conséquent, deux hommes que ce différend dressait l'un contre l'autre, que deux principes, deux méthodes, deux façons d'envisager l'action et de l'exécuter. Lorsque, dans l'*Iliade*, Polydamas et Hector, après le combat autour du corps de Patrocle, sont d'avis, le premier, de rentrer dans la ville, le second, de camper hors des murs, ils représentent des opinions, non des mœurs différentes (1). Tel n'était pas le cas d'Achille et d'Ulysse se querellant au sujet des suprêmes efforts à tenter pour prendre Troie. Ce qu'ils figuraient dans ce débat, l'un bouillant, impétueux, se fiant uniquement à sa vigueur physique et à son courage, l'autre posé, clairvoyant, ne livrant rien au hasard, accoutumé à ne se conduire que par réflexion et par calcul, c'étaient deux natures incompatibles et rivales, et c'est de ce contraste que naissait l'intérêt de la querelle : ceux qui y prenaient part incarnaient les deux formes de l'idéal hellénique, la fougue valeureuse et la patience adroite, et c'est pour cela, suivant la naïve hyperbole du poète, que le renom de cette dispute s'était élevé « jusqu'au vaste ciel ».

La recherche d'un contraste analogue explique la haine dont

(1) *Iliade*, XVIII, 249 et suiv. Homère dit bien que, de ces deux héros, qui sont du même âge, l'un excelle à parler, l'autre à manier la lance, mais c'est là une simple différence d'aptitude, non une opposition foncière de caractère et de conduite, comme celle qui sépare Ulysse et Achille.

Thersite poursuit Ulysse et Achille. Du moment que ces deux héros personnifiaient chacun à sa manière l'idéal d'activité qui semble, de bonne heure, avoir fixé les préférences de la race, il était naturel que l'idée vînt d'attacher à leur personne un détracteur attitré, dont la laideur de corps et d'âme fît valoir leurs vertus et jetât parmi les graves thèmes héroïques cette note de discrète gaieté qui paraît être un besoin de la nature, et que nous retrouvons plus tard dans le drame satyrique associé à la tragédie. Par là se justifient les querelles IV et VI, dont la seconde seulement, autant que nous en pouvons juger, présentait le contraste sous sa forme pure, car, dans la première, c'est à Agamemnon que Thersite s'en prend ; si la scène dégénère en un conflit entre Ulysse et lui, c'est qu'Ulysse y intervient brusquement pour réprimer l'insolence de son insulteur habituel, qui est aussi l'insulteur d'Achille et, à l'occasion, celui des autres chefs (1) ; mais nous reconnaissons sous cette déformation légère le thème familier qui mettait aux prises les deux personnages, et montrait la sagesse du fils de Laërte en butte au dénigrement systématique d'un contradicteur haineux.

Considérons maintenant, en les isolant l'un de l'autre, Ulysse et Achille : chacun d'eux va nous apparaître, dans les querelles où il figure, en lutte avec un ennemi profondément différent de lui-même. C'est, du moins, l'impression que donne la querelle d'Achille et d'Agamemnon. Elle contient, il est vrai, un autre élément d'une importance capitale, dont il sera question plus loin ; on n'en saisit pas moins dans cette altercation l'antagonisme de deux hommes qui ne se ressemblent en aucune façon, l'un généreux, soucieux du bien public, jaloux de considération et d'estime, si attaché qu'il se montre aux avantages matériels, l'autre intéressé, égoïste, étroit, très inférieur, en somme, dans la pensée de l'aède, à son adversaire.

Mais c'est surtout dans les conflits auxquels Ulysse est mêlé

(1) *Iliade*, II, 214, 247, 250.

que se marque cette intention bien arrêtée d'opposition. La querelle VII, à ce point de vue, est particulièrement intéressante. Elle repose sur cette donnée, qu'Ulysse et Ajax, doués l'un et l'autre de qualités éminentes, sont si dissemblables, qu'il est difficile de se prononcer entre eux ; de là l'idée de Leschès — était-il le premier à l'avoir eue ? — de faire dépendre la sentence qui doit à jamais honorer l'un d'eux de l'opinion des Troyens, excellents juges de leur valeur, puisqu'ils en ont été et qu'ils en sont encore chaque jour les victimes. On a vu que l'*Odyssée* connaît déjà cet expédient (1) ; mais le vers qui le mentionne,

παῖδες δὲ Τρώων δίκασαν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,

passait pour apocryphe aux yeux d'Aristarque, et il faut, semble-t-il, donner raison au critique alexandrin. Que ce vers fasse, en effet, allusion aux jeunes Troyennes mises en scène par l'auteur de la *Petite Iliade*, ou que, — ce qui s'accorderait mieux avec le texte, — il rappelle l'intervention des prisonniers troyens au jugement desquels avait eu recours Agamemnon d'après certaines scholies (2), l'arbitrage dont il nous a conservé le souvenir paraît être d'invention récente ; la version primitive était probablement plus simple, et montrait les chefs décidant seuls entre les deux concurrents. Telle est la tradition adoptée par Pindare (3) ; telle était déjà celle, selon toute vraisemblance, qu'avait suivie Arctinos dans son *Aithiopis* (4). Quoi qu'il faille penser de ce détail, c'étaient les mérites opposés des deux rivaux qui faisaient le fond de la querelle. Si le tribunal hésitait, c'est qu'il avait affaire à des vertus d'ordre si différent, qu'une commune mesure leur était malaisément appli-

(1) Cf. plus haut, p. 238.

(2) *Schol. in Od.*, XI, 547. L'explication des scholies H, qui voient dans παῖδες Τρώων les nombreux Troyens qu'Ulysse avait tués en protégeant la retraite d'Ajax, au moment où ce héros emportait hors de la mêlée le cadavre d'Achille, est trop subtile pour qu'on s'y arrête.

(3) *Néméennes*, VIII, 26 et suiv., éd. Christ.

(4) C. Robert, *Bild und Lied*, p. 221.

cable. Devait-il récompenser la ruse ingénieuse et heureuse d'Ulysse, ou la grande bravoure et la force d'Ajax? L'embarras se comprenait, parce que ces deux héros représentaient deux types d'humanité fort éloignés l'un de l'autre, deux façons diverses, mais également admirables, d'entendre et de pratiquer l'action, entre lesquelles, fatalement, devaient se partager les sympathies d'une assemblée d'Hellènes.

Ailleurs, l'opposition est peut-être moins sensible, parce qu'elle est d'une autre nature, mais un peu d'attention suffit pour la faire découvrir. Qu'y a-t-il, par exemple, au fond de la querelle II, entre Ulysse et Palamède? Sous les dehors dramatiques qu'elle a revêtus de bonne heure, et qui apparaissent déjà dans l'épopée, on y distingue, en y regardant de près, la rivalité de deux personnages connus l'un et l'autre pour leur esprit d'initiative. Les inventions de Palamède sont nombreuses dans la légende, et non seulement les inventions, mais les traits d'intelligence, de pénétration, de finesse, les stratagèmes pour confondre la fraude, pour déjouer les calculs de la dissimulation ou de l'intrigue (1). Quelle que soit l'antiquité de ce héros, et à quelque partie de la Grèce ou du monde oriental qu'il convienne de le rattacher, il incarnait, comme son nom l'indique, l'habileté manuelle, signe évident d'une pensée industrieuse, qui ne tarda pas à devenir sa marque propre. Comme Ulysse, il figurait le côté *spirituel* de l'idéal grec, et dès lors il était fatal qu'il se heurtât à lui. Aussi Ulysse contrefaisant la folie et dénoncé par Palamède, trouvant en lui son maître, voilà la forme sous laquelle la poésie épique présentait cette rivalité inévitable, qui ne pouvait se terminer que par la mort de l'un des deux concurrents. Ce ne sont pas, ici, des *contraires* qui sont en présence, ce sont des *semblables*, des *analogues*, pour mieux dire, dont l'analogie était trop étroite pour qu'ils pussent vivre côte à côte d'une vie mythique indépendante, qui devaient se confondre, et dont l'un, tôt ou tard, devait absorber l'autre. L'absorption se fit

(1) Roscher, *Lexikon*, au mot *Palamedes*, p. 1264 et suiv., 1268 et suiv.

comme elle ne pouvait manquer de se faire, étant donné le tour et la façon d'agir habituelle de l'imagination grecque, par l'invention, entre les deux héros, d'une haine dont quelques conséquences étaient déjà contées dans les *Chants cypriens*, mais que nous voyons, avec le temps, se compliquer et s'enrichir de péripéties nouvelles.

Il y a le même désir — plus ou moins conscient — de créer un conflit entre deux natures sœurs, dans la querelle XI, celle qui éclate à Ténédos entre Ulysse et Nestor. Nestor, il est vrai, appartient à un autre âge ; sa vieillesse conteuse a gardé le souvenir d'autres faits de guerre, d'autres combattants que ceux qui vivent dans la mémoire d'Ulysse ; il n'a, de plus, ni la fertilité d'invention ni l'absence de scrupule du rusé roi d'Ithaque ; mais tous deux sont des sages, qui excellent à donner de salutaires conseils, et si, contrairement à ce que nous venons de constater pour Palamède, les divergences qui les séparent leur permettaient de coexister sans se nuire dans la tradition épique, si même leurs affinités intellectuelles et morales faisaient d'eux naturellement des associés et des amis, on comprend qu'un poète ait été séduit par l'idée de les mettre aux prises et d'opposer l'une à l'autre leurs deux prudences.

Ainsi, la règle observée à l'égard des deux grandes figures qui dominent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, paraît avoir été la suivante : ou bien on leur donnait pour adversaires des personnages de mœurs, de conduite, de mérites absolument contraires aux leurs, et la forme la plus topique de ce genre d'opposition est celle qui les animait elles-mêmes l'une contre l'autre d'une inimitié passagère ; ou bien, comme l'attestent, notamment, plusieurs des querelles dans lesquelles Ulysse joue un rôle, leurs adversaires leur ressemblaient, et devenaient leurs concurrents, d'où des haines susceptibles de se prêter, dans la poésie narrative, aux combinaisons les plus variées.

On peut, semble-t-il, rattacher à l'un ou à l'autre de ces deux principes les querelles I, VIII et X. C'est à dessein que j'écarte la querelle IX, qui paraît bien n'être qu'un doublet de la riva-

lité d'Ulysse et d'Ajax fils de Télamon. Nous savons aujourd'hui que les deux Ajax sont l'expression d'une seule et même personnalité héroïque (1); il n'y a donc rien de surprenant à voir, dans l'épopée, Ulysse en lutte avec Ajax le Locrien comme il y est en lutte avec Ajax de Salamine; en dehors de l'attitude que les poètes lui prêtent volontiers, de juge impitoyable de toutes les fautes, sa haine du fils de Télamon expliquerait suffisamment sa haine du fils d'Oïleus, et l'acharnement qu'il met à réclamer sa mort après l'attentat contre Cassandre. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de la querelle IX.

Mais examinons la querelle VIII, entre Ulysse et Diomède; qu'y voyons-nous? Deux hommes associés, le plus souvent, pour une action commune; et ce sont ces deux hommes, que des traditions plus ou moins concordantes nous montrent se rendant ensemble à Skyros pour y chercher Achille caché parmi les filles de Lycomède, réclamant de concert, à Aulis, le sacrifice d'Iphigénie, ligués plus tard contre Palamède, prenant part l'un et l'autre à l'ambassade auprès d'Achille, partageant les périls de l'expédition nocturne où périt Dolon, chargés, après la mort de Paris, d'une négociation secrète avec Hélène, dérobant le Palladion, envoyés à Lemnos pour en ramener Philoctète (2), ce sont ces deux guerriers, qu'Homère nous représente se prêtant dans les combats une aide fraternelle (3), qui tout à coup deviennent ennemis et se disputent l'honneur de rapporter au camp le précieux ξόανον dont la présence à Troie assurait le salut de la ville ! L'intention de marquer entre eux une rupture, et une rupture rendue piquante par le contraste de leur longue amitié, est évidente dans cette querelle. Mais on y distingue aussi un autre élément très important. Il y avait, pour la postérité, un intérêt capital à savoir lequel des deux

(1) Wilamowitz-Moellendorff, *Homer. Untersuchungen*, p. 244 et suiv. ; C. Robert, *Studien zur Ilias*, p. 406 et suiv.; Erich Bethe, *Homer und die Heldensage, Die Sage vom Troischen Kriege (Neue Jahrbücher für d. klass. Altertum*, 1901, p. 671). Cf. Toepffer, *Attische Genealogie*, p. 270 et suiv.

(2) Roscher, *Lexikon*, au mot *Diomedes*, p. 1023 et suiv.

(3) *Iliade*, XI, 310 et suiv., 345 et suiv., 396 et suiv.

complices s'était emparé du Palladion et l'avait légué à ses descendants. L'espèce de talisman qu'était cette statue, les avantages de toute nature attachés à sa possession, devaient être et furent en effet la source de compétitions très vives. Chaque peuple, pour peu qu'il rêvât d'hégémonie, voulut que ce fût lui à qui était échue la sainte image ; de là tant de variations exécutées sur le thème de son enlèvement. La distinction entre un vrai et un faux Palladion n'a pas d'autre origine, et c'est à la même cause qu'il faut rapporter le fait que c'est tantôt Diomède qui s'en empare, et tantôt Ulysse, ou que le différend né entre eux de ce rapt est évoqué devant le conseil des chefs, qui le tranche en faveur de Diomède, ou que celui-ci, maître de l'idole, la remet à Démophon, qui confie à Bouzygès le soin de la porter à Athènes, ou que, des deux Palladions, le faux seul tombe au pouvoir des Achéens, tandis que le vrai, par l'intermédiaire de Cassandre, arrive en Grèce et devient la propriété du peuple d'Argos, ou passe, avec Énée, jusqu'en Italie (1). Il convient donc, dans l'élaboration de cette légende, de faire très large la part des prétentions dynastiques ou nationales ; ce sont elles qui en expliquent l'apparition tardive, sans qu'il soit nécessaire de recourir, pour en rendre compte, aux considérations, d'ailleurs très ingénieuses, développées par Reichel dans un des derniers mémoires qu'il ait publiés (2). Mais à côté de ces prétentions, le plaisir de faire des ennemis de deux héros liés l'un à l'autre par une étroite intimité, ne fut certainement pas étranger à la naissance de la querelle VIII, et, pour ma part, je rangerais cette querelle parmi les conflits qu'a, sinon déterminés, du moins influencés l'un des deux principes dont il a été question plus haut, le principe de l'opposition des *semblables*.

C'est le même principe, et c'est l'autre aussi, peut-être, qu'on retrouve dans la querelle d'Agamemnon et de Ménélas après la

(1) Il n'est pas de notre sujet d'entrer dans le détail de ces innombrables variantes, souvent contradictoires (cf. plus haut, p. 247, ce qui a été dit des *Lacédémoniennes* de Sophocle). Voy. l'article de Roscher, au mot *Palladion*, p. 1301 et suiv. Cf. F. Chavannes, *De Palladii raptu*, p. 26 et suiv.

(2) *Ueber vorhellenische Götterculte*, p. 86.

prise de Troie. Imaginer un désaccord entre deux frères, c'est-à-dire entre deux personnes destinées par la nature à vivre en bonne intelligence, c'était appliquer le principe de l'opposition des *semblables*. Mais il y avait entre ces frères des différences profondes de caractère ; déjà dans l'*Iliade*, la douceur un peu molle de Ménélas forme un contraste très sensible avec la rudesse hautaine d'Agamemnon, et ce contraste s'accentue dans la poésie postérieure (1). Le mettre en évidence par le moyen d'une discussion violente, c'était appliquer le principe de l'opposition des *contraires*, et c'est ainsi que les deux principes, en dehors d'autres causes sur lesquelles nous n'avons point à insister ici (2), ont contribué à l'invention et au développement de la querelle X.

Il est plus difficile, à première vue, de découvrir une opposition quelconque dans la querelle I, celle qui s'élève avant la guerre, et se prolonge pendant toute la durée des hostilités, entre Philoctète et les chefs achéens. L'opposition n'existerait pas, que cela ne serait pas pour nous émouvoir : une fois la querelle entrée dans la poésie épique, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'usage en eût altéré le caractère et eût fait se perdre le principe que, jusqu'ici du moins, nous considérons comme en ayant créé le genre. Mais tel n'est pas le cas même pour cette inimitié qui d'abord déconcerte, et dont la légende paraît s'être formée sans le secours d'aucune loi. Qu'est-ce, en effet, que Philoctète ? C'est le misérable que tous repoussent, mais qui se trouve posséder l'instrument sans lequel la colossale entreprise d'un siège qui tient, depuis dix ans, deux grands peuples en haleine, ne peut être menée à bien ; c'est le malade de qui dépend, grâce à l'arc d'Héraclès, la fortune de Troie, et qui fera, lui débile, par la faveur du ciel, ce que n'ont pu faire tant de guerriers robustes, qui brisera sa longue résistance et

(1) Roscher, *Lexikon*, au mot *Menelaos*, p. 2778 et suiv.

(2) Ces autres causes, qu'on retrouve dans la formation de la querelle XI (Nestor et Ulysse), c'est, pour le dire en passant, la série des malheurs qui, dans la tradition épique, sont censés fondre sur les Achéens immédiatement après la prise de Troie.

son orgueil. Pindare a bien rendu ce contraste pathétique dans les beaux vers où il peint « le fils de Poeas, l'archer, saccageant la cité de Priam et mettant fin aux labeurs des Danaëns, marchant au combat avec un corps infirme, mais, dit-il, c'était l'arrêt du Sort »,

ἀσθενεῖ μὲν χρωτὶ βαίνων, ἀλλὰ μοιρίδιον ἦν (1).

Je ne crois pas qu'on puisse exclure ce sentiment de la formation du mythe de Philoctète ; sinon à l'origine, du moins au cours de cette formation, il a dû se faire jour, plus ou moins clair, dans l'esprit des aèdes, en vertu de l'éternelle opposition des petites causes et des grands effets où se complaît l'imagination des hommes (2) ; et la querelle, de naissance probablement tardive, elle aussi, de Philoctète, d'Ulysse et des Atrides, l'antagonisme de ces forces contraires, le triomphe final de la plus faible, prédestinée par sa faiblesse même à accomplir ce dont n'avaient pu venir à bout tant de vigoureux efforts, rentreraient dans la règle que nous avons posée.

Ainsi, chacune des querelles dont l'épopée a gardé le souvenir, porte en elle un caractère de généralité qui l'élève très au-dessus du choc ordinaire des passions individuelles; chacune d'elles est l'expression dramatique d'un conflit d'idées, avant d'être la peinture d'un conflit de personnes. Hâtons-nous de dire que le drame n'y a rien d'abstrait, qu'il y est, au contraire, singulièrement concret et intéressant. M. Maurice Croiset a trouvé des termes heureux pour peindre la réalité tout humaine des héros de l'*Iliade* (3). Ce sont bien des hommes, en effet, des êtres aux traits essentiellement personnels, dont une vie très intense anime, colore, échauffe tous les actes; mais en même temps ce sont des symboles, qui rendent sous

(1) Pindare, *Pythiques*, I, 53 et suiv., éd. Christ.

(2) Ne retrouve-t-on pas une opposition du même genre dans le fait que le sort de Troie est lié à celui d'une toute petite idole, le Palladion ?

(3) *Hist. de la litt. grecque*, I, 2e éd., p. 228 et suiv. Cf. P. Cauer, *Homer als charakteristiker* (*Neue Jahrbücher für d. klass. Altertum*, 1900, p. 602 et suiv.).

quelques-uns de ses principaux aspects la physionomie morale de toute une race. Il se peut que ces symboles remontent très haut dans le passé ; ils sont si simples, réduits à leurs éléments constitutifs, qu'on serait tenté d'y voir le résultat de l'un des premiers efforts de la réflexion humaine. Ils ont, dans tous les cas, reçu des Hellènes une empreinte ineffaçable ; emprisonnés dans ces formes nettes que les Grecs ont imposées à tout ce qu'ils ont fait leur, ils se présentent à nous comme des figures aux contours merveilleusement précis ; pourtant, sous ces apparences, subsiste le symbolisme ancien, et c'est lui qui nous fournit la première explication de la querelle, de ce thème étrange qui met aux prises des hommes, assurément, mais, dans ces hommes, des théories et des principes.

IV

Si telle est la vérité, nous n'aurions pas affaire ici à un de ces lieux communs primitifs qu'on retrouve dans l'épopée de presque tous les pays, à un de ces vieux thèmes qu'on peut regarder comme la première, ou comme une des premières manifestations du génie épique. Au nombre de ces thèmes est, par exemple, le combat singulier, avec sa préface ordinaire, le défi. C'est là, évidemment, un très ancien épisode de la vie héroïque, qui partout défraya la poésie narrative. Aussi l'idée de confier à deux champions la querelle de deux peuples, de les faire combattre en présence de deux armées, ou simplement de les représenter luttant l'un contre l'autre par intérêt personnel ou par point d'honneur, apparaît-elle dans la légende celtique comme dans les mythes dont l'*Iliade* a conservé la mémoire (1). On sait que ces sortes de duel remplissent les épopées de l'Europe occidentale. Quelles causes les provoquent, et quel en est l'enjeu ? C'est ce qu'il est impossible de ramener

(1) D'Arbois de Jubainville, *La civilisation celtique et celle de l'épopée homérique*, p. 6 et suiv.

à une règle fixe ; le motif, les conditions, le but, en diffèrent naturellement selon la patrie, la civilisation, les mœurs des populations chez lesquelles nous les voyons en usage. Il faut tenir compte aussi des différences de temps et de caractère des monuments épiques qui nous en retracent les péripéties ; mais qu'il s'agisse d'œuvres anciennes ou d'œuvres ayant déjà derrière elles un long passé poétique, que les champions s'appellent Cûchulainn et Nathcrantail ou Anséis et Brohier, Roland et Olivier, Roger et Renaud, ce qui frappe dans ces combats, c'est le désir de mettre en valeur de fortes individualités, capables d'inspirer une vive admiration pour des qualités peu communes, et ce désir est, semble-t-il, aussi vieux que l'épopée elle-même.

Il serait facile de citer d'autres thèmes. Les premiers exploits qui ont fixé l'attention de la poésie épique, étaient simples comme la vie même des héros qui les avaient accomplis. Captures de femmes ou de bétail, grandes chasses organisées pour mettre fin aux ravages d'un animal dévastateur, ou, dans le domaine du surnaturel, luttes victorieuses contre des géants ou des monstres, voilà ce qu'a chanté la muse populaire, que la matière offerte à sa verve naïve ait été les razzias des Pyliens dans les plaines de l'Élide (1), ou les enlèvements de femmes de l'épopée finnoise (2), ou le sanglier de Calydon, ou la Chimère lycienne, ou les taureaux vomissant du feu et les dragons de Colchide, ou les ogres des mythes scandinaves et irlandais. Si bizarres parfois que nous semblent ces hauts faits, si compliqués dans leurs détails, nous n'y trouvons pas la maturité d'esprit qui nous apparaît dans le thème épique de la querelle, tel que le reproduisent les poèmes ou les fragments de poèmes qui nous le font connaître. Tous ces actes héroïques ne sont que le grossissement d'incidents vulgaires de la vie de clan ;

(1) *Iliade*, XI, 670 et suiv.

(2) *Le Kalevala*, trad. Léouzon Le Duc (Paris 1879 ; *Introduction*, p. xxxv-xxxvi). La modernité relative de ce poème n'a, pour la thèse que nous soutenons, aucune importance.

ils participent de la simplicité des habitudes pastorales, ou traduisent les sursauts d'imaginations crédules, en proie à mille terreurs irraisonnées : nous n'y surprenons pas cette réflexion, cette psychologie, cette faculté d'abstraction et de synthèse, qui se devinent dans l'élaboration de la querelle homérique. Voilà pourquoi ce dernier thème ne saurait être qualifié de *primitif*, du moins sous la forme où nous le montre la littérature d'après laquelle nous pouvons nous en faire une idée. Mais cette forme est-elle la première qu'il ait revêtue ? N'est-il pas possible de remonter dans son histoire plus haut que ce duel entre deux hommes rendus ennemis pour le plaisir du contraste, en vertu d'un sentiment déjà raffiné de la valeur des oppositions de caractère ou de doctrine ?

Nous avons dit que la querelle d'Achille et d'Agamemnon, en dehors de l'incompatibilité de nature qui suffirait à l'expliquer, renferme un autre élément dont il faut tenir grand compte. Cet élément, c'est la rivalité de puissance des deux adversaires. On ne peut nier le fait de cette rivalité dans le conflit qui s'élève entre eux ; s'ils se querellent, ce n'est pas seulement parce qu'ils diffèrent sensiblement de mœurs et de conduite, c'est encore, c'est surtout parce que tous deux prétendent à la souveraineté, parce qu'on devine en eux deux pouvoirs égaux et hostiles, dont l'un ne cède à l'autre que par une corruption de la donnée ancienne qui leur attribuait à l'égard l'un de l'autre une complète indépendance. On en doit conclure que tous deux avaient leurs fidèles, que leurs exploits vivaient, depuis des siècles peut-être, dans l'imagination des hommes de leur clan, qu'avant d'être réunis dans une action commune, ils avaient eu leur légende particulière, pleine d'aventures et de merveilleuses prouesses, qu'il faut chercher la cause de leur rapprochement dans ces grands mouvements de peuples qui, longtemps avant Homère, bouleversèrent l'Europe et l'Asie, dans ces migrations dont la réalité se dissimule derrière le prodigieux roman de la guerre de Troie, qui mélangèrent toutes les traditions, qui firent contemporains et associèrent ensemble

des héros séparés par le temps et par l'espace, en respectant pourtant leur physionomie primitive et le culte dont ils étaient l'objet de la part des leurs, au point de susciter entre eux des parallèles que le tour d'esprit dramatique des Hellènes transforma en quelques-unes des querelles que nous conte l'*Iliade*.

M. C. Robert distingue trois sortes de héros parmi ceux qui prennent part à l'action de ce poème : les héros mythiques, les héros historiques et les héros de pure fantaisie (1). Négligeons les derniers, sur la nature desquels il faudrait d'ailleurs s'entendre — je crois, en principe, que les aèdes ont fort peu inventé. — Que les seconds aient été chantés dans des poèmes composés en l'honneur de telle famille régnante, que leur gloire ait été le patrimoine de telle cité, qui les mettait naturellement bien au-dessus des héros des cités voisines, c'est ce dont personne ne saurait douter. Mais les premiers aussi ont commencé par avoir ce caractère ; leur renommée, avant de se répandre, était confinée dans l'étroit territoire occupé par un clan ou par une tribu ; Achille, avant d'être adopté par tous les Grecs, avait été le chef des Phthiotes, et quelque chose doit s'en retrouver dans le développement de sa légende. La *Chanson de Roland* ne remonte-t-elle pas à de vieilles poésies ayant pour auteurs les compagnons mêmes du neveu de Charlemagne, peut-être quelque témoin du désastre de Roncevaux (2), et ne garde-t-elle pas, après tant de remaniements, la trace de ses rapports avec la marche de Bretagne, dont Roland était comte ? Ce phénomène a dû se produire dans la formation de l'épopée hellénique ; si peu réel que soit Achille au regard de Roland, ses hauts faits ont d'abord alimenté la poésie épique de ses compatriotes immédiats, de ceux dont il était le héros ou le dieu national, et il en a été de même pour toutes ces grandes

(1) *Studien zur Ilias*, p. 387.

(2) La plus récente allusion à ce fait est, si je ne me trompe, celle qui se trouve dans un article de M. G. Paris, intitulé *Roncevaux* (*Revue de Paris* du 15 septembre 1901, p. 250).

figures que nous appelons mythiques, parce que leur origine se perd dans les ténèbres du passé. Elles suivirent dans leurs déplacements les peuples dont elles personnifiaient les plus lointains souvenirs; elles les suivirent avec des fortunes diverses, les unes grandissant, les autres diminuant d'importance et d'éclat; des fusions s'opérèrent entre les traditions qui les concernaient, et l'on vit aussi des compétitions se former, chaque groupe tenant pour la supériorité de son *saint*, ce qui donna lieu, dans la poésie, à des querelles, images passionnées des ambitions rivales qui portaient chaque clan à réclamer pour son patron la prééminence, et pour lui-même la gloire et la suprématie qui y étaient attachées.

Voilà donc une nouvelle explication de la querelle, ou plutôt, une origine qui nous reporte dans son histoire à une période antérieure à celle à laquelle nous nous étions arrêtés. Avant d'être le conflit, pour ainsi dire désintéressé, de deux personnages ennemis l'un de l'autre uniquement parce qu'ils entendent la vie de façon différente, elle aurait symbolisé sous une forme concrète des revendications ethniques.

Ce qui s'est passé pour le rapt du Palladion peut être invoqué comme preuve à l'appui de cette conjecture. Ulysse et Diomède, qui prétendent tous deux l'avoir dérobé, représentent, nous l'avons dit, des intérêts nationaux opposés, ou mieux, c'est Diomède qui est ici le seul champion national, car nous ne voyons pas que les insulaires d'Ithaque élèvent dans la suite la moindre prétention sur la vénérable idole; Ulysse n'est mêlé à son enlèvement que parce qu'il y fallait du calcul et de la ruse; si, comme l'affirment certains témoignages, il sort vainqueur de sa contestation avec Diomède, c'est que l'habileté doit toujours être heureuse, mais cette victoire ne profite ni à lui-même ni aux siens, qui ne comptent pas dans l'histoire politique de la Grèce. La possession du Palladion n'est donc pour lui qu'une affaire de vanité, et il en est ainsi de tout ce qu'il convoite; le succès seul le touche, le gain lui est indifférent : une fois maître des armes d'Achille, il les cède, d'après l'auteur de la *Petite Iliade*,

au fils d'Achille, qu'il est allé chercher à Skyros (1). Qu'en ferait-il? Il n'a point de peuple qui s'enorgueillisse de ce trophée. C'est un héros dont l'origine nous échappe. Quand nous commençons à le connaître, il est, depuis longtemps, tombé dans le domaine public, malgré les liens divers et, en dehors de lui, très réels, qui le rattachent à un pauvre rocher de la mer Ionienne ; c'est une figure de rêve, aussi vieille que la race, presque aussi vieille que l'humanité, dont le pays est partout, principalement dans les îles et sur la mer ; cet homme qui incarne l'amour de la patrie, est, par excellence, le *sans patrie* de l'épopée ; comment se ferait-il le champion de revendications nationales ? Tout autre est le cas de Diomède, originaire d'Étolie, et qui, passé en Argolide, y a conservé de solides attaches (2). On comprend dès lors que les populations qui le réclamaient pour un des leurs, aient tenu à ce que le Palladion fût resté entre ses mains, et de là, en partie, sa querelle avec Ulysse, querelle qui se complique avec les années, où interviennent d'autres compétiteurs, comme Démophon, Agamemnon, Ajax de Salamine (3). Pourquoi ces noms mêlés à ceux des premiers concurrents, sinon parce que plus de peuples, avec le temps, voulurent pouvoir se dire les détenteurs de la fameuse statue ? On n'hésitait donc pas à grandir un héros, quand on croyait y trouver quelque avantage, et cet accroissement rétrospectif de sa personne se faisait, le plus souvent, au détriment d'autres héros, dont il était censé avoir été l'ennemi victorieux. Parfois, cependant, l'hostilité se changeait en émulation pacifique ; nous en avons la preuve dans le tour que prend à Athènes, vers la fin du VIe siècle, la légende de Thésée. Comme l'a montré M. Pottier dans une fine étude, on prête alors à Thésée des exploits identiques à ceux d'Hercule, et l'on fait de lui son ami, mais ce rapprochement n'est qu'une forme de la concurrence imaginée entre eux par la vanité athénienne, concurrence qui eût peut-

(1) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 36-37.
(2) *Iliade*, II, 559 et suiv.
(3) Roscher, *Lexikon*, au mot *Palladion*, p. 1320 et suiv.

être tourné en inimitié et en guerre ouverte, si une telle conduite, à l'égard d'un aussi gros personnage, n'eût point été périlleuse, et si le plus sûr moyen, pour Thésée, de vaincre Hercule, n'eût pas été de l'imiter plutôt que de le combattre (1).

Remontons à cinq, six, sept siècles en arrière : rien n'empêche de supposer, dans ces temps reculés, le même désir de gloire cherchant à se satisfaire par l'amplification de la légende de certaines figures épiques ; et l'on conçoit même ce désir plus général et plus intense à une époque où les peuples étaient moins stables, où, soit pendant leurs longues migrations, soit une fois au but, quand ils s'établissaient sur les territoires où les avaient jetés les hasards de l'exode, chacun d'eux s'efforçait de garder sa place au soleil, ou de l'étendre aux dépens des peuples voisins. Cet effort put se traduire, dans la poésie, de bien des manières, par des alliances entre héros, qui firent entrer les plus obscurs dans le sillage de héros illustres, patrons de clans plus forts, par des querelles mettant aux prises les héros égaux en puissance et en notoriété. On devine, dans tous les cas, ce que ces agitations, pour nous encore obscures, durent susciter d'amours-propres exaspérés, capables de réagir sur le passé, par une élaboration nouvelle des mythes nationaux, de la façon la plus efficace : le thème de la querelle fut une des formes de cette réaction.

V

Faut-il nous en tenir là et renoncer à lui chercher, dans la vie héroïque, une origine réelle ? Il est possible qu'il dissimule des haines effectives, dont le souvenir se serait perpétué dans les chants des aèdes. Grâce à l'*Iliade* actuelle, nous ne voyons plus les faits héroïques que sous l'aspect de grands évé-

(1) E. Pottier, *Pourquoi Thésée fut l'ami d'Hercule*, lu dans la séance publique annuelle des cinq académies, le 25 octobre 1900. Le même travail a paru, avec des figures, dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de janvier 1901.

nements qui ont fait s'entrechoquer les peuples et se mesurer ensemble l'Europe et l'Asie ; mais ce choc formidable, en admettant qu'il se soit jamais produit avec cette ampleur que lui prête l'épopée, a été précédé de chocs moins importants ; des différends se sont élevés, en Grèce même, entre voisins, des pillages ont eu lieu, des incursions, des incidents de frontière, dont Homère, çà et là, paraît se faire l'écho, mais qui, de bonne heure, se sont perdus dans la masse des événements plus considérables qui ont accompagné ou suivi l'exode (1). Qui oserait affirmer que, dans la querelle d'Achille et d'Agamemnon, ces faits locaux ne sont pas entrés pour une part?

Mais il y a plus : il est possible que, sur un même territoire, dans une tribu, dans un clan, certaines coutumes héroïques aient spontanément donné naissance à des récits de querelle. M. d'Arbois de Jubainville, dans le curieux parallèle qu'il a fait entre la civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique, a noté un trait de mœurs des héros irlandais qui mérite d'attirer notre attention : c'est l'habitude, pour les guerriers d'un même clan, de lutter à qui fera les plus belles prouesses, afin de mériter dans les festins le « morceau du héros », c'est-à-dire la part la plus grosse et la meilleure ; c'était là, non seulement un profit, mais un honneur, et un honneur qui rejaillissait sur la femme du vainqueur, car elle y gagnait un droit de préséance (2). Nous n'énumérerons pas les exploits extraordinaires qui valaient aux deux époux cette situation privilégiée : dans les récits épiques de l'Irlande, les épreuves se succèdent pour les concurrents, toutes plus terribles les unes que les autres, luttes contre des géants, contre un ennemi trente fois supérieur en nombre, contre des magiciens auxquels on coupe la tête, après s'être engagé à se laisser décapiter par eux le lendemain, et qui, venus, en effet, pour réclamer l'accomplisse-

(1) Cf., sur ces relations de voisinage, l'article cité de E. Bethe, *Homer und die Heldensage*, p. 668 et suiv. Je compte revenir ailleurs sur les graves questions que soulève l'auteur à ce propos.

(2) D'Arbois de Jubainville, *op. c.*, p. 34 et suiv.

ment de l'héroïque promesse, reculent, désarmés par la loyauté de leur adversaire. Tout cela est étrange, illogique et brutal, mais il s'en dégage un sentiment de l'honneur bien fait pour nous intéresser à ces bizarres aventures, un désir d'étaler son audace et sa force, de faire plus et mieux que ses rivaux, d'attirer sur soi l'admiration des hommes, qui apparaît partout comme un des caractères de l'héroïsme, et auquel, pour cette raison, nous ne pouvons rester indifférents (1). Peut-être, de bonne heure, exista-t-il chez les Grecs, ou chez les peuples qui les précédèrent, de pareilles rivalités. Diodore rapproche de la coutume celtique qui consistait à attribuer, dans les banquets, les plus beaux morceaux aux plus braves, la façon dont Agamemnon récompense Ajax après son duel avec Hector; bien que le combat ait été interrompu par la nuit, Ajax est fêté par les siens comme s'il était vainqueur, et Agamemnon, pour l'honorer, lui donne le dos entier d'un énorme bœuf servi à sa table (2). Y a-t-il là quelque souvenir d'un très ancien usage? De telles faveurs étaient-elles accordées à ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure, et le prix qu'on y attachait provoquait-il des émulations généreuses, susceptibles de dégénérer en jalousies et en haines? Nous ne saurions l'affirmer. Ce qui est certain, c'est la puissance de l'honneur dans les sociétés primitives, du jour où l'héroïsme les pénètre de son souffle; héroïsme et honneur, et, par conséquent, épopée et honneur, voilà des choses inséparables, quel que soit le sens qu'on attribue à ce mot d'*honneur*, quelques vertus, quelques passions, quelques crimes qu'il désigne. L'*Iliade* en est une preuve manifeste : malgré les innombrables modifications qu'elle a subies, l'honneur y est partout; il est la raison d'être du différend d'Agamemnon et d'Achille, l'étincelle qui l'allume, le foyer qui l'entretient; sans lui, le poème n'existerait pas. Pourquoi donc

(1) Cf., sur le sentiment de l'honneur, dans le *Nibelungenlied*, et sur les prouesses qu'il faisait accomplir, H. Lichtenberger, *Le poème et la légende des Nibelungen* (Paris, 1891, p. 360 et suiv.).

(2) *Iliade*, VII, 321 et suiv. Cf. Diodore, V, 28, 4.

ce sentiment si fort, probablement contemporain de la naissance des plus vieux chants épiques, n'aurait-il pas suscité en Grèce, comme ailleurs, des inimitiés et des querelles? Il était l'un des traits des premières mœurs héroïques, et, par un procédé familier à l'épopée, il remonta de ces mœurs à celles des fabuleux personnages dont la gloire, sans cesse accrue, était, pour ceux qui y ajoutaient chaque jour, une sorte de religion nationale.

Ainsi, le thème de la querelle aurait eu, à ses débuts, une réalité que nous ne lui avions point encore découverte ; qu'il ait reproduit le souvenir, à peine déformé, d'hostilités fréquentes entre peuplades limitrophes, ou que, plongeant par ses racines au sein même de l'héroïsme, il se soit directement inspiré de son essence, ce qu'il aurait peint d'abord, c'est la vie, la vie violente d'hommes remplis de cet amour de soi, de ce souci de la dignité personnelle, sans lesquels nous ne pouvons concevoir le *héros*. C'est ce que j'appellerai sa période *historique*. Plus tard, à l'époque des grandes migrations qui firent passer d'Europe en Asie tant de peuples différents, ou lorsque ces peuples se fixèrent, arrivés au terme de leur course, il serait devenu un instrument de conquête et de domination, il aurait aidé à faire valoir des prétentions ethniques ou à en légitimer le succès. C'est, peut-on dire, sa période *utilitaire*. Plus tard encore, dans l'apaisement des rivalités et des concurrences, quand se créèrent, ou quand achevèrent de se former ces types nationaux qui symbolisaient l'idéal de la race unifiée, il aurait traduit les divers aspects de cet idéal. C'est sa période *littéraire* ou *artiste*. Est-il nécessaire d'ajouter que ces divisions sont tout artificielles, et qu'il n'y eut jamais de séparation aussi tranchée entre les périodes que nous venons d'indiquer? Dans quelques-unes des querelles qui nous sont parvenues, il arrive que les trois périodes se confondent, et, par exemple, la querelle d'Achille et d'Agamemnon, dont le caractère littéraire est incontestable, a aussi, nous l'avons vu, le caractère utilitaire, en même temps qu'elle nous reporte, par certains côtés, à la plus ancienne conception de la querelle.

Nous ne saurions dire, évidemment, quelle fut la forme de ces querelles primitives. Peut-être avaient-elles quelque ressemblance avec les chansons des Klephtes modernes. Ce qui caractérise, en effet, cette poésie, qui est naïve, malgré la date récente de son apparition et l'état de civilisation déjà très avancé de la nation qui l'a produite, c'est d'abord l'extrême brièveté du récit. Le fait conté y est supposé connu de l'auditoire ; l'auteur n'en explique pas l'origine, n'en suit pas dans le détail le développement, le progrès : il procède par allusion, il conte en *voyant*, sous les yeux duquel se dérouleraient, tandis qu'il parle, les événements qui font la matière de son poème, et comme il n'en note que ce qui l'intéresse, il en résulte des lacunes et une obscurité qui déconcertent (1). Certains des premiers chants épiques de la Grèce ancienne n'avaient-ils point quelque analogie avec ces narrations rapides, au canevas inégal ? Une pareille poésie aurait été lyrique d'apparence, tout en restant épique par le fond, et ce serait une raison de plus de la rapprocher des poèmes klephtiques (2).

Un autre trait de ces poèmes est la place qu'y occupent le discours direct et le dialogue (3). Une littérature qui use de tels procédés peut donc être spontanée ; un récit où l'on fait parler, et même dialoguer les personnages, n'est donc pas nécessairement, comme nous sommes parfois tentés de le croire, l'œuvre d'un art déjà mûr ; et il en faut conclure que la que-

(1) Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, I, p. CXL : « De ces chansons klephtiques, les unes, de beaucoup les plus nombreuses, sont narratives et retracent les exploits de guerre ou les autres aventures des Klephtes. Mais de quelque nature qu'il soit, le fait retracé par ces chansons est toujours pris isolément, toujours détaché de ses antécédents et de ses accessoires. Chaque trait digne de mémoire a son chant séparé ; je n'en connais point où l'auteur ait cherché à grouper ensemble plusieurs actions liées l'une à l'autre. Et ces faits ainsi isolés, sur lesquels chantent les rapsodes des Klephtes, ce n'est point par leurs particularités minutieuses qu'ils les prennent pour les décrire, c'est par leurs circonstances les plus saillantes et les plus pittoresques ; aussi leur narration est-elle en général plus vive et plus énergique qu'elle n'est claire. »

(2) Cf. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 2.

(3) Cf. les chants klephtiques publiés par M. Ém. Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, 2e partie, p. 74 et suiv.

relle, dont le discours direct est l'essence, a pu, de très bonne heure, trouver place dans la poésie épique, sous la forme de quelques phrases brèves et rudes, très éloignées des longs développements que conduisent si adroitement les héros d'Homère.

C'est ainsi que rien ne s'oppose à ce que ce thème ait figuré parmi les thèmes très simples qui perpétuèrent les premiers hauts faits héroïques. Sous cet aspect rudimentaire, la querelle avait sa valeur propre; elle intéressait de la même manière et pour les mêmes raisons que le récit d'un combat singulier, d'un brillant fait de guerre, d'un acte de rapine, ou que la description d'une arme célèbre; car ce dernier motif paraît avoir été, lui aussi, de ceux qu'affectionnait l'épopée primitive. Dans l'*Iliade*, certaines armes telles que la cuirasse d'Agamemnon, le bouclier d'Ajax, celui de Nestor, la lance d'Achille, retiennent encore l'attention des aèdes, attestant la vitalité du vieux thème épique qui consistait à décrire et à vanter les plus illustres instruments de la vertu des héros (1); c'est de là, au chant XVIII, qu'est sorti l'épisode de l'*Hoplopoiia*. La querelle, comme tous ces lieux communs, se suffisait à elle-même. Le chant de Démodocos, sur le différend d'Ulysse et d'Achille, ne se continuait pas par la peinture de ses conséquences; à lui seul, le différend formait toute la matière du poème. Il en était de même des contestations chantées par la primitive épopée. Plus tard, quand s'établit l'usage des longs récits, il est possible qu'on y ait inséré des querelles qui n'avaient jamais existé à l'état de poésies indépendantes (2); mais ce qui n'est pas douteux, c'est, pendant une période dont la durée nous est

(1) *Iliade*, XI, 19 et suiv.; VII, 219 et suiv.; VIII, 192 et suiv.; XVI, 140 et suiv. Cf., sur l'épée *Joyeuse* de Charlemagne, et sur sa lance, qui aurait été « la sainte lance elle-même », G. Paris, *op. c.*, p. 372 et suiv. On connaît l'importance, dans la légende de Roland, de sa *Durandal*. Voyez aussi, dans le poème des *Nibelungen*, les armes merveilleuses de Sigfrid (H. Lichtenberger, *op. c.*, p. 115), etc.

(2) Peut-être quelques-unes des querelles que contenaient les poèmes cycliques se trouvaient-elles dans ce cas; encore faut-il prendre garde que Proclos, notre principale autorité pour le Cycle, donne comme se faisant suite bien des œuvres qui n'avaient primitivement entre elles aucun lien (voy. E. Bethe, *Proklos und*

inconnue, l'autonomie de ce motif, vrai thème littéraire, ayant toutes les qualités, toutes les propriétés d'un *thème*, y compris celle d'admettre des variantes. C'est le point sur lequel il reste à dire quelques mots.

VI

Plusieurs de ces variantes nous sont parvenues, les unes insignifiantes, du moins en apparence, les autres qui modifient assez sensiblement le caractère de la querelle. Je citerai parmi les premières celle qui faisait de Briséis, au lieu d'une femme de ce nom, une femme originaire de Brésa ou de Brisa, dans l'île de Lesbos. Je ne crois pas qu'il soit possible de contester cette étymologie récemment reprise par M. Bethe, et déjà, avant lui, proposée par divers savants (1). Dans différents passages de l'*Iliade*, Βρισηΐς est visiblement un ethnique, et, d'autre part, certaines parties récentes du poème emploient ce mot comme un nom propre de femme ; mais même dans le premier chant, où se rencontre l'expression κούρη Βρισηΐς, qui paraît bien garder le souvenir de la ville de Brisa (2), il est douteux que le poète qui se sert de cette périphrase lui attribue son sens primitif, celui qui rattachait la captive d'Achille à la cité lesbienne que le héros avait saccagée et d'où il avait ramené Briséis dans son butin (3). Voilà, à première vue, une variante d'importance assez médiocre ; voyez pourtant quelle conclusion on peut en tirer.

der epische Cyclus, dans l'*Hermes*, 1891, p. 593 et suiv.). Nous ne sommes donc jamais sûrs, quand il mentionne une querelle dans un de ses sommaires, en la présentant encadrée d'autres épisodes, que telle est la forme sous laquelle elle a fait dans la littérature épique sa première apparition.

(1) E. Bethe, *Homer und die Heldensage*, p. 666 et suiv. Cf. A. Fick, *Die Entstehung des homer. Dialektes* (*Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen*, 1883, p. 151-152) ; Wilamowitz-Moellendorff, *Homer. Untersuchungen*, p. 409 et suiv.

(2) *Iliade*, I, 336. Cf. II, 689 ; IX, 106 ; XIX, 261.

(3) Dans ce même chant (v. 392), Briséis devient la fille de Brisès, κούρη Βρισῆος. Plus loin (XIX, 291 et suiv.), elle a pour père le roi Mynès, est mariée, a trois frères, et son époux et ses frères ont été tués par Achille. Je reviendrai ailleurs sur ces divergences et sur les faits historiques qui se cachent derrière elles.

Si Briséis, dont la personnalité va se précisant au cours de l'*Iliade* actuelle, n'était d'abord qu'une esclave sans nom, c'est que la querelle où elle figurait à l'origne était plus brutale et plus primitive que celle à laquelle nous la voyons mêlée; c'est donc qu'il existait un thème de cette querelle qui subit plus d'un remaniement, avant d'atteindre à la délicatesse relative de mœurs et de sentiment à laquelle il est parvenu dans l'*Iliade*. Achille et Agamemnon s'étaient injuriés pour une captive, tel était le motif initial. Sur ce motif on broda des variations, dont l'une transforma la captive anonyme en une femme pour laquelle Achille ressent une passion sincère (1), qu'Agamemnon convoite ardemment, qu'il respecte, cependant, et qu'il rend plus tard à Achille en se faisant de ce respect un mérite (2), qui, de retour au campement des Myrmidons, trouve Patrocle mort et se répand sur lui en plaintes touchantes, auxquelles elle associe le souvenir non moins touchant de ses propres malheurs (3). Quelques pas de plus, et nous arriverons à la Tecmessa de Sophocle. Rien ne fait mieux comprendre ce qu'était une querelle dans la vie épique d'un héros : comme tous les incidents de sa carrière aventureuse, c'était un épisode indéfiniment repris par les poètes, qui en altéraient certains traits et restaient fidèles à d'autres. Qui sait si, avant la femme de Brisa, une autre femme, dans l'épopée, n'avait pas mis la discorde entre Agamemnon et Achille, une autre Briséis, dont la trace, pour nous, est à jamais perdue ?

D'autres variantes, tout en respectant le fait de l'inimitié entre deux héros, en changeaient le cadre et les circonstances. Exemple, la tradition qui mettait aux prises avec Ulysse, au sujet du Palladion, Ajax fils de Télamon. Cette querelle est racontée pour la première fois par Dictys (4) ; mais Dictys, évi-

(1) *Iliade*, IX, 336, 342-343. Cette passion semble partagée par Briséis, qui suit à contre cœur les envoyés d'Agamemnon (I, 348).

(2) *Iliade*, IX, 132 et suiv., 274 et suiv. ; XIX, 261 et suiv.

(3) *Iliade*, XIX, 282 et suiv.

(4) Dictys, V, 14-15. Il s'agit, après la prise de Troie, de partager le butin. Déjà les femmes et les enfants ont été répartis entre les différents chefs ; Ajax réclame

demment, ne l'avait pas inventée; il l'avait recueillie d'une source antérieure, probablement d'une source épique. Or qu'y faut-il voir, sinon un nouvel aspect de la querelle qu'avait suscitée entre les deux hommes le désir de posséder les armes d'Achille? Ils étaient, dans la légende, de nature opposée; l'épopée avait de bonne heure creusé entre eux un abîme; c'étaient des ennemis, tous les prétextes étaient bons pour en faire des rivaux.

De même, l'opposition de caractère entre Achille et Agamemnon, et leur susceptibilité ombrageuse, n'étaient pas mises en lumière par le seul différend dont Briséis était l'objet. Les *Chants cypriens* racontaient, d'après Proclos, qu'arrivés à Ténédos, les Achéens avaient été réunis par Agamemnon dans un banquet (1), mais qu'Achille, convié trop tard, ou peut-être non convié du tout, avait vivement ressenti cette offense, d'où une querelle entre lui et le roi des rois (2). Nous ne savons rien de cette querelle; pourtant, un fragment d'une pièce perdue de Sophocle nous fournit sur elle quelques renseignements, en même temps qu'il nous révèle l'existence d'une variante de la querelle d'Ulysse et d'Achille chantée par Démodocos. Le banquet de Ténédos avait, en effet, inspiré un drame au grand tragique. L'*Assemblée des Achéens*, où il l'avait mis à la scène, était-elle un drame satyrique, comme l'affirme Nauck (3)? Était-elle, comme le croit M. Weil, une de ces tragi-comédies sans chœur de satyres, analogue à celles qui, après Eschyle, occupèrent souvent, dans la tétralogie, la place du drame saty-

pour lui le Palladion. Tous sont disposés à le lui accorder, sauf Ulysse et Diomède, qui, l'ayant dérobé, font valoir sur lui leurs droits. Mais Diomède, par respect pour Ajax, s'étant retiré, Ulysse et le fils de Télamon restent seuls en présence. Agamemnon et Ménélas sont d'avis que l'idole doit appartenir à Ulysse, et, en effet, c'est lui qui l'obtient. Le lendemain, Ajax, qui n'a pas voulu survivre à cette injure, est trouvé mort dans sa tente. Ulysse, craignant le ressentiment de l'armée, s'enfuit à Ismaros, et le Palladion demeure aux mains de Diomède.

(1) Le banquet où Philoctète avait été mordu par un serpent. Cf. plus haut, p. 243.

(2) Proclos, dans Kinkel, *op. c.*, p. 19 : Καὶ Ἀχιλλεὺς ὕστερος κληθεὶς διαφέρεται πρὸς Ἀγαμέμνονα.

(3) *Trag. graecor. fragmenta*, 2e éd., p. 161.

rique (1)? La seconde hypothèse est de beaucoup la plus probable, mais c'est là un détail qui nous importe peu. Ce qui nous touche davantage, c'est le fragment auquel j'ai fait allusion. En voici la traduction, avec celle du passage de Plutarque qui nous l'a conservé : « L'Ulysse de Sophocle, écrit Plutarque, excitant Achille, conteste que sa colère ait pour cause le banquet, mais, « Maintenant, lui dit-il, que tu aperçois les rivages de « Troie, tu as peur »; et comme ces paroles redoublent l'irritation d'Achille, et qu'il menace de mettre à la voile : « Je « sais, reprend Ulysse, ce que tu veux fuir : ce ne sont pas « les injures, c'est Hector, qui est proche; voilà le beau « motif de ta colère (2). » Il y a deux choses dans ce passage : d'abord, le souvenir de la querelle entre Agamemnon et Achille, querelle provoquée par le banquet, auquel, dans Sophocle, Achille n'était pas invité (3); ensuite, le souvenir d'un débat entre Achille et Ulysse, débat très vif, d'après les vers que cite Plutarque, et d'après deux autres qui nous sont également parvenus, et qui contiennent, à ce qu'il semble, le début de l'une des réponses d'Achille à son adversaire (4).

Or la première de ces deux querelles est une variante de la querelle de Briséis : la rivalité d'Achille et d'Agamemnon revêtait dans les *Chants cypriens* la forme d'une injure faite à Achille à propos d'un banquet, comme elle avait revêtu dans l'*Iliade* la forme d'une injure faite au même Achille à propos du

(1) H. Weil, *Sur quelques fragments de Sophocle* (*Rev. des études grecques*, 1890, p. 342).

(2) Plutarque, *Du flatteur et de l'ami*, 36. Cf. Nauck, *op. c.*, p. 162, fragm. 141. Plutarque ne nomme pas la pièce à laquelle appartiennent les vers qu'il cite, mais il ressort du contexte que cette pièce est l' Ἀχαιῶν σύλλογος; Nauck, sur ce point, n'a pas l'ombre d'un doute. Il est d'ailleurs certain que ces vers et ceux du fragment 142 faisaient partie de la même scène; or ceux-ci sont rapportés par le scholiaste de Sophocle, qui nous les fait connaître (*Ajax*, 190), au Σύνδειπνον du même poète, qui n'est autre que l' Ἀχαιῶν σύλλογος sous un autre titre.

(3) C'est ce qui résulte de deux textes cités par Nauck (p. 161), l'un de Philodème (*De la colere*, p. 66, éd. Th. Gomperz; Leipzig, 1864), l'autre d'Aristote (*Rhétorique*, II, 24).

(4) Nauck, *op. c.*, p. 163, fragm. 142. Cf., sur ce fragment, les remarques critiques de M. Weil (*Rev. des études grecques*, 1890, p. 341).

renvoi de Chryséis, dont l'abandon par Agamemnon exigeait un dédommagement. Au fond, c'était la même haine, qui sommeillait toujours, réveillée par une autre cause et éclatant sur un autre théâtre.

Pour la seconde querelle, celle d'Ulysse et d'Achille, c'est Sophocle qui est notre unique source ; du moins, c'est lui seul qui place à Ténédos une querelle entre les deux héros. Mais, selon toute vraisemblance, cet épisode n'était pas de son invention; la connaissance profonde qu'il avait de la poésie cyclique et les nombreux emprunts qu'il lui avait faits (1), portent à croire que c'est elle qui lui avait suggéré l'idée de ce conflit. On voyait sans doute dans quelque œuvre épique Ulysse et Achille échanger, à Ténédos, d'injurieux propos, et ce n'était là qu'une réplique de la querelle dont parle le huitième chant de l'*Odyssée*; seulement, dans celle-ci, d'après les anciens commentateurs, Hector étant mort, il s'agissait de la meilleure tactique à suivre pour achever de réduire Troie; au contraire, dans le récit dont s'était inspiré Sophocle, Hector était vivant, la guerre non commencée, et Achille, gravement offensé par Agamemnon, menaçait de ne pas y prendre part. Nous apercevons là des rapports certains avec le premier chant de l'*Iliade*, avec la scène de l'*Ambassade*, où Achille représente son départ comme imminent (2), et avec le banquet qu'Agamemnon rappelle aux Achéens dans ses exhortations pendant la bataille, en le transportant à Lemnos, banquet où les chefs, sur le point d'aborder à Troie, avaient débité mille fanfaronnades, et s'étaient vantés, quand ils combattraient, de tenir tête chacun à cent ou deux cents Troyens (3). Mais ce qui se dégage surtout du sujet traité par Sophocle, c'est l'opposition d'Achille et d'Ulysse, l'éternelle opposition de ces deux génies contraires, que l'imagination des aèdes ne s'était pas contentée de mettre aux prises dans

(1) On connaît l'indication qui nous est fournie sur ce point par Athénée (VII, p. 277 E) : Ἔχαιρε δὲ Σοφοκλῆς τῷ ἐπικῷ κύκλῳ, ὡς καὶ ὅλα δράματα ποιῆσαι κατακολουθῶν τῇ ἐν τούτῳ μυθοποιίᾳ.

(2) *Iliade*, IX, 356 et suiv., 427 et suiv.

(3) *Iliade*, VIII, 228 et suiv.

une seule circonstance, dont l'antagonisme fécond avait certainement suggéré plus d'un conte. Le souvenir d'un de ces contes se retrouve dans l'*Odyssée*; le souvenir d'un autre revivait dans le drame perdu de Sophocle, qui reflétait sans doute quelque poème épique antérieur, et nous avons ainsi un nouveau spécimen des variantes que comportait le thème de la querelle.

VII

Il est temps de conclure. Si la querelle a été un thème épique, c'est-à-dire une matière susceptible de développements variés, et si, dans la légende de certains héros, il y avait des querelles célèbres, qui les montraient en lutte avec d'autres, leurs concurrents ou leurs ennemis; si de pareils incidents étaient au nombre des faits que la poésie aimait à retenir, si, comme l'indique expressément l'auteur du huitième chant de l'*Odyssée*, ils avaient leur place parmi les κλέα ἀνδρῶν (1), il y a là un ensemble de conditions et de lois auquel n'a pu échapper la querelle d'Achille et d'Agamemnon. Cette querelle faisait partie de la légende d'Achille au même titre que ses prouesses guerrières; elle existait, à l'état de poème indépendant, dès une époque qu'il serait téméraire de conjecturer, mais qui était probablement fort ancienne, et elle revêtit, comme tous les autres épisodes de la légende, des formes différentes suivant les temps, les lieux, les poètes, jusqu'au jour où l'on cessa de voir en elle un sujet assez intéressant pour captiver les esprits, où l'attention se porta sur ses conséquences, où, au lieu de concentrer sur elle les regards, elle devint une partie seulement d'un plus vaste tableau, embrassant, avec la querelle, quelques-uns de ses effets plus ou moins immédiats.

Ce serait donc la lassitude, celle du public comme celle des aèdes, qui aurait fait perdre à cet épisode son caractère pri-

(1) *Odyssée*, VIII, 73.

mitif. Longtemps il avait satisfait la curiosité; un moment vint où elle s'émoussa; on désira connaître les événements auxquels ce différend fameux avait donné naissance : dans ce désir était en germe toute l'*Iliade*.

Mais il y a plus, ici, qu'une évolution du goût: il y a une orientation nouvelle de l'épopée.

Presque partout, en effet, nous voyons celle-ci exalter des *individus* avant d'exalter des *faits*; que ces individus soient des dieux ou des mortels, c'est autour d'eux qu'elle tourne tout entière. La plus ancienne poésie épique des Germains célébrait Tuiscon, né de la Terre, et son fils Mannus (1); au temps où Tacite écrivait ses *Annales*, elle chantait Arminius, mort l'an 19 de notre ère, et qui, déjà peut-être de son vivant, était un héros d'épopée (2). Même manière de procéder chez les Francs. Quand Éginhard nous apprend que Charlemagne fit recueillir et fixer par l'écriture les poèmes épiques antérieurs à son règne, voici dans quels termes il note ce détail : « Barbara et antiquissima carmina, quibus *veterum regum* actus et bella canebantur, scripsit memoriaeque mandavit (3). » Ce recueil contenait donc de vieilles poésies qui mettaient en relief la personnalité de princes illustres, des récits dont ils étaient l'âme, et où les événements n'avaient de valeur et d'intérêt que dans la mesure où ils y avaient pris part. Ce trait persista dans l'épopée occidentale. Si l'on parle aujourd'hui d'une *geste* de Charles Martel, c'est qu'on a des raisons de croire que ce personnage avait inspiré toute une littérature épique, précédée elle-même d'une autre, que remplissaient les grandes actions des rois de la première race, des Childéric, des Clovis, des Clothaire II, des Dagobert, ce « Charlemagne mérovingien », comme on n'a pas craint de l'appeler (4). Ces

(1) Tacite, *Mœurs des Germains*, 2.
(2) Id., *Annales*, II, 88.
(3) *Einhardi vita Karoli Magni*, 29, éd. Pertz (3e éd.; Hanovre, 1863).
(4) Godefroid Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*, p. 467. Voyez plus haut, dans le même ouvrage, p. 206 et suiv. Cf. Pio Rajna, *Le origini dell'epopea francese*, p. 47 et suiv.; A. Darmesteter, *Reliques scientifiques*, II, p. 45.

exemples pourraient être aisément multipliés, et pris chez les Goths, les Irlandais, les Scandinaves, aussi bien que chez les Francs : tous conduiraient à la même conclusion, à savoir, que c'est le héros qui est la raison d'être du poème épique, que c'est à sa personne que vont, avant tout, la curiosité du poète et celle de son auditoire, que ce qui intéresse dans ce genre de poésie, c'est moins une guerre que la façon dont un conquérant l'a faite, moins un combat que la bravoure qu'il y a déployée ; en un mot, ils montreraient la poésie épique, même sous sa forme narrative, imprégnée longtemps encore de cet *esprit lyrique* qui l'anime à ses débuts.

On ne saurait douter que l'épopée grecque n'ait eu ce caractère, et ce qui le prouve, c'est ce qui en subsiste dans la forme où elle s'offre à nous (1). Mais un jour vint où elle changea de nature, parce qu'on exigea d'elle autre chose que ce qu'on en avait exigé auparavant; on lui demanda de peindre, non plus un fait unique, où brillait au premier rang la gloire d'un héros, mais une suite de faits, où cette gloire se trouvait mêlée à d'autres gloires, et dont l'enchaînement même, si peu serré qu'on le suppose, était l'indice, dans les esprits, d'une disposition nouvelle, d'une tendance à se détacher des personnes pour se porter sur les choses, d'une attention plus grande accordée aux aventures, d'un moindre souci de ceux auxquels elles étaient arrivées. S'il n'y avait quelque pédantisme à user de termes conventionnels pour rendre un pareil changement, je dirais que l'épopée, chez les Hellènes, a commencé par être *personnelle*, et qu'ensuite elle est devenue *réelle*. Cette transformation s'est peut-être opérée de plusieurs manières diffé-

(1) En dehors des principes bien connus de composition comme ceux qui ont présidé à la confection de la Διομήδους ἀριστεία, de l'Ἀγαμέμνονος ἀριστεία, etc., voyez, chez les héros, le souci des chants qu'inspireront leurs infortunes. Hélène prévoit que Paris et elle seront chantés pour leurs malheurs (*Il.*, VI, 357-358); Ulysse, sur le point de périr d'une mort obscure, regrette de n'être pas tombé au moment où il combattait autour du corps d'Achille : alors, on lui eût fait de magnifiques funérailles et les Achéens eussent célébré sa gloire (*Od.*, V, 308 et suiv.). C'est bien là l'épopée qui tourne autour d'un héros, immortalisant surtout ses faits de guerre et sa mort vaillante.

rentes : il en est une que nous saisissons, c'est celle qui consista, après avoir longtemps chanté la querelle d'Achille, à imaginer ce qui avait suivi, et à en faire le complément nécessaire de la querelle. L'intérêt, dès lors, se déplaça; Achille fut relégué au second plan, et ce phénomène, né de besoins nouveaux, rendit, à son tour, ces besoins de plus en plus impérieux : à la querelle furent rattachés des événements toujours plus nombreux, qui, d'un simple épisode de la légende d'Achille, firent une partie de l'histoire du siège de Troie. Voilà comment le passage de la querelle à ses conséquences marque un *tournant* dans la conception de l'épopée. C'est ce passage qui provoqua l'apparition de la première *Iliade*, c'est-à-dire du poème ou du groupe de poèmes dont est sortie l'*Iliade* que nous avons entre les mains.

Un morceau, dans Homère, fait très bien comprendre comment, d'un incident de la nature de la querelle, ont pu naître d'autres incidents capables de déterminer la formation d'un vaste ensemble épique : c'est le récit de la colère de Méléagre, conté dans la scène de l'*Ambassade* par Phénix (1). On s'accorde, il est vrai, à reconnaître que ce récit et tout le discours qui lui sert de cadre, ne sont que des additions postérieures; il paraît même certain que, primitivement, Phénix ne figurait pas parmi les envoyés d'Agamemnon; seuls Ulysse et Ajax fils de Télamon étaient députés vers Achille pour l'apaiser (2). Mais la chasse du sanglier de Calydon, rappelée par Phénix, et qui est l'origine première de la colère de Méléagre, avait dû, de bonne heure, être chantée par les poètes. La lutte contre un monstre qui dévaste les campagnes, voilà bien l'un des thèmes de la plus ancienne épopée; nous reconnaissons là un de ces mythes locaux qui faisaient partie des plus anciens souvenirs d'un peuple, et que leur caractère même, leur rapport avec la vie

(1) *Iliade*, IX, 524-599.

(2) Bergk, *Griech. Literaturgeschichte*, I, p. 595 et suiv.; Christ, *Homeri Iliadis carmina, Proleg.*, p. 29; Maurice Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, I, 2e éd., p. 130 et 133.

des champs, autorisent à mettre au nombre des plus vieux motifs d'inspiration épique. La colère de Méléagre, qui en est une dépendance, remontait probablement, elle aussi, à une haute antiquité; du moins, le texte qui la rapporte semble permettre cette hypothèse. Comme le remarque M. C. Robert, ce texte contient des passages où il n'y a pas un ionisme, ce qui prouverait, à ses yeux, l'existence d'un poème antérieur, composé sur le même sujet en éolien, dans le temps, peut-être, où fut élaboré celui qu'il désigne sous le nom d'*Iliade primitive* (1). Quoi qu'il en soit, nous avons affaire ici à d'antiques légendes de la Grèce propre, ou à des légendes qui, si elles n'y sont pas nées, très tôt y ont pris racine.

Or que nous montrent ces légendes? Les Étoliens en guerre avec les Curètes pour la hure du sanglier, sur l'attribution de laquelle ils ne sont point parvenus à s'entendre. Méléagre est assiégé par les Curètes dans Calydon. Tant qu'il a pris une part active à la défense, ceux-ci ont eu le dessous. Mais sa mère Althée, dont il a tué les frères, a lancé contre lui d'affreuses imprécations. Irrité, il s'est retiré des champs de bataille, et il demeure oisif dans son palais, malgré les prières des vieillards et des prêtres, malgré celles de son père Oineus, de ses sœurs, de sa mère même et de ses amis. Il faut que l'ennemi ait escaladé les tours et commence à incendier la ville, pour que, cédant aux instances de sa femme Cléopâtre, il revête enfin ses armes et marche au combat.

L'analogie de ce conte avec la donnée de l'*Iliade* est frappante. S'il n'y est pas question d'une querelle à proprement parler, nous y voyons un ressentiment tenace, provoqué par un acte jugé injuste et offensant, et cet esprit de vengeance, ce point d'honneur, ce souci de la dignité personnelle, qui sont, dans l'*Iliade*, autant de traits du caractère d'Achille. La colère de Méléagre formait-elle un tout épique indépendant? Phénix paraît faire allusion à un long poème, dont les diffé-

(1) *Studien zur Ilias*, p. 498. Cf. Roscher, *Lexikon*, au mot *Meleagros*, p. 2592.

rents épisodes se succédaient dans l'ordre suivant : 1° ravages du sanglier suscité par Artémis pour punir Oineus de ne lui avoir point offert les prémices de son champ (1) ; 2° chasse donnée au monstre par Méléagre et par ses compagnons (2) ; 3° contestation des Étoliens et des Curètes pour la possession de la hure et de la peau du sanglier (3) ; 4° siège de Calydon par les Curètes ; incidents variés, parmi lesquels il faut placer la mort des frères d'Althée ; courroux et imprécations de celle-ci contre son fils ; retraite de Méléagre, qui ne sauve la ville que grâce aux prières de Cléopâtre, et quand les Curètes sapent déjà les murs de son palais (4). Il y a là une unité de dessin incontestable. Rien ne prouve, cependant, que, même dans ce poème, chaque épisode ne constituait pas un ensemble à part ; à plus forte raison cette indépendance existait-elle entre les récits nés antérieurement de la même légende. Nous la devinons surtout dans le quatrième épisode, que Phénix sépare si aisément des autres pour en faire un argument très fort — du moins, il l'espère — contre l'obstination d'Achille. Cette colère de Méléagre était l'un des faits saillants de sa vie ; suivant l'expression même de Phénix, elle figurait parmi ses κλέα (5), et comme telle, elle avait dû être isolée de bonne heure et chantée par plus d'un aède. Or nous ne voyons pas qu'on ait eu l'idée d'en traiter longuement les conséquences ; l'œuvre à laquelle se reporte Phénix se bornait, semble-t-il, à en montrer quelques effets, tels que les progrès rapides des assiégeants, qui n'avaient plus

(1) *Iliade*, IX, 533-542.
(2) *Iliade*, IX, 543-546.
(3) *Iliade*, IX, 547-549.
(4) *Iliade*, IX, 527-532, 550-599. Au récit de ce dernier épisode la rédaction actuelle mêle d'autres souvenirs épiques, relatifs à l'histoire de Marpessa, la mère de Cléopâtre, jadis ravie par Apollon et conquise sur lui par Idas (v. 557-560).
(5) *Iliade*, IX, 524. Ce vers et les suivants méritent d'être cités :

οὕτω καὶ τῶν πρόσθεν ἐπευθόμεθα κλέε' ἀνδρῶν
ἡρώων, ὅτε κέν τιν' ἐπιζάφελος χόλος ἵκοι ·
δωρητοί τε πέλοντο παράρητοί τε ἔπεσσιν.

Rien, à ce qu'il semble, n'atteste plus clairement la popularité du thème de la querelle, ordinairement suivie, dans les œuvres épiques auxquelles ces vers font allusion, du récit de la réconciliation.

à compter avec leur principal adversaire, tels surtout que les supplications ardentes des assiégés pour obtenir que Méléagre renonçât à sa rancune. Supposons qu'il soit venu à l'esprit d'un poète de compliquer cette action très simple d'un certain nombre de péripéties, toutes rattachées plus ou moins directement à l'oisiveté volontaire du défenseur de la ville : le siège de Calydon devenait une *Iliade*, au lieu de rester un épisode obscur, perdu dans la masse des traditions épiques de la race grecque. La colère de Méléagre est une μῆνις qui a joué de malheur; celle d'Achille en est une autre qui a eu la bonne fortune d'échapper à l'oubli et de s'amplifier démesurément dans la mémoire des hommes; mais l'une explique l'autre, et il est instructif de les rapprocher et de les comparer.

L'*Iliade*, en résumé, s'est donc formée de la façon la plus naturelle. Chez tous les peuples il a existé des *thèmes littéraires* qui se sont perpétués à travers les âges, comme se sont perpétuées, à travers les modifications du langage, les racines verbales. Un de ces thèmes, chez les Hellènes, était la querelle épique entre deux héros. Telle est la source d'où a jailli l'*Iliade*. Elle en est sortie, non sous sa forme actuelle, mais sous une forme antérieure, impossible à reconstituer, le jour où un poète, blasé sur le sujet de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, imagina d'en exposer les suites. Cela ne pouvait se produire qu'à une époque où l'ancienne conception de l'épopée avait fait place à une conception nouvelle, qui demandait, dans la peinture des prouesses héroïques, une continuité dont s'était passé l'épopée primitive. Cela ne pouvait non plus se produire que dans un temps où circulaient d'innombrables poèmes épiques, et où, pour raconter les conséquences de la querelle, il s'agissait moins d'inventer que de grouper autour d'elle des traditions éparses, déjà élaborées par la poésie. Le premier qui satisfit à ces nouvelles exigences, et qui se livra à ce travail de rapprochement, fut, inconsciemment, l'instigateur de l'œuvre immense qu'est l'*Iliade* qui nous est parvenue.

Si c'est ainsi que les choses se sont passées, il n'est pas néces-

saire, du moins à ces débuts, de faire intervenir le génie. L'*Iliade* fut le résultat du développement spontané de la pensée et de la civilisation helléniques, et son éclosion n'a pas plus lieu de nous surprendre que tel phénomène de l'ordre naturel qui se manifeste au moment précis où se trouvent réalisées les conditions qui le rendaient possible. Avant l'*usure* du thème de la querelle d'Achille, un récit étendu de cette querelle et de ses conséquences ne peut guère se concevoir ; après l'*usure*, un pareil récit devait presque fatalement voir le jour. L'*Iliade* naquit donc — et cela précise les circonstances de sa formation — d'un thème littéraire *déjà artificiel*, et c'est faire fausse route que de chercher son premier *état* dans une période encore naïve de l'histoire de l'épopée. Avant elle il existait toute une littérature épique très riche et très variée, qui plongeait par ses souvenirs au plus profond du passé de la race, qui remontait même peut-être au-delà de ce passé, et l'*Iliade* n'est devenue, ou n'a commencé à devenir l'*Iliade* qu'en s'agrégeant une partie des sujets traités par cette littérature, ou une partie de cette littérature elle-même.

C'est là, selon toute apparence, un des plus anciens groupements épiques que nous puissions saisir. Je n'oserais affirmer que c'est le plus ancien, ni, d'une manière générale, que la querelle entre héros fut le premier motif autour duquel se cristallisa l'épopée antérieure. D'autres thèmes ont pu, avant la querelle, servir de point de départ à d'assez longs récits ; d'autres *Iliades* ont pu être chantées avant l'*Iliade*, dont Achille même avait peut-être fourni la matière. Mais il faut reconnaître que, de tous les incidents de la vie héroïque, celui qui appelait le plus naturellement une suite, c'était la querelle. Un combat singulier, la prise d'une bourgade, le pillage d'un campement, étaient, à la rigueur, des exploits qui se suffisaient à eux-mêmes ; ce qu'ils mettaient en lumière, c'étaient des actes matériels ; ces actes accomplis, nul besoin de l'intelligence, nulle curiosité ne réclamait impérieusement la connaissance de ce qui avait suivi, tandis que la querelle, *cette aventure morale*

tenait, par le seul fait de sa nature, les imaginations en suspens ; elle était grosse d'événements futurs, et devait sans peine, au jour marqué, s'accroître de la peinture indéfiniment variable de ses effets. Voilà pourquoi je serais tenté de croire que, si le thème de la querelle ne fut pas l'unique cause des premiers groupements épiques, il en fut une des causes les plus actives et les plus efficaces ; pour employer une comparaison homérique, il fut, plus que d'autres thèmes, le « suc de figuier » dont quelques gouttes suffisent à faire coaguler le lait (1).

Et maintenant, pourquoi cette agglutination se produisit-elle de préférence autour du nom d'Achille? Pourquoi, si la querelle était le thème extensible par excellence, n'est-ce pas une autre querelle que celle d'Achille et d'Agamemnon qui donna le branle à ce grand mouvement poétique? Ou pourquoi ce différend au sujet de Briséis, et non pas tel autre de ceux qu'avait dû susciter, entre les deux héros, une rivalité ancienne et non douteuse? Pourquoi même ce cadre de la guerre de Troie ? Autant de questions dont l'examen allongerait cet article outre mesure. Peut-être y reviendrai-je dans une prochaine étude.

Paul Girard.

(1) *Iliade*, V, 902-903.

LE NOMBRE GÉOMÉTRIQUE DE PLATON

(POST SCRIPTUM)

---

§ I. *Exposition du sujet. — Éléments du Nombre de Platon.*

Platon, dans la *République*, passe en revue les caractères des diverses formes de gouvernement. Ceux qui sont fondés sur la justice pouvant dégénérer en démocratie, gouvernement des ambitieux, il explique de quelle manière peut se faire le changement. Socrate exposant les idées de Platon dit à Glaucon : Veux-tu qu'à l'imitation d'Homère, nous conjurions les Muses de nous expliquer l'origine de la querelle et que nous les fassions parler sur un ton tragique et sublime, moitié sérieusement moitié en se jouant avec nous comme avec des enfants?

— Comment?

— A peu près ainsi : « Il est difficile qu'un État constitué « comme le vôtre s'altère; mais comme tout ce qui naît dépérit, « ce système de gouvernement ne durera pas toujours, il se « dissoudra et voici comment : Il y a des retours de fécondité et « de stérilité pour les plantes qui naissent dans le sein de la « terre, comme pour l'âme et le corps des animaux qui vivent « sur sa surface. Ces retours ont lieu quand l'ordre éternel « ramène sur elle-même pour chaque espèce sa révolution cir- « culaire, laquelle est plus courte ou plus longue selon que la « vie de chaque espèce est plus longue ou plus courte. Les « hommes que vous avez élevés pour être les chefs de l'État « pourront bien ne saisir ni par le raisonnement ni par l'obser-

« vation l'instant favorable ou contraire à la propagation de « votre espèce ; cet instant leur échappera et ils donneront des « enfants à l'État à des époques défavorables.

Ici se trouve l'épisode du nombre géométrique.

Nous avons annoncé en 1882 que ce nombre est 76 myriades, c'est-à-dire en langage moderne 760000 (1).

Platon l'obtient, comme on le verra plus loin, en faisant la somme de deux harmonies, l'une carrée égale à 100 fois 100 ou 10000, l'autre égale à 7500 fois 100 ou 750000.

$$10000 + 750000 = 760000.$$

Il nomme ici harmonies le carré de 100 ou une myriade et le multiple 75 myriades de ce carré.

Ce qui donne une haute valeur au nombre 76 myriades, c'est l'importance des éléments que Platon a fait concourir à sa construction. La phrase qui le décrit présente sous une forme symbolique et mystérieuse, légèrement voilée, un ingénieux tableau de brillantes découvertes scientifiques qui avaient illustré la Grèce. Platon y a joint quelques nombres ayant alors une célébrité bien établie. Voici quels sont ces éléments :

1° Le quaternaire 1, 2, 3, 4 de Pythagore, la somme 10 des termes et l'intervalle 4/3 de quarte des deux derniers termes.

2° Les côtés 3, 4, 5 du triangle prototype de Pythagore ; les nombres inexprimables ou irrationnels.

3° Les nombres 4, 19, 10000 qui représentent chacun une période d'années savoir : l'Olympiade le cycle lunisolaire

(1) Le *nombre géométrique* de Platon, Paris, Hachette, 1882, br. in-8° de 32 p. Voy. aussi un résumé de cette interprétation, augmenté de quelques développements nouveaux, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques*, 18e année, 1884, p. 218-255 ; et Théon de Smyrne, *Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*, avec appendice : le Nombre de Platon, (ouvrage couronné par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques et par l'Institut). Paris, Hachette, 1892, p. 365-400.

de Méton et la période hypothétique de transmigration des âmes;

4° Le théorème de Thalès sur les triangles semblables.

1° *Le quaternaire 1, 2, 3, 4.* Il rappelait une des plus belles découvertes de Pythagore et constituait le serment des Pythagoriciens : Si l'on fait vibrer successivement une corde entière, puis la moitié, les deux tiers, les trois quarts de la corde, on obtient avec la moitié l'octave du son initial, avec les deux tiers la quinte et avec les trois quarts la quarte. Les longueurs de corde qui donnent respectivement ces trois consonances sont donc, en allant du son aigu au son grave, comme 1 est à 2 pour l'octave, comme 2 est à 3 pour la quinte et comme 3 est à 4 pour la quarte. Le quaternaire 1, 2, 3, 4 symbolise cette découverte de la loi numérique des consonances contenues dans l'octave (1).

Pythagore, dit Diogène Laërce (VIII, 12), découvrit le rapport numérique des sons rendus par une seule corde « τόν τε κανόνα τὸν ἐκ μιᾶς χορδῆς εὑρεῖν ».

Cette expérience est aussi attribuée à Pythagore par Aristide Quintilien, Gaudence, Nicomaque, Jamblique, Boèce, Porphyre.

La somme des termes du quaternaire étant 10, toutes les puissances de 10 sont des puissances du quaternaire ; mais tous les Grecs, tous les Barbares comptaient par unité, dizaine, centaine, mille, et dizaine de mille ou myriade, nouvelle unité principale, dont le quaternaire entre dans la construction de tous les nombres (2).

De plus, *un* est le principe de tous les nombres, 2 représente la ligne droite, première longueur, définie par 2 de ses points, 3 représente le triangle, première surface, définie par ses 3 sommets, et 4 représente le tétraèdre, premier solide, défini par ses 4 sommets; donc le quartenaire 1, 2, 3, 4 est l'emblème de tout ce qui existe et par conséquent l'emblème du Dieu créateur.

(1) Cf. *Revue des Études grecques*, Note sur le *Serment des Pythagoriciens*, t. VII, 1894, p. 146-150; et Théon de Smyrne, p. 97-99 de l'éd. déjà citée.

(2) Plutarque, *Placita*, I, 16.

La formule du serment des Pythagoriciens nous a été conservée dans les *Vers dorés* qui sont attribués à Lysis de Tarente, l'un des disciples immédiats de Pythagore. Ils contiennent l'abrégé des principaux préceptes du Maître (1).

Fabre d'Olivet a donné une traduction des *Vers dorés* en vers libres dans l'ouvrage : « *Les vers dorés de Pythagore expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques* (2) *français* par Fabre d'Olivet <avec cette épigraphe> :

Ἀείσω συνετοῖς, θύρας δ'ἐπίθεσθε βέβηλοι

< Je vais parler au sage, éloignez les profanes>

Paris, 1813, in-8° de 410 pages.

Voici le passage contenant la traduction du serment :

« Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière
« Sans t'être demandé : qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait?
« Si c'est mal, abstiens-toi : si c'est bien, persévère.
« Médite mes conseils, aime-les, suis-les tous;
« Aux diverses vertus ils sauront te conduire.
« *J'en jure par celui qui grava dans nos cœurs*
« *La tétrade sacrée, immense et pur symbole,*
« *Source de la nature et modèle des dieux* » (3).
Ναὶ μὰ τὸν ἀμετέρᾳ ψυχᾷ παραδόντα τετρακτύν,
παγὰν ἀενάου φύσεως..... (vers 45-46).

Hiéroclès commentant le serment dit que de toutes les connaissances (enseignées par Pythagore) la plus *merveilleuse* est celle du quaternaire, véritable démiurge (4).

Sextus Empiricus, au livre VII de son écrit *Contre les mathé-*

(1) Cf. *Fragmenta philosophorum graecorum*, éd. d'Aug. Mullach, t. I, Didot, 1875, p. 193 et sq. Ce vol. contient aussi le *Commentaire* d'Hiéroclès, p. 416 et suiv.

(2) *Eumolpique*, de εὔμολπος, harmonieux, mélodieux.

(3) Fabre d'Olivet a suivi dans sa traduction le texte grec tel qu'il est rapporté en tête du *Commentaire d'Hiéroclès*, interprété par le fils de Casaubon, Londres, 1678.

(4) Μέγιστον δὲ τούτων (μαθημάτων) ἡ τῆς δημιουργικῆς τετρακτύος γνῶσις. Hiéroclès, *In aureum carmen*. Fragments des philosophes, t. I, p. 466 de l'éd. Didot.

maticiens, après avoir donné la formule du serment, ajoute : « Celui qui a transmis dans nos âmes, c'est Pythagore ; *les Pythagoriciens le considéraient comme un dieu.* Quant au quaternaire, c'est l'ensemble des quatre premiers nombres dont la somme constitue le nombre le plus parfait 10, car on a

$$1 + 2 + 3 + 4 = 10.$$

C'est ce nombre qui est le premier quaternaire » (1).

Après la découverte du quaternaire, on aima à ranger les choses par séries de 4, comme on en rangeait par série de 7. Ces quaternaires, plus ou moins fantaisistes, ne servirent qu'à faire oublier le premier qui symbolisait l'admirable découverte du maître. Et Pythagore jugeait sans doute lui-même que la loi numérique des consonances musicales était la plus glorieuse de ses découvertes, car mourant il recommanda, dit-on, à ses amis l'usage du monocorde. Cette tradition nous a été conservée par Aristide Quintilien (2).

2° *Les côtés* 3, 4, 5 *du triangle rectangle de Pythagore.* Plutarque après l'avoir appelé *le plus beau* des triangles rectangles « τὸ κάλλιστον τῶν ὀρθογωνίων τριγώνων » dit : c'est de ce triangle que Platon semble s'être servi dans la *République*, en formant le nombre nuptial (3).

Proclus est plus affirmatif, il dit en parlant du triangle rectangle : « à ce genre de triangle appartient le triangle de la *République* dont les côtés sont 3 et 4 et l'hypoténuse 5 (*Proclus in Euclidem*, commentaire sur la proposition 47).

Le témoignage d'Aristide Quintilien est encore plus précis.

(1) Τὸν μὲν παραδόντα λέγοντες Πυθαγόραν, τοῦτον γὰρ ἐθεοποίουν, τετρακτὺν δὲ ἀριθμόν τινα, ὃς ἐκ τεσσάρων τῶν πρώτων ἀριθμῶν συγκείμενος, τὸν τελειότατον ἀπήρτιζεν, ὥσπερ τὸν δέκα · ἓν γὰρ καὶ δύο καὶ τρία καὶ τέσσαρα, δέκα γίνεται · ἔστι δὲ οὗτος ἀριθμὸς πρώτη τετρακτύς, VII, 94, p. 389 de l'éd. de Leipzig, 1718, in-fol.

(2) Διὸ καὶ Πυθαγόραν φασί, τὴν ἐντεῦθεν ἀπαλλαγὴν ποιούμενον, μονοχορδίζειν τοῖς ἑταίροις παραινέσαι (p. 116, Meibom).

(3) Ὧ καὶ Πλάτων ἐν τῇ Πολιτείᾳ δοκεῖ τούτῳ προσκεχρῆσθαι τὸ γαμήλιον διάγραμμα συντάττων... (Plutarque, *Sur Isis et Osiris*, 56, p. 457 Didot).

On lit en effet au livre 3 de son traité *sur la musique :* « Les côtés de ce triangle étant 3, 4, 5, comme je l'ai dit, si on en fait la somme, on a le nombre 12... le rapport des côtés de l'angle droit est 4/3, et c'est de (4/3 + 5) que Platon parle <dans la *République*> (1).

La découverte de la propriété du triangle rectangle a conduit Pythagore à cette autre découverte étonnante par son originalité : il y a des quantités inexprimables, c'est-à-dire qu'aucun nombre ne peut exprimer exactement. Platon prendra pour exemple la diagonale de 5, c'est-à-dire du carré dont le côté est 5 ; d'après le théorème de Pythagore, le carré de cette diagonale vaut 25 + 25 ou 50, or aucun nombre entier ou fractionnaire élevé au carré ne peut produire 50, donc la diagonale de 5 est inexprimable « ἄρρητος ».

3° *Les nombres* 4, 19 et 10000 qui représentent chacun une période de temps, sont trois nouveaux éléments constitutifs du Nombre 760000.

Le nombre 4 était la durée de l'*Olympiade.*

Le nombre 19 est le *cycle lunisolaire de Méton.* Quand Platon vint au monde, l'athénien Méton venait de découvrir que 19 années solaires renferment 235 lunaisons, c'est-à-dire qu'après 19 ans le soleil et la lune se retrouvent aux mêmes points du ciel par rapport à la terre. Méton avait peut-être appris cette concordance dans ses voyages. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de cette découverte eut le succès le plus éclatant et les Athéniens en firent graver le résultat sur les murs du Pnyx, lieu près de l'Acropole d'Athènes où se tenaient les Assemblées du peuple (2).

Le nombre $10000 = 10^4 = (1 + 2 + 3 + 4)^4$, *harmonie supérieure,* « ἁρμονία κρείττων », est la période hypothétique de la

(1) Τοῦ δὲ τοιούτου τριγώνου συνεστῶτος, ὡς ἔφην, ἐκ τριῶν, καὶ τεσσάρων, καὶ πέντε, εἰ τὰς πλευρὰς ἀριθμητικῶς συνθείημεν, ἡ τῶν δώδεκα πληροῦται ποσότης... αἱ δὲ τὴν ὀρθὴν περιέχουσαι δηλοῦσι τὸν ἐπίτριτον, τούτου δὴ καὶ Πλάτων φησὶν ἐπίτριτον πυθμένα πεντάδι συζυγέντα (p. 150 Meib.).

(2) Cf. Elien, *Histoires variées*, x, 7. — Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, xii, 36.

transmigration des âmes : d'après Platon, l'âme qui a vécu selon la justice échange sa condition contre une condition meilleure, celle qui a vécu dans l'injustice échange la sienne contre une plus malheureuse et aucune âme ne revient au point de départ qu'après *dix mille ans* (1).

4° Thalès de Milet, l'un des Sept sages de la Grèce, avait découvert cette proposition fondamentale de la géométrie élémentaire : Deux triangles qui ont les angles égaux deux à deux ont les côtés homologues proportionnels, et réciproquement. Ce premier théorème sur les *figures semblables* lui permit de résoudre quelques problèmes de géométrie pratique, comme la mesure des distances de points inaccessibles.

Par un artifice ingénieux, Platon fait concourir le théorème fondamental de Thalès à la construction du Nombre géométrique : pour avoir le facteur 7500 ou 100 fois 75 de la seconde harmonie qui ajoutée à 10000 donne le Nombre géométrique, il prend, dans le triangle rectangle prototype de Pythagore, l'égalité $25 = 16 + 9$ dont il triple les termes, ce qui donne $75 = 48 + 27$. Ces trois produits sont les carrés des côtés $5\sqrt{3}$, $4\sqrt{3}$, $3\sqrt{3}$ d'un triangle semblable à celui de Pythagore, puisque ces deux triangles ont les côtés proportionnels.

Toutes ces opérations élémentaires ne devaient être qu'un jeu pour Platon, aussi grand géomètre que profond philosophe. Nous lui devons d'avoir introduit en géométrie la théorie des sections coniques qui, deux mille ans après, ont joué un si grand rôle dans le mécanisme de l'univers, lorsque Képler les reconnut pour les vraies orbites parcourues par les planètes. « Parmi les mathématiciens, a dit La Ramée, il n'y a qu'un Platon, comme il n'y a qu'un Homère <parmi les poètes> « *Sed unus mathematicorum omnium, tanquam Homerus, habetur Plato* » (2).

(1) Εἰς μὲν γὰρ ταὐτὸν, ὅθεν ἥκει ἡ ψυχὴ ἑκάστη, οὐκ ἀφικνεῖται ἐτῶν μυρίων (Platon, *Phèdre*, 248 E).

(2) *Scholarum Mathem. Libri* XXXI, livre I, p. 51, Francfort, 1599, éd. posthume.

§ II. *Texte du lieu. — Explication littérale; commentaire. — Traduction. — Conclusion.*

Voici le texte du lieu revu par Schneider, éd. Didot, t. 2, p. 144.

Ἔστι δὲ θείῳ μὲν γεννητῷ περίοδος ἣν ἀριθμὸς περιλαμβάνει τέλειος, ἀνθρωπείῳ δὲ ἐν ᾧ πρώτῳ αὐξήσεις δυνάμεναί τε καὶ δυναστευόμεναι τρεῖς ἀποστάσεις, τέτταρας δὲ ὅρους λαβοῦσαι ὁμοιούντων τε καὶ ἀνομοιούντων καὶ αὐξόντων καὶ φθινόντων, πάντα προσήγορα καὶ ῥητὰ πρὸς ἄλληλα ἀπέφηναν· ὧν ἐπίτριτος πυθμὴν πεμπάδι συζυγεὶς δύο ἁρμονίας παρέχεται τοῖς αὐξηθεῖς, τὴν μὲν ἴσην ἰσάκις, ἑκατὸν τοσαυτάκις, τὴν δὲ ἰσομήκη μέν, τῇ προμήκει δὲ, ἑκατὸν μὲν ἀριθμῶν ἀπὸ διαμέτρων ῥητῶν πεμπάδος, δεομένων ἑνὸς ἑκάστων, ἀῤῥήτων δὲ δυεῖν, ἑκατὸν δὲ κύβων τριάδος. Ξύμπας δὲ οὗτος ἀριθμὸς γεωμετρικὸς, τοιούτου κύριος, ἀμεινόνων τε καὶ χειρόνων γενέσεων. (Rp. VIII, 546 BC) (1).

Explication littérale et commentaire.

Ἔστι δὲ θείῳ μὲν γεννητῷ περίοδος ἣν ἀριθμὸς τέλειος περιλαμβάνει.	A) Il y a pour le divin engendré une période qu'un nombre parfait embrasse;
ἀνθρωπείῳ δὲ ἐν ᾧ πρώτῳ	B) pour l'humain il y a un nombre dans lequel (comme) premier
αὐξήσεις δυνάμεναί τε καὶ δυναστευόμεναι	des quantités génératrices et engendrées
λαβοῦσαι τρεῖς ἀποστάσεις, τέτταρας δὲ ὅρους	comprenant trois intervalles et quatre termes
ὁμοιούντων τε καὶ ἀνομοιούντων	de ceux qui donnent des choses semblables ou dissemblables,

(1) Le texte Didot donne, ligne 7 ci-dessus, la leçon τὴν δὲ ἰσομήκη μὲν τῇ, προμήκη δὲ, nous la remplaçons par la variante τὴν δὲ ἰσομήκη μὲν, τῇ προμήκει δὲ, s. ent. πλευρᾷ que fournissent deux des trois manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, inscrits sous les nos 1642 et 1810, ancien fonds et plusieurs manuscrits étrangers.

καὶ αὐξόντων καὶ φθινόντων	qui croissent ou qui décroissent,
ἀπέφηναν πάντα πρὸς ἄλληλα προσήγορα καὶ ῥητά·	présentent tous rapports analogues et rationnels.
ὧν ἐπίτριτος πυθμὴν συζυγεὶς πεμπάδι	C) Desquels rapports le fond épitrite ajouté à cinq (c'est-à-dire $4/3 + 5 = 19/3$)
τρὶς αὐξηθεὶς	trois fois multiplié
παρέχεται δύο αρμονίας	donne deux harmonies
τὴν μὲν ἰσάκις ἴσην, ἑκατὸν τοσαυτάκις,	l'une également égale, cent répétés autant de fois (c'est-à-dire 100 fois 100 ou 10000),
τὴν δὲ ἰσομήκη μὲν,	l'autre de même longueur (100) dans un sens,
τῇ προμήκει δὲ (πλευρᾷ)	mais par le côté allongé dans l'autre sens
ἑκατὸν μὲν ἀριθμῶν ἀπὸ	— de cent carrés
διαμέτρων ῥητῶν πεμπάδος,	des diagonales rationnelles de 5,
δεομένων ἑνὸς ἑκάστων,	(ces carrés étant) diminués chacun d'une unité [100 fois (49-1) = 4800]
(ἑκατὸν δὲ ἀριθμῶν ἀπὸ	ou bien de cent carrés
διαμέτρων) ἀῤῥήτων	des diagonales irrationnelles,
(δεομένων) δὲ δυεῖν (ἑκάστων)	diminués chacun de deux [100 fois (50-2) = 4800]
ἑκατὸν δὲ κύβων τριάδος.	— et de cent cubes de trois, (2700).
Οὗτος δὲ ἀριθμὸς γεωμετρικὸς ξύμπας	Ce nombre géométrique tout entier

$$[10000 + 100\,(4800 + 2700) = 10000 + 750000 = 760000]$$

τοιούτου κύριος γενέσεων ἀμεινόνων τε καὶ χειρόνων κτλ.	est maître de cette manière des générations meilleures ou pires etc.

A) Le divin engendré — ce sont les astres : « Une tradition venue de l'antiquité la plus reculée, nous dit Aristote, et transmise à la postérité sous l'enveloppe de la fable, nous apprend que les astres sont des dieux et que la divinité embrasse toute

la nature. Tout le reste sont des mystères ajoutés pour persuader le vulgaire dans l'intérêt des lois et pour l'utilité commune » (Aristote, *Métaphysique*, livre XII, chap. 8).

Une période qu'un nombre parfait embrasse — c'est la grande année ou année parfaite marquée par le retour du soleil, de la lune et des planètes à leurs points de départ. Elle doit comprendre un nombre exact de révolutions de chacun de ces astres. Le nombre qui l'exprime est parfait parce qu'il a la propriété d'embrasser la période.

B) Pour l'humain il y a un premier nombre, somme de quantités génératrices et engendrées, comprenant 3 intervalles et 4 termes, etc. Platon évoque d'abord le serment des Pythagoriciens, mais il ne désigne le quaternaire 1, 2, 3, 4 que par ses remarquables propriétés. La première partie de la phrase est donc une énigme au sens propre du mot. La solution de cette énigme est le nombre 10, somme des termes de la progression. Ils présentent trois rapports différents. Les termes sont générateurs et engendrés, car chacun d'eux augmenté d'une unité produit le terme suivant et est produit par le terme précédent augmenté d'une unité. Ils sont croissants ou décroissants, car la progression peut aussi s'énoncer 4, 3, 2, 1. Ils donnent des choses semblables ou dissemblables, car les termes 2 et 4 considérés comme longueurs de cordes sonores, d'ailleurs identiques et également tendues, donnent l'octave et la double octave du son rendu par la corde de longueur 1, c'est-à-dire des sons semblables à celui de cette corde; quant au terme 3, correspondant à la longueur 3, il donne la réplique de la quinte, c'est-à-dire un son différent. Enfin tous les rapports 4/3, 3/2, 2, 3 et 4 sont rationnels et ils sont analogues, puisqu'ils représentent des consonances musicales, savoir : la quarte, la quinte, l'octave, la réplique de la quinte et la double octave.

C) La seconde partie de la phrase depuis ὧν ἐπίτριτος suffit à la détermination du nombre. Platon prend d'abord, dans le quaternaire qu'il vient d'évoquer, le rapport 4/3 des deux derniers

termes, qui mesure la consonance de quarte et qui est aussi le rapport des côtés de l'angle droit du triangle prototype de Pythagore. Il ajoute à ce rapport l'hypoténuse 5 du triangle. La somme est 4/3 + 5 ou 19/3. Le nombre 19 est le cycle lunisolaire de Méton. Il soumet 19/3 à trois multiplications successives, c'est-à-dire qu'il multiplie 19/3 par trois facteurs successifs; il sera facile de les trouver après la détermination du Nombre. C'est plutôt un problème simple d'arithmétique qu'une seconde énigme à résoudre.

Le produit, disent les Muses, est la somme de deux harmonies, l'une carrée égale à 100 fois 100 ou 10000, l'autre de même longueur 100 dans un sens et allongée dans l'autre sens; le côté allongé égale 100 cubes de 3 c'est-à-dire 2700 plus 100 carrés des diagonales rationnelles de 5, ces carrés étant préalablement diminués d'une unité, ou bien 100 carrés des diagonales irrationnelles, ces carrés étant d'abord diminués de 2.

Le carré de la diagonale de 5 est 25 + 25 ou 50, d'après la proposition du carré de l'hypoténuse. Or aucun nombre, entier ou fractionnaire, élevé au carré ne peut produire 50, donc la diagonale de 5 est irrationnelle. Le plus grand carré entier contenu dans 50 étant 49 dont la racine est 7, Platon donne à 7 le nom de diagonale rationnelle de 5; donc 100 carrés des diagonales rationnelles de 5, ces carrés étant d'abord diminués d'une unité = 100 fois (49-1) et 100 carrés des diagonales irrationnelles, ces carrés étant d'abord diminués de 2 = 100 fois (50-2). Chacun des deux résultats = 4800,
donc la seconde harmonie vaut

$$(2700 + 4800)\ 100 = 7500 \times 100 = 750000$$

et le nombre cherché = 10,000 + 750,000 = 760,000.

Si Platon indique deux modes de formation du nombre 4800, en voici sans doute la raison : il donne le premier mode 100 fois (49-1) afin de faire figurer parmi les éléments du nombre géométrique le *septenaire* sacro-saint dès la plus haute antiquité à cause

des 7 astres errants que leur mouvement propre sur la voûte céleste faisait prendre pour des divinités ; et il donne le second mode de formation 100 fois (50-2) parce que la diagonale rationnelle de 5, qui est 7 à moins d'une unité, varie avec le degré d'approximation tandis que le carré 50 de la diagonale irrationnelle est invariable.

Le nombre géométrique 76 myriades étant connu, il est facile de déterminer les trois facteurs successifs par lesquels on pourrait multiplier (4/3 + 5) ou 19/3 pour l'obtenir. Le résultat 76 myriades étant un nombre entier, le facteur 3 s'impose d'abord pour transformer 19 tiers en 19 unités, puis si l'on remarque que 4 fois 19 = 76, le facteur 4 s'impose encore, donc le nombre cherché peut aussi être représenté par le produit 19 × 4 × 10000, il peut donc être mis sous l'une des trois formes principales :

$$10000 + 750000 = (4/3 + 5)(3 + 4 + 5) \times 10000 = 4 \times 19 \times 10000$$

Traduction du lieu.

Il y a pour le divin engendré (les astres) une période qu'un nombre parfait embrasse ; pour l'humain il y a un premier nombre (10), somme de quantités génératrices et engendrées, comprenant trois intervalles et quatre termes (1, 2, 3, 4), de ceux qui donnent des choses semblables ou dissemblables, qui croissent ou qui décroissent et ne présentent que des rapports analogues et rationnels.

L'épitrite (4/3) pris parmi ces rapports ajouté à 5 donne la somme (4/3 + 5 = 19/3) qui, trois fois multipliée (par 3, 4, 10000) offre deux harmonies, l'une carrée égale à cent fois cent (10000), l'autre de même longueur (100) dans un sens et allongée dans l'autre sens, le côté allongé égale 100 cubes de trois (2700) et 100 carrés des diagonales rationnelles de 5, ces carrés étant diminués préalablement chacun d'une unité, c'est-à-dire [100 fois (49-1) = 4800], ou 100 carrés des diagonales irrationnelles, ces carrés étant diminués chacun de 2 unités

c'est-à-dire [100 fois (50-2) ce qui donne encore 4800]. C'est ce nombre géométrique tout entier

$$10000 + 100\,(2700 + 4800) = 10000 + 750000 = 760000$$

qui est maître des générations meilleures ou pires.

Les Muses ajoutent : « Ignorant le mystère de ce Nombre, « vos magistrats uniront les époux à contre-temps et de ces « mariages naîtront, sous de funestes auspices, des enfants d'un « mauvais naturel. Leurs pères choisiront, à la vérité, les « meilleurs d'entre eux pour les remplacer ; mais comme ceux-« ci ne seront pas dignes de leur succéder, à peine arrivés à la « dignité de leurs pères, ils commenceront par nous négliger « dans leur office de gardiens de l'État, n'estimant pas, comme « il convient, la musique d'abord, puis la gymnastique « τὰ « μουσικῆς, δεύτερον δὲ τὰ γυμναστικῆς » <c'est-à-dire les exer-« cices de l'esprit et du corps>. Ainsi la génération nouvelle « deviendra plus inculte, plus étrangère aux Muses « ὅθεν ἀμου-« σότεροι γενήσονται ὑμῖν οἱ νέοι », etc.

Conclusion.

Les anciens philosophes croyaient que l'humanité a des retours périodiques comme le monde planétaire, c'est-à-dire qu'après un certain temps, tous les événements humains, par une force invincible, doivent se reproduire dans le même ordre. Plutarque commentant dans le livre du *Destin* (§ 3) le passage du *Timée* (39 D) où il est question de la grande année ou année parfaite après laquelle les planètes doivent se retrouver aux mêmes points du ciel, s'exprime ainsi sur la grande année de l'humanité : « Dans cet espace de temps qui est déterminé et que perçoit notre intelligence, ce qui, *au ciel et sur la terre*, subsiste en vertu d'une nécessité primordiale, sera constitué dans le même état et de nouveau toutes choses seront exactement rétablies selon leurs anciennes conditions... Supposons, afin de rendre la chose plus claire en ce qui nous regarde

que ce soit par l'effet d'une disposition céleste que je vous écris en ce moment ces lignes et que vous faites ce que vous vous trouvez à faire à cette heure, eh bien ! quand sera revenue la même cause, avec elle reviendront les mêmes effets, et nous reparaîtrons pour accomplir les mêmes actes. Ainsi il en sera également pour tous les hommes. »

Dans cet ordre d'idées les deux périodes ne formeraient qu'une seule et même grande année.

Le nombre géométrique ne vise certainement pas cette grande année comme les commentateurs l'ont généralement cru. Ce qui a pu les induire en erreur c'est le début de l'épisode : « Il y a pour le divin engendré une période qu'un nombre parfait embrasse ; *pour l'humain il y a un premier nombre...* » L'ignorance de ce premier nombre ainsi que de la valeur du nombre *géométrique* et de ses éléments a contribué à entretenir cette illusion.

Le nombre *géométrique* résume, comme nous l'avons déjà dit, sous une forme symbolique un peu mystérieuse, les brillantes découvertes d'acoustique musicale, de géométrie et d'astronomie qui avaient illustré la Grèce. Platon veut que ces sciences soient cultivées avec ardeur pour que le gouvernement des meilleurs et des plus dignes ne dégénère pas.

La phrase, étrange et d'une conception ingénieuse, qui décrit le Nombre est toute en l'honneur des sciences ; mais elle est surtout un hommage rendu au génie de Pythagore qui en fut l'un des premiers et plus illustres créateurs.

J. Dupuis.

ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΣ ΑΤΤΑΛΟΥ

Une belle trouvaille épigraphique, qu'a faite dernièrement à Cyzique M. R. de Rustafjaell, me décide à publier enfin une note que j'écrivis en 1897 (1) et que, distrait par d'autres soins, j'ai négligé jusqu'à présent de faire paraître. J'ai cette satisfaction assez rare de n'avoir rien, après cinq ans écoulés, à changer à mon texte, et de voir se vérifier une conjecture, qu'on eût sans doute jugée téméraire, si j'en avais fait part au public dans le temps qu'elle me vint à l'esprit, puisqu'elle serait allée contre la doctrine reçue.

Les importantes études publiées tout récemment par M. E. Maass (2) ont ramené l'attention sur deux monuments d'un grand intérêt, découverts, voilà quelques années, à l'*hiéron* de l'Hélikon, dans le voisinage de Thespies. Je veux parler des deux ὅροι, qui portent l'un et l'autre l'inscription : Φιλέτηρος Ἀττάλω Περγαμεὺς ἀνέθεικε τὰν γᾶν τῆς Μώσης τῆς Ἑλικωνιάδεσσι ἱαρὰν εἶμεν ἐν τὸν πάντα χρόνον (3). Mon ami M. Jamot a bien voulu m'ap-

(1) J'ai annoncé la prochaine (!) publication de cette note et fait connaître l'opinion qui s'y trouve exprimée dans la *Revue des Études grecques* de 1897, p. 33, n. 5. Cf. Collignon et Pontremoli, *Pergame*, 193, n. 4, où il a été tenu compte de cette indication.

(2) E. Maass, *Attisches Schauspielerrelief aus Cagliari* (*Jahrb. des Inst.*, XI, 102) ; cf. *Hermes*, 1896, 413.

(3) *C. I. G. S.*, I, 1788, 1789. Il faut naturellement rapprocher de ces deux dédicaces l'inscription mutilée du *Corpus* n. 1790 ; ...τὰν γ]ᾶν [ἀ]νέθε[ικε Φι]λέτηρος [Ἀ]ττά[λω Π]εργαμεὺς τῆς Μ[ώσ]ης κὴ τῦς συνθύτης τ[ῦς (Foucart, *B. C. H.*, IX, 405)] Φιλετηρείεσσι ἱαρὰν [ε]ἶμεν τὸμ πάντα χρό[ν]ον.

prendre qu'un troisième ὅρος, mentionnant, celui-là, une donation faite par Φιλέτηρος Ἀττάλω à Hermès, avait été trouvé au cours des belles fouilles qu'il a dirigées sur le territoire de Thespies (1).

M. Foucart, à qui nous devons la connaissance de la dédicace que je viens de transcrire, a pensé que le généreux personnage qui fit don, à titre perpétuel, d'un terrain sacré aux Muses Hélikoniades, n'était autre que Philétairos, le troisième fils du roi de Pergame Attale Ier (2). Cette hypothèse a rencontré l'approbation générale; je vois qu'elle a été adoptée tour à tour par M. Meister (3), par M. Dittenberger (4), enfin par M. E. Maass (5). Et l'on ne peut nier qu'au premier moment elle paraît fort plausible.

Nous savons que Philétairos voyagea et séjourna en Grèce; qu'il entretint des relations amicales avec nombre de cités; qu'il eut, notamment, en Béotie, des amis et des fidèles, et qu'à diverses reprises il donna des témoignages éclatants de sa piété envers les dieux helléniques (6). Il serait donc naturel que ce prince, qui semble avoir été le digne héritier des traditions libérales de sa famille, eût voulu laisser à l'Hélikon un souvenir magnifique de son passage.

Cependant un examen attentif de l'inscription a fait naître en moi des doutes que je crois utile de signaler à la critique :

(1) [Cette découverte fera l'objet d'un article que M. Jamot publiera prochainement dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*.]

(2) *B. C. H.*, VIII, 158-160; cf. IX, 405.

(3) *Dialektinschr.*, I, *add.*, 805 a.

(4) *C. I. G. S.*, I, ad n. 1788-1789.

(5) *Jahrb. des Inst.*, XI, 102; *Hermes*, 1896, 413.

(6) Voir les indications réunies par M. Foucart : *B. C. H.*, VIII, 159-160. Je ferai remarquer toutefois que les offrandes dites τῶν Φιλεταιρείων, consacrées aux divinités de Délos (Homolle, *B. C. H.*, VI, 35, l. 54 [= Dittenberger, *Sylloge*, 588]; 144-145; 160; *Archives de l'Intendance sacrée*, 55; 58), eurent pour auteur le dynaste Philétairos, premier seigneur de Pergame, et non son petit-neveu. Cf. Val. von Schœffer, ap. Pauly-Wissowa, IV, 2482 (*art. Delos*). — Sur les rapports du prince Philétairos avec Pythéas de Thèbes, voir Polyb., XXXIX, 7, 2; il faut d'ailleurs avouer que ce texte tronqué manque étrangement de clarté.

1° Tout d'abord, si, comme le veut l'opinion courante, le Philétairos dont il s'agit est bien le fils d'Attale Ier, rien de plus singulier, il en faut convenir, que l'appellation qui sert à le désigner : Φιλέτηρος Ἀττάλω. C'est Φιλέτηρος βασιλεῖος Ἀττάλω, que nous devrions lire sur les bornes du Mouseion. Il est manifeste que cette dernière formule est la seule correcte, la seule conforme aux usages du style épigraphique. Pour s'assurer que sa présence est ici nécessaire, il suffit, au surplus, d'interroger les monuments relatifs aux Attalides qui sont parvenus jusqu'à nous; tous nous fourniront la même réponse. Dans les inscriptions gravées, soit en Grèce, soit à Pergame, en l'honneur de Philétairos, on trouve invariablement, lorsqu'il y est fait mention d'Attale (1) : Φιλέταιρος βασιλέως Ἀττάλου. Et, pareillement, dans les textes lapidaires qui se rapportent à Eumènes II, à Attale II, à Athénaios, le nom d'Attale ne se rencontre jamais qu'accompagné du titre de βασιλεύς (2). On le voit donc : admettre l'hypothèse en faveur, c'est admettre implicitement que l'inscription des ὅροι de Thespies présente une rédaction tout à fait insolite, et forme, dans une série épigraphique fort nombreuse, une exception unique. Mais j'avoue que je ne puis découvrir les raisons qui justifieraient cette exception, ni comprendre pourquoi elle se serait produite. — Si Philétairos rédigea lui-même le texte de l'inscription, comme on pourrait d'abord être tenté de le supposer, il semble qu'en faisant le silence sur le titre qu'Attale s'était attribué, le premier de sa maison, et que ses victoires lui avaient mérité, il eût non seulement fait preuve d'une modestie aussi surprenante qu'exagérée, mais manqué au respect qu'il devait à son père, ce qui

(1) Dittenberger, *Sylloge*, 299 = *Olympia*, V, 435, n. 312 (dédicace des Athéniens); *C. I. A.*, II, 966 B (cf. Kœhler, *Ath. Mitth.*, 1880, 285), l. 33 (catalogue de vainqueurs aux Panathénées) ; *Inschr. von Perg.*, I, 175, 177. — Dans le décret des Athéniens (*C. I. A.*, II, 435), Philétairos est dit (l. 8-9) : Φιλέταιρος ὁ το[ῦ βασιλ]έω[ς] Εὐμένους ἀδελφός.

(2) Pour Eumènes, cf. *C. I. A.*, II, 966 B, l. 31; *Inschr. von Perg.*, I, 69, 160 B; — pour Attale, *C. I. A.*, II, 966 B, l. 29; 1170; *Dialektinschr.*, 2642; *Inschr. von Perg.*, I, 64, 65, 66, 67(?) 168, 169, 174, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 225; — pour Athénaios, *C. I. A.* II, 966 B, l. 35; *Inschr. von Perg.*, 176, 219.

ne s'accorderait guère avec ces sentiments d'édifiante piété filiale que les historiens anciens ont loués unanimement chez les enfants d'Attale et d'Apollonis. A quoi l'on peut ajouter encore une remarque : une inscription panathénaïque (1) nous montre par quelle appellation Philétairos et ses frères voulaient qu'on les désignât officiellement dans les cités grecques, — car ce furent, sans nul doute, eux-mêmes (2) ou leurs représentants, qui, après leur victoire aux concours équestres, dictèrent au héraut la formule de l'ἀνακήρυξις ; or, cette formule, ainsi que le veut la coutume, est la suivante : (Ὁ δεῖνα) βασιλέως Ἀττάλου. — Si, au contraire, comme tendent à le faire croire et l'emploi du dialecte béotien et la forme inusitée (dont je reparlerai plus loin) donnée à l'ethnique, l'inscription des ὅροι eut les seuls Thespiens pour auteurs, ceux-ci ne devaient-ils pas craindre de mécontenter Philétairos, en négligeant de rappeler, avec l'exactitude convenable, sa haute origine? Est-il vraisemblable qu'ils aient poussé l'amour de la concision jusqu'à s'exposer à courir un tel risque? N'est-il pas beaucoup plus probable qu'ils eussent volontiers payé de larges flatteries les bienfaits reçus? Et d'ailleurs, cette origine même de leur bienfaiteur, sa qualité de prince royal, pouvait-elle laisser leur vanité indifférente? Ne devaient-ils pas mettre un peu de complaisance à en faire étalage? Ainsi, de toute manière, l'omission du mot βασιλεῖος demeure inexplicable. Il me semble qu'elle prouverait à elle seule qu'on a pris à tort le généreux protecteur du culte hélikonien pour le second frère d'Eumènes II.

2° Voici encore qui ne laisse pas d'étonner. On a vu qu'aux mots Φιλέτηρος Ἀττάλω se trouve joint dans notre dédicace l'ethnique Περγαμεύς : c'est à quoi l'on ne se fût guère attendu. A la vérité, on comprendrait qu'à une époque ancienne, lorsque les contacts étaient rares encore entre les États grecs et la dynastie de Pergame et que cette dynastie, naissante et sans gloire,

(1) *C. I. A.*, II, 996 B, l. 29-35.

(2) Il est probable qu'Attale, sinon ses frères, était présent à Athènes et prit part de sa personne aux jeux panathénaïques : cf. Kœhler, *Ath. Mitth.*, 1880, 285.

n'était pas en possession du titre royal, on eût pris le soin d'ajouter au nom d'un de ses membres la mention de sa patrie. Mais on ne conçoit guère un pareil scrupule de précision (qui ferait un étrange contraste avec l'omission du titre de βασιλεύς) à l'époque où vécut Philétairos fils d'Attale, — alors que dans le monde grec il n'était peut-être pas de personnages plus célèbres ni aussi populaires que les Attalides. En ce temps-là, il est trop clair que l'adjonction de l'ethnique eût été superflue. Et, de plus, elle eût été contraire à l'usage, qui veut que les noms des souverains et des enfants de souverains ne soient pas accompagnés du nom de leur pays (1). De fait, je ne crois pas qu'un seul des monuments élevés en Grèce aux fils d'Attale nous offre l'exemple d'un nom propre suivi de l'ethnique (2).

3° Si la présence de l'ethnique, après Φιλέτηρος Ἀττάλω, est imprévue, la forme même de cet ethnique ne l'est pas moins. Les citoyens de Pergame ne se sont jamais appelés que Περγαμηνοί (3); et Περγαμεύς, que nous rencontrons ici (4), est bel et bien un barbarisme, forgé, semble-t-il, à l'imitation d'un grand nombre d'ethniques béotiens : Θεσπιεύς, Λεβαδεύς, Κορωνεύς, Χαιρωνεύς, Ἀκραιφιεύς, etc. En sorte que nous devons croire que lorsque fut gravée, sur les ὅροι de l'Hélikon, la dédicace de Philétairos, les Thespiens en étaient encore à ignorer la forme exacte du nom qu'il plaisait aux Pergaméniens de se donner. Voilà qui semble bien prouver qu'à ce moment-là il n'existait pas encore de relations suivies entre la ville de Pergame et la

(1) Il y a des exceptions (cf. Dittenberger, *Sylloge* [1], 205; Paus. VI, 3, 1), mais infiniment rares et que justifient, comme c'est le cas pour les deux exemples cités, des motifs particuliers.

(2) Il va de soi que, dans les deux inscriptions d'Athènes et d'Olympie (*C. I. A.*, II, 1406 = Dittenberger, *Sylloge*, 298; *Olympia*, V, = *Sylloge*, 299), la présence du démotique Συπαλήττιος et de l'ethnique Ἀθηναῖος, joints aux noms d'Attale et de Philétairos, s'explique par une raison toute spéciale : il s'agissait là de faire honneur aux Athéniens.

(3) Le traité entre Temnos et Pergame (*Inschr. von Perg.*, I, 5), qui remonte à l'époque de Lysimaque ou de Philétairos (Fränkel, p. 4), fournit déjà plusieurs exemples de l'ethnique Περγαμηνός.

(4) La même forme Περγαμεύς se trouve aussi sur l'ὅρος encore inédit découvert par M. Jamot.

Grèce continentale ; et voilà, partant, qui nous oblige à reculer assez haut dans le cours du IIIe siècle les donations de Philétairos, à les placer bien avant le temps où le troisième fils d'Attale Ier eût pu témoigner de sa dévotion envers les Muses hélikoniades.

4° C'est, au reste, le résultat où nous conduit aussi l'étude paléographique de nos documents. Philétairos, fils d'Attale Ier, étant né entre 219 et 215 (1), ce n'est qu'après la fin de la seconde guerre de Macédoine, c'est-à-dire après 197, — vers 195 au plus tôt —, qu'il eût pu enrichir de ses dons les sanctuaires de Thespies. Or, M. Jamot a eu l'obligeance de me communiquer l'estampage de l'inscription que porte l'ὅρος découvert par ses soins : les lettres en sont grandes et larges, d'un tracé simple, sans *apices* ni ornements, bref, conformes de tout point au type graphique qui avait cours en Béotie dans la première moitié du IIIe siècle ; si bien que l'on a peine à croire que l'inscription ait été gravée après ou longtemps après le milieu de ce siècle.

Mes conclusions sont donc les suivantes : le Philétairos, fils d'Attale, dont font mention les ὅροι de Thespies, n'est pas le fils du roi Attale Ier ; c'est un personnage qui vécut à une époque plus ancienne, et sans doute notablement plus ancienne.

Cela posé, trois hypothèses se présentent. — 1° Ou bien Φιλέτηρος Ἀττάλω est un simple particulier, citoyen de Pergame ; — 2° ou bien Φιλέτηρος Ἀττάλω est le célèbre eunuque de Tios, le fondateur de l'État pergaménien, le père — adoptif — du dynaste Eumènes Ier ; — 3° ou bien Φιλέτηρος Ἀττάλω est un membre, inconnu de nous, de la maison qui régna sur Pergame : par exemple, un fils d'Attale, le second frère de Philétairos Ier, et, conséquemment, un frère du roi Attale Ier.

(1) Voir les excellentes observations de Meischcke, *Symbolae ad Eumenis II.... historiam* (diss. Leipzig, 1892), 25 et sqq. Polybe (XXIV, 5, 5), parlant des événements de l'an 181 (cf., pour cette date, Nissen, *Rhein. Mus.*, XXVI, 268), qualifie encore Philétairos et son frère Attale de νεανίσκοι : d'où l'on doit conclure qu'ils avaient l'un et l'autre moins de 40 ans en cette année-là. — Kœhler (*C. I. A.*, II, 966) place « un peu après 191 » les victoires remportées par les princes Attalides aux concours panathénaïques.

Personne, je pense, ne s'arrêtera à la première hypothèse, qui a contre elle toutes les probabilités. Quant à la troisième, on aurait tort, peut-être, d'en faire fi à la légère. Comme l'ont fait voir de récentes découvertes, la famille des princes de Pergame fut plus ramifiée que ne l'indiquent les textes littéraires, et l'apparition d'un Φιλέταιρος Ἀττάλου, ignoré jusqu'ici, ne serait pas plus surprenante que celle de cet Εὐμένης Ἀττάλου, que nous a subitement révélé le serment des mercenaires d'Eumènes Ier (1). Toutefois, c'est à la seconde hypothèse que vont mes préférences.

Les découvertes de M. Homolle nous ont appris, il y a longtemps déjà, que le premier Philétairos combla de ses présents les sanctuaires de Délos (2); mais il n'y a nulle apparence que les Déliens aient été seuls à bénéficier de ses pieuses libéralités. J'imagine que cet aventurier de petit étage, transformé du jour au lendemain en seigneur de Pergame et devenu le possesseur d'un Pactole sans fond, pour avoir eu l'esprit de trahir et de filouter son maître au moment opportun, avait hâte de faire oublier les origines un peu trop louches de sa fortune, et qu'il fut tout de suite travaillé du désir d'obtenir des Grecs d'Europe ses lettres de noblesse, d'être salué par eux souverain authentique, et de prendre rang dans leurs adulations à côté des chefs des dynasties macédoniennes dont il prétendait être désormais l'émule. Le moyen sûr et direct d'y parvenir, il le savait bien, c'était de jouer avec magnificence son rôle de philhellène et de répandre sans compter par les villes de Grèce les statères d'or dérobés à Lysimaque. Supposer que les Béotiens, que les Thespiens, dont le Mouseion était célèbre et fort

(1) *Inschr. von Perg.*, I, 13, l. 46-47; cf. Fränkel, p. 13. [MM. Cecil Smith et R. de Rustafjaell se sont tout récemment occupés de ce personnage (*Journ. hell. Stud.*, 1902, 197); ils verraient volontiers en lui le premier frère de l'eunuque Philétairos, et c'est ce que la découverte qu'ils ont faite rend fort admissible]. — M. Jamot a bien voulu me faire savoir qu'il avait trouvé, à Thespies, le piédestal d'un monument consacré par un Φιλέταιρος Εὐμένου Περγαμηνός, qui, jusqu'à présent, n'avait pas de place dans le *stemma* des princes de Pergame.

(2) Voir plus haut, p. 303, note 6.

en honneur auprès des Epigones (1), eurent, comme beaucoup d'autres, part à ses largesses, c'est donc faire une conjecture qui n'a rien que de plausible. J'ajoute qu'un texte auquel personne jusqu'ici n'a prêté attention vient la confirmer dans quelque mesure. Tite-Live a résumé, d'après Polybe, le début du discours véhément — trop véhément, car le grand effort qu'il fit pour être pathétique à souhait lui coûta la vie —, que le roi Attale adressa en 197 aux Béotiens, afin de les gagner au parti des Romains; voici ce qu'il dit (2) : « In concilio Attalus primus uerba fecit. Orsus a *maiorum suorum* suisque et communibus in omnem Graeciam et *propriis in Boeotiorum gentem meritis,* senior iam et infirmior, quam ut contentionem dicendi sustineret, obmutuit et concidit. » Nous voyons par là que les Béotiens avaient eu à se louer de la générosité des « ancêtres » d'Attale. Parmi ces « ancêtres » — le mot *maiores* devant ici être entendu *lato sensu* — n'est-il pas tout indiqué et quasi nécessaire de ranger Philétairos? Tout compte fait, il me paraît bien vraisemblable que c'est lui qui fit présent aux Muses Hélikoniades du beau domaine dont quelques bornes nous ont été heureusement conservées. Si j'ai raison d'en juger ainsi, nous connaissons désormais le nom que portait le père du premier dynaste de Pergame : il s'appelait, comme le troisième de ses fils, Ἄτταλος (3).

---

(1) Les Lagides, tout au moins, semblent l'avoir favorisé très spécialement. Voy. l'inscription, relative à une donation faite par Ptolémée IV et Arsinoé, qu'a découverte M. Jamot : *B. C. H.*, XIX, 379. n. 29; cf. Holleaux, *Rev. Ét. Gr.*, 1897, 26 sqq. Philopator ne fit sans doute que suivre ici l'exemple que lui avaient donné ses prédécesseurs. Cf. Pausan., IX, 31, 1. Une seconde inscription, trouvée aussi par M. Jamot, mais déplorablement mutilée, semble avoir rapport aux générosités de quelque autre prince étranger (Lagide ou Séleucide?) : *B. C. H.*, XIX, 328-329, n. 4.

(2) Liv. (= Polyb.), XXXIII, 2, 1. Cf. Nissen, *Krit. Untersuch. üb. Livius*, 140; Niese, *Gesch. der gr. und mak. Staaten*, II, 627.

(3) Dans le *Corpus* (*C. I. G.*, 3527), Bœckh a réédité l'inscription suivante, découverte par Cyriaque d'Ancône entre Kymé et Myrina : Ἀπόλλωνι Χρηστηρίῳ Φιλέταιρος Ἀττάλου. Il écrit : « qui dedicavit est Philetaerus Pergamenus Eumenis regis frater. » Je penche naturellement à croire qu'il est ici fait mention, comme dans les textes de Thespies, du premier Philétairos.

L'opinion que j'exprimais, non sans hésitation, en 1897, était décidément raisonnable. La preuve m'en est apportée par le monument qu'a trouvé à Cyzique M. R. de Rustafjaell et qu'il vient de publier avec le concours de M. Cecil Smith (1). C'est une longue stèle de marbre, où sont énumérées les donations, faveurs et privilèges dont les Cyzicéniens furent redevables à Φιλέταιρος Ἀττάλου. Qu'il s'agisse ici de Philétairos de Tios, c'est ce que prouve à l'évidence le texte de l'inscription, et ce qu'ont vu tout de suite les deux savants éditeurs (2). Dès lors on ne devra plus éprouver de scrupule à reconnaître aussi dans le bienfaiteur des Thespiens le premier prince de Pergame (3).

Maurice Holleaux.

Lyon, 30 juin 1902.

(1) *Journ. of hell. Stud.*, 1902, 193, n. 3.

(2) Voir notamment p. 194-196. La plus ancienne donation de Philétairos aux Cyzicéniens remonterait, selon MM. Cecil Smith et de Rustafjaell, à l'année 281 (p. 199). — C'est évidemment en mémoire des bienfaits de Philétairos que la ville de Cyzique institua la fête des Φιλεταίρεια, mentionnée dans l'inscription *C. I. G.*, 3660, l. 15.

(3) Je poserai, en terminant, une question que, pour ma part, j'hésite à résoudre. Est-il bien assuré que le Philétairos, dont les hauts faits sont célébrés dans l'épigramme trouvée par M. Homolle à Délos (Homolle, *Mon. Grecs*, 1879, 44 et suiv. = Loewy, *Bildhauerinschr.*, 147; cf. Stähelin, *Gesch. der kleinasiat. Galat.*, 79), soit, comme on l'admet d'ordinaire, le fils d'Attale Ier? Le fait qu'il est là parlé de victoires remportées par Philétairos sur les Galates n'est peut-être pas aussi significatif qu'on l'a voulu croire. Il se pourrait bien que Philétairos Ier eût eu, comme ses successeurs, maille à partir avec ces barbares; c'est du moins ce que tendent à faire croire, sans l'indiquer expressément, les dernières lignes de l'inscription de Cyzique.

NOUVELLES INSCRIPTIONS DU PONT

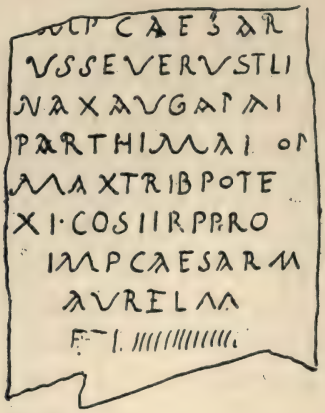
Le nom du Père Girard, professeur au collège des Jésuites à Tokad, n'est point inconnu des épigraphistes français. A plusieurs reprises ceux-ci ont reçu de lui communication d'inscriptions intéressantes de l'ancien royaume de Pont (1). Vivant dans une région que les hellénistes ont rarement visitée et qui, durant des années, est restée presque inaccessible aux Européens, ce missionnaire a voué ses loisirs à l'étude de l'ancienne histoire du pays, et l'isolement, qui décourage souvent les meilleurs, n'a point éteint son ardeur scientifique. Ses voyages dans l'intérieur et ses relations étendues lui ont permis de recueillir des documents qui échapperaient aisément à l'explorateur de passage. Il a bien voulu nous les communiquer pour un ouvrage que nous préparons sur le Pont à l'époque romaine. Répondant au désir qu'il nous a exprimé, nous publions ici les textes inédits. Bien que la plupart soient, comme il arrive toujours, des épitaphes de médiocre valeur, l'ensemble de la collection constitue, pour l'épigraphie jusqu'ici assez pauvre du Pont, un enrichissement fort appréciable. Les observations de notre cor-

(1) C'est d'après les copies du Père Girard qu'ont été publiées diverses inscriptions que nous omettons de reproduire ici : deux épitaphes métriques grecques par Hubert, *Rev. archéol.*, 1894, I, p. 310 ; deux inscriptions latines et une grecque par Cagnat, *Bull. Soc. antiq. France*, 1894, p. 132 s., 140 s.; cf. *C. I. L.*, III, 13635, 13643 ; une série d'autres textes par Th. Reinach, *Rev. études gr.*, t. VIII, 1895, p. 80 ss. — Tout récemment les *Missions catholiques de Lyon*, nos 7 et 14 févr. 1902, publiaient le récit d'une excursion du Père Girard au Yildiz-Dagh, où l'on plaçait, à tort sans doute, le Kainon-Chorion de Mithridate.

respondant nous ont aidé à déchiffrer et à interpréter des copies souvent défectueuses, prises par des collaborateurs occasionnels, dont les efforts témoignent de plus de bonne volonté que d'expérience. Qu'il nous permette de lui exprimer toute notre gratitude pour le concours efficace qu'il nous a prêté.

1. Comane. Au mois de juin 1901, en cherchant des matériaux pour reconstruire un pont, on déterra une colonne, qui se trouvait dans un cimetière sur le bord de la grand-route, au sortir de Comane. Elle portait l'inscription suivante, incomplète à droite :

Imp(erator) Caesar | *[L. Septimi]us Severus [Pert]i|nax Aug(ustus) (A[r]a[bicus]* | , *Parthi(cus) ma[x(imus), p]o[nt(ifex)* | *max(imus), trib(unicia) pote[state] XI, co(n)s|ul II[I, p(ater)] p(atriae), pro[co(n)s(ul) et] imp(erator) Caesar M. Aurel(ius) [Antoninus Aug(ustus)*.....



Pierre milliaire, dressée sous les empereurs Septime Sévère et Caracalla, en 203 ap. J.-C., ceux-ci ont donc fait restaurer la route de Comane à Néocésarée. Une autre pierre milliaire de Septime Sévère a été découverte par MM. Anderson et Munro à Vézir-Keupru (Néoclaudiopolis) ; cf. *C. I. L.*, III, 14184 [34].

2. A environ 20 minutes du pont de Comane sur une fontaine à gauche de la route, fragment de stèle :

ΤΟCΤΗ	..τος τῇ [γυναι]|κὶ
ΚΙΙΔΙΑΜ	ἰδίᾳ μ[νήμης] χάριν.
ΧΑΡΙΝ	

3. A *Tokad*, petit fragment sur un pont, près de la tour de l'Horloge.

.Ε	
ΤΟΙC . . .	τοῖς [παρά-
ΓΟΥCΙΝ	γουσιν
ΧΑΙΡΙΝ	χαίρ(ε)ιν

Salutation finale d'une épitaphe.

4. Sur l'abside de l'Église grecque de *Tokad*.

ΚΕΛΕΡΙ	Κέλερι | Λουκίου |
ΛΟΥΚΙΟΥ	Οὐεργεινί|[ο]υ Κέλε-
ΟΥЄΡΓΕΙΝΙ	ρος | υἱῶι | Ἀγαθε[ῖνος?]
CΥΚΕΛΕΡΟΣ	
ΥΙΩΙ	
ΑΓΑΘΕ	

Le nom de Virginius se retrouve à Amasie, cf. *Rev. ét. gr.*, VIII, p. 85, n° 26 : Λούκιος Οὐεργίνιος Ὑδρεστός.

5. A *Gurdji-Keuï*, au dessus du Kaz-Ova. Copie du P. Chartron.

✠	
ΜЄΤЄCΤΑΦ	Μετεστάθ|[η] ἐκ τοῦ
ΙΝЄΚΤΘΒΙΘ	βίου | Μαρτίου[...
ΜΑΡΤΙΘΤΑ	
CΤΙΙΑΝΤΘ✠	

6. A *Hourou*, près d'Okhtab, entre Tokad et Niksar. Inscription gravée sur un sarcophage, dans un cartouche terminé par des queues d'aronde.

ΟΥΛΠΙΔC	Οὐλπίας | Λιγυρια-
ΛΙΓΥΡΙΔΝΗC	νῆς.

7. A *Bous-Keuï*, à quelque 20 minutes du pont de Talazan, entre Hérek et Niksar. Fragments dans la fontaine du village.

a) Λ · ΑΝΤΩΝΙΟΣΡΗ
ΕΠΟΙΗΣΕΝ
ΟΥΛΙΑΣΓΕΜΕΛΛΗΣΤ
ΘΕΙΑ Ϛ ΤΟΕΠΙΤΑΦ

b) ΙΕΥΝΟΦΩΧ
Θ

Λ. Ἀντώνιος Ῥη[γεῖνος ?] ...
ἐποίησεν | [Ἰ]ουλίας Γεμέλλης τ[ῆς αὐτοῦ
θεία[ς] τὸ ἐπιτάφ[ιον.....

8. Hérek. Petit autel de 30 ct. de large sur 50 de haut. — Une copie défectueuse de la même inscription me fut communiquée en 1900 à Constantinople par l'évêque Anthimos. Elle portait l'indication : Αὕτη ἡ ἐπιγραφὴ εὑρέθη τῷ 1892 κεχαραγμένη ἐπὶ λίθου λευκοῦ ἐν τῇ κώμῃ Χερέκ.

La première ligne est sur le listel, la dernière sur la base :

ΔΙΙΕΠΙ▒ΑΡΠΙ▒
ΒωΜΟΣΙΔΡΥΜΕ
ΝΟΣΕΝΤΟΠΟΙΣ
ΚΤΗΤΟΡωΝΤΑ
5 ΡΙΤΑΡωΝΚΑΙΧΑ
ΟΥωΝ ΠΡΟΣΑ
ΠΟΚΡΟΥΣΙΝΟΝΟ
ΜΑΤΙΟΥΕΣΤΙΝΗ
ΨΗΦΟΣ ΤΞΕ

Διὶ ἐπι [κ]αρπί[ῳ]| βωμὸς ἱδρυμέ|νος ἐν τόποις | κτητόρων Τα|ριτάρων καὶ Χα|. ουων πρὸς ἀ|πόκρουσιν ὀνό|ματι οὗ ἐστὶν ἡ | ψῆφος τξε'.

Une dédicace d'un ἱερεὺς Διὸς ἐπικαρπίου a été copiée par M. Anderson à Tchoroum. D'autres consécrations au même Zeus ont été trouvées à Sora en Bithynie (Mendel, *Bull. hell.*, 1901, p. 28, n° 168) et à Cocussos en Cappadoce (*Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 128). Une monnaie douteuse de Zéla (?) avec le

nom de Ζεὺς ἐπικάρπιος a également été signalée par M. Haussoullier (*Rev. de philol.*, 1898, p. 169) (1). Ce dieu tutélaire des fruits de la terre et des troupeaux devait être particulièrement honoré dans un pays essentiellement agricole. Il protège ici les champs de deux familles de κτήτορες ou propriétaires fonciers. Peut être ce mot est-il pris dans le sens juridique de *possessores* et désigne-t-il la classe qui, dans la cité, se plaçait avec les marchands (*negotiatores*) immédiatement au dessous des décurions.

La fin de l'inscription offre quelque difficulté. Si l'on accepte la lecture adoptée il ne peut s'agir que d'un nom déterminé par un chiffre suivant le procédé des cabalistes, qui était très en faveur au commencement de notre ère (2). Ce pourrait être une périphrase pour désigner l'Abraxas des gnostiques ou le dieu Mithra (Μείθρας), dont les lettres additionnées formaient un total de 365, nombre des jours de l'année. *Basilides*, nous dit saint Jérôme (3), *omnipotentem deum portentoso nomine appellat* Ἀβράξας *et eundem secundum graecas litteras et annui cursus numerum dicit in solis circulo contineri : quem ethnici sub eodem nomine aliarum litterarum vocant* Μείθραν. Mithra était certainement adoré dans le Pont, mais que signifie dans ce cas πρὸς ἀπόκρουσιν? On pourrait difficilement, donnant à ce terme son sens astronomique, traduire « au déclin de la lune ».

Le P. Girard m'écrit que la lecture des lettres N◇ est assez douteuse. La copie antérieure de Mgr Anthimos donne un simple N. Je serais donc disposé à corriger πρὸς ἀπόκρουσιν ὀ[μ]ματίου « pour détourner le mauvais œil. » M. Perdrizet a récemment signalé un exemple très ès remarquable de cette superstition dans une inscription de Dociméum en Phrygie, et saint Basile, évêque de Césarée, en parle dans son homélie sur l'Envie (4). La fascination ne pouvait pas seulement nuire aux hommes mais aussi,

(1) Tête laurée de Trajan à droite. Αὐτ. Τραιανὸς Καῖσαρ Σεβ. Γερμ. Δακ. Πο. ℞. Zéus Nicéphore assis à gauche. Ζεὺς Ἐπικάρπιος Ζελειτῶν (*sic!*) ἔτους Ν. Æ...

(2) Voyez sur cette arithmomancie, Bouché-Leclercq, *Hist. de la div.*, I, p. 261 ss. et *Catal. codd. astrol.* t. IV, cod. Mutin. 13, f. 262.

(3) Saint Jérôme, *Comm. in Amos*, 9, cf. mes *Mon. Myst. Mithra*, I, p. 201.

(4) Perdrizet, *Bull. corr. hell.*, t. XXIV, 1900, p. 298.

croyait-on, au bétail (1) et c'est pourquoi elle serait mentionnée dans cette dédicace de cultivateurs. C'est un nombre magique qui doit détourner ses effets, suivant un usage qui n'a pas disparu de nos jours (2) — un nombre puissant parce qu'il est celui des jours de l'année.

9. *Néoclaudiopolis*. Stèle de pierre calcaire (H. 1,15) provient de Vézir-Keupru. — J'ai aussi copié l'inscription le 16 avril 1900 à Vézir-Keupru. La pierre gisait près des nouvelles casernes au milieu de matériaux de construction, que l'on m'a dit provenir de Boyeren à trois heures de la ville.

Au dessus, miroir et peigne.

ΑΥΡ · ΔΟΜΕΤΙΑΒΙ
ΩΣΑΣΑΒΙΩΚΟΥΡΙ
ΔΙΑΣΕΜΝΗΣΓΥΝΕ
ΚΟΣΑΝΕΣΤΗΣΑΣΤΗΛ
ΑΥΡΒΑΣΙΛΕΥΣΜΕ
ΤΑΤΕΚΝΩΝΕΝΕ
ΚΕΝΜΝΗΜΗΣ
ΜΕΤΑΤΟΕΜΕΚ
ΑΤΑΤΕΘΗΝΕ · Ο
ΣΑΝΕΠΑΝΥΞΗ
ΔΩΣΙΤΑ ΜΙ
Ω ✕ Β Φ

Ἀὐρ(ηλίᾳ) Δομετία βι|ώσασα βίῳ κουρι|δία σεμνῆς γυνε|κός. ἀνέστησα στήλ(ην) | Αὐρ(ήλιος) Βασιλεὺς με|τὰ τέκνων ἔνε|κεν μνήμης · | μετὰ τὸ ἐμὲ κατα-τεθῆνε ὃς ἂν ἐπανύξῃ, δώσι ταμίῳ (δηνάρια) βφ΄.

Ligne 4 ma copie porte ΑΝΕΣΤΗΣΕΣΤΗΛ· — Nouvel exemple d'une amende stipulée contre les violateurs du tombeau au profit du trésor public. Le chiffre de 2500 deniers se retrouve dans deux autres épitaphes de Vézir-Keupru, encore inédites.

10. *Amasie*. Fragment encastré dans une fontaine sur la route d'Erbaa, à deux heures d'Amasie, sur la rive droite de l'Iris. — L'évêque Anthimos m'a communiqué une copie du même texte : Ἐξέγραψα ἀπὸ λίθου εὑρεθέντος ἔξω τῆς πόλεως Ἀμασίας τῷ 1893 Αὐγούστῳ.

(1) Verg., *Ecl.*, III, 103 ; cf. Jahn, *Ueber den Abergl. des bösen Blickes*, p. 40, n. 40.
(2) Cf. Elworthy, *The evil Eye*, Londres, 1895, p. 402 ss.

Κ·ΦΑΒΙΟCΔΙΑΔΟΥΜΕ
ΝΟCΑΕΠΕΓΡΑΨΑΤΑΥ
ΤΑΕΙΝΕΠΑΝΤΑΚΥΡΙΑ
ΚΑΙΒΕΒΕΑΕΤΟΥC
ΡΟΗ

.....Κ. Φάβιος Διαδούμε|νος · ἃ ἐπέγραψα, ταῦτα εἶνε πάντα κύρια καὶ βέβεα · ἔτους ροη'.

Fin d'une épitaphe de l'an 178 de l'ère d'Amasie (= 178/9 ap. J.-C.). C. Fabius Diaduménus paraît avoir été chargé d'assurer l'exécution des dernières volontés du défunt, gravées sur son tombeau.

11. *Territoire d'Amasie.* Au village de *Elwan* (ou *Evlèn*)-*tchélébi* [ou Eskidji], (à environ deux heures au sud de Turnuk), dans la cour de la maison en face du turbé. — L'inscription a été copiée aussi par M. Anderson en 1899.

ΜΕΛΛΙΤΟCΚΕ	Μέλλιτος κὲ
ΦΕΝΟΜΕΝΗΤ	Φενομένη τ-
ΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩΥΙ	ῷ γλυκυτάτῳ υἱ-
ΩΑΛΕΞΑΝΔΡΩΜ	ῷ Ἀλεξάνδρῳ μ-
5 ΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ	νή μης χάριν
ΚΕΟΑΔΕΛΦΟCΦΕ	κὲ ὁ ἀδελφὸς Φέ-
ΝΙΠΠΟCΚΕΗΓΥ	νιππος κὲ ἡ γυνὴ
ΝΗΑΥΤΟΥΚΥΡΙΑ	αὐτοῦ Κυρια-
ΚΗΤΟΥΑΛΕΞΑΝ	κὴ τοῦ Ἀλεξάν-
ΔΡΟΥΜΝΗΜΗC	δρου μνήμης
ΧΑΡΙΝ	χάριν

2-3 omis. P. G. — 6 ΚΑΙΔΔ. P. G. — 7 ΚΑΙΗ P. G. — ΚΥΡΙ | ΚΗ Anderson. — Cette inscription est publiée, CIG 4115, d'après une copie défectueuse de Hamilton (n° 79). C'est une vieille épitaphe chrétienne comme le prouve le nom de Κυριακή.

12. Dans le même village de *Elwan-Tchelebi*, derrière la porte de l'écurie du turbé.

ΗΙΕΟΝ. . . .
ΟΝΕΥΘΗΝΟϹ
ΠΕΤΝΤΗΕΑΟΝ
ϹΤΟΥΘΕΟΥ

La dernière ligne doit peut-être se lire non τοῦ θεοῦ mais ἔτους εου′ c'est-à-dire 475, de l'ère d'Amasie ou 475/6 ap. J.-C. (cf. Th. Reinach, *Numismatic Chronicle*, 1902).

13. Zéla. Plaque de marbre blanc sans ornement à *Zilleh*. Copie communiquée par un colporteur indigène.

ΙΟΥΛΛΟΝΙΟΥΛΛΟΥ
ΑΝΔΡΑΤωΝΠΡωΤωΝ
ΕΝΑΔΙΑΛΕΙΠΤΟΙϹΓΕ
ΝΟΜΕΝΟΝΛΙΤΟΥΡΠ
ΛΙϹΖΗϹΑΝΤΑϹΕΜΝωϹ
ΑΡΟ̄ΙΝΤΑΓΑΓΟΡΑΝΙ
ΑΓΝΛΙΕΠΛ Ι

Ἰοῦλλον Ἰούλλου | ἄνδρα τῶν πρώτων | ἐν ἀδιαλείπτοις γε|νόμενον λιτουρ[γί|α]ις ζήσαντα σεμνῶς | ἄρ[ξ]αντα γ′ ἀ|γοραν[ομήσαντ]α γ′...

Si cette inscription provient véritablement de Zéla, c'est la plus importante que nous possédions pour la connaissance de l'administration municipale de cette cité.

14. A *Zilleh* dans une maison particulière. « L'inscription est gravée sur une stèle (H. 80 c.) au-dessous d'un buste de jeune femme. Elle a dû être publiée dans les *Échos d'Orient* des Assomptionistes. »

— J'en ai reçu une copie de M. Michel Theodoridès, antiquaire à Samsoun, en novembre 1901, et j'en reproduis le texte épigraphique.

ΕΝΘΑΧΕΛΙΔΩΝΚΕΙΜΑΙΥΠΟ	Ἔνθα Χελιδὼν κεῖμαι ὑπὸ | σπο-
ΣΠΟΔΙΗΝΞΕΝΕΤΥΜΒΟΥ	[διήν, ξένε, τύμβου|
ΚΟΥΡΗΜΑΝΤΗΠΑΣΙΕΛΕΕΙΝΟ	κούρη Μάντη(ς) πᾶσι ἐλεεινο-
ΤΑΤΗΗΝΠΟΤΑΠΟΦΘΗΜΕΝΗΝ	[τάτη ·

ΠΟΝΤΟΣΜΕΠΟΣΙΣΚΑΤΕΘΑ-[ΨΕΝ	ἣν ποτ' ἀποφθ[ι]μένην | Πόντος με [πόσις κατέθαψεν,|
ΔΑΚΡΥΟΝΓΟΕΡΩΝΠΟΤΜΟΝ	[καὶ] δακρύ[ω]ν γοερῶν πότμον|
ΕΠΗΓΑΓΕΤΟΗΝΕΝΕΚΑΝ	[ἐπηγάγετο
ΤΕΥΞΑΣΕΙΚΟΝΑΕΥΔΗΛΟΝΕ	[ῶ]ν ἕνεκ[ε]ν | τεύξας εἰκόνα [εὔδη-λον ἔ|θηκ[ε]ν
ΘΗΚΑΝΟΦΡΑΟΙΑΕΝΑΟΥΜΝΗ	
ΜΑΡΕΤΗΣΕΣΟΟΑΝΑ·	ὄφρα οἱ ἀενάου μνῆ|μ' ἀρετῆς [ἐσο[ρ]ᾶν |

Dans la restitution des distiques j'ai suivi la copie communiquée au Père Girard, sauf v. 4, γοερὸν πότμον, v. 6, ἀένaον.

15. *Zilleh*, d'après une photographie fragment de marbre blanc.

ΟΥΛΤ▒Σ ΚΑΙΤΟΥ	Ἰ]ουλί[α]ς? καὶ τοῦ
ΗΜΟΥ ΑΝΕΘΗΚΕΝ	... ἀνέθηκεν

Caractères soignés de bonne époque.

16. *Zilleh*. Sur la route de Nidjideuzer.

ΘΕCICΔΙΛ//ΘΟΥ	Θέσις δ[ού]λ[ου]
ΦΛΟΡΕΤΙΑ . . .	Θ(ε)οῦ | Φλορε-
ΚΑΙCΛΕΘ///ΔΟ	τια[νοῦ] | καὶ. .
ΤΗCΓΥΝΗΚ . .	τῆς γυνη[κὸς
ΤΟΥΕΙΤΗCΚ	[αὐτ]|οῦ [φ]ί[λ]ης..
ΤΕΕΝΘΑΔΕ	κ[εῖν]|τε ἐνθάδε

17. *Zilleh*. Mur du nord de la grande mosquée (Oulou-djami). — Une autre copie m'a été communiquée par M. Anderson et j'en avais prise une moi-même. Stèle incomplète au dessus et à gauche.

ΕΤΟΥΕΠΙΒΛΗ	..ἐξουσίας] τοῦ ἐ[π]ιβλη[θῆναι
ΟΥΑΝΟΙΞΑΝΤΟC	...τ]οῦ ἀνοίξαντος.....
ΙΟΥΤΩΤΗCΤΥΜ	τ]ούτῳ τῆς τυμ[βωρυχίας

Fragment d'une inscription funéraire avec peine prononcée contre le violateur du tombeau.

18. *Zilleh* à l'école Ruchdiè dans le jardin.

✝ ΚΥΜΗϹΙϹΚЄΑΝΑ	Κύμησις κὲ ανά-
ΠΑΥϹΙϹΤΗϹΔϑΛ	παυσις τῆς δούλ-
ΗϹΤϑ ΘΥЄΥϹЄΒΙΑϹ	ης τοῦ Θ(εο)ῦ Εὐσεβίας

19. *Zilleh.* Stèle dans le cimetière de l'église Arménienne. — M. Anderson en avait également pris une copie ainsi que moi-même. — Lettres irrégulières.

✝ ΘЄΚΑ	Θέκα
ΘЄΩΔ	Θεωδ-
ΩΡΟΥ	ώρου
ΤΟΥΚΑΛ	τοῦ Καλ[ι]-
ΡΟΗ C	ρόης.

L. 1. Θέκα doit être pour ϑήκη. La confusion de ε et de l'η est fréquente dans la région pontique, cf. par exemple, n° 22.

20. Tchiflik (dans l'Art-Ova). L'inscription a été apportée il a quelques années de Soulou-Seraï (*Sébastopolis*). — MM. Anderson et Ramsay en ont aussi pris copie.

ΕΝΘΑ ΚΑΤΑΚΙΤΕ	Ἔνϑα κατάκιτε
ΜΑΡΙΑ Η ΜΟΝΟ	Μαρία ἡ μονο-
ΓΕΝΗϹΙΟ ΑΝΟΥ	γενὴς Ἰοανοῦ

21. Dans des ruines situées à l'est de *Bolis,* près du village de Dinar. Autel circulaire portant à la surface supérieure :

ϹΥΝΙΑΤΡ	Je ne saisis pas le sens.
ΟΥΠΙϹ	Ce sont peut-être deux noms
ΤΙϹ	propres Συνιάτρου Πίστις.

22. Pierre tombale à *Eregli,* entre le Yildiz-dagh et Batmantach.

. . . ΜΝΗΜΗϹ	. . . μνήμης | ἔνϑα
ΕΝΦΔΚΕΤΔΚΙΤΗ	κ[α]τακίτη | ἔτη
ΕΤΗϹ΄ΜΔΚΔΡΙΟϹ	ϛ΄ (?) μακάριος

Fragment d'épitaphe chrétienne.

23. Tchêkérêkdjê, à 8 heures de Terzili (*Basilica Therma*). Inscription relevée par un paysan sur une pierre dont la description semble faire un piédestal :

ΗΟΤΟΠΟCΑΓΙΟΥΚΕ
ΕΝΔΟCΟΥΜΑΡΤΥΡΟC
ΔΙΟΥΠΑΡΑCΧΕΘΕΝΤΕC
ΠΑΡΑΤΟΥΕΥCΕΒΕCΤΑ
ΤΟΥΗΜΩΝΒΑCΙΛΕΩΝ
ΒΑCΙΟΥCΤΙΝΙΑΝΟΥ✠

✠ Ὅ[ρ]ο[ι τ]οῦ ἁγίου κὲ | ἐνδό[ξ]ου μάρτυρος | Δίου παρασχεθέν-τ[ες] | παρὰ τοῦ εὐσεβεστά|του ἡμῶν βασιλέω[ς] | [Φλ.] Ἰουστι-νιανοῦ ✠

Le P. Girard proposait de lire l. 1, Ὁ τύπος, qui serait une statue, mais παρασχεθέντες semble exiger un pluriel. Il me paraît donc probable que les deux premiers mots sont altérés. Je corrige ΟΤΟΠΟC en ΟΡΟΙΤΟΥ, d'après un texte analogue copié par M. Anderson à Babali : Ὅροι παρασχεθέντες κατὰ θεῖον θέσπισμα τοῖς ἁγίοις μάρτυρσιν..... — L. 6, on ne peut guère songer au titre oriental βασιλέων βασ(ιλέως). Je pense que ΒΑC est une fausse lecture pour ΦΛS = Φλ(αβίου). — Le martyr Dius qui possédait une église dans le Pont n'est pas sans doute le prêtre d'Alexandrie qui fut mis à mort avec l'évêque Pierre sous Dioclétien (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7), mais celui qui périt à Césarée de Cappadoce et dont on célébrait la fête le 12 juillet (AA. SS., *Julii*, t. III, 281).

Par sa Novelle VII de l'an 535 Justinien interdit absolument l'aliénation des biens ecclésiastiques dans toutes les provinces. Il est probable qu'à la suite de cette loi les fonctionnaires impériaux procédèrent à un nouveau bornage des propriétés des églises et des couvents.

24. Trouvée à *Tchamdjek* sur la route de Sivas à Divrighi.

ΑΙΛΙΑΚΥ·ΡΙΛΛΑΓΑΙ	Αἰλία Κυρίλλα Γαί-
ΩΤΩΚΥ·ΡΙΩΚΑΙ	ῳ τῷ κυρίῳ καὶ

ΑCΥΝΚΡΙ·ΤΩΑΝ	ἀσυνκρίτῳ ἀν-
ΔΡΙΜΝΗ·ΜΗCΧΑ	δρὶ μνήμης χά-
ΡΙΝ	ριν.

Sivas et ses environs n'ont fourni jusqu'à ce jour presque aucune inscription grecque.

Les incriptions suivantes ont été communiquées au père Girard « par un homme de Mersivan qui en avait hérité d'un prêtre arménien catholique. Ce dernier a dû les copier vers 1885. Toutes appartiennent à la même région. Celui qui les a relevées a commencé par Aladjouk, puis descendant au Sud a dû parcourir le plateau qui sépare la plaine de Mersivan de la vallée d'Alkhat-Hadji-Keuï, qu'il a suivie en retournant vers Amasie d'où il est revenu à Mersivan pour se rendre ensuite à Kavsa. »

25. *Aladjouk*, fontaine sur la route de Tchoroum à Mersivau. Publiée, *Rev. ét. gr.*, VIII, 1895, p. 78, n° 11. La nouvelle copie donne pour les premières lignes.

ΣΥΝΤΡΑΦΙΩΝ
ΟΔΕΚΕΙΤΑΙΕΝ
ΕΥΙΕΡΩΝΙΑβ
ΛΑΤΥΛΔΕΩ

Συντρ[ο]φίων ὅδε κεῖται ἐν εὐιέρῳ [μ]άλα τύ[μβ]ῳ... Peut-être faut-il lire avec M. Weil εὐέργῳ pour εὐιέρῳ. Le reste de la copie ne diffère pas du texte édité.

26. Même provenance. Publiée, *ibid.*, n° 10. La pierrre ligne porte Π. ΣΥΛΠΙ, et l'inscription doit être lue : Π. Σ[ο]υλπί|κιος Γε|ρμανὸς | οὐετρανὸς ἐνθ|άδε κεῖ|ται; cf. von Domaszewski, *Arch. epigr. Mitt. aus Oest.*, IX, p. 131, n° 101. — Épitaphe d'un vétéran romain. M. Anderson a copié à Avdan, près de Vézir-Keupru, l'épitaphe d'un Λ. Ἀντώνιος Λόγγος οὐετρανός.

27. Dans le même village d'*Aladjouk* sur le mur de la mosquée.

Pierre tombale ornée en haut d'une sorte de rectangle (cassette?) à droite et à gauche d'un miroir.

ΙΟΥΛΑΟC	Ἰούλαος | Θεοφίλῃ |
ΘΕΟΦΙΛΗ	σεμνοτάτῃ | ἰδίᾳ
CEMNOTATH	γυναικὶ μν|ήμης
ΙΔΙΑΓΥΝΑΙΚΙΜΝ	χάριν . [Ἔ]τους
ΗΜΗCΧΑΡΙΝ	ρξη′ ετω(?)
ΚΟΥCΡΞΗΕΤΩ	

Ἰούλαος paraît être pour Ἰόλαος, à moins qu'il ne faille corriger Ἰουλ(ι)α(ν)ός. L'année 168 de l'ère d'Amasie répond à 168/9 ap. J.-C.

28. A *Gharassar* (? peut-être Halaçar) dans le mur derrière la mosquée. Stèle dont le sommet est décoré d'une grappe de raisin, suspendue dans le fronton triangulaire et soutenue par une guirlande. On lit distinctement au-dessous :

ΝΕΡΩΝΚΕ ΓΕΡΜΑΝΟCΓΑΙΩΠΑ
ΤΡΙΚΕΒΕΡΕΝΙΚΗΜΗΤΡΙΦΙΛΟ
ΤΕΚΝΟΙC ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ
ΕΤΟΥCΓΞΙ

Νέρων κὲ Γερμανὸς Γαίῳ πα|τρὶ κὲ Βερενίκῃ μητρὶ φιλο|τέκνοις μνήμης χάριν. Ἔτους γξ[ρ′].

L'année 163 de l'ère d'Amasie, correspond à 163-164 après J.-C. — Il ne semble pas qu'on puisse descendre jusqu'à l'année γξ[τ′] ou 363-4.

29. Sous une colonne de la même mosquée est une autre stèle portant une décoration analogue mais au lieu du raisin, on y voit une pomme, grenade, etc., et à la place de la guirlande se trouve la date :

Λ(?)ΕΤΟΥCsΞΑC

et au-dessous

ΜΙΡΥΛΛΥCΙΝΑΠΛΚΩΝΙΛCΙ
ΤΙΒΕΡΚΩ ΔΙΟΓΕΝΕΙΑΝΔΡΙΡΛΟ
ΜΝΗΩΝCΛΑΝΛΩΛΝΕCΤΗCΛΕ

Nom illisible (1) | Τιβερ[ί]ῳ Διογένει ἀνδρὶ [φί]λ[ῳ] | μνήμη]ς [χ]ά[ριν] ἀνέστησα. Si le chiffre de l'année n'est pas altéré il est transposé σξα′ ou 261 de l'ère d'Amasie serait 261/2 après J.-C.

30. A la fontaine de *Farzant* une colonne dont le sommet est orné d'une moulure porte cette inscription.

ΧΑΡΙΤΩΝ	Χαρίτων
ΙΤΑΛΙΚΙCΙΔΙΛ	Ἰταλικ[ῇ] ἰ[δίᾳ
ΓΥΝΕΚΙCΙΛΙΛ	γυνεκὶ ἰ[δ]ίᾳ
ΜΝΗΜΗCΧΛ	μνήμης χά-
ΡΙΝΑΝCCΤΝ	ριν ἀν[έ]στ[η]-
CΛΕΤΟΥCΡΟΕ	σα, ἔτους ροε,
ΧΕΡΟΙΤΕΟΙΠΛ	χέροιτε οἱ πα-
ΒΛΓΟΝΤΕC	[ρ]άγοντες

La répétition du mot ἰδίᾳ est étrange, mais je ne vois pas d'autre explication possible. L'an 185 d'Amasie répond à 185/6 après J.-C.

31. A la fontaine de *Duyedj,* plaine à l'ouest de Mersivan, vers Hadji-Keuï.

CΥΝΤΗΛ	Συντ..
ΡΟCΤΗΙΔΙ	ρος τῇ ἰδί-
ΛΓΥΝΑΙΚΙ	ᾳ γυναικὶ
ΟΥΛΛΙΔΙΜ	[Φ]υλλίδι μ-
ΝΗΜΗCΧΛ	νήμης χά-
ΡΙΝΑΝΕΘΗ	ριν ἀνέθη-
ΚΕΝΕΤΟΥC	κεν ἔτους
ΞΕΓΛ	ξε[ρ′ (?)]

Si le chiffre est ρξε′,, la date est 165/6 après J.-C.

32. Dans un mur à *Boughadjek*, pierre tombale ornementée.

ΕΤΟΥC ϛΚΡ
ΑΝΕCΤΗCΕΝΟΚΙΥΙΩΝΥΙΩ
ΗΛΩΙCΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

(1) Peut-être la fin de la première ligne doit-elle s'interpréter ἀπ(ει)κονίασι[ν] synonyme d'ἀπεικόνισμα. [Th. R.]

Ἔτους ϛκρ΄ | ἀνέστησεν Οκιυιων (= Λικινίωι?) υἱῷ | Ἡ[ρ]ωΐς (?) μνήμης χάριν.

Le nom Ἡ[ρ]ωΐς (*sic*) se retrouve à Zéla (Perrot, *Explor. Galatie*, p. 379, n° 163). — Année 126 d'Amasie (126/7 après J.-C.).

33. L'auteur de cette série de copies avait transcrit l'inscription d'*Elvantchèlebi* [ou Eskidji] reproduite plus haut (n° 11) et en outre la suivante :

A la fontaine du village, pierre tombale portant au sommet un cercle dans un fronton et au-dessous une grappe de raisin entourée d'une guirlande. Plus bas on lit :

ΜΑΡΥΛΙΝΟ	Μαρύλινο-
ϹΚΕΗΛΙΩΝ	ς κὲ Ἡλίων
ΟΙΑΔΕΛΦΟΙ	οἱ ἀδελφοὶ
ΤΟΣΓΟΝΕ	το[ῖ]ς γονε[ῦσι]

34. Sur une fontaine au bord du chemin qui va à Tekkè Mezarlek (cimetière de la maison des derviches). Le sommet de la pierre est occupé par un simple triangle enfermant deux cercles concentriques, sur une bande au-dessus ΒΙΑΙΛΒΘΑΝΗΚΙΧ puis une grappe de raisin entourée d'une guirlande et au dessous :

ΡΤΩΛΧΗΡΩ	Je ne puis déchiffrer que
ΤΡΓΛΕΠΔΒΙΝ	des mots sans suite l. 3 [ε]ἰρή-
ΟΙΡΗΝΗΝΤΔΟ	νην, l. 4 δῶρον
ΛΛΙΝΟΝΔΩΡΟΝ	
ΔΡΗΒΛΜΟΤΤ	
ΕΤϹΑΥΟΕΟ·	

35. A *Orghou* (à 9 1/2 h. d'Amasie). Dans le mur de la mosquée, stèle dont le sommet est arrondi et dont la face antérieure est coupée par deux traits :

ϹΙΕϹΙΦ|	|ΙΡΗΝΗ	[Θ]έσι[ς] Ἰρήνης
	ϹΙ	

36. A la fontaine d'*Alkat-Hadji-Keuï :*

ΟΥΜΗΠΙΕΤΕΥCΩCΗΝΕΝΕΝ
ΟΑΠΕCΤΑΛΚΝΦΝΤΜΥΟΕΛΙΦΡΤ
ΥΜΑΘΗΤΩΛΜΥΟCΙΑCΗCΛΠΩΤΙΕ
ΟΚΧΝΕΥCΑΙΛΤCΧΑCΕΑΤΟΝΤΑΙC

M. Anderson a retrouvé une partie seulement de la pierre. Sa copie porte :

ΟΥΜΗΠΙCΤΕΥCΩCΙΝΕΝΕΝ
ϽΑΠΕCΤΑΛΗΝΕΝΤΑΥΘ^
///ΜΑΘΗΩΝΜΟΥΟΩ ////

Comme l'a remarqué l'explorateur anglais, ce débris mutilé est un fragment de la fameuse lettre apocryphe du Christ au roi Abgar d'Édesse (1). La correspondance supposée entre Jésus et le premier prince qui eût cru à sa divinité, devait jouir dès le IIIe ou IVe siècle (c'est la date de notre inscription) d'une grande autorité en Asie-Mineure. On l'a souvent gravée sur la pierre, M. Anderson en a retrouvé un exemplaire complet à Tchoroum (2), et M. Heberdey un autre à Éphèse (3). On peut à l'aide de ces documents, reconstituer la teneur de notre fragment. Les lignes devaient être très longues :

[Ἀντιγραφὴ τοῦ Σωτῆρος]

. . . . . .

[Ὅτι οἱ ἑωρακότες με] οὐ μὴ πιστεύσωσιν ἐν ἐ[μοι ἵνα οἱ μὴ ἑωρακότες αὐτοὶ πιστεύσωσιν καὶ ζήσωνται · περὶ δὲ οὗ ἔγραψάς μοι ἐλθεῖν πρὸς σέ, δέον ἐστὶ πᾶν δι'] ὃ ἀπεστάλην ἐνταῦθα [πλη]ρ[ῶσαι καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι οὕτως ἀναληφθῆναι πρὸς τὸν ἀποστείλαντά με, ἐπειδὰν δὲ ἀναληφθῶ ἀποστέλλω σοί τινα τῶν] μαθητῶν μου ὃς ἰάση-[ταί σου] τ[ὸ πάθος καὶ ζωὴν αἰώνιον... σοι χαρίσηται καὶ τῇ πόλει σου πρὸς τὸ μηδένα τῶν ἐχθρῶν κατα] κ[υρι]εῦσαι [αὐτῆς.....

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, 13.
(2) Anderson, *Journ. of hell. studies*, XX, 1900, p. 156 ss.
(3) *Jahresh. Oesterr. Inst.*, t. III, 1900, Beiblatt, 90 ss.

37. *Alkhat-Hadji-Keuï.* A la fontaine du marché, stèle funéraire :

ΘΕCIC	Θέσις | Μελε|[τί]ας ?
ΜΕΛΕ	
ICAC	

38. Au même endroit :

ΧΒΕΠC	Χ[ριστὲ]
ΘC	β[οη]θ|εῖ]
ΡΟΔΙΑ	Ῥοδίᾳ κ(αὶ)...
Κ	ou [† Θ]έ[σι]ς...

39. Au même endroit :

ΕΑCICΡ▒ΕΖ	[Θ]έσις....|
ΓΡΑΦΟΔΑΝΑ	γράφου ἀνα|γνώσ-
ΓΝΩCΤΟΥΙ	του [†]

40. Dans le mur de la mosquée de Tchagana (je pense à Alkhat-Hadji-Keuï). — Inscription dans un cartouche à queues d'aronde.

ΘΕΑΚΑΤΑ	Ἔν]θα κατά-
ΚΙΤΕΗΑΓ	κιτε ἡ ἁγ-
ΝΗΥΗΞΕΟΔ	νὴ [γ]υ[ν]ὴ(?) Θεοδ-
ΩΡΑ	ώρα.

41. Dans le cimetière arménien de la même ville, stèle triangulaire ornée d'une croix :

†ΘΕCΙΔΙ	† Θέσ(ις) ἰδί-
ΑΔΟΡΟ	α Δορο-
ΘΕΟΥ	θέου.

42. Dans le même cimetière :

ΑΥΡ·ΘΕΟ	Αὐρ(ηλίῳ) Θεο|στράτῳ |
CΤΡΑΤΩ	γλυκυτά|τῳ ἀν|δρί
ΓΛΥΚΥΤΑ	μνή|μης χάριν.

ΤΩΑΝ
ΔΡΙΜΝΗ
ΜΗϹΧΑ
ΡΙΝ

43. A *Bahendour* (entre Hadji-Keuï et Mersivan). Pierre funéraire dans la principale maison du village :

ΤΙΒΕΡΙΟΝΙΟΥΛΙΟΝ	Τιβέριον Ἰούλιον
ΠΡΟΚΛΟΝϹΕΚΟΥΝ	Πρόκλον Σεκοῦν-
ΔΑΙΛΡΝΑΚΟΥΤΟΝ	δα [Φα]ρνάκου τὸν
ΕΑΥΤΗΝΕΑΝΔΡΑ	ἑαυτῆ[ς] ἄνδρα
ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝΑ	μνήμης χάριν ἀ
	νέστησεν?]

44. Même village, au mur de la mosquée. Stèle ornementée.

ΑΥΡΚΑΠΙ	Αὐρ(ήλιος) Καπί[των]...
ΓΥΝΑΗΙ	γυ[ν]α[ικί]

Καπίτων est un nom fréquent dans le Pont, cf. par exemple, *Rev. ét. gr.*, VIII, 61, n° 9, et *infra*, n° 50 (Yakoub). Dans le même village se trouve, à la même mosquée et devant la chambre des hôtes, deux fragments dont je ne puis rien tirer.

45. A *Fighani* (à 1 1/2 d'Hadji-Keuï), dans la cheminée d'une maison. Stèle rectangulaire dont le sommet est décoré d'un fronton ; dans le fronton, une colombe becquète une grappe de raisin, dans les coins supérieurs de la stèle une feuille de lierre. Une guirlande de fleurs est suspendue aux extrémités du fronton. Au dessous on lit :

ΟΦΙΛΛ·Θ·Ρ·	Τῷ] φιλ[αν]θρ[ω.?
ΦΩΤΩΚΥΡ	π]ω[τά]τῳ κυρ-
ΙΩΜΟΥΚΑΙ	ίῳ μου καὶ
ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ	γλυκυτάτῳ
ΚΑΙΠΟΘΙΝΟ	καὶ ποθινο-
ΤΑΤΩΘΓΓΟΝΩ	τάτῳ [ἐ]γγόνῳ
ΘΙΟΥΛΙΑΝΗΜΝΗ	[θ] Ἰουλιανὴ μνή-

ΜΗCΧΑΡΙΝΑΝΘ	μης χάριν ἀνέ[-
CΤΗΟΤΗΖΡCΖΝΤΑϹ	στη[σα.. Ζ[ῶ]ντας
ΚΑΤΕΛΕΥΤΗΟΑΛΤΑ	κα[ὶ] τελευτή[σ]α[ν]τας
ΕΟΥCΛΥC	...

La fin paraît être une invocation chrétienne :

46. A *Keussaïle*, dans une maison, au-dessous d'une croix quatre fois plus grande que les lettres, on lit :

†ΘΕΕΙCΠΑ	Θέ[σ]ις Πά-
ΒΛΟΔΥΕΙΔΑΥ	βλου ὑειοῦ αὐ-
ΤΔΟΕΠΙΒΑΛΟΝ	τοῦ|? ὁ ἐπιβαλ[ὼ]ν
· ΕΙΕCΥΟΝ	ἕ[τ]ε[ρ]ον...?

A la fontaine du même village, on voit une pierre portant une tête de bœuf dans un cercle.

47. A *Tckiflikeuï*. Devant une habitation sur une pierre qui semble avoir formé un linteau au-dessus d'une porte.

ΑΙΤΗΑΟΙΚΚΦΑΧΟΥΟCΑΚΥΛΛΠΑΤΡΙ
ΛΝΜΜΗCΧΤΛΤΡC ΠΛΥCΔΕΗΝCΑ

On devine quelques mots, plutôt qu'on ne les lit :

Un tel Ἀκύλ[ᾳ] πατρὶ [μνή]μης χ[άριν... ἀνέστη]σα

Le nom d' Ἀκύλας se retrouve dans une épitaphe de Gurdju, près de Tchoroum, copiée par M. Anderson.

Dans le même village se trouvent la pierre milliaire (CIL, III, Suppl. 13643) et l'épitaphe chrétienne publiées par Cagnat, *Bull. Soc. Ant. France*, 1894, p. 132, 140.

48. *Tangri-Vermisch* (village sur le plateau au sud d'Amasie), dans la mosquée. En 1891, la pierre avait été brisée en quatre morceaux qui servaient de soubassements à des colonnes de bois supportant le plafond de la mosquée.

On lit au sommet, dans un encadrement :

ΠΑΤΡΟΚΛΟϹ
ϵϹΘΛΟϹΑΝΙΡ
ΝϵΩΤΑΤΟϹ
ϵΝΘΑΔϵ
ΚϵΙΤϵ

et au-dessous :

ΚΑΙΠΟΛΥΑΝ
ΘΡΩΠΩΝ
ΘΡΗΝΟΝϵΠϵ
ϹΠΑϹΤΟΜΟΙ
ΡΑΔΗΛΙΚΙΑΝΟ
ΚΗΔϵϹΑΤΟΑΜΑ
ΠΡΟΜΟΙΡΟΝΗΓΑ
ΓϵΝΙϹΑΜΙΥΦΗ
ΙΩϵΝΑΥΙΟΥΙ
ΤΗΝϵΝΗΝΦΥΡΟϹ
ΩΗΙΩΘΧΑΝΗΙΙϹ
ΝΩϹϹ

Épitaphe métrique dont on déchiffre aisément les premiers vers :

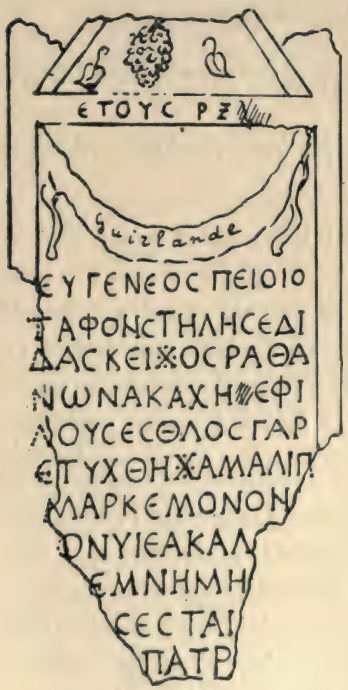
Πάτροκλος | ἐσθλὸς ἀν[ὴ]ρ | νεώτατος | ἐνθάδε | κεῖτε
Καὶ πολὺ ἀν|θρώπων | θρῆνον ἐπέ|σπαστο,
Μοῖ|ρα δ' ἡλικίαν ο[ὐ] κ|ηδέσ(σ)ατο, ἀ[λλ]ὰ | πρόμοιρον
Ἤγα|γεν (ε)ἰς Ἅ[δην]..... ἐν[ι]αυ[τ]οὺς?

49. *Yakoub*, à deux heures de Mersivan dans la plaine. L'inscription, publiée et commentée par M. Hubert, *Rev. archéol.*, 1894, I, p. 312, puis *Revue des ét. gr.*, VIII, p. 78, était en 1885, plus complète que quand elle fut copiée en 1891, par le Père Girard et par moi-même en 1900. Je reproduis un croquis de l'état actuel de la stèle en ajoutant en pointillé les lettres qui manquent aujourd'hui aux l. 1-7, dont la restitution est aisée. Voici ce que donne la copie ancienne pour les lignes suivantes :

ΟΛΑΤΡΟ (variante).
ΜΑΡΚϹΛΛΟΝΟΛΥ
ΟΝΥΙϵΑΚΑΛΛϵΟΗϹΠ
ΗϵΜΝΗΜΗϹΤΟΡΛΥΝϹ
ΑΝϹϵΤΑΙϹΟΡΜΟΠΛ
ΟΚΑΙΠΑΤΡ·

Même en tenant compte de l'élargissement de la stèle vers le bas, il faut que certaines lettres aient été gravées en petit sur la bordure de droite, aujourd'hui brisée.

Ἔτους ρξ·΄
Εὐγένεος Πείοιο | τάφον στήλη | σε δι|δάσκει
Ὅς ῥα θα|νὼν ἀκάχη[σ]ε φί|λους, ἐσθλὸς γὰρ | ἐτύχθη,
Ἀλλὰ λιπ[ὼν] Μάρκελλον ον ∪∪ υἱέα κάλλ[ους
∪∪ μνήμης



Yakoub se trouvant sur le territoire de l'ancienne Amasie, l'ère employée est celle de cette ville : ρξ΄. répond donc a 160-170 ap. J.-C. — Le signe ⧖ marque la division du vers. M. Hubert signale une inscription d'Aphrodisias ou X sert pareillement d'interponction (Lebas-Waddington 595).

50. A la fontaine du même village de *Yakoub*. Stèle au sommet arrondi et orné. L'inscription occupe la moitié supérieure,

sauf les deux dernières lignes gravées sur l'encadrement qui entoure les figures placées à la partie inférieure (peigne, miroir, feuille de lierre, etc.)

ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΚΑΠΙΤΩ
ΝΟϹΕΠΟΛΔΕΚϹΙΜΑΤ
ΤΟΙϹΕΑΛΛΙΑΝΤΙΧΑΙΡΙΓ
ΕΥΧΑΡΙΟΤΩΠΑΥΛΕΙΝΑΙ
ΤΑϹΤΟΡΟϹΑΝΕϹΤΗϹΕΝ
ΜΑΤΙΑΛΗϹΙΔΙΑΓΥ
ΝΑΙΚΙΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

Κλεοπάτρα Καπίτω|νος ἐπο[ίησ]ε[ν] σῖμα | τοῖς... ἀντὶ... εὐχαρι[σ]-τῶ[ν].

Παυλείνᾳ | [Κ]άστορος ἀνέστησεν | Μα[ρ]τιάλης ἰδίᾳ γυ|ναικὶ μνήμης χάριν|.

La pierre tumulaire semble avoir été réemployée et une seconde épitaphe avoir été gravée sous la première.

51. La série comprenait ensuite quelques fragments conservés à Mersivan, et quatre inscriptions connues de Kavsa, puis une autre relevée à *Boughaledja* au *Boyaledja* près de Kavsa (1). La pierre brisée à droite porte trois grandes rosaces sur le côté gauche. Lecture revue par le Père Girard en 1902.

ΠΡΟΚΛΟϹϹΙΝΩΓ///
ΡΕΙΝΑϹΕΥΧΑΡΙ///
ΝΥΙΦΑΙϹΚΑΙΓΟΙ..
ΤΩΠΑΝΤΩΝΦΙΛ
5 ΚΟΠΤΙΝΠΡΕΠΙ
ΘΗΔΕΚΑΙΤΟΥϹΥ·
ΑΥΤΟΥϹΥΝΦΟΡΟ..
ΧΡΗϹϹΤΟϹϹΙΝΩ
ΛΙΘΟΥΡΓΟϹΕΠΟΙΕΙ

Dédicace aux Nymphes et à Poseidon (?) en reconnaissance d'une cure à la source chaude de Kavsa (Thermae Phazemoni-

(1) Cf. l'inscription de Kavsa, *Journ. of hell. stud.*, XVIII, 2, 236.

tidis) : Πρόκλος Σινω[πεὺς ὑ|γι]είνας εὐχαρι[στῶ ταῖς] | Νύ(μ)φαις καὶ Πο[σειδῶνι] | τῷ παντωφ(ε)λ[ίμφ..] κόπτ(ε)ιν πρέπ(ε)ι [πόδα? ἰά]Ϋη δὲ καὶ... αὐτοῦ συνφόρο]υς. Χρησστὸς Σινω[πεὺς] λιθουργὸς ἐποίει.

52. La collection donnait ensuite deux inscriptions de Halvadji près de Mersivan, publiées par von Domaszewski, *Arch. epigr. Mitth. aus Oester*, IX, p. 132, n°s 102-103, et enfin sans indication de lieu, l'épitaphe suivante :

ΟΤΑΑΤΩΓ	. . . .τῷ γ|λυκυ-
ΛΥΚΥΤΑΤ	τάτ|ῳ υἱῷ Λο|υκάνῳ
ΩΥΙΩΛΟ	κὲ ἡ γυνὴ Ἑρ|μιόνη μ|νή-
ΥΚΑΝΩΚΕ	μης χάριν.
ΗΓΥΝΗΕΡ	
ΜΙΟΝΗΜ	
ΝΗΜΗCΧ	
ΑΡΙΝ	

Franz Cumont.

P. S. Cet article était déjà composé quand nous avons reçu du Père Girard une nouvelle série d'inscriptions intéressantes. Nous reproduisons ici les mieux conservées, le temps nous faisant défaut pour étudier les autres :

53. Pierre milliaire à Deunéxé, village situé à l'endroit où la route de Tokad à Niksar rejoint la plaine.

IMP · CÆS · M · ANE
GORD · FILIVS DIVI
GORDIANI NEPOS
PIVS · FELIX · INVI
CTVS · AVG P
TRIBVNIC POT
VIAM RESTITVIT
MIL
VI

Imp(erator) Caes(ar) M. Ant[oni(us)] | *Gordiani filius, divi* | *Gordiani nepos, pius, felix, invi*|*ctus, Aug(us)tus, p(ater) p(atriae)* | *tribunicia pot(estate) viam restituit. Mil(ia) VI.*

Pour la restitution, cf. C. I. L., III, Suppl. 14184[16] de la même date.

L'empereur Gordien III dont, par une anomalie singulière, le lapicide a mentionné la descendance mais pas le *cognomen*, fit restaurer, en 238, la première année de son règne, la route de Néocésarée à Comane. La distance est calculée à partir de Néocésarée, métropole du Pont. Nous avons publié plus haut (n° 1) une autre inscription milliaire de la même route.

54. A Zillêh, sur le devant d'un bassin de fontaine, dans la cour de Hodja zadè Loutfoullah effendi.

D M
EGIDE LIB VLP CARIVS
OL XXBENEMERENTIFC
X
ΟΥΛΠΙΟCΧΑΡΙCΤΟCΡΛΕΓΛ
ΗΓΙΔΑΑΠΕΛΕΥΘΕΡΑΝΙΔΙ
ΑΝΤΕΙΜΗCΧΑΡΙΝ

D(is) m(anibus) Egide lib(ertae) Ulp(ius) Cari[n]us | c(enturio) l[eg(ionis) X]XX benemerenti f(aciendum) c(uravit).

Οὔλπιος Χάριστος (ἑκατοντάρχης) λεγιῶνος λ΄ Ἤγιδα(ν) ἀπελευθέραν ἰδίᾳν τειμῆς χάριν.

Ulpius Carius ou Carinus qui, en entrant au service militaire avait latinisé son nom grec de Charistos, était sans doute originaire de Zéla. Il obtint le droit de cité de Trajan, lorsqu'il eut été enrôlé dans la *Legio XXX Ulpia Victrix*, créée par cet empereur, parvint au grade de centurion, prit part sans doute avec le corps de troupes auquel il appartenait, à la grande guerre dacique (1), et libéré revint s'établir dans sa patrie, où il éleva ce tombeau à son affranchie.

55. Inscription sur le rocher de Gèdèver, au dessous de Hou-

(1) Cagnat dans Daremberg et Saglio, s. v. *Legio*, 1090.

rou, dans les montagnes, au sud de la plaine de Niksar. Un *loculus* est creusé au sommet du rocher.

ΠΟΥΛΧΡΑCΑΟ̇V̇
ΦΡΟCΥΝΗC ЄΡΛ
ΤΟΝ ΦΥΤΟΝЄΝ
ΘΑΔЄΚЄΙΤЄ

Ποῦλχρα σαο|φροσύνης ἐρα|τὸν φυτὸν ἐν|θάδε κεῖτε.

Je prends au figuré l'expression poétique de « rejeton charmant de la sagesse », mais peut-être Σωφροσύνη est-il simplement le nom de la mère de Pulchra. Il faut accentuer Ποῦλχρα puisque l'α est considéré comme bref dans le vers.

SUR LES INTERVALLES

DE LA MUSIQUE GRECQUE

Dans son important mémoire *Anonymi Scriptio de Musica* (Berlin, 1841), Bellermann a donné (p. 69) un tableau comparatif des longueurs théoriques des cordes d'un tétracorde grec, suivant les différents genres et nuances définies par Aristoxène et par Ptolémée. Je crois intéressant de donner ci-après, comme contrepartie, les nombres représentant les intervalles des sons de ces mêmes cordes, si l'on prend la même unité qu'Aristoxène, à savoir *le douzième du ton tempéré*, ou la *soixante-douzième partie de l'octave*. J'ai été conduit à calculer avec une approximation ($\frac{1}{1000}$ de cette unité) beaucoup plus grande qu'il n'eût été pratiquement besoin, ces nombres, lesquels sont proportionnels aux logarithmes des rapports numériques. Bien entendu, l'intérêt qu'ils offrent est simplement de permettre d'évaluer combien de fois un intervalle est contenu dans un autre, quelle fraction il en est, en supposant des expériences acoustiques régulièrement faites. Cependant la comparaison de ces nombres pourra peut-être conduire à des conclusions un peu plus importantes pour l'histoire de la musique grecque, si elle amène, d'une part, à écarter, comme de pures fantaisies arithmétiques, certaines compositions du tétracorde qui nous ont été transmises ; si, d'un autre côté, ce qui est plus douteux, elle nous permet de porter un jugement précis sur le degré d'exactitude des évaluations d'Aristoxène. Je ferai donc suivre

de quelques observations sur ces sujets le tableau que je donne et où j'ai d'ailleurs introduit quelques compositions tirées de Boèce et d'Aristide Quintilien.

J'ai classé ces diverses compositions en suivant l'ordre de décroissance de l'intervalle supérieur du tétracorde ; lorsque l'intervalle est le même, l'ordre suit la décroissance de l'intervalle moyen.

On remarquera que la somme des intervalles ne fait pas exactement 30 unités suivant l'hypothèse aristoxénienne (il aurait fallu prendre pour unité le *trentième* de la quarte). Mais la différence, 1/250 environ de la valeur des nombres donnés, est pratiquement tout à fait négligeable, puisqu'elle n'atteint pas, pour la quarte, un cinquième du *comma*.

ENHARMONIQUE

Type aristoxénien.....	24	Diton	(tempéré)	30 quarte tempérée.
	3	Quart de ton	»	
	3	Quart de ton	»	
I. Eratosthène.....	24,555	Rapport.....	19 : 15	29,883 quarte juste.
	2,705	.....	39 : 38	
	2,623	.....	40 : 39	
II. Boèce (*Mus.* IV).....	24,469	Diton majeur..	81 : 64	
	2,742	.....	499 : 486	limma $\frac{256}{243}$.
	2,672		512 : 499	
III. Ps. Philolaos.....	24,469	Diton majeur..	81 : 64	
(Boèce, *Mus.* III, 8).	2,707	diaschisma		diesis : $\frac{256}{243}$.
	2,707	diaschisma		
IV. Didyme.....	23,179	Tierce majeure.	5 : 4	
	3,406	.....	31 : 30	Demi-ton majeur $\frac{16}{15}$.
	3,298		32 : 31	
V. Ptolémée.....	23,179	Tierce majeure.	5 : 4	
	4,421	.....	24 : 23	Demi-ton majeur.
	2,283	.....	46 : 45	
VI. Archytas.....	23,179	Tierce majeure.	5 : 4	
	2,926	.....	36 : 35	Demi-ton majeur.
	3,778	.....	28 : 27	

CHROMATIQUE MOL

Types aristoxéniens.	mol propre.	22	ton et cinq sixièmes.
		4	tiers de ton.
		4	tiers de ton.
	hémiole....	21	ton et trois quarts.
		$4\frac{1}{2}$	trois quarts de ton.
		$4\frac{1}{2}$	

VII. Ptolémée.....	18,938	tierce mineure.	6 : 5	
	7,167	.....	15 : 14	ton mineur $\frac{10}{9}$.
	3,778	.....	28 : 27	
VIII. Eratosthène.....	18,938	tierce mineure.	6 : 5	
	5,617	.....	19 : 18	ton mineur $\frac{10}{9}$.
	5,328	.....	20 : 19	
IX. Didyme.....	18,938	tierce mineure.	6 : 5	
	4,241	demi-ton mineur	25 : 24	
	6,704	demi-ton majeur	16 : 15	

CHROMATIQUE TONIÉ

	18	ton et demi.	
Type aristoxénien.....	6	demi-ton.	
	6	demi-ton.	

X. Boèce (*Mus.* IV).....	17,851	.....	19 : 16	Diton majeur 81 : 64.
	6,618	.....	81 : 76	
	5,414	.....	256 : 243	limma.
XI. Archytas	17,648	.....	32 : 27	
	8,457	.....	243 : 224	ton majeur $\frac{9}{8}$.
	3,778	.....	28 : 27	
XII. Aristide Quintilien.	17,648	.....	32 : 27	
(éd. Meibomius, p. 114).	6,297	.....	17 : 16	ton majeur $\frac{9}{8}$.
	5,938	.....	18 : 17	
XIII. Ps. Philolaos	17,648	.....	32 : 27	
(Boèce, *Mus.* III, 8).	6,117	Intervalles d'une *diesis* plus un schisma, formant un ton majeur.		
	6,117			

CHROMATIQUE SYNTONE

Type ambigu :

XIV. Ptolémée.....	16,012 tierce minime..	7 : 6	
	9,038	12 : 11	ton maxime 8 : 7.
	4,833	22 : 21	

DIATONIQUE MOL

Type Aristoxénien.....	15 ton et quart.	
	9 trois quarts de ton.	
	6 demi-ton.	
XV. Ptolémée.....	13,871 ton maxime....	18 : 7
	10,944 ton mineur. ...	10 : 9
	5,068	21 : 20
XVI. Archytas.....	12,235 ton majeur.....	9 : 8
Ptolémée (mol entone).	13,870 ton maxime....	8 : 7
	3,778	28 : 27

DIATONIQUE SYNTONE

Type aristoxénien.....	12 ton.	
	12 ton.	
	6 demi-ton.	
XVII. Platon (*Timée*).		
Eratosthène.....	12,235 ton majeur	9 : 8
Ptolémée (ditonié).	12,235 ton majeur	9 : 8
	5,413 limma.....	256 : 243
XVIII. Didyme	12,235 ton majeur	9 : 8
	10,944 ton mineur	10 : 9
	6,704 demi-ton majeur	16 : 15
XIX. Ptolémée.....	10,944 ton mineur	9 : 8
	12,235 ton majeur.....	10 : 9
	6,704 demi-ton majeur	16 : 15

DIATONIQUE HOMALE

XX. Ptolémée.....	10,944 ton mineur	10 : 9
	9,901	11 : 10
	9,038	12 : 11

Avant d'aborder la discussion de la valeur de ces vingt échelles, je suis obligé de donner quelques explications sur la nomenclature que je suivrai et sur les notations que j'emploierai dans les comparaisons avec les intervalles reçus dans la musique moderne, d'après les principes du solfège.

On sait que l'armature des clefs des portées suppose un rangement des notes dénommées suivant une série théoriquement indéfinie dans les deux sens :

..... La♭ Mi♭ Si♭ Fa Ut Sol Re La Mi Si Fa♯ UT♯.....

en sorte qu'en prenant sept notes consécutives quelconques, et en les rangeant suivant leur ordre de hauteur à partir de la tonique, laquelle dans le mode majeur, est, en allant de gauche à droite, la seconde des notes prises, dans le mode mineur la cinquième), on a la gamme du ton choisi.

Dans la série ci-dessus, deux notes successives, en supposant qu'elles montent de gauche à droite, au besoin dans l'octave supérieure, sont distantes d'une quinte (donc d'une quarte, en montant de droite à gauche) : par suite entre deux notes qui ne sont séparées que par une autre, il y a, si on les ramène à la même octave, l'intervalle d'un ton majeur.

L'échelle dans laquelle toutes les quintes de la série seraient absolument justes, donnerait des gammes essentiellement différentes des nôtres ; elle est praticable, mais elle a été écartée parce que la dureté des tierces y blesse l'oreille dans les accompagnements. Cette échelle a pour tétracorde le numéro XVII ci-dessus ; probablement définie musicalement vers la seconde moitié du ve siècle avant notre ère, par des *acousticiens* qui n'admettaient point la *latitude* laissée par Lasos d'Hermione, ni les expériences grossières qui devaient aboutir au tempérament, cette échelle reçut l'habillement mathématique, qui pouvait dès lors lui être donné par tout autre qu'un véritable pythagoricien, puis fut mise en vogue par le *Timée* de Platon, et adoptée par les *canoniciens* classiques à partir d'Euclide ; soutenue par Ératosthène, admise par Ptolémée, elle a

sans doute été réellement pratiquée dans l'antiquité, avant que Boèce ne la transmisît au moyen âge. Cependant son importance théorique a dû sans doute toujours dépasser sa vogue pratique.

Dans le chant moderne, si l'on admet que toutes les toniques appartiennent à la même série de quintes justes, il n'y a en a réalité que quatre notes consécutives : la sous-dominante, la tonique, la dominante et la sus-tonique, qui appartiennent à cette série ; les trois autres, sus-dominante, médiante et sensible, font partie d'une autre série semblable dont toutes les notes sont baissées d'un comma dans le mode majeur (je les représente avec des initiales minuscules), haussées d'un commu dans le mode mineur (je les représente en majuscules). On a donc trois séries, dont la correspondance est indiquée par le rangement ci-dessous, les trois notes à ajouter se trouvent placées au-dessus des quatre qui accompagnent la tonique et dans leurs intervalles.

fa ut sol ré la mi si fa♯ ut♯ sol♯ ré♯ la♯ mi♯ si♯
La♭ Mi♭ Si♭ Fa Ut Sol Re La Mi Si Fa♯ Ut♯ Sol♯ La♯
FA♭ UT♭ SOL♭ RE♭ LA♭ MI♭ SI♭ FA UT SOL RE LA MI SI

L'intervalle de dièse ou de bémol, pour des notes de la même série, est rigoureusement l'*apotome* des anciens $\frac{2187}{2048}$; il ne dépasse le demi-ton majeur $\frac{16}{15}$ que d'un onzième de comma ; il peut donc être identifié avec lui sans erreur aucunement sensible, c'est-à-dire que l'on peut poser Mi♯ = FA ou Si = UT♭.

Le même intervalle de dièse ou bémol pour les notes homonymes de deux séries immédiatement superposées est, au même degré d'approximation, égal au *limma* des anciens (qui avec l'*apotome*, forme un ton majeur). Enfin, l'intervalle de dièse ou bémol, pour deux notes homonymes de la série inférieure et de la série supérieure (proprement l'intervalle entre la note accidentée et la même note par bécarre) est le demi-ton mineur $\frac{25}{24}$, inférieur d'un double comma au demi-ton majeur, et ne valant guère plus qu'un tiers de ton majeur.

D'après l'unité aristoxénienne, les valeurs exactes sont :

Ton majeur	12,235
Apotome	6,821
Demi-ton majeur	6,704
Limma	5,414
Demi-ton-mineur	4,240
Comma	1,290

Trois séries de quintes successives se retrouvent dans la musique grecque, s'appliquant l'une aux notes fixes (barypycnes), l'autre aux mésopycnes, l'autre aux oxypycnes; seulement les différences de hauteur entre elles sont le plus souvent tout autres qu'un comma; mais accidentellement les trois séries se réduisent à deux, ou même à une seule, comme dans le tétracorde du *Timée* (XVII : Mi-Fa-Sol-La).

Nous prendrons en tous cas, comme Bellermann, la quarte Mi-La comme terme de comparaison avec la musique moderne. C'est supposer que les sons fixes du système complet sont ceux du ton de La : Ré La Mi Si (le Ré ne correspondant toutefois qu'à la nète des synemmènes). D'après le symbolisme que nous suivons, notre gamme en La mineur s'écrirait d'ailleurs

La Si UT Re Mi FA SOL La

tandis que, si l'on range les notes de la gamme en UT majeur à partir du La (maintien du diapason pour les deux modes), celle-ci s'écrira

La Si UT RE Mi FA SOL La,

le Ré est, en effet, haussé d'un comma, depuis la réforme apportée à cet égard par Rameau, avant lequel les deux tétracordes du mode majeur n'étaient pas rigoureusement composés de la même façon, les tons majeur et mineur étant intervertis, contrairement à la règle théorique constante de la musique grecque. Dans notre mode mineur, l'interversion subsiste et

d'après une école récente, le tétracorde supérieur devrait même être composé tout différemment (Mi FA sol♯ La).

J'ajoute que j'emploierai des italiques pour désigner les notes étrangères aux tonalités modernes, avec la croix + pour indiquer l'élévation d'un quart de ton (tempéré) ; avec le signe ♭ pour l'abaissement d'un quart de ton et j'arrive enfin aux observations sur les divers tétracordes ci-dessus définis.

I. *Ératosthène.* — Le tétracorde enharmonique d'Ératosthène nous offre un exemple topique d'une fiction mathématique. De son temps, le genre enharmonique était déjà délaissé, et n'était probablement plus guères pratiqué que comme curiosité archaïque, pour l'exécution des anciens morceaux encore célèbres. La tradition était perdue, et les musiciens devaient osciller, pour l'intervalle supérieur au *pycnon*, entre la tierce majeure juste FA-La, définie par Archytas, et le double ton majeur, Fa-La, qui paraissait plus conforme à la définition d'Aristoxène, et qui, d'autre part, à cause de l'analogie avec la gamme diatonique du *Timée*, fut adopté par les canoniciens classiques. Ératosthène, qui est un platonisant, conserve le tétracorde diatonique (XVII) du philosophe; sans se croire lié pour les deux autres genres, il a tendance au moins pour l'enharmonique à ne pas s'écarter de ce type; mais le rapport numérique à introduire le conduirait forcément, comme Boèce (III), à des rapports encore plus compliqués, et il cherche une simplification. Or, il y arrive en partant de son tétracorde chromatique. Tandis que pour l'oxypycne, Archytas avait conservé la note Fa♯, à un ton majeur au-dessus du Mi, suivant le type aristoxénien du chromatique tonié, Ératosthène l'amollit légèrement et passe au fa♯, à une tierce mineure juste $\frac{6}{5}$, au-dessous du La. Il lui reste pour le *pycnon* un intervalle d'un ton mineur $\frac{10}{9}$, qu'il divise suivant un procédé déjà employé par Archytas et sur lequel il convient de s'arrêter.

Soit un rapport entre deux nombres consécutifs quelconques, par exemple $\frac{10}{9}$; on le décomposera en deux rapports de même forme, aussi voisins que possible, de la façon suivante. On

double les deux termes, ce qui donne $\frac{20}{18}$, entre deux nombres qui en comprennent un seul entre eux, à savoir 19; on forme avec ce nombre et les deux autres les rapports $\frac{20}{19}$ et $\frac{19}{18}$.

Ce procédé, que j'appellerai la division harmonique, donne à partir de l'octave les intervalles musicaux principaux.

$\frac{2}{1}=\frac{3}{2}\times\frac{4}{3}$. L'octave est une quinte plus une quarte (Pythagore).

$\frac{3}{2}=\frac{5}{4}\times\frac{6}{5}$. La quinte est une tierce majeure plus une tierce mineure (Archytas).

$\frac{4}{3}=\frac{7}{6}\times\frac{8}{7}$. La quarte est une tierce minime plus un ton maxime (Archytas).

$\frac{5}{4}=\frac{9}{8}\times\frac{10}{9}$. La tierce majeure est un ton majeur plus un ton mineur (Didyme), etc.

Mais la différence entre les deux intervalles composants décroît rapidement : entre les deux tons, elle n'est déjà plus qu'un comma $(\frac{81}{80})$; bientôt, la distinction n'est plus qu'une pure fiction mathématique, comme dans le cas du chromatique d'Ératosthène. Pratiquement, chacun des deux intervalles $\frac{20}{19}$ et $\frac{19}{81}$ peut être identifié avec le *limma* ou bien avec la moitié d'un ton mineur; et le tétracorde chromatique d'Ératosthène peut être transcrit Mi Fa fa♯ La.

Maintenant Ératosthène transporte son intervalle Mi-Fa, calculé à $\frac{20}{19}$, dans le tétracorde enharmonique pour en faire le *pcynon*, et il lui applique la division harmonique qui donne $\frac{40}{39}\times\frac{39}{38}$, mais qui ici encore ne représente pas autre chose que la division en deux parties égales, cette fois à un quart de ton mineur. Son tétracorde enharmonique Mi-*mi*-Fa-La, n'est donc en réalité pas distinct de celui de Philolaus (II) ni de celui de Boèce (III), car ce dernier, pour obtenir les rapports numériques représentant la division du *pycnon*, a suivi un procédé tout à fait analogue à celui de la division harmonique. Il a doublé les deux termes du rapport du limma $\frac{256}{243}$, et la différence entre les doubles 512 et 486 étant devenue paire, il a pris comme terme intermédiaire la moyenne arithmétique 499.

II. *Ps.-Philolaos.* — J'entends, par Ps.-Philolaos, l'auteur auquel sont empruntées les définitions données par Boèce, III, 8, auteur qui est, sans doute possible, je crois, celui du célèbre ouvrage Περὶ φύσιος, attribué au pythagoricien du ve siècle. Après avoir défini le ton comme différence de la quinte et de la quarte, la *diesis* (*limma* des platoniciens) comme excès de la quarte sur deux tons, l'*apotome* comme différence du ton et de la *diesis*, enfin le *comma* comme excès de l'*apotome* sur la *diesis*, il divise la *diesis* en deux *diaschisma* et le *comma* en deux *schisma*. Admettre comme possibles ces deux divisions, c'est se disqualifier comme pythagoricien. Mais toute cette nomenclature, sans doute empruntée par le faussaire à un auteur plus ancien et bien informé, comme Héraclide du Pont (qu'il a pillé pour le système astronomique dit de Philolaos), n'en garde pas moins toute son importance historique; elle doit remonter à une des deux écoles d'*acousticiens* que Platon a encore vues se disputer sur le monocorde, à celle qui constatait le *comma* et voulait y trouver une unité de mesure des intervalles. La division en deux parties égales de la *diesis* ne peut s'appliquer qu'au genre enharmonique; celle du *comma* est nécessaire pour compléter la *diesis* et arriver ainsi à la moitié du ton dans le chromatique tonié (XIII). Ces données permettent d'affirmer au moins des essais de pratique antérieurs à Platon pour la gamme diatonique du *Timée* et pour l'enharmonique à diton qui lui correspondent. Mais ces essais n'ont point de caractère mathématique a priori, et doivent être attribués, comme je l'ai indiqué, à une école d'*acousticiens*.

III. *Aristoxène.* — Pour le tétracorde enharmonique de Boèce voir plus haut (I). En résumé, nous avons pour ce genre deux *nuances* bien distinctes, celle où le *pycnon* est un *limma* (Mi-Fa), celle où il est un demi-ton majeur (Mi-FA); cette dernière se subdivisant d'ailleurs en trois variétés suivant la position de la mésopycne. Mais ici se pose une difficile question; laquelle de ces deux nuances (la composition du pycnon mise à part) représente le type aristoxénien, qui numérique-

ment tombe entre les deux, tout en se rapprochant plutôt de la première ?

Il apparaît, tout d'abord, que la classification d'Aristoxène est arbitraire, ses chromatiques mol et hémiole sont, en fait, plutôt voisins du type enharmonique ; ils sont nés et ont vécu avec ce genre, tandis que le véritable chromatique mol, où le *pycnon* est déjà d'un ton mineur, n'est semble-t-il, apparu qu'après Aristoxène. Ses prétendus chromatiques dérivent évidemment de la division des divers *spondiasmes,* plus ou moins tendus, qui remontaient à l'ancienne musique grecque. Ces intervalles partant de la paramèse (Mi) et supérieurs à un demi-ton, pouvaient monter jusqu'aux trois quarts de ton (pycnon du chromatique hémiole), Aristoxène avait trois degrés, 7, 8, 9 pour les représenter. Il n'en conserve que deux, parce qu'ils étaient, affirme-t-il, les plus généralement pratiqués. Cependant, pour peu que ses expériences acoustiques aient été tant soit peu sérieuses, il aurait dû prendre le premier degré (division ($3\frac{1}{2}$, $3\frac{1}{2}$, 23) pour une nuance avec *pycnon* d'un demi-ton majeur, nuance, qui, d'après ses conventions, aurait d'ailleurs appartenu au genre enharmonique.

L'intervalle 9 des trois quarts de ton s'est longtemps maintenu dans la musique grecque, puisque Ptolémée l'emploie encore à partir du Mi, dans son diatonique homale (comme correspondant au rapport $\frac{12}{11}$. L'intervalle 8 de deux tiers de ton est loin d'avoir joui de la même faveur ; cependant la division du ton dans le chromatique d'Archytas (XI) semble bien, au point de vue musical, être faite en tiers et deux tiers (1).

Dira-t-on qu'Aristoxène a pu confondre la tierce majeure avec le diton ? Cela me semble impossible alors qu'il distingue les deux tiers des trois quarts de ton, et que la différence est encore plus grande. Nous arrivons donc à cette conclusion qu'il a dû ignorer l'une des deux nuances ou la négliger comme n'étant

(1) Pour la mieux représenter arithmétiquement, il faudrait la décomposition $\frac{9}{8} = \frac{27}{26} \times \frac{13}{12}$, au lieu de celle suivie par Archytas.

pas couramment pratiquée. La question revient donc à celle-ci : Laquelle des deux était réellement la plus en vogue au temps d'Aristoxène? Or, du moment où Archytas a déterminé le rapport $\frac{5}{4}$ pour l'enharmonique, et où la tierce majeure est incontestablement beaucoup plus agréable à l'oreille que le diton, la réponse ne me paraît pas douteuse. C'est à l'enharmonique à tierce majeure (Mi *mi*+ FA La), que s'applique le type aristoxénien. L'autre, avec Fa, a dû être essayé, comme nous l'avons vu, mais son rôle n'était guère que théorique. Repris sous l'influence platonicienne par les canoniciens classiques et par Ératosthène, il ne pouvait revivre réellement.

IV-V. *Les enharmoniques de Didyme et de Ptolémée.* — Didyme, en effet, et plus tard Ptolémée constatent la prédominance de la tierce majeure, comme intervalle supérieur du pycnon enharmonique, dans le peu de pratique qu'on pouvait encore faire du genre à leur époque. Didyme emploie d'ailleurs pour le *pycnon* la division harmonique, qui, ici encore, ne peut valoir que comme division en deux parties égales. C'est tout à fait le type aristoxénien.

Ptolémée, au contraire, emploie une division singulière, l'un de ses intervalles est presque d'un demi-ton mineur. Quant à l'autre intervalle (à très peu près notre double comma ou comma maxime), il a ceci de particulier qu'il est le seul de notre tableau qui soit nettement inférieur à un quart de ton, étant même légèrement au-dessous du cinquième. Je n'hésite pas à considérer la combinaison de Ptolémée comme ayant pour objet de représenter un tétracorde réel, mais qui n'a été en fait que la fantaisie de quelque pythagorisant intermédiaire entre Ératosthène et Didyme et voulant contredire la limitation d'Aristoxène, qui avait nié la possibilité de moduler un intervalle inférieur à un quart de ton. J'explique donc comme M. Th. Reinach, dans l'édition qu'il a donnée avec M. Weil du Traité de Plutarque Περὶ μουσικῆς (p. LVI), le passage du même auteur *De animi procreatione in Timæo*, passage emprunté à Eudore et où il est dit que les Pythagoriciens appelaient le nombre 5 τρόφος (?) dans

le sens de son, parce qu'ils pensaient que le premier intervalle modulable était le cinquième du ton. Seulement, je pense que ces Pythagoriciens là sont nécessairement postérieurs à Aristoxène et même au Ps.-Philolaos. En tout cas, il y a eu, dans la combinaison numérique, intention marquée de descendre aussi bas que possible, car en rapports *épimores,* après les décompositions de Didyme et d'Archytas, venait, en s'écartant de l'égalité, la suivante : $\frac{16}{15} = \frac{40}{39} \times \frac{26}{25}$. Mais là le plus petit des deux rapports (voir le tableau 1) est encore supérieur au cinquième du ton.

VI. *Archytas.* — Les trois tétracordes d'Archytas (VI, XI, XVI) sont inséparables ; à première vue, ils déroutent quelque peu : ainsi, pour l'ordre de grandeur des intervalles, ils s'écartent des errements que devait suivre Aristoxène ; en particulier le diatonique est un type mol, où le relâchement est effectué non pas sur l'oxypycne, mais sur la mésopycne. Mais la conservation de ce tétracorde par Ptolémée suffit à prouver qu'il a eu une vitalité réelle, et qu'il répondait à une de ces pratiques musicales qu'Aristoxène déplore, mais qu'il n'a pas fait cesser. D'autre part, les trois traits caractéristiques de ces tétracordes, la communauté des mésopycnes, le ton majeur comme pycnon du chromatique, et comme intervalle aigu du diatonique, sont des postulats admis par les auteurs de la notation musicale grecque qui a triomphé, et si ces postulats, surtout le premier, n'ont pas été rigoureusement observés par la pratique postérieure, ils n'en témoignent pas moins d'un moment dans l'évolution de la musique grecque, et Archytas obéit au courant de son temps.

Quoiqu'il ait certainement posé ses nombres d'après des considérations à priori, je considère donc comme incontestable qu'ils reposaient sur des vérifications expérimentales. Ses combinaisons sont d'ailleurs celles de l'homme à la fois théoricien et versé dans la pratique, et c'est ainsi qu'il a obtenu la gloire de réaliser après Pythagore, en s'inspirant de son esprit et non de celui de son école, le pas décisif pour la constitution de la gamme des physiciens.

Pour comprendre la construction de ses trois tétracordes, il suffit d'ajouter au-dessous un ton majeur (1) : on a ainsi l'accord Re-Mi-La. Pour placer l'oxypycne enharmonique, FA, Archytas divise harmoniquement (voir plus haut), la quinte Re-La en tierce mineure Re-FA et tierce majeure FA-La. L'oxypycne chromatique est Fa♯ à un ton au-dessus du Mi. L'oxypycne diatonique est Sol à un ton au-dessous du La.

Maintenant, pour placer la mésopycne commune, Archytas divise la quarte Re-Sol en une tierce minime Re-FA^d et un ton maxime FA^d-Sol. L'intervalle Mi-FA^d est quelque peu au-dessous d'un ton (tempéré), l'intervalle FA^d-FA très sensiblement égal au quart de ton. La notation

FA	enharmonique
Mi FA^d Fa♯ La	chromatique
Sol	diatonique

représente donc l'ensemble des trois tétracordes.

VII, VIII, IX. *Les chromatiques mols.* — C'est évidemment pour respecter la pratique existante qu'Archytas n'a pas cru devoir introduire comme intervalle supérieur au *pycnon* chromatique la tierce mineure qu'il avait reconnue, ou autrement, qu'il n'a pas pris fa♯ au lieu de Fa♯ comme oxypycne. Ptolémée a apporté cette modification facile au tétracorde d'Archytas Didyme et Eratosthène l'avaient déjà précédé; mais tous deux avaient en même temps changé la division du pycnon. Nous avons déjà vu que la division d'Ératosthène équivaut, malgré l'apparence, à Mi-Fa-fa♯-La. Celle de Didyme est exactement : Mi-FA-fa♯-La, et produit comme l'effet d'une oscillation entre nos modes majeur et mineur.

X, XI, XII, XIII, *Les chromatiques toniés.* — Il semble ainsi que le chromatique mol à tierce mineure soit postérieur à Archytas et qu'au temps d'Aristoxène, ce n'était encore qu'une des pratiques de relâchement « suivant un intervalle irration-

(1) Dans l'ἁρμονία dorienne de son temps, ce ton existait au-dessous des deux tétracordes, par l'addition de l'hyperhypate. Cf. Aristide Quintilien.

nel » dont il se plaignait. Eratosthène consacre son triomphe, et l'évolution aboutit à une tonalité moderne (Didyme), sans cependant étouffer une variété bien distincte (Ptolémée) et où se conserve un trait primitif. Quant au chromatique tonié, quoique adopté par l'école classique et repris par Boèce, il a cédé la place et n'a plus qu'un rôle théorique. Je n'ai mis le tétracorde XII sous le nom d'Aristide Quintilien que pour conserver la division harmonique qu'il donne du ton majeur et qui n'est pas pratiquement distincte de la division en parties égales d'Aristoxène et du Ps. Philolaos. Quant à la combinaison de Boèce (X), c'est par suite d'une maladresse de sa part qu'elle ne donne pas exactement le ton majeur comme pycnon, mais un peu moins. Elle n'en représente pas moins toujours le même tétracorde Mi-Fa-fa♯-La.

XIV, *Chromatique syntone.* — Cette nuance que, d'après la classification d'Aristoxène, Ptolémée qualifie de chromatique, peut être prise comme nouvel exemple de l'arbitraire de cette classification. Au moins, telle que Ptolémée l'a conçue, elle apparaît clairement comme un diatonique très mol, et c'est même la seule qui se rapproche suffisamment du diatonique mol d'Aristoxène, de façon à le représenter à peu près. Il est vrai que la construction de Ptolémée est, elle aussi, assez artificielle. Il part de la division d'Archytas pour la quarte et prend la tierce minime $\frac{7}{6}$ comme intervalle supérieur au pycnon. En appliquant au pycnon (ton maxime, $\frac{8}{7}$) la division harmonique, il aurait obtenu le demi-ton majeur $\frac{16}{15}$ et l'intervalle $\frac{15}{14}$ qui le dépasse seulement d'un tiers de comma ; en sorte que l'on aurait eu, à très peu près, la progression Mi demi-ton majeur FA demi-ton majeur FA♯ tierce minime La, progression nettement chromatique. Mais Aristoxène élève d'environ un comma l'oxypycne FA♯, tandis que Ptolémée, au contraire, baisse d'autant la mésopycne FA. Ce dernier suit d'ailleurs à cet égard une tendance qu'il affecte dans tous les tétracordes qu'il choisit (enharmonique V, chromatique VII, diatonique mol XV) : c'est de prendre pour le pycnon la division en rap-

ports *épimores* qui se rapproche le plus de celle qui ferait l'intervalle le plus grave moitié du plus aigu, ce qui est le caractère de l'échelle diatonique syntone. Pour les tétracordes V et VII, il a dû, comme on l'a vu, les emprunter à des sources antérieures. En est-il de même pour les tétracordes XIV et XV? on peut également le supposer. En tout cas, sa combinaison numérique, pour ces deux tétracordes, est certainement artificielle, au moins pour la division du pycnon, et il est difficile de dire à quelle idée musicale elle répond en réalité.

Celle qui a présidé à la constitution du diatonique mol d'Aristoxène n'est pas plus claire; comparée au chromatique syntone de Ptolémée, elle n'a qu'un trait exactement commun, la présence d'un spondiasme (de trois quarts de ton) partant non de la barypycne, mais de la mésopycne. Mais en admettant que cette coïncidence ne soit pas un effet du hasard, il est malaisé de dire s'il y a là une survivance des mélodies barbares primitives ou la trace d'un moment de l'évolution de la musique grecque.

XV et XVI, *Diatoniques mols*. — Comme tels, Ptolémée a conservé, avec l'épithète d'*entone*, le diatonique d'Archytas (voir plus haut, VI) et donné en outre, comme *nuance molle* proprement dite, une division aussi artificielle que celle de son chromatique syntone. Partant toujours de la division d'Archytas, en tierce minime et ton maxime, il a, cette fois, pris la tierce comme pycnon, et l'a divisée en deux intervalles suivant des rapports épimores, choisis d'après la condition que nous venons de voir. Son tétracorde peut, avec une approximation très suffisante, se représenter par Mi Fa *sol* La.

XVII, XVIII, XIX. *Diatonique syntone*. — Nous arrivons aux gammes modernes et nous ne trouvons plus que des différences modales.

Platon. Mi Fa Sol La, gamme théorique.

Didyme. Mi FA Sol La, type du premier tétracorde de la gamme en La mineur.

Ptolémée. Mi FA SOL La, type des tétracordes du mode majeur.

Ces types ont été obtenus numériquement par la division harmonique de la tierce majeure de l'enharmonique d'Archytas (Didyme), puis par l'interversion des deux tons. D'après notre conclusion sur le type enharmonique d'Aristoxène, nous devons admettre que son échelle diatonique présentait pratiquement le demi-ton majeur, et qu'en réalité le tempérament qu'il apportait se bornait à diviser la tierce majeure en deux tons égaux. En tout cas, les tétracordes de Didyme et de Ptolémée devaient être déjà l'un et l'autre réellement en usage au IVe siècle avant notre ère et rentrer dans ce qu'Aristoxène regardait comme de regrettables innovations. Mais je n'insiste pas sur ce point, que j'ai essayé de mettre ailleurs en lumière (1).

XVI. *Diatonique homale.* — Reste un type assez curieux et qui, comme je l'ai dit plus haut, a conservé l'intervalle de trois quarts de ton du spondiasme. Il peut se représenter par la notation Mi *fa*+ SOL La, le *fa*+ étant caractérisé comme divisant en deux parties égales pour l'oreille la quinte Re-La, ce qui est la tendance évidente du spondiasme, datant d'une époque où, sur l'heptacorde, la paranète diezeugmène ne devait pas exister. C'est cette égalité des demi-quintes qui forme le trait distinctif de l'homale ; si, au contraire, l'idée primitive en a été la division de la quarte en trois intervalles égaux, il faut dire qu'elle n'a été ni pratique, ni réalisée théoriquement. Probablement le type n'a été construit qu'après Aristoxène pour agrémenter des mélodies archaïsantes ; la concurrence qu'il a pu faire au diatonique syntone a donc dû être moins sérieuse encore que celle des variétés du diatonique mol, concurrence sur laquelle nous ne sommes malheureusement guère éclairés.

Paul TANNERY.

(1) *Revue archéologique*, t. I, pp. 49-54 : *Sur un point d'histoire de la musique grecque.*

SUR LA DATE

DE LA RÉORGANISATION DES *MOUSEIA*

Quand je publiai les inscriptions relatives aux *Mouseia* recueillies dans les fouilles de Thespies (1), je proposai le milieu du IIIe siècle avant notre ère (2) comme date approximative de la réorganisation des jeux, telle que nous la fait connaître un décret des Artistes de l'Isthme et de Némée (3). Je me fondais sur ce fait que l'archonte thespien Philon, dont le nom est inscrit en tête d'un catalogue agonistique qui est le premier en date de ceux que nous avons conservés (4), figure également avec le même titre dans un texte relatif à une donation faite par un prince de la famille des Lagides (5). Ce dernier texte est daté par les noms du roi Ptolémée et de la reine Arsinoé (l. 2-3). Deux Ptolémées seulement ont eu pour femme une Arsinoé : Ptolémée II Philadelphe (285-246) et Ptolémée IV Philopator (221-205). J'avais cru pouvoir choisir Philadelphe. Mon raisonnement s'appuyait principalement sur la présence de l'ethnique Ὀπούντιος dans le catalogue agonistique de l'année où Philon était archonte. Or, M. Holleaux a montré que pendant un certain laps de temps, qui peut vraisemblablement se placer entre les années 234 et 198, la ville d'Oponte a fait partie

(1) *Bull. de corr. hell.*, XIX, p. 311 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 346 et suiv.
(3) *Ibid.*, p. 313 et suiv., inscr. 1.
(4) *Ibid.*, p. 332, inscr. 6.
(5) *Ibid.*, p. 379, inscr. 29.

de la confédération béotienne. Puisque l'αὐλῳδός Agathias, fils d'Harmodios, se qualifie d'Opontien, au lieu de prendre comme les autres vainqueurs l'ethnique Βοιώτιος, c'est donc que l'inscription où sa victoire a été mentionnée est, soit antérieure, soit postérieure à la période pendant laquelle Oponte appartint au Κοινὸν Βοιωτῶν. Or le règne de Philopator tombe précisément pendant la période 234-198. Puisque nous n'avons le choix qu'entre deux Ptolémées, c'est donc sous le règne de Philadelphe, entre les années 285 et 246 que Philon a été archonte.

M. Holleaux, qui a donné ici même (1) une remarquable reconstitution, accompagnée d'un lumineux commentaire, du texte incomplet et difficile publié par moi, a très clairement indiqué le point faible de cette argumentation (2). Je reconnais que mon hypothèse, appuyée sur d'autres hypothèses, n'avait rien d'une certitude et que j'avais interprété de simples vraisemblances avec trop de rigueur. En effet, comme le rappelle M. Holleaux, nous ne savons pas du tout pendant combien d'années Oponte fut rattachée à la Béotie : les dates 234-198 ne représentent que des possibilités. Les seuls faits incontestables, c'est qu'en 219 les Opontiens faisaient partie du Κοινὸν Βοιωτῶν et qu'en 198 la séparation était consommée, sans qu'on puisse dire depuis combien de temps. J'ai donc eu tort d'établir un calcul de chronologie sur des données si incertaines, et j'avoue que l'histoire d'Oponte ne nous fournit aucune raison suffisante de décider entre Philadelphe et Philopator. M. Holleaux incline à penser que le bienfaiteur de Thespies est Philopator. Je crois maintenant qu'il a raison, et j'accepte les conséquences chronologiques qu'il tire de l'identification proposée par lui entre Νικείας Κορρινά[δαο], l'un des commissaires thespiens figurant dans le texte relatif à la donation du roi, et le Thespien Νικέας Κορ[ρ]ινάδου, l'un des otages béotiens livrés à la ligue achéenne (3).

(1) *Revue des Études grecques*, 1897, p. 26-49.
(2) *Ibid.*, p. 44 et suiv.
(3) *Ibid.*, p. 47-48.

Mais, même en admettant, comme le suggère M. Holleaux (1), que Philon ait rempli à deux reprises les fonctions d'archonte, ce qui assurément est fort plausible, et que son premier archontat se place avant l'année 205, date de la mort de Philopator, tandis que le second, celui que mentionne le catalogue agonistique serait postérieur à l'année 198, c'est-à-dire à la séparation des Opontiens et des Béotiens, il ne serait pas nécessaire de modifier de beaucoup la date que j'avais proposée pour la réorganisation des *Mouseia*. En effet le catalogue gravé sous l'archontat de Philon, qui est le seul où nous trouvions le programme des jeux exactement conforme au règlement promulgué dans le Décret des Artistes de l'Isthme et de Némée, est évidemment postérieur à ce décret. Il est même possible qu'il se soit écoulé un assez grand nombre d'années entre le moment où Hiéroklès, ambassadeur de la ville de Thespies et de la confédération béotienne, fit accepter par la Compagnie des Artistes la réforme proposée et celui où l'Opontien Agathias, fils d'Harmodios, remporta le prix de l'aulédie. Cela devient très vraisemblable si l'on observe que le catalogue de l'année où Philon était archonte et celui que je classe immédiatement après (2) doivent être séparés par un très court intervalle de temps, puisque nous y voyons les mêmes artistes, y compris l'opontien Agathias, vainqueurs dans les mêmes concours. Or le second de ces deux catalogues témoigne déjà d'un changement dans le programme des *Mouseia* : nous constatons qu'on y a introduit au moins deux concours nouveaux, qui ne sont pas prévus par le Décret des Artistes et ne figurant pas dans le catalogue de Philon, celui des ῥαψῳδοί et un autre dont la désignation manque, — sans parler du prix général (ἐπινίκια) qui est attribué au citharède Ἐπικράτης Εὐκράτου. Il est peu croyable, on l'admettra, je pense, que le règlement si pompeusement notifié à toutes les cités grecques par des ambassades des Thespiens

(1) *Revue des Études grecques*, p. 46.
(2) *Bull. de corr. hell.*, p. XIX, p. 333, inscr. 7; C. I. G. S., I, 1762.

et de la confédération béotienne (1), et solennellement accepté par des décrets de la Compagnie des Artistes et des Athéniens (2), n'ait été appliqué qu'une fois dans son intégrité. Il y a donc de grandes probabilités pour que le catalogue de Philon se place à la fin d'une période de plusieurs pentaétéries pendant laquelle le programme d'Hiéroklès fut en vigueur. D'autre part, il serait peu naturel de supposer un trop grand laps de temps entre les deux magistratures successives de Philon, c'est-à-dire entre son premier archontat, le seul certain, celui qui est antérieur à la mort de Ptolémée Philopator (205), et le second, celui qui serait postérieur à la séparation des Opontiens et des Béotiens. Donc, si le catalogue agonistique gravé sous l'archontat de Philon n'est pas antérieur à l'année 198, — ce qui n'est pas absolument sûr, puisque nous ne savons pas depuis combien de temps, en 198, les Opontiens étaient séparés du Κοινὸν Βοιωτῶν, — ce catalogue ne peut pas être de beaucoup postérieur à cette date. Il faut remonter de plusieurs pentaétéries avant cette année 198 pour arriver à la date approximative du Décret des Artistes de l'Isthme et de Némée. On ne risquera donc guère de se tromper en plaçant la réorganisation des *Mouseia,* sans préciser davantage, au cours de la seconde moitié du IIIe siècle avant notre ère.

Paul Jamot.

(1) *Bull. de corr. hell.*, p. 315, inscr. 1, col. 2, l. 25-27 : συμπρεσϑεύοντες περὶ τοῦ ἀγῶνος καὶ πρὸς τοὺς λοιποὺς Ἕλληνας...

(2) *Ibid.*, p. 322 et suiv., inscr. 2.

Bon à tirer donné le 21 octobre 1902.
Le rédacteur en chef-gérant, Th. Reinach.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

POUR L'HISTOIRE DE LA COMÉDIE NOUVELLE

1. — Le Δύσκολος et les Ἐπιτρέποντες de Ménandre.

Il y a quelques années, M. Geffcken a soumis les fragments du *Dyskolos* à un examen pénétrant; et il a conclu que la pièce dont ils proviennent avait été le modèle suivi par Plaute dans une de ses meilleures comédies, où se retrouvent l'esprit, le talent de facture et certains même des procédés de Ménandre : l'*Aululaire* (1). Cette conclusion, qui tend à enrichir d'une donnée précieuse l'histoire si incomplète de la comédie nouvelle, me paraît très digne d'attention, et, pour le fond, vraisemblable; mais peut-être y aurait-il lieu d'en modifier un peu l'expression. Qu'on me permette d'exposer brièvement pour quels motifs principaux j'estime une correction opportune, et en quoi, à mon avis, cette correction doit consister.

Dans le *Dyskolos*, le lieu de la scène était Phylé, nous le savons de façon positive par un fragment du prologue (fr. 127 Kock) :

τῆς Ἀττικῆς νομίζετ' εἶναι τὸν τόπον
Φυλήν, τὸ Νυμφαῖον δ' ὅθεν προέρχομαι
Φυλασίων...

Or, où se passe l'action de l'*Aululaire?* où se passait l'action de la pièce grecque que le poète latin a imitée? J'admets que le texte

(1) *Studien zu Menander*, progr. Hambourg, 1898, p. 1-16.

du vers 810 (quis me *Athenis* nunc magis quisquam est homo cui di sint propitii?) ne nous oblige point à la situer dans la ville même d'Athènes, car, pour un étranger, *Athenis* peut signifier *en Attique*. Mais en revanche, je doute fort que du vers 14 (agri... quo cum labore magno et misere viveret) on soit en droit de déduire qu'Euclion habite à la campagne (1) : on peut vivre du produit d'une terre, petitement et misérablement, sans habiter sur cette terre ni auprès. Aux vers 674-675, l'avare annonce l'intention de cacher son trésor dans un « lucus Silvani » qui est situé, dit-il, « extra murum ». Que, dans le texte grec, ce « lucus Silvani » ait été un bois sacré de Pan, rien de plus vraisemblable (2); et que Pan ait été adoré à Phylé, la chose nous est attestée (3). Mais, si la scène se passait à Phylé, que voudraient dire les mots « extra murum »? Phylé n'a jamais été, que je sache, une ville murée ; il y avait à Phylé un fort d'arrêt, il n'y avait pas une enceinte enfermant des maisons, des places, des sanctuaires (4). A mon avis, les mots « extra murum » n'ont de sens dans la bouche d'Euclion que s'ils sont prononcés à Athènes. Peu importe que nous ne connaissions pas, dans les alentours immédiats de la ville, un « lucus » consacré à Pan : un « lucus » n'est pas un édifice, qui doive, qui puisse laisser des traces; ce peut être un bosquet insignifiant, un simple bou-

(1) Sic Geffcken, *o. l.*, p. 7.

(2) Cf. Schuster, *Quomodo Plautus attica exemplaria transtulerit*, diss. Greifswald, 1884, p. 21.

(3) Élien, *Ep. agr.*, 15; CIA, II, 1582; cf. Milchhöfer, texte explicatif des *Karten von Attika* de Curtius et Kaupert, cahiers VII-VIII, p. 10.

(4) Sur le *kastro* de Phylé, cf. *Arch. Anz.*, 1892, p. 11 (= Milchhöfer, *o. l.*, p. 11) et 124. Sur l'emplacement probable de l'agglomération de Phylé, cf. Milchhöfer, *o. l.*, p. 8, 9, 13-14. — D'ailleurs, une telle enceinte aurait-elle existé, le Nymphaion devant lequel se passe l'action du *Dyskolos* (fr. 127) eût été situé en dehors, s'il faut l'identifier, comme la chose est assez vraisemblable (cf. Milchhöfer, *o. l.*, p. 10), avec la grotte du Parnès où se lit l'inscription CIA, II, 1562. A ce compte, les paroles que Plaute, aux vers 674-675, prête à son Euclion, ne sauraient provenir du *Dyskolos* : car le personnage qui les prononce est supposé parler « intra murum ». — Ajouterai-je que, dans le *Dyskolos*, le bois de Pan où l'avare va cacher son trésor aurait fait, dans une certaine mesure, double emploi avec le Nymphaion, sanctuaire commun des Nymphes et de Pan? — et, d'autre part, que Pan, s'il sort du Nymphaion, ne peut guère être envisagé comme le dieu protecteur du foyer de l'avare, l'équivalent du *Lar* de la pièce latine?

quet d'arbres; quoi d'étonnant, si, dans les débris de la littérature antique, un seul texte en mentionne l'existence? Et d'ailleurs est-il impossible de citer une seconde mention d'un bois sacré de Pan situé auprès d'Athènes? A la fin du *Phèdre* de Platon, Socrate, assis dans les Κῆποι au bord de l'Ilissus, termine son discours par une belle prière : ὦ φίλε Πάν τε καὶ ἄλλοι ὅσοι τῇδε θεοί κτλ. (279 B); au début du même dialogue (230 B), il a observé que le lieu, à en juger par les menues offrandes qui s'y voient, est sans doute consacré aux Nymphes; et, dans le cours de la discussion (263 D), il a pris à témoin, en même temps que les Nymphes, « le dieu Pan fils d'Hermès », qui est leur compagnon ordinaire. N'en est-ce pas assez pour autoriser la supposition qu'il y avait sur la rive de l'Ilissus, — à un endroit où vraisemblablement pouvaient prospérer les saules (cf. *Aulul.*, v. 675 : crebro salicto oppletus) —, un bois sacré de Pan « extra murum », le même où l'avare de Ménandre allait cacher son trésor (1)? Au reste, le vers 674 n'est pas le seul passage qui me retienne de placer à Phylé l'action de l'*Aululaire*. Rien n'indique, d'un bout à l'autre de la pièce, que Lyconidès et Mégadore soient en villégiature dans le voisinage d'Euclion; il semble bien au contraire qu'ils y ont l'un et l'autre leur domicile habituel (2). Or, d'une façon générale, la campagne, chez les poètes

(1) Le « lucus Silvani » est en dehors de tout chemin fréquenté, *avius*; de même, semble-t-il, le lieu où Socrate et Phèdre vont s'asseoir pour être tranquilles : δεῦρ' ἐκτραπόμενοι κατὰ τὸν Ἰλισσὸν ἴωμεν, εἶτα ὅπου ἂν δόξῃ ἐν ἡσυχίᾳ καθιζησόμεθα (229 A). — Sur le culte de Pan au bord de l'Ilissus, cf. Michaelis, *Annali*, 1863, p. 309, 326-327.

(2) L'un et l'autre, mais séparément : cf. (contre Dziatzko, *Rh. Mus.*, XXXVII, p. 261 suiv. et Geffcken, *o. l.*, p. 12) Tartara, *Rivista di filologia*, XXVII (1899), p. 197-199. Les évolutions des personnages s'expliquent ainsi bien plus naturellement. Au début de l'acte II, Eunomia, qui est venue voir Mégadore chez lui, sort en sa compagnie de sa maison et le quitte, pour retourner chez elle, tandis que lui se rend chez Euclion. Au commencement de l'acte IV, la mission de Strobile se comprendrait assez mal, si son maître Lyconidès habitait avec Mégadore et se trouvait alors au logis. Dans la même hypothèse, l'apparition, sur la scène, de Lyconidès et d'Eunomia, un peu plus tard (scène 7), serait une maladresse qu'il ne faut pas imputer au poète s'il y a moyen de l'éviter; or, on l'évite sans peine, en admettant que les deux personnages viennent de leur maison et traversent le théâtre pour se rendre chez Mégadore. Il est vrai qu'à la scène suivante (sc. 8)

de la comédie nouvelle, apparaît comme le séjour des pauvres, des rustres, des originaux; Phylé en particulier, retirée dans un site montagneux et malaisément accessible, n'avait pas, ce me semble, ce qu'il fallait pour plaire au riche et poli Mégadore, ni surtout au frivole Lyconidès. Et puis, est-ce bien à Phylé que l'avare a pu voir au marché toutes les victuailles énumérées vers 373 et suivants? L'énumération, où le poisson, le mets favori des gourmets athéniens, apparaît à la place d'honneur, s'inspire selon toute vraisemblance du modèle grec. Mais le poisson précisément, pour ne rien dire des autres denrées, devait être une rareté dans les bourgades éloignées de la mer; je n'en veux d'autre preuve qu'un fragment bien connu du *Boutalion* d'Antiphane (fr. 68 Kock). Est-ce bien à Phylé aussi que Mégadore trouve instantanément les provisions dont il a besoin pour la noce, et des cuisiniers, et des joueuses de flûte? A vrai dire, lui qui ne redoute pas, comme Euclion, de perdre sa maison de vue, aurait pu aller à la ville se fournir de tout le nécessaire; mais le temps lui aurait manqué pour accomplir un aussi long voyage; et d'ailleurs pas un vers, pas un mot, ne nous donne à penser qu'il l'ait accompli. Si les cuisiniers et leurs acolytes étaient, chez lui et chez Mégadore, en déplacement extraordinaire, on aurait lieu d'attendre qu'au cours de leurs longs bavardages quelque trait y fît allusion (1); surtout lorsque Congrion est aux prises avec le vieil avare, il serait naturel qu'il se plaignît d'être venu si loin pour se faire battre. Mais ni lui ni son collègue Anthrax n'ont quitté, semble-t-il, les rues d'Athènes. Ajouterai-je une dernière remarque? La distribution à laquelle Euclion se rend au premier acte et d'où il revient au

Strobile, si la maison de son maître n'est pas sur le théâtre, pourrait se dispenser de reparaître avec la marmite volée; mais il n'est pas non plus inadmissible qu'il vienne voir, avant d'être mis en déroute par Euclion, si Lyconidès l'attend au rendez-vous. Pour la valeur des mots *nostras aedis* au vers 727, je renvoie le lecteur aux observations de M. Tartara.

(1) On peut voir comment, dans une autre pièce de Ménandre, dont l'action se passe à la campagne, dans l'*Heautontimoroumenos*, le déplacement de Bacchis est signalé en termes explicites. Les cuisiniers sortaient peu de la ville (Posidippe, fr. 23).

deuxième était incontestablement mentionnée dans l'original grec, l'expression « magister curiae » — qui ne désigne aucune fonction romaine — en fournit une preuve suffisante ; or, si des distributions d'argent, d'une façon générale, nous sont inconnues en Attique, elles me semblent du moins mieux à leur place à Athènes même, au milieu d'une population dense comprenant très probablement un bon nombre de fainéants, que dans un humble bourg de la montagne. L'*Aululaire* se passe donc en ville (1). Cela sans doute n'exclut point d'une façon absolue que la pièce grecque dont elle est imitée ait pu se passer à la campagne, à Phylé. Mais, pour l'admettre, il faudrait admettre du même coup que Plaute s'est appliqué à effacer jusqu'à la moindre trace de la localisation primitive, et qu'il a remanié, modifié, sinon inventé, d'après le choix fait par lui d'un nouveau théâtre pour l'action, certains motifs et certains développements. Ce qui serait, il me semble, lui attribuer plus de soin qu'il n'en a montré d'ordinaire.

Voilà donc un premier point sur lequel je ne saurais adhérer sans réserve aux combinaisons de M. Geffcken. Il en est un second. Je doute que Smikrinès, l'avare-type de la comédie nouvelle, ait été le héros du *Dyskolos*. Quiconque lit sans préoccupation la phrase de Chorikios (*Rev. philol.*, 1877, p. 228) — τῶν Μενάνδρου πεποιημένων προσώπων Μοσχίων μὲν ἡμᾶς παρεσκεύασε παρθένους βιάζεσθαι, Χαιρέστρατος δὲ ψαλτρίας ἐρᾶν, Κνήμων δὲ δυσκόλους ἐποίησεν εἶναι, Σμικρίνης δὲ φιλαργύρους... ; — ne peut manquer d'en tirer cette conclusion que le *dyskolos* κατ' ἐξοχήν, dans le théâtre de Ménandre, portait le nom de Knémon. Vainement objecterait-on le passage du *Misopogon* (349 C) où Julien, parlant de sa longue barbe inculte, dit

(1) Il n'y a rien à tirer, en faveur de l'opinion adverse, de la mention d'un temple de Fides. En effet, la note de Diogénien — ἱδρύσαντο γὰρ οἱ Ἀττικοὶ ἱερὸν Πίστεως — ne saurait prouver péremptoirement que le sanctuaire de Πίστις, la Fides grecque, était hors de la ville d'Athènes. A ce propos, observons que dans le *Dyskolos* le temple de Πίστις, s'il en était question, ne pouvait pas du moins occuper sur la scène la même place qu'occupe dans l'*Aululaire* le sanctuaire de Fides : cette place, semble-t-il d'après le fragment 127, était prise par le Nymphaion.

qu'on aurait cru voir en le voyant Σμικρίνην ἢ Θρασυλέοντα, δύσκολον πρεσβύτην ἢ στρατιώτην ἀνόητον. Le personnage principal de la comédie intitulée *Dyskolos* n'avait pas pour lui, assurément, le monopole de la δυσκολία; il y a des δύσκολοι, comme des ἀνόητοι, d'espèces différentes; l'épithète attribuée par Julien à Smikrinès, pas plus que l'épithète attribuée à Thrasyléon, ne rappelle nécessairement le titre de la pièce où il paraissait. Une autre phrase du *Misopogon*, alléguée par M. Geffcken, ne me semble pas autoriser davantage la conclusion qu'il poursuit. Julien vient de raconter qu'à Lutèce, pendant un hiver rigoureux, il refusa longtemps de laisser faire du feu dans ses appartements; qu'enfin, vaincu par le froid, il installa chez lui un brasero et faillit périr asphyxié; et il ajoute : οὕτω μὲν οὖν ἐγὼ ἐν Κελτοῖς κατὰ τὸν τοῦ Μενάνδρου Δύσκολον αὐτὸς ἐμαυτῷ πόνους προσετίθουν (342 A). De ce récit et de cette réflexion, M. Geffcken rapproche ce que Chorikios (*l. l.*) rapportait de Smikrinès : Σμικρίνης... ὁ δεδιὼς μή τι τῶν ἔνδον ὁ καπνὸς οἴχοιτο φέρων. Pour éviter que la fumée ne s'échappe de chez lui, Smikrinès, dit-il, doit s'obstiner à ne pas faire de feu; il doit donc grelotter, dans les montagnes de Phylé; et c'est à cette communauté de souffrances, de souffrances causées par la froidure, que Julien entend faire allusion (1). Cela est fort possible, mais non point nécessaire. Euclion, en qui M. Geffcken reconnaît une copie de Smikrinès, ne reste pas exposé au froid par avarice (2); d'autre part, ce n'est pas par avarice que Julien se passait de feu; lui-même nous dit que c'est par ascétisme, pour s'endurcir et mortifier ses sens; l'intermédiaire par quoi M. Geffcken relie la réflexion finale de Julien et le détail fourni par Chorikios ne me paraît donc pas solidement établi; à ne con-

(1) Geffcken, *o. l.*, p. 9.

(2) Cela n'est dit ni aux vers 300-301, ni aux vers 90-93, où Euclion ordonne d'éteindre le feu *en son absence* pour enlever aux voisins un prétexte de s'introduire chez lui. Si ce n'était tomber dans un excès de minutie puérile, nous pourrions faire observer ici qu'en tout cas, à l'époque de l'année où se place le plus probablement l'action de l'*Aululaire*, Euclion ne risque pas de souffrir du froid : car sa fille, violée lors des fêtes de Déméter (Cereris vigiliis, v. 36), c'est-à-dire, j'imagine, soit aux Éleusinies (Boédromion) soit aux Thesmophories (Pyanepsion), accouche soit en Skirophorion soit en Hékatombaion, dans l'un ou l'autre cas durant l'été.

sidérer que le passage du *Misopogon*, on croirait volontiers que le *Dyskolos* de Ménandre était, plutôt qu'un avare, un original dur à soi-même comme aux autres, une espèce d'*heautontimoroumenos* misanthrope.

Jusqu'ici, toutes nos observations nous ont éloignés de l'*Aululaire*. Nous allons maintenant essayer de nous en rapprocher. Et, dans cette intention, laissant de côté pour un instant le *Dyskolos*, nous examinerons avec soin les reliques d'une autre pièce de Ménandre : les *Epitrepontes*. Dans les *Epitrepontes* figurait un avare du nom de Smikrinès (1); on y voyait en scène des cuisiniers moqueurs (2); enfin, deux personnes qui se disputaient y remettaient à un arbitre la solution amiable de leur différend (3) et prononçaient devant cet arbitre de véritables plaidoyers (4). A ces renseignements, puisés à de bonnes sources, un auteur de la basse époque, Sidoine Apollinaire, en ajoute un autre, qui serait très précieux si nous pouvions le croire exact : les *Epitrepontes* de Ménandre sont, dit-il, « une pièce de même sujet que l'*Hécyre* de Térence » (Terentianae *Hecyrae*... fabula similis argumenti, *Ep.*, IV, 12). Le malheur est qu'il n'y a dans l'*Hécyre* de Térence ni avare, ni cuisiniers moqueurs, ni contestation en présence d'un arbitre, et qu'aucun des fragments des *Epitrepontes* ne rappelle un passage de la pièce latine. S'il exista réellement entre les deux comédies une ressemblance de sujet, cette ressemblance a dû ne porter que sur un détail (5). En revanche, des *Epitrepontes* à l'*Aululaire*

(1) Schol. Ambros. *Odyss.*, VII, 225 : κομιδῇ γὰρ σμικρολόγος φαίνεται (Ὀδυσσεὺς) προτάσσων τῶν φιλτάτων τὴν κτῆσιν, ὡς παρὰ Μενάνδρῳ Σμικρίνης ἐν Ἐπιτρέπουσιν.

(2) Athen., 659 b : μάλιστα εἰσάγονται οἱ μάγειροι σκωπτικοί τινες ὡς παρὰ Μενάνδρῳ ἐν Ἐπιτρέπουσιν.

(3) Harpocration, 84, 2 : .. « Περὶ ὧν διαφερόμεθα τοῖς οἰκείοις ἐπιτρέπειν » ἀντὶ τοῦ διαιτητὰς αὐτοὺς αἱρεῖσθαι. Ὅθεν καὶ Μενάνδρου δρᾶμα Ἐπιτρέποντες.

(4) Rhet. anon. Spengel, I, 432, 11 : καὶ Μένανδρος ἐν τοῖς Ἐπιτρέπουσι τὴν δίκην ἄνευ προοιμίων πεποίηκεν · οὐδὲν δὲ διαφέρει ἐνταῦθα οὕτως αὐτὰ κεῖσθαι ἢ ἐν δικαστηρίοις λέγεσθαι. Quint., X, 1, 70 : sed mihi longe magis orator probari in opere suo videtur, nisi forte aut illa mala judicia, quae *Epitrepontes*, *Epicleros*, *Locroe* habent, aut...

(5) Sur le peu d'importance qu'il convient d'attribuer à la phrase de Sidoine

les similitudes sont manifestes : à Smikrinès correspond Euclion ; aux cuisiniers railleurs, Congrion et Anthrax ; et quant à l'épisode qui a fourni son titre à la pièce grecque, il n'est pas malaisé d'en retrouver la place dans l'intrigue de la pièce latine. Dans son état actuel, celle-ci est incomplète ; sans lui attribuer une étendue inouïe pour une comédie de Plaute, on peut croire que primitivement elle comptait plusieurs centaines de vers de plus ; il n'en fallait pas moins, me semble-t-il, pour amener l'avare à résipiscence et le conduire, par un progrès vraisemblable, à la déclaration des fragments 3 et 4 (Leo) : « ego ecfodiebam in die denos scrobes... nec noctu nec diu « quietus unquam (servabam) eam ; nunc dormiam ». Ces paroles nous montrent Euclion délivré de la tyrannique marmite ; il a dû, suivant le dessein du dieu Lare (1), la donner en dot à sa fille. Mais ce n'est pas apparemment d'emblée, sans résistance, qu'il a pris son parti de la séparation ; essayons-nous de nous imaginer de quelle façon les choses se sont passées, la combinaison ci-dessous pourra sembler, je crois, très acceptable. Euclion, sortant de son logis, apprend de Lyconidès que la marmite a été retrouvée ; il demande qu'on la lui restitue ; le jeune homme prétend la garder, ou du moins garder une partie du contenu, comme dot de Phaidria, dont la main lui est accordée ; Euclion regimbe ; enfin les deux parties décident de recourir à l'arbitrage de Mégadore, qui, M. Geffcken l'a très bien observé (2), ne pouvait pas manquer de reparaître en scène ; Lyconidès espère en la sagesse et en la bienveillance de son oncle, Euclion se dit probablement qu'un homme aussi désintéressé pour son compte ne le sera pas moins pour le compte d'autrui ; le beau-père et le gendre plaident à tour de rôle ; Mégadore décide en faveur de Lyconidès, ou plutôt de Phaidria, et, par ses remontrances, il détermine l'avare à

Apollinaire, cf. Hildebrandt, *De Hecyrae Terentianae origine*, Diss. Halle, 1864, p. 15-16 ; Fabia, *Les prologues de Térence*, p. 192.

(1) Voyez le vers 27 et la note d'Ussing.

(2) *O. l.*, p. 15.

s'amender. Le fragment 1 peut provenir de la sentence de Mégadore, ou plus probablement du plaidoyer de Lyconidès; le fragment 2, d'un aparté, inspiré à Lyconidès ou à Strobile soit par la sentence arbitrale soit par les remontrances à l'adresse d'Euclion que Mégadore y a jointes.

Ainsi, un des rôles principaux des *Epitrepontes*, certains rôles secondaires, un épisode important, se retrouvent, je crois, dans l'*Aululaire*. Un parallélisme assez frappant se dessine donc entre les deux pièces. Mais voyons s'il n'est pas infirmé par les fragments de la comédie grecque. Plusieurs de ces fragments ont dû appartenir à la contestation devant l'arbitre telle que nous l'imaginions tout à l'heure dans la partie finale de l'*Aululaire*. C'est le cas pour le fragment 183 (Kock), lequel devait être prononcé par l'avare ou par son adversaire (ἐπιτρεπτέον τινί | ἐστιν περὶ τούτων). C'est le cas pour le fragment 180 (οὐχ εὕρεσις τοῦτ' ἔστιν, ἀλλ' ἀφαίρεσις) : Smikrinès parlant soit à l'arbitre soit au jeune homme (ou celui-ci parlant à son esclave?) niait que le trésor pût appartenir, de par le droit d'aubaine, à celui qui l'avait trouvé dans sa cachette. C'est le cas aussi, me semble-t-il, pour les fragments 173 et 177 : dans le premier, je crois entendre Smikrinès adjurant l'arbitre, au nom du bien public, de faire triompher la justice à son profit personnel :

μὴ καταφρονήσῃς τῶν θεῶν · ἐν παντὶ δεῖ
καιρῷ τὸ δίκαιον ἐπικρατεῖν ἁπανταχοῦ,
καὶ τὸν παρατυγχάνοντα τούτου τοῦ μέρους
ἔχειν πρόνοιαν κοινόν ἐστι τῷ βίῳ ·

dans l'autre, l'avare, qu'on essaie d'attendrir sur la pénurie du jeune ménage, déclare que quiconque a follement dissipé sa fortune doit avoir lieu de s'en repentir :

οὐκ οἰμώξεται
καταφθαρεὶς ἐν ματρυλείῳ τὸν βίον ;

Le fragment 174 :

οἴει τοσαύτην τοὺς θεοὺς ἄγειν σχολήν,
ὥστε τὸ κακὸν καὶ τἀγαθὸν καθ' ἡμέραν
νέμειν ἑκάστῳ, Σμικρίνη ;

pouvait être opposé, par le personnage des *Epitrepontes* correspondant à Mégadore, aux jérémiades de l'avare qui aurait voulu que le ciel s'intéressât à ses peines ; et cela soit dans la scène de la contestation, — auquel cas les premiers mots du fragment précédent (μὴ καταφρονήσῃς τῶν θεῶν) protesteraient contre le scepticisme épicurien —, soit peut-être durant l'entretien auquel correspond, dans l'*Aululaire*, la deuxième scène du deuxième acte. L'observation narquoise du fragment 179 (οὐδὲν πέπονθας δεινόν, ἂν μὴ προσποιῇ) serait assez de mise dans la bouche du jeune homme consolant Smikrinès de la perte de son trésor ou de l'aventure de sa fille (1), c'est-à-dire dans l'un ou l'autre cas d'un malheur imaginaire, puisque la jeune fille trouve néanmoins à se marier et puisque le trésor ne rapportait aucune joie à l'avare. Le fragment 176 est susceptible de s'intercaler dans la première conversation entre Smikrinès et son riche voisin :

ἐλευθέρῳ τὸ καταγελᾶσθαι μὲν πολὺ
αἴσχιστόν ἐστι, τὸ δ' ὀδυνᾶσθ' ἀνθρώπινον·

l'avare, prenant pour une dérision la demande en mariage qu'on lui adresse, déclarerait qu'il se résigne à la misère, laquelle n'a rien de déshonorant, mais qu'il ne saurait, lui homme libre, supporter des railleries injurieuses. Le fragment 181 (οἱ τηλικοῦτοι καὶ τοιοῦτοι τῷ γένει), pour peu qu'on y comprenne τηλικοῦτοι τῷ γένει, — comme rien n'empêche de le faire (2) —, d'une haute naissance et non point d'un grand âge, rappelle de près

(1) On sait de quel ton, chez Plaute, Lyconidès, s'adressant à Euclion, parle de cette aventure : « Cur eiulas, | quem ego avom feci iam ut esses filiai nuptiis ? » (v. 796-797).

(2) Photius (cité par Kock au fragment 181) dit quelque part (585, 9) : Τηλικοῦτος ἐπὶ ἡλικίας τίθεται. Οὕτω Μένανδρος. Mais Photius ne dit point que Ménandre ait employé ainsi τηλικοῦτος dans un passage des *Epitrepontes*.

certaines phrases d'Euclion (v. 196; 460-461). Le Smikrinès des *Epitrepontes* plaçait, nous dit-on (Schol. Ambros. *Odyss.*, VII, 225), les biens de la fortune avant les êtres les plus chers ; c'est là une faiblesse qu'il avait l'occasion d'exprimer ou de laisser voir s'il devait coup sur coup, comme Euclion, constater le rapt de son trésor et apprendre le déshonneur de sa fille. Un personnage de la pièce de Ménandre déclarait qu' « un fai- « néant bien portant est plus fâcheux qu'un fiévreux : car il « mange deux fois plus en pure perte » (fr. 175) :

ἀργὸς δ' ὑγιαίνων τοῦ πυρέττοντος πολὺ
ἀθλιώτερος, διπλάσια γοῦν ἐσθίει μάτην ·

de nouveau, le propos est digne d'Euclion; j'avoue que, dans l'*Aululaire*, on ne trouve rien d'équivalent; mais Smikrinès pouvait prononcer ces paroles au cours d'une querelle avec sa servante, ou bien Pythodikos les citait aux cuisiniers comme un de ses « dits » mémorables. Le fragment 178 (ἐπέπασα | ἐπὶ τὸ τάριχος ἅλας, ἐὰν οὕτω τύχῃ), interprété comme l'interprète Ribbeck (1), trouverait place dans une dispute entre l'avare et les cuisiniers, dont il déprécierait les mérites. Les quelques mots du fragment 184 (ἐξετύφην μὲν οὖν | κλάουσα) peuvent avoir été prononcés par la vieille nourrice de Phaidria, désolée du malheur de sa maîtresse. C'est à elle vraisemblablement que le jeune homme adressait Smikrinès, pour qu'elle lui confirmât le récit de ses exploits galants (cf. *Aulul.*, v. 806-807); et ce doit être elle l'ἐκείνη que l'avare, aussitôt instruit de l'aventure, va rejoindre dans sa maison (fr. 182) : ἔσειμι δὲ πρὸς ἐκείνην ἣν λέγεις · | ἄρτι γὰρ νοῶ. Quant à l'ἐγχῖνος, « marmite à large bouche et de grande capacité » (2), dont il était question dans la comédie grecque (fr. 185), — si ce n'était pas simplement un ustensile des cuisiniers, — pourquoi ne serait-ce pas la pré-

(1) *Agroikos*, p. 20, note 1.

(2) Érotien, 73. 11 Klein : ἐγχῖνος · χύτρας εἶδος μεγαλοστόμου καὶ μεγάλης. Μέμνηται τῆς λέξεως... Μένανδρος ἐν Ἐπιτρέπουσιν.

cieuse marmite qui a donné son nom à la pièce de Plaute ? (1)

L'examen auquel nous venons de nous livrer aura rendu vraisemblable, du moins nous l'espérons, que l'*Aululaire* est imitée des *Epitrepontes*. Mais d'autre part plusieurs des rapprochements signalés par M. Geffcken conservent à nos yeux toute leur valeur (2) ; et nous n'oserions pas, pour faire place à une nouvelle hypothèse, mettre le *Dyskolos* hors de cause sans autre forme de procès. Aussi bien ne nous semble-t-il pas nécessaire d'en venir à cette extrémité. On n'a pas pu trouver dans l'*Aululaire* de traces certaines de contamination. Mais nous savons que Ménandre remania plusieurs de ses pièces, et que le remaniement entraîna parfois un changement de titre (3). Pourquoi le *Dyskolos* et les *Epitrepontes* n'auraient-ils pas été dans le même rapport que, par exemple, l'*Andrienne* et la *Périnthienne*? Ce n'est là qu'une supposition, sans preuves positives à l'appui ; mais une supposition à laquelle l'étude des fragments nous a conduits assez naturellement, et que le titre même d'une des deux comédies recommande jusqu'à un certain point. On doit reconnaître, en effet, que l'épithète δύσκολος

(1) A vrai dire, nous savons que c'était plutôt dans des *hydries* que les anciens cachaient leurs trésors (Schol. Aristoph. *Ois.*, 602); et parmi les fragments conservés de l'*Hydria* de Ménandre, il y en a deux qu'on se figure sans peine intercalés dans la pièce imitée par Plaute : le fragment 468 (prononcé par Strobile) et le fragment 467 (prononcé par l'avare pendant son premier entretien avec le riche voisin); mais il n'en est plus de même pour les autres fragments : en particulier le fragment 466 ne me paraît convenir à aucun personnage de l'*Aululaire*. Ajoutons que le prologue de l'*Hydria* était prononcé par un jeune homme, lequel, à un moment donné, répétait certaines paroles d'un vieillard (Quint., XI, 3, 91).

(2) Non pas tous cependant. Sans entrer dans des discussions qui seraient inutiles, puisqu'elles se réduiraient en général à opposer des impressions personnelles à d'autres impressions personnelles, je présenterai une seule observation. Si le fragment 129 appartenait au rôle de Pythodikos (cf. *Aulul.*, v. 367-368), y trouverait-on, auprès de la satire de ceux qui sacrifient pour se garnir la panse, l'éloge des offrandes modestes (encens et πόπανον) qui, du moins, vont aux dieux tout entières? Contenant, comme il fait, une antithèse entre deux façons de rendre honneur aux dieux, le fragment convient bien plutôt, me semble-t-il, au personnage d'un avare ou d'un original.

(3) Ainsi l'*Andrienne* remaniée devint la *Périnthienne* (cf. *Rh. M.*, XXXI, 251-252).

est bien vague et bien générale pour caractériser un homme tel qu'Euclion. Je croirais volontiers que le héros de la pièce homonyme n'était pas agité par le seul démon de l'avarice ; en même temps qu'un avare, c'était probablement un misanthrope, un brutal comme le Knémon d'Élien (1), un perpétuel mécontent, toujours en guerre contre les préjugés, les opinions courantes et les usages reçus ; bref, un descendant de l'illustre Timon, qu'avait mis sur la scène la comédie moyenne (2). Dans une première œuvre, peut-être au début de sa carrière (3), Ménandre a pu reproduire sans beaucoup de modifications un personnage créé par ses prédécesseurs, et il retint, pour la comédie où il le dépeignait, un titre familier au public (4). Plus tard, tout en respectant pour l'essentiel la composition de son drame, il en retoucha le héros, de manière à rattacher tous ses actes, toutes ses paroles, à un unique sentiment : l'avarice. De Knémon le solitaire, le sauvage, l'habitant des champs, il fit Smikrinès, qui étale sa ladrerie en pleine ville. En même temps, à l'œuvre nouvelle il donna un titre nouveau, dont l'idée lui fut vraisemblablement suggérée par une amélioration de l'intrigue (5) ; du *Dyskolos* naquirent les *Epitrepontes*, qu'Alciphron cite parmi ses chefs-d'œuvre (6) et que Plaute imita de préférence.

(1) *Ep. agr.*, 13-16.

(2) Notons qu'un personnage du *Timon* d'Antiphane (fr. 206) tenait des propos qui paraissent dignes d'un pingre. Sur la ressemblance entre le Timon d'Antiphane (Lucien) et le Knémon d'Élien, voir Reich, *De Alciphronis Longique aetate*, Diss. Königsberg 1894, p. 34-35.

(3) Ménandre a débuté en 321/0. Or, la pièce qu'imite l'*Aululaire*, c'est-à-dire selon nous la pièce issue d'un remaniement du *Dyskolos* parait avoir été antérieure à 307 ; cf. Hüffner, *De Plauti comoediarum exemplis atticis quaestiones maxime chronologicae*, Diss. Göttingen, 1894, p. 65-66.

(4) Mnésimachos avait écrit un *Dyskolos* dont il subsiste quelques vers, prononcés par un oncle avare.

(5) La reconstitution du *Dyskolos* par M. Geffcken ne comporte pas à proprement parler un arbitrage de Mégadore (*o. l.*, p. 15), et attribue à Lyconidès, avec une indéniable vraisemblance, les admonestations du fragment 128 (*ibid.*, p. 14-15).

(6) *Ep.*, II, 4, 19. Cf. Meineke, *F. C. Gr.*, IV, p. 119 : « atque omnino praestan- « tissimis eam poetae nostri fabulis adnumeratam fuisse colligas ex Alciphrone... « et Apollon., *de Syntax.*, III, p. 297, qui in exemplis memorat verba ἀναγινώσκω

2. — Conjectures sur la composition des Κληρούμενοι de Diphile.

Pour essayer une reconstitution de l'intrigue des *Cleroumenoi*, nous disposons de documents de deux sortes : les uns nous sont fournis directement, explicitement, par le prologue de *Casine* et par le couplet final (v. 1012-1014) ; les autres peuvent être déduits de la contexture même de la pièce latine. Les premiers, plus faciles à atteindre, ont été dès longtemps utilisés. Des vers 64-66

> is, ne exspectetis, hodie in hac comoedia
> in urbem non redibit ; Plautus noluit,
> pontem interrupit qui erat ei in itinere

on a conclu, sans doute avec raison, que Diphile, à la différence de son imitateur, avait donné dans sa comédie un rôle actif au jeune homme. Pour ce qui est de l'esclave par lequel fut recueillie Casine, il semble bien que lui aussi ait dû intervenir, tout au moins au moment de la reconnaissance ; point n'est besoin, pour le croire, de nier que la facétie des vers 37-38

> est ei quidam servos qui in morte cubat,
> immo hercle vero in lecto, ne quid mentiar

soit traduite, comme l'admet M. Skutsch (1), du prologue des *Cleroumenoi :* la maladie pouvait servir, chez Diphile, à tenir l'esclave à l'écart jusqu'au moment décisif, mais non pas au delà. Reconnue grâce à lui pour la fille du voisin (v. 39 suiv. ; 1013), Casine, en fin de compte, devenait la femme d'Euthynicus (v. 1014). Les documents de la seconde espèce, ceux que peut fournir l'examen attentif de la comédie de Plaute, sont

« σοι 'Αλκαῖον, κωμῳδῶ σου τοὺς 'Επιτρέποντας, non facturus nisi magnam haec « fabula celebritatem adepta esset. » — Peut-être Sidoine Apollinaire n'eut-il pas d'autre raison pour parler des *Epitrepontes* que la célébrité dont jouissait cette pièce ; ou bien la similitude d'*argumentum* à laquelle il fait allusion se réduit-elle à ce que, dans les *Epitrepontes* comme dans l'*Hécyre* de Térence, un jeune homme viole d'abord la jeune fille qu'il doit ensuite épouser.

(1) *Rh. Mus.*, 1900, p. 278.

restés jusqu'ici insuffisamment exploités. C'est à eux que nous nous proposons de consacrer les quelques pages suivantes.

Dans la pièce latine, la deuxième scène de l'acte II prête à une double critique. D'abord, les discours attribués à Myrrhina sont tout à fait surprenants de sa part. Langen a déjà signalé qu'ils ne conviennent point à la femme hardie et malicieuse en qui Cléostrata, presque aussitôt après, trouve une complice empressée (1). On peut aller plus loin : d'une façon générale, ils ne conviennent pas à une femme ; ce n'est pas une femme, me semble-t-il, qui, même parlant à une autre femme, peut, dans une comédie, se livrer sur le compte des femmes à des réflexions sarcastiques telles que celles-ci :

mira sunt, vera si praedicas, nam viri
ius suom ad mulieres optinere haud queunt (v. 191-192)

ou formuler, à l'usage des personnes du sexe faible, ces aphorismes sévères :

nam peculi probam nil habere addecet
clam virum, et quae habet, partum ei haud commode est,
quin viro aut subtrahat aut stupro invenerit.
Hoc viri censeo esse omne quidquid tuom est (v. 199-202).

Ensuite, n'est-il pas inexplicable qu'à l'approche de Lysidamus Cléostrata congédie précipitamment son amie, comme si elle redoutait d'être surprise avec elle (v. 212-213) ? (2) Rien, dans les paroles mêmes qui précèdent l'entretien des deux matrones, n'annonce qu'elle fasse mystère de la visite projetée (v. 163-166 : Sequimini, comites, in proxumum me huc... Ego hic ero, vir si aut quispiam quaeret) ; le fait qu'un peu plus loin Lysidamus insiste pour qu'on invite Myrrhina à la noce suppose qu'il ne voit pas de mauvais œil les relations de sa femme avec la voisine ; et Cléostrata, apparemment, est instruite de ses dispositions. Cela étant, pourquoi presse-t-elle si fort Myrrhina de disparaître avant l'entrée en scène du vieillard ?

(1) *Plautinische Studien* (dans les *Berliner Studien*, V), p. 127-128.
(2) La remarque a déjà été faite par Ladewig, *Rh. Mus.*, III (1844-1845), p. 193.

A mon avis, les deux inconséquences que nous venons de relever peuvent avoir leurs causes dans des remaniements de l'action opérés peu soigneusement par Plaute ; disons en des termes plus précis, elles peuvent tenir à la suppression de certains personnages qui jouaient un rôle chez Diphile. Nous connaissons déjà deux de ces personnages : Euthynicus et (peut-être) le vieil esclave ; dans la deuxième scène de l'acte II, je crois trouver la preuve qu'il y en avait un troisième : le père de Cléostrata. Que l'on compare cette scène de *Casine* avec la scène V, 2 des *Ménechmes* ; les similitudes sont évidentes : aux vers 191-192, que nous avons transcrits un peu plus haut, répondent dans les *Ménechmes* les vers 766-767

ita istaec solent, quae viros subservire
sibi postulant, dote fretae, feroces;

au vers 205

noli sis tu illi advorsari

les vers 787-789

... quotiens monstravi tibi, viro ut morem geras,
quid ille faciat ne id observes, quo eat, quid rerum gerat;

au vers 206

sine amet, sine quod libet id faciat, quando tibi nil domi relicuom est

les vers 790-793

M. At enim ille hinc amat meretricem ex proxumo. S. Sane sapit,
atque ob istanc industriam etiam faxo amabit amplius.
M. Atque ibi potat. S. Tua quidem ille causa potabit minus,
si illic sive alibi libebit? Quae haec, malum, impudentiast?

et les vers 801-802

quando te auratam et vestitam bene habet, ancillas, penum,
recte praehibet, melius sanam est, mulier, mentem sumere.

Et la femme de Ménechme, aux vers 798-799, ne se plaint pas moins amèrement que Cléostrata au vers 203 d'être trahie par qui devrait l'appuyer :

non equidem mihi te advocatum, pater, adduxi, sed viro ;
hinc stas, illim causam dicis (*Men.*, 778-779)
tu quidem advorsum tuam amicam omnia loqueris (*Cas.*, 203).

Par la pensée, substituons à la trop craintive Myrrhina de l'acte second le beau-père de Lysidamus ; les propos qui, dans la bouche de celle-là, nous ont paru déplacés conviendront fort bien à celui-ci ; je suis d'avis qu'on les lui restitue.

Cette restitution laisse subsister la deuxième des anomalies que nous avons signalées : à l'approche de son mari, Cléostrata n'a pas plus de raison de faire partir son père qu'elle n'en avait de congédier son amie. Ajoutons qu'au point de l'action où se place la scène discutée, elle n'en aurait pas eu de le faire appeler. En effet, les pères de comédie, qui ne prêtent pas volontiers l'oreille aux récriminations de leurs filles mal mariées, ne sont ordinairement priés d'intervenir que si l'inconduite de leurs gendres est notoire ; or, au début de la pièce, Cléostrata n'a pas encore de preuves à fournir contre Lysidamus. Savait-elle même, chez Diphile, ce que son mari trame avec le fermier? nous pouvons en douter (1), lorsque nous voyons que Chalinus, l'allié de Cléostrata, paraît découvrir seulement beaucoup plus tard les projets du bonhomme sur Casine :

.....attatae!
nunc pol ego demum in rectam redii semitam :
hic ipsus Casinam deperit (v. 468-470).

Ce détail est en contradiction avec quelques autres passages, notamment le vers 196 (.. sed ipsus eam amat) ; peut-être est-ce un souvenir de l'original grec, où Cléostrata n'aurait eu d'abord d'autres soupçons que ceux qu'elle exprime chez Plaute, acte II, scène 3 (ubi in lustra iacuisti ?.. unde is, nihili ? ubi fuisti ? ubi lustratu's ? ubi bibisti ?), des soupçons sans objet précis ; à coup sûr, le désir de contrecarrer son mari, et aussi

(1) Avec Teuffel, *Rh. Mus.*, VIII (1851-1853), p. 29 = *Studien und Charakteristiken* [2], p. 321.

la condescendance d'une mère trop indulgente aux caprices d'un fils trop aimé (1), suffiraient à expliquer pourquoi elle refuse de marier Casine à Olympion, sans qu'il fût besoin de supposer qu'elle défend en même temps ses droits d'épouse. Mais n'insistons pas sur cette question. De quelque façon qu'on la résolve, ce que nous avons dit au commencement du présent paragraphe n'en demeure pas moins incontestable, et nous nous trouvons en présence de ces deux obligations : expliquer d'où vient l'entretien de Cléostrata avec son père, que Plaute a transporté au début de son acte II en changeant l'un des interlocuteurs ; indiquer ce qui, dans la pièce grecque, précédait et motivait le jeu de scène des vers 212-213.

Nous essaierons d'abord de satisfaire à la seconde partie de ce programme. Euthynicus, avons-nous dit, jouait un rôle chez Diphile. Mais est-il vraisemblable qu'il soit revenu de son voyage juste à temps pour épouser Casine ? ne l'est-il pas plutôt qu'il reparaissait dès l'une des premières scènes pour exprimer lui-même son amour et y intéresser les spectateurs ? Entre les deux combinaisons possibles, je ne crois pas que l'on puisse hésiter. Aussitôt disparus les deux pseudo-rivaux, l'écuyer et le rustre, dont la dispute occupe le premier acte, je pense donc que le jeune amoureux, peut-être seul, peut-être accompagné d'un esclave confident, faisait son entrée sur la scène ; dans un monologue, ou dans un entretien avec son compagnon, il disait l'état de son cœur, ses désirs et ses craintes ; il déclarait que, rentré de voyage sans avoir annoncé son retour, il n'osait affronter son père, — tel Clinia dans l'*Heautontimoroumenos*, tel Stratippoclès dans l'*Epidicus*, — avant de savoir où en étaient les choses. Alors s'ouvrait la porte du logis paternel, et Cléostrata paraissait, se rendant chez sa voisine ; Euthynicus, qui s'était prudemment retiré à l'écart, rassuré, abordait sa mère ; et entre les deux s'engageait une conversation qui achevait l'exposition de la pièce. C'est cette conversation qu'inter-

(1) Apulée, *Flor.*, 16 : ... mater indulgens. Cf. Tér., *Heautont.*, 991-993 : matres omnes filiis | in peccato adiutrices, auxilio in paterna iniuria | solent esse.

rompait l'arrivée de Lysidamus ; et c'est à Euthynicus que Cléostrata conseillait alors de s'esquiver, son retour imprévu risquant de tout compromettre. Plaute, qui supprimait le rôle du jeune homme, devait imaginer quelque nouveau moyen de retenir Cléostrata en scène jusqu'à ce que Lysidamus arrivât ; il a feint que de son côté Myrrhina venait chez sa voisine, et que toutes deux se rencontraient en route ; c'était tirer un très heureux parti du préambule de la scène de Diphile ; en conservant plus loin l'épilogue de cette scène, notre auteur fut moins bien inspiré.

Et maintenant, d'où vient le dialogue que Plaute a mis à la place de la scène supprimée ? Ce que nous avons dit des pères de comédie donne à penser que le père de Cléostrata était appelé seulement vers la fin de la pièce, pour surprendre Lysidamus en flagrant délit de débauche. Quelques détails du texte me paraissent propres à confirmer cette opinion préconçue. Au début du IVe acte, Pardalisca sort de chez sa maîtresse ; dans un monologue (v. 759-779), elle raconte ce que les deux matrones sont en train de machiner à l'intérieur, comment elles travestissent Chalinus, comment elles se préparent à berner Lysidamus. Celui-ci survient à son tour, pressant le départ du cortège nuptial (v. 780-787) ; il aperçoit l'esclave, qu'il soupçonne de l'espionner, il lui demande ce qu'elle fait sur la scène, et obtient cette réponse (v. 790) : ego eo quo me ipsa misit. Langen a très bien observé (1) que, dans la pièce de Plaute, ces paroles ne se rattachent à rien ; car Pardalisca, qui vient de sortir de la maison, y rentre aussitôt sans être allée nulle part. Selon toute vraisemblance, les choses se passaient autrement chez Diphile ; là, je pense, Pardalisca quittait la scène pour aller remplir au dehors la mission dont on l'avait chargée. Et en quoi consistait cette mission ? A aller chercher le père de sa maîtresse (2). Celui-ci devait arriver au commen-

(1) *O. l.*, p. 127.

(2) A ce compte, pour des spectateurs instruits de ce qui s'apprêtait, il devait être assez plaisant de voir Lysidamus presser lui-même le départ de Pardalisca.

cement de l'acte suivant, et guetter en compagnie des femmes la réapparition piteuse de son gendre. Une des phrases du rôle de Myrrhina, que nous avons cru devoir lui restituer, prend, au point de l'action où nous la replaçons, une importance toute particulière. Avant de proclamer, dans des vers que nous avons cités (199-202), qu'une honnête femme ne doit rien posséder sans l'aveu du mari, Myrrhina demandait à son amie : d'où te vient cette Casine que tu prétends être à toi ? (v. 198 : unde ea tibi est?). Dans la pièce latine, cette question demeure sans réponse ; dans la pièce grecque, posée à Cléostrata par son père *en présence de Myrrhina*, elle pouvait amener la reconnaissance de Casine, et par suite le dénouement.

La combinaison que j'adopte suppose que le travestissement de Chalinus et toutes ses conséquences figuraient déjà chez Diphile. C'est là une opinion que beaucoup de savants ont rejetée, les obscénités auxquelles Plaute s'est complu leur paraissant indignes du poète grec (1). Mais peut-être, en raisonnant de la sorte, attribuent-ils à celui-ci plus de délicatesse qu'il n'en avait. Les *Lettres* d'Alciphron, les *Dialogues* de Lucien, l'un et l'autre lecteurs assidus des poètes de la comédie moyenne et nouvelle, ne disposent pas à croire que ces poètes aient proscrit de leurs œuvres les motifs graveleux : pour ce qui est de Diphile en particulier, un passage d'Athénée prouve que ses personnages, et même ses personnages féminins, se permettaient quelquefois de tenir des propos plutôt libres (2). N'oublions pas

(1) Ladevig, *Rh. Mus.*, III, p. 186, 191 ; Teuffel, *Rh. Mus.*, VIII, p. 28 = *St. u. Char.* [2], p. 320 ; cf. Leo, *Plautinische Forschungen*, p. 151 ; *Abh. der Ges. der Wiss. zu Göttingen*, N. F. I (1896-1897), p. 105 suiv.

(2) Ath., 451 B = *Fragm. Comic. Att.* de Kock, II, p. 557 (fr. 50). L'allusion obscène contenue dans le vers 429 du *Rudens*, si elle ne prouve pas formellement que l'acteur chargé dans la pièce grecque du rôle de Scéparnion ait été orné du phallus (Skutsch, *Rh. Mus.*, 1900, p. 282, n. 2), peut être du moins empruntée à Diphile. On admet volontiers que celui-ci fut, parmi les poètes comiques de son temps, celui qui resta le plus fidèle à l'esprit de la période précédente (Meineke, *Historia critica*, p. 447 ; Croiset, *Hist. de la littér. gr.*, III, p. 621), — laquelle ne craignait point l'obscénité. Sur sa réputation personnelle, au point de vue des mœurs, opposée à celle de Ménandre, cf. Lübke, *Menander und seine Kunst*, progr. Berlin, 1892, p. 13.

qu'avec les développements obscènes qui remplissent la fin de *Casine* les modernes ont voulu retrancher de l'original grec les développements bouffons qui ont pour thème le prétendu délire de l'épousée (1) ; or, en signalant dans ces derniers des imitations d'Euripide (2), M. Leo a rendu vraisemblable qu'il fallait en faire remonter à Diphile l'invention et la responsabilité ; cela doit nous empêcher de proclamer avec trop d'assurance l'origine *barbare* des premiers. Par le fait, M. Skutsch paraît avoir établi qu'un auteur de la période alexandrine, le plus probablement un poète élégiaque, avait raconté une mésaventure analogue à celle d'Olympion (3) ; et on sait que l'élégie galante a beaucoup emprunté au répertoire comique. D'ailleurs nous ne contestons point que Plaute ait renchéri sur l'inconvenance de son modèle. Il est pour le moins inutile qu'Olympion et Lysidamus viennent à tour de rôle narrer leur déception ; on peut même trouver surprenant que les deux aient un récit à faire, autrement dit que Lysidamus ait laissé son esclave tenter la première expérience et qu'il ait pu ensuite en ignorer la ridicule issue ; je suis prêt à admettre que chez Diphile le mari de Cléostrata buvait seul à la coupe amère, et seul confessait ses déboires. J'admets également très volontiers que sa confession n'était pas aussi circonstanciée que l'est chez Plaute celle d'Olympion ; à coup sûr, les femmes n'avaient pas besoin de tant de détails pour savoir ce qui s'était passé ; ces détails étaient de mise, si je puis ainsi dire, dans la pièce latine, parce que dans cette pièce la déconvenue du mari infidèle est le but où aboutit l'intrigue ; il en allait autrement chez l'auteur grec ; si nous avons bien reconstitué la partie finale des *Cleroumenoi*, Lysidamus, revenu de son escapade, y tombait en pleine reconnaissance ; dans ces conditions, on avait mieux à faire que de le soumettre à un interrogatoire indiscret ; au milieu de la joie

(1) Ladevig, *o. l.*, p. 188, 194-195.

(2) *Plautinische Forschungen*, p. 120. — Les brutalités de la scène du tirage au sort ont leurs équivalents dans d'autres scènes imitées de Diphile : Plaute, *Rudens*, III, 4 ; Térence, *Adelphoe*, II, 1.

(3) *Rh. Mus.*, 1900, p. 283-285.

générale qui disposait les gens à l'indulgence (1), il achetait sans trop de peine son pardon en autorisant le mariage de son fils avec Casine reconnue citoyenne (2). Il ne s'agit donc pas d'imputer à Diphile toutes les obscénités de l'acte V, mais seulement le motif du travestissement ; et cela peut se faire, il me semble, sans porter atteinte à son honneur (3). Teuffel, qui s'y est refusé, imagine qu'après le tirage au sort Cléostrata, désolée, s'en va conter sa peine à Myrrhina, et qu'au cours de la conversation l'origine de Casine se découvre (4). A ce compte, la reconnaissance aurait été bien faiblement rattachée à l'action, et Myrrhina serait intervenue trop exclusivement pour la rendre possible ; je pense que, chez Diphile comme chez Plaute, Myrrhina avait un rôle plus actif, qu'elle assistait son amie contre Lysidamus ; et le plus plausible, à mon avis, est qu'ici et là elle l'assistait dans la même entreprise.

Les observations qui précèdent permettent d'imaginer en gros l'intrigue des *Cleroumenoi*. Prétendre la reconstituer en détail serait évidemment illusoire. Toutefois, j'ajouterai encore une remarque. Une des plus graves incohérences que l'on puisse reprocher à l'auteur de *Casine* (5) consiste dans le revirement brusque et non motivé de l'irascible Cléostrata qui, presque coup sur coup, empêche Alcésimus d'envoyer chez elle Myrrhina, et puis, sans faire d'objection, laisse Lysidamus aller chercher la voisine. Peut-être ce changement d'attitude s'expliquait-il chez Diphile parce que, dans l'intervalle, Cléostrata avait pris conseil de ses alliés ; Plaute aurait supprimé le conci-

(1) Principalement Myrrhina, qui retrouvait sa fille ; c'est pour cela sans doute que chez Diphile Lysidamus priait Myrrhina d'intervenir en sa faveur (cf. *Cas.*, v. 1000 : Myrrhina, ora Cleostratam) ; chez Plaute, cette demande n'a pas d'à-propos particulier.

(2) Teuffel (*Rh. Mus.*, VIII, p. 30) observe avec justesse que, dans la pièce latine telle que nous la lisons, la réconciliation de Lysidamus et de Cléostrata se fait trop vite et n'est pas motivée.

(3) Le travestissement de Chairéa dans l'*Eunuque* n'évoque pas des images beaucoup plus décentes que le travestissement de Chalinus ; et il aboutit, après tout, à des résultats plus fâcheux.

(4) *O. l.*, p. 29.

(5) Cf. Ladevig, *o. l.*, p. 187 ; Langen, *o. l.*, p. 125-126.

liabule parce qu'on y voyait paraître des personnages qui chez lui n'avaient plus aucun rôle, tels qu'Euthynicus, ou parce qu'on y entendait préparer des incidents qui ne devaient pas se produire dans la pièce, tels que l'intervention du beau-père de Lysidamus. Mais je m'arrête ici dans la voie des suppositions, ne sentant plus sous mes pas un terrain suffisamment solide.

Ph. E. Legrand.

Lyon, juillet 1902.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE[1]

(N° X).

I. — Architecture. Fouilles.

Le gynaikonitis homérique. — C'est une opinion courante parmi les archéologues que, dans la maison grecque archaïque, l'appartement des femmes était situé *derrière* celui des hommes. Cette opinion est-elle fondée? M. E. Gardner essaie de prouver qu'elle ne s'appuie sur aucun argument sérieux. Le plan des constructions mycéniennes de Tirynthe ne s'explique bien que dans l'hypothèse de deux palais ou de deux groupes d'habitations juxtaposés. De même les maisons de Délos n'ont qu'une cour et les Économiques de Xénophon ne se comprennent qu'avec une distribution pareille. La maison romaine ou gréco-romaine diffère de la grecque précisément par la deuxième cour qui vint s'ajouter à la première (2).

(1) En lisant une nouvelle signature au bas du *Bulletin archéologique*, la pensée de nos lecteurs se reportera avec reconnaissance vers celui qui, pendant sept ans, a dirigé avec tant de distinction cet important département de la *Revue*. M. Henri Lechat, en présence d'occupations de plus en plus absorbantes, s'est vu obligé de nous demander un successeur; nous avons confiance que le choix que nous avons fait ralliera tous les suffrages. Ancien élève de l'École normale et membre de l'École d'Athènes, lauréat de l'Association, auteur de thèses de doctorat et de catalogues d'art justement estimés, M. de Ridder était déjà un collaborateur de la *Revue*. Son concours, désormais plus assidu, nous est infiniment précieux. Nous tenons à le remercier de la bonne grâce, de l'abnégation avec laquelle il s'est mis à notre disposition. L'héritage est lourd à porter; il ne pouvait reposer sur de plus solides épaules.

(La Rédaction).

(2) *Journal of Hellenic Studies*, 1901, pp. 293-305.

Le temple d'Égine. — L'*Anzeiger* annonce (1) que M. Furtwængler a découvert à Égine, outre la dédicace à Aphaia, deux têtes appartenant aux frontons du temple et la main gauche de l'Athéna. Les ex-voto comprennent des statuettes « mycéniennes » du type bien connu de la κουροτρόφος, des reliefs « argivo-corinthiens », des vases de porcelaine égyptienne, beaucoup de poterie corinthienne, une coquille gravée « phénicienne », etc. Comme on le voit, les offrandes étaient à peu près les mêmes dans tous les vieux sanctuaires du VIIe et du VIe siècle, en quelque point du monde grec qu'ils fussent situés.

L'Erechtheion et le vieux temple de l'Acropole. — M. Michaëlis, préparant une nouvelle édition de son *Arx*, est revenu sur la question des temples de l'Acropole (2). Suivant lui, le temple découvert dans les dernières fouilles entre l'Erechtheion et le Parthénon, est l'Hékatompedon : sans la colonnade qui l'entoure, et qui est postérieure, l'édifice a en effet environ 100 pieds de long (exactement 105 pieds 3/4). Il date de la première moitié du VIe siècle et son fronton était décoré du Typhon et de l'Héraklès combattant le triton : la colonnade est de la fin du VIe siècle et une Gigantomachie en marbre en ornait la façade. La colonnade fut brûlée en 480, mais le temple survécut ; il aurait même subsisté, une fois construits l'Erechtheion et le Parthénon ; une cause fortuite, un incendie, le détruisit en 405. Ce ne fut, d'ailleurs, jamais le temple officiel. Celui-ci, édifié là où étaient les symboles traditionnels, l'olivier, la mer sacrée et le σῆμα τριαίνης (3), était plus au Nord : l'Erechtheion ne fut que le second temple construit en cet endroit, il remplaça un premier édifice, sans doute très ancien. Là, de tous temps, ont été adorées deux divinités σύνναοι, à l'Ouest Erechtheus, à l'Est Athéna. Suivant M. Michaëlis, Pausanias entre dans l'Erechtheion

(1) 1901, p. 129-131.

(2) *Jahrbuch*, 1902, p. 1-31.

(3) M. Nilssohn (*Journal of Hellenic Studies*, 1901, p. 325-333, fig. 1-2) croit retrouver ce σῆμα dans un relief de sol ayant la forme d'un trident. Grammaticalement, il n'est pas de doute qu'il n'ait raison.

par l'escalier Sud (tribune des Caryatides) : il en ressort par le vestibule septentrional et entre ensuite dans la partie du temple consacrée à la Poliade : aucune communication intérieure ne reliait ensemble les deux fractions de l'édifice. L'opisthodomos n'a rien à voir avec l'Hékatompedon. C'est simplement la partie la plus occidentale du Parthénon. Aucun trésor, sauf des cas exceptionnels, n'y était conservé, mais c'était l'endroit où se réunissaient, pour les opérations de recension, les ταμίαι de la déesse. Les grammairiens ont confondu le bureau avec les objets recensés. — Une objection se présente invinciblement à l'esprit. Si l'ancien temple, dédié aux deux divinités poliades, était au Nord de l'Acropole, comment se fait-il que sous l'Erechtheion il n'en soit rien resté, au lieu que deux bases de colonnes mycéniennes ont été découvertes sur l'emplacement du nouvel Hékatompedon ? La question ne peut être résolue d'une manière définitive que si l'on reprend à nouveau l'étude des substructions de l'Erechtheion.

La décoration de la Farnésine. — La frise en stuc qui ornait, à l'intérieur, la maison trouvée près de la Farnésine (1) est, comme on sait, particulièrement difficile à interpréter. M. Lœwy y voyait la légende du roi Bokchoris. M. Robert (2) y reconnaît deux aventuriers, pareils aux héros de Pétrone, voyageant de cour en cour et exposés à toute sorte de tribulations. L'original aurait servi à illustrer un roman grec, aujourd'hui disparu. Il est malheureux que ces reliefs, d'un art si délicat, paraissent irrémédiablement perdus ; avant leur effritement complet, peut-être pourrait-on les étudier à nouveau et contrôler l'hypothèse ingénieuse de M. Robert.

(1) *Monumenti*, XI, p. 45-8; *Röm. Mittheil.*, X, p. 231 (Mau); *Rendic. d. Lincei, ser.* V., v. VI, 1897, p. 27 (Lœwy).
(2) *Hermes*, 1901, *Arch. Nachlese*, XV, p. 364-8.

II. — Sculptures.

Sculptures « étrusques ». — A Norba, dans le Latium, les Italiens viennent de retrouver une statuette de bronze de très ancien style. La tête et le corps enveloppés dans un manteau qui sert de gaîne, les bras étendus, la taille à peine indiquée, la figure grossière et massive, elle paraît, bien qu'elle ait certainement été faite sur place, la copie d'une statuette grecque

archaïque (1). Au même endroit, près du grand temple de la petite acropole, Savignoni a recueilli un document plus significatif encore : ce sont deux têtes en terre cuite, dont l'une est surtout précieuse (2). La chevelure, striée sur le front et serrée par un bandeau, les yeux ovales et obliques, la bouche cernée par un sillon net, le profil du visage et la forme du crâne sont grecs ou d'imitation grecque : le potier s'est évidemment inspiré d'un original hellénique et du VIe siècle. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire avec les éditeurs que l'art grec n'a pas pénétré dans le pays des Volsques : il y a joué sans doute un

(1) *Notizie degli scavi*, 1901, fig. 12, p. 531.
(2) *Ibid.*, fig. 18, p. 538.

rôle moins important qu'en Étrurie ou dans l'Italie du Sud, mais le Latium lui-même n'a pas échappé, dès l'époque royale, à son influence, directe ou indirecte.

Le trône d'Amyclées. — Le trésor de Cnide devait amener M. Homolle à étudier un monument contemporain, où les caryatides paraissent avoir joué le même rôle, le trône d'Apollon Amycléen, chef-d'œuvre du Magnète Bathyclès (1). La description de Pausanias paraît, au premier abord, si précise, que tous les maîtres de l'archéologie ont tenté de reconstituer le siège disparu : M. Homolle se devait à lui-même de s'y essayer à son tour. Il l'a fait d'après un principe tout nouveau. Suivant lui, le trône est plein et l'autel d'Hyakinthos n'est qu'un tabouret monumental, placé le long du siège et devant lui : Apollon, dont la statue était dressée sur cet autel, pouvait vraiment, si les genoux du xoanon venaient à se plier, s'asseoir sur le fauteuil sacré. Le compartiment central, plus large, lui était réservé : sur les quatre autres, M. Homolle suppose Hyakinthos, et Iris, Amphitrite et Poseidon, dont Pausanias semble mentionner les statues (ἀγάλματα) en décrivant le tombeau du héros. Je ne peux insister sur les détails, ni sur l'ingénieuse répartition des bas-reliefs. Le sujet est de ceux dont la discussion serait infinie. On aimerait cependant à savoir comment la décoration des six bras du trône pouvait être visible pour les spectateurs placés en contre-bas et comment, si le siège était plein, la frise intérieure était éclairée : surtout il paraît difficile que, si la statue était placée devant le monument, elle n'en masquât pas la façade. M. Homolle reviendra sans doute sur tous ces points et discutera de près les passages de Pausanias qui paraissent mal se concilier avec sa théorie (2).

Les Dioscures de Delphes. — M. Homolle nous donne d'excel-

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, p. 427-445.

(2) Par exemple il est dit (3, 19, 1), que la statue ἐνταῦθα (i. e. à l'endroit le plus large du siège) ἐνέστηκε.

lentes reproductions des deux « Dioscures » de Delphes et tente de les rattacher à une école d'art (1). L'auteur, sans doute Polymédès, est Argien et travaillait, semble-t-il, dans la première partie du VIe siècle. S'ensuit-il nécessairement qu'il y ait eu, dès cette époque, une école argienne ? Je n'ai pas nié la présence, à cette date, d'artistes nés dans le Péloponnèse et y travaillant : ce que j'ai contesté (2), c'est l'existence, avant l'an 500, d'un *style* argien. De fait, quand il s'agit de le définir, les difficultés abondent et M. Homolle est le premier à faire la part de l'influence ionienne. Dans cette période de débuts, il n'y a pas d'écoles locales caractérisées, mais les artistes, en tous lieux, et selon leur tempérament ou leur habileté, suivent l'un des courants divers entre lesquels se partage l'art grec. Tout au plus peut-on observer que certaines tendances trouvent plus de faveur en certains lieux : ici l'on préfère les formes molles et rondes, là les plans secs et rigides, mais les exceptions abondent : Brygos ne se rencontrera-t-il pas plus tard auprès de Kléophradès ? La chevelure des « Apollons » rappelle, il est vrai, la statue d'Eleuthernes, mais je crois dangereux de conclure sur cet indice à l'influence crétoise.

Trésor de Siphnos. — M. Homolle consacre un important article aux caryatides du trésor de Siphnos (3). Les Cnidiens, suivant lui, auraient été les premiers à Delphes, mais non les seuls à faire usage de supports ayant forme humaine. De fait, le trésor de Siphnos, édifié vers 525, paraît bien avoir été décoré de deux statues semblables dont M. Homolle a retrouvé les débris. Le style n'en est pas identique à celui des κόραι de Cnide. Les plis de l'étoffe sont en creux et les draperies elles-mêmes sont plus collantes ; elles trahissent un parti pris de précision et d'« élégance sévère » ; la figure est plus sèche et plus maigre, la bouche arquée tend davantage les chairs, le

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, pl. 18-21, p. 445-462.
(2) *Bronzes de l'Acropole*, Préface, p. xx.
(3) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, pl. 5-7, pp. 586-611.

polos enfin est moins élevé et les reliefs qui l'ornent sont plus sobres : on sent un progrès dans la décoration et peut-être une tendance nouvelle de l'art. M. Homolle compare aux caryatides l'une des statues trouvées sur l'Acropole et plusieurs sculptures de Délos et de Paros : il attribuerait volontiers l'œuvre nouvelle à l'un de ces artisans de Paros, qui étaient venus, au VIe siècle, travailler à l'ornementation des sanctuaires de Delphes.

Tête Rampin. — M. Lechat publie à nouveau la tête Rampin, aujourd'hui au Musée du Louvre (1). Les héliogravures dont l'article est accompagné sont plus exactes que la planche des *Monuments* de Rayet. La date proposée (550-540) ne laisse pas de surprendre par sa précision : elle trouvera sans doute sa justification dans l'ouvrage que prépare M. Lechat, sur les sculptures attiques antérieures à l'invasion des Perses.

La stèle de Pharsale. — Sur la stète de Pharsale (2) les deux femmes tiennent chacune une fleur dans leur main droite. Qu'avaient-elles dans l'autre main, c'est ce qu'il est moins facile de connaître. M. Perdrizet croit voir chez l'une un sac à osselets, chez l'autre trois astragales (3). Les femmes seraient des mortelles et le relief serait funéraire. Il est possible, mais, si l'on étudie l'original au Musée du Louvre, les osselets paraissent, à tout le moins, douteux : il reste que l'hypothèse est ingénieuse.

(1) *Monuments et Mémoires* (fond. Piot), t. VII, 1901, pl. 14, p. 143-151.
(2) Collignon, *Sculpture grecque*, I, fig. 137, p. 271.
(3) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, p. 358-360.

Relief de Thasos. — M. Mendel publie un petit relief de Thasos, récemment acquis par le Musée du Louvre (1). On y voit assise vers la gauche, une femme, sans doute Aphrodite, tenant dans la main gauche une colombe, et, dans la main droite levée, une fleur en bouton. Le rapport est étroit avec une stèle de Paros, publiée par Lœwy et que j'ai photographiée en 1892. M. Mendel, qui a fait ce rapprochement, étudie la technique de ces reliefs à fond ravalé et la compare à celle des coroplastes et des peintres de vases. — Un autre relief, depuis longtemps connu de tous ceux qui ont visité Thasos, est publié pour la première fois par M. Mendel et représente une Nikè debout à côté d'une femme assise, peut-être Démèter. Il décorait le montant d'une des portes monumentales de la ville et peut dater des années qui suivirent les guerres médiques. L'impression que j'en ai conservée, lorsque je l'ai vu, il y a une dizaine d'années, est la même que celle qu'a éprouvée M. Mendel : si la sculpture avait été trouvée sur l'Acropole, nul archéologue n'aurait hésité à y reconnaître les caractères du style attique. Il ne faut pas en conclure que l'artisan de Thasos ait imité l'un de ses confrères athéniens, mais qu'il s'est rencontré avec lui dans la recherche des mêmes formes, ce qui ne laisse pas d'entraîner d'assez graves conséquences.

Apollon Citharède. — Un torse archaïque venant du château

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, pl. 14-16, pp. 532-560.

de Sceaux était depuis longtemps exposé au Louvre dans la rotonde du Mars Borghèse. M. Collignon l'a étudié et a reconnu en lui une statue d'Apollon citharède. Sur le flanc gauche, pend un bourrelet double, où il faut voir l'enveloppe de la lyre. L'œuvre est de style ionien et date du premier quart du ve siècle (1).

Tête attique du ve *siècle.* — Une tête attique, provenant d'un bas-relief ou d'une métope, est publiée dans l'*Éphiméris* par M. Furtwængler (2). Elle date de la période qui s'étend entre les guerres médiques et les premiers travaux du Parthénon, c'est-à-dire de cette intéressante époque de transition que vient d'étudier M. Joubin. Par le style, elle appartient au très petit nombre des sculptures attiques que nous pouvons rapprocher des frontons d'Olympie : il y a parenté évidente entre les deux arts, mais le travail de la petite tête est plus sobre et plus élégant, les chairs sont plus tendues et l'expression plus sévère. L'Athéna « mélancolique » présente les mêmes caractères et les mêmes qualités. M. Lechat a pu la dater un peu trop bas (3), mais les raisons qu'il en donnait méritaient peut-être qu'on les discutât plus longuement.

Tête d'Asklepios. — Une tête d'Asklepios, trouvée dans les thermes de Caracalla, a été étudiée par M. Savignoni, dans les *Notizie degli Scavi* (4) et dans les *Römische*

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900, p. 532-541, pl. XII.
(2) 1901, pl. 8, p. 143-146.
(3) *Monuments et Mémoires* (fond. Piot), III, pl. I, p. 5 et suiv.
(4) 1901, p. 248.

Mitteilungen (1). Elle est en marbre, mais présente des traces de dorure, ce qui n'est pas la seule preuve d'un original métallique. Ce prototype peut dater de 450 environ avant notre ère. La figure est sévère, encore archaïque, la bouche, légèrement contractée, les yeux un peu obliques. La coiffure est singulière : les cheveux, partagés sur le front, descendent sur les côtés en larges ondes bouclées et couvrent complètement les oreilles. Le dieu était debout et avait la poitrine nue : un pan de l'himation retombait sur son épaule gauche.

Hermès du ve *siècle.* — L'Hermès de Chatsworth House que M. Furtwængler étudie dans le *Journal of Hellenic Studies* est une statue un peu plus grande que nature, et une réplique d'un original qu'on peut dater du milieu du ve siècle. L'un des monuments qui s'en rapproche le plus est l'Apollon de Cassel (2).

Bas-relief de Torre de' Passeri. — Le Musée de Naples vient d'acquérir un précieux bas-relief, trouvé, dit-on, à Torre de' Passeri, dans les Abruzzes, l'ancienne Interpromium. Il décorait, semble-t-il, un côté d'un cippe cubique et est malheureusement cassé à droite et à gauche. Il représente, s'avançant à gauche vers un autel, Athéna tenant la lance, et Dèmèter, la tête ceinte d'une bandelette, portant une gerbe d'épis. Les figures sont plus petites que nature (1 m. de haut environ), et la réplique

(1) 1901, p. 372-380, pl. 14.
(2) 1901, pl. 8, p. 209-212.

est d'époque romaine, mais l'original était grec et sûrement du ve siècle. La Pallas, malgré les déformations dues au copiste,

n'est pas sans quelque rapport avec l'Athéna *mélancolique* du Musée d'Athènes (1).

Une statue de l'École de Phidias. — M. Amelung a découvert récemment dans le casino de la ville Doria-Pamphili une statue dont ni Matz-Duhn, ni Helbig n'ont connu l'existence. Elle représente une femme vêtue du chiton serré à la ceinture et d'un large himation dont un pan retombe sur l'épaule gauche : la tête, légèrement inclinée vers l'épaule droite, regardait un attribut, peut-être une fleur ou un miroir que tenait la main de même sens ; dans la main gauche devait être un sceptre. Le visage est bien conservé : avec sa bouche entr'ouverte aux lèvres épaisses, il rappelle à M. Amelung la Peitho de la frise du Parthénon. D'autre part, la poitrine de la déesse montre les mêmes plis bouffant sur des formes pleines que la Parque assise

(1) *Notizie degli Scavi*, 1901, p. 283-284 (fig.), Sogliano.

du fronton oriental. Enfin certaines envolées de draperies sur la jambe droite tiendraient de la Nike de Paionios. L'auteur est

un de ces sculpteurs à la suite qui ont imité Phidias en conservant quelque originalité : des statues comme l'Aphrodite Doria témoignent de la prodigieuse vitalité de l'art grec à la fin du ve siècle (1).

Tête de Sapho. — La *Revue archéologique* nous donne une nouvelle tête attribuée à Sapho et qui fait partie de la collection Biscari, à Catane (2). Le monument est médiocre et n'a d'importance que par la série à laquelle il se rattache. M. Rizzo

(1) *Rœmische Mitteilungen*, 1901, p. 21-32, pl. 1-2.
(2) *Rev. Archéol.*, 1901², pl. 21-22, p. 301-307 (G. Rizzo).

y joint une reproduction nouvelle de l'Hermès de Naples que

Furtwængler attribue à Phidias (1) et qui était autrefois restauré en Cybèle.

Bas-relief d'Égine. — Un bas-relief d'Égine, œuvre assez médiocre d'un imitateur de Phidias (2), témoigne de la curieuse persistance, jusque vers la fin du ve siècle, de l'art et du culte mycéniens. On y voit un autel d'Artémis exhaussé sur quatre gradins et creusé en forme de cuvette profonde entre deux cornes pointues et très élevées. C'est le bucrâne primitif dont M. Evans a fait récemment ressortir l'importance et dont les fouilles de Crète nous donnent de si curieux exemples.

Éphèbe du Prado. — M. Paris, l'explorateur infatigable des

(1) *Meisterwerke*, p. 98.
(2) Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1901, pl. 6, p. 113-120, S. Wide.

monuments ibériques, publie une statue d'éphèbe du Prado (1), dont les parties antiques ne laissent pas d'être intéressantes. La tête, penchée vers la droite et encadrée de longues boucles, rappelle le tireur d'épine du Capitole et la main gauche est appuyée sur la hanche, suivant un motif que Praxitèle n'inventa pas, mais dont il fit grand usage ; le corps est d'un modelé superficiel, mais où l'on sent le souvenir d'un art plus sévère. Le nom d'Euphranor, que M. Paris ne prononce qu'avec réserve, peut servir d'étiquette commode pour désigner les monuments où ce même compromis est tenté entre le style « polyclétéen » et l'école attique.

Trouvaille du Quirinal. — En creusant une galerie sous les jardins du Quirinal, on a découvert un certain nombre de statues que M. Mariani fait connaître dans le *Bulletin municipal* (2). Les plus remarquables sont un éphèbe dionysiaque dont la tête, assez belle, rappelle l'Eros de l'Ermitage, un Hermès au bélier du même style que l'Électre du Louvre, enfin une réplique nouvelle de la tête de Diadumène. Les deux premiers de ces monuments appartiennent à l'école pasitélique.

L'éphèbe de Frascati. — On se rappelle l'histoire mouvementée de la statuette de Frascati. L'acquéreur, M. Hartwig, vient enfin d'en être mis en possession et il l'a cédée au Musée de

(1) Ancienne collection d'Isabelle Farnèse (Clarac, pl. 632 H, 1424 B). *Rev. archéol.*, 1901², p. 316-327, pl. 19-20.
(2) 1901, fig. 1-9, pl. 9-12, p. 159-179.

Boston. Les planches des *Jahreshefte* montrent que le mérite en a été singulièrement surfait (1). Quoique bien conservée et d'un

travail agréable, elle paraît sans caractère et sans style. Elle représente un athlète tenant des deux mains un strigile, motif bien connu par ailleurs et qu'Hartwig étudie avec soin.

L' « adorant » du Musée de Berlin. — M. Lœwy a eu une idée

ingénieuse. Il a rapproché sur une même planche l'Apoxyo-

(1) *Jahreshefte*, 1901, pl. 5-6, p. 151-159.

menos de Lysippe et l'éphèbe priant de Berlin (1) et permis ainsi à chacun de constater l'identité, vraiment frappante, des deux profils. Dans les deux cas, même torse fuselé, même ligne dorsale arquée, même rétrécissement de la taille et même gonflement de l'abdomen, même succession de reliefs et de courbes rentrantes, enfin mêmes silhouettes du visage et du crâne. Il ne suit pas de là que l'éphèbe est l'œuvre de Boedas, fils de Lysippe, mais, s'il n'a pas été sculpté par Lysippe lui-même, il est certainement de son école : c'est ce que M. Collignon avait aperçu depuis longtemps.

Hadès de Syracuse. — Les représentations d'Hadès debout sont rares dans la plastique. On n'en connaissait, je crois, aucune où Cerbère accompagnât le dieu. C'est ce qui fait le prix d'une statue qu'on vient de découvrir à Syracuse. Hadès y tient de la main droite le sceptre et, de la main gauche, sans doute la corne d'abondance. La tête a ce caractère de majesté souriante que l'époque hellénistique prête à la divinité infernale. Une Hygie, malheureusement sans tête, a été découverte avec la statue (2).

Tête d'Alexandre. — M. Conze publie une tête un peu plus grande que nature trouvée à Pergame et transportée au Musée de Constantinople (3). C'est, peut-être, un Alexandre. Le monument n'est d'ailleurs guère séduisant : tel quel, avec ses cheveux en coup de vent, avec les rides de son front plissé et l'enfoncement des yeux sous l'arc des sourcils, il représente assez bien l'outrance de l'art pergaménien.

(1) *Römische Mitteilungen*, 1901, pl. XVI-XVII, p. 391-396.
(2) *Notizie degli Scavi*, 1901, p. 339, fig. 1 (P. Orsi).
(3) *Antike Denkmæler*, II, 4e cahier, 1901, pl. 48.

Scène de l'Iliade. — Vietty, qui prit part à l'expédition de Morée, dessina près de Sparte un sarcophage qui fut revu en 1840, mais qui, depuis, a disparu (1). Le croquis de Vietty, reproduit par Raoul-Rochette, n'avait, parce qu'on le comprenait mal, guère attiré l'attention. M. Carl Robert essaie de l'expliquer en le rapprochant de cinq répliques partielles. Il y reconnaît l'attaque des vaisseaux pris par les Troyens avec Hector, Ajax, Teukros, Polydamas et Lykophron. Un Triton et une Néréide, Thétis, assistent à la bataille.

Pline l'Ancien et le cadastre de l'an 73. — Pline l'Ancien n'était pas grand clerc en matière d'art. Pourtant, suivant M. Detlefsen (2), il ne se serait pas borné, dans les livres 34-36 de son Histoire naturelle, à compiler des histoires et des traités antérieurs : il aurait recueilli les jugements qu'il entendait émettre autour de lui, observé, dans certains cas, la matière des statues, copié, dans d'autres, les inscriptions. Surtout, il aurait fait usage du cadastre censorial, rédigé en 73 après J.-C. par les *curatores operum publicorum*. Ainsi s'expliqueraient la brièveté de ses notices, leur désordre et ce fait que Pline ne mentionne guère que les œuvres d'art exposées dans des monuments publics. Signalons, en passant, une intéressante hypothèse : les 56 bronzes du livre 34 (72-84) auraient été réunis à Rome dans le temple de la Paix.

Sculptures antiques, trouvées en France. — M. Michon étudie les œuvres d'art trouvées dans le Sud de la France et cédées au Musée du Louvre en 1822 (3). Vienne donne le Satyre (*Cata-*

(1) *Hermes*, 1901, *Arch. Nachlese*, XVIII, p. 393-403.

(2) *Jahrbuch*, 1901, p. 75-107.

(3) *Statues antiques trouvées en France au Musée du Louvre*, extr. des *Mémoires de la S. des Antiquaires*, t. LX, p. 3-97, fig. 1-5, pl. V-VI, 1901. M. Michon y parle incidemment de la Vénus genetrix dite de Fréjus, d'un « sénateur » de Langres qui serait au Louvre, et de trois statues funéraires d'Apt, aujourd'hui à Chatsworth House, où les a retrouvées M. Furtwængler (*Journal of Hellenic Studies*, 1901, p. 209-228, pl. 14-15).

logue sommaire, 528) qui devait porter primitivement un Bacchus enfant. D'Arles viennent le sarcophage de Prométhée (339) et un Oreste (1621) qui se raccorde à une tête d'Auguste restée à Arles (pl. VI) : la statue complète était debout et non assise. L'Apollon (?) 424 (pl. VI), envoyé par Nimes, ne provient pas de Grèce. Toutes ces cessions furent volontaires et il n'y a pas lieu de les regretter, car les monuments antiques conservés dans les musées de province sont le plus souvent perdus pour l'étude.

Julien l'apostat. — La statue du Louvre attribuée à Julien ne représente décidément pas l'empereur. M. Michon vient de l'établir d'une façon définitive : la guirlande de feuillage, que porte le personnage revêtu du manteau grec, en ferait un stéphanéphore (1).

III. — Vases et terres cuites.

Un vase proto-corinthien. — Une œnochoé « proto-corinthienne », trapue, à l'anse trifide et à dischetti, de la collection Chigi, a été trouvée près de Veii, à Formello, en 1881 (2). La terre en est d'un jaune chaud, les incisions sont fréquentes, les retouches sont blanches et rouges. Couve, et d'autres avec lui, croyaient déjà que cette catégorie de vases n'avait rien à voir avec la céramique corinthienne : ce document nouveau paraît bien leur donner raison, car les peintures sont accompagnées d'inscriptions *non-corinthiennes* Ἀλ[έξανδ]ρος, Ἀθαναία, Ἀφροδ[ίτα], les trois déesses marchant en file vers la gauche à la rencontre de Pâris, vêtu d'un manteau rouge. M. Karo nous promet, à ce sujet, un article dans le *Jahrbuch.*

L'Iliade et la céramique corinthienne. — Certains archéologues veulent que les potiers corinthiens aient mal connu l'Iliade

(1) *Rev. archéol.*, 1901, p. 259-280.
(2) *Antike Denkmæler*, II, 4e cahier, 1901, p. 44-45.

dont la langue ionienne devait leur échapper. M. Carl Robert tente de prouver le contraire (1) à l'aide d'un pinax de Berlin (764) et de l'œnochoé Branteghem, publiée par Frœhner dans le *Jahrbuch* (1892, pl. I). On voit, sur la première, le combat de Diomède et Sthenelos, sur le corps de Pandaros (E, 297-310), — sur la seconde, une scène du 19e chant (238-356).

Vases cyrénéens. — C'est une question très discutée de savoir à quel courant de l'art se rattache la céramique cyrénéenne. Studniczka tenait pour les Corinthiens et pour une influence « péloponnésienne » ; Bœhlau n'admet que des traditions ioniennes. M. Pernice (2) fait connaître deux coupes nouvelles, l'une de Berlin, l'autre de Heidelberg qui lui paraissent trancher la question en faveur de l'art « continental ». Le décor extérieur et la forme même de la kylix sont évidemment empruntés à l'Ionie, mais les motifs de la décoration figurée ne procèdent pas de la même source, et ce qui le prouve est qu'ils sont raccourcis hors de propos, tronqués, mal compris et mal adaptés au cadre : d'autres modèles sont donc intervenus, qui, n'étant pas ioniens, sont forcément corinthiens, ce qui donne raison à la théorie de M. Studniczka. — Je ne tiens pas pour irréfutable l'argument de M. Pernice : tel quel, il m'a semblé qu'il méritait d'être connu.

Vases d'Érétrie. — M. Laurent fait connaître trois grandes amphores d'Érétrie, dont la destination était certainement funéraire (3). Elles peuvent dater du milieu du VIe siècle et paraissent provenir d'un atelier local. Leur col cylindrique, leur panse lourde et trapue et leur pied conique rappellent les grands vases géométriques dont la Béotie et l'Eubée ont pu emprunter le modèle aux ateliers du Dipylon. La polychromie persistant, à côté des incisions employées aux meilleures

(1) *Hermes*, 1901, *Arch. Nachlese*, XVII, p. 387-393.
(2) *Jahrbuch*, 1891, p. 189-194, fig. 1-2, pl. III.
(3) Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1901, pl. 9-12, p. 173-194.

places, témoigne de l'esprit conservateur des artisans eubéens et de l'influence continuée de la peinture ionienne. Les ornements de l'épaule viendraient de Chalcis. Les sujets enfin seraient attiques (jugement de Pâris, Héraclès et l'Hydre, cortèges nuptiaux de Zeus et d'Hèra, de Thétis et de Pelée). Il y a des vases plus beaux que ces amphores d'Érétrie, mais il est peu de documents plus instructifs : ils témoignent de la prodigieuse avance que, dès le milieu du VIe siècle, les ateliers d'Athènes avaient prise sur les fabriques provinciales. Les fouilles de Gordion viennent aussi bien de montrer que l'Étrurie n'était pas le seul pays « barbare » qui recherchât à cette époque les chefs-d'œuvre de Klitias et d'Ergotimos.

Fresques de Corneto. — M. Körte publie en couleurs, aux frais de M. Jacobsen, les peintures de trois tombes de Corneto (1). Dans le monument *dei tori* (pl. 41), où Achille épie Troïlos, la fontaine est faite de plusieurs assises de pierres coloriées : au-dessus sont deux lions couchés, dont l'un verse de l'eau dans un bassin. Les types et les motifs sont ioniens, comme sur la planche suivante (tombe des lionnes : danses et chants autour d'un grand cratère à volutes, couronné d'une guirlande de feuilles rouges). La tombe *della Pulcella* (pl. 43) représenterait au contraire l'influence d' « Euphronios ». En haut de la scène principale (repas funéraire), deux génies ailés soulèvent un voile, sans doute le linceul qui couvre le mort : deux musiciens, dont un joueur de cithare, encadrent l'alcôve où repose le corps. Il faut espérer que la collection de calques et d'aquarelles réunie par M. Jacobsen sera bientôt intégralement publiée : l'art étrusque y gagnera d'être mieux connu.

Une peinture d'Andocide. — Andocide est, sinon le créateur, du moins l'un des premiers maîtres de la céramique à figures rouges. Hartwig lui attribue une amphore inédite de sa collec-

(1) *Antike Denkmæler*, II, 4e cahier, 1901, pl. 41, 42, 42A, 43.

tion et dont le travail ne laisse pas d'être curieux (1). L'emploi continué des incisions, la persistance des engobes rouges, la maladresse et comme la gêne du dessin sont des traits que nous avons déjà rencontrés et le sujet n'a rien de nouveau, ni d'intéressant. Mais la disposition du vase est nouvelle. On dirait une amphore noire à fond réservé, dont le pied et le col n'auraient pas été modifiés, où la région des anses serait restée la même, où seules les parties figurées auraient changé de valeur et de teinte. Jusqu'ici les vases à tableaux avaient paru se prêter mieux à la transformation des procédés : le fragment d'Hartwig montre, une fois de plus, l'ingéniosité des potiers d'Athènes et la diversité parfois incohérente de leurs essais.

Euphronios. — M. Furtwængler a fait une remarque très simple (2). Les musées de Munich, du Louvre et de Saint-Pétersbourg contiennent trois vases de la même main et dont les deux derniers surtout sont fort beaux : le dessin, encore raide et minutieux jusqu'à la sécheresse, la composition guindée, la grosseur des têtes, le traitement des draperies indiquent un contemporain et un rival heureux d'Oltos. Un assez grand nombre de coupes sont d'un style tout différent : le maître se plaît aux raccourcis, aux mouvements audacieux et libres, aux groupement hardis et nouveaux, il recherche l'expression individuelle et, dans l'ardeur de son réalisme, va presque jusqu'à la caricature; ce qui distingue le second artiste du premier, c'est moins encore son habileté plus grande, que son tempérament qui paraît différent : de l'un à l'autre aucune évolution n'est possible, il faudrait une métamorphose complète, à la suite de laquelle le premier céramiste aurait abdiqué, non seulement ses imperfections et ses faiblesses, mais ses goûts, ses tendances, toute son originalité. Or les vases du Louvre, de Munich et de Saint-Pétersbourg sont signés : l'auteur en est Euphronios. Si

(1) *Römische Mitteilungen,* 1901, p. 117-122, pl. 5, *eine Amphora aus der Übergangszeit des schwarzfigurigen Stiles in den rotfigurigen.*

(2) Furtwængler-Reichhold, *Griechische Vasenmalerei*, pl. 22, p. 102-104.

nous retrouvons le même nom sur quelques coupes du second groupe, c'est à côté du verbe ἐποίησεν : Euphronios est ici le potier, l'auteur, non de la peinture, mais du vase qui la porte. Donc, et la déduction est mathématique, le grand peintre, d'un génie à la fois si hardi et si libre, dont Klein et Hartwig avaient chanté l'apothéose, *n'est pas* et ne saurait être Euphronios. C'est un anonyme, différent d'Onesimos, mais qui, comme lui, et comme bien d'autres, sans doute, a fait usage de vases tournés par Euphronios. Ce n'est pas la première fois que M. Furtwængler s'attaque à des réputations qui paraissaient solidement établies : je doute qu'il ait jamais fait œuvre plus utile qu'en détruisant ainsi la légende d'Euphronios.

La Niobé de Sophocle. — Il n'a été trouvé à Pompei qu'un seul tableau peint sur marbre (1). M. Robert, au lieu de le publierdans un programme, lui consacre une vingtaine de pages de l'*Hermes* (2). Il représente, dans un décor de palais, Niobé recevant dans ses bras la plus jeune de ses filles, tandis que sa sœur, plus âgée, s'affaisse au second plan, soutenue par la nourrice. Divers indices y feraient reconnaître une scène de la Niobé de Sophocle :

l'original daterait du temps même du poète, dont la pièce est l'une des dernières tragédies. S'il en est bien ainsi, nous aurions, dans le décor du fond, une représentation unique de la scène du

(1) Sogliano, *Gior. d. scavi, Nuov. ser.*, II, pl. 9 (Roscher, *Lexikon*, III, p. 140, fig. 7).

(2) 1901, *Arch. Nachlese*, XVI, p. 368-387.

ve siècle. Dörpfeld aurait raison d'accorder qu'une colonnade pouvait être placée au premier plan : il aurait tort de se refuser à admettre un décor de temple servant de mur de fond. Notons que M. Robert, avec toute raison selon nous, regarde comme hellénistiques les Niobides des *Uffizi* et le relief Campana de Saint-Pétersbourg (1).

Tablettes votives d'Eleusis. — M. Skias publie deux pinakes d'Eleusis, d'art assez médiocre, mais dont le sujet ne laisse pas d'être intéressant. Sur la première, les grandes déesses sont accompagnées d'Iakchos, d'Hécate, et, peut-être, des héros locaux, Kéleos, Démophon, Metaneira. La seconde plaquette, mal conservée, était de très grandes dimensions (1 m. de large, environ) : certaines des figures sont en relief et encadrent des parties déterminées du champ. On y voit Dèmèter assise, Korè debout tenant les torches, Iakchos près de la ciste mystique, Ploutos avec la corne et Triptolème sur son char ailé (2). Notons en passant une explication nouvelle du κέρνος (plémochoé) : il servirait, suivant M. Skias, à préparer le kykéon des initiations. Les godets latéraux, que l'on trouve sur plusieurs exemplaires d'Éleusis, auraient été imaginés à cause de l'effervescence du mélange alcoolique : M. Skias a fait faire par un chimiste l'expérience de la recette donnée par Athénée (XI, 478); après un bouillonnement assez prolongé, la potion se serait clarifiée d'elle-même et elle serait, s'il faut l'en croire, assez agréable au goût.

Vases attiques du IVe *et du* IIIe *siècles.* — Les fouilles allemandes de la Pnyx et de l'Enneakrounos ont mis à jour un grand nombre de vases d'époque hellénistique. M. Watzinger étudie dans un long article cette céramique de transition qui succède aux poteries à figures rouges et dont beaucoup d'exem-

(1) Stark, *Niobe*, pl. III, 1.

(2) Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1901, pl. 1-2, p. 1-50. M. Svoronos interprète autrement ces peintures (*Journal International de Numismatique*, 1901, p. 169, p. 256) : ses hypothèses, très hardies, ont provoqué une vive réponse de M. Skias (Ἐφημ. Ἀρχαιολ., 1901, p. 163-174).

plaires rappellent le style dit de Gnathia. Il insiste avec raison sur l'imitation évidente de modèles métalliques (1).

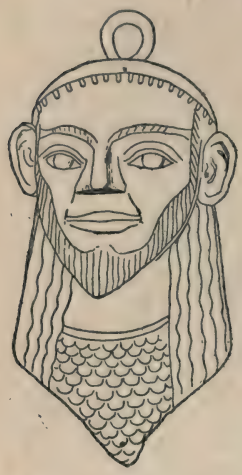
Terres cuites à représentations familières. — M. Pottier (2) édite toute une série de groupes archaïques en terre cuite, récemment acquis par le Louvre et qui représentent des scènes de la vie réelle. Pétrisseurs, cuisinières, boulangères, nourrice, musicien, écrivains y sont figurés avec un curieux souci d'exactitude — cela, depuis l'époque d'Hissarlik jusqu'assez tard dans le ve siècle. Un petit monument primitif de la collection Cesnola peut nous donner une idée de ces sujets familiers : c'est une simple baignoire où une femme installe un homme nu. M. Pottier étudie, à propos de ces terres cuites, la transformation des idées funéraires dans l'antiquité. Il montre comment, depuis l'installation des Grecs à Naucratis, et, malgré la fermeture des hypogées de l'ancienne dynastie, l'influence égyptienne put s'exercer sur l'art grec.

IV. — Bronzes et orfèvrerie.

Bronzes étrusques archaïques. — Le Musée de Florence vient d'acquérir deux bronzes étrusques, récemment découverts à Chiusi. Ce sont deux bustes, l'un d'homme, l'autre de femme, qui servaient de poignées ou de pesons de balances (3). La tête virile, mieux conservée et plus grande (0 m. 18), est de beau

(1) *Athen. Mitteil.*, 1901, p. 50-102, pl. 2-4.
(2) *Bulletin de correspondance hellénique*, 1900, pl. 9-11, p. 510-523.
(3) *Notizie degli Scavi*, 1901, p. 322-6, fig. 1-2 (Milani).

style archaïque. Entre les tresses qui tombent verticalement sur les épaules, on aperçoit le haut d'une cotte ou d'un justaucorps orné d'écailles imbriquées. M. Milani reconnaît à cet indice une divinité marine, mais les cuirasses « squameuses » étaient d'usage courant en Grèce et portées indifféremment par tous. La date proposée (vers 700 avant J. C.) peut être exacte.



Plaques découpées métalliques. — On est souvent embarrassé pour savoir au juste quel pouvait être l'emploi des plaques découpées archaïques. Une hydrie du Vatican m'a permis de montrer (1) qu'elles servaient, dans certains cas, à décorer des fontaines monumentales : elles étaient placées entre l'entablement et les barres ou tringles métalliques qui reliaient, à la partie supérieure, les colonnes du portique.

Rhyton de Tarente. — M. de Laigue présente un rhyton d'argent venant de Tarente et conservé au Musée de Trieste (2). Sur le col de la tête de cerf sont quatre personnages, travaillés au repoussé. Au centre, est un *symplegma* d'une nymphe et d'un homme barbu, les cheveux hérissés (vent ou fleuve). A droite et à gau

(1) *Rev. Archéol.* 1901², p. 178-182, fig.
(2) *Rev. Archéol.*, 1901², pl. XVI-XVIII, p. 153-7. *Wiener Jahreshefte*, 1902, p. 112-127, pl. I, fig. 27, 31, 32, 36 (Puschi, Winter).

che, Athéna et un personnage drapé accourent vers la scène principale. M. Winter reconnaît dans l'œuvre un produit ionien de la deuxième moitié du cinquième siècle : les pièces d'orfèvrerie trouvées dans la Russie méridionale seraient de même style, mais faites dans le pays et à l'imitation d'originaux tels que notre rhyton.

Miroirs de bronze. — Sur les *six* miroirs à relief publiés par M. Perdrizet (1), cinq étaient déjà connus. On les trouvera aux numéros 161, 164, 165, 167, 167 *bis* de mon *Catalogue des Bronzes de la Société Archéologique* : les reproductions, malheureusement imparfaites, en donnent une idée moins exacte que les photographies de l'Institut allemand, mais le commentaire ne laisse pas d'être intéressant. Je signalerai que, sur l'un des miroirs, l'auteur voit une Nikè là où j'ai cru reconnaître un Eros : il se peut bien qu'il ait raison. Le sixième miroir est inédit. Un hermès en occupe le centre et porte un enfant nu dont les bras sont tendus vers la gauche ; une femme, vêtue et assise, soutient, de la main gauche levée, le corps de l'enfant ; un éphèbe nu est assis à droite du terme. Il faudrait examiner de nouveau le relief et rechercher si l'enfant n'était pas primitivement ailé. Dans le cas contraire, la représentation serait nécessairement une scène de genre.

Rasoirs puniques. — Parmi les objets les plus curieux

(1) *Bulletin de correspondance hellénique*, 1900, pl. 1-3 et 17, pp. 348-360. *Sept Miroirs à relief du Musée National*.

découverts à Carthage, sont les « rasoirs » puniques avec décor incisé. Le R. P. Delattre en a dernièrement fait reproduire de nouveaux spécimens (1). L'un, qui représente un héros chasseur, est d'un intérêt particulier (2) : le motif est habilement traité et imité d'une peinture italo-grecque ou d'un bas-relief de beau style libre. Nous voilà forcés de faire descendre ces ex-voto, dont quelques-uns paraissaient archaïques, jusqu'au IVe, voire même jusqu'au IIIe siècle.

Bronzes de Naples. — Les grands bronzes du Musée de Naples n'ont jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble. Sont-ils archaïques ou archaïstiques, faut-il voir en eux des originaux ou des copies relativement récentes, cette question préjudicielle a préoccupé à juste titre M. Benndorf et il nous donne son opinion à ce sujet dans un article des *Jahreshefte* (3). Sauf la tête « éginétique » et quelques portraits d'art local, il considère l'ensemble des bronzes comme des répliques du temps d'Auguste, faites sans doute à Athènes et importées en Italie peu de temps avant l'éruption du Vésuve. Je n'ai jamais douté pour ma part que les danseuses d'Herculanum ne fussent des copies dégénérées d'originaux du Ve siècle : je suis heureux de me rencontrer sur ce point avec M. Benndorf.

Vases de Bosco-Reale. — M. Héron de Villefosse vient de publier deux vases de Bosco-Reale qui sont restés la propriété de M. Edmond de Rothschild (4). L'intérêt en est grand, car les sujets qui les décorent sont historiques : il y a de bonnes raisons pour reconnaître, sur l'un de ces gobelets, Auguste, et sur l'autre, Tibère. M. Héron de Villefosse croit même que les reliefs étaient, en totalité ou en partie, empruntés à l'*Ara Pacis*

(1) *Nécropole punique voisine de sainte Monique, 2e trimestre des fouilles, avril-juin*, 1828 (1901), fig. 21-24, p. 11, fig. 44-7, p. 21-2, fig. 60-1, p. 27.

(2) *Ibid.*, fig. 44-5, p. 21.

(3) 1901, p. 169-189, fig. 186-203.

(4) *Monument et Mémoires, Fondation Piot*, tome V, fascicule supplémentaire, pl. XXXI-XXXVI, pp. 133-168, 1901-2.

Augusteæ à laquelle M. Petersen vient de consacrer une belle et complète monographie. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, la valeur d'art de ces petits monuments est hors de toute contestation. L'une des scènes figurées est vraiment belle, celle du sacrifice offert devant le Capitole. Le taureau, la tête baissée, le mufle maintenu à grand peine par l'un des victimaires, va recevoir le coup mortel du *popa* dont les bras relevés vont asséner la hache; le torse puissant du sacrificateur, le corps vigoureux de l'animal, l'attitude expectante du *cultrarius* sont heureusement attrapés par l'artiste. La scène, habilement composée et dominée par les fondations du grand temple, fait honneur à l'imagination et au talent des sculpteurs de l'époque augustéenne.

A. DE RIDDER.

BULLETIN PAPYROLOGIQUE[1]

Mon premier *Bulletin Papyrologique* a été reçu par les spécialistes avec une bienveillance qui m'est un précieux encouragement. Je remercierai tout d'abord de m'avoir si aimablement cité MM. Kenyon, Dareste, Jouguet, Viereck, de Ruggiero et Haeberlin. M. Crönert, dans ses excellentes *Papyrusneuigkeiten* (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1901, n. 246, pp. 1-5), M. Fernand Mayence dans ses deux copieux articles bibliographiques sur *Les Papyrus Égyptiens* (*Musée belge*, V, 1901, pp. 319-333 et VI, 1902, pp. 59-71), M. Wilcken (Archiv I, 1901, p. 545) m'ont emprunté des informations difficiles à trouver ailleurs.

Ce deuxième *Bulletin* ne se distingue guère du premier : conçu sur le même plan, il n'est plus long que parce qu'il embrasse une période plus longue. J'ai noté par une croix [†] tous les renvois dont je n'ai pu vérifier moi-même l'exactitude. L'abréviation [B. I, p....] renvoie à mon premier *Bulletin* (2).

Qu'il me soit permis de remercier ici du concours bienveillant qu'ils m'ont apporté pour la rédaction de ce *Bulletin* : en Autriche, MM. Wessely, Markl, Stein, von Arnim et Wenger; en Allemagne, MM. Wilcken, Mitteis, Mommsen, Diels, Viereck, Deissmann, Reitzenstein, Crönert, Spiegelberg, Kalbfleisch, Kalb, Schubart, Blass, Schmidt; en Suisse, MM. Schulthess et Stähelin ; en Belgique M. Mayence; en Grande-Bretagne, MM. Kenyon, Grenfell, Hunt, Mahaffy, Smyly, Milne, Postgate, Crum, Foat, Madan, Sayce et Offord; en Russie, M. Turaieff ; en Italie, MM. Comparetti, Fraccaroli, Garofalo et Camozzi; en Amérique, MM. Prentice et Winslow et, en France, M. Jouguet et M. Popper.

BIBLIOGRAPHIE

Aux répertoires bibliographiques que j'ai cités, l'année dernière, il faut ajouter deux longs articles de M. J. **Offord** sur les textes littéraires :

(1) Cf. *Revue*, tome XIV (1901), p. 163-205.

(2) J'emploierai, en outre, les abréviations suivantes : BPW = Berliner Philologische Wochenschrift; LC = Litterarisches Centralblatt; DLZ = Deutsche Litteraturzeitung; WKP = Wochenschrift für Klassische Philologie; BZ = Byzantinische Zeitschrift.

Recent discoveries in classical literature dans *Transactions of the royal society of literature*. T. XVI (1893-1894), pp. 21-72. *Recent discoveries in patristic literature*, *ibid.*, pp. 194-252.

Ces deux mémoires présentent, sous une forme vive et intéressante, un tableau assez détaillé des textes antiques, tant sacrés que profanes, découverts et publiés pendant la deuxième moitié du XIXe siècle.

Les articles récents sur la papyrologie en général sont très nombreux (cf. Wilcken, *Archiv*, II, 1902, pp. 160-162). Outre les articles déjà cités de MM. **Crönert** et **Mayence**, on peut signaler :

Roberto **de Ruggiero.** *Il diritto romano e la papirologia* dans *Bullettino dell' Istituto di Diritto Romano*, XIV (1901), pp. 57-79.

Bibliographie copieuse et soignée, précédée de considérations générales intéressantes qu'a réimprimées avec des remarques élogieuses M. G. Gatti, *Il diritto romano e la papirologia* dans *Studi e documenti di storia e diritto*. XXIII (1902), pp. 141-145.

W. **Kalb.** *Bericht über die lateinisch schreibenden Juristen* dans *Jahresber. Bursian*. CIX (1901), pp. 17-85, donne de nombreux renseignements bibliographiques sur les papyrus contenant des textes d'un intérêt juridique : édits impériaux, contrats, fragments de Paul. Cf. notamment pp. 29-33 et 46-47.

N. **Hohlwein.** *Bulletin papyrologique* dans *Musée Belge*, VI (1902), pp. 190-194. Liste, par ordre alphabétique des auteurs, des publications papyrologiques de 1901 et de 1902. Un peu sommaire (69 numéros).

P. **Jouguet.** *Chronique des papyrus*, dans *Revue des études anciennes:* III (1901), pp. 359-360. C'est avec un vif plaisir que je puis annoncer que désormais le *Bulletin papyrologique* de la *Revue des études grecques* ne sera pas seul en France. Nous n'avons encore que le programme de la *Chronique* de M. Jouguet, mais si je l'ai bien compris, l'auteur n'a pas l'intention de me suivre sur le terrain des minuties bibliographiques ; il s'attachera surtout à exposer les découvertes importantes, les résultats nouveaux : sa compétence et son talent littéraire sauront tirer bon parti d'une matière aussi féconde.

U. **Wilcken.** *Der heutige Stand der Papyrusforschung ; ein Vortrag, gehalten auf dem Strassburger Philologentage* dans *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*. VII (1901), pp. 677-691. Ce mémoire très documenté complète le travail antérieur de M. Wilcken, *Die griechischen Papyrusurkunden* (Berlin, 1897, in-8°), le met au courant des dernières découvertes, montre tout ce que les papyrologues ont appris aux autres, tout ce qu'ils ont appris eux-mêmes au cours des quatre dernières années.

Bruno **Baentsch.** *Theologischer Jahresbericht*. XX (1900), pp. 21-22 donne quelques indications assez précises sur la bibliographie de la papyrologie.

U. von **Wilamowitz-Möllendorff.** *Griechisches Lesebuch*, 2 fascicules de textes et 2 de commentaires (Berlin, 1902, in-8°). L'auteur est le premier, je crois, à avoir introduit dans une chrestomathie classique des textes non littéraires, extraits de papyrus grecs d'Égypte. Ce sont des lettres, d'époque ptolémaïque et d'époque romaine (Pap. Petrie, II, 27 et 45, Brit. mus. 42, Oxy. 111, 115 et 126, Grenfell, *Greek pap.*, I, 53).

J. P. **Waltzing.** *Curiosités papyrologiques* dans *Musée Belge*. VI (1902), pp. 82-

87, reproduit quelques lettres (Oxy. 110, 111, 112, 119, et BGU. 333. Cf. une note du même, *Bull. bibliogr. du Musée belge*, V, 1901, p. 68).

R. **Cagnat.** *Indiscrétions archéologiques sur les Égyptiens de l'époque romaine* dans *CR. Acad. Inscr.*, 1901, pp. 784-801, reproduit des documents analogues (Oxy. 110, 111, 113, 115, 116, 119, 281 ; Fay. 111, 115, 119 ; BGU. 22, 423, 814) dans un article aussi vif et animé que sérieusement documenté.

E. **Breccia.** *Spigolature papiracee* dans *Atene e Roma.* V (1902), coll. 575-587. On y trouve l'inévitable « lettre du petit Bob » (Oxy. 119) ainsi que Oxy. 64, 65-91, 110, 111, 115 et Br. Mus. 43 et 144.

W. **Crönert.** *Denkschrift betreffend eine deutsche Papyrusgrabung auf dem Boden griechisch-römischer Cultur* (Bonn, 1902, in-8°), p. 31, avec une carte et une planche, non mis dans le commerce. Intéressante brochure de propagande dans laquelle, sous des formes très simples, l'auteur a su montrer au public combien il serait nécessaire que l'Allemagne, au premier rang quand il s'agit d'interpréter les papyrus, ne fût pas au dernier quand il s'agit d'aller fouiller en Égypte. La dépense n'est pas considérable et les résultats sont certains. M. Crönert traduit dans sa brochure les papyrus suivants : Herodas, mime I ; Alexandrian erotic fragment; roman de Ninos ; pap. magique. Br. Mus., 121 ; Logia ; Oxy., 8, 51, 72, 162, 246 ; BGU. 13, 22, 27, 252, 333, 380 ; Br. Mus., 178 ; Paris, 50 ; Fay. towns, 110, 111, 113, 115, 138.

† F. **Preisigke.** *Familienbriefe aus alter Zeit* dans *Preussische Jahrbücher* CVIII (1902), pp. 88-111. Traduction d'un certain nombre de lettres.

O. **Schulthess.** *Aus neueren Papyrusfunden (Vortrag gehalten an der Herbstversammlung des Zürcher Hochschulvereins in Horgau am 4 November 1900).* Zürich, 1901, in-16, p. 42. Tiré à part de la *Neue Zürcher Zeitung*. Excellent travail de vulgarisation contenant l'un des meilleurs exposés sommaires que je connaisse des résultats actuels de la papyrologie.

P. **Viereck.** *Die byzantinischen Studien und die Papyri* dans *Byzantinische Zeitschrift.* XI (1902), pp. 284-288. Cet article est le premier d'une série, car M. Viereck va publier dans la même revue une véritable chronique des papyrus byzantins.

R. **Reitzenstein.** *Deutsche Papyrus-Sammlungen* dans *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1901, n. 259, pp. 1-2. L'auteur voit avec plaisir la dispersion des papyrus grecs : chaque nouvelle collection crée de nouveaux papyrologues et rien n'empêche de songer à une édition collective des papyrus des musées allemands.

C. **Wessely.** *Litteratur der Papyruskunde 1899-1900, Bibliographischer Versuch* dans *Studien zur Palaeogr.* I (1901), pp. 17-20. Liste assez considérable, par ordre alphabétique d'auteurs, des ouvrages et articles papyrologiques publiés en 1899 et 1900. J'y ai trouvé l'indication d'un certain nombre de travaux peu connus qui m'avaient échappé lors de la rédaction de mon premier bulletin et que je puis citer dans le second grâce à l'article de M. Wessely.

Félix **Stähelin.** *Neuere Papyrusfunde. Vortrag gehalten auf der 40 Jahresversammlung des Vereins schweizerischer Gymnasiallehrer in Luzern* (Aarau, 1901, in-8°, p. 27) dans † *Jahresheft des Vereins schweiz. Gymnasiallehrer.* XXXI (1901), pp. 42-69. S'occupe surtout du système financier tel que l'a exposé M. Wilcken dans ses *Griechische Ostraka.*

J. **Bidez.** *Les découvertes récentes de papyrus* dans le *Bibliographe moderne.* III (1899), pp. 241-254. L'auteur publie aussi une sorte de chronique papyrologique dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique.* Cf. notamment XLIV (1901), *Chronique*, pp. 228-231 et 380-382 ; XLV (1902), *Chronique*, pp. 58-61.

Archaeological report 1900-1901 comprising the work of the Egypt Exploration Fund and the progress of Egyptology during the year 1900-1901 edited by F. Ll. Griffith (Londres, 1901, in-4°), pp. 86. Les intéressantes chroniques de M. Kenyon (*Graeco-roman Eyypt*, pp. 54-64) et de M. Crum (*Christian Egypt*, pp. 64-81) continuent à demeurer le *vademecum* du papyrologue : les savants anglais ont un merveilleux talent de sobriété bibliographique qui leur permet d'être toujours au courant, sans citer la moitié des ouvrages parus sur un sujet donné. Pas une lettre de superflu, mais tout le nécessaire.

ARCHIV FÜR PAPYRUSFORSCHUNG

Depuis mon dernier *Bulletin* ont paru deux gros fascicules de l'*Archiv :* le premier, publié le 29 août 1901 contient la troisième et quatrième parties du tome I (pp. 379-572), qui est par conséquent complet. Au moment où j'écris ces lignes je viens de recevoir un autre fascicule, le premier du tome II (pp. 1-184 : 12 juin 1902). M. Wilcken continue à alimenter copieusement de ses travaux la revue qu'il dirige avec tant de succès : sur 378 pages il en a signé 151. Les autres collaborateurs dont des articles figurent dans ces deux fascicules sont MM. Kenyon, Grenfell et Hunt, Nicole, Lumbroso, Naber, C. H. Muller, Stein, Viereck, Boll, Crönert, Schmidt, Gunkel, Wendland, Wenger, Hultsch, Schubart et Gradenwitz. Ces articles sont analysés à leur place respective dans ce Bulletin : je ne parlerai ici que des chroniques.

Je ne dois pas dissimuler que dans le premier volume la partie bibliographique m'avait quelque peu désappointé. Le *Bericht* de M. Crönert sur les papyrus littéraires publié le 29 août 1901 ne citait pas un seul article postérieur au mois de novembre 1900. La chronique de M. Wilcken sur les *Urkunden* était très au courant, mais ne parlait que des papyrus nouvellement publiés et ne mentionnait pas les nombreux articles récemment parus sur les documents déjà connus et édités. Une nouvelle rubrique viendra désormais combler cette lacune : le premier spécimen que nous en donne M. Wilcken (*Bibliographische Notizen und Mitteilungen*, II, 1902, pp. 160-180) complète fort heureusement le cadre primitif de l'*Archiv.* Dans une série de paragraphes, disposés dans le même esprit que la première moitié de ce *Bulletin*, M. Wilcken analyse, tantôt en cinq lignes, tantôt en deux pages, un nombre très considérable de travaux récents, non seulement sur la papyrologie proprement dite, mais aussi sur l'histoire de l'Égypte gréco-romaine et en général sur ces *verwandte Gebiete* dont parle le titre même de l'*Archiv.* Je ne saurais dire combien ce *Bulletin* doit à cette partie de la revue de M. Wilcken.

La chronique de M. Crönert (*Litterarische Texte mit Ausschluss der christlichen*, dans *Archiv*, I, 1901, pp. 502-539) contient l'analyse très soignée d'une quarantaine de textes empruntés pour la plupart aux *Oxyrhynchus papyri*, t. II.

Cette chronique, dont la première partie avait paru l'an dernier (*Archiv* I, 1900, pp. 104-120) et que vient compléter fort heureusement un index spécial (pp. 568-572), prend comme point de départ l'année 1898. M. Crönert a accompli très consciencieusement une tâche assez ingrate et qui n'était pas des plus faciles : à celui qui saura s'en servir, sa chronique rendra de réels services. Je n'y ai relevé qu'une lacune un peu sérieuse : il n'y est pas question du papyrus (?) de Paléphate publié en 1899 par M. Botti [B. I, p. 203].

De même, dans l'excellente chronique de M. **Schmidt** sur les textes chrétiens (*Christliche Texte* dans *Archiv* I, 1901, pp. 539-544) il ne manque guère que le papyrus gréco-copte édité par M. Benigni en 1899 dans le *Bessarione* [B. I, p. 198] ainsi que le papyrus Sarti [ibid.]. En tête de sa deuxième chronique (un peu courte) sur les *Papyrus-Urkunden* (*Archiv* I, 1901, pp. 544-559), M. Wilcken a inséré un supplément à son *General-Register*, le mettant au courant jusqu'en juillet 1901 : on y trouvera notamment classifiés les textes contenus dans *Fayûm towns*, *Genève*, II et les fascicules 5-7 du t. III des BGU.

Dans sa troisième chronique, M. Wilcken (*Archiv*, II, 1902, pp. 117-147) ne s'est plus vu obligé d'écourter sans merci ses comptes rendus, ce qui nous a valu une longue et pénétrante analyse d'*Amherst* II et de trois ou quatre autres publications de moindre importance (1).

Studien zur Palaeographie und Papyruskunde herausgegeben von C. **Wessely,** fascicule I (Leipzig, 1901, in-4° Avenarius), pp. 20 et XXXVIII pages d'autographie. 6 mark.

Cette publication ne cherche en rien à faire concurrence à l'*Archiv für Papyrusforschung*. Ce n'est point un périodique, c'est plutôt un recueil de mémoires inspirés plus ou moins directement par M. Wessely : c'est un volume de mélanges où ce savant réunira avec profit les nombreux articles qu'il dispersait jusqu'ici trop souvent dans des programmes de gymnases. Le premier fascicule contient une dizaine d'articles de M. Wessely, dont plusieurs sont de simples notes. En dehors de cela il n'y a qu'un article de M. Rzach et ma copie des papyrus d'Antinoë. On trouvera analysés plus bas les documents publiés dans ce court volume dont on attend les successeurs avec une légitime impatience : personne, sur le continent, n'a autant de textes inédits entre les mains que M. Wessely; son expérience en paléographie et sa féconde activité sont d'heureuses garanties de succès de sa nouvelle publication (2).

LANGUE DES PAPYRUS

James Hope **Moulton.** *Grammatical notes from the papyri* dans *Classical review*. XV (1901), pp. 31-38 et 434-442. Article important, le résultat de dépouillements considérables et qui ne sera que partiellement annulé par l'ouvrage de Mayser.

(1) L'*Archiv für Papyrusforschung* est analysé régulièrement dans la *Revue des Revues* par quelqu'un qui ne paraît pas être un spécialiste (XXV, 1900, pp. 12-14 et XXVI, 1901, pp. 9-10).

(2) Comptes rendus de Wessely, *Studien* I, par P. Viereck, BPW XXII (1902) col. 57-62; C. H(ae)b(e)rl(i)n, LC, tome LII (1901) col. 1722-1723.

† James Hope **Moulton**. *Notes from the papyri* dans *The Expositor* (1901), pp. 271-282. Je regrette de n'avoir pu voir ce travail (1).

PALÉOGRAPHIE

Depuis 1894 la *Palaeographical Society* de Londres, à qui l'on doit la publication de ces quatre cent cinquante merveilleuses phototypies de manuscrits, bien connues et très appréciées des travailleurs, était dissoute. Elle se reconstitue à l'heure actuelle sous la direction de sir Edmund Maunde Thompson, de M. G. F. Warner et de M. F. G. Kenyon. Éditées par des savants d'une compétence incontestable, les publications de cette nouvelle société maintiendront sans nul doute le niveau très élevé d'excellence auquel nous ont habitués les fac-similés antérieurement publiés. On nous promet qu'une large place sera faite, comme par le passé, aux papyrus grecs et latins. Cf. Thompson, Warner et Kenyon, *A new palaeographical society* dans *Athenaeum*, 22 mars 1902, n. 3882, p. 371.

U. **Wilcken.** Ὁ ὀξύρυγχος χαρακτήρ dans *Hermes*, XXXVI (1901), pp. 315-317. Ce serait l'onciale *ovale*, par opposition à l'onciale *circulaire* et un passage de Palladius serait la preuve de l'existence de ces *deux* écritures dès le début du ve siècle.

V. **Gardthausen.** Ὁ ὀξύρυγχος χαρακτήρ dans *Byzantinische Zeitschrift*. XI (1902), pp. 112-117, combat les conclusions de M. Wilcken. Pour lui le mot ὀξύρυγχος ne concerne pas la forme des lettres, mais la finesse du calame avec lequel on les a tracées.

F. W. G. **Foat.** *On old Greek tachygraphy* dans *Journal of Hellenic studies*. XXI (1901), pp. 238-267 et pl. XVIII (2). Article excellent donnant un exposé général de l'état actuel de nos connaissances en tachygraphie grecque : l'auteur s'attache à montrer tout l'intérêt que présentent pour ce genre d'études les papyrus et les tablettes de cire. Il donne (p. 243) une liste utile des spécimens connus de la tachygraphie grecque : on y remarque des papyrus de Leide, Leipzig, Vienne, Paris, Londres et Oxford. Quelques-uns de ces fragments sont inédits et M. Foat est le premier à signaler leur existence. Il en publie un spécimen fort curieux, un cahier d'écoliers du British Museum dont il sera question plus loin.

F. W. G. **Foat.** *Sematography of the Greek papyri* dans *Journal of Hellenic Studies*, XXII (1902), pp. 135-173. Les études de M. Foat sur la tachygraphie grecque l'ont fort heureusement conduit à étudier les abréviations que l'on rencontre dans les papyrus. Son article rendra de réels services aux débutants qui, peu habitués aux sigles qu'ils rencontrent à chaque instant et faute d'un guide sûr, renoncent trop souvent à les reproduire dans leurs copies. M. Foat étudie

(1) Comptes rendus de Mayser, *Grammatik*. tome II, par K. Dieterich, BZ, X, 651-2, et A. Th(umb), LC, 1901, 1313. — Comptes rendus de Völker, *Pap. graec. syntaxis specimen*, par Viereck, BPW, 1901, 435-40; Krumbacher, BZ, X, 323-4; Thumb, LC, 1901, 1313-4.

(2) Compte rendu par M. Gitlbauer, *Archiv für Stenographie*, LIV (1902), p. 20.

avec un soin particulier l'évolution des sigles : il montre comment ils sont dérivés de formes cursives écrites de plus en plus vite : il réunit de nombreux exemples, les publie en fac-similé, les explique et les commente : ajoutons que M. Foat a longuement travaillé sur les documents originaux conservés au British Museum, ce qui donne à son mémoire une saveur fort agréable d'indépendance et de personnalité.

C. **Wessely**. *Ueber das Alter der lateinischen Kapitalschrift in dem Fragment n. 23 der « Schrifttafeln zur älteren lateinischen Paläographie »* dans *Studien zur Paläographie*, I (1901), pp. I-II.

Justification par la numismatique de la date assignée par lui à un fragment atin opisthographe portant au verso des comptes en cursive grecque.

† W. **Crönert**. *Abkürzungen in einigen griechischen litterarischen Papyri mit besonderer Berücksichtigung der herkulanensischen Rollen* dans *Archiv für Stenographie*. LIV (1902), pp. 73-79.

C. **Wessely**. *Kritische Studien zur altgriechischen Tachygraphie* dans *Archiv für Stenographie*. LIV (1902), pp. 1-5. S'occupe surtout des sigles représentant le mot αὐτός.

C. **Wessely**. *Ueber das wechselseitige Verhältniss der griechischen und lateinischen Cursive im IV Jahrhundert n. C.* dans *Studien zur Paläographie*. I (1901), pp. XXIII-XXXVI. Expose la thèse intéressante que les grandes modifications qu'a subies la cursive grecque au IVe siècle de notre ère pourraient s'expliquer par l'influence de la cursive latine : de nombreux fac-similés autographiés joints à son article par M. Wessely permettront de contrôler le bien fondé de cette hypothèse.

C. **Wessely**. *Das Petrus-Evangelium und der mathematische Papyrus von Achmîm* dans *Studien zur Paläographie*, I (1901), pp. XXXVII-XXXVIII. C'est à tort que M. Bouriant considérait le premier de ces manuscrits comme du VIIIe-XIIe siècle et que M. Baillet attribuait le second au VIe-IXe. Tous deux sont du IVe siècle ou au plus tard du début du Ve. La démonstration paraît convaincante et M. Harnack sera le premier à y applaudir.

Les *Sandars lectures on bibliography und palaeography* ont été consacrées cette année à la paléographie des papyrus grecs : M. Kenyon a étudié tour à tour la paléographie des papyrus d'Herculanum, les rapports entre l'onciale des papyrus et celle des parchemins et les rapports entre la cursive des papyrus byzantins et la minuscule des manuscrits médiévaux. Les bibliothèques du British Museum et de l'Université de Cambridge possèdent le texte de ces conférences, intitulé : F. G. Kenyon, *Greek writing*, B. C. 300 — A. D. 900.

HISTOIRE

Emil **Schürer**. *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*. T. I (3e édition, Leipzig, 1901, in-8o), pp. VII-781.

Dans cette nouvelle édition de son bel ouvrage, M. Schürer a mis à profit les récentes découvertes papyrologiques, pour écrire ou récrire de véritables dissertations :

Pp. 65-70. Chapitre important et très documenté sur la série de papyrus relatifs à l'antisémitisme alexandrin au premier et au second siècle de notre ère

(papyrus de Paris, Londres, Berlin, Gizeh, Oxyrhynchus). M. Schürer admet la désignation *Heidnische Märtyreracten* que leur a appliqué M. A. Bauer et qui a aussi éveillé l'attention des Bollandistes (*Analecta Bollandiana*, XX, 1901, pp. 211-212; cf. encore J. Bidez, *Rev. instr. publ. en Belg.* XLIV, 1901, *Chronique*, pp. 229-230).

Pp. 508-643 (cf. p. 781), *Die Schatzung des Quirinius* (1). On sait tout le parti que M. Ramsay (*Was Christ born at Bethlehem?* 1898) a voulu tirer pour l'explication du texte de S. Luc des papyrus gréco-romains, mentionnant pour l'Égypte une ἀπογραφή périodique (cf. Oxy. II, pp. 207-214) revenant tous les quatorze ans : c'est à cette question délicate que M. Schürer consacre un chapitre assez long. Malheureusement, il n'a pas connu l'article de M. Cecil Torr, *On portraits of Christ in the British Museum* que ce savant vient de republier dans la *Revue archéologique*, XL (1902), pp. 14-18 : *Jésus et S. Jean dans l'art et suivant la chronologie* et où il soutient que l'ἀπογραφή de Josèphe et celle de S. Luc ne font qu'un et qu'elle eut lieu en l'an 6 après J.-C., *juste 14 ans avant celle de l'an 20, dont on a des mentions papyrologiques* (2). On trouvera encore quelques remarques sur ces ἀπογραφαί dans un article de M. † Ramsay, *Corroborations* (*The Expositor*, 1901).

Il a paru dans l'*Hermes* une série d'articles de MM. **Mommsen** et **Seeck** sur certaines dates consulaires du commencement du IVe siècle (323?) fournies par les papyrus grecs. Aux textes discutés par eux il faut ajouter la date ἐν ὑπατίᾳ Λικιννίου Σεβ. τὸ ς καὶ Λικινίου Ἐπιφ. Καίσαρος τὸ β, μηνὸς Λώου α' (16 juillet 323?) d'une inscription d'Assouan (Milne, *History of Egypt*, p. 188, n. 8). *Hermes*, XXXVI (1901), 28-35 (Seeck); 602-5 (Mommsen); XXXVII (1902), 155-6 (Seeck); 156-7 (Mommsen).

La fable ésopique 37 de Hahn, « le renard et le crocodile » contient la phrase ὅτι γεγυμνασιαρχηκότων ἐστὶ πατέρων. Elle a donc été écrite en Égypte comme le fait très joliment remarquer M. von **Wilamowitz-Mœllendorff**, *Lesefrüchte*, LXXXI dans *Hermes*, XXXVII (1902), p. 310.

F. G. **Kenyon.** *Phylae and Demes in Graeco-Roman Egypt*, dans *Archiv* II (1902), pp. 70-78. Dans les démotiques comme Σωσικόσμιος ὁ καὶ Ἀλθαιεύς le premier nom indique la tribu et le deuxième le dème : c'est ce que montre M. Kenyon dans un article très intéressant où il a réuni tous les exemples de démotiques que l'on ait encore trouvés en Égypte. Quoiqu'il ait pu grossir sa liste de quelques exemples qu'avaient recueillis de son côté M. Crönert il ne serait pas difficile de l'augmenter encore : ainsi Σωσικόσμιος ὁ καὶ Ἀλθαιεύς se trouve dans le *Pap. Flor.* 1 de Vitelli et dans une inscr. de Xoïs (Milne, JHS, XXI, 1901, p. 275);]άρειος ὁ καὶ Ε[dans une inscr. de Koptos (Petrie, *Koptos*, pl. XXVIII, 7); de même Gardner, *Naukratis*, I, p. 63, pl. XXX le mot φιλο[μητόρειον ?] qu'on a complété à tort par φιλο[πατρίδα] ; signalons encore Ματίδειος ὁ καὶ Καλλι[τέκνιος] dans BGU. 868.

E. **Schürer.** *Zu II Mcc. 6, 7* (*monatliche Geburtsfeier*) dans *Zeitschrift für die*

(1) L'article de Bour que M. Schürer a cherché en vain (p. 509) est publié dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, XVIII (1897), pp. 219-271.

(2) Ce dernier détail avait été justement signalé par M. F. Haverfield, *The census of Sulpicius Quirinius* dans *Classical Review*, XIV (1900), p. 309.

neutestamentliche Wissenschaft. II (1901), pp. 48-52 prouve par les textes gréco-égyptiens que le jour de la naissance d'un souverain pouvait être célébré tous les mois (Cf. Wissowa, *Hermes*, XXXVII, 1902, pp. 157-159).

U. **Wilcken**. *Heidnisches und Christliches aus Aegypten* dans *Archiv*, I (1901), pp. 396-436 s'occupe de la fin du paganisme en Égypte; il étudie successivement le christianisme à Philae, deux associations païennes subsistant en plein ve siècle et une série d'amulettes chrétiennes sur papyrus. M. Wilcken aurait pu dire, p. 401, note 1 que le κάστρον Φιλ(ῶν) est nommé dans une inscription grecque du ve siècle publiée par M. Sayce, *Recueil de travaux*, t. XV, p. 147. — P. 417, l. 3, lire peut-être ἐποίησε ναυτοκλι(νάρχους).

Léon **Lafoscade**. *De epistulis (aliisque titulis) imperatorum magistratuumque romanorum quas ab aetate Augusti usque ad Constantinum graece scriptas lapides papyrive servaverunt* (Lille, 1902, in-8°), pp. xv-141.

Thèse intéressante, contenant un nombre considérable de textes empruntés aux papyrus grecs. On les trouvera énumérés plus bas à propos des diverses collections où sont conservés ces documents.

N. **Hohlwein**. *Note sur la police égyptienne à l'époque romaine* dans *Musée belge*. VI (1902), pp. 159-166, utilise les dernières publications papyrologiques.

O. **Hirschfeld**. *Die Rangtitel der römischen Kaiserzeit* dans *Sitzungsber. Akad. Berlin*. 1901, pp. 579-610. Travail précieux sur les épithètes honorifiques officielles du bas empire. M. Hirschfeld cite à plusieurs reprises les papyrus, notamment p. 584, note 3 où il donne, d'après M. Paul Meyer, des indications importantes sur les titres des préfets d'Égypte.

Paul **Meyer**. *Zum Ursprung des Kolonats* dans *Beiträge zur alten Geschichte*. I (1902), pp. 424-426, maintient ses vues sur l'existence de cette institution en Égypte à une époque très reculée; d'autre part, M. F. **Mayence**, *Le colonat dans l'Égypte romaine* dans le *Musée belge*, VI (1902), pp. 88-93 se croit « en droit de conclure que les arguments apportés par P. M. Meyer et L. Mitteis ne prouvent en aucune façon l'existence du colonat dans l'Égypte romaine ». La parole est à M. Paul Meyer.

C. **Wessely**. *Karanis und Soknopaiu nesos, Studien zur Geschichte antiker Cultur — und Personenverhältnisse* (Vienne, 1902, in-8°, Gerold), p. 171 (T. XLVII des *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Klasse*).

Travail d'une importance capitale et qu'il faudra dorénavant consulter chaque fois que l'on aura à publier des papyrus romains du Fayoum. L'auteur a su faire entrer dans son travail à peu près tout ce que présentent d'intéressant, sur Karanis et Soknopaiou nêsos, les papyrus de Vienne, de Londres, de Genève, de Berlin et de Chicago, sans parler des textes édités par MM. Grenfell et Hunt, jusqu'à et y compris les *Amherst papyri*. Il n'est guère de côté de la vie antique sur lequel ces textes ne nous fournissent quelque renseignement; il est question successivement dans l'ouvrage de M. Wessely de la topographie de Soknopaiou nêsos et de Karanis, de la population, des productions du sol et du lac, du commerce, des prix, des transports, de la longévité, des mariages « incestueux », de la parenté; on y trouve des listes de métiers et de sobriquets; l'auteur étudie la condition des esclaves et des chameaux, les taxes d'entrée et de

sortie, les étrangers domiciliés dans le nome, l'onomastique, les transactions financières, associations, prêts, locations, le culte de Soknopaios, les prêtres, les possessions du temple, les fêtes et les sacrifices, les procès et la chicane. Tout ceci remplit la première moitié du travail de M. Wessely. La deuxième partie consiste en un excellent index alphabétique des habitants de Soknopaiou nêsos et de Karanis tels que nous les font connaître les papyrus avec leur âge et leur profession, leur généalogie, leur casier judiciaire et la liste des sommes qu'ils ont prêtées ou empruntées, des bestiaux qu'ils ont achetés ou vendus. Les contemporains n'en savaient pas aussi long que nous sur la situation pécuniaire de Stotoétis ou de Satabous. Inutile d'insister sur l'intérêt que présente cette liste pour l'étude de l'onomastique gréco-égyptienne. Disons enfin que le travail de M. Wessely est d'autant plus précieux qu'on y trouve utilisés copieusement les papyrus inédits de la collection Rainer.

Le 13 décembre 1901, M. Wessely présentait à l'Académie de Vienne un travail analogue intitulé *Die Stadt Arsinoë* (*Krokodilopolis*) *in griechischer Zeit* dont l'*Anzeiger der philosophisch-historischen Classe der Kais. Akademie* (1901, XXIII, pp. 163-164), publie un court mais intéressant résumé. Je donnerai l'an prochain une analyse de ce travail, actuellement en cours d'impression.

† **C. Wachsmuth.** *Wirthschaftliche Zustände in Aegypten während der griechisch-römischen Periode* dans *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik.* XIX (1900), pp. 771-809.

Paolina **Breccia-Salluzzi.** *Sui prezzi in Egitto nell' età Tolemaica; contributo alla storia dei prezzi* dans *Rivista di storia antica*, VI (1901), pp. 9-57. Ce mémoire, très favorablement apprécié par M. Wilcken (*Archiv* II, 1902, p. 170), est probablement le premier travail papyrologique qu'ait écrit une femme. Le mari de l'auteur est également de la partie; l'exemple de Mme Salluzzi ne restera pas, espérons-le, un ἅπαξ.

Sur la chronologie et le calendrier on peut signaler un article de M. T. Nicklin, *The origin of the Egyptian year* dans *Classical review*. XIV (1900), pp. 146-148 (s'occupe de la période sothiaque) et un travail de M. Smyly, *On the fixed Alexandrine year* dans *Hermathena*. XI (1900), pp. 81-88. Malgré tous les efforts de M. Smyly, le calendrier Ptolémaïque présente encore des difficultés, qu'il n'est pas parvenu à élucider.

HISTOIRE DU DROIT

Léopold **Wenger.** *Rechtshistorische Papyrusstudien* (Graz, 1902, in-8°, Leuschner et Lubensky), pp. xv-173 (4 mk. 50). M. Léopold Wenger, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Graz en Styrie, est un élève de M. Mitteis; fort d'une connaissance approfondie du droit romain, il a compris tout le parti que la science juridique peut tirer de la papyrologie. Dans une préface remarquable, M. Wenger expose, en quelques mots, la portée que peuvent avoir les découvertes de papyrus pour la solution de quelques grands problèmes de l'histoire du droit, par exemple pour la question *Reichsrecht* ou *Volksrecht* si chère à son maître M. Mitteis.

L'ouvrage de M. Wenger, dont je ne puis donner ici, à mon vif regret, qu'une

trop courte analyse, constitue certainement une des contributions les plus importantes que les jurisconsultes aient encore apportées à la papyrologie. Il est divisé en trois parties : dans la première l'auteur a réédité, en les classant et en les commentant longuement, la série si intéressante des *cautionnements* (*Gestellungsbürgschaften*), dans lesquelles il relève des analogies frappantes avec l'institution romaine du *vindex*. Dans la deuxième il étudie les exemples fournis par les papyrus du moyen de procédure connu sous le nom de *vadimonium ;* enfin, la troisième partie du livre, peut-être la plus intéressante, est une étude approfondie sur la compétence des différents tribunaux dans l'Égypte romaine : tribunaux du stratège, de l'épistratège, de l'*archidikastès*, du *juridicus Alexandreae* et enfin du préfet d'Égypte (1).

Ludwig **Mitteis.** *Zur Geschichte der Erbpacht im Alterthum* (Leipzig, 1901, in-8°, Teubner), p. 66 (*Abhandl. der philol. hist. Classe der kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*. 1901, l. XX, fasc. IV). Utilise les papyrus pp. 34-36 et 65-66 (Cf. Wilcken, *Archiv* II, 1902, p. 168).

Emilio **Costa.** *Le locazioni dei fondi nei papiri greco-egizi* dans *Bullettino dell' Istituto di Diritto Romano*. XIV (1901), pp. 51-56. Paraît très au courant, cite déjà les *Amherst papyri II*.

P. **Tassistro.** *Il matrimonio dei soldati romani* dans *Studi e documenti di storia e diritto*. XXII (1901), pp. 3-82. Utilise plus les inscriptions que les papyrus (2).

R. **Dareste.** *Les papyrus égyptiens d'époque romaine* dans *Nouvelles études d'histoire du droit* (Paris, 1902, in-8°, Larose, pp. VIII-376), pp. 176-213. Réédition très remaniée d'articles antérieurement publiés, mais qu'on est heureux de trouver réunis.

GÉOGRAPHIE

Kurt **Sethe.** *Dodekaschoinos, das Zwölfmeilenland an der Grenze von Aegypten und Nubien* (Leipzig, 1901, in-4°), p. 36, forme le troisième fascicule du t. II de ses *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens*. 7 mk. 50 (3). La Dodékaschène serait la région de la première cataracte, se serait étendue d'Assouan à Philae et n'aurait pas compris la Nubie comme on le pense d'ordinaire. Dans un compte rendu très pénétrant de ce mémoire, M. Wilcken (*Archiv* II, 1902, pp. 175-175) s'est élevé contre ce que la thèse de M. Sethe peut avoir de trop absolu et a montré, une deuxième fois, qu'à l'époque de Maximin, la Dodékaschène s'étendait jusqu'à Talmis. Signalons un autre compte rendu du travail de M. Sethe, par M. Spiegelberg (*Orientalistiche Litteratur-Zeitung*, V, 1902, col. 112-114) qui en discute la partie plus spécialement égyptologique. Cf. encore F. von Bissing, *Sphinx*. VI (1902), pp. 120-122.

(1) C. R. par Paul Meyer, BPW XXII (1902), col. 812-819; U. Wilcken, DLZ XXIII (1902), col. 1141-1145; H. Erman, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*, XXII (1901), pp. 241-249.

(2) Compte rendu par H. Erman, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*. XXII (1901), pp. 234-240 et Wilcken *Archiv* II (1902), p. 168.

(3) Il faut un courage, heureusement rare, chez un éditeur pour demander près de dix francs pour 36 pages de texte sans illustrations et avec quelques lignes d'hiéroglyphes.

F. P. **Garofalo.** *Contributo alla geografia dell' Egitto romano* dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes.* XXIV (1902), pp. 1-11. Exposé utile et bien fait des renseignements que les itinéraires et les géographes anciens nous fournissent sur les voies romaines en Égypte.

F. P. **Garofalo.** *Una ricerca metrologica* dans *Bollettino di filologia classica.* VIII (1901-1902), pp. 206-210. Quelle était la valeur de la mesure itinéraire σχοῖνος? Article intéressant, mais dans lequel il n'est malheureusement pas fait usage du mémoire de M. Sethe analysé plus haut. Il y a eu, selon M. Garofalo, plusieurs schènes de longueur différente.

ARMÉE ÉGYPTIENNE.

Rien ne saurait mieux montrer l'importance de l'ouvrage de M. Paul Meyer, *Das Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Aegypten*, que la vivacité de la polémique qui s'est engagée autour de ce volume. Personne ne reproche à M. Paul Meyer d'être insuffisamment documenté et les index de son ouvrage sont absolument indispensables à quiconque étudie des papyrus militaires ptolémaïques.

Je signalerai tout d'abord un compte rendu détaillé et très pénétrant qu'a publié M. Meyer du travail de M. Wessely sur l'*Epikrisis* (*Berl. philol. Woch.* XXI, 1901, col. 242-247). Il y montre l'opposition très nette des ἐπικεκριμένοι et des λαογραφούμενοι : à la dispense de l'impôt de capitation ou λαογραφία correspond l'obligation du service militaire.

Une réponse de M. Wessely (*Mitteilung zu Spalte* 242-247 *ibid.*, col. 473) précise encore davantage la position respective des deux savants qui ne paraissent plus en désaccord que sur un seul point : l'ἐπίκρισις avait-elle un caractère militaire plus que financier (Meyer) ou financier plus que militaire (Wessely). M. Wessely y a invoqué le témoignage d'un document nouveau dont il prépare la publication et sur lequel il a donné depuis d'importants renseignements (*Die Epikrisis und das* Ἰουδαίων τέλεσμα *unter Vespasian* dans *Studien zur Paläographie*, I, 1901, pp. 9-11). Ce texte montrerait que l'ἐπίκρισις s'appliquant parfois à des femmes et à de petits enfants, son caractère financier est, dans ces cas particuliers, indiscutable (Cf. Crönert, WKP XIX, 1902, col. 59) (1).

F. B. **Garofalo.** *Sulle armate Tolemaiche* dans *Rendiconti Accad. Lincei.* X (1902), pp. 137-165. Travail intéressant et documenté sur les flottes des Ptolémées. Les papyrus sont peu utilisés : ceux de Pathyris auraient fourni à M. Garofalo des renseignements curieux sur les campagnes d'Évergète II sur le Nil et sur le rôle des flottes locales dans les guerres civiles de Thébaïde.

(1) Signalons deux longs comptes rendus de l'ouvrage de M. Paul Meyer : l'un par W. Schubart dans l'*Archiv*, II (1902), pp. 147-159, l'autre par B. Kübler, WKP XIX (1902), coll. 225-230.

PRÉFETS D'ÉGYPTE

La première liste des préfets d'Égypte qui me soit connue est l'excellente liste des *Augustales* (2) publiée par Ducange, en 1678, dans son *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (édition Favre, t. I, Niort, 1883, in-4°, p. 477 an mot *Augustalis*). Mais l'honneur d'avoir le premier établi la succession des préfets, d'Auguste à Septime Sévère, revient à Borghesi, dont le travail fut publié par Giovanni Labus dans une brochure intitulée *Di un' epigrafe latina scoperta in Egitto dal viaggiatore G. B. Belzoni e in occasione di essa dei Prefetti di quella provincia da Ottaviano Augusto a Caracalla* (Milan, 1826, in-16).

Cette liste fut reprise par Varges, *De statu Ægypti provinciæ romanæ* (Gœttingue, 1842, in-4°) et continuée jusqu'au VIIe siècle par Franz (*C. I. Gr.*, t. III, pp. 310-323) dont s'inspirèrent De Vit. *Onomasticon*, t. II, p. 92 et Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, I, pp. 279-280. Franz paraît d'ailleurs ne pas avoir connu la liste de Ducange.

Pour trouver une liste scientifiquement établie des préfets d'Égypte, il faut descendre jusqu'en 1893, date à laquelle M. Botti en inséra une dans sa *Notice des monuments exposés au musée gréco-romain d'Alexandrie* (Alexandrie, 1893, in-16, pp. XXI-XXVI). Cependant les découvertes de papyrus se multipliaient : la publication des *Griechische Urkunden* de Berlin modifiait sur bien des points la liste des préfets. C'est ce que mit en lumière M. Paul Meyer dans un excellent article, *Zur Chronologie der Praefecti Aegypti im zweiten Jahrhundert* (*Hermes*, XXXII, 1897, pp. 210-234), article qui fut mis à profit par M. Milne dans son histoire de l'Égypte romaine, dont un chapitre est consacré à la chronologie des préfets (*A history of Egypt under Roman rule*, Londres, 1897, in-16, pp. 176-182; *Appendix II, prefects of Egypt*). D'autre part, l'article de l'*Hermes* était complété en Allemagne par M. Stein (*Praefecti Aegypti* dans *Hermes*, XXXII, 1897, pp. 663-667) et par M. Paul Meyer lui-même, d'abord dans une note, *Nochmals praefecti Aegypti*, parue aussi dans l'*Hermes* (XXXIII, 1898, pp. 262-274) et ensuite dans son livre, *Das Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Aegypten* (Leipzig, 1900. in-8°), pp. 145-147 et pp. 228-229. De son côté M. Stein publiait dans le *Beiblatt der Jahreshefte des österr. arch. Inst.* trois notes intéressantes sur le sujet qui nous occupe (*Prosopographisches*, II, 1899, col. 107-108; *Nachlese zur Liste der Präfecten von Aegypten*, III, 1900, col. 209-212 et *Nachtrag*, col. 222; cf. encore du même auteur, *Das Todesjahr des Gardepräfecten Perennis* dans *Hermes*, XXXIV, 1899, pp. 528-530). Il me reste encore à signaler une courte note de M. Offord, *Praefecti Aegypti* publiée dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, XXII (1900), pp. 372-374 et deux articles assez longs que j'ai donnés au même recueil (*The Praefects of Egypt I, ibid.*, pp. 374-383 et *The Praefects of Egypt II, ibid.*. XXIV (1902), pp. 56-67 et 97-107; cf. encore de Ricci, *Un nouveau préfet d'Égypte* dans *Revue arch.*, XXXV, 1899, pp. 428-429 et *Encore un préfet d'Égypte*, même recueil, XXXVI, 1900, p. 333); Jouguet, *Note sur le soi-disant préfet d'Égypte Lucius Mevius Honoratus* dans *C. R. Acad.*

(1) Il y a peu de chose dans la *Prosopographia* du Code Théodosien de Godefroy.

Inscr., 1900, pp. 211-215. E. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, I (3e éd. 1901), p. 70 (sur Avillius Flaccus) ; je reçois à l'instant de M. Botti son nouveau *Catalogue des Monuments exposés au Musée gréco-romain d'Alexandrie* (Alexandrie, 1901, in-16) où je trouve pp. XVIII-XXIV une liste imposante de préfets, malheureusement sans bibliographie, mais qui me paraît contenir quelques noms nouveaux, sur lesquels M. Botti nous renseignera bientôt plus amplement (cf. en attendant son intéressant article, *Préfets d'Égypte* dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, VIII, 1897, pp. 235-247). M. Paul Meyer m'envoie aussi une courte note, *Praefecti Aegypti unter Commodus* qu'il vient de publier dans les *Beiträge zur alten Geschichte*. T. I (1902), pp. 477-478, et où il élucide encore quelques détails obscurs. Mentionnons encore un article utile de M. Héron de Villefosse paru dans le *Bulletin de la société des Antiquaires de France*, 1901, pp. 228-231 (cf. pp. 322-323) et une note de M. C. Schmidt, *Die Praefecten Aegyptens während der Verfolgung* [sous Dioclétien] dans *Texte und Untersuchungen*. V, 4 *b* (1901), pp. 47-50.

La liste des *Juridici Alexandreae* avait été ébauchée dans l'*Archiv* I (1900), pp. 304-305 par MM. Collinet et Jouguet ; ce même sujet vient de fournir à M. Stein la matière d'un article excellent, *Die Juridici Alexandreae* publié dans le même périodique, I (1901), pp. 445-449 et qui, malgré sa concision, constitue un des travaux prosopographiques les mieux exécutés que nous aient valus les dernières années (1).

NUMISMATIQUE

En raison de l'intérêt que présente la connaissance des monnaies égyptiennes pour l'exégèse des papyrus on me permettra de signaler ici l'important ouvrage de G. Dattari, *Numi Augg. Alexandrini; monete imperiali greche ; catalogo della collezione G. Dattari* (Le Caire, 1901, in-4° pp. XII-472 et 37 planches en phototypie).

Parmi les articles publiés dans ces derniers temps sur la numismatique égyptienne, il faut mentionner ceux de M. Dattari sur les monnaies alexandrines *Rivista italiana di numismatica*, 1901 et 1902), de M. Markl sur les émissions alexandrines de Claude II (*Wiener Num. Zeitschrift*, XXXIII, 1901, pp. 51-72), de M. J. Maurice sur celles de l'époque constantinienne (*Num. Chronicle*, VI, 1902, pp. 92-147), de M. Svoronos sur les monnaies d'or des Ptolémées et sur les dates des monnaies de Ptolémée II (*Journal internat. d'arch. num.*, 1899-1901), de M. Forrer sur les monnaies de la dernière Cléopâtre (*Revue belge de numism.*, 1900). M. Mowat a donné dans le *Journal international* (1900, p. 344-350) une bibliographie numismatique de l'Égypte grecque et romaine. Dans la *Revue archéologique*, je publie un compte rendu détaillé de ces ouvrages et de quelques autres travaux récents sur la même matière.

(1) Ajoutons à la liste de M. Stein Gaius Cornelius Pulcher, Αἰγύπτου καὶ Ἀλεξανδρείας δικαιοδότης dans une inscription de Corinthe, CIPel. 1600 que vient de publier M. Fränkel (cf. CIG. 1186). Iulius Maximianus est nommé au verso du papyrus Cattaoui.

THÉOLOGIE

Erwin **Preuschen**. *Antilegomena, die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen herausgegeben und übersetzt.* Giessen, 1901, in-16, Ricker, pp. VI-175. 3 mk.

L'auteur a eu l'heureuse idée de réunir dans un petit volume à bon marché une certaine catégorie de textes, souvent peu accessibles, concernant le christianisme primitif.

Les documents qui intéressent la papyrologie sont plus particulièrement l'Évangile et l'Apocalypse de Pierre, le fragment évangélique du Fayoum, les Λόγια Ἰησοῦ et un fragment trouvé à Oxyrhynchus (Oxy. n. 210).

Caspar René **Gregory.** *Textkritik des Neuen Testamentes.* T. I. Leipzig, 1900, in-8°, Hinrichs, pp. VI-478. 12 mk. ; t. II (1902), pp. VII-X et 479-993, 12 mk.

Dans le catalogue des manuscrits grecs du Nouveau Testament (réédition en allemand de la liste publiée par l'auteur en 1894 dans le troisième volume de Tischendorf, *Novum Testamentum Graece*) on trouve longuement et soigneusement décrits *une cinquantaine* de fragments grecs en onciales provenant d'Égypte ou du Sinaï les uns sur parchemin, les autres sur papyrus; on y trouve aussi publiés pour la première fois une série de fragments évangéliques de la collection Rainer dont M. Wessely a envoyé des copies à M. Gregory. Enfin, l'auteur a copié lui-même à Chicago le papyrus d'Oxyrhynchus n. 3 (1).

Frederic G. **Kenyon.** *Handbook to the textual criticism of the New Testament,* (Londres, 1901, in-8°, Macmillan, pp. XI-321) (10 sh.).

Le manuel de M. Kenyon est avant tout l'œuvre d'un paléographe : seize planches de fac-similés en similigravure reproduisent des pages de manuscrits évangéliques ou des papyrus grecs pris comme points de comparaison.

Après une introduction générale sur le but et la méthode de la critique textuelle, nous trouvons un article très neuf et très intéressant sur les manuscrits autographes du Nouveau Testament tels qu'on peut se les figurer d'après les récentes découvertes papyrologiques.

Notons aussi (pp. 36-38) une liste des papyrus du Nouveau Testament au nombre de douze. M. Kenyon propose de les signaler désormais sous le nom de Pap[1], Pap[2], etc. Espérons que M. Gregory suivra cet excellent conseil, qui n'a que le tort d'avoir été donné *après* la publication du tome I de la *Textkritik* (2).

Adolf **Deissmann.** *Bible Studies, contributions chiefly from papyri and inscriptions to the history of the language, the literature and the religion of Hellenistic Judaism and primitive Christianity. Authorised translation incorporating Dr. Deissmann's most recent changes and additions by* Alexander Grieve. Edimbourg, 1901, in-8°), pp. XVI-384 (9 sh.).

(1) Comme menues erreurs, relevons le classement de *Evl. 943* dans les Évangéliaires au lieu des Évangiles, l'omission du renvoi à Scheil, *Mém. Mission. du Caire,* IX, 2 (1893), p. I, p. 216 et pl. I et à Haeberlin, nn. 164 et 167, l'omission pour les fragments de Vienne des renvois à Haeberlin, nn. 165 et 168 et à Wessely, *Wiener Studien*, VII (1885), pp. 69-70.

(2) Comptes rendus dans l'*Athenæum* 25 janvier 1902, n. 3874, p. 111 (sévère) et dans la *Saturday Review* XCIII (1902) n. 2420 (15 mars) p. 339 (élogieux).

Il n'est guère de théologien qui n'ait eu l'occasion de consulter les *Bibelstudien* et les *Neue Bibelstudien* de M. Deissmann. Il n'en est guère qui n'en ait tiré quelque profit. Aussi faut-il applaudir à l'initiative de MM. Clark d'Edimbourg qui en éditant une traduction anglaise des deux excellents mémoires de M. Deissmann, ont fourni au savant professeur d'Heidelberg l'occasion de se relire minutieusement et de faire profiter le public de cette revision. L'ensemble de ces deux mémoires n'a pas changé d'aspect en passant en anglais. L'impression et le papier paraissent sensiblement meilleurs dans la nouvelle édition : l'élégante reliure en toile pleine rouge laisse loin derrière elle la brochure allemande, et la réunion des deux plaquettes en un volume de quatre cents pages a permis un remaniement complet de l'ordre des chapitres.

Faute de place, je ne puis analyser ici en détail un ouvrage que tous les papyrologues connaissent depuis plusieurs années : je me bornerai à quelques indications générales. On connaît la thèse favorite de M. Deissmann : la langue des Septante et du Nouveau Testament ne sont pas des langues spéciales qu'on doive étudier en soi ; ces textes ne sont que des échantillons, précieux à la vérité, le premier du grec de l'Égypte ptolémaïque, le deuxième de la *koinè* du Ier siècle ; nous devons, pour chaque expression qui nous arrête, chercher des parallèles, soit dans les papyrus, soit dans Philon, soit dans les inscriptions d'Asie-Mineure. Cette thèse, plus hardie dans la forme que dans le fond, froissa d'abord les susceptibilités de quelques théologiens qui révéraient trop la langue des textes sacrés pour l'assimiler à des parallèles parfois aussi humbles que des lettres de paysans et de soldats : à l'heure actuelle elle a l'approbation générable (1).

A. **Deissmann.** *Papyri* dans *Encyclopaedia Biblica*. T. III (Londres, 1902, in-8°). col. 3556-3563.

(1) Un index des papyrus et des inscriptions cités aurait été fort utile. M. Grieve a cru qu'on pouvait s'en passer : un court index des papyrus que je viens de rédiger au courant de la plume, rendra peut-être des services ; le voici :

Papyrus du British Museum, pp. 88, 91, 92, 98, 140-144, 146, 148, 153, 203, 213, 219.

Pap. Oxyrhynchus : 22-25, 221.

Pap. Petrie : 87, 88, 90, 92, 99, 101, 110, 113, 117, 122, 123, 140-143, 146, 148-150, 153-155, 157-161, 336, 365.

Pap. Leide : 92, 113, 118, 140, 141, 143, 144, 154, 155.

Pap. Paris : 88, 92, 101, 105, 110, 113, 114, 118, 121, 140-142, 148-150, 157, 167, 198, 250, 325, 341, 343, 345, 355, 365.

Pap. Berlin : 121, 141, 142, 153, 166, 182-187, 189-193, 195-197, 201, 203-210, 213, 217, 219-221, 224, 226, 228-230, 233-236, 238, 239, 243, 246, 247, 249, 250, 252, 253, 255-258, 266, 313, 315, 322, 327.

Pap. Dresde : 341.

Pap. Turin : 88, 90, 98, 105, 110, 142, 148, 145, 155, 167.

Pap. Herculanum : 28.

Pap. Vienne : 17, 182, 183, 185-187, 191, 192, 195, 196, 203, 206, 221, 223, 229, 231, 243-250, 253, 255, 257, 260, 264, 267.

Grand pap. magique de Paris : 282, 293, 322, 324-327, 331, 333, 334, 336.

Pap. magiques 46 et 121 de Londres : 96, 281, 322, 324, 325, 327, 331, 333, 334.

Pap. magique J de Leide : 282, 322, 324, 326, 327, 328, 334, 352.

Pap. relatifs aux juifs : 68, 143, 149, 274, 316, 335.

Inscr. gr. d'Égypte : 87, 98, 101, 116, 143, 217, 222, 233, 235, 236, 243, 340.

Cf. un compte rendu dans l'*Athenaeum*, 7 septembre 1901, n. 3854, pp. 313-314.

Ce n'est qu'un article d'encyclopédie et l'auteur a été obligé de répéter un certain nombre de banalités courantes et de faits trop connus; mais il a su y émettre plus d'une idée nouvelle et nous montrer par des exemples aussi divers que frappants combien est multiple le profit que l'exégèse peut tirer de la papyrologie. A la liste des papyrus chrétiens que donne (col. 3559-3560) M. Deissmann il y aurait beaucoup à ajouter et même un papyrus à retrancher (celui de Venise, cf. infra); telle qu'elle est, elle n'en rendra pas moins de grands services.

PAPYRUS LITTÉRAIRES

T. W. Allen, *Classical review*, XIV (1900), p. 299, note sur les papyrus homériques.

P. M. Beranek, *Die Bedeutung der ägyptischen Papyrusfunde für die Geschichte und Kritik des Homertextes.* (Programme du gymnase de Bozen pour 1899, pp. 1-24.)

† W. Leaf, *The Iliad edited with apparatus criticus, prolegomena, notes and appendices*, t. I, 2e édition (Londres, 1900, in-8°), pp. xxxvi-601. Etudie la question des nombreux papyrus homériques.

Burnet, *The criticism of the Platonic text in the light of the Petrie and Oxyrhynchus papyri;* non encore publié, mais analysé assez longuement dans le *Classical review* XVI (1902), pp. 329-330. C'est à tort qu'on a cru que le texte de Platon donné par les manuscrits est très différent de celui que fournissent les papyrus : cette erreur provient de l'insuffisance de l'appareil critique dans l'édition de Schanz. M. Burnet, mieux outillé, montre que le texte des papyrus contient déjà presque toutes les fautes qu'on trouve dans les manuscrits médiévaux : la même constatation, on le sait, a déjà été faite pour presque tous les auteurs grecs dont on a retrouvé des fragments sur papyrus.

Henri Weil, *Études de littérature et de rythmique grecque. Textes grecs sur papyrus et sur pierre. Rythmique* (Paris, 1902, in-16°, Hachette), pp. vi-242. Réédition très remaniée d'une dizaine d'articles papyrologiques parus dans des revues diverses.

PAPYRUS MAGIQUES ET ASTROLOGIQUES

Henri **Hubert** a publié, sous la forme modeste d'un article de Dictionnaire, un travail d'ensemble sur la magie dans l'antiquité où se trouve réuni à peu près tout ce que l'on sait sur la matière : je veux parler de son article *Magia* du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Saglio et Pottier, t. III (Paris, 1901, in-4°), pp. 1494-1521 (tiré à part). Les papyrus magiques y sont soigneusement énumérés et décrits p. 1501 avec une copieuse bibliographie.

Wilhelm **Kroll**, *Aus der Geschichte der Astrologie* dans *Neue Jahrbücher fur das klassische Altertum*, VII (1901), pp. 559-577, s'efforce de montrer que l'ouvrage astrologique de Petosiris et Nechepso, plusieurs fois cité dans les papyrus magiques, fut rédigé à Alexandrie au second siècle de notre ère. (Cf. Wilcken, *Archiv*, II, 1902, p. 166).

A. **Wiedemann**, *Zur Verehrung der Musen in Aegypten* dans *Orientalistische Litteratur-Zeitung*, IV (1901), col. 381-384, s'occupe du culte des Muses en Égypte

à propos d'une ligne les mentionnant dans le papyrus grec magique de Leyde dont W. a reconnu l'origine Hermopolite.

† Ludwig **Deubner**, *De incubatione capita quattuor* (Leipzig, 1900, in-8°, pp. 138), étudie longuement les songes envoyés par les Dieux aux fidèles qui venaient dormir dans les temples et commente les passages des papyrus magiques, contenant des prescriptions de cette nature.

† E. **Kuhnert**, *Zauberwesen im Altertum und Gegenwart : I. Liebeszauber* dans *Nord und Süd*, mars 1900, pp. 327-336.

Ernst **Riess**, *The magical papyri and ancient life*, analysé dans *Amer. journal of arch.*, V (1901), pp. 33-34.

† P. **Huvelin**, *Les Tablettes magiques et le droit romain* (pp. 66) dans *Annales internationales d'histoire*, 1901. Utilise les papyrus magiques de Leyde et de Paris. Importants comptes rendus par C. Wachsmuth, DLZ, LIII (1902), col. 533-535 et par R. Wünsch, BPW, XXII (1902), col. 852-855.

COMPTES RENDUS

Nouveaux comptes rendus de **Wilcken**, *Griechische Ostraka* [B., I. p. 177].

A. Deissmann, *Theol. Literaturzeitung*, XXVI (1901), col. 65-69.

W. Crönert, *Die griechische Ostraka aus Aegypten oder die Wissenschaft der Scherben* dans *Beilage zur Allgem. Zeitung*, 1901, n. 254, pp. 4-6.

A. Erman, *Deutsche Litteraturzeitung*, XXII (1901), col. 3116-3121.

† R. von Scala, *Zeitschrift für Staatswissenschaft*, V (1902), pp. 65-69.

H. Francotte, *Les Ostraka grecs d'Égypte et de Nubie* dans *Musée belge*, V (1901), pp. 31-45.

† J. Bruns, *Preussische Jahrbücher*, C (1900), pp. 155-160.

P. Viereck, *Die Ostraka des Berliner Museums* dans *Archiv*, I, (1901), pp. 450-467.

M. Rostovtsew, *Journal du ministère russe de l'instruction publique*, mars 1900, t. 328, Ire partie, pp. 133-165 (en russe).

Nouveaux comptes rendus de **Gradenwitz**, *Einführung in die Papyruskunde*, t. I [B., I, p. 173].

J. J. Robinson, *Amer. journ. of philol.*, XXII (1901), pp. 210-214.

H. Swoboda, *Neue philol. Rundschau*, 1902, pp. 82-84.

† Zuretti, *Bollettino di filol. classica*, VI (1899-1900), pp. 265-270.

† A. von Premerstein, *Osterreichisches Literaturblatt*, 1901, p. 493.

N. Herzen, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*, XXII (1901), pp. 231-233.

Nouveaux comptes rendus de **Mitteis**, *Aus den Papyrusurkunden* [B., I, p. 174].

E. J. Goodspeed, *Amer. journ. of theol.*, V (1901), pp. 364-365.

† Zuretti, *Bollettino di filologia classica*, VII (1900-1901), p. 89.

F. Mayence, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, V (1901), pp. 104-106.

B(auer), *Historische Zeitschr.*, LXXXVII (1901), p. 155.

K. Krumbacher, *Byzantinische Zeitschr.*, X (1901), pp. 350-351.

O. Schulthess, *Wochenschr. klass. Philol.*, XIX (1902), coll. 399-400.

Nouveaux comptes rendus de **Dziatzko**, *Buchwesen*.

W. Weinberger, *Jahresber. Bursian*, CVI (1900), pp. 182-184.

W. Weinberger, *Zeitschr. für die œsterr. Gymn.*, LII (1901), pp. 40-42.

† De Vries, *Museum*, VIII, 9.
R. Wünsch, *Berl. philol. Woch.*, XXI (1901), col. 684-692.
A. Martin, *Revue critique*, LII (1901), pp. 322-323.

PAPYRUS DU BRITISH MUSEUM

Frédéric G. **Kenyon,** *Facsimiles of biblical manuscripts in the British Museum* (Londres, 1900, in-folio), pp. VII-43 et XXV planches en phototypie (1).

Les trois plus anciens manuscrits reproduits dans ce beau volume sont les seuls qui intéressent la papyrologie :

Pl. I (BM., pap. 230). Feuillet d'un psautier du IIIe siècle, sur papyrus (Ps. XII = XI, 7 à XV = XIV, 4).

Pl. II. Le codex *Alexandrinus* (A) de la bible donné à Charles Ier par Cyrille Lucar, patriarche d'Alexandrie.

Pl. III. (Add ms. 17211) codex, *Nitriensis* (R) de S. Luc. Palimpseste célèbre rapporté par Pacho du couvent de Sainte-Marie Deipara dans le désert Nitrien, près du Caire. La planche de M. Kenyon, très bien réussie, contient Luc I, 69-77.

Frédéric G. **Kenyon,** *Some new fragments of Herodas* dans *Archiv* I (1901), pp. 319-387.

Le British Museum a reçu d'Égypte, en 1900, une boîte remplie de miettes de papyrus. M. Kenyon y a reconnu des fragments provenant de la trouvaille de 1891 qui nous a rendu les mimes d'Hérodas, la πολιτεία Ἀθηναίων et les ἰατρικὰ Μενώνεια d'Aristote, le *Contre Philippidès* d'Hypéride.

M. Kenyon a retrouvé quarante-sept petits fragments des mimes d'Hérodas dont vingt et un ont été par lui patiemment identifiés et mis en place. L'aspect matériel du huitième mime (l'Ἐνύπνιον) est complètement modifié par cette heureuse découverte.

M. Henri Weil en a rendu compte dans un article du *Journal des Savants Nouveaux papyrus littéraires,* 1901, pp. 745-747) où il donne une nouvelle restitution du mime VIII (réédité dans *Études de littérature et de rythmique,* Paris, 1902, in-16°, pp. 79-82).

Frédéric G. **Kenyon,** *Some additional fragments of the London medical papyrus* dans *Sitzungsber. Akad. Berl.*, 1901 pp. 1319-1321 avec un appendice (*Anhang*) par H. **Diels,** pp. 1321-1323.

Dans la même boîte que les fragments d'Hérodas, M. Kenyon a réussi à retrouver vingt-trois fragments de ce papyrus médical de Londres qui nous a conservé des extraits des ἰατρικὰ Μενώνεια attribués à Aristote (Haeberlin, n. 104),

M. Kenyon publie les fragments, M. Diels montre sur quels points doit être modifié le texte, publié par lui, de ce traité médical.

D'autre part, M. Blass s'est occupé des parties déjà connues de ce papyrus dans un article de l'*Hermes* (XXXVI, 1901, pp. 405-410 : *Die pseudippokratische Schrift* περὶ φυσῶν und der *Anonymus Londinensis* et M. Wellmann l'étudie dans son récent ouvrage *Die Fragmentesammlung der griechischen Aerzte*, t. I (Berlin, 1901, in-8°, pp. 254).

(1) Compte rendu *Athenæum*, 29 juin 1901, n. 3844, p. 815 (élogieux).

Cf. le compte rendu de T. Clifford Allbutt, *Classical review*, XVI (1902) pp. 220-222.

Frédéric G. **Kenyon**, *Fragments of an epic poem* dans *Album gratulatorium in honorem Henrici van Herwerdem* (Utrecht, 1902, in-8°, p. 137-142). M. Kenyon n'ayant publié dans les deux volumes de son catalogue des papyrus grecs du British Museum que les papyrus non littéraires, il s'y trouve encore quelques papyrus littéraires inédits, dont on a la description dans le *Catalogue of additions*. C'est un de ces textes (Haeberlin, n. 140), le codex sur papyrus 273 (IIIe ou IVe siècle apr.) que M. Kenyon vient de publier. La partie conservée contient une cinquantaine d'hexamètres d'un poème épique sur les guerres de Dionysos en Inde contre le roi Deriades. Ce n'est pas un fragment des *Dionysiaca* de Nonnus de Panopolis : M. Kenyon songe plutôt aux *Bassarica* de Dionysius.

C. **Kalbfleisch**, *Papyri graecae musei Britannici et musei Berolinensis*, dans le programme de Rostock, été 1902 (s. l. n. d.) [Rostock, 1902, in-4°], p. 14 et II planches en phototypie.

M. Kalbfleisch y publie (pp. 1-8) le papyrus 155 du British Museum d'après une copie de M. Kenyon et une bonne photographie que reproduisent les deux belles planches phototypiques jointes à la dissertation. C'est un long fragment (cinq colonnes) d'un traité de chirurgie maxillaire (Ier ou IIe siècle apr.). L'auteur, peut-être Héliodorus, indique quatre moyens de remettre une mâchoire démise.

F. W. G. **Foat**, *On old greek tachygraphy* dans *Journal of Hellenic studies* XXI (1901), pp. 238-267 et pl. XVIII. Dans cet article, analysé plus haut, M. Foat a étudié (pp. 252-259) un cahier d'écolier, composé de neuf tablettes en bois enduites de cire et conservé au British Museum (Add. Mss. 33270). On y lit une page de phrases grecques sans suite, comme περι του πεμψαι τα πλοια των θρυοτιλτων επι αχυρα; le reste du cahier contient des exercices de tachygraphie non encore déchiffrés mais dont M. Foat publie quelques spécimens en gravure et une page entière en phototypie. Cette tablette avait été sommairement décrite dans le *Catalogue of additions to the mss. in the Br. Mus.*., 1882-1887 (Londres, 1889, in-8°), pp. 285-286, n. 33270.

F. C. **Kenyon**, *Papyri acquired in the years 1894-1899* dans *Catalogue of additions to the manuscripts in the British Museum in the years* MDCCCXCIV-MDCCCXCIX (Londres, 1902? in-8°), pp. 495-543 (1). Contient le catalogue avec analyse sommaire des papyrus 459 à 738 du British Museum. Les numéros 459-484 ont été décrits et, pour la plupart, publiés dans le tome II des *Greek papyri* de M. Kenyon. Les numéros 458-603 sont des papyrus ptolémaïques faisant partie des *Petrie Papyri*, publiés par M. Mahaffy. Le n° 604 contient un roman en démotique (publié par M. Griffith) au verso de deux documents grecs du Ier siècle après J.-C. Les numéros 605-650 (et 682-687) sont les papyrus recueillis en Égypte par M. Grenfell en 1894-1895 et publiés par lui dans ses *Greek papyri*, I ; les numéros 651, 652, 653 sont trois contrats du début du IVe siècle (inédits?) donnés par le colonel Fraser; les numéros 654-681 et 688-731 sont publiés par MM. Grenfell et Hunt, *Greek papyri* II ; n. 732. Iliade XIII et XIV, publié par

(1) M. Kenyon a eu la bonté de me faire parvenir les bonnes feuilles de ce catalogue qui, je crois, n'est pas encore publié.

Hunt, *Journal of philology*, XXVI (1898), p. 25-59; n. 733. Bacchylide; n. 734, fragments philosophiques; n. 735 fragments; n. 736. Iliade VIII, 1-222 (v. 6 omis), 49-52, 63-65, 95, 98-109, 111-120, 128-135, 139-144, 150-163, 173-192 (v. 183 omis). IIe ou IIIe siècle apr.; n. 737, table d'addition; n. 738, fragments littéraires.

Par suite d'acquisition diverses et surtout d'un don de 109 papyrus, offerts par l'*Egypt Exploration Fund,* le nombre des papyrus grecs du British Museum a augmenté considérablement depuis 1899. Le dernier numéro enregistré est, m'écrit M. Kenyon, le n. 1178, mais, comme on inscrit souvent plusieurs fragments sous le même numéro, cela fait, en réalité, bien plus de 1,178 papyrus.

M. Kenyon a étudié sans le publier le papyrus 1164 du Br. Mus. dans l'*Archiv,* II (1902), pp. 70-78.

Je n'ai vu citer dans aucune bibliographie papyrologique un charmant catalogue des manuscrits du British Museum qui ne coûte que *six pence! British Museum : a guide to the manuscripts, autographs, charters, seals, illuminations and bindings exhibited in the department of manuscripts and in the Grenville library* (Londres, 1899, in-8°), p. 139 et XX planches en simili. Le chapitre sur les papyrus, pp. 75-79 (cf. aussi p. 109-111) doit être par M. Kenyon : on y trouve des fac-similés de quatre colonnes du Bacchylide et d'une page du *Codex Alexandrinus* (1).

Adolf **Deissmann,** *Ein Originaldokument aus der Diokletianischen Christenverfolgung. Papyrus 713 des British Museum* (Tübingen et Leipzig, 1902, in-8°, Mohr 1 mark, 50), p. 36, phototypie : édition anglaise *The Epistle of Psenosiris* (Londres, 1902, in-8°, A. et C. Black). Excellente monographie consacrée au papyrus 73 de Grenfell-Hunt, *Greek papyri*, t. II que M. Deissmann republie avec un fac-similé qui pourrait être meilleur et un copieux commentaire auquel il y a bien peu de chose à reprendre (2). Ce papyrus, trouvé dans un dossier relatif aux fossoyeurs de Kysis, dans la Grande-Oasis, contient une lettre privée de la fin du IIIe siècle de notre ère par laquelle le *presbyteros* Psenosiris annonce au *presbyteros* Apollon l'arrivée d'une certaine *Politikè* (Harnack ne croit pas que ce soit un nom propre) bannie dans l'Oasis par le Préfet d'Égypte, évidemment parce qu'elle était chrétienne. C'est un document historique du plus haut intérêt (3).

Le fragment gréco-copte sur parchemin de l'Évangile selon Saint-Jean que j'ai signalé l'an dernier a attiré l'attention de M. Gregory qui lui a donné la cote *Tw* dans sa liste des manuscrits du Nouveau-Testament. Cf. Gregory, *Textkritik*, I, p. 123, et *Theologische Literaturzeitung*, XXV (1908), col. 487 : *Tw der Evangelien.*

(1) Dans les nouveaux volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* se trouveront les articles *Paleography* (Sir E. M. Thompson) et *Bacchylides* (Sir R. C. Jebb). Cf. le prospectus (*Specimen pages* ... etc., Londres, 1902, in-4°) pp. 134 et 81.

(2) P. 6, note 1, l. 3, lire *recto or verso* et *one cannot be*; p. 26, note 67, l. 8, lire J. S[mirnoff]; p. 32, l. 3, l'auteur oublie le *libellus libellatici* du musée d'Alexandrie.

(3) Comptes rendus par :

A. Harnack, *Theologische Literaturzeitung*, XXVII (1992), col. 205-206. Réponse de A. Deissmann, *Zum Briefe des Psenosiris* (*ibid.*, col. 364. Addition importante : la lecture ἐξ αὐτῶν, l. 13, est formellement confirmée par M. Kenyon.

G. Kr(üger), *Literarisches Centralblatt*, LIII (1902), col. 897-898.

Dans les manuscrits coptes du British Museum se trouvent un certain nombre de parchemins grecs inédits que j'ai examinés en janvier 1902 et dont voici une liste sommaire :

Ms. or. 3581 A ff. 181-184. Quatre fragments chrétiens non identifiés du même manuscrit que les fragments 31080 et 31081 de la Bodléienne.

Ms. or. 3579 A ff. 25-26-27. Trois feuillets d'un psautier gréco-copte (Ps. 10, 49, 52, 118). D'autres fragments de ce manuscrit sont à la Bibliothèque nationale.

Ms. or. 3579 B f. 46 (VIIIe-IXe s.)? Luc VIII, 13-20 et VIII, 56-IX, 9 et f. 48 (Xe-XIe s.)? Luc XI, 28-32 (autre ms.) et f. 92 fragment d'un lectionnaire contenant I Pierre II, 7-15.

Ms. or. 3580 A 12 (VIIIe s.?) 18 fragments liturgiques parmi lesquels un texte curieux du *Symbolum Nicaeano-constantinopolitanum* et une liste très mutilée des patriarches d'Alexandrie.

Ms. or. 358 A 10, 11, 13 contiennent aussi des fragments liturgiques grecs.

Tous ces fragments et d'autres que je n'ai pas vus seront décrits et souvent publiés dans un important ouvrage de M. Crum, *Coptic Mss. in the British Museum* dont l'auteur a eu la bonté de me communiquer les bonnes feuilles.

On a étudié à droite et à gauche quelques papyrus déjà publiés du British Museum.

Max Ihm, *Rh. Mus.*, LVII (1902), p. 317, fait des remarques intéressantes sur Br. mus. 229; ces remarques n'ont que le tort d'avoir été déjà faites par E. M. Thompson, *Archaeologia*, LIV (1895), p. 436.

L. Radermacher, *Philologus*, LIX (1900), p. 595, corrige Hypéride ὑπὲρ Εὐξενίππου 39.

U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Griechisches Lesebuch* (Berlin, 1902, in-8°), texte p. 397 et commentaire, p. 262, reproduit Br. mus. 42.

A. Deissmann, *Bible Studies* (Edimbourg, 1901, in-8°) (voir plus haut, p. 423).

E. Breccia, *Spigolature papiracee* dans *Atene e Roma*, V (1902), col. 575-587 [Br. mus. 43 et 144].

W. Crönert, *Denkschrift betreffend eine deutsche Papyrusgrabung* (Bonn, 1902, in-8°), pp. 14-16 et 19 [Br. mus. 121 et 178].

B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Amherst papyri*, II, p. 123 et 82 commentent Br. mus. 164 et 181.

G. F. Zereteli, *Journal du ministère russe de l'instr. publ.*, mai 1901, t. 335; section de philologie classique p. 67 réédite Br. Mus. 283 avec un commentaire en russe.

C. Wessely, βοῦλλα dans *Studien zur Paläographie*, I (1901), p. 8, restitue à l'aide d'un papyrus Rainer un passage mutilé de Br. mus. 32. Cf. une correction de U. Wilcken, *Archiv*, II (1902), p. 164.

C. Wessely, *Studien zur Paläographie*, p. 9, étudie Br. mus. 260 et 261 avec l'aide d'un papyrus inédit de la collection Rainer.

H. C. Müller, *Ueber die von Kenyon herausgegebene Emphyteusis-Urkunde auf Papyrus aus dem J. 616 n. Chr.* dans *Archiv*, I (1901), pp. 437-444. Étude assez longue, avec commentaire juridique étendu, du papyrus 483 du British Museum.

L. Wenger, *Rechtshist. Papyrusstudien* (Graz, 1902, in-8°), p. 43, étudie Br. mus. 246.

F. Ll. Griffith, *The old coptic horoscope of the Stobart collection* dans *Zeitschr. für aeg. Sprache*, XXXVIII (1900), pp. 71-85, et III planches (cf. le même, ibid., XXXIX, 1901, pp. 78-82 et p. 86, *The date of the old coptic texts and their relation to Christian coptic*). Édition très soignée du papyrus 98 du Brilish Museum.

† M. Gitlbauer, *Studien zur griechischen Tachygraphie*, II, *Tachygraphische Spuren im Papyrus der aristotelischen* Ἀθηναίων πολιτεία dans *Archiv für Stenographie*, LIII (1901), pp. 159-172, 225-233, 257-264, 288-299 et 317-322. Cf. aussi Wessely, *ibid.*, LIV (1902), p. 4.

Herondae Mimiambi. Accedunt Phoenicis Coronistae, Mattii Mimiamborum fragmenta. Tertium ed. Otto Crusius. *Ed. minor* (Leipzig, 1900, in-16), p. 96 2 mk. 40.

PAPYRUS D'OXFORD. — BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE

Une quinzaine passée à Oxford au mois de décembre dernier me met à même de donner ici des renseignements amples et nouveaux sur les richesses papyrologiques de la Bibliothèque bodléienne. C'est M. Grenfell qui a eu la bonté de m'introduire dans ce célèbre établissement où mes recherches ont été dirigées avec une inépuisable obligeance par M. Madan, en l'absence du directeur M. Nicholson, gravement malade. J'ai encore à remercier de son aimable empressement M. Winstedt, l'heureux découvreur de la déjà célèbre tirade de Juvénal.

Il y a deux inventaires des papyrus grecs de la Bodléienne : tout d'abord il y a les *handlists* manuscrits, écrits par M. Nicholson et où les documents sont inscrits rapidement au fur et à mesure de leur entrée. Les *handlists* où sont indiqués des papyrus sont les suivants : *Ms. Gr. Class.*, *Ms. Gr. Bibl.*, *Ms. Gr. Liturg.* et *Ms. Lat. Class.* Il y a ensuite un catalogue manuscrit des papyrus grecs, rédigé entièrement par M. Grenfell et que j'ai copié *in extenso*. Cet ouvrage intitulé *Catalogue of Greek Papyri in the Bodleian library by* B. P. GRENFELL forme un gros cahier in-4° de 278 feuillets où sont décrits 276 papyrus, c'est-à-dire tous ceux entrés à la bibliothèque avant 1898, à l'exception de quelques fragments de parchemins grecs que M. Grenfell a jugés en dehors du cadre de son travail. Les *handlists* de M. Nicholson, complètement à jour, accusent un total de 350 papyrus, si j'ai bien compté.

Ces papyrus sont encore très mal connus et un nombre considérable est inédit. Pourtant une partie en est publiée dans les travaux suivants dont les deux premiers sont demeurés inconnus à la plupart des bibliographes.

Wallace M. **Lindsay**. *The Fayoum papyri in the Bodleian library* dans *Athenaeum*, 5 sept. 1885, n. 3019, p. 304; E. W. B. **Nicholson,** même titre, *ibid.*, 17 oct. 1885, n. 3025, pp. 506-507 (cf. 12 sept. 1885, n. 3020, p. 337).

Sont publiés dans ces articles douze fragments théologiques que je cherche en vain dans la liste de M. Haeberlin :

1° Quatre fragments contenant la correspondance apocryphe d'Abgar et du Christ, à laquelle une découverte récente a valu un regain d'actualité (inscr. d'Éphèse, *Oesterr. Jahreshefte*, III, 1900, pp. 91-94). Identifié et commenté par M. Nicholson; reproduit d'après lui par L. J. Tixeront, *Les origines de l'église d'Édesse et la légende d'Abgar* (Paris, 1888, in-8°), p. 194; republié d'après une

copie de H. J. White, par E. von Dobschütz, *Der Briefwechsel zwischen Abgar und Jesus* dans *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, XLIII (1900), pp. 426-428 ; cf. H. Lüdemann, *Theologischer Jahresbericht*, XX (1900), p. 321.

2° Trois fragments du livre de Daniel (VI, 20) dans la version de Théodotion.

3° Trois fragments d'un apocryphe relatif à Jacob et Joseph. D'autres fragments du même papyrus sont à Londres (Br. mus. 113), d'autres au Louvre (E. 7738 *a* : inédits).

4° Deux fragments d'une homélie où je viens de reconnaître plus ou moins déformés Luc, 15, 14-20 dans un contexte que je n'ai pas pu identifier.

E. W. B. **Nicholson,** *Fragment of an earlier edition of Apollonius's homeric lexicon* dans *Classical Review*, XI (1897), pp. 390-393. Le papyrus que publie M. Nicholson porte la cote *Bodl. ms. gr. class. e* 44 (P); il contient les restes de deux colonnes en semionciale du Ier ou IIe siècle de notre ère.

U. **Wilcken,** *Göttingische gelehrte Anzeigen,* 1894, pp. 745-748 publie quelques fragments non littéraires complétant ainsi des papyrus du British Museum.

F. **Madan,** *Accessions, a catalogue of newly acquired mss. added to the handlists in successive years from July, 1890* (Oxford, 1893-1901, in-8°). Ce catalogue dans lequel M. **Nicholson** insère des notes très nombreuses et très intéressantes contient entre autres matières la description tantôt détaillée, tantôt très sommaire de presque tous les papyrus de la Bibliothèque Bodléienne. L'impression n'en sera terminée que dans un an ou deux, mais M. Madan a poussé la bienveillance jusqu'à me faire cadeau d'un exemplaire des onze feuilles déjà imprimées, afin de me permettre d'en rendre compte dans ces colonnes. Voici le dépouillement des 176 premières pages.

P. 12, n. 31074 (IVe ou IVe s. apr.) 2 ff. parchemin. Apocryphe de Bel et du Dragon (vv. 20-41 : version de Théodotion). Une collation de Nicholson est publiée par Swete, *The Old Testament in Greek according to the Septuagint*, t. III (Cambridge, 1894, in-16°), p. XIV et pp. 587-593. Le texte grec est récrit sur une homélie chrétienne en grec (IIIe ou Ve s., premier feuillet) où est cité Matthieu IX, 37-38 (ou Luc X, 2) et sur un texte latin (IIIe ou IVe s., deuxième feuillet) où j'ai cru reconnaître un fragment d'une grammaire. C'est avec le Salluste d'Orléans (s'il est vraiment *ter scriptus*) le plus ancien palimpseste connu (cf. p. 24, n. 31656).

P. 13, n. 31075. Le psaume 69 (Grec 68) 12-21, récrit au XIe siècle en onciale grecque sur un texte copte effacé du Xe siècle.

P. 13, n. 31079. Tablette en bois sur laquelle est écrite à l'encre un texte astronomique (?).

P. 14, nn. 31080-81. Deux fragments bilingues (grec et copte) sur parchemin. Apocalypse inédite (?) dont d'autres fragments sont au British Museum (cf. supra).

Pp. 30-31, nn. 31182-31232 et p. 75, n. 31595. Fragments non décrits.

P. 84, n. 31658 (Ve s.). Parchemin, Zacharie, XII, 10-11 et XIII, 3-5 (Grenfell, *Greek papyri*, n. 6).

P. 84 et p. 102, n. 31659 (VIe s.). Parchemin. Fragments du *Protevangelium Jacobi* (Grenfell, *Greek papyri*, I, n. 8).

P. 84, n. 31660 (VIe s.). Parchemin. Apocalypse de S. Paul. Serait l'original grec perdu des chapitres 45-47 de la version latine de James (*Anecdota apocrypha*).

Pp. 90-91, nn. 31708-31721. Papyrus divers non décrits.

P. 101, n. 31804 (VIe s.). Parchemin. Marc, VIII, 17-18 et 27-29.

P. 101, n. 31806 (VIe ou VIIe s.). Parchemin. Scholies sur l'Iliade, XI, 88-125.

P. 101, n. 31807-8. Parchemin. Deux contrats.

P. 101, n. 31809. Parchemin. Fin d'une prière (Grenfell, *Greek papyri*, I, n. 70).

Pp. 101-102, n. 31810 (Ve s.). Parchemin. Fragment d'une description de l'Enfer, peut-être de l'apocalypse de Pierre (?).

P. 102, n. 31811. Parchemin. Fragment théologique.

P. 102, n. 31812 (Ve s.). Parchemin. Fragment d'une controverse théologique avec un certain B... Peut-être la réfutation perdue de Basilide par Agrippa Castor (?).

P. 102, n. 31813 (VIe ou VIIe s.). Parchemin. Fragment d'actes apocryphes, peut-être ceux de Leucius Charinus (?) M. Nicholson renvoie au *Curators' report* for 1895 que je n'ai pas vu.

Pp. 117-119, nn. 31900-31981. Papyrus divers non décrits.

P. 136, n. 32236 (IXe s.). Parchemin. Fragment d'un διακονικόν (Grenfell, *G. P.*, II, n. 113).

P. 136, n. 32237 (VIIe s.?). Parchemin. Fragment des actes de S. Georges.

P. 136, n. 32338 (Ve s.). Fragment sur parchemin.

P. 137, n. 32339. Parchemin. Psaume I, 3 (*G. P.*, II, n. 112 *a*).

Pp. 137-138, n. 32242. Parchemin. Fragment du jurisconsulte Paul, souvent publié : *G. P.*, II, n. 107; Scialoja, *Rendic. Lincei*, VI (1897), pp. 236-240 et *Bull. Ist. Dir. Rom.*, IX (1896), pp. 170-171; Collinet, *Nouv. revue hist. de droit*, XXI (1897), pp. 538-542 et XXII (1898), pp. 388-390; Krüger, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*, XVIII (1897), pp. 224-226; Kalb, *Jahresber. Bursian*, CIX (1901), pp. 46-47.

Pp. 142-144, nn. 31901-32345. Papyrus divers énumérés seulement.

P. 144, nn. 32346-32349. Quatre ostraka grecs.

P. 145, n. 32373. Deux reçus gréco-arabes.

P. 152, n. 32407 (IXe-Xe s.). Parchemin. Fragment théologique dont M. Nicholson donne le texte in-extenso.

Pp. 153-154, n. 32409 (147 apr.). Fragment d'un diptyque latin en bois enduit de cire. Très curieux.

P. 158, nn. 32448-32484. Papyrus divers énumérés seulement.

P. 174, nn. 32584-32587. Papyrus divers énumérés seulement.

On remarquera que M. Nicholson ne s'est guère attaché à décrire en détail que les fragments de parchemin, les papyrus devant être l'objet des recherches de M. Grenfell. La plupart des papyrus sont publiés : les uns dans Grenfell, *Greek papyri*, I et II, les autres dans les *Petrie papyri* ou dans *Oxyrhynchus*, I, II et *Fayûm towns*. Je ne m'attarderai pas à énumérer les documents déjà connus, préférant ne citer ici que les textes inédits d'après le catalogue qu'en a dressé M. Grenfell et souvent aussi d'après les originaux, que j'ai en bien des cas examinés.

Ms. gr. class c 41 (P). (VIIIe-Xe s. apr.). Trois fragments sur parchemin d'un recueil de définitions.

— d 13 (P). (IIIe s. av.). Fragment d'une fable (l. 7]ως αλοπηξ κ[).

— d 19 (P). (VIIe-VIIIe s. apr.). Fragment d'une prière chrétienne;

(VIe s. apr.) signature latine; (IVe s. apr.) fragment littéraire de 9 lignes; fragment daté de l'an 323.

Ms. gr. class d 45 (P). (Ier-IIe s. apr. ?). *Iliade*, XIII, 590-638.
— d 41 (P). (Ier-IIe s.). *Iliade*, II, 459-535.
— d 57 (P) et d 58 (P). Fragments littéraires Ptolémaïques.
— d 59 (P). 19 lignes d'un papyrus magique.
— e 34 (P). (IIIe s. av.). Six fragments littéraires.
— e 39 (P). (147 apr.). Déclaration d'immeubles à Philadelphie.
— e 41 (P). (IIe-IIIe s. apr.). 41 lignes d'un ouvrage magique ou astrologique.
— e 58 (P). (Ier-IIe s. apr.). *Iliade*, I, 298-333.
— e 61 (P). (225 apr.). Location de terrains.
— e 75 (P). (320 apr.). Prêt d'argent.
— e 76 (P). (IIe-IIIe s. apr.). Fragment médical; au verso scholies sur Iliade I.
— f 1 (P). (IIe s. av.). Texte littéraire que publiera M. Crönert.
— f 8 (P). (IIe s. av.). Restes de deux colonnes de vers iambiques.
— f 23 (P). (IIe s. apr.). 23 lignes d'un ouvrage de géométrie.
— f 24 (P). (IIIe s. apr.). *Iliade*, VIII, 198-213.
— f 38 (P). (Ier-IIe s. apr.). Fragment scientifique relatif au bronze.
— f 39 (P). (VIe-VIIe s. apr.). Parchemin. Scholies sur *Iliade*, XI, 88-103 et 111-125.
— f 41 (P). (Ve-VIe s. apr.). Papyrus. Scholies sur *Iliade*, I, 597-604 e II, 5-10.
— f 42 (P). (IIe s. apr.). *Iliade*, V, 855-879.
— f 43 (P), g 4 (P), g 6 (P), g 8 (P), g 17 (P), g 38-46 (P). Fragments littéraires.

Ms. gr. theol. d 1 (P) et e 5 (P). Fragments littéraires chrétiens sur papyrus.

On se rappelle que l'année dernière [B. I, p. 186] j'ai eu l'occasion de signaler la légende relative à un évangile du IIIe siècle, soi-disant trouvé à Oxyrhynchus. Je ne m'attendais guère à la retrouver plus vivace que jamais dans la *Deutsche Litteraturzeitung* du 16 mars 1901 (t. XXII), col. 649. Seulement, il s'agit cette fois d'un évangile de Saint-Matthieu écrit aux environs de l'an 150! Et dire que le papyrus qui a donné naissance à ces fantaisies est publié depuis l'automne de 1898 dans le t. I des *Oxyrhynchus papyri!*

FOUILLES DE MM. GRENFELL ET HUNT

R. P. Grenfell et A. S. Hunt, *Englische Ausgrabungen im Fayûm*, 1900-1901 dans Archiv I (1901), pp. 560-562; les mêmes *Excavations in the Fayûm* dans *Arch. report*, 1900-1901, pp. 4-7.

Les deux savants anglais ont fouillé successivement dans la nécropole de Kom-Ushim et dans les nécropoles de Dimeh (papyrus démotiques); dans une cave, à Dimeh, ils découvrirent une certaine quantité de papyrus ptolémaïques du Ier s. av.; près de Dimeh ils trouvèrent une nécropole du Moyen-Empire, à Yakouta,

les fragments de deux inscriptions grecques et une tête d'Alexandre, à Roubayyât, quelques portraits romains et à 8 kilomètres au sud de cette dernière localité, à Manachinchâneh, un grand nombre de cercueils en cartonnage de papyrus du IIIe s. av. : les textes démotiques et grecs y abondent.

Je ne connais guère encore la campagne de fouilles de 1902 que par l'article *Englische Ausgrabungen im Fayûm und Hibeh 1902*, publié par MM. Grenfell et Hunt dans l'*Archiv*, II (1902), pp. 181-183. Après des fouilles peu importantes autour de Roubaiyât, notamment à Manachinchâneh (qu'une *Tabla* identifie avec *Tanis*), les deux explorateurs transportèrent leurs tentes vers le sud du Fayoûm, d'abord à Talit, puis près de Tebtunis, à Khamsin (peut-être *Kerkethoeris*), où une nouvelle nécropole de crocodiles leur fournit de nombreux et importants papyrus de la première moitié du Ier siècle avant notre ère. Une courte fouille à Hibeh sur la rive orientale du Nil donna de nombreuses momies en cartonnage de papyrus, de haute époque. Ils y retourneront cet hiver.

Les résultats de cette campagne furent exposés à Londres en juillet. Cf. *Catalogue of Egyptian antiquities... exhibited at University College* (Londres, 1902, in-16°), pp. 16. Un article signé B. P. G(renfell) et A. S. H(unt) occupe les pp. 7-9 (cf. p. 4). On a exposé notamment des crocodiles à papyrus de Khamsin et Illahoun, des cartonnages à papyrus de Selah, Illahoun et Hibeh, trois portraits sur bois, et un trésor de monnaies Alexandrines trouvées à Dimeh. Le premier volume des papyrus de Tebtunis (in-4°, pp. 700) paraîtra incessamment : on y trouvera outre des fragments d'anthologie et un contrat de mariage une série de quarante-six décrets d'Evergète II et de longs documents comptant jusqu'à 400 et 800 lignes.

M. Grenfell m'écrit aujourd'hui même : Tebtunis I est fini depuis deux jours : nous avons commencé hier à rédiger Oxyrhynchus III (deux nouvelles odes de Pindare).

Publications relatives à **Greek papyri,** t. I.

H. Weil, *La plainte d'une amante délaissée* (*Revue des études grecques*, IX, 1896, pp. 169-174), réédité dans *Études de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, in-16°), pp. 82-89.

Sitzler, *Jahresber. Bursian*, CIV (1900), pp. 144-145 [Bibliographie du n. 1].

W. Crönert, *Denkschrift*, etc. (Bonn, 1902, in-8°), pp. 11-13 [traduction du n. 1].

U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Griechisches Lesebuch* (Berlin, 1902, in-8°), texte, p. 399, commentaire, p. 265 [pap. 53].

Publications relatives à **Greek papyri,** t. II.

S. Sudhaus, *Von zwei kleinen Leuten*, dans *Rh. Mus.*, LVI (1901), pp. 309-310 [pap. 84].

L. Wenger, *Rechtshistorische Papyrusstudien* (Graz, 1902, in-8°), pp. 33 et 36 [pap. 62 et 79].

B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Amherst papyri*, II, pp. 55 et 59 [pap. 15 et 24].

Publications relatives à **Oxyrhynchus,** t. I et II [B., 1, pp. 183-185].

A. Deissmann, *Deutsche Litteraturzeitung*, XXII (1901), col. 3159.

E. Preuschen, *Antilegomena* (Giessen, 1901, in-8°), pp. 43-44, 94 et 138.

C. von Jan, *Jahresber. Bursian*, CIV (1900), pp. 22-25.

† N. Tamassia et G. Setti, *Due papiri d'Oxirinco*, dans *Atti del R. Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, LIX (1900), pp. 757-777 [Oxy., 32-33]. Oxy. 32 serait l'œuvre d'un chrétien! M. Viereck a rendu compte de cette jolie découverte, *Berl. philol. Wochenschr.*, XXI (1901), col. 907-908.

R. Cagnat, *C. R. Acad. Inscr.*, 1901, pp. 792-800 [Oxy., 110, 111, 113, 115, 116, 119, 281].

H. Waltzing, *Musée belge*, VI (1902), pp. 82-87 [Oxy., 110, 111, 112, 119].

U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Griechisches Lesebuch* (Berlin, 1902, in-8°), texte pp. 398-399, commentaire p. 263 [Oxy., 111, 115, 126].

E. Breccia, *Atene e Roma*, V (1902), coll. 575-587 [Oxy., 64, 65, 91, 110, 111, 115, 119].

W. Crönert, *Denkschrift*, etc. (Bonn, 1902, in-8°), pp. 16-19, planche [Oxy., 18, 51, 72, 162, 246].

A. Deissmann, *Bible Studies* (Edimbourg, 1901, in-8°), pp. 22-25 et 221. [Oxy., 113, 114, 115, 291, 292, 293, 295, 297, 300].

L. Wenger, *Rechtshistorische Papyrusstudien* (Graz, 1902, in-8°), pp. 58, 45, et 65 [Oxy. 135, 250, 260].

† Raeder, *Papyrusfundene i Oxyrhynchos II* dans *Nord Tidskrift f. Fild.*, IX (1900), pp. 29-40.

H. Weil, *Un fragment élégiaque* (*Revue des études grecques*, XI, 1898, pp. 239-243) réédité dans *Études de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, in-16°), pp. 25-29. [Oxy. 14].

F. C. Burkitt, *The new papyrus fragment of St. John's Gospel* dans *Athenaeum*, 18 novembre 1899, n. 3760, p. 687.

G. M. Bolling, *Catholic University Bulletin*, 1900, pp. 85-93 [compte rendu de Oxyr. I et II].

E. Piccolomini, *Un frammento nuovo di Menandro*. Tirage à part de 24 pp. extrait d'*Atene e Roma*, III (1900), coll. 41-54 et 91-92 [Oxy. 211].

F. Blass, *Literarisches Centralblatt*, 1899, col. 1657-1660 [Oxy., II].

A. Deissmann, *Theol. Literaturzeitung*, XXVI (1901), col. 69-73 [Oxy., 208-210].

W. Hahn, *O nowoodszukanym fragmencie komedyi Menandra*, p. n. Περιχειρομένη dans *Eos*, VII (1901) pp. 84-97 (en polonais) [Oxy. 211].

W. C. Winslow, *The papyrus of Saint-Paul* dans *Biblia*, XIV (1901), p. 21 avec une planche en photogravure [Oxy. 209].

E. Preuschen, *Ein Fragment vielleicht von einer Evangelienschrift* dans *Antilegomena* (Giessen, 1901, in-16), p. 91 [Oxy. 210].

P. Bonfante, « *La Petizione di Dionysia* » *con traduzione latina* dans *Bullett. dell' Istit. di Dir. Rom.*. XIII (1901), pp. 41-60 et R. de Ruggiero, *Le prime illustrazioni della cosiddetta « Petizione di Dionysia »*, *ibid.*, pp. 61-71 [Oxy. 237].

Th. Mommsen, *Das ägyptische Gesetzbuch* dans *Festgabe für Heinrich Dernburg* (Berlin, 1900, in-8°), pp. [Oxy. 237).

† H. N. Fowler, *A new papyrus : a list of Olympic victors* dans *Western Reserve University Bulletin*, 1900, pp. 28-37 [Oxy. 222].

G. Fraccaroli, *La cronologia di Pindaro* dans *Rivista filologia*, XXIX (1901), pp. 385-416.

Fr. Mie, *Die Festordnung der Olympischen Spiele* dans *Philologus* LX (1901), pp. 161-179 [Oxy. 222].

W. Crönert, *Litterarische Texte* dans *Archiv* I (1901), pp. 502-539 [Oxy. 212-234 et 301-303].

C. Schmidt, *Christliche Texte* dans *Archiv* I (1901), pp. 539-540 [Oxy. 209-211].

R. Dareste, *Nouvelles études d'histoire du droit* (Paris, 1902, in-8°), pp. 199-205 [Oxy. 237].

† R. Novak, *Ceské Museum Filologické* VI (1900), pp. 120-126.

G. Fraccaroli, *Rivista di filologia,* XXIX (1901), pp. 151-154. Bonne bibliographie d'Oxy. II.

G. Fraccaroli, *Un frammento d'Epicuro* dans *Atti della R. Accad. delle scienze di Torino*, XXXV (1900), pp. 513-525 [Oxy. 215].

L. Lafoscade, *De epistulis* (Lille, 1902, in-8°), pp. 52-53 [Oxy. 34, 237].

H. Diels, *Ein Phrynichoscitat* dans *Rh. Mus.*, LVI (1901), pp. 29-36, photogravure [Oxy. 221].

A. Olivieri, *Una citazione di Frinico* dans *Rivista di filologia*, XXX (1902), pp. 295-303 [Oxy. 221].

T. Nicklin, *A horoscope from Egypt* dans *Classical review*, XVI (1902), pp. 119-120 [Oxy. 235 est de l'an 14 apr.]

C. R. Gregory, *Textkritik*, I, pp. 68 et 72 [Oxy. 2 et 3, ce dernier d'après l'original conservé au *Haskell Museum* à Chicago].

A. Olivieri, *A proposito dei due frammenti del* Γεωργός *e della* Περικειρομένη *di Menandro recentemente scoperti* dans *Rivista di filologia*, XXVIII (1900), pp. 447-495 [Oxy. 211].

O. Schulthess, *Wochenschr. klass. Philol.*, XIX (1902), col. 369-378. Bibliographie.

B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Amherst papyri*, II, pp, 84, 101 et 82 [Oxy. 57, 65, 255].

Nouveaux comptes rendus de **Fayûm towns** [B. I, p. 183].

P. Meyer, *Berl. philol. Woch.* XXI (1901), col. 246 [Fay. 27, l. 32, lire γνωριζω].

P. Viereck, *ibid.*, col. 776-784 [col. 782 remarques sur les mots συμβολον et αντισυμβολον].

L. Lafoscade, *De epistulis imperatorum* (Lille, 1902, in-8°), pp. 18, 36, 53 [Fay. 19, 20, 22].

U. Wilcken, *Deutsche Litteraturzeitung* XXII (1901), col. 2393-2397.

C. Ferrini, *Intorno a due papiri giudiziari di Harit* dans *Rendiconti del R. Ist. Lombardo di sc. e lett.*, XXXIV (1901), pp. 1097-1094 [Fay. 10 et 21].

H. Dessau, *Sur un nouvel édit de l'Empereur Julien* dans *Revue de Philologie*, XXV (1901), pp. 285-288. C'est à Julien et non à Alexandre Sévère qu'il faut attribuer l'édit Fay. 20 : M. Wilcken, *Archiv* II (1902), p. 169 approuve cette thèse et la confirme par des remarques nouvelles et intéressantes.

R. Cagnat, *CR. Acad. Inscr.*, 1901, pp. 794-795 [Fay, 111, 115, 119].

W. Crönert, *Denkschrift*, etc. (Bonn, 1902, in-8°), pp. 20-22, planches [Fay. 110, 111, 113, 115, 138].

F. Mayence, *Bull. bibliogr. du Musée Belge*, V (1901), pp. 193-196.

F. G. Kenyon, *Arch. report*, 1900-1901, pp. 55-56 et 59-60.

U. Wilcken, *Archiv* I (1901), pp. 552-553.

T. R(einach), *Revue des études grecques*, XIV (1901), pp. 316-317.

G. Fraccaroli, *Rivista di filologia*, XXIX (1901), pp. 154-159.

S. A. Naber, *Ad Charitonem* dans *Mnemosyne*, XXIX (1901), pp. 141-144 [Fay. 1].

C. Wessely, *Wochenschr. klass. Philol.*, XVIII (1901), col. 369-371.

H. Weil, *Les champs maudits* dans *Études de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, in-16°), pp. 106-112 réédité d'après le *Journal des savants*, 1901, pp. 24-29 [Fay. 2].

B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Amherst papyri*, II, p. 114 [Fay. 112].

PAPYRUS DE CAMBRIDGE

La bibliothèque de l'Université de Cambridge a reçu en présent de l'*Egypt Exploration Fund* une intéressante série de papyrus grecs dont M. Postgate a eu la bonté de m'envoyer la liste, extraite du *Cambridge University Reporter* du 19 février 1901.

Oxyrhynchus, 4, 6, 12, 23, 31, 40, 55 (3 exemplaires), 56, 61, 76, 86, 96, 104, 118, 165, 171, 192, 202, 217, 231, 235, 246, 248, 264, 279, 280, 292, 304, 313, 335, 342, 347, 350, 355, 363, 375, 383, 394, *Fayum towns*, 1, 177, 178.

La bibliothèque possède encore (Add. ms. 1875) un feuillet de parchemin gréco-hébraïque (?) (vi^e s.) rapporté d'Égypte par Greville-Chester et contenant Matthieu III, 13-16. Cf. Scrivener-Miller, *Introduction*, I, pp. 148-149 ; Gregory, *Prolegomena*, p. 392 (Te) et *Textkritik*, I, p. 67.

PAPYRUS D'ABERDEEN

« La veuve du Docteur Grant-Bey, m'écrit fort aimablement M. Sayce, a donné à la ville d'Aberdeen l'importante collection d'antiquités égyptiennes formée par son mari. On y trouve un grand nombre de fragments de papyrus grecs, démotiques, coptes et arabes provenant de Medinet-el-Fayoum et entrés dans la collection Grant en 1888. » En examinant ces fragments en juin 1901, M. Sayce a réussi à identifier un fragment de Dioscoride, III, 136, 137 (iie, iiie s. apr.) qui ne comprend malheureusement qu'une dizaine de lignes ; le texte paraît très corrompu. M. Sayce a aussi copié un grand fragment médical dont il n'a pas encore retrouvé l'auteur.

PAPYRUS DE DUBLIN

J. G. **Smyly**, *Fragment of a greek romance* dans *Hermathena*, XI (1901), p. 322-330. En 1897, M. Mahaffy avait publié en Italie un assez long fragment d'un roman grec (*Rendic. accad. Lincei*, VI, 1897, pp. 91-96 et deux planches) conservé sur un papyrus qu'il avait acheté à Medinet-el-Fayoum (Haeberlin, n. 135). C'est ce texte que republie M. Smyly d'après un nouvel examen de l'original. L'amélioration est très sensible et fait grand honneur à la compétence paléographique de M. Smyly.

U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Griechisches Lesebuch* (Berlin, 1902, in-8°),

texte, pp. 396-397, commentaire pp. 261-262 republie les papyrus Petrie, II, 27, et II, 45.

W. Crönert, *Archiv* I (1901), p. 521 étudie le fragment du *Lachès* de Platon, publié en 1899 par M. Smyly.

J. P. Mahaffy, *The ancient name of Smith* dans *Athenaeum*, 14 avril 1900, n. 3781, p. 465 signale le nom propre Σμιθ dans un papyrus Petrie de l'an 227 avant notre ère !

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

PALIMPSESTES TAYLOR-SCHECHTER

On connaît l'énorme collection de manuscrits hébraïques rapportés à Cambridge par MM. S. Schechter et C. Taylor, et provenant de la *Geniza* de la synagogue du Caire. Dans cet amas énorme de fragments, formé de l'accumulation séculaire de tout le vieux papier, de tout le parchemin de rebut de la synagogue, se trouvent un certain nombre de feuillets palimpsestes dans lesquels un texte liturgique hébreu recouvre un texte grec en onciales. Ont déjà été publiés les fragments suivants :

a, *b*) Deux feuillets doubles de parchemin, dont l'un est très mutilé. Texte récent : liturgie hébraïque du XIe siècle. Texte ancien : IV Rois, XXIII, 11-27 et III Rois, XXI, 7-17 selon la version d'Aquila. Onciales du Ve-VIe siècles sur deux colonnes de 24 lignes.

Publiés par F. Crawford Burkitt et C. Taylor, *Fragments of the books of Kings according to the translation of Aquila from a ms. formerly in the Geniza at Cairo now in the possession of C. Taylor D. D., master of S. John's College and S. Schechter M. A., University reader in Talmudic literature* (Cambridge, 1897, in-4°), pp. VII-34 et 6 planches en très belle héliogravure. Cf. aussi un compte rendu d'E. Schürer, *Theologische Literaturzeitung*, XXIII (1898), col. 129.

c-g) Parchemins publiés par C. Taylor, *Hebrew-greek Cairo Genizah Palimpsests from the Taylor-Schechter collection, including a fragment of the twenty-second psalm according to Origen's hexapla* (Cambridge, 1900, in-4°), pp. VI-96 et onze planches dont sept en phototypie et quatre en héliogravure. C'est un très beau volume faisant suite à celui sur les fragments d'Aquila et qui peut rivaliser avec les plus luxueuses publications de la presse d'Oxford (1). Les fragments publiés sont les suivants :

c) Feuillet carré de parchemin détaché d'un grand codex, mais rogné parce qu'il était trop grand. Texte récent : liturgie hébraïque. Texte ancien en onciale penchée du VIe siècle : le Psaume XXI (XXII), vv. 15-28 dans l'édition hexaplaire d'Origène. Il ne reste rien ni de la colonne I (texte hébreu) ni de la colonne VI (version de Théodotion); de la colonne II (texte hébreu en lettres grecques) il ne

(1) Comptes rendus par Eb. N(estle), LC, tome LIII (1901) col. 633-635 ; E. Schürer, *Theol. Lit. Zg* XXVII (1902) col. 142-143 ; B. Banntsch, *Theol. Jahresber.* XX (1900), pp. 70-71 ; *Revue biblique*, X (1901), pp. 646-647 ; *Athenaeum*, 29 juin 1901, n. 3844, pp. 815-816.

reste que quelques lettres, mais des trois autres colonnes, III (Aquila), IV (Symmaque), V (la Septante) une partie importante est conservée. Cette découverte est une des plus curieuses que l'on ait faites dans les parchemins de la Geniza du Caire et il est à noter que M. Mercati a trouvé récemment à l'Ambrosienne un palimpseste très important des *hexapla* d'Origène.

d) Trois feuillets palimpsestes de parchemin. Texte récent (perpendiculaire au texte ancien) : Talmud de Jérusalem en hébreu. Texte ancien en onciale grecque du ve-vi^e^ siècle. fragments des Psaumes (XC, 17; XCI, 1-16; XCII, 1-6; XCVI, 7-13; XCVII, 1-12; XCVIII, 3; CII, 16-19; CIII, 1-13) dans la version d'Aquila. La moitié du premier feuillet avait déjà été publiée par M. C. Taylor, *Sayings of the Jewish Fathers, comprising Pirqé Aboth in Hebrew and English with notes and excurses; second Edition with Additional notes and a Cairo fragment of Aquila's version of the Old Testament* (Cambridge, 1897, in-8°), cf. p. VIII, avec deux planches en héliogravure. En republiant ce texte il a eu le tort de ne pas renvoyer à sa première édition.

e) Cinq fragments palimpsestes de parchemin. Le texte hébreu récent, qui est perpendiculaire au texte ancien est extrait du *Pesikta de Rab Kahana*. Le texte ancien en une onciale grecque très grande (lettre d'1 centim. de hauteur) du ve-vi^e^ siècle contient des passages des évangiles. Ce sont *peut-être* des fragments d'un évangéliaire (?). Les passages conservés sont Matthieu, X, 2-4 et 11-15 et Jean, XX, 11-15.

f) Feuillet palimpseste de parchemin. Texte hébreu récent (perpendiculaire au texte ancien) : extraits du *Bereshith Rabbah*. Texte ancien sur deux colonnes en onciale du vi^e^ siècle : Actes des apôtres, XXIV, 22-26.

g) Fragment palimpseste du parchemin, du même manuscrit que le précédent. I, Pierre, II, 22-23 et III, 7.

Il est extrêmement intéressant d'avoir retrouvé dans une synagogue des textes chrétiens. Ce fait nous montre que les rabbins étaient plus soucieux de la destinée ultérieure de leurs manuscrits que de leurs avatars antérieurs et qu'écrire sur du parchemin déjà employé par un chrétien était à leurs yeux sans importance particulière.

PAPYRUS AMHERST

Grenfell et **Hunt**, *The Amherst papyri, being an account of the greek papyri in the collection of the right hon. Lord Amherst of Hackney, F. S. A. at Didlington Hall, Norfolk. Part. II : classical fragments and documents of the ptolemaic' roman and byzantine periods with an appendix containing additional theological fragments*. Londres, 1901, petit in-folio, pp. XII-243 et XXV planches en phototypie (52 sh. 6 p.).

J'ai rendu compte [B I, p. 187], l'an dernier, du premier fascicule de cette importante publication en même temps que j'annonçais (p. 186) la publication prochaine du fascicule qui vient de paraître. Le volume publié l'année dernière contenait exclusivement, comme on se le rappelle, des textes chrétiens; le second, par la variété de son contenu, intéressera peut-être un plus grand nombre de travailleurs.

Je veux signaler encore, comme je l'ai fait pour le premier volume, l'exécution matérielle de ce livre, son impression, son papier (1), sa reliure, qui en font, comme le dit M. Kenyon, le plus bel ouvrage papyrologique qu'on ait encore publié. Les vingt-cinq excellentes phototypies qui accompagnent le volume font le plus grand honneur à l'habileté des photographes qui les ont exécutées.

Sans craindre d'être fastidieux, je profiterai de cette nouvelle occasion de rendre hommage à l'infatigable activité de MM. Grenfell et Hunt. Malgré la rapidité extrême avec laquelle ce volume a été rédigé et imprimé, ils ont trouvé moyen de joindre à chaque papyrus un commentaire qui, sans être aussi « exhaustif » que ceux de M. Wilcken ou de M. Mitteis, contient cependant *toujours* les renseignements et les renvois essentiels à l'intelligence du texte. Combien d'épigraphistes auraient le courage de traduire comme eux in extenso tous les textes qu'ils publient ? MM. Grenfell et Hunt ne craignent pas d'avouer leurs incertitudes. Bien au contraire ils mettent en pleine lumière les difficultés des documents qu'ils éditent : c'est peut-être le plus sûr moyen de les élucider, c'est en tout cas le plus franc.

La provenance des papyrus est variée, mais sur 192 numéros j'en relève 66 trouvés à Achmouneïn (Hermopolis) et 34 découverts à Dimeh (Soknopaiou nêsos). Les papyrus littéraires figurent dans la collection Amherst pour 42 numéros sur 201, ce qui est une très jolie proportion.

Voici la liste des textes de toute nature publiés dans le deuxième volume.

N. 10, p. 1, pl. II (IIe s. av.). Fragment de quinze vers iambiques d'une tragédie perdue. M. Blass songe aux Νηρηΐδες d'Eschyle, M. Henri Weil à l'*Hector* d'Astydamas. M. Weil restitue et traduit ce fragment dans le *Journ. des savants*, 1901, p. 738 et *Un fragment de tragédie* dans *Études de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, in-8°), pp. 1-8.

N. 11, pl. II (époque d'Auguste). Restes de 27 lignes de prose.

N. 12, pl. III (IIIe s. apr.). Fragment d'Aristarque Ἡροδότου α' ὑπόμνημα, commentaire du grand critique Alexandrin sur le livre I d'Hérodote. L'existence de ce commentaire était inconnue. On y trouve cité un passage inédit des Ποιμένες de Sophocle.

N. 13, pl. V (IIIe s. apr.). Fragment en deux colonnes d'une comédie perdue d'Aristophane (?) avec scholies marginales. Très mutilé.

N. 14, pl. II (IIIe-IVe s. apr.). Fragment de 33 lignes en prose contenant le titre et le début de τὸ δεύτερον ὑ[π]όμνημα τῶν [π]ρακτικ[ῶν σημεί]ων, traité de divination : du nom de l'auteur il ne reste que la lettre initiale Φ....

N. 15. pl. IV (IIe-IIIe s. apr.). Fragment de 19 lignes d'un traité philosophique non identifié.

N. 16 (IIe s. apr.). Au recto fragment épique Alexandrin (22 vers) où l'on trouve mentionnés Harmodios et Triptolème. Au verso restes de 20 vers d'Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 775-794 identifiés par G. Schmidt.

N. 17, pl. V (VIe-VIIe s. apr. !). Feuillet mutilé d'un codex sur papyrus conte-

(1) Si je suis bien informé, c'est sur les domaines de Lord Amherst qu'a été fabriqué ce beau papier; en tout cas, chaque page porte ses armes en filigrane.

nant l'hypothésis du Sciron, drame satyrique d'Euripide dont on n'a plus que quelques courts fragments.

N. 18, pl. IV (IIe s. apr.). Vingt colonnes de courtes scholies sur le chant XV de l'Odyssée.

N. 19 (VIIe s. apr.). Feuillet de parchemin d'un glossaire homérique (Iliade, ch. xv).

N. 20 (IVe s. apr.). Scholies sur Callimaque, feuillet d'un codex sur papyrus.

N. 21 (IIIe-IVe s. apr.). Règles grammaticales copiées par un élève.

N. 22, pl. IV (IIe s. apr.). Iliade, V, 481-495.

N. 23, pl. V (IIIe ou IVe s. apr.). Feuillet de parchemin, *l'un des plus anciens que l'on connaisse*. Odyssée XV, 161-181 et 189-210.

N. 24, pl. V (IVe s. apr.). Fragment sur parchemin de Démosthène, deuxième Philippique 1 et 5.

N. 25, pl, III (Ier ou IIe s. apr.). Isocrate, Πρὸς Δημόνικον, 50-53.

N. 26, pl. I (IIIe ou IVe s. apr.). Très curieux papyrus bilingue contenant deux colonnes d'un recueil des fables de Babrius en grec accompagnées d'une traduction littérale en mauvais latin.

N. 27, pl. VI (Ve ou VIe s. apr.). Feuillet mutilé d'un papyrus juridique latin dont le texte n'est pas connu. J'ai cru y distinguer une constitution de l'an 294. M. Mommsen hésite à se prononcer.

N. 28, pl. V (IVe ou Ve s. apr.). Trois fragments d'un papyrus juridique latin dont le contenu n'est pas encore identifié. Je corrige d'après ma copie de l'original. Fragment *c* recto l. 7 *ultra* et non *. lira*, verso l. 2 *pot[es]t ab e* et non *pot[es]tate*, comme le veut M. Deissmann.

N. 29, pl. VII (env. 250 av.). Restes de plusieurs ordonnances royales sur les marchés.

N. 30 (IIe s. av.). Enquête sur la propriété d'une maison sise à *Soknopaiou nêsos* (Dîmeh).

N. 31 (112 av.). Reçu donné par la banque royale pour le paiement d'une amende de 1200 drachmes de cuivre; le reçu est suivi du texte du rapport (διαγραφή) infligeant l'amende. Important document en trois colonnes.

N. 32 (IIe s. av.). Rapport sur des soldats accusés de déclarations fausses relatives à l'impôt foncier. Au verso prêt de blé de l'an 114 av. J.-C. (?)

N. 33, pl. IX (env. 157 av.). Pétition adressée à Philométor et Cléopâtre II, par des cultivateurs de *Soknopaiou nêsos* qui accusent un *kômarque* de concussion.

N. 34 (env. 157 av.). Fragments de trois autres pétitions sur le même sujet.

N. 35, pl. X (132 av.). Pétition au stratège contre un prêtre ayant irrégulièrement perçu un impôt pour le temple.

N. 36 (env. 135 av.). Pétition à Boêthos, épistratège, par Dryton fils de Pamphile, personnage bien connu par d'autres papyrus. Papyrus de Pathyris.

N. 37, 38 (IIe s. av.). Lettres privées.

N. 39, pl. VII (env. 100 av.). Papyrus de Pathyris. Début d'une lettre d'un capitaine adressée à Patês et Pachratês. Les éditeurs n'ont pas dit que les destinataires sont déjà connus par le papyrus 10,593 du Louvre (Révillout, *Mélanges*, p. 291) où ils sont nommés ἡγεμόνες. M. Grenfell m'avertit que la deuxième moitié de la lettre est au British Museum (n. 631 = Grenfell, *Greek papyri*, I, n. 35).

N. 40 (IIe s. av.). Lettre aux prêtres de Soknopaios sur un partage de terrains.

N. 41 (IIe s. av.). Lettre aux prêtres de Soknopaios relative à l'apposition d'un sceau sur un grenier.

N. 42, pl. VIII (179 av.). Repaiement d'un prêt de blé (Dimeh).

N. 43, pl. VIII (173 av.). Prêt de blé (Dimeh).

N. 44 (138-137 av.). Prêt de blé. Ce papyrus et les deux précédents sont importants par les protocoles royaux qu'ils contiennent et par les renseignements qu'ils fournissent sur la concordance des calendriers Égyptien et Macédonien.

N. 45 (env. 150-145 av.). Protocole royal d'un contrat mutilé (Pathyris).

N. 46 et 47 (113 av.) Blé prêté par la femme Naomsêsis déjà connue (Pathyris).

N. 48 (106 av.). La même femme prête huit jarres de vin.

N. 49 (108 av.) Fin d'un prêt. (Pathyris).

N. 50, pl. XI (106 av.). Prêt de 5 talents 2,000 drachmes de cuivre. (Pathyris).

N. 51, pl. XII (88 av.). Contrat de vente d'une maison. Beau papyrus bien intact. (Pathyris).

N. 52 (139 av.). Enregistrement grec d'un contrat démotique, à la banque royale d'Hermonthis.

NN. 53 et 54 (114 et 112 av.). Deux enregistrements analogues au précédent.

N. 55 (176 ou 165 av.). Quittance de loyer.

N. 56 et 57 (146 ou 135 av). Deux quittances de la même main.

N. 58 (132 av.). Reçu pour 4 talents 4,000 drachmes de cuivre.

N. 59 et 60 (env. 151 ou 140 av.). Deux reçus de blé donnés par des sitologues de *Soknopaiou nêsos*.

N. 61 (163 av.). Ordre de payer du blé et de l'orge.

N. 62 (IIe s. av.). Liste de 14 soldats μαχαιρο(φόροι) portant tous des noms grecs,

N. 63 (env. 200 apr.). Deux édits courts et mutilés des empereurs Septime Sévère et Caracalla.

N. 64, pl. XIV (107 apr.). Édits de deux préfets d'Égypte Vibius Maximus et Sulpicius Similis concernant les bains publics de la ville d'Hermopolis. Document important pour la chronologie des préfets.

N. 65 (env. 110 apr.). Arrêts rendus par les deux mêmes préfets dans une affaire judiciaire jugée à Memphis.

N. 66, pl. XV (124 apr.). Arrêt rendu dans une affaire de meurtre par Claudius Didymus, stratège du nome Arsinoïte. M. Wilcken a trouvé à la bibliothèque de Munich deux fragments additionnels du même papyrus et les a publiés dans l'*Archiv* (II, 1902, pp. 124-126).

N. 67 (env. 232 apr.). Rapport très mutilé sur un procès jugé par Honoratianus, préfet d'Égypte.

N. 68 (env. 90 apr.). Longue correspondance officielle relative à des terrains cédés par les autorités à un particulier. On y trouve mentionnés plusieurs préfets d'Égypte : L. Iulius Vestinus, Vegetus, Mettius Rufus et un préfet nouveau Ursus.

N. 69 (154 apr.). Rapport des *sitologoi* sur le blé reçu par eux pendant un trimestre.

N. 70 (env. 115 apr.). Lettres des *archontes* d'Hermopolis à Felix Claudius Vindex, épistratège. Mention de Rutilius Lupus, préfet d'Égypte.

N. 71 (178-179 apr.). Enregistrement d'un héritage.

N. 72, pl. XVIII (246 apr.). Deux exemplaires de l'enregistrement d'un héritage. Mention d'un nouveau préfet d'Égypte, Valerius Firmus.

N. 73 (129-130 apr.). Déclaration de bétail au stratège du nome Hermopolite.

N. 74 (147 apr.). Déclaration adressée au κωμογραμματεύς par un prêtre qui s'inscrit avec ses gens et ses biens.

N. 75 (161-168 apr.). Texte relatif à l' ἐπίκρισις, contenant une curieuse généalogie.

N. 76 (IIe ou IIIe s. apr.). Extrait d'une liste du recensement.

N. 77 (139 apr.). Pétition adressée à l'épistratège Julius Petronianus par Pabous, dénonçant comme fraudeurs deux employés de l'octroi du Fayoum.

N. 78 (184 apr.). Pétition adressée à un centurion.

N. 79 (env. 186 apr.). Pétition adressée à Pomponius Faustianus (?), préfet d'Égypte, et accusant de concussion certains magistrats d'Hermopolis.

N. 80 (232-233 apr.). Fragment de pétition mentionnant le préfet Mevius Honoratianus.

N. 81 (247 apr.). Pétition à Aurelius Nemesianus, vice-stratège du nome Hermopolite. Mention de Valerius Firmus, un nouveau préfet d'Égypte.

N. 82 (IIIe-IVe s. apr.). Pétition à ...*banus* (?), préfet d'Égypte inconnu jusqu'ici.

N. 83 (IIIe-IVe s. apr.). Pétition adressée à ...*cianus*, probablement Clodius Culcianus, préfet d'Égypte sous Constantin et grand persécuteur de chrétiens.

N. 84 (IIe ou IIIe s. apr.). Fragment d'une pétition.

N. 85, pl. XIII (78 apr.). Apollonius et Orion demandent à Hermaios, exégète, le droit de prendre pour cinq ans en location une propriété appartenant à des orphelins. Mention d'un dème nouveau d'Alexandrie : Φιλοκλαυδίῳ τῷ καὶ Ἀλθαιεῖ.

D'autres demandes de location se lisent sur les numéros 86 (78 apr.); 88, (128 apr.); 90 (159 apr.); 91 (159 apr.); 92, pl. XVII (162-163 apr.); 93 (181 apr.). Ce dernier document se rapporte à un pressoir. Les numéros 87 (125 apr.) et 89 (121 apr.) sont des contrats de location de terrains. Signalons dans le n. 87 le nom de lieu Μαγδῶλα Μίρη dans le Fayoum.

N. 94 (208 apr.). Contrat d'association agricole.

N. 95 (109 apr.) et n. 96, p. 121 (213 apr.). Ventes de terrains à Hermopolis.

N. 97 (180-192 apr.). Offre d'achat d'un immeuble confisqué (?).

N. 98 (IIe IIIe siècle). Liste d'immeubles vendus ou hypothéqués à Hermopolis. J'y relève l. 10 la mention ἐπὶ τῆ[ς] Ἰουδ(αϊκῆς) λαύρας.

N. 99 (179 apr.). Partage de terrains, en double exemplaire.

N. 100 (198-211 apr.). Convention relative à une pièce d'eau.

N. 101 (IIIe s.). Convention relative à un terrain.

N. 102 (180 apr.). Vente d'un chameau.

N. 103, pl. IV (90 apr.). n. 104 (125 apr.); n. 105 (127 apr.); n. 106 (282 apr.). Quittances de loyers fonciers.

N. 107-109 (185-186 apr.). Reçu pour du blé délivré à Antonius Justinus δουπλικάριος διαπεμφθεὶς ὑπὸ Οὐαλερίου Φροντείνου ἐπάρχου τῆς ἐν Κόπτῳ εἴλης Ἡρακλειανῆς.

N. 110 (75 apr.); n. 111 (132 apr.); n. 112 (128 apr.); n. 113 (157 apr.). Quittances pour dettes remboursées.

N. 114-122 (IIe et IIIe siècles). Reçus de contributions.

N. 123 (IIe-IIIe s. apr.). Fiche personnelle de deux mariniers.

N. 124 (IIIe s. apr.). Liste des gardes attachés à la personne d'un certain nombre de fonctionnaires d'Hermopolis.

N. 125 (Ier s.). Comptes d'un enterrement au verso d'une pétition mutilée.

N. 126-129 (IIe s.). Comptes privés.

N. 130-136. Lettres privées.

N. 137 (288-289 apr.). Fragment d'un dossier de lettres officielles mentionnant deux nouveaux préfets d'Égypte Sallustius et Valerius Pompeianus. Au verso le texte grammatical *supra*, n. 21.

N. 138, pl. XIX (529 apr.). Un pilote déclare avoir reçu du fisc dix tonnes de charbon de bois qu'il se charge de transporter par eau jusqu'à Alexandrie.

N. 139, pl. XX (350 apr.). Tableau de nominations proposées au *praepositus* du 12e *pagus* du nome Hermopolite.

N. 140 (349 apr.). Déclaration des σιτολόγοι. Mention d'un nouveau préfet d'Égypte, Flavius Strategius.

N. 141 (350 apr.). Pétition au *praepositus* (voies de fait).

N. 142 (IVe s. apr.). Pétition adressée au préfet de l'*Augustamnica*.

N. 143 (IVe s. apr.). n. 144 (Ve s. apr.). Lettres privées.

N. 145, pl. XXI (IVe-Ve s. apr.). Lettre d'Apa Johannes à Paulos, très intéressante au point de vue paléographique. A la fin courte acclamation en copte.

N. 146 (Ve s. apr.). Mandat d'arrêt.

N. 147 (IVe-Ve s. apr.). Emprunt de blé.

N. 148, pl. XXII (487 apr.). Prêt d'argent.

N. 149 (VIe s.). Prêt d'argent; signé en latin par le scribe.

N. 150, pl. XIX (592 apr.). Paiement anticipé de 50 charges de foin. Signé en latin par le scribe Damianus.

N. 151, pl. XXIII (610-640 apr). Promesse de paiement d'argent emprunté.

N. 152 (Ve-VIe s. apr.); n. 153, p. 187 (VIe-VIIe s. apr.). Lettres privées.

N. 154 (VIe-VIIe s. apr.). Lettre relative à un hôpital (νοσοκομῖον).

N. 155 (Ve s. apr.). Liste de salaires, payés en blé.

N. 156 (VIIe s.). Ordre de paiement.

NN. 157-158 (612 apr.). Deux reçus donnés à la banque de Macarius à Oxyrhynchus.

NN. 159-189. Description des papyrus trop mutilés pour être publiés in extenso; je relève :

N. 159. Iliade XXI-XXII (IVe s. apr.).

N. 160. Fragment chrétien (?) en prose, sur parchemin.

NN. 166-168. Papyrus Ptolémaïques de Pathyris.

N. 182. Fragment bilingue en grec et en latin.

La fin du volume comprend (nn. 190-201) une nouvelle série de fragments chrétiens à ajouter à ceux publiés dans le premier volume :

N. 190, pl. XXIV (VIe s. apr.). Fragments du *Pasteur* d'Hermas, importants pour la constitution du texte parce qu'ils démontrent définitivement que Simonides avait fabriqué le texte qu'il a publié de la fin du *Pasteur*.

N. 191, pl. XXIV (VIe s. ap.). Exode XIX, 1-2 et 5-6 et Isaïe 58, 11-12 et 13-14. Ce deuxième fragment a été fort habilement identifié par M. Deissmann.

N. 192, pl. XXIV (vi^e s. apr.), Deutéronome XXXII, 3-10. Même ms. que le précédent.

N. 193 (vi^e s.). Fragment de parchemin. Proverbes X.

NN. 194-201. Nombreux fragments chrétiens littéraires, trop rapidement décrits par les éditeurs.

Dans les copieux index je relève au hasard quelques détails curieux :

Dans l'*Index verborum* des fragments littéraires, les mots : δυσπροπέλαστος, ἐπιλοβίς, σακοφορεῖν, σαφηνιστής, σκοπίζεσθαι (?), ὑπεραγόντως;

Des noms géographiques comme Ταλεί, qui est peut-être le mystérieux Ταλεσως du crocodile Dutuit, peut-être même le *Talît* fouillé il y a dix ans par M. Petrie;

Des fonctionnaires aux noms barbares : ἀραβοτοξότης, ἐξάκτωρ, ἰουράτωρ, καγκελλάριος, μαγιστρότης, χαρτουλάριος;

Des titres militaires obscurs : σιμισάλιος ἀριθμοῦ..... ροστωνλε.....αλιβαναριων dont les éditeurs n'ont rien pu tirer et où on ne reconnaît qu'avec hésitation un *semissarius* (= demi-solde) *numeri... leontoclibanariorum* (la lecture κλιβαναριων est certaine d'après le facsimile) (1).

Des titres sacerdotaux comme λεσωνις.

Comptes rendus. Le volume a déjà été l'objet d'un certain nombre d'articles :

Th. Mommsen, *Die Heimath des Gregorianus* dans *Zeitschr. der Savigny-Stiftung* XXII (1901), pp. 139-144. [Il reproduit p. 143 Amh. 70].

L. Mitteis. *The Amherst papyri nr. 68, ibid.* pp. 151-160.

Th. Mommsen, *Die Fragmente zweier lateinischer Handschriften juristischen Inhalts in Bd. II der von Grenfell und Hunt herausgegebenen Amherst Papyri ibid.* pp. 195-195 [Amh. 27-28].

L. Mitteis. *Aegyptische Urkunde, betreffend die agnitio bonorum possessionis, ibid.* pp. 198-199 [Amh. 72].

A. Deissmann. *Die Amherst-Papyri II* dans *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* 1901, n. 25, pp. 1-2 [surtout Amh. 130, 190, 191 *b*].

C. Wessely. *Wochenschr. klass. Philol.* XIX (1902), col. 169-171 [quelques corrections].

M. Ihm. *Eine lateinische Babriosübersetzung* dans *Hermes* XXXVII (1902) pp. 147-151 [Amh. 26].

H. Weil. *Nouveaux papyrus littéraires* dans *Journ. des savants*, 1901, pp. 737-747 [surtout littéraires]. Cf. aussi *C. R. Acad. Inscr.* 1901, pp. 613-614. L'article de M. Weil est réédité daus ses *Études de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, in-16°) pp. 1-8 : *Un fragment de tragédie* et pp. 8-9 : *Fragment d'un drame satyrique d'Euripide.*

G. Lumbroso, *Rendic. Accad. Lincei* X (1901), pp. 247-255 [surtout non littéraires].

T. W. Allen. *Classical review.* XV (1901) pp. 425-426 [Amh. 11, 13, 16].

F. B (lass). *Literarisches Centralblatt*, LI (1901) col. 1768-1770.

P. Viereck. *Berl. philol. Wochenschr.* XXII (1902), col. 715-720.

W. Ramsay. *Corroborations* dans *The Expositor*, 1901.

(1) Cf. Wessely *Denkschr. Wien. Akad.* XXXVI (1899) p. 147. On y trouvera dans un papyrus de Paris la mention : κεντηναριω αριθμο[υ των γενν]αιοτατων λεω[ν]ων κλιβαναριον.

U. Wilcken. *Archiv*, II (1902), pp. 117-136.

L. Wenger. *Zu den Rechtsurkunden in der Sammlung des Lord Amherst* dans *Archiv* II (1902), pp. 41-62 [Amh. 27, 30, 32, 32 R, 33, 34, 35 etc.].

L. Radermacher. *Aus dem zweiten Bande der Amherst Papyri* dans *Rhein. Mus.* LVII (1902) pp. 137-151 [surtout littéraires].

F. G. Kenyon. *Arch. report.* 1900-1901, p. 56 et 59.

T. Reinach. *Revue des études grecques* XV (1902) p. 102.

U. von Wilamowitz-Möllendorff *Arch. Anzeiger* XVI (1901) p. 220.

G. Fraccaroli. *Rivista di filologia* XXX (1902) pp. 386-352.

Aux articles énumérés dans mon premier bulletin (p. 189), relatifs aux **Amherst papyri I** il faut ajouter.

Grenfell et Hunt. *The Amherst papyri II* p. 204 : *Addenda and corrigenda to Amherst papyri part I* et pl. XXV (une excellente phototypie du recto du n. 3, la célèbre « lettre de Rome »).

E. J. Goodspeed. *Amer. Journ. of theol.* V (1901) pp. 362-364.

K. Krumbacher. *Byz. Zeitschr* X (1901), pp. 331-333 [Amh. 2] (cf. p. 673).

E. L (ippelt). *Literarisches Centralblatt*, 1900, col. 1988-1989.

E. Preuschen, *Ein altchristlicher Hymnus* dans *Zeitschr. für die Neutestamentliche Wissenschaft*, II (1901), pp. 73-80 [Amh. 2].

E. Schürer, *Theologische Literaturzeitung*, XXV (1901), col. 601-603.

E. Preuschen. *Berl. philol. Wochenschr.* XXII (1902) col. 355-361.

† R. H. Charles. *The Ascension of Isaiah, translated from the Ethiopie version, which together with the new greek fragment, the latin versions and the latin translation of the Slavonic is here published in full, edited with introduction notes and indices.* London (A. & C. Black) 1900, 8° pp. LXXIV-188. Cf. *Theol. Literaturzeitung* XXVI (1900) col. 169-171 le compte rendu de Schürer qui reproche à Charles de ne pas avoir suivi d'assez près les premiers éditeurs.

F. G. Kenyon. *Arch. report.* 1900-1901, pp. 54.

† N. Bonwetsch. *Ein Bruchstück des griechischen Textes der Ascensio Isaiae* dans *Theol. Literaturblatt*, XXI (1900), pp. 513-514 (?).

C. Wessely, *Wochenschr. klass. Philol.* XVII (1901) col. 369-371.

PAPYRUS CRAWFORD.

Un grand seigneur anglais, the Earl of Crawford and Balcarres, avait réuni une collection d'environ deux mille papyrus dans son château de Haighall (Lancashire). M. Offord m'a écrit que Madame Margaret Rylands, la richissime et généreuse fondatrice de la Rylands library de Birmingham, a fait l'acquisition des papyrus et manuscrits Crawford-Balcarres par l'intermédiaire de M. Sotheran, libraire à Londres. MM. Grenfell et Hunt (1) ont commencé le catalogue de cette importante collection sur laquelle je ne possède que peu de renseignements : on y trouve, dit-on, non seulement des papyrus grecs, mais aussi de nombreux fragments persans, arabes, égyptiens et coptes.

(1) On trouve cités des *Crawford papyri* dans *Amherst*, II, pp. 103, 116, *Fayûm towns* p. 199.

Quelques-uns des textes coptes, provenant de la collection Tattam, ont été étudiés par M. Amélineau (1), ainsi que par Lightfoot et Horner. Parmi les papyrus grecs se trouvent douze colonnes de l'Odyssée (IIIe s. apr.) et un fragment gréco-latin fort curieux.

Cf. une note intéressante : *Die Handschriftensammlung der Bibliothek Lord Crawford's* dans *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1902, I, p. 120 d'après † O. von Schleinitz, *Zeitschrift für Bücherfreunde*.

COLLECTIONS DIVERSES.

M. Horner le savant éditeur des évangiles coptes possède un feuillet de parchemin du IXe siècle contenant Mathieu IV, 2-11 en grec et en sahidique. Cf. Gregory *Prolegomena* p. 439 et *Textkritik* I, pp. 67-68.

La collection de papyrus grecs publiée en 1889 par M. Sayce dans le livre de M. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe,* est entre les mains de M. J. G. Milne qui va la rééditer prochainement. Il a eu l'obligeance de me la communiquer en janvier 1902. Dans une série de fragments non identifiés (Haeberlin n. 137 *a*), j'ai réussi à retrouver un passage de la Cyropédie (IV, 5, 41-44).

J'ai copié à Londres à University College, dans la collection léguée par Amélia B. Edwards, une amulette chrétienne sur papyrus assez intéressante.

M. Crum *Coptic ostraca* (Londres, 1902 4°), pp. 4-5, n. 522, pl. 83, publie avec l'assistance de M. Brightman un ostrakon grec d'Echmounein de la collection Hilton-Price portant une remarquable formule magique que réédite M. Wilcken *Archiv*, II (1902), p. 173. M. Crum (*o. c.* nn. 523-525 et 427-428) publie aussi cinq ostraka grecs de la collection Petrie : les deux premiers contiennent des vers d'Homère (Iliade I), le troisième un fragment de glossaire homérique (?), les deux autres des reçus de contributions.

A. H. Sayce, *Greek ostraka from Egypt* dans *Proceedings of the society of biblical archeology,* XXII (1901) pp. 211-217 publie 13 ostraka grecs parmi lesquels un trouvé à Ombos et un autre à El-Kab. Onze de ces ostraka sont dans sa collection, un appartient à son cousin A. B. Sayce, l'autre à M. Goodwin de Harvard.

PAPYRUS DE PARIS

J'ai examiné les papyrus achetés par M. Omont à l'Exposition Universelle de 1900 [B. I, p. 189] et qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale sous la cote *Supplément grec* 1291. Le lot se compose de douze fragments dont cinq en grec et sept en copte. Tous sont de l'époque arabe (VIIe ou VIIIe s. apr.), sauf un fragment grec qui peut être du IVe siècle. J'y relève une lettre d'envoi de denrées alimentaires remises par Ιαννακιος à τω θεοφιλεστατῳ και οσιω[τατῳ] μου πατρ(:) απα Σενουθη επισκ(οπῳ)... (VIIIe s.?). Le fragment du IVe siècle (?) mentionne toute une série de κωμογραμματεις.

La Bibliothèque Nationale a également fait l'acquisition (*Supplément grec* 1294)

(1) Recueil de travaux, V (1884), pp. 105-139; Gregory, *Textkritik*, pp. 540 et 546-548.

d'un fragment de papyrus grec littéraire avec miniatures qui se trouvait en France depuis une vingtaine d'années, dans une collection particulière.

J'ai eu l'occasion, au cours de l'année 1901 d'examiner la plupart des papyrus conservés dans les deux grandes collections Parisiennes, le Louvre et la Bibliothèque Nationale ; voici le résultat de mes recherches.

Les papyrus grecs du musée du Louvre peuvent être classés dans quatre séries :

1° l'ancien fonds, comprenant les papyrus publiés dans le recueil de Hase, Letronne, Egger et Brunet de Presle : ces papyrus se trouvent dans le cabinet de M. Pierret, sauf les papyrus littéraires, exposés dans la Salle des Colonnes, un document isolé conservé chez M. Révillout et un autre dans la Salle d'étude des papyrus.

2° quelques acquisitions isolées comme le papyrus magique Mimaut, le papyrus Didot, l'Hypéride Chasles, le fragment Pindarique, le fragment sur l'optique (tous les cinq dans la salle des colonnes) et le papyrus ptolémaïque Chasles (chez M. Pierret).

3° le fonds du Fayoum : plusieurs centaines de papyrus byzantins tous dans la Salle des colonnes, sauf une dizaine chez M. Pierret et une autre dizaine dans la Salle d'étude des papyrus.

4° le grand papyrus d'Hypéride (salle des colonnes) et les papyrus achetés en même temps que lui (chez M. Pierret).

Parmi les documents inédits je relèverai les suivants :

1° Un traité sur l'huître, au verso du papyrus optique 7733 (IIe ou IIIe s. av.)

2° Fragment d'un hymne chrétien, à acrostiche alphabétique (VIIe s. apr.) sur parchemin.

3° Prière chrétienne sur parchemin.

4° Un fragment d'Aristophane (Oiseaux 1057-1127) décrit par M. H. Weil *C. R. Acad. Inscr.* X (1882), p. 88 et *Revue de philol.* VI (1882), pp. 179-185.

5° IIIe Épître de Jean 13-15 et Épître de Jude 4-5 (VIe s.) sur parchemin.

6° Fragment latin en semi-onciales sur parchemin.

7° (VIe s.) deux fragments d'un apocryphe relatif à Jacob et Joseph (7738 *a*); d'autres fragments du même papyrus sont à Oxford et à Londres (Br. Mus. 113).

8° Comptes byzantins : six feuillets (8053) donnés jadis par Mariette.

9° (10341, 10342). Grand document d'époque romaine. Comptes militaires en grec au verso (camp de Dionysias).

10° (10356). Duplicata de BGU 322.

11° (10358). Longue lettre du IIIe ou IVe s.

12° (10361) Pétition à T. Flavius Titianus, l'an 17 d'Hadrien (Soknopaiou nêsos).

13° (10365). Prêt de 72 drachmes l'an 25 de Caracalla (Soknopaiou nêsos).

14° (10436). Document en neuf colonnes de l'époque de Macrinus.

15° Je n'ai pas encore examiné en détail les nos. 10348, 10349, 10355, 10359, 10363, 10424, 10434, 10533.

16° On peut à peine considérer comme publiés les documents ptolémaïques de Pathyris (10593, 10594, 10627, 10629, 10630, 10632) dont M. Révillout a donné de médiocres copies dans ses *Mélanges sur la métrologie*.

Ajoutons discrètement que l'on n'obtient pas sans difficulté communication des papyrus du Louvre et que les savants qui désireraient y travailler feront

bien d'en adresser la demande, trois mois d'avance, à M. Kaempfen, directeur des Musées Nationaux. A la Bibliothèque Nationale la situation est différente et il suffit d'une vingtaine de minutes pour avoir un papyrus entre les mains.

Les papyrus grecs que possède la Bibliothèque Nationale sont tous inscrits dans le Supplément grec dont on connaît l'inventaire dressé par M. Omont. Comme documents inédits ou peu connus je signalerai :

1° (910). Cité comme inédit par M. Wilcken *Grieckische Ostraka,* I, p. 603, notes 4 et 5. Publié dès 1840 par Champollion-Figeac dans Silvestre, *Paléographie Universelle*, t, I, pl. 59, 1.

2° (1100). « Rôles d'impôts d'une province d'Égypte » (vi^e s.) quatre bandes de cuir, don de M. Virey (1888). Ils sont placés entre deux plaques de celluloïde et non entre verres, système dont on ne comprend pas les avantages et qui présente au moins l'inconvénient de rendre le déchiffrement plus difficile, à cause du peu de transparence des plaques.

3° (1099). Les quatre hexamètres publiés par M. Wilcken (cf. *Hermes,* XXII, 1887, pp. 635-636) sont introuvables et le feuillet qui les portait a disparu. A sa place J'ai trouvé un texte chrétien du ve siècle d'une dizaine de lignes que je recommande aux théologiens (fragment d'homélie?)

4° Dans les fragments de parchemins coptes provenant du monastère blanc (*Deïr Amba Schnoudi*) près d'Akhmîn et conservés dans les trente volumes du ms. copte 129 se trouvent un certain nombre de feuillets en langue grecque. M. Amélineau a réuni les fragments du Nouveau Testament dans un travail intitulé : *Notice des mss. coptes de la Bibliothèque Nationale renfermant des textes grecs du Nouveau Testament* et publié dans les *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque Nationale* t. XXXIV, 2e partie (1895), pp. 363-427 et 6 planches en phototypie. (Cf. Gregory, *Textkritik,* I, pp. 69-72, 120, 454-425; von Dobschütz, LC, tome XLV, 1895, col. 1857-59).

On a peu publié récemment sur les papyrus du Louvre : je relève seulement :

Sitzler, *Jahresber. Bursian* CIV (1900), pp. 108-113. Analyse de divers articles concernant le fragment d'Alcman.

A. Olivieri. *Sul papiro del Louvre n. 7733* dans *Rivista di filologia*, XXIX (1901), pp. 73-76. Il s'agit du papyrus optique (Haeberlin n. 118), publié il y a dix ans par M. Wessely. M. Olivieri n'a pas vu l'original. J'ai collationné avec le papyrus la copie de M. Wessely et j'ai établi ainsi un nouveau texte plus correct que j'espère publier.

A. Deissmann, *Bible studies* (Edimbourg, 1901, in-8°), cite des papyrus de Paris (voir plus haut).

L. Wenger, *Rechtshistorische Papyrusstudien* (Graz, 1902, in-8°), étudie le papyrus n. 23 de M. Wessely.

H. Weil, *Un chœur d'Aristophane* dans *Études de littérature et de rythmique* (Paris, 1902, in-16°, pp. 10-19), réédite un de ses articles anciens sur un parchemin du Louvre (1), paru dans les *Mémoires de l'Acad. Inscr.* T. XXXI, 2e partie (1884), pp. 123-132 (*Mémoire sur un parchemin grec de provenance égyptienne.*)

H. van Herwerden, *Mnemosyne,* XXIX (1901), p. 218, corrige dans le grand

(1) Où est ce parchemin ? M. Révillout ne le sait pas, moi non plus.

papyrus magique de la Bibliothèque nationale, l. 184, κογλαζοκύμων en καγλαζοκύμων et l. 2644 δύσαγμα en μύσαγμα.

L. Lafoscade, *De epistulis* (Lille, 1902, in-8°), pp. 55-56, n. 135 republie la lettre de Claudius Diognetus au stratège du nome Panopolite, publiée jadis par Wilcken, *Hermes*, XXIII (1888), p. 592, mais dont je n'ai jamais pu retrouver l'original.

F. Ll. Griffith, *The old Coptic magical texts of Paris* dans *Zeitschrift für aeg. Sprache*, XXXVIII (1900), pp. 85-93 (cf. p. 72, note 2) et *The date of the old coptic texts and their relation to christian coptic*, *ibid.*, XXXIX (1901), pp. 78-82 (cf. p. 86) étudie longuement les formules coptes du grand papyrus magique de la Bibliothèque nationale.

P. G. Kenyon, *Introduction*, pp. 89-90, pl. VII donne un fac-simile d'une page du *codex Regius*. (L) des Évangiles (Paris, gr. 62). Cf. Gregory, *Textkritik*, I, pp. 55-56.

FOUILLES DE M. JOUGUET

C'est à la bienveillance de M. Pierre Jouguet, ancien membre de l'École française d'Athènes et actuellement professeur de grec à la Faculté des Lettres de Lille que je dois le rapport suivant sur les fouilles qu'il a exécutées au Fayoum en 1900-1901 et en 1901-1902, aux frais du ministère de l'Instruction publique. C'est une primeur intéressante dont les lecteurs de ce *Bulletin* devront remercier vivement M. Jouguet, à qui je laisse la parole : « Prenez une carte « du Fayoum et cherchez *Gharaq-el-Sultani*. Ce village occupe le fond d'un « bassin annexe du Fayoum et Browne dit très justement : *The Gharaq basin is « the Fayum depression on a small scale.* Au nord-ouest de Gharaq toutes les « cartes donnent Medinet Ma'adi : c'est là que j'ai planté ma tente en 1900. Un « premier rapport sur cette campagne va paraître au *Bulletin de Correspondance « Hellénique* (1); vous y verrez comment j'ai été entraîné à trois quarts d'heure « de marche vers l'Ouest, à un endroit qui s'appelle *Ghôran* ou *Hiôran* dans le « langage géographique des bédouins de la région. Il y a là quelques ruines de « maisons, cachées sous trois ou quatre petites buttes d'un aspect très humble. « Mais, dans le voisinage immédiat des maisons, sur un dos d'âne que forme fe « désert en cet endroit, nous avons trouvé une nécropole ptolémaïque, longue de « 500 mètres, large d'environ 60 ou 70 en moyenne. Cette nécropole nous a fourni « une grande quantité de cartonnages en papyrus : dans mon inventaire je « donne un numéro à chaque pièce du vêtement funèbre et j'ai dépassé le « numéro 300. L'opération délicate du déroulement n'est pas assez avancée pour « que je puisse vous signaler beaucoup de pièces importantes ; je n'ai pas encore « trouvé le nom ancien de l'endroit. Vous pouvez noter, comme fragment littéraire, un fragment de Comédie (Nouvelle) d'une cinquantaine de vers.

« J'ai fouillé les maisons de *Ghôran* cette année : la plus belle découverte qui « ait été faite est celle de quelques fragments de l'*Apocalypse* en dialecte copte

(1) P. Jouguet, *Fouilles du Fayoum* dans *Bull. corr. hell.*, XXV (1902), pp. 379-411.

« du Fayoum ; le village paraît n'avoir été habité qu'à l'époque grecque et à « l'époque copte.

« Bien plus importante est notre campagne de cette année. Cette fois-ci, j'étais « accompagné de M. Gustave Lefebvre, membre de l'École d'Athènes : nous étions « à *Medinet-en-Nahas* au sud-ouest de *Ghôran* et à l'ouest-nord-ouest de *Gharaq*.

« Dans le *kôm*, nous avons découvert un temple, grande construction, partie en « pierre, partie en briques crues. A quinze mètres en avant de l'entrée propre- « ment dite, un petit *propylon*. Une inscription dédicatoire, malheureusement « brisée dans sa partie centrale, indique que le *propylon* (τὸ πρόπυλον) et la partie « en pierre de l'édifice (τὰ λιθικὰ ἔργα, savoir le *pronaos*), ont été dédiés la » 42e année d'Evergète II (121 av.) par un personnage qui est [ἐπ]πάρχη[ς « ἐπ'] | ἀνδρῶν et par... au dieu Ἥρων (restitution certaine).

« Ce *pronaos* est décoré de *curieuses peintures* datant, autant que l'on en peut « juger, du Ier ou IIe siècle après Jésus-Christ ; des *graffiti* montrent qu'à cette épo- « que le temple était consacré au culte de Σόραπις (*sic*) (Σοράπιδι καὶ τοῖς συνναοις « θεοῖς). Les peintures ont été copiées, avec beaucoup de soin, et en couleur « toutes les fois que cela a été possible par ma femme. Sous une de ces pein- « tures, très effacée, il y avait une inscription grecque. On l'apercevait parce « que tout un grand morceau de stuc était tombé. Le tableau une fois copié et « non sans avoir pris l'avis de M. Théodore Reinach, nous avons fait sauter le « stuc, et nous nous sommes trouvés en présence d'une stèle encastrée dans la « muraille, contenant un texte de cinquante lignes en assez bon état. L'inscrip- « tion date de Ptolémée Alexandre ; elle est postérieure à la mort de Cléo- « pâtre III, qui n'est pas nommée, tandis que sa sœur [Cléopâtre ou Bérénice] « est associée avec lui. C'est une lettre de deux prêtres du temple de *Héron*, à « *Magdola*, qui protestent auprès du roi contre les exactions des fonctionnaires, « financiers et demandent la confirmation des privilèges du temple. La lettre est « suivie d'un visa de l'épistratège, sous forme de billet au stratège lui donnant « l'ordre de veiller à ce qu'aucune violence ne soit commise contre le temple ; « visa du stratège, sous forme d'ordre à l'épistate d'obéir aux ordres.

« Il n'est pas douteux que le temple en question ne soit celui que nous avons « trouvé et que par conséquent Magdola ne soit le nom ancien de Nahas. « Qu'est-ce que le dieu Héron, comment à l'époque romaine Sérapis a-t-il pris « la première place, ce sont là des questions qne M. Lefebvre a étudiées et « en partie élucidées. Mais vous me permettrez de n'en rien communiquer au « public avant que nos idées sur ce point soient tout-à-fait fixées.

« Dans une salle du temple, autres peintures : bustes de Sérapis et d'Isis. « Grandes fresques représentant des scènes d'offrande au serpent. Ces dernières « sont une donation d'un certain *Akiaris* en l'honneur des *héros*. Leur style, « comme aussi l'inscription, montrent qu'elles ne sont pas antérieures au temps « des Sévères.

« La nécropole ptolémaïque, à 900 m. du *kôm*, nous a livré un assez grand « nombre de beaux cartonnages. Les pièces les plus importantes trouvées jus- « qu'ici, sont une série de pétitions au roi, pleines de détails intéressants sur le « village. La nécropole des crocodiles, qui faisait suite à celle des hommes, ne « nous a rien donné. »

Depuis qu'il m'a écrit cette lettre longue et intéressante. M. Jouguet est venu lire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un rapport sur ses fouilles, le 27 juin 1902. A la suite de cette lecture M. Bréal a proposé à l'Académie de voter une somme destinée à l'achat de papyrus grecs : la proposition est favorablement accueillie. M. Jouguet reprendra ses fouilles cet hiver.

FOUILLES DE M. GAYET

Les papyrus du ve siècle, trouvés à Antinooupoulis (1) par M. Gayet [B. I, p. 189] ont été vendus aux enchères le 17 juin 1901 et adjugés pour 480 fr. à M. Guimet. Ils appartenaient auparavant à la Société du Palais du Costume. Ils sont assez mal décrits dans le catalogue de la vente rédigé par M. Gayet (Paris, 1901, in-8°), p. 11. C'est à peu près la même description que l'on retrouvera dans un article de M. Gayet, *Ma cinquième campagne de fouilles à Antinoé, extrait d'une conférence faite au musée Guimet le 13 décembre 1900* dans *Revue arch.*, XXXIX (1901), p. 81, et encore une fois dans les *Annales du musée Guimet*, XXX, 2e partie (1902), p. 33 dans un autre mémoire de M. Gayet : *L'exploration des nécropoles gréco-byzantines d'Antinoë et les sarcophages de tombes pharaoniques de la ville antique.*

J'ai moi-même publié le texte des papyrus, avec des restitutions de M. Wessely mais sans commentaire : Seymour de Ricci, *Trois papyrus du musée Guimet trouvés à Antinoë* dans *Studien zur Paläographie und Papyruskunde*, I (1091), pp. 6-8.

N. 1 (ve s. apr.). Testament d'Aurelius Colluthus.

N. 2 (454 apr.). Vente par ce même Colluthus de la moitié d'une maison.

N. 3 (456 apr.). Certificat délivré à une femme constatant qu'elle est malade et ne peut sortir.

Cette première publication est des plus défectueuses : mon manuscrit était entre les mains de M. Wessely quinze jours après le déballage des papyrus ; j'ai envoyé quelques rectifications et additions à M. Crönert qui les a publiées dans la *Wochenschrift für klassische Philologie*, XIX (1902), col. 58-59. M. Wilcken (*Archiv* II, 1902, pp. 141-142) s'est occupé également de ces documents et y a apporté des corrections précieuses. Une édition définitive en est préparée par M. Roberto de Ruggiero qui vient de republier le contrat de vente n. 2 dans un article *I papiri greci e la « Stipulatio duplae »* dans *Bullettino dell' Istituto di Diritto Romano* XIV (1902). Le texte qu'il en donne a été revu par moi sur l'original, mais il faut corriger l. 2 une coquille φαμενοθ pour φαμενωθ. De plus l. 21 M. de Ruggiero n'a pas compris que le papyrus portait εἰ βουληθείης, corrigé par le scribe en ἡ βουληθείης. Enfin, l. 27 on lira avec M. Wilcken, ἐπιφερο[μένην ὡς ἐν δη]μοσίῳ ἀρχείῳ <ἁπλῆν> τε γε[γρα]μμένην.

Qu'on me permette encore de signaler un article que j'ai publié dans les *Annales du musée Guimet*, XXX, 2e partie (1902), pp. 47-50. Seymour de Ricci, *Quatre papyrus d'Antinoë au musée Guimet, trouvés dans la tombe d'Aurelius Colluthus.* Cet article ne contient que la traduction française des trois documents énumérés plus haut et d'un quatrième mutilé, écrit à Theodosiopolis le 29 juin 456.

(1) Je renonce à la forme *Antinoë* qui n'est pas plus antique que *Lambessa.* Il faut choisir entre *Antionoou* ou *Antinooupolis.*

Un cinquième document est demeuré inédit à cause de sa mutilation extrême : c'est un contrat de vente analogue au n. 2.

M. Gayet est retourné en 1900-1901, pour la sixième fois, à Antinooupolis. Il en a rapporté une sixième collection qui ne le cède nullement en importance aux cinq autres. Tout le monde a été admirer (?) « Thaïs et Sérapion ». On consultera avec fruit la brochure annuelle de M. Gayet, *Notice relative aux objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles exécutées en 1900-1901 et exposés au Musée Guimet du 15 juin au 31 juillet 1901* (Paris, 1901, in-16, pp. 35). On y trouvera décrite une série importante de tablettes en bois enduites de cire et contenant des exercices d'écoliers (pp. 14, 23 et 25) relatifs à la formation des mots, la géographie, l'arithmétique et la tachygraphie. Ces tablettes, aujourd'hui au musée du Louvre (département des antiquités grecques et romaines), ont été sommairement décrites, d'après mes indications par M. Crönert, *Beilage zur Allgem. Zeitung*, 1901, n. 246, p. 3 (1). Ayant eu l'occasion de les examiner depuis, j'y ai reconnu entre autres textes le début d'un *pater noster* en grec (2).

Les *fragments de papyrus grecs* que cite M. Gayet (p. 15) sont également au Louvre : ce sont deux petits fragments d'un texte non littéraire d'une jolie cursive du IVe ou du Ve siècle.

La septième campagne de fouilles de M. Gayet à Antinooupolis (1901-1902) n'a pas été moins productive. On consultera encore la *Notice relative aux objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles exécutées en 1901-1902 et exposées (sic) au Musée Guimet du 5 juin au 5 juillet 1902*, par A. Gayet (Paris, 1902, in-16, pp. 35).

J'y relève quelques planchettes coptes, un papyrus copte homilétique, onze fragments de l'évangile de S. Jean en copte sur papyrus avec une ligne de grec en bas de chaque page et des fragments de trois papyrus grecs, l'un daté du règne de Valérien et Gallien, un autre nommant Théodose et Arcadius, les trois étant très mutilés et sans grand intérêt. Je pense que M. Crum publiera les textes coptes.

COLLECTION THÉODORE REINACH

M. Théodore Reinach a profité d'un voyage en Égypte pour y former (janvier 1902) une collection de papyrus grecs dont il prépare la publication avec ma collaboration. Dans ces textes, au nombre d'une centaine, les fragments littéraires sont rares, mais de beaux contrats romains, byzantins et surtout ptolémaïques (tout un dossier trouvé près d'Achmounein) forment une série intéressante et variée. Il a aussi rapporté un ostrakon littéraire remarquable, destiné aux *Mélanges Perrot*, et quelques autres ostraka qui ne sont pas sans intérêt.

PAPYRUS DE LYON

Les bibliographes de la papyrologie ne signalent pas de papyrus grecs dans

(1) D'après lui C. Dewischweit, *Archiv für Stenographie*, LIII (1901), p. 314.

(2) D'autres planchettes analogues, conservées au Louvre depuis près de cinquante ans, m'ont donné des vers de Ménandre (déjà connus), des distiques en trimètres que publiera M. H. Weil, des calculs et les psaumes 92 et 146.

cette ville : c'est un oubli que je réparerai en attirant leur attention sur un article de M. V. **Loret,** *Un papyrus gréco-copte* publié dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, XVI (1894), p. 103. Il s'agit d'un fragment bilingue conservé à Lyon dans la collection Nolot et daté du règne d'Héraclius. Les 7 premières lignes, en grec, contiennent le titre et la date; les 7 lignes suivantes le début, en copte, d'un testament; le reste manque. On trouvera un fac-similé partiel de ce document dans le récent ouvrage de M. Crum, *Coptic ostraca* (Londres, 1902, in-4°), pl. 85.

PAPYRUS DE MARSEILLE

Le musée de Marseille (château Borély) ne possède, en fait de papyrus grecs, que le papyrus bien connu d'Isocrate dont voici la bibliographie, assez dispersée pour valoir la peine d'être publiée ici : [Thiers], *Catal. de la coll. d'antiquités Égyptiennes du Dr Clot-Bey* (Marseille, 1861, 8°), p. 56 ; Egger, *Mém. d'hist. anc. et de philol.* (Paris, 1863, 8°), p. 195, note 3 ; G. Lumbroso, *Notizie raccolte in tre musei di antichità* dans *Atti della reale accademia delle scienze di Torino*, VII (1871-72), pp. 192-199 (aussi tiré à part, Turin, 1872, 8°); A. Schoene, *De Isocratis papyro Massiliensi* (*Isocr. or. II ad Nicoclem, paragr. 1-30*) dans *Mélanges Graux* (Paris, 1884, 8°), pp. 481-504 av. 2 héliogravures; Bruno Keil, *De Isocratis papyro Massiliensi* dans *Hermes*, XIX (1884), pp. 596-643; Fr. Blass, *Der Papyrus Massiliensis des Isokrates* dans *Jahrbb. klass. Philol.*, CXXIX (1884), pp. 417-429 longuement décrit ; Albrecht, *Jahresberichte des philol. Vereins*, XI (Berlin, 1885, 8° : annexe de la *Zeitschr. für das Gymnasialwesen*, t. XXXIX, 1885), pp. 73-80; H. Omont, *Catal. des mss. grecs des départements* (Paris, 1886, 8°), p. 43, n. 56; G. Hüttner, *Jahresber. über die Fortschritte der class. Alterthumswissenschaft*, XLVI (1886), pp. 39-40; Bruno Keil, *Epikritische Isokratesstudien* dans *Hermes*, XXIII (1888), pp. 346-352, revu sur l'original; Wattenbach, *Anleitung zur griech. Paläogr.* 3e éd. (Leipzig, 1895, 8°); F. Kenyon, *Classical review*, IX (1895), p. 466; décrit seulement; Haeberlin, *Centralbl. für Bibliothekswesen*, XIV (1897), p. 278, n. 79, cf. p. 492 (= *Griechische Papyri*, p. 52, n. 79, cf. p. 123); W. Frœhner, *Musée de Marseille, catal. des ant. gr. et rom.* (Paris, 1897, 8°), pp. 56-57, nn. 138-145 ; F. Kenyon, *The palaeogr. of gr. papyri* (Oxford, 1899, 8°), p. 108.

PAPYRUS DE VITRY-LE-FRANÇOIS

On voudrait savoir ce qu'est devenu le papyrus grec de Thèbes, acheté en 1867 à la vente Raifé par M. Jean Bertrand de Vitry-le-François et publié par Egger, *C. R. Acad. Inscr.*, III (1867), pp. 314-319 avec un fac-similé. Cf. F. Lenormant, *Collection A. Raifé* (Paris, 1867, 8°), p. 53, n. 435.

PAPYRUS DE LEYDE

U. Wilcken, *Archiv* I (1901), pp. 398-403 publie une bonne copie du célèbre papyrus Z de Leyde. Il montre qu'il n'est pas de l'an 391/392 comme le croyait M. Wessely, mais de 425-450 de notre ère.

A. Deissmann, *Bible Studies* (Edimbourg, 1901, 8°) s'occupe de divers passages du papyrus magique J de la même collection.

L. Radermacher, *Philologus*, LX (1901), pp. 494-497 propose de nombreuses corrections au papyrus chimique X.

PAPYRUS DE BRUXELLES

Point de nouveaux papyrus à signaler en Belgique, mais bien un nouveau papyrologue M. Fernand Mayence, jeune docteur en philosophie, qui, très protégé par son gouvernement, fait actuellement le tour des collections Européennes. Les travaux qu'il a déjà publiés sur la matière montrent qu'il est au courant de toute la littérature. L'édition qu'il a entreprise du *papyrus Bruxellensis 1* montrera que la cursive gréco-romaine ne lui est pas moins familière.

PAPYRUS DE STRASBOURG

La publication des papyrus grecs de la *Landbibliothek* de Strasbourg se poursuit avec une très sage, une trop sage lenteur. Grâce à l'obligeance de M. Reitzenstein j'ai pu donner dans mon premier *Bulletin* (pp. 190-192) la bibliographie, déjà assez copieuse, des articles publiés sur les papyrus de Strasbourg. Cette année, je continue mon exposé.

Pap. graec. 84. — Contient au recto les restes de douze lignes de comptes sans intérêt (1er s. apr.) et au verso deux colonnes d'assez vilaine onciale, également du premier siècle de notre ère. La première colonne mutilée à gauche, mais complète en haut et en bas contient, vingt-six lignes; de la deuxième il ne reste que des traces insignifiantes. Tel est le misérable, mais bien curieux fragment sur lequel M. Bruno Keil a trouvé moyen d'écrire un volume de plus de trois cents pages :

Bruno **Keil.** *Anonymus Argentinensis, Fragmente zur Geschichte des Perikleischen Athen aus einem Strassburger Papyrus* (Strasbourg, 1902, 8°), pp. x-341 et deux planches en phototypie. 10 mark.

L'auteur a cru pouvoir établir qu'il manquait vingt-six lettres au commencement de chaque ligne ce qui nous donnerait des lignes de cinquante à cinquante-cinq lettres. Je me suis efforcé, dans l'*Athenaeum*, de montrer que des lignes aussi longues étaient peu vraisemblables et qu'une restitution du texte n'était pas *impossible* en supposant une lacune initiale d'une dizaine de lettres seulement : ce qu'il faut dire, par contre, c'est que le sens et la portée du fragment ont été nettement déterminés par M. Bruno Keil et qu'une restitution autre que la sienne n'y changerait probablement que très peu de chose.

Le papyrus contient une série d'extraits très courts d'une histoire d'Athènes au cinquième siècle; les événements mentionnés sont la construction de Parthénon, le transfert à Athènes du trésor de Délos, le renouvellement de la flotte, une expédition navale contre des Thébains (?), la guerre du Péloponnèse, les trente tyrans, l'archontat *anarchique* de Pythodôros, la première nomination d'un archonte non citoyen. Sur chaque mot du fragment M. Bruno Keil a écrit une

page de commentaire; malgré sa prolixité fertile, *Anonymus Argentinensis* a été accueillie avec une faveur bien méritée (1).

Toute une série de papyrus de Strasbourg sont publiés pour la première fois dans :

R. **Reitzenstein**. *Zwei religionsgeschichtliche Fragen nach ungedruckten griechischen Texten der Strassburger Bibliothek* (Strasbourg, 1901, 8°, Trübner), pp. VIII-149 et deux planches en phototypie, 4 mark 50.

Pp. 1-46 : Strasbourg, pap. graec. 60 (env. 150 apr.). Trois colonnes de cursive. Document très curieux par lequel des prêtres de Soknopaios demandent et reçoivent du stratège l'autorisation de « circoncire religieusement » (ἱερατικῶς περιτεμεῖν) des membres de leur famille dont ils justifient la descendance sacerdotale en produisant des extraits de recensements. M. Reitzenstein montre le parti qu'on peut tirer de ce papyrus pour l'histoire de la circoncision et publie notamment les résultats encore inédits de nombreuses observations faites par le docteur Fouquet sur des momies égyptiennes.

Le papyrus lui-même vient d'être republié bien plus correctement par M. Wilcken : *Die ägyptischen Beschneidungsurkunden* dans *Archiv* II (1902), pp. 4-13. M. Wilcken a demandé par la même occasion à deux spécialistes une analyse critique des textes relatifs à la circoncision en Égypte :

H. Gunkel, *Uber die Beschneidung im alten Testament* dans *Archiv* II (1902) pp. 13-21.

P. Wendland, *Die hellenistischen Zeugnisse über die ægyptische Beschneidung ibid.*, pp. 22-31.

Ces deux articles, plus complets sur bien des points que le mémoire de M. Reitzenstein, formeront désormais le point de départ de toute histoire de la circoncision en Egypte.

Pp. 47-52 : pap. graec. 480 (IVe s. apr.). Fragment opisthographe d'un poème épique sur la guerre de Dioclétien contre les Perses en l'an 297. Ce fragment, sur lequel M. Reitzenstein ne s'était guère arrêté, vient d'être étudié très minutieusement par M. F. Cumont, *Notes sur deux fragments épiques relatifs aux guerres de Dioclétien* dans *Revue des études anciennes*, IV (1902), pp. 36-40.

PP. 52-112 pap. graec. 481. Deuxième feuillet opisthographe, de la même main que le précédent et contenant 90 vers d'une cosmogonie que l'éditeur commente très longuement.

PP. 112-132. Ostrakon 669. Grand ostrakon grec du VIe siècle contenant une prière à la Vierge en 24 lignes mutilées.

P. 7, note 4. Pap. graec. 1105 (148 apr.). Certificat reconnaissant qu'un veau est pur et propre à être sacrifié (2).

(1) U. von Wilamowitz-Möllendorff, DLZ, T. XXII (1901) col. 3043-3045. H. Francotte. *Une nouvelle chronique athénienne* dans *Musée Belge* VI (1902) pp. 72-76. S. de Ricci *A new Strassburg historical greek papyrus* dans *Athenaeum* 15 mars 1902, n. 3881, pp. 336-337. E. Meyer, *Geschichte des Alterthums* T. V (Berlin-Stuttgart, 1902 8°) *Vorwort* pp. 5-7. P(ö)hlm(an)n, LC, tome LIII (1902) col. 582-583. A. Martin, *Revue critique* LIV (1902) p. 45. A. Bauer, *Zeitschr. für die österr. Gymn.* LIII (1902) pp. 491-496. Michaelis, *Arch. Anzeiger*, XV (1900), pp. 99-100.

(2) Comptes rendus publiés :

U. Wilcken *Archiv* II (1902), pp. 140-141. A. Wiedemann, *Neue philol. Rund-*

C. Kalbfleisch, *Papyri Argentoratenses graecae* dans le programme de Rostock de 1901 semestre d'été : (s. l. n. d. [Rostock 1901], 4°, pp. 12 avec quatre planches en phototypie).

Il est regrettable de voir des papyrus fort intéressants publiés dans un programme peu accessible. Les papyrus de Strasbourg publiés par M. Kalbfleisch sont au nombre de deux.

PP. 1-8, pl. I-II. Pap. graec. 90 (IIe s. apr.). Trois fragments opisthographes d'un papyrus médical. M. Wilcken a reconnu que le recto du troisième fragment est de la même main que le verso des deux premiers. Le papyrus traite des maladies des yeux, de leurs causes, de leur guérison.

PP. 8-12, pl. III-IV, pap. graec. 1 (IIe s. apr.). Papyrus littéraire avec comptes du IIIe-IVe siècle au verso. Cinq colonnes d'un texte médical sur les fièvres. L'auteur serait postérieur à Celse, antérieur à Galien et serait peut-être Agathinus de Lacédemone, contemporain des Flaviens.

De bons fac-similés et un commentaire *court* mais très fourni nous font regretter de plus en plus qu'il faille les aller chercher dans un programme de Rostock (1).

Wilhelm **Spiegelberg.** *Die Demotischen Papyrus der Strassburger Bibliothek, herausgegeben und übersetzt* (Strasbourg, 1902, 4°, pp. 52 et atlas grand in-folio de dix-sept planches de phototypie), 60 mark.

Voilà enfin un égyptologue qui ne craint pas de nous dire combien peu l'on connaît encore le démotique. Quand il y a contradiction, entre un papyrus démotique et un papyrus grec, affirmez carrément, nous dit-il, que c'est le démotique qui a été lu de travers. La franchise de cet aveu et la compétence de celui qui le fait est de bon augure pour ses travaux à venir mais contribue à inspirer une heureuse méfiance pour les traductions trop hardiment affirmatives d'autres savants.

Les papyrus démotiques de la bibliothèque de Strasbourg que publie M. Spiegelberg sont au nombre de trente. Je ne citerai ici que ceux qui sont accompagnés de textes grecs pour le déchiffrement desquels il a trop modestement invoqué l'assistance de M. Wilcken et de M. Grenfell.

P. 21, pl. IV. Pap. dem. 21 (145 av.). Vente d'un champ. En bas, quittance de 6 lignes en grec, délivrée par la banque royale d'Hermonthis.

P. 22, pl. V. Pap. dem. 7 (111 av.). Vente d'un champ. En bas, quittance de 3 lignes en grec, délivrée par la banque royale de Krokodilopolis.

P. 44, pl. XI et XVI. Pap. dem. 32 + dem-gr. 1 (55 apr.). Vente d'une maison en démotique avec treize lignes de grec en bas : signatures des deux parties et enregistrement.

schau, 1902, pp. 80-82. A. Loisy, *Revue critique*, LIII (1902), pp. 105-106. J. Bidez, *Rev. instr. publ. en Belg.*, XLIV (1901), *Chronique*, pp. 381-382. H. Steuding, WKP, XIX (1902), col. 172-173.

(1) Comptes-rendus : My, *Revue critique*, LIII (1902), p. 278. † A. Lévi, *Bollettino di filol. classica*, VIII (1901-1902), pp. 51-52. H. Schöne, DLZ, XXII (1901), col. 2032-2033. P. Graindor, *Revue de philologie*, XXV (1901), p. 341. P. Viereck, BPW, XXI (1901), col. 1578-1579. F. G. Kenyon, *Classical review*, XVI (1902), p. 134. C. Wessely, WKP, XIX (1902), col. 204-205 (quelques corrections, détails intéressants sur les médecins en Égypte). A. Michel, REG, XIV (1901), pp. 323-324.

P. 47, pl. XVII. Pap. dem. 11 (81 apr.). Comptes de froment très mutilés au verso de deux colonnes de comptes en grec.

P. 48, pl. XI. Pap. dem. gr. 10 (129-130 apr.). Liste en démotique d'anniversaires funéraires à célébrer; au verso copie d'un διάστρωμα de la λαογραφία pour le bourg de Philopator dans le Fayoum.

On regrette l'absence d'un index : voilà un exemple à ne pas suivre (1).

Je citerai enfin ici quelques articles sur les textes non helléniques de la collection papyrologique de Strasbourg.

Wilhelm **Spiegelberg.** *Koptische Kreuzlegenden : ein neues Bruchstück der Koptischen Volkslitteratur*, dans *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXIII (1901), pp. 206-211. Le texte (XIe siècle) raconte l'apparition de la Croix à Constantin et ensuite l'invention de la Croix.

Wilhelm **Spiegelberg**, *Ein aegyptisches Verzeichniss der Planeten und Tierkreisbilder* dans *Orientalistische Litteratur-Zeitung*, V (1902), col. 6-9 avec un fac-simile. Ostrakon démotique de Strasbourg (Ier s. apr.) qui contient en toutes lettres les noms égyptiens mal connus jusqu'ici, des signes du zodiaque. Étudié de nouveau par W. Max Müller et W. Spiegelberg, *Zu dem neuen Strassburger astronomischen Schultext*, *l. c.*, col. 135-136. Un autre ostrakon démotique, également de contenu astronomique a été publié depuis par M. Spiegelberg, dans le même recueil (col. 223-225 avec un fac-similé : *Ein neuer astronomischer Text auf einem Demotischen Ostrakon*).

Adolf **Jacoby**, *Studien zur koptischen Litteratur : Ein Fragment des Petrus-Paulusakten*, dans *Recueil de travaux*, etc..., XXIV (1902), pp. 42-44. Le fragment Kopt. pap. Strassb. 9 a été identifié par M. Jacoby comme faisant partie des actes apocryphes dits de S. Pierre et de S. Paul, dont nous avons le texte grec sans parler de versions en d'autres langues. On avait déjà des fragments du texte copte.

Sur le fragment d'Évangile copte publié par M. Jacoby, il a été publié depuis mon premier *Bulletin* une série d'articles (par C. Schmidt, Spiegelberg, Jacoby, Reitzenstein, Goodspeed) où les questions personnelles tiennent parfois plus de place que les questions scientifiques (2).

(1) Intéressants comptes rendus par U. Wilcken, *Archiv*, II (1902), pp. 142-147 et W. Schubart, LC, tome LIII (1902), coll. 410-412.

(2) Sur les papyrus littéraires de Strasbourg énumérés dans le premier *Bulletin*, il a été publié quelques articles, à savoir :

Sur les textes publiés par M. Reitzenstein dans l'*Hermes* :

Kenyon, *Arch. report*, 1900-1901, p. 57. A. Olivieri, *Il prologo di comedio recentemente scoperto* (*Pap. di Strassburge* 53) dans *Rivista di filologia*, XXX (1902), pp. 435-438. Ne connaît pas l'article de M. Weil, *Revue des études grecques*, XIII (1900), pp. 427-431, réédité dans *Etudes de littérature et de rythmique grecque* (Paris, 1902, 16°), pp. 20-25 : *Un nouveau prologue de comédie*. W. Crönert, *Litterarische Texte* dans *Archiv* I (1901), pp. 511-512, 514-516, 522-523, 528 et 536. X..., *Ein neuer griechischer Komödienprolog*, WKP, XVII (1900), col. 278 (d'après la *Vossischer Zeitung*).

Sur les fragments d'Archiloque (?) :

O. Schulthess, *Zum I Strassburger Archilochos Fragmente*, dans *Rh. mus.*, LVII

PAPYRUS D'HEIDELBERG

J'ai parlé l'an dernier [B, I, p. 189] d'un papyrus de la Septante que M. Graf avait apporté à Paris et aussi [B. I, p. 192] d'un papyrus de la Septante que M. Deissmann étudiait à Heidelberg : les deux papyrus ne font qu'un et c'est à Heidelberg que se trouve ce beau manuscrit qui sera publié cet hiver.

L'acquisition est annoncée dans la *Deutsche Litteraturzeitung* du 2 mars 1901 (t. XXII, 1901, col. 524, cf. aussi col. 2439) (1) et M. Deissmann en parle aussi dans l'Archiv (I, 1901, p. 560 : *Die Heidelberger Universitätsbibliothek* et dans l'*Encyclopaedia Biblica*, t. III (1902), col. 3559, où il annonce (col. 3559) qu'il a encore trouvé à Heidelberg les fragments d'un onomasticon sacré gréco-hébraïque.

C'est avec une vive émotion que je rends hommage ici à la mémoire de M. Zangemeister, bibliothécaire de l'Université d'Heidelberg, décédé il y a quelques semaines. C'est à son initiative éclairée que Heidelberg doit sa collection de papyrus, et il n'est personne dans cette ville qui ne sache le vif intérêt que M. Zangemeister attachait au déchiffrement et à la publication de cette riche collection.

M. Gerhard, jeune papyrologue du plus grand avenir travaille depuis trois ans aux papyrus d'Heidelberg avec une patience qui promet beaucoup.

PAPYRUS DE MUNICH

Voilà une addition importante à la liste des collections papyrologiques : c'est ainsi que la dispersion de la « matière première » favorise le développement de la nouvelle science, en permettant à un plus grand nombre de travailleurs d'étudier et d'éditer des documents originaux.

Les papyrus de Munich y sont conservés à la *Königlich Bayerische Hof-und Staatsbibliotek*. Ils ont été récemment achetés en Égypte par les soins de M. Hermann Thiersch dont on connaît la compétence archéologique (2). C'est M. Wilcken qui a été chargé de classer et d'éditer cette collection d'environ cent cinquante documents de toute nature. Dans le dernier fascicule de *l'Archiv für Papyrusforschung* il publie le résultat de ses recherches, avec des renseignements généraux sur l'ensemble de ces papyrus et une étude plus approfondie sur quelques textes particulièrement intéressants :

U. Wilcken, *Zu den griechischen Papyri der königlich bayerischen Hof-und Staatsbibliothek zu München* dans *Archiv* I, (1901), pp. 468-491.

La collection comprend 16 fragments littéraires grecs, 110 fragments grecs non littéraires, 2 fragments écrits en latin, 3 en démotique, 15 en copte, 2 en grec et en copte, 4 en arabe, 1 en grec et en arabe. Soit 153 fragments auxquels il

(1902), pp. 157-158. † H. Jurenka *Archilochus von Paros aus den Fragmenten dargestellt* (Vienne, 1901, 8°, pp. 15. Programme du Maximiliansgymnasium. X..., *De papiri dell' Egitto* dans *Atene e Roma*, II (1899), coll. 270-271. W. Crönert, *Archiv*, I (1901), pp. 508-510.

(1) Cf. encore *Beilage zur Allgem. Zeitung* 1901, n. 83, p. 7; n. 208 p. 7.

(2) Cf. notamment *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, t. III (1900), le récit détaillé de ses fouilles dans la nécropole de cette ville.

faut ajouter un lot de parchemins hébraïques provenant apparemment de la *geniza* du Caire. M. Wilcken n'étudie dans son article que les papyrus grecs suivants :

— p. 471 (Ier ou IIe s. apr.) Hérodote I, 115-116. Fragment de 23 lignes; c'est le plus ancien ms. d'Hérodote que nous connaissions (cf. aussi Oxyrhynchus I, nn. 18 et 19; Amherst II, n. 12). Orthographe très pure conservant la forme ionienne ἐσήιε contre tous les mss. mais contenant déjà en commun avec eux la lecture corrompue ἐς αὐτοὺς alors qu'Hérodote avait certainement écrit ἐς ἑωυτόν.

— p. 473 (IIe s. apr.) Xenophon, Πόροι, I, 5-6. Fragment contenant, sur deux colonnes les restes de 25 lignes d'une très belle onciale. L'éditeur signale une variante importante οἰκεῖσθαι, bien préférable à la lecture ᾠκῆσθαι des mss. médiévaux. Le papyrus contient déjà la lecture ὅσῳ οὖν (ou οὖν) τινες considérée comme fautive.

— p. 475 (IIIe s. av.) Fragment très mutilé d'une vingtaine de lignes d'un dialogue sur l'immortalité de l'âme, écrit apparemment par un philosophe de l'Académie.

Enfin M. Wilcken a publié in extenso deux documents importants :

P. 480 (IIIe s. av.). Protocole de Ptolémée Philopator écrit en grec, mais évidemment traduit de l'Égyptien. Document d'un intérêt capital pour les Égyptologues, malgré sa mutilation et que l'éditeur a restitué et commenté avec une compétence qui nous empêche d'oublier que jadis les hiéroglyphes n'avaient pour lui aucun secret.

P. 484 (IIe s. av.). Contrat de mariage, le plus ancien qu'on ait encore publié. Une moitié du papyrus est à Genève (Nicole II, n. 21). M. Wilcken l'a réuni au fragment de Munich. Malgré cette heureuse identification le papyrus n'est pas encore complet, mais M. Grenfell m'annonce qu'un papyrus de Tebtunis permettra d'en combler les lacunes.

Ce n'est pas encore tout : M. Franz **Boll**, conservateur du département des mss. à la bibliothèque de Munich, a publié dans ce même numéro de l'*Archiv* (I, 1901, pp. 492-501 : *Astrologisches aus den Münchener Papyri*) un fragment astrologique d'une cinquantaine de lignes, déchiffré par lui sur un feuillet de parchemin du VIe siècle. L'ouvrage dont est détaché ce fragment contenait la description d'un certain nombre d'astres divinisés, avec l'indication de leur influence sur les mortels dans le Thème genethliaque desquels ils figuraient. Il publie aussi avec l'assistance de M. Wilcken un fragment de papyrus d'une douzaine de lignes (IIe s. apr.) également de contenu astrologique.

Enfin M. Wilcken, en rendant compte du T. II des *Amherst papyri*, a publié deux fragments de Munich qu'il a reconnus comme appartenant à Amherst 66; cette brillante identification fait grand honneur à la sagacité de M. Wilcken (*Archiv*. II 1902, pp. 124-126).

PAPYRUS DE BREME.

Un habitant de cette ville, M. Hermann Melchers, a, m'écrit M. Crönert, rapporté d'Égypte une collection de papyrus grecs. Les détails manquent, mais cela fait la neuvième collection que je connais en Allemagne.

(*A suivre*). S. DE RICCI.

ACTES DE L'ASSOCIATION

5 juin 1902. — Présidence de M. S. Reinach, président de l'Association.

Le Président prend la parole pour adresser à M. Paul Girard, président sortant, les remercîments les plus chaleureux.

Membres nouveaux : MM. Bernard, Mendel, Salvago, Sotériadis et Svoronos.

M. Henri Bernès rend compte des mesures adoptées par le Conseil supérieur de l'Instruction publique dans sa dernière session (mai 1902). Le Conseil, en ce qui touche le grec, n'a pas été autorisé à délibérer de nouveau sur le principe de la réforme : dans le 1er cycle l'étude du grec commencera en quatrième et se continuera en troisième, à raison de trois heures par semaine, mais toujours à titre facultatif. Seulement ces trois heures de grec ne seront plus imposées aux élèves comme un supplément, une surcharge, qui les mettrait dans une situation inférieure à leurs camarades ; elles seront compensées par la suppression de deux heures de langues vivantes et d'une heure de dessin. C'est là un résultat qui a son importance. Pour le reste, le Conseil a réglé le détail des heures consacrées au grec dans la section gréco-latine du 2e cycle (heures un peu plus nombreuses que dans le programme actuel), et établi une composition de version grecque à l'épreuve écrite du baccalauréat (1re partie). On sait enfin que l'histoire grecque, bien réduite dans la classe de sixième, où devra être vue en un an l'histoire ancienne tout entière, sera l'objet, dans le second cycle, d'une revision assez étendue. Il y a là une compensation, au moins apparente, aux sacrifices que la réforme, dans son ensemble, impose aux partisans des études grecques.

M. Decharme donne lecture d'une étude sur le décret de Diopeithès (Plut., *Périclès*, 32). Il trace d'abord le portrait de ce chresmologue fameux, qui, dans un esprit d'opposition à Périclès et à ses amis les philosophes, proposa et fit voter une loi contre quiconque ne croirait pas aux dieux. Puis il explique les raisons religieuses de cette lutte contre les hommes que l'opinion publique et la comédie ancienne désignaient sous le nom de μετεωρολέσχαι.

M. Vasnier reprend la question, déjà traitée par lui (mars 1902), des rapports entre l'architecture et le degré de civilisation d'un peuple. Il insiste sur la valeur des indications historiques que l'architecture pourrait fournir à l'archéologie.

M. Seymour de Ricci signale, dans les papiers de Harris, la copie d'un texte grec, tiré d'un papyrus qui n'existe plus. D'après ce document nouveau, le

Palæphatos qui écrivit un traité περὶ ἀπίστων serait un Athénien : le démotique, assez rare, d' Ἀμαξανθεύς exclut l'idée d'une supercherie.

3 juillet 1902. — Présidence de M. Pottier, premier vice-président de l'Association.

Membres décédés : MM. J.-A. Scaramanga et Nicolas Xydias.

Membre nouveau : M. Tocilesco (Grégoire).

M. Dupuis donne lecture d'une étude où il revient sur un sujet déjà traité par lui en 1882 : le nombre géométrique de Platon. Il s'efforce d'expliquer les différents calculs par où Platon arrive à ce nombre, qui serait, selon lui, 76 myriades.

M. Oppert doute que ce passage de Platon puisse être jamais intelligible.

M. P. Tannery rend hommage à certaines observations utiles, présentées par M. Dupuis; mais il ne croit pas que les calculs indiqués par l'auteur de cette étude aient pu être faits ainsi par les mathématiciens grecs. Il ajoute que certains textes publiés depuis 1882 ont un peu modifié les conditions du problème, sans permettre cependant de le résoudre encore.

6 novembre 1902. — Présidence de M. S. Reinach, président de l'Association.

Membres décédés : MM. Van Benschoten, abbé Follioley et Eug. Müntz.

Membres nouveaux : MM. le Dr Garnault, Labaste, Marestin et Mazon.

M. Diehl se propose de montrer qu'une étude critique du *Livre des Cérémonies*, de Constantin Porphyrogénète, est nécessaire et possible. Cette œuvre du xe siècle contient des indications qui, de l'aveu même de l'auteur, proviennent d'écrits antérieurs. Mais, dans bien des cas, le silence même de l'écrivain sur la date de ses sources ne doit pas nous faire illusion : les informations contenues notamment dans les 83 premiers chapitres du liv. Ier dérivent de documents qui ne datent pas du xe siècle. C'est ce qu'il est possible de prouver pour le ch. 19, par exemple, relatif à la description d'un cortège impérial, qui suppose trois empereurs au lieu d'un. M. Diehl fait porter ensuite son examen sur les chapitres 43 et 44, 39 et 40 du même livre, et aboutit aux mêmes conclusions.

M. Holleaux donne lecture d'une étude critique sur un passage de Polybe (XXX, 5, 6), que les historiens modernes de l'époque gréco-romaine interprètent comme si, dès l'année 306, les Romains avaient conclu un traité d'amitié et de commerce avec les Rhodiens. M. Holleaux ne croit pas à l'existence de ce traité, et il discute le sens d'abord, puis la valeur historique du texte de Polybe. Interprété littéralement, le passage contient une absurdité historique que l'on ne saurait mettre sur le compte de Polybe. Mieux vaut donc supposer une faute de texte, une interpolation d'un copiste (πρὸς τοῖς ἑκατὸν) : ces mots supprimés laissent un sens qui s'accorde parfaitement avec les faits historiques connus.

Jeudi 4 décembre 1902.— Présidence de M. S. Reinach, président de l'Association.

Membres nouveaux : M. D. Serruys, de Paris ; MM. Pétridès, Mantadakis, Gardicas et le Cercle Hellénique d'Alexandrie.

M. Th. Reinach fait une communication sur les trépieds de Gélon et de ses frères. Il prend pour point de départ l'épigramme attribuée à Simonide. Il en discute d'abord le texte et défend au v. 2 la leçon τοὺς τρίποδας θέμεναι. Cette épigramme a pris un nouvel intérêt depuis les découvertes de M. Homolle à Delphes. Mais elle paraît en contradiction avec le texte de Diodore (XI, 26) : le poids indiqué dans l'épigramme est, en effet, de 50 talents et une fraction, tandis

que Diodore parle seulement de 16 talents. M. Reinach montre que cette contradiction n'est qu'apparente. Diodore ne parle que du trépied de Gélon, l'épigramme des 4 trépieds dont M. Homolle a retrouvé les bases; de plus, Diodore suit la métrologie attique, l'épigramme la métrologie sicilienne. Si l'on réduit les talents siciliens en talents attiques, on verra que les 50 talents de l'épigramme donnent un total de 1,664 kg., et que les 16 talents de Diodore représentent 416 kg., c'est-à-dire exactement le quart de la somme précédente : les 4 trépieds étaient de poids égal. Ce résultat confirme à la fois les données de l'épigramme et celles de Diodore.

M. Glotz donne lecture d'une communication sur le duel en Grèce. Certains témoignages établissent que les cités grecques ont parfois confié leur cause à des champions de nombre égal : ainsi, vers 547, les Argiens et les Lacédémoniens laissent en présence 300 guerriers de chaque parti. Strabon parle de la μονομαχία comme d'une vieille coutume. Il faut se rappeler aussi le combat d'Étéocle et de Polynice, celui de Pâris et de Ménélas, etc. Le duel conventionnel peut de plus prendre bien des formes. Du duel proprement dit on est en droit de rapprocher certains ἀγῶνες. Ce n'est pas sans raison que le mot ἀγών signifie *procès* et *concours*. Les jeux funéraires homériques sont un partage de succession, une διαδικασία au pugilat et à la course. Il en est de même de certaines légendes où une femme est l'enjeu du concours (légende d'Hippodamie, etc.). M. Glotz explique l'origine du nom de l'Aréopage par la pratique ancienne du combat judiciaire, et s'applique enfin à montrer pourquoi cette coutume primitive a laissé si peu de traces dans les âges postérieurs.

Le Secrétaire,
Am. Hauvette.

OUVRAGES OFFERTS A L'ASSOCIATION

dans les séances de juin à décembre 1902.

TSEREPI (G. N.), Τὰ σύνθετα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, Athènes, 1902.

JOHNSON (C. W. L.), **The motion of the voice in connection with accent and accentual arsis and thesis,** Baltimore, 1902.

RADOS (K. N.), Ἡ ναυτικὴ ἱστορία, Athènes, 1902.

— — Οἱ βασιλεῖς τῆς Ῥουμανίας, Athènes, 1901.

LEGRÉ (Ludovic), **L'ellébore messaliote de Théophraste** (extrait).

LEGRAIN et NAVILLE, **L'aile Nord du pylone d'Aménophis III à Karnak** (Annales du Musée Guimet, XXX, 1), Paris, 1902.

GAYET (Al.), **L'exploration des nécropoles gréco-byzantines d'Antinoé** (Annales du Musée Guimet, XXX, 2), 1902.

COLLARD, **Le grec au xxe siècle,** extrait de la *Revue générale*, juin 1902.

NICO A. BEY, Βυζαντηνὰ αἰνίγματα (extrait de l' Ἐπετηρὶς du Parnassos), Athènes, 1902.

Général de BEYLIÉ, **L'habitation byzantine,** in-fol. 1902.

OMONT, **Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, du VIe au XIe siècle,** gr. in-fol. 1902.

BODIN et MAZON, **Extraits d'Aristophane,** Paris, Hachette, 1902.

P. MAZON, **L'Orestie d'Eschyle,** Paris, Fontemoing, 1902.

ESCHINE, **Discours sur l'Ambassade,** texte grec publié par MM. Julien et de Péréra, avec une préface de M. Am. Hauvette, Paris, 1902.

DIEUDONNÉ, **Monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des médailles** (extrait de la *Revue Numismatique*, 1902).

— **Ptolemais-Lebedus** (extrait du *Journal international d'archéologie numismatique*, 1902).

HATZIDAKI (G.), Ἀκαδημεικὰ ἀναγνώσματα, t. I, 1902 (Bibl. Marasli, n°s 175-178).

TSAKALOTOS, Λεξικὸν ἑλληνολατινικόν, Athènes, 1900.

Ἔκθεσις τῶν ἐν τοῖς ὀρθοδόξοις δημοσίοις σχολείοις Χίου πεπραγμένων κατὰ τὰ σχολικὰ ἔτη 1893-1900, Chio, 1901.

VLASTOS, Φιλοσοφικαὶ μελέται, Alexandrie, 1902.

BOUTYRAS (S. I.), Η παπικὴ μοναρχία καὶ ἡ ὀρθόδοξος ἐκκλησία, Athènes, 1902.

POLITIS (N. G.), Λασσάνειος δραματικὸς ἀγών-Κρίσις, ἀναγνωσθεῖσα ἐν τῇ μεγάλῃ αἰθούσῃ τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου, le 19 mai 1902, Athènes, 1902.

Catalogue des livres publiés par les frères Perris, de 1868-1900.

POTTIER, **Vases antiques du Louvre,** 2e série.

REINACH (Th.), **L'histoire par les monnaies,** Paris, Leroux, 1902.

BAILLY, **Abrégé du Dictionnaire grec-français,** Paris, 1902.

KAROLIDIS, Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος, 2 vol.

EPHTALIOTIS, Ἱστορία τῆς Ῥωμιοσύνης, t. I, 1901.

PHOTIADIS, Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα, Athènes, 1902.

PHILENTAS, Γραμματικὴ τῆς ῥωμαϊκῆς γλώσσης, Athènes, 1902.

Διαγωνισμὸς γιὰ τὴ γλώσσα, Athènes, 1901.

Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, fasc. 32.

Ἡ νέα διαθήκη, trad. par Alex. Pallis, 1re partie, Liverpool, 1902.

Revues et périodiques divers.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La Revue rend compte, à cette place, de tous les ouvrages relatifs aux études helléniques ou à la Grèce moderne, dont UN *exemplaire sera adressé au bureau de la Rédaction, chez M. Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte.*

Si les auteurs ou éditeurs désirent faire hommage de leurs publications à l'Association pour l'encouragement des Études grecques, ils sont priés de les adresser directement à celle-ci (12, rue de l'Abbaye); mais, en ce cas, il n'en sera rendu compte dans cette bibliographie que s'ils en envoient DEUX *exemplaires, l'un devant rester à la Bibliothèque de l'Association, et l'autre devant être remis à l'auteur du compte rendu.*

30. *Extraits d'ARISTOPHANE, texte grec publié avec une introduction, un index et des notes*, par *MM. Louis Bodin* et *Paul Mazon*. Paris, Hachette, 1902, in-12, LXXIX-296 p.

Cette édition a été préparée avec beaucoup de soin, et si elle s'adresse surtout aux élèves, les maîtres pourront en tirer profit. L'introduction, fort longue, contient une histoire de l'organisation matérielle du théâtre grec d'après les travaux récents et particulièrement celui de Dörpfeld; il n'y aurait que des éloges à adresser aux auteurs de cette préface, rédigée avec précision, s'ils y avaient joint quelques gravures. Au point de vue pédagogique, cette lacune est grave; car il est impossible au meilleur élève de suivre la discussion relative au *proscénion*, s'il n'a sous les yeux les plans et les élévations des théâtres d'Athènes, d'Épidaure, d'Aspendos et de Priène. MM. Bodin et Mazon apportent d'ailleurs eux aussi de nouveaux éléments à cette intéressante étude, en essayant de tirer du texte même d'Aristophane des indications sur la mise en scène et la décoration. Ces analyses, très serrées, offrent çà et là un défaut, qu'il est du reste malaisé d'éviter en un pareil sujet : les auteurs ont une imagination trop vive et dépassent un peu trop volontiers les renseignements que leur fournissent les vers d'Aristophane. Du moins n'ont-ils négligé, ni dans l'introduction ni dans les arguments placés en tête des comédies, aucune indication propre à rendre la vie et la gaieté au théâtre du poète. — Le commentaire est en général exact. P. 6, n. 3. Il faut écrire Chaeris et non Choeris. — Même page, n. 6. Le sens précis de l'adjectif κυρία dans les locutions usuelles est

mal déterminé. — P. 10, n. 2. Il est bien douteux qu'on doive rapprocher Χολλείδης de χωλός et qu'il y ait là un jeu de mots très littéraire. — P. 11, n. 2, v. 415 τοῦ παλαιοῦ δράματος n'indique-t-il pas tout simplement que Dicéopolis a oublié le nom de la pièce, ce qui n'est pas un bon moyen de se recommander à Euripide? — P. 66, v. 54. L'explication du scholiaste, qui commente les mots θοἰμάτιον ...τοδὶ par παραρραγὲν, mériterait d'être signalée, ne fût-ce que pour la combattre. — P. 83, v. 312, n. 4, ἐρεθίσματα est-il suffisamment rendu par cette expression : la *mise en mouvement?* — P. 99, v. 96, n. 4. N'est-ce pas subtiliser, que de voir dans ἐπιτιθείς une nuance de *volonté* et de traduire : « comme s'il voulait déposer »? — P. 136, v. 536, n. 12; le mot κόλπου désigne plutôt les plis du corsage que du reste de la robe; c'est, si nous osons le dire, une observation de *gauloiserie attique* — P. 190, v. 68, n. 1. La règle de grammaire n'est pas rédigée avec assez de netteté. — Nous avons enfin observé deux fautes d'impression : *orchestriques* pour *orchestiques*, p. LXI, et τετθνάναι pour τεθνάναι, p. 214, note. Il n'y a qu'à louer les *notes critiques* qui ouvrent le volume et l'*index des particules* qui le termine. Nous regrettons l'absence d'une biographie précise d'Aristophane; peut-être n'eût-il pas été inutile, non plus, de signaler le problème que soulève la comédie des *Nuées* et de chercher après tant d'autres philologues si elle avait contribué à rendre Socrate suspect aux démocrates; l'*argument* de cette pièce ne signale même pas la question.

R. HARMAND.

31. *ARISTOTE. The Politics of Aristotle.* — By *W. L. Newman.* Vol. III. Two Essays, books III, IV and V, text and notes. Oxford, Clarendon press, 1902. In-8°, XLVI-603 p. Vol. IV. Essay on constitutions, books VI-VIII, text and notes, 1902, LXX-708 p.

C'est en 1888 que M. Newman a publié le commentaire des deux premiers livres de la *Politique;* il a donc mis plus de treize ans à préparer celui des six derniers, et cela seul donne idée de la conscience qu'il a apportée dans son travail. C'en est là, en effet, la qualité la plus saillante. M. N. a utilisé, tant pour les notes critiques que pour les notes explicatives, qui représentent les trois quarts de l'ouvrage, à peu près tous les travaux modernes de quelque valeur (toutefois, il est loin d'avoir recueilli toutes les conjectures; par exemple 1342 *b*, l. 32, il ignore celle que j'ai proposée : αἰολιστί pour λυδιστί); il en reproduit la substance de manière à dispenser le lecteur d'y recourir, il fournit tous les parallèles utiles; enfin il expose ses propres vues avec sagesse et clarté. Dans la constitution du texte il ne s'est guère écarté de Susemihl; mais l'apparat critique donne souvent les éléments d'une meilleure lecture, et il y a d'excellentes remarques générales dans l'introduction du tome III sur les caractères distinctifs des deux classes de manuscrits et de la *vetus versio latina*. Je signalerai aussi l'introduction du tome IV, où le classement logique des constitutions par Aristote est complété par un classement historique. Une note comme celle-ci (IV, p. XVI) me paraît très caractéristique du bon sens britannique de l'auteur : « les citoyens doués d'une modique aisance pouvaient être plus nombreux que les vrais pauvres, ou même que les pauvres et les riches ensemble, dans bien des États grecs, car une notable partie de la classe ouvrière se composait d'esclaves et de métèques qui n'appartenaient pas au corps des citoyens. » Les défauts de ce commentaire sont : 1° la prolixité; 2° un abus agaçant des références bibliographiques souvent inutiles et capricieuses; selon que le hasard a mis entre les mains de M. New-

man tel ou tel article de Revue sur un sujet tout spécial et à côté de la question, il n'hésite pas à en citer tout au long le titre. Réduit de moitié, le commentaire eût été plus clair et aurait pu être logé sous le texte, au grand avantage du lecteur, qui, pour le consulter commodément, doit avoir sous la main un texte séparé de la *Politique*.

T. R.

32. *BABELON* (*Ernest*). *Traité des monnaies grecques et romaines*. 1re Partie. Théorie et doctrine. Tome Ier. In-8° jésus, sur 2 colonnes. 1206 col. Paris, Leroux, 1901.

Entre le *Corpus numorum* qu'achèvera le XXe siècle et les manuels pratiques, de dimensions modestes, comme les ouvrages de Head et de Hill, il y a place, dans la littérature numismatique, pour un traité encyclopédique comme celui-ci, conçu sur le plan de la *Doctrina* d'Eckhel; mais quelle audace exige une pareille entreprise, quelle rare patience faut-il pour l'achever! Le rocher de Sisyphe que Lenormant avait laissé tomber de ses mains défaillantes, M. Babelon entreprend à son tour de le hisser jusqu'au sommet; il a tout ce qu'il faut pour réussir : la jeunesse, la connaissance pratique des médailles, le savoir, le savoir faire, une énorme puissance de travail, dont il nous a donné tant de preuves. Le plan qu'il s'est imposé est très vaste, trop vaste peut-être : il comprend deux grandes divisions dont l'une correspond à peu près aux *Prolégomènes* d'Eckhel, l'autre au reste de la *Doctrina*, c'est-à-dire une sorte de Corpus abrégé des monnaies antiques, classées dans l'ordre géographique. Le très gros volume qu'il nous offre aujourd'hui ne renferme que le 1er livre de la 1re partie : définition et utilité de la numismatique, histoire de la numismatique (à noter un utile relevé des principaux catalogues de ventes au XIXe siècle), matière monétaire, noms des diverses espèces de monnaies, particularités de fabrique, objets monétiformes (médaillons, bijoux, tessères), manière de compter les monnaies, métallurgie, production technique. On doit louer sans réserve dans cette *Somme* la clarté de l'exposé, la précision et l'abondance de la documentation. Des juges sévères trouveront qu'il y a un peu d'abus dans les références bibliographiques et que la foule des arbres empêche parfois de voir la forêt, nous voulons dire la source principale à laquelle l'auteur a puisé (exemple : p. 30 suiv.). Il est impossible de demander à l'auteur d'une pareille synthèse de tout vérifier par lui-même; cependant on peut trouver que M. Babelon pèche vraiment parfois par un excès de confiance dans la parole d'autrui. Il fortifie de son adhésion sans réserve la théorie malencontreuse de Svoronos sur les λέβητες crétois et reproduit à cette occasion (p. 646) diverses assertions inexactes sur « le fragment (sic) de loi crétoise découverte il y a quelques années » où sont mentionnés les paiements en chaudrons. Cependant il lui aurait suffi d'ouvrir le recueil des *Inscriptions juridiques grecques* pour savoir qu'il ne s'agit pas d'un fragment, mais de plusieurs fragments, appartenant tous (sauf un, qui est visiblement la copie d'un document plus ancien) au VIe *siècle* avant J.-C., au plus tard au Ve, alors que les pièces à la prétendue contremarque du λέβης sont du IIIe (1). — Le même savant grec a fourni à M. B. un système sur l'échelle de valeurs des bronzes ptolémaïques, dont MM. Grenfell, Hunt et Smyly ont récemment fait justice. On aimerait, enfin, dans un

(1) Le chapitre sur la monnaie thibronienne est à biffer presque tout entier. M. Willers, dans un article que l'auteur cite, mais qu'il ne doit pas avoir lu très attentivement, a rappelé, en effet, un texte de Pollux d'où il résulte qu'il s'agit d'une monnaie d'argent de mauvais aloi, deux conditions que ne remplissent pas les *aurei* d'Ephèse introduits dans le débat par M. B.

ouvrage destiné à devenir le *standard work* sur la numismatique antique à ne pas rencontrer un si grand nombre de fautes non seulement contre l'accentuation mais contre la langue grecque : λεπτὰ δραχμή (p. 406 et 410), ἡμιοβόλιον (p. 431), ἡμίεκτη (sic) (p. 442), χαλκός donné comme synonyme de χαλκοῦς (p. 460), la sigle | expliquée par ἴα (p. 721), etc. Ce sont là, en somme, *paucae maculae.* T. R.

33. *Max. COLLIGNON* et *Louis COUVE. Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes.* Paris, Fontemoing, 1902, In-8, XII-671 p.

En 1875-1876, sur les conseils d'Albert Dumont, M. Max. Collignon, alors membre de l'École d'Athènes, entreprit le catalogue raisonné des vases peints appartenant à la Société archéologique d'Athènes. Ce travail, publié en 1877, n'a pas cessé de rendre service, bien que le nombre des vases dignes d'être décrits se soit augmenté depuis dans des proportions très considérables. En 1893, toutes les collections céramiques athéniennes ont été réunies au Musée national, qui comprend, outre les vases de la Société archéologique, ceux qui étaient autrefois déposés à l'Éphorie. Un nouveau catalogue était devenu nécessaire : Louis Couve, membre de l'École d'Athènes, s'en chargea. Il est mort, malheureusement, entouré des regrets de tous, avant d'avoir pu publier son œuvre. M. Collignon l'a terminée, avec un dévouement qui lui fait honneur et dont la science lui saura gré. Quand on songe que le nouveau catalogue contient près de 2,000 numéros, alors qu'il n'y en avait que 821 dans le premier, on imagine quel dommage auraient subi nos études si le résultat des labeurs diligents de Couve était resté enfoui dans un carton.

Le catalogue comprend les divisions suivantes : 1° vases de style primitif (Troade, Théra, Crète, Amorgos, Milo, Chypre, Attique); 2° vases de style géométrique (Dipylon, Béotie); 3° vases proto-attiques, proto-corinthiens, du type de Phalère et du type béotien; 4° vases d'ancien style ionien et corinthien (Rhodes, Milo, Corinthe, vases attiques archaïques); 5°, 6° 7° 8° vases à figures noires (style sévère, amphores, hydries, etc.; plaques peintes, lécythes, alabastres, type du Cabirion); 9°, 10° vases à figures rouges (style sévère, beau style attique); 11° vases polychrômes à fond blanc (lécythes); 12° vases à figures rouges avec retouches blanches et ornements dorés.

Un fascicule complémentaire contiendra les index et les planches reproduisant les formes des vases; il sera difficile de le faire relier avec le catalogue, qui est déjà bien gros. La publication de ce volume n'a pas été bien conçue; le caractère choisi est trop fort et il y a un luxe tout à fait inutile de *blancs.* Beaucoup de vases d'intérêt secondaire auraient dû être réunis et décrits dans un même paragraphe; enfin, l'emploi de certaines abréviations pour des mots qui reviennent sans cesse (couverte, fond, dessin, style, rouge, noir, blanc, etc.), eût permis de réduire notablement l'étendue et, par conséquent, le prix de ce catalogue. Tel qu'il est, il rendra de grands services, mais il est fort à souhaiter que si quelque membre de l'École d'Athènes nous donne un jour une édition mise au courant du catalogue des figurines en terre cuite de M. Martha, il se préoccupe d'en faire non seulement un volume utile, mais un volume maniable. S. R.

34. *DEMETRIUS on style...* by *W. Rhys Roberts.* Cambridge, University press, 1902. In-8°, XI-328 p.

M. Roberts poursuit la série de ses solides études sur les chefs-d'œuvre de la critique littéraire des Grecs. Après le *Traité du sublime* et les *Lettres littéraires* de Denys d'Halicarnasse, il

nous donne le *Traité du style* — car c'est ainsi qu'il faut traduire Περὶ ἑρμηνείας — du Pseudo Démétrius, ouvrage sans grande originalité, mais précieux par les citations d'auteurs perdus qu'il a seul conservées et dont la langue, d'une vivacité nerveuse, rappelle le *Dialogue* de Tacite. Le travail de M. R. était terminé quand a paru l'édition de Radermacher (1901), et le savant anglais n'a guère pu profiter de la publication allemande; on ne saurait que le regretter. Comme Radermacher, Roberts a fait une nouvelle revision du Parisinus 1741, source principale du texte du *De elocutione*. Il donne au bas de la page un dépouillement très complet des variantes de ce manuscrit, mais peut-être dans la constitution du texte s'est-il montré un peu trop respectueux de la tradition. Dès la première ligne, l'absurde leçon οἷον ἡμιμέτροις ἢ ἑξαμέτροις n'aurait pas dû être conservée dans le texte et la correction certaine de Spengel οἷον ἢ τριμέτροις être reléguée dans les notes. Celles-ci, malheureusement exilées à la fin du volume, sont parfois bien concises (par exemple au § 71 les travaux de M. Ruelle sur le chant des sept voyelles, REG, II, 38 et Congrès de musique, 1900, ne sont pas même mentionnés). L'introduction se divise en trois parties : 1° étude du style de la prose chez les rhéteurs grecs, un peu superficielle; 2° analyse du *De elocutione;* 3° époque et auteur du traité. La traduction, imprimée en regard du texte, est excellente, à la fois fidèle et d'allure dégagée. Le glossaire des termes techniques, la bibliographie et les index sont faits avec soin et intelligence; l'impression du volume est parfaite.

T. R.

35. *DEMOSTHENES. Ausgewählte Reden erklärt von A. Westermann.* Ites Bändchen. 10te Auflage von *E. Rosenberg.* In-12°, 268 p. Berlin, Weidmann, 1902.

J'ai indiqué jadis (V, 144) les côtés forts et faibles de cette édition. La nouvelle revision que nous en offre M. Rosenberg ne diffère pas très sensiblement de la précédente. Quelques corrections, dues pour la plupart à Thalheim, ont été introduites dans le texte et l'on a profité du nouvel examen de Σ par M. Omont (dont le nom ne doit pas s'écrire *Omond*, p. 268). L'annotation et les substantielles introductions ont été mises au courant des derniers travaux et l'on a sagement évité de s'engager dans la voie périlleuse des « rythmes oratoires » chers à Blass. M. Rosenberg paraît d'ailleurs avoir des notions assez vagues sur l'éthos rythmique; il écrit, par exemple (p. 43), que l'iambe et le trochée sont des rythmes trop tranquilles (?) pour Démosthène, qui leur préfère l'anapeste et le dactyle; je croyais jusqu'à présent que les rythmes doubles étaient plus mouvementés que les rythmes égaux; telle était sûrement l'opinion des anciens. On regrettera le maintien de la note 19 (p. 10) que j'ai déjà signalée il y a dix ans, où « Cousin, Fénelon, Brédif » sont si étrangement logés dans le même sac.

A. M.

36. *CASSII DIONIS COCCEIANI quae supersunt, edidit Ursulus Philippus Boissevain.* Vol. III. Berolini, Weidmann, 1901. In-8°, XVIII-800 p.

Avec ce gros volume se termine la belle et consciencieuse édition de M. Boissevain. On y trouve les fragments des livres 61 à 80 conservés par Xiphilin, par les *Excerpta* du Porphyrogénète, etc. A partir du livre LXXI, les titres courants ont gardé les numéros traditionnels, tandis que les intitulés de livres sont plus élevés d'une unité; ce changement incomplet est de nature à jeter le trouble dans les citations. La fin du livre 79 et le commencement de 80 sont conservés,

on le sait, dans le Vat. 1288, que M. B. a soigneusement collationné et dont il donne trois bons spécimens phototypiques. A la suite des fragments de Dion, il réimprime le texte intégral de l'épitomé de Xiphilin, des *excerpta* de Pierre Patrice, de Jean d'Antioche, etc., les articles de Photius et de Suidas. Des tables de concordance très utiles (Exc. Valesiana, Ursiniana, Maiana, etc.) terminent l'ouvrage. Dans une préface touchante, bien que d'un ton insolite, l'auteur s'excuse des fautes qu'il a pu commettre par l'angoisse où l'ont plongé les tristesses de la guerre du Transvaal; en bon Hollandais, il voue à l'exécration de la postérité *viros magni ingenii — sed omnis divini humanique iuris contemptores, Caecilium Rhodes et Josephum Chamberlain*.

H. G.

37. *ECTHESIS Chronica and Chronicon Athenarum.* Edited by Spyridon P. *Lambros*. London, Methuen, 1902. 8°, x-112 p. (Byzantine Texts de Bury).

Le plus important des deux textes réunis dans ce volume est loin d'être inédit. La rédaction « savante » en a été publiée dès 1584 dans la *Turcograecia* de Crusius et, depuis lors, souvent réimprimée. La rédaction vulgaire a été imprimée par Sathas, dans sa Bibliothèque (VII, 557-610), d'après un manuscrit de Lincoln. C'est de cette rédaction vulgaire que M. Lambros donne un texte bien plus complet d'après un manuscrit du mont Athos (Cod. Dionys. 263). Il s'agit d'une chronique des dernières destinées de l'empire byzantin et des progrès des Turcs jusqu'en 1543. — Le grand opuscule est une chronique locale athénienne, courte et sèche, déjà publiée par L. dans l' Ἀθήναιον.

Il ne faudrait pas, nous en prévenons les amateurs, s'exagérer la « vulgarité » du style de l'Ecthésis : c'est plutôt du mauvais grec, semé d'exotismes, que du grec vulgaire : la construction de la phrase, le fond du vocabulaire sont classiques et même prétentieux.

Ces textes ont été édités par L. avec son soin ordinaire et la confection de l'index (des noms et de la grécité) a dû lui donner beaucoup de mal (1). On eût aimé qu'il notât en marge du texte les dates chrétiennes des événements; le chroniqueur ne donne que très peu d'indications chronologiques et toujours d'après l'ère de la création.

T. R.

38. *ESCHINE. Discours sur l'Ambassade...* par J.-M. *Julien* et H.-L. de *Péréra*, sous la direction de Am. Hauvette. Paris, Klincksieck, 1902. In-8°, LXIV-123 p.

On ne saurait trop encourager les professeurs de l'École normale et des Facultés à proposer à leurs élèves comme sujets de travail des éditions commentées d'auteurs anciens; l'érudition originale ne peut guère exister à l'École, mais c'est déjà quelque chose que la *cognitio cogniti;* rassembler, rédiger, grouper avec soin et clarté sous le texte les renseignements indispensables à sa parfaite intelligence, apprécier avec sobriété et, si possible, avec finesse les qualités littéraires d'un auteur, c'est un exercice aussi profitable à ceux qui l'accomplissent qu'aux jeunes lecteurs à qui s'adressent de pareilles éditions. Le texte de celle-ci est en général conforme à celui de l'édition critique de Blass (1896); les éditeurs s'en sont écartés cependant dans un certain nombre de passages (énumérés p. LXII suiv.), le plus souvent pour supprimer des « crochets » que Blass multiplie certainement outre mesure par haine des hiatus et des redites. Notons encore les leçons § 4 ἐξεβάλλετε (au lieu

1. Si Amisus fait au génitif Ἀμισοῦντος (26, 8) le nominatif n'est pas Ἀμισός, mais Ἀμισοῦς ou Ἀμισοῦντα (cf. Τραπεζοῦντα).

de ἐξεβάλετε Bl.), § 16 ἀπήγγειλεν (ἀπήγγελλεν Bl)., § 72 Μυοννήσου (τῆς M. Bl.), § 125, περὶ τὸ γράφειν (ἐπὶ τῷ γ. Bl.)

La note sur le § 35 « οἴεσθαι doit être *complètement* supprimé » est inintelligible pour qui n'a pas sous les yeux l'édition de Blass, puisque le mot ne figure pas dans le texte de la présente édition. Et que signifie d'ailleurs « complètement? » Les crochets dont ce mot est entouré par Blass équivalent à une athétèse.

§ 8. Il est faux qu'Eubule ait eu *pour successeur* (dans les *fonctions* de directeur des finances!) l'orateur Lycurgue. Ce n'était pas une *fonction* et les deux orateurs ne se sont pas succédé immédiatement. La note du § 41 sur l'ἔρανος est un tissu d'erreurs : l'éranos, prêt collectif, est confondu avec l'éranos, association. Les jeunes éditeurs ne connaissent-ils pas le *Dictionnaire* de Saglio ni le *Vereinswesen* de Ziebarth? Dans notre passage ἔρανος a manifestement le premier sens. Cf. Nepos, *Epaminondas*, 4. — P. 61, note 7. Au lieu de *légistes*, lire *logistes*.

L'Introduction qui s'occupe d'abord de la Vie d'Eschine, puis du Procès et du Discours de l'ambassade, est bien informée et d'une lecture agréable, mais M. de P. abuse des points suspensifs.

T. R.

39. *GUHL* et *KONER*, *La vie antique, Manuel d'archéologie grecque et romaine*, trad. Trawinski. Première partie. La Grèce, 2e édit., In-8°, pp. I-XXVIII, 1-472, Paris, Laveur, 1902.

La nouvelle édition du Guhl et Koner ne diffère que peu de la précédente. M. Trawinski n'a pas remédié aux deux défauts du livre, qui sont l'absence de toute bibliographie et surtout l'anonymat des gravures et illustrations. Quelques additions, notamment sur la polychromie, p. 28 et sur le gymnase d'Olympie, p. 148, compensent mal ces lacunes. L'appendice (pp. 425-458) est nouveau, mais n'est pas au courant de la science archéologique. On ne comprend pas, par exemple, qu'à propos de la maison grecque, l'éditeur n'ait parlé ni de Priène, ni de Délos, ni que, parlant des vases peints, il n'ait pas mentionné le *Catalogue* de M. Pottier. Peut-être eût-il mieux valu laisser l'ouvrage tel qu'il était en 1884. Tel quel, et l'illustration, sinon le texte, étant légèrement améliorée, il ne laissera pas cependant de rendre des services.

A. De Ridder.

40. *HERODOTOS* II Buch (Erster Band, 2tes Heft) erklärt von *Heinrich Stein*. 5te Auflage. Berlin. Weidmann 1902. In-12°, 206 p. et 1 carte.

L'intérêt extraordinaire qui s'attache à la plus ancienne description de l'Égypte justifie l'abondance du commentaire dont M. Stein a orné son édition du deuxième livre d'Hérodote. Ce commentaire ne tombe cependant jamais dans la prolixité : on serait tenté plutôt de le trouver trop concis. M. Stein a conservé presque toutes les notes égyptologiques de Brugsch, quoique plusieurs ne soient plus tout à fait au courant de la science; il a utilisé trop parcimonieusement le commentaire de Wiedemann; il ignore celui de Maspero qui, quoique inachevé, lui aurait fourni bien des observations intéressantes. Au § 159. M. Stein répète la vieille erreur que Magdolos = Megiddo, et que les Σύριοι sont les Juifs; il s'agit sûrement des Assyriens et le renseignement n'a pas été fourni à Hérodote par les Grecs d'Égypte, mais par l'inscription des Branchides. Dans la constitution du texte, on peut reprocher à l'éditeur quelque arbitraire. Au § 8, il corrige τεσσέρων en τεσσέρων καὶ δέκα et supprime, en conséquence, la phrase τὸ δ'ἐντεῦθεν αὖτις εὑρέα Αἴγυπτος ἐστί. Mais est-il bien sûr que l'erreur ne soit pas imputable à Hérodote lui-même, et doit-on le croire sur parole quand il prétend avoir été à Thè-

bes et à Eléphantine? De même au § 17 le Σαϊτικὸν στόμα me paraît bel et bien tirer son nom de la ville célèbre de Saïs; son identification avec la branche Tanitique n'est qu'une malheureuse imagination de Strabon ou d'un de ses précurseurs alexandrins, Hérodote a visiblement cru que la branche sébennytique détachait à l'Est la Mendésienne, à l'Ouest la Saïtique. A-t-il été bien renseigné? C'est une autre question. — L'impression pourrait être plus correcte. Dans un seul feuillet j'ai noté, p. 27, note 2, « Schüller » pour *Schüler*, p. 28, l. 19 τοίνον pour τοίνυν; note 23, μυδώδεις; note 4, πρότερον.

H. G.

41. *JUTHNER (Julius). Der Gymnastikos des Philostratos.* — Eine textgeschichtliche und textkritische Untersuchung. Vienne, 1902, in-8°.

En 1840, Kayser avait publié quelques fragments du Gymnastikos, découverts par lui dans le Codex Laurentianus (F. LVIII-32) et le Codex Monacensis (M 242). En 1850, Minoïdes Minas déposa au ministère de l'Instruction publique une copie du texte intégral du Gymnastikos d'après un manuscrit qu'il avait trouvé, en 1843, à Constantinople (?), et il en donna deux éditions l'une en 1852, l'autre en 1858. Le manuscrit lui-même étant resté entre les mains de Minas, c'est sur cette copie du Gymnastikos que s'exerça la critique de Daremberg (éditions de 1851 et de 1858), de Cobet, de C. H. Volkmar et de Guttmann. Des conjectures nombreuses furent proposées pour corriger un texte très insuffisant. La réapparition du manuscrit de Minas dans ces dernières années a permis de déterminer la valeur exacte de ces conjectures et d'établir plus solidement le texte du Gymnastikos. M. Jüthner, après avoir fait l'historique de la question et discuté la provenance du manuscrit, en donne une description détaillée. Le Cod. Parisinus (suppl. gr. 1256) est un bombycin du XIVe siècle, malheureusement écrit par un copiste inintelligent ou illettré, qui, en présence d'un archétype peut-être corrompu ou peu lisible, a laissé de côté un certain nombre de mots, ou a copié ce qu'il croyait avoir sous les yeux sans s'inquiéter du sens. Mais les fragments du Gymn. conservés par le Laurentianus et le Monacensis permettent çà et là de restituer la véritable leçon. Il est regrettable que ces deux manuscrits, dont le premier surtout a une très grande valeur, ne nous aient pas transmis intégralement le texte du Gymn. M. Jüthner défend ensuite, contre les attaques de Cobet et la méfiance de Kayser, la loyauté de Minas. Ce dernier a manqué évidemment de méthode, et il a introduit dans sa copie des conjectures fantaisistes qu'il n'a pas assez nettement séparées du texte, mais on ne saurait l'accuser de falsifications volontaires. La copie déposée par lui en 1850 comblait arbitrairement certaines lacunes dues à la perte de fragments qui ont été retrouvés depuis. Il y a lieu de modifier la disposition de quelques-uns de ces fragments, mal replacés dans le texte par Minas, mais il faut se garder de condamner trop vite certaines leçons que l'état de ces fragments, aujourd'hui corrompus, pouvait alors expliquer et justifier. La critique de M. Juthner est en somme conservatrice. Dans sa collation du Parisinus, il fonde ses conjectures, d'ailleurs très prudentes, sur des considérations paléographiques et sur les habitudes de style de Philostrate (d'après l'*Atticismus* de Schmid), ce qui nous paraît être une excellente méthode. Quand ses conjectures portent sur un terme technique, il appelle volontiers à son aide les écrits de Galien. Les mêmes principes le guident dans sa critique du texte donné par Kayser. Le manuscrit de Minas montre que Kayser, là où il n'était pas soutenu par F et M, a été entraîné, par une méfiance excessive à l'endroit de Mi-

nas, à des corrections tout à fait injustifiées.

Louis Méridier.

42. *J. KONT. Quid Herderus de antiquis scriptoribus senserit.* Paris, Leroux, 80 p. in-8°.

Cette nouvelle étude de M. J. Kont est traitée suivant la même méthode que son excellent ouvrage : *Lessing et l'Antiquité*. L'auteur a voulu marquer la place de Herder parmi les philologues du XVIIIe siècle, fixer sa physionomie originale, montrer comment il s'est efforcé de rectifier ou d'élargir certaines idées de Lessing, qu'il reconnaissait cependant pour son maître en philologie et en esthétique. Le principal mérite de Herder est, en effet, d'avoir substitué la méthode historique au dogmatisme qui tirait des lois absolues des œuvres antiques, sans tenir compte d'aucune différence de temps ni de lieu. C'est ce que M. K. fait très vivement ressortir dans cette revue des idées de Herder sur la *Poésie épique*, le *Lyrisme*, l'*Épigramme et la Fable*, l'*Art et la Vie des anciens*. L'ouvrage se recommande par une information précise et abondante, une heureuse composition, beaucoup de mesure dans les jugements. M. K. ne surfait nullement son auteur, il voit très bien son fort et son faible, la largeur de ses vues et les limites de son érudition; il l'appelle « le plus romantique des grands philologues » : nous dirions volontiers qu'il fait, à côté de ces philologues, l'impression d'un *journaliste* (voir notamment ses jugements sur Aristote dans le XIIIe livre de ses *Idées sur la Philosophie de l'histoire*), — d'un journaliste de génie, si l'on veut, plein d'enthousiasme et riche de vastes aperçus, mais ayant plus d'intuition que d'érudition profonde.

Cette étude sur Herder est une thèse latine, et, si bon humaniste que soit M. Kont, la langue lui a nécessairement imposé une certaine contrainte : s'il exprime directement sa pensée, il se voit obligé d'user du mot *subjectivismus* — dont il s'excuse d'ailleurs de très bonne grâce —; s'il veut être plus classique, il se sert de périphrases telles que : *imaginibus animo concipiendis præstare*, pour : « avoir plus d'imagination ». D'autre part, le sujet, réduit aux proportions qu'il lui donne, ne pouvait être complètement traité : on sent dans certains chapitres (IV, par exemple) un effort de condensation, une hâte dont on a regret. Il serait à souhaiter que cette esquisse, pleine d'idées justes et de saine érudition, fût bientôt reprise par M. Kont, en français, et dans un ouvrage de plus vaste étendue, qui ne recevra pas moins bon accueil que son *Lessing*.

G. Dalmeyda.

43. *K. KRUMBACHER. Romanos und Kyriakos.* Tirage à part des Sitzungsberichte de l'Acad. de Munich, 1901, p. 693-766.

M. Krumbacher édite ici, plus complètement qu'on ne l'avait encore fait, deux hymnes célèbres, l'un de Cyriaque sur la résurrection de Lazare, l'autre de Romanos sur Judas. Les rapports évidents entre les deux poèmes s'expliquent, selon lui, par l'emploi commun d'un hirmus antérieur, aujourd'hui perdu. Les caractères littéraires semblent assigner au poème de Cyriaque la date la plus ancienne. Quant à l'identification, proposée par Petridis, de Cyriaque avec un anachorète de ce nom qui fut, au Ve siècle, maître des chœurs au couvent de Chariton, elle reste très douteuse.

Le Beau.

44. *LOMBARD (Alfred). Constantin V, empereur des Romains* (Bibliothèque de la faculté des lettres, fascicule XVI). Paris, Alcan, 1902, 8°, III-175 p.

Ce volume, nous apprend M. Diehl qui l'a inspiré, est le premier d'une série de monographies impériales par lesquelles on se propose d'élucider la période la plus imparfaitement connue de l'histoire byzantine, depuis le VIIIe jusqu'au Xe siècle. Si le reste ressemble à cet échantillon, nous ne pouvons que féliciter M. Diehl et ses élèves de leur initiative. Le travail de M. Lombard témoigne, en effet, des plus sérieuses qualités de méthode et d'information. Après un exposé sommaire des sources et de la « légende » du Copronyme, le règne de Constantin V y est étudié successivement dans ses débuts, dans sa politique extérieure (guerres contre les Arabes, les Bulgares; affaires d'Italie), dans son administration intérieure, enfin dans sa politique religieuse (querelle des images). Les faits sont exposés clairement, avec l'indication constante des sources, mais sans étalage inutile d'érudition; à travers les exagérations et les mensonges des chroniqueurs malveillants (Théophane, Nicéphore) et des actes des saints, qui ont seuls survécu, l'auteur arrive non sans peine à dégager la vérité historique ou tout au moins à la faire entrevoir. Il résulte de cet exposé impartial que l'empereur tant calomnié fut un guerrier heureux, un politique habile, même dans son abandon, au premier abord inexplicable, de l'Italie, un administrateur énergique et réformateur. Dans la question des images M. L. tient un juste milieu entre le dénigrement systématique des anciens historiens cléricaux et le panégyrique à outrance de Paparrigopoulo et autres. Constantin V et les autres empereurs iconoclastes ne furent pas les précurseurs de Jules Ferry et de M. Combes, mais plutôt de Luther et de Calvin; leur but n'était nullement de laïciser la société, mais d'épurer la religion; ils ne combattirent pas les images pour détruire la puissance des moines, ils combattirent les moines parce que ceux-ci s'opposaient à la destruction des images. Dans cette lutte acharnée, ils furent naturellement entraînés à des violences, à des exécutions; mais le nombre des martyrs fut beaucoup moindre que n'a voulu le faire croire l'imagination échauffée des chroniqueurs ecclésiastiques et des biographes (1).

T. R.

45. *Albert MAYR. Die altchristlichen Begräbnissstätten auf Malta.* Extr. de la Römische Quartalschrift XV (1901), 60 p. 8°.

Les cimetières chrétiens de Malte, relevés pour la plupart par Caruana (1881-1897) sont de deux types : 1° sépultures à petits caveaux parallèles aux couloirs, fermés par de petites trappes verticales; ordinairement il y a une banquette, à deux creux, pour deux têtes : ce type serait d'origine phénicienne; 2° *arcosolia* et sarcophages « à baldaquin », se détachant du rocher et reposant sur une base à quatre piliers. Le tout dénote peu de sens artistique et accuse l'influence de la Sicile, d'où le christianisme est venu à Malte au IVe siècle. Bon travail d'un intérêt un peu spécial.

A. Michel.

(1) On a reproché à M. L. quelque inexpérience en matière théologique, quelques impropriétés techniques d'expression. Ce ne sont pas les seules. P. 17, le mot « errements » est pris comme synonyme d' « erreurs ». P. 165, je note l'horrible locution « préférer que ».

Signalons encore quelques menues taches. P. 36, note 1 : la note sur Kalikala est inintelligible, la localité n'ayant pas été mentionnée dans le texte. P. 39, Mansour n'était pas calife de Damas, mais de Bagdad. P. 112, Constant (?) Porphyrogénète. P. 143, E est excessif de dire que la doctrine de Constantin V n'avait *aucun rapport* avec la doctrine juive et arabe; dans la Bible aussi l'interdiction des images vise en première ligne l'image-idole. P. 172. Dans la bibliographie Gibbon méritait au moins une mention.

46. *MÉDECINS GRECS. Fragmentsammlung der griechischen Aerzte.* I. Die Fragmente der sikelischen Aerzte Akron, Philistion und des Diokles von Karystos, herausgegeben von M. *Wellmann.* Berlin, Weidmann, 1901. 8°, 254 p.

M. Wellmann et M. Fredrich ont entrepris la publication des fragments des médecins grecs pré-alexandrins. Ce premier volume est consacré à Dioclès de Caryste dont M. W. s'est déjà occupé dans son livre *Das ælteste Kræuterbuch der Griechen*, à Acron d'Agrigente et à Philistion de Locres. Ces deux derniers appartiennent à l'école sicilienne, fondée par Empédocle ; le système de Dioclès a beaucoup d'analogie avec le leur. Les traits essentiels en sont l'opposition des quatre principes deux à deux (froid et chaud, sec et humide), la théorie du *pneuma*, le cœur ou le diaphragme considéré comme siège de l'âme, la respiration par les pores, une importance superstitieuse attribuée au nombre quatre : 4 fièvres, 4 humeurs, etc. Sur plusieurs de ces points, Platon a suivi Dioclès de préférence à l'école hippocratique. M. W. montre d'ailleurs que Dioclès connaissait une collection d'écrits hippocratiques; il suppose même, sans trop de vraisemblance, que c'est lui qui a constitué le *Corpus* hippocratique. Outre les fragments positivement attribués à Dioclès, M. W. publie le fragment « Neuenar » (imprimé dès 1532), qui serait l'œuvre de Vindicianus, mais aurait pour source ultime Dioclès ; c'est ce que démontre la comparaison de ce texte avec les *Anecdota medica* de Fuchs. Un autre opuscule anonyme, le περὶ καρδίης, est également rattaché à l'école sicilienne. — Le travail de M. Wellmann est solide; son introduction gagnerait cependant à être mieux divisée et rédigée dans un style plus clair.

A. M.

47. *F. de MÉLY. Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique? Les représentations du Christ à travers les âges.* Paris, s. d. (1902), 8°, pp. 96 et 52 figures.

La première moitié de ce travail ne touche pas à l'antiquité hellénique. L'odyssée, si curieuse, d'une toile peinte ou imprimée en Champagne au XIVe siècle valait la peine d'être racontée plus en détail que ne l'a fait M. de Mély et c'est au mémoire de l'abbé Chevalier que nous renverrons les curieux. L'argumentation de M. de Mély est solide, mais il y aurait bien des retouches de détail à y apporter. M. Vignon sera le premier à en signaler les points faibles ; c'est une satisfaction qu'il était inutile de lui donner.

La deuxième moitié du mémoire est une étude d'un vif intérêt sur les portraits imberbes du Christ. Les photogravures données par F. de Mély sont de valeur assez inégale. Les figures 16 et 26 sont particulièrement médiocres. Les figures 24 (très belle), 27 et 29 sont empruntées au beau livre de M. Strzygowski *Orient oder Rom.* Les figures 18 et 25, fort bien venues, sont la reproduction de curieuses fresques de Baouît (Égypte) encore inédites et récemment découvertes par M. Clédat. Tout cela est de la vulgarisation utile et agréablement présentée. Mais pourquoi ne pas dire nettement que le « Titre de la Croix » (fig. 33) est tellement faux que seul M. L. de Combes ose encore en soutenir l'authenticité ?

Seymour de Ricci.

48. *MEYER* (Eduard). *Geschichte des Alterthums.* 4ter Band, x-666 p. 1901. 5ter Band. x-584 p. 1902. Stuttgart, Cotta.

L'auteur a dû diviser en deux volumes l'histoire de moins d'un siècle, depuis la paix de 446 avant J.-C. jusqu'à la dissolution du 2e empire athé-

nien en 355 (c'est très improprement qu'il désigne cette dernière époque comme « la fin de l'histoire grecque » *der Ausgang der griechischen Geschichte;* la date de Chéronée, adoptée par la plupart des historiens, est autrement significative). On voit que M. Meyer, infidèle à son plan primitif, devient de plus en plus détaillé à mesure qu'il descend le cours de l'histoire; c'est une véritable histoire grecque qu'il nous offre, car les paragraphes consacrés à l'histoire romaine dans ces deux volumes (§ 808 et suivants) se réduisent à fort peu de chose. Le premier mérite de cette histoire c'est d'être tout entière puisée aux sources; l'auteur peut se tromper dans l'appréciation des événements et même dans l'enchaînement chronologique, qui, là où Thucydide nous fait défaut, est singulièrement hypothétique, mais il a toujours pris la peine de se faire une opinion par lui-même; la fermeté de sa critique, l'indépendance de son jugement, la sobriété de son style inspirent confiance. En outre, les chapitres consacrés à la *Kulturgeschichte* (III, 3-4; 7; IV, 5), qu'on souhaiterait un peu plus concis, témoignent d'une large conception de l'histoire, assez analogue à celle de Beloch, très en progrès sur celle de Curtius. M. Meyer, qui est *dynamiste* en politique, est assez sévère pour la démocratie athénienne et a pour la politique spartiate, après la chute d'Athènes, des indulgences inattendues; mais sur le terrain de la civilisation son cœur est tout avec Athènes; il a sur Sophocle, Hérodote, Euripide, Socrate et même Isocrate des pages excellentes; il s'est efforcé de faire à la sculpture, à la peinture et même à la musique une place convenable. Une critique de détail de cet énorme travail nous entraînerait trop loin; qu'il nous suffise ici de féliciter l'auteur de la tâche accomplie et de lui souhaiter de la mener jusqu'au bout.

T. R.

49. *PASSOW* (*Wolfgang*). *Studien zum Parthenon* (Philologische Untersuchungen, 17tes Heft). Berlin, Weidmann, 1902. In-8°, XI-65 p.

Le jeune savant qui a signé ces pages, déjà avantageusement connu par sa thèse sur la βούλευσις, s'est soustrait par le suicide à d'intolérables douleurs de cerveau. Une préface émue, de M. de Wilamowitz, retrace sa trop courte biographie. Professeur dans un gymnase de province (Hirschberg en Silésie), Passow a eu le mérite trop rare de s'intéresser à l'archéologie et de se mettre au courant (autant qu'on peut le faire sans l'étude directe des originaux). Les trois essais réunis dans ce petit volume attestent une saine méthode et une critique singulièrement indépendante. Le premier s'occupe de la *taenia* qui, d'après l'auteur, aurait été la coiffure générale, obligatoire des Athéniens au Ve et au IVe siècle; les vases l'offrent constamment; si elle paraît manquer souvent sur les œuvres en relief, c'est qu'elle y était peinte, non sculptée. Elle n'est pas d'ailleurs un emblème de victoire, mais un cadeau offert au vainqueur par ses amis. Le second essai est consacré à l'arrangement des métopes sur les faces S. et N. du Parthénon. Pour la face S. Passow reconnaît, au moins dans les 12 métopes occidentales, un groupement symétrique, qui ne tient pas toujours compte de l'autorité de Carrey; les métopes orientales n'offrent rien de pareil. Quant aux prétendus centaures de la face N., connus seulement par l'anonyme de Brøndsted (d'Otières?), Passow, comme Pernice, en conteste l'existence. Dans le troisième essai Passow revendique pour le cheval athénien les dimensions normales; s'il est réduit, sur la frise du Parthénon, à la taille d'un homme, c'est uniquement en raison du principe décoratif de l'*isocéphalie*. A cette thèse, que je crois juste, se rattachent d'ingénieuses observations sur les attitudes

et les allures du cheval du Parthénon et les curieux artifices imaginés par les sculpteurs pour pallier ce que la disproportion admise avait de choquant. Passow était un bon cavalier, un officier de réserve passionné pour son métier; l'archéologue a profité de ce voisinage (1). T. R.

50. *N. G. POLITIS.* Μελέται, etc., Παροιμίαι · Τόμος Γ. Athènes, Sakellarios 1901. In-8, 616 p. (Bibliothèque Marasly).

On doit remercier M. Politis du zèle et de la promptitude avec lesquels il poursuit sa monumentale entreprise. Le présent volume nous mène de βαγγελισμός à γλύφω et n'est pas moins riche en informations de toute espèce que les précédents. Dans la préface l'auteur s'occupe des *Proverbes de Moscou*, édités par Krumbacher et Jernstedt. Il soutient — contre la vraisemblance, ce nous semble — que les collections de ce genre ont jailli de source populaire, sans influence littéraire, et défend, contre les éditeurs, l'exactitude de plusieurs interprétations du recueil moscovite.

Malgré l'immensité de ses lectures, malgré les communications qu'il reçoit de tous les côtés, M. P. n'a pas la prétention d'être complet. M. Beaudoin, dans un substantiel article de la *Revue critique*, lui a signalé quelques omissions, par exemple ce joli proverbe cité par Koaïs : πρώτη βουκία εἶν' ἀρίδα (l'appétit vient en mangeant). Il est à désirer que les spécialistes du monde entier fournissent à M. P. sous forme de critiques ou de lettres privées des compléments de ce genre; ils valent mieux que des compliments. A. M.

(1) P. a raison de refuser de voir une « marque » dans l'indication, parfois bizarre, de l'os de la hanche sur les peintures de vases. Mais il conteste à tort l'interprétation traditionnelle des noms κοππατίας et σαμφόρας.

51. *V. STRAZZULA, Sulle fonti epigrafiche della prima guerra punica* in relazione alle fonti storiographiche, negli anni 264-256. Teramo, Rivista Abruzzese, 1902. In-8°, 47 p.

Ce titre est un trompe l'œil. Les « sources épigraphiques » du commencement de la première guerre punique se réduisent à très peu de chose : fastes consulaires et triomphaux, quelques épitaphes célèbres, inscription restituée de la colonne de Druilius, qui, en réalité, ne nous apprennent rien. Le vrai sujet de l'opuscule est donc l'analyse critique des sources littéraires (Polybe, Diodore, etc.); l'auteur se montre très au courant de l'érudition et d'un jugement sain, mais n'apporte rien de nouveau. Je n'aurais pas dit (p. 7) que Polybe est « peu éloigné » des événements de cette guerre et je n'aurais pas considéré comme prouvée la thèse de Seipt, suivant laquelle les consuls entraient alors en charge le 1er mai. L'impression, trop fine, est fatigante, et le grec souvent incorrect.

T. R.

52. *WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF* (Ulrich von), *Griechisches Lesebuch*, Text, I, u. II Halbband, 402 S.; Erläuterungen, I u. II Halbband, 270 S., in-8 Berlin, Weidmann, 1902.

Les lecteurs de la *Revue* ont été mis naguère au courant de la réforme qu'a subie l'enseignement du grec dans les gymnases d'Outre-Rhin (*Actes de l'Association*, séance du 5 juillet 1900, *Revue*, t. XIII, p. 506) : cette crise pédagogique, on s'en souvient, a fourni à M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff l'occasion de défendre le grec par des arguments nouveaux, bien appropriés sans doute aux conditions actuelles de l'instruction secondaire en Allemagne, mais aussi d'une portée plus générale et

plus haute. Le même savant a voulu joindre l'exemple à la théorie, et son *Griechisches Lesebuch* a pour objet de justifier, par la pratique, sa conception des études grecques. La formation de l'esprit et du goût n'est pas le seul but à atteindre : à cela, le latin pourrait suffire. Mais le grec a un autre mérite : à côté des modèles d'une beauté parfaite, il offre l'expression la plus naïve et la plus simple des idées qui, aujourd'hui encore, occupent l'humanité. C'est la Grèce qui a, sinon créé, du moins répandu la science dans le monde : pendant dix siècles, elle a parlé une langue qui s'est imposée à tous les maîtres de la pensée; cette langue, il faut la connaître, il faut la lire, pour comprendre l'histoire de la civilisation, pour suivre l'humanité dans son développement intellectuel et moral. Aussi l'étude du grec doit-elle être le complément, et comme l'auxiliaire, d'une éducation vraiment moderne : il ne suffit pas de savoir; il faut encore connaître par quels chemins les hommes ont péniblement avancé dans la conquête de la vérité. Comment ignorer les efforts de la pensée grecque, sans mutiler la science elle-même? Un enseignement classique digne de ce nom ne saurait se passer de cet élément fondamental. Pénétré de cette nécessité. M. U. von W.-M. a réuni, en quatre fascicules, d'un maniement facile, un grand nombre de morceaux, généralement peu connus, et empruntés à tous les âges de l'hellénisme, depuis le VIe siècle avant notre ère jusqu'au IVe ou au Ve après J.-C. Répartis en dix chapitres, ces morceaux ne représentent pas, tant s'en faut, toute l'activité littéraire des Grecs : ni la poésie épique, ni le lyrisme, ni le drame, ni l'éloquence n'ont ici la place qui leur appartient; c'est que l'auteur destine son livre à des élèves qui déjà, dans leurs classes, lisent et étudient les chefs-d'œuvre d'Homère, de Sophocle et de Démosthène. A ceux-là, ce qu'il faut montrer, c'est la variété, la souplesse, l'ingéniosité de l'esprit grec dans toutes les branches de l'art et de la science : qualités multiples, qui n'apparaissent pas moins dans un choix de maximes morales et de dictons populaires que dans les conceptions hardies d'un philosophe ou d'un écrivain politique, dans les ouvrages scientifiques d'un Euclide ou d'un Hippocrate. Pour chacun de ces genres d'écrits, le savant helléniste a pris la peine de composer lui-même une courte introduction historique, qui est un modèle d'exposition claire et originale. Pour ne citer qu'un exemple, je signalerai, dans le chapitre sur l'esthétique et la grammaire, l'extrait du *Phèdre* (p. 364 sqq.) : quelques lignes suffisent à l'auteur pour marquer avec force le dissentiment profond qui sépare les sophistes de Platon, la rhétorique de la recherche scientifique et de la dialectique. En outre, le texte, établi toujours avec soin, et corrigé souvent avec bonheur, est encore accompagné de notes, où semble se jouer parfois la science alerte et spirituelle de M. U. von Wilamowitz. Tout cela est un vrai régal pour les hellénistes, et nous envions les élèves des gymnases allemands, si cette lecture ne dépasse pas le niveau de leur éducation philologique et littéraire. Un tel livre répondrait mieux chez nous aux besoins de l'enseignement supérieur : nos étudiants, et nos maîtres eux-mêmes, y trouveraient beaucoup à apprendre.

Am. Hauvette.

TABLE DES MATIÈRES

PARTIE ADMINISTRATIVE

	Pages.
Statuts de l'Association	I
La médaille de l'Association	IV
Souscription permanente pour l'illustration de la *Revue*	V
Assemblée générale du 1er mai 1902	VI
Discours de M. Paul Girard, président	VI
Rapport de M. Am. Hauvette, secrétaire	XV
Rapport de la Commission administrative	XXVIII
Membres fondateurs de l'Association	XXXIII
Membres fondateurs pour les *Monuments grecs* et l'illustration de la *Revue*	XXXV
Anciens Présidents de l'Association	XXXVI
Bureau, Comité, Commissions	XXXVII
Membres donateurs	XXXVIII
Liste générale des membres au 1er décembre 1902	XLVI
Sociétés correspondantes, périodiques échangés	LXV
Prix décernés dans les concours de l'Association	LXVII
Prix décernés par l'Association dans les lycées et collèges	LXXI

PARTIE LITTÉRAIRE

Michel Bréal	A. M. J. Ascoli : χρόνος, ἦθος	1
Al. E. Contoléon	Inscriptions de la Grèce d'Europe	132
Franz Cumont	Nouvelles inscriptions du Pont	311
Georges Doublet	Les Souvenirs de Photakos	37
J. Dupuis	Le nombre géométrique de Platon (post scriptum)	288
Eugène d'Eichthal	Hérodote et Victor Hugo (à propos du poème les *Trois cents*)	119
Paul Girard	Comment a dû se former l'Iliade	229
Maurice Holleaux	Φιλέταιρος Ἀττάλου	302
Paul Jamot	Sur la date de la réorganisation des *Mouseia*	353

Ph. E. Legrand. . . . Στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων. 144
— . . . . Pour l'histoire de la comédie nouvelle 357
Étienne Michon. . . . La Vénus de Milo 11
Théodore Reinach . . Apollon Kendrisos et Apollon Patrôos en Thrace . . 32
— . . . . Nouveaux fragments de Sappho. 59
Paul Tannery. . . . . Sur les intervalles de la musique grecque. 336

CHRONIQUE

Lettre adressée à M. le Ministre de l'instruction publique par l'Association. 148
Bulletin épigraphique (par Th. Reinach). 71
Bulletin archéologique (par A. de Ridder). 380
Bulletin papyrologique (par S. de Ricci). 408
Actes de l'Association. Ouvrages offerts. 113, 154, 461

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie annuelle des études grecques par C. E. Ruelle. 172
Comptes rendus bibliographiques. 99, 156, 459

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Charles Ravaisson-Mollien. 96

Bon à tirer donné le 13 janvier 1903.
Le rédacteur en chef-gérant, Th. Reinach.

Le Puy-en-Velay. — Imp. R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

DF
10
R4
t.15

Revue des études grecques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY